STUDII CLASICE

III

www.cimec.ro

www.cimec.ro

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN R.P.R.

DONAȚIE
V. ȘIRRA

STUDII CLASICE

III

Universitatea București
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÎNE
1961

www.cimec.ro

COMITETUL DE REDACȚIE

Acad. AL. GRAUR, *redactor responsabil;*
Acad. EM. CONDURACHI; Acad. C. DAICOVICIU;
Prof. GH. GUȚU; Prof. D. M. PIPPIDI, *redactor responsabil adj.;* C. POGHIRC, *secretar.*

www.cimec.ro

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA POPULARĂ ROMÎNĂ

STUDII CLASICE

III 1961

SUMAR

Pag.

La Conférence internationale d'études classiques des pays socialistes 7

COMUNICARI ŞI STUDII

A. GRAUR, Recherches sur le substrat du roumain 19

VLADIMIR GEORGIEV, Sur l'ethnogenèse des peuples balkaniques — le dace, l'albanais et le roumain 23

I. FISCHER, Phonèmes et graphèmes vocaliques dans l'orthographe ionienne-attique classique 29

C. POGHIRC, La valeur phonétique de l'oscillation graphique thrace a/e à la lumière des données des langues balkaniques modernes 33

CHRISTO DANOFF, Zum Kriegswesen der alten Thraker während der Periode der Militärdemokratie 39

GEORGES DAUX, Thasos et les contrées danubiennes 49

D. M. PIPPIDI, Istros et les Gètes au III-e siècle av. notre ère 53

A. ARICESCU, Die bodenständige Bevölkerung der Dobrudscha 67

BUCUR MITREA, Sur les monnaies des cités pontiques découvertes sur le territoire des populations locales 83

MAYER A. HALEVY, Autour d'un problème de numismatique antique 89

THEOPHIL IWANOW, Die thrakisch-römischen politischen Beziehungen am Vorabend der römischen Herrschaft in Thrakien 93

JOHANNES IRMSCHER, Friedrich Engels und das Urchristentum 99

B. GEROV, Römische Bürgerrechtsverleihung und Kolonisation in Thrakien vor Trajan 107

FLOREA BOBU FLORESCU, La successione delle metope del trofeo di Adamklissi 117

S. COMĂNESCU, Considérations mathématiques sur le Trophée d'Adamklissi .. 123

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÎNE

www.cimec.ro

Pag.

P. OLIVA, Some remarks on the Pannonian historiography 127
RONALD SYME, La Dacie sous Antonin le Pieux 131
D. PROTASE, Formes particulières de l'art romain provincial en Dacie 133
SORIN STATI, La langue des inscriptions latines de Dacie et de Scythie Mineure .. 143
IZA BIEŻUŃSKA MAŁOWIST, Les esclaves nés à la maison (οἰκογενεῖς) et le travail des esclaves en Egypte romaine 147
JAN BURIAN, Zur Geschichte der nordafrikanischen einheimischen Bevölkerung in den ersten zwei Jahrhunderten 163
IORGU STOIAN, Contribution à l'étude des tribus de Tomis 175
V. BARBU, Considérations chronologiques basées sur les données fournies par les inventaires funéraires des nécropoles tomitaines 203
V. CANARACHE, Le complexe à mosaïque découvert en face du port de Tomis .. 227
VELIZAR VELKOV, Der römische Limes in Bulgarien während der Spätantike 241
V. BEŠEVLIEV, Die Thraker im ausgehenden Altertum 251
K. MICHAŁOWSKI, Les fouilles polonaises de 1960 a Tell Atrib et Palmyre 265
С. Л. УТЧЕНКО, Историко-философские воззрения Саллюстия 271
I. TRENCSENYI-WALDAPFEL, Das Bild der Zukunft in Aeneis 281
N. LASCU, Ovidio linguista 305
NICOLAE GOSTAR, Metereaque turba (Ovide, *Tristia*, II, 191) 313
MIHAIL NASTA, Quelques réflexions sur les termes de la Poétique 317
I. K. HORVÁTH, Perse et Néron 337
N. I. BARBU, Remarques sur le style poétique de Juvénal 345
E. CIZEK, Sur la composition des *Vitae Caesarum* de Suétone 355
ELISABETH CHARLOTTE WELSKOPF, Die Kunst der Suggestion in der Darstellungsweise des Tacitus 361
P. CREȚIA, Dion de Pruse et l'esclavage 369
LADISLAV VARCL, Lucien et les chrétiens 377
L. STOIANOVICI, Le Prométhée de Lucien 385
ARAM M. FRENKIAN, Analecta Laertiana 395
F. WINKELMANN, Zur Echtheitsfrage der *Vita Constantini* des Eusebius von Cäsarea 405
ERNST GÜNTHER SCHMIDT, Bemerkungen zu den Gedichten des Ausonius .. 413
KURT TREU, Φιλία und ἀγάπη. Zur Terminologie der Freundschaft bei Basilius und Gregor von Nazianz 421
SABINE WINKLER, Zur Problematik der Volksbewegungen unter Justinian .. 429

STUDIILE CLASICE ÎN LUME

Rapport sur le rôle des études classiques et humanistes dans l'éducation, présenté dans le cadre de l'enquête instituée par l'UNESCO 435
Reviste noi de studii clasice în țările socialiste *(D. M. Pippidi)* 445

www.cimec.ro

Pag.

I. FISCHER, Bibliografia clasică romînească (1960) 449

RECENZII

ARISTOTE, *Politique*, livres I et II. Texte établi et traduit par Jean Aubonnet *(D. M. Pippidi)* 463

T. LVCRETIVS CARVS, *De rerum natura*, ed. J. Martin *(Lucia Wald)* 465

PLOTINI *Opera* I et II, edd. Paul Henry et Hans-Rudolph Schwyzer *(Aram Frenkian)* 468

IAMBLICHI Babyloniacorum reliquiae, ed. Elmar Habrich *(Maria Marinescu-Himu)* 471

Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute — griechisch und deutsch von Gustav Soyter *(A. Piatkowski)* 473

'Ιάκωβος Τριβώλης, Ποιήματα hrsg., übers. u. erklärt von Johannes Irmscher *(Hans Ditten)* 474

G. B. PELLEGRINI, *Le iscrizioni venetiche (I. Fischer)* 476

VL. GEORGIEV, *Българска етимология и ономастика (I. Fischer)* 478

A. F. LOSEV, *Гомер (C. Săndulescu)* 480

J. DUCHEMIN, *La houlette et la lyre (A. Piatkowski)* 482

ITALO LANA, *L. Anneo Seneca (E. Cizek)* 484

L. VIDMAN, *Étude sur la correspondance de Pline le Jeune avec Trajan (D. M. Pippidi)* 486

Fr. DELLA CORTE, *Suetonio eques Romanus (E. Cizek)* 487

A. MOMIGLIANO, *Secondo contributo alla storia degli studi classici (D. M. Pippidi)* 488

G. AIGRISSE, *Psychanalyse de la Grèce antique (M. Nasta)* 490

P. GRIMAL, *La civilisation romaine (D. M. Pippidi)* 493

M. E. SERGHEENKO, *Очерки по сельскому хозяйству древней Италии (C. Poghirc)* 495

Abenteur meines Lebens, Heinrich Schliemann erzählt *(D. M. Pippidi)* 495

CRONICA

Societatea de studii clasice din R.P.R. 497

IN MEMORIAM A. SALAČ *(D.M.P.)* 501

www.cimec.ro

www.cimec.ro



LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE D'ÉTUDES CLASSIQUES DES PAYS SOCIALISTES

(Eforie, 18—24 septembre 1960)

Répondant à un vœu formulé en 1958, à Erfurt, par le Comité permanent pour l'encouragement des études classiques dans les pays socialistes (Comité EIRENE, ainsi nommé d'après la revue qu'il publie et dont le premier volume a paru au début de 1960, à Prague), la Société des Études classiques de Roumanie et l'Académie de la République Populaire Roumaine ont organisé, du 18 au 24 septembre 1960, à Eforie, près de Constanța, une conférence internationale ayant pour but la discussion de plusieurs aspects importants des civilisations anciennes, et tout particulièrement

1. les populations autochtones des régions danubiennes et leurs rapports avec les Grecs et les Romains;

2. la vie sociale et économique, politique et culturelle dans les provinces de l'Empire romain;

3. la littérature de l'époque impériale (grecque et latine).

A la Conférence ont pris part des délégations représentant la République Démocratique Allemande, la République Populaire de Bulgarie, la République Populaire Hongroise, la République Populaire de Pologne, la République Populaire Roumaine, la République Socialiste Tchécoslovaque, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques.

Ont également été présents, à titre d'invités, Sir Ronald SYME, Camden Professor à l'Université d'Oxford, représentant le bureau de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques (FIEC), et M. Georges DAUX, professeur à la Sorbonne, Directeur de l'École Française d'Athènes.

Les travaux de la Conférence se sont déroulés dans les locaux de la « Maison de la culture » d'Eforie. Les journées de travail — organisées en séances plenières, le matin, et séances de section, l'après-midi — ont alterné avec des visites aux principaux monuments et sites archéologiques de la Dobroudja.

Dimanche, le 18 septembre, à 16 heures, les délégués ont visité à Constanța un grand édifice récemment mis au jour, situé dans le voisinage de l'ancien port. Les explications concernant les travaux de déblaiement en cours, et plus spécialement la grande mosaïque qui orne ce monument, ont été fournies par M. V. CANARACHE, directeur du Musée Archéologique de Constanța.

La séance d'ouverture de la Conférence a eu lieu à Eforie le même jour, à 19 heures, sous la présidence de M. Alexandre GRAUR, membre de l'Académie de la République Populaire Roumaine, président de la Société des Études Classiques de Roumanie,

www.cimec.ro

qui a prononcé une brève allocution, saluant les assistants et faisant ressortir l'importance scientifique de la réunion. Au nom du Comité EIRENE et de son président, le professeur Antonin SALAČ, souffrant, M. Ladislas VARCL (Tchécoslovaquie) a présenté à la Conférence les meilleurs vœux de réussite; au nom des autorités locales, M. J. NIȚESCU, président du Conseil Régional de Constanța, a souhaité la bienvenue aux délégués, en soulignant par la même occasion l'importance que présente pour la Dobroudja tout entière, en plein essor économique et culturel, l'étude de son passé lointain.

La parole a été ensuite donnée à M. Em. CONDURACHI (Roumanie), pour lire sa communication: Grecs et indigènes dans la vallée du Bas-Danube, à la lumière des dernières fouilles archéologiques.

La séance est levée à 21 heures.

Lundi, le 19 septembre, à 9 heures, sous la présidence de M. Werner HARTKE, professeur à l'Université Humboldt de Berlin et président de l'Académie Allemande des Sciences, s'est ouverte la première séance plenière. Dans son allocution, M. HARTKE a apporté aux délégués le salut de l'Académie de Berlin, ainsi que des philologues et historiens de la R.D.A. À l'ordre du jour étaient inscrites les communications suivantes:

1. A. GRAUR (Roumanie): Recherches sur le substrat du roumain *(v. ci-dessous, p. 19).*

Des observations ont été présentées par MM. J. HARMATTA (Hongrie) et I. I. RUSSU (Roumanie), qui se déclarent d'accord avec l'auteur en ce qui concerne les critiques par lui adressées aux « pan-illyrisants ».

2. Vl. GEORGIEV (Bulgarie): Sur l'ethnogenèse des peuples balkaniques: le daco-mysien, l'albanais et le roumain *(v. ci-dessous, p. 23).*

Aux discussions participent MM. C. POGHIRC (Roumanie), J. HARMATTA (Hongrie), R. VULPE et I. I. RUSSU (Roumanie). Les deux premiers acceptent de tout point les conclusions de l'auteur. Par contre, M. R. VULPE relève les difficultés présentées par l'élément illyrien de l'albanais et souligne la difficulté d'indiquer l'aire géographique précise où s'est formé le peuple roumain. M. I. I. RUSSU exprime sa conviction que, malgré tout, c'est le thrace qu'il faut considérer comme l'élément de substrat primordial du roumain.

3. Georges DAUX (France): Thasos et les provinces danubiennes *(v. ci-dessous, p. 49).*

MM. N. I. BARBU et Em. CONDURACHI (Roumanie) font quelques remarques. M. CONDURACHI notamment, souligne les différences entre les situations respectives de Thasos et des cités pontiques, obligées de s'adapter à des conditions toutes nouvelles pour elles.

4. S. L. UTČENKO (U.R.S.S.): Историко-философские воззрения Саллюстия *(v. ci-dessous, p. 271).*

Les participants aux discussions, MM. C. POGHIRC (Roumanie) et J. HARMATTA (Hongrie), soulignent l'importance que revêt l'étude des conceptions philosophiques d'un historien qui est en même temps un témoin lucide de la crise de son temps.

www.cimec.ro

5. I. TRENCSÉNYI-WALDAPFEL (Hongrie): Das Bild der Zukunft in der Aeneis *(v. ci-dessous,* p. 281).

Dans son intervention, M. M. NASTA (Roumanie) remarque la différence entre les techniques employées par Homère et Virgile dans la présentations des temps futurs.

6. L. VARCL (Tchécoslovaquie): Lucien et les chrétiens *(v. ci-dessous, p. 377).*

Tout en donnant son adhésion à la thèse qui fait de Lucien un opposant et, au fond, un ennemi de l'Empire, M. D. M. PIPPIDI (Roumanie) attire l'attention de M. VARCL sur certains travaux l'ayant précédé dans cette voie, notamment le livre de Perretti: Luciano, un intellettuale greco nemico di Roma *(Firenze, 1947) et son propre mémoire:* Apothéoses impériales et apothéose de Péregrinos *(Studi e Materiali di Storia delle Religioni » 1947/1948).*

La séance est levée à 14 h.

Comme prévu, l'après-midi du même jour a été consacré aux séances de section. Les travaux de la I^ère section ont été conduits par M. J. HARMATTA (Hongrie). Figuraient à l'ordre du jour les communications suivantes:

1. P. ALEXANDRESCU (Roumanie): Sur le caractère de la nécropole tumulaire d'Histria *(le texte développé de cette communication a été publié dans* Dacia, *N. S. III, p. 143—164).*

Des observations à ce propos ont été présentées par MM. Em. CONDURACHI (Roumanie) et J. HARMATTA. Le premier considère la nécropole comme ayant appartenu exclusivement aux autochtones. M. J. HARMATTA compare les rites funéraires d'Histria à ceux des tumuli du sud de l'U.R.S.S. et, pour ce qui est de ces derniers, souligne la concordance des données archéologiques avec les informations fournies par Hérodote.

2. B. MITREA (Roumanie): Monnaies pontiques découvertes dans l'Hinterland thraco-scythique *(v. ci-dessous, p. 83).*

M. Em. CONDURACHI suggère à l'auteur l'étude des points de flèches en bronze qui ont été trouvées en grande quantité dans les régions étudiées par l'auteur et qui, en tant qu'élément d'échange dans le commerce intertribal, précèdent la monnaie.

3. Chr. DANOV (Bulgarie): Zur Geschichte des Kriegswesens der alten Thraker *(v. ci-dessous, p. 39).*

*Participent aud discussions M. Em. CONDURACHI et M-mes M. RIEMSCHNEIDER et Ch. WELSKOPF (Allemagne). M. CONDURACHI suggère à l'auteur de compléter sa documentation purement littéraire à l'aide des découvertes archéologiques. M-me M. RIEMSCHNEIDER estime que les informations d'Hérodote sont dignes de foi, puisqu'elles concordent avec les données archéologiques et qu'on trouve des pièces d'armement analogues à celles des Thraces chez tous les peuples montagnards de l'Asie Mineure. Par contre, les informations d'Homère n'ont pour l'historien qu'une valeur relative, à cause de leur imprécision chronologique. En outre, les nombreuses scènes de combat qu'on trouve dans l'*Iliade *démontrent l'invraisemblance des descriptions du poète et son incompétence dans le domaine militaire. M-me Ch. WELSKOPF souligne l'importance des pierres comme arme d'attaque. La valeur des informations fournies par Homère n'est malgré tout pas négligeable; leur critique est évidemment indispensable, mais le problème se pose dans les mêmes termes pour Hérodote aussi.*

www.cimec.ro

4. *Iorgu STOIAN (Roumanie):* Les tribus de Tomis à l'époque romaine *(v. ci-dessous, p. 175).*

La séance de la 2ème section a été présidée par M. L. VARCL (Tchécoslovaquie). A l'ordre du jour figuraient quatre communications:

1. I. FISCHER (Roumanie): Phonèmes et graphèmes vocaliques dans l'orthographe ionienne-attique *(v. ci-dessous,* p. *29).*

Des observations ont été présentées par MM. C. POGHIRC et A. GRAUR (Roumanie). Selon M. GRAUR, l'auteur aurait dû faire ressortir plus clairement les conclusions d'ordre général de son travail: (1) les communautés sociales n'entreprennent et ne maintiennent en usage rien d'inutile; (2) l'importance beaucoup plus grande des oppositions phonologiques utilisées par la morphologie que celles qui servent à distinguer exclusivement des faits lexicaux.

2. C. POGHIRC (Roumanie): La valeur phonétique de l'oscillation graphique thrace *a/e* à la lumière des données des langues balkaniques modernes *(v. ci-dessous, p. 33)*

M. Vl. GEORGIEV se déclare d'accord avec la méthode employée par l'auteur (qui consiste à mettre à profit des phénomènes actuels pour expliquer les états de langue antérieurs) et avec ses conclusions; néanmoins, quelques-uns des faits invoqués par M. POGHIRC peuvent être intreprétés d'une manière différente; il convient donc d'étudier l'étymologie des exemples utilisés.

3. S. STATI (Roumanie): La langue des inscriptions latines de Dacie et de Scythie Mineure *(v. ci-dessous, p. 143).*

Aux discussions prennent part M-me Marie ILIESCU, MM. N. GOSTAR, I. FISCHER, A. GRAUR, Tr. COSTA (Roumanie). M-me Iliescu considère que la formule uixit multis annis *ne saurait être interprétée comme une preuve de l'existence du « cas général », mais comme un ablatif de durée, fréquent en bas-latin. — M. I. FISCHER: la différence de traitement entre le φ et le χ grecs s'explique par la chronologie: la prononciation spirante du φ précède, en grec, de beaucoup la spirantisation du χ. D'autre part, on ne peut pas tirer pour la flexion nominale roumaine des conclusions en partant des tendances vers un « cas général » observées dans les inscriptions: une innovation qui contredit la norme littéraire peut être vaincue par cette dernière. — M. A. GRAUR: Le génitif-datif roumain continue des faits latins, probablement existants dans le latin vulgaire oriental. L'importance de l'évolution différente de la flexion verbale et nominale qui résulte des statistiques établies par l'auteur est à souligner.*

4. *N. LASCU (Roumanie):* Ovidio linguista *(v. ci-dessous, p. 305).*

Des observations ont été présentées par MM. I. FISCHER et Tr. COSTA. Ce dernier attire l'attention sur la « mode » linguistique qui sévissait à Rome au temps d'Ovide; il regrette en outre que l'auteur n'ait pas également pris en considération les remarques d'Ovide sur la langue des Gètes.

Les travaux de la 3ème section ont été présidés par M. K. KUMANIECKI (Pologne). Quatre communications figuraient à l'ordre du jour:

1. A. FRENKIAN (Roumanie): Analecta Laertiana *(v. ci-dessous, p. 395). Plusieurs observations ont été présentées par M. N. I. BARBU.*

www.cimec.ro

2. *M. NASTA (Roumanie):* Diuisiones artis poeticae. Un essai d'interprétation *(v. ci-dessous, p. 317).*

M-me A. PIATKOWSKI (Roumanie) remarque qu'il aurait été intéressant d'étendre l'enquête aux rhéteurs (Denis d'Halicarnasse, par exemple).

3. *G. SCHMIDT (Allemagne):* Bemerkungen zu den Gedichten des Ausonius *(v. ci-dessous, p. 413).*

Aux discussions prennent part M. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL (Hongrie), M-me A. PIATKOWSKI et M. M. NASTA (Roumanie). Ce dernier relève la survie des thèmes ausoniens au Moyen-Age et établit un rapport entre le motif de la libra *chez Ausone et le basculement de l'Univers qu'on trouve dans la IV*ème *églogue de Virgile, entre l'inspiration pythagoricienne d'Ausone et le symbolisme des nombres dans le christianisme primitif.*

4. *Fr. WINCKELMANN (Allemagne):* Zur Echtheitsfrage der Vita Constantini des Eusebius von Cäsarea *(v. ci-dessous, p. 405).*

Des questions ont été posées à l'auteur par MM. K. TREU (Allemagne) et K. KUMANIECKI.

Le jour suivant, mardi le 20 septembre, a été consacré à la visite du chantier archéologique d'Histria. Des explications ont été données par les dirigeants des fouilles, notamment par M. Em. CONDURACHI, directeur du chantier, et D. M. PIPPIDI, qui a illustré les monuments épigraphiques groupés au musée local.

La séance plénière du mercredi 21 septembre, s'est ouverte à 9 h. sous la présidence de M. K. MICHAŁOWSKI (Pologne). Les communications suivantes ont été présentées:

1. *D. M. PIPPIDI (Roumanie):* Istros et les Gètes au III[e] siècle *(v. ci-dessous, p. 53).*

MM. Em. CONDURACHI, Chr. DANOV, R. VULPE, I. I. RUSSU, K. KUMANIECKI ont pris part à la discussion.

M. Em. CONDURACHI: L'existence de chefs de tribu riches et puissants est confirmée par la découverte de très importants trésors monétaires. Zalmodegikos a pu exercer sa domination à une distance appréciable d'Histria, peut-être bien sur la rive gauche du Danube.

M. Chr. DANOV: L'importance des données interprétées par l'auteur dépasse le cadre local des tribus thraces de la Dobroudja et recouvre l'histoire tout entière des relations entre les colonies grecques et les autochtones, celles-ci apparaissant dans une lumière plus bénigne qu'on ne le croyait jusqu'ici.

M. I. I. RUSSU: Le document épigraphique présente aussi une incontestable valeur linguistique. Il fait des considérations sur le nom du chef gète mentionné dans le décret (Zalmodegikos).

M. K. KUMANIECKI se déclare d'accord avec l'interprétation du nouveau décret proposée par M. Pippidi. Il croit également possible que l'accord garanti par les habitants d'Istros à l'aide d'un aussi grand nombre d'otages ait été conclu afin de mettre fin à une guerre où les Grecs auraient eu le dessous.

www.cimec.ro

2. *M-me* KOLOSSOVSKAJA *(U.R.S.S.):* Zur Geschichte des ersten römischen Einbruchs in Panonien *(le texte de cette communication ne nous étant pas parvenu en temps utile, nous comptons le faire paraître dans le volume IV de notre publication).*

MM. P. OLIVA *(Tchécoslovaquie) et Vl.* ILIESCU *(Roumanie) soulignent l'intérêt des précisions apportées par l'auteur.*

3. *V.* BEŠEVLIEV *(Bulgarie):* Die Thraker im Ausgang des Altertums *(v. ci-dessous, p. 251).*

M. A. GRAUR *est d'accord avec l'auteur pour admettre l'existence des Thraces jusqu' au VI*e *siècle, mais ne considère pas que les noms de personnes puissent en fournir une preuve évidente, étant donné que les traditions et les influences agissent en très large mesure dans ce domaine.*

M. R. VULPE *estime que la non-romanisation des Thraces est un argument en faveur de la formation du peuple roumain au Nord du Danube.*

M. I. I. RUSSU *estime que les noms de lieux thraces de Bulgarie peuvent avoir été transmis par l'intermédiaire d'une population romanisée.*

4. *M-me Ch.* WELSKOPF *(Allemagne):* Die Kunst der Suggestion in der Darstellungsweise des Tacitus *(v. ci-dessous, p. 361).*

Quelques observations ont été présentées par M. N. I. BARBU.

5. *J.* IRMSCHER *(Allemagne):* Fr. Engels und die Geschichte des Urchristentums *(v. ci-dessous, p. 99).*

M. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL *(Hongrie) estime qu'il aurait été intéressant de situer les opinions de Fr. Engels sur le christianisme dans le cadre de ses préoccupations pour l'histoire générale des religions, où il a apporté des vues très précieuses.*

*L'après-midi du même jour a été consacré aux séances de section. A l'ordre du jour de la I*ère *section, présidée par M. Georges* DAUX *(France), figuraient les communications suivantes:*

1. *D.* TUDOR *(Roumanie):* Un pont romain inconnu sur le Danube *(le texte de cette communication sera publié dans la revue* Latomus, *1961).*

M. Em. CONDURACHI *considère le pont signalé par Marsigli et identifié sur place par M.* TUDOR *comme un indice des intentions des Romains de revenir sur la rive gauche du fleuve. Dans cette perspective, l'expédition de Cornelius Fuscus revêt une portée plus grande que celle qui lui est attribuée généralement.*

2. *D.* PROTASE *(Roumanie):* Formes particulières de l'art romain provincial en Dacie *(v. ci-dessous, p. 133).*

M. Georges DAUX *exprime des doutes sur la possibilité d'une adjonction ultérieure de médaillons à des monuments exécutés au préalable. M. Em.* CONDURACHI *se demande si la perfection artistique des médaillons funéraires étudiés par l'auteur permet leur attribution à des ateliers provinciaux situés aux confins de l'Empire; plus volontiers il les attribuerait à des ateliers du Proche Orient. A son tour, M. K.* MICHAŁOWSKI *fait valoir l'argument qu'alors même que les médaillons et les monuments auxquels ils se rattachent proviendraient du même atelier, ainsi que le veut*

www.cimec.ro

M. DAUX, rien n'empêcherait que les premiers aient été exécutés séparément et avec un soin tout particulier.

Les deux communications suivantes ont été consacrées au monument d'Adamklissi (Tropaeum Traiani):

3. Fl. B. FLORESCU: La successsione delle metope del trofeo di Adamklissi *(v. ci-dessous, p. 117).*

4. S. COMĂNESCU: Considérations mathématiques sur le trophée d'Adamklissi *(v. ci-dessous, p. 123).*

Elles ont fait l'objet d'une discussion très vive, qui a porté tout particulièrement sur le problème de la restauration du monument et à laquelle ont pris part MM. G. DAUX, K. MICHAŁOWSKI, Em. CONDURACHI, R. BORDENACHE ainsi que M. Fl. B. FLORESCU.

Les travaux de la 2e section se sont déroulés sous la présidence de M. J. IRMSCHER (Allemagne). Figuraient à l'ordre du jour:

1. N. I. BARBU (Roumanie): Remarques sur le style poétique de Juvénal *(v. ci-dessous, p. 345).*

Au cours de la discussion qui s'ensuit, M. KUMANIECKI (Pologne) suggère une comparaison avec le style d'Horace et conseille la prudence dans l'emploi des statistiques. M-me A. PIATKOWSKI (Roumanie) voudrait voir étudiés les syntagmes de Juvénal. M. G. GUȚU (Roumanie) estime que le style de Juvénal ne doit pas être étudié sans avoir en permanence recours à des comparaisons avec celui de ses contemporains. Enfin, M. NASTA (Roumanie) fait observer qu'on ne doit pas perdre de vue la situation du poète dans la société de son temps, ses sentiments personnels, les difficultés de sa carrière, etc.

2. I. K. HORVÁTH (Hongrie): Perse et Néron *(v. ci-dessous, p. 337).*

Quelques remarques ont été présentées par M. E. CIZEK (Roumanie), qui considère l'influence de Thraséa décisive pour l'orientation spirituelle du poète.

3. E. CIZEK (Roumanie): Sur la composition de la Vitae Caesarum de Suétone *(v. ci-dessous, p. 355).*

Observations de M. N. I. BARBU.

4. P. CREȚIA (Roumanie): Dion de Pruse et l'esclavage *(v. ci-dessous p. 369).*

M-me A. PIATKOWSKI, MM. I. FISCHER (Roumanie), W. HARTKE (R.D.A.) et A. GRAUR (Roumanie) prennent part à la discussion.

Pour expliquer les idées du rhéteur, M-me PIATKOWSKI voudrait qu'on tînt compte également de l'expérience douloureuse qu'a été pour lui l'exil. Selon M. I. FISCHER, il aurait été intéressant de situer les idées humanitaires de Dion non seulement dans leur contexte philosophique et rhétorique (les « lieux comuns »), mais aussi dans leur contexte historique et social: la situation des esclaves, surtout urbains, étant toute autre qu'au temps de Caton, par exemple. M. W. HARTKE considère l'opportunité de déterminer la position du Chrysostome dans l'ensemble de la production littéraire ayant pour thème l'exil. Enfin, M. A. GRAUR souligne le rôle qui revient aux philologues dans l'étude des problèmes sociaux et historiques et annonce que dans le programme de la future conférence d'études classiques l'esclavage formera l'objet de plus amples débats.

www.cimec.ro

La séance de la 3ème section a été présidée par Sir Ronald SYME (Grande-Bretagne). L'ordre du jour comprenait les quatre communications suivantes:

1. B. GEROV (Bulgarie): Vortrajanische Kolonisation und Bürgerrechtsverbreitung in Thrakien und Moesien *(v. ci-dessous, p. 107).*

Des précisions supplémentaires ont été demandées à l'auteur par M. G. CANTACUZINO (Roumanie) et M-me BIEŻUŃSKA-MAŁOWIST (Pologne).

2. Th. IVANOV (Bulgarie): Thrakisch-römische Beziehungen am Anfang *des I. Jahrh. (v. ci-dessous, p. 93).*

Des observations ont été présentées par M. R. VULPE (Roumanie), qui rappelle à M. IVANOV les conclusions d'une étude qu-il a lui-même consacrée au problème de la succession des rois odryses.

3. G. CANTACUZINO (Roumanie): Le pridianum Hunt et l'expansion romaine au nord du Danube *(le texte de cette étude ne nous est pas parvenu en temps utile, l'auteur se proposant sans doute de la publier dans une autre revue).*

MM. Vl. ILIESCU, R. VULPE (Roumanie) et R. SYME (Grande-Bretagne) prennent part à la discussion.

A l'auteur qui, entre autres preuves destinées à combattre la nouvelle date assignée au pridianum *par R. O. Fink, venait d'invoquer un passage de l'*agrimensor *Balbus, M. Vl. ILIESCU oppose l'objection que ce dernier texte n'apporte rien de nouveau à la discussion, puisqu'il se rapporte à la Dacie et concerne uniquement l'époque de Trajan.*

M. R. VULPE défend les conclusions chronologiques de Fink et attire l'attention sur le fait que la guerre de Domitien s'étant terminée par une victoire, la présence des Romains au Nord du Danube avant la fin du Ier siècle n'est que naturelle; par ailleurs un examen des données archéologiques est indispensable.

M. R. SYME combat vivement la date assignée au pridianum *par Fink, dont il est loin de partager l'assurance quant à l'exactitude de certaines nouvelles leçons. Il s'en tient à l'opinion que ce document suppose une situation historique telle qu'elle a dû se produire après la première guerre dacique de Trajan et rappelle à ce propos les arguments invoqués dans une étude qu'il vient de faire paraître dans le JRS 49, 1959, p. 26—33.*

4. V. VELKOV (Bulgarie): Der bulgarische Limes während der Spätantike *(v. ci-dessous, p. 241).*

Des questions ont été posées par M. J. HARMATTA (Hongrie).

Le matin du jour suivant (jeudi, le 22 septembre) a été consacré à la visite du monument d'Adamklissi et de la cité avoisinante de Tropaeum Traiani. Des explications ont été fournies principalement par M.M. R. VULPE et Fl. B. FLORESCU.

L'après-midi, les participants à la Conférence ont visité la ville de Constanța et ses environs; à Constanța, l'objet principal de la visite a été le Musée archéologique, récemment organisé, dont le directeur, M. V. CANARACHE, a fait les honneurs.

Vendredi, le 23 septembre, le matin, se sont déroulées les séances des sections.

www.cimec.ro

A la première section, la présidence a été assurée par M. Em. CONDURACHI. A l'ordre du jour figuraient trois communications :

1. A. ARICESCU (Roumanie): Die bodenständige Bevölkerung der Dobroudscha und ihre Beziehungen zu den Griechen in der hellenistischen Epoche *(v. ci-dessous, p. 67).*

MM. K. MICHAŁOWSKI, Em. CONDURACHI, D. TUDOR, M-lle S. DIMITRIU, MM. J. HARMATTA, R. VULPE prennent part à la discussion.

M. Em. CONDURACHI attire l'attention sur l'influence scythique sensible dans la région et sur la fréquence des produits grecs dans les territoires ruraux, témoignant de la puissance économique et politique des tribus locales. Sur le même problème, M-lle S. DIMITRIU invoque les données fournies par l'étude de la céramique d'Histria. D'autres observations sont présentées par MM. K. MICHAŁOWSKI, J. HARMATTA, D. TUDOR et R. VULPE.

2. V. BARBU (Roumanie): Nécropoles tomitaines d'époque romaine *(v. ci-dessous, p. 203).*

MM. K. MICHAŁOWSKI, D. TUDOR, J. HARMATTA et Em. CONDURACHI participent à la discussion.

M. MICHAŁOWSKI insiste sur la nécéssité d'établir une relation entre les divers types de tombeaux étudiés. M. J. HARMATTA signale l'existence en Pannonie de tombeaux similaires à ceux de Tomis et attire l'attention sur le rapport entre les événements politiques et les dommages plus ou moins graves subis par la ville au III-e siècle.

3. A. HALEVY (Roumanie): Autour d'une problème de numismatique antique *(v. ci-dessous, p. 89).*

Des observations ont été présentées par MM. B. MITREA, J. HARMATTA et Em. CONDURACHI.

M. MITREA estime que l'attribution aux Daces des monnaies du type discuté par l'auteur n'a pas encore été prouvée. La solution du problème doit être cherchée dans l'étude de la situation sociale et économique des régions sises au nord du Danube.

M. J. HARMATTA se rallie à l'avis de M. MITREA, tout en proposant l'identification de Koson avec Cotiso.

M. Em. CONDURACHI ne croit pas, quant à lui, qu'au I^er^ siècle av. n. ère, les Daces auraient pu émettre une monnaie aussi forte.

La séance de la 2^ème^ section a été présidée par M. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL (Hongrie).

Trois communications étaient à l'ordre du jour:

1. N. GOSTAR (Roumanie): « Metereaque turba » (Ov. *Trist.* 2, 191) *(v. ci-dessous, p. 313).*

Aux identifications suggérées par l'auteur, M-me M. ILIESCU oppose des considérations linguistiques. Par contre, ces mêmes identifications sont jugées acceptables par M. N. LASCU.

2. M-lle L. STOIANOVICI (Roumanie): Le Prométhée de Lucien *(v. ci-dessous,* p. *385).*

MM. N. I. BARBU et I. TRENCSENYI-WALDAPFEL présentent des observations.

www.cimec.ro

M. BARBU estime que le cadre de la recherche devrait être élargi: en ridiculisant Zeus, Lucien visait les empereurs. — Tout en soulignant l'intérêt de la communication, M. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL suggère à M-lle STOIANOVICI d'étudier du même point de vue les autres oeuvres de Lucien; il convient de mettre en relief sa lutte contre les cyniques, représentés dans Prométhée par Zeus.

3. K. TREU (Allemagne): Philia und Agape. Zur Terminologie der Freundschaft bei Basilius und Gregor von Nazianz *(v. ci-dessous, p. 421).*

Remarques de M. A. FRENKIAN et I. TRENCSENYI-WALDAPFEL. Ce dernier propose à l'auteur de comparer les résultats de sa recherche à la répartition des mêmes termes dans le texte de la Septante.

Avant de clore les débats, le président, M. I. TRENCSENYI-WALDAPFEL fait ressortir la valeur des contributions et le caractère amical des discussions. La figure d'Ovide et son exil oriental constituent pour l'humanisme de nos pays un symbole d'unification et d'amitié; sa tombe a été «retrouvée» maintes fois durant les derniers siècles, en Pologne, en Roumanie, en Hongrie même. La Conférence d'Eforie s'est déroulée sous le signe de ces traditions communes et marque une importante étape vers le resserrement des relations entre les savants des pays socialistes.

La séance de la 3ème section a eu pour président M. Chr. DANOV (Bulgarie). Communications à l'ordre du jour:

1. J. BURIAN (Tchécoslovaquie): Zur Geschichte der einheimischen Bevölkerung in Nord-Afrika *(v. ci-dessous, p. 163).*

2. P. OLIVA (Tchécoslovaquie): Some Remarks on Pannonian History *(v. ci-dessous, p. 127).*

3. R. VULPE (Roumanie): Le titre de «iŭdex» porté par Athanarich *(par suite d'engagements préalables, le texte de la communication sera publié dans le volume hommagial „Mélanges archéologiques offert à monsieur Wladimir Antoniewicz", II (Swiatowit, XXIV, 1961).*

4. S. WINKLER (Allemagne): Beiträge zur Problematik der Volksbewegungen unter Justinian *(v. ci-dessous, p. 429).*

Au cours des discussions auxquelles prend part, entre autres, M-me M. RIEMSCHNEIDER, M. Vl. ILIESCU s'attache à montrer l'évolution du terme Θiudans>theuto>deutsch, *depuis l'antiquité jusqu'en allemand moderne.*

L'après-midi du même jour, à 16 heures, s'est ouverte, sous la présidence de M. V. BEŠEVLIEV (Bulgarie), la dernière séance plénière. A l'ordre du jour:

1. Sir Ronald SYME (Grande-Bretagne): La Dacie sous Antonin *(v. ci-dessous, p. 131).*

2. M-me I. BIEŻUŃSKA-MAŁOWIST (Pologne): Un aspect de l'esclavage en Egypte aux deux premiers siècles de l'Empire *(v. ci-dessous, p. 147).*

Dans une brève intervention, M. D. TUDOR souligne l'identité des prix des esclaves en Dacie romaine et en Egypte.

www.cimec.ro

3. V. CANARACHE (Roumanie): L'édifice à mosaïque de Constanţa *(v. ci-dessous, p. 227).*

M. Em. CONDURACHI, Th. IVANOV et Fl. B. FLORESCU prennent part à la discussion.

Selon M. Em. CONDURACHI, l'édifice en question a dû abriter un complexe économique. La date à retenir serait le IV^e siècle. Par ailleurs, l'édifice était encore intact au VI^e siècle.

M. Th. IVANOV examine le style des motifs ornementaux de la mosaïque et tire la conclusion que le monument doit dater de l'époque de Constantin.

M. Fl. B. FLORESCU est d'avis que le monument est contemporain au trophée d'Adamklissi, avec lequel il présenterait des ressemblances de style et de technique.

4. M. J. HARMATTA (Hongrie): Iranier, Römer und Germanen im mittleren Donaubecken.

M. Em. CONDURACHI fait observer qu'il n'y a jusqu'à présent pas de preuves archéologiques qui permettent d'établir si les Sarmates-Jazyges, dans leur déplacement vers la Pannonie, ont emprunté une route traversant la Valachie ou bien située au nord des Carpathes.

5. *M-me G. BORDENACHE (Roumanie):* Attività edilizia dei governatori romani in Tomi. *La communication a été illustrée par des projections.*

Interventions de MM. Em. CONDURACHI et D. TUDOR. Ce dernier relève l'activité constructive du gouverneur de la Mésie Q. Roscius Murena Falco et attribue son zèle à un projet de visite de l'empereur Trajan dans les contrées danubiennes.

6. K. MICHŁAOWSKI (Pologne): Athribis et Palmyre à la lumière des récentes découvertes archéologiques *(v. ci-dessous p. 265). L'exposé a été accompagné par des projections, la plupart en couleurs.*

Le même après-midi, à 19,30, a eu lieu la séance de clôture de la Conférence.

En faisant le bilan des travaux, M. A. GRAUR met en évidence la variété des sujets traités et le grand nombre d'interventions aux discussions, en soulignant tout particulièrement l'apport des chercheurs de la jeune génération au succès des travaux de la Conférence.

Il passe ensuite la parole au prof. VARCL, Secrétaire du Comité EIRENE, qui, au nom de cet organisme, remercie l'Académie de la République Populaire Roumaine et la Société des Études Classiques de Roumanie de l'hospitalité accordée à un aussi grand nombre de délégués. Il annonce que la prochaine Conférence d'études classiques organisée sous le patronnage du comité EIRENE aura lieu à Plovdiv, dans la République Populaire de Bulgarie, au printemps de l'année 1962.

Au nom du Bureau de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques, qu'il est chargé de représenter à Eforie, Sir Ronald SYME exprime la satisfaction qu'il éprouve d'avoir pris part à une réunion aussi réussie. Il félicite les organisateurs de la Conférence de l'aboutissement de leurs efforts et fait des voeux pour l'heureux développement des études classiques en Roumanie.

Selon une habitude qui tend à devenir tradition dans les réunions internationales patronnées par le Comité EIRENE, la séance est close par un discours latin de M. K. KUMANIECKI, qui, dans une brillante improvisation, exprime la joie des délégués d'avoir vécu toute une semaine sur cette terre chargée de souvenirs classiques qu'est la

www.cimec.ro

Dobroudja, remercie les hôtes roumains de leur prévenance et souhaite que la série de ces réunions continue pour le plus grand bien des études qui nous sont chères.

La séance est levée à 21 heures.

Conformément au programme, la matinée de samedi, 24 septembre, est réservée à la visite de la ville de Mangalia, sur le site de l'ancienne Callatis. Après avoir vu de près plusieurs tumuli funéraires récemment fouillés et le côté nord de l'enceinte d'époque romaine, les congressistes s'attardent à examiner les inscriptions et les sculptures rassemblées dans le musée archéologique, avant d'admirer les édifices et les installations de la ville moderne, complètement rebâtie au cours des dernières années.

Sur la route de retour, un arrêt avait été prévu à Murfatlar, près de Constanța, vignoble des plus justement réputés de Roumanie. Dans l'atmosphère détendue qui suit les grandes fatigues, à déguster des crus qui auraient aidé Ovide à mieux supporter ses malheurs, c'est la dernière occasion offerte aux participants à la Conférence d'être ensemble et d'échanger leurs impressions.

Au début de l'après-midi des autocars les emportaient vers Constanța et le soir tout le monde était de nouveau à Bucarest [1].

[1] Il y a lieu d'ajouter que pendant les travaux de la Conférence, deux expositions avaient été ouvertes dans des salles attenantes à la salle de séances. L'une, organisée par le centre local de la Diffusion du Livre, présentait des livres ayant trait à la philologie classique, à l'histoire et à l'histoire de l'art anciennes.

L'autre, organisée par la Société Roumaine de Numismatique, comprenait des monnaies frappées dans les villes grecques du littoral roumain, provenant des collections de l'Institut d'Archéologie de Bucarest ainsi que de quelques collections particulières (G. Buzdugan, J. V. Leondary, C. Bălăcescu, S. Răzmeriță).

www.cimec.ro

RECHERCHES SUR LE SUBSTRAT DU ROUMAIN

PAR

A. GRAUR

(Bucarest)

On a beaucoup discuté sur le lieu de formation de la langue et du peuple roumains. Les Romains ont administré la Dacie pendant un siècle et trois quarts. Nous connaissons des peuples qui ont changé de langue en moins de temps. Et du moment que les Roumains, habitant le territoire de l'ancienne Dacie, parlent une langue romane, rien ne semble plus naturel que d'admettre en premier lieu que les Roumains sont les descendants des Daces, en second lieu que le processus de formation de la langue et du peuple roumains a eu lieu sur le territoire de l'actuelle République Populaire Roumaine.

Tout le monde n'est pourtant pas de cet avis. Je ne vais pas reprendre les arguments longuement ressassés, souvent combattus, fondés principalement sur les données fournies par les historiens anciens. Je m'arrêterai au seul argument toponymique: les Roumains seraient venus en Transylvanie à une époque relativement tardive, après les Hongrois, parce que les rares noms géographiques d'origine antique qui y ont été conservés jusqu'à ce jour ne présentent pas un aspect phonétique roumain. Par conséquent, le peuple roumain aurait été formé au sud du Danube, sur le territoire de la Bulgarie actuelle. A cela d'autres savants répliquent qu'en Bulgarie non plus on ne trouve de noms géographiques à phonétisme roumain. A écouter ces théories, on arriverait à la conclusion que pendant le premier millénaire de notre ère les Roumains ne se trouvaient nulle part et qu'au début du second millénaire ils seraient tombés du ciel sur leur territoire actuel.

Récemment encore, cette question attisait les passions et provoquait des polémiques enflammées à substrat politique. Actuellement, sur le fond de l'amitié étroite qui relie entre eux les peuples du camp socialiste, il est explicable que les discussions prennent un tout autre caractère. Si nous sommes aujourd'hui intéressés à élucider le problème, ce n'est que par pur intérêt historique.

L'Académie de la République Populaire Roumaine a constitué une commission qui, sous la présidence du linguiste Iorgu Iordan, doit coordonner les

www.cimec.ro

travaux des historiens, des archéologues, des linguistes, des ethnographes, des anthropologues ayant pour but de préciser le lieu de formation de la langue et du peuple roumains.

Il semble d'un intérêt exceptionnel, pour résoudre ce problème, de savoir quelle est la langue qui a formé le substrat du roumain. Si cette langue nous était connue, il ne nous resterait qu'à la localiser sur la carte, pour répondre à la question qui nous est posée. Or, cette langue, quelle est-elle? On parle souvent, pour le roumain, d'un substrat daco-gète, thraco-daco-gète, ou bien d'un substrat illyrien, voire même thraco-illyrien. Mais quelles langues parlaient les Thraces et les Illyriens? Nous en savons fort peu, en premier lieu parce que les matériaux appartenant à ces langues qui nous ont été transmis sont des plus pauvres: des noms propres, un petit nombre de gloses et, en matière d'inscriptions, presque rien: pendant vingt ans, on a cru avoir une inscription, très courte d'ailleurs, en illyrien; récemment il a été montré que c'était, en réalité de l'excellent grec; deux autres inscriptions que l'on attribue au thrace, ne permettent pas de tirer des conclusions bien importantes: la première en date, sur le célèbre anneau de Ezerovo, en Bulgarie, a reçu jusqu'ici plus de vingt interprétations tout à fait différentes; l'autre, découverte récemment en Transylvanie, ne comprend que trois mots, dont deux noms propres. Comme il fallait s'y attendre, plus les matériaux sont pauvres, plus sont nombreuses les théories contradictoires fondées sur ces matériaux et, souvent, sur de simples impressions.

Pendant une assez longue période, entre les deux guerres mondiales, on a vu sévir le panillyrisme: depuis la Baltique jusqu'en Calabrie, depuis la Bretagne jusqu'en Palestine, partout on n'a vu que des Illyriens, dont la langue, non attestée, était chargée d'expliquer tout ce qui n'avait pas d'étymologie dans toutes les langues européennes. On en est revenu depuis, mais le fait que de pareils écarts ont pu se produire doit nous inciter à la prudence.

D'un autre côté, au thrace et à l'illyrien, traités souvent ensemble, comme si leur étroite parenté avait été déjà prouvée, on a rattaché de différentes manières toute une série d'autres langues, telles que le vénète, le rhétique, le lépontien, le messapien, le macédonien, le phrygien et même l'arménien.

Plusieurs parmi ces langues (le vénète, le messapien, le phrygien, à ne rien dire de l'arménien, pour lequel on dispose de textes en quantité suffisante) sont connues par des inscriptions relativement nombreuses, en une certaine mesure interprétées. Mais la méthode employée pour ces interprétations, comme du reste pour l'étude des noms propres appartenant aux autres langues citées, n'est pas toujours sans défaut, car on pratique souvent des recherches étymologiques sans s'inquiéter du sens des mots. Or, la grammaire comparée est possible uniquement parce qu'on peut rattacher, dans plusieurs langues, des séries de complexes sonores similaires à des séries de sens à peu près identiques.

Si, par exemple, on rapproche du grec αἴξ le nom du fleuve mysien Αἴσηπος, que l'on traduit par « Ziegenfluss » (Loewenthal, *W. u. S.*, IX, p. 56), on est en droit de demander: qu'est ce qui prouve que ce fleuve a effectivement été nommé d'après le nom de la chèvre, puisqu'aucune source ne nous l'enseigne?

Les étymologies des noms propres ne peuvent être prises au sérieux que lorsque nous avons des données sur les sens des racines. Souvent ces données n'existent pas, mais il y a des cas où les informations fournies par les matériaux anciens nous permettent de nous orienter. En voici un exemple. La ville illyrienne de

www.cimec.ro

Dimallon, suivant les sources anciennes, était située entre deux montagnes. Si nous supposons donc que *di-* veut dire « deux » et *mal-* « montagne », ce n'est pas uniquement sur la foi de rapprochements formels. En albanais, *mal* veut dire « montagne »; quel que soit le rapport entre l'albanais et l'illyrien, il y a là un fait que l'on ne saurait négliger. En roumain, *mal* veut dire « rivage », « berge »; la partie de la Dacie qui touchait au Danube s'appelait *Maluensis* et aussi *Ripensis*. N'est-il pas logique de croire que *Maluensis* est le nom indigène, bien que la finale en soit accommodée sur un modèle latin, tandis que *Ripensis* en est la traduction latine? Je ne veux pas tirer ici de conclusion sur les rapports entre le roumain et l'illyrien, entre le roumain et l'albanais, ni même entre le roumain et le dace; mais les faits cités prouvent que l'étymologie de *Dimallon* et de *Maluensis* à partir d'une racine *mal-* « montagne » ou « rivage » ne manque pas de support sémantique.

Je m'en voudrais de ne pas citer ici les travaux de notre éminent collègue Vladimir Georgiev. Que nous acceptions ou que nous repoussions ses vues sur la différence entre le dace et le thrace et sur l'étymologie de différents noms de lieu de la Bulgarie et de la Roumanie, on ne peut nier qu'il ait tenu compte des données anciennes sur le sens possible des noms qu'il a étudiés. Nous aurons du reste le plaisir de l'écouter lui-même tout-à-l'heure.

Mais d'un côté bon nombre de chercheurs n'ont pas toujours respecté le principe essentiel de notre science; d'un autre côté, chacun d'entre eux a mis en avant ses propres étymologies, sans chercher à les coordonner avec celles des autres. Comme résultat, nous nous trouvons devant une masse de faits contradictoires et souvent on constate qu'un même auteur accepte en même temps deux hypothèses irréconciliables. Par exemple on admet dans le même travail que *o* indo-européen est devenu en thrace *a*, sur la foi d'une étymologie, et aussi qu'il est resté *o*, comme le prouverait une autre étymologie.

Pour établir de façon certaine ce que sont toutes les langues citées, en quelle mesure elles sont apparentées entre elles et surtout en quelle mesure elles peuvent prétendre représenter le substrat du roumain, il faut, selon moi, en premier lieu, choisir parmi toutes les hypothèses étymologiques qui ont été avancées celles, évidemment peu nombreuses, qui sont à coup sûr justes. On se formera de la sorte un fondement, limité sans aucune doute, mais ferme, et on aura un garde-fou indispensable, qui nous permettra d'avancer, en acceptant les hypothèses ultérieurs conformes à notre point de départ, et en repoussant les autres.

Il existe une autre méthode encore pour gagner des connaissances sur les langues anciennes de notre région: c'est d'identifier les éléments autochtones du roumain et de l'albanais et de reconstruire ensuite leurs originaux daces, thraces ou illyriens. C'est un travail difficile et plein de risques, qui peut être utile s'il est entrepris avec toute la prudence nécessaire. Je pense toutefois que pour le moment il est plus urgent d'établir avec une relative certitude les traits caractéristiques du thrace et de l'illyrien, sur la foi des documents anciens, et seulement après il sera temps d'élucider l'histoire des mots roumains appartenant au substrat.

J'ai commencé à trier les matériaux des langues autochtones il y a plus de vingt ans. La guerre m'a empêché de terminer le travail et même de publier les résultats acquis. Ces dernières années j'ai été sollicité par d'autres tâches. Aussi,

www.cimec.ro

lorsque la commission de notre Académie a repris le thème et m'a demandé de m'en charger, j'ai préféré le confier à notre collègue C. Poghirc, qui, après avoir soutenu une dissertation sur les anciens Macédoniens, s'est mis à trier les informations anciennes concernant le vénète et le messapien. Il passera ensuite aux autres langues en discussion et, j'en suis certain, sera en mesure de mener le travail à bonne fin (bien que dans la communication qu'il nous présentera cet après-midi il ne se soit pas abstenu d'avancer, lui aussi, de nouvelles hypothèses). Le résultat de ces travaux sera certainement publié d'ici quelque temps.

www.cimec.ro

SUR L'ETHNOGENÈSE DES PEUPLES BALKANIQUES LE DACE, L'ALBANAIS ET LE ROUMAIN

par

VLADIMIR GEORGIEV

(Sofia)

I.

Il y a un débat ouvert depuis de longues années autour du problème de l'origine des Albanais et de leur langue. Les Albanais habitent aujourd'hui la contrée qui est connue dans l'antiquité sous le nom d'Illyrie et on a souvent pensé que l'albanais continue l'ancien illyrien. Mais beaucoup de savants ont invoqué des arguments sérieux qui tendent à prouver que les Albanais ne sauraient être tenus pour une population autochtone de l'Illyrie, qu'ils sont venus dans cette région à partir de la partie orientale de la Mésie supérieure. Voici les principaux arguments qui ont été invoqués:

1. La plupart des noms de lieux illyriens connus dans l'antiquité n'ont pas été hérités directement par l'albanais, mais se sont transmis jusqu'à nous sous une forme phonétique qui ne répond pas aux lois phonétiques de l'albanais. Ajoutons qu'il en va de même de ceux des anciens noms de lieux de cette région qui sont d'origine latine.

2. Les plus anciens emprunts au latin faits en albanais trahissent la forme phonétique du latin balkanique de l'est, c'est-à-dire, celle du roumain primitif, et ne répondent pas à celle du latin balkanique de l'ouest, c'est-à-dire à celle du vieux dalmate [1].

3. En roumain il y a une centaine de termes qui n'ont de correspondants exacts qu'en albanais. Ces mots apparaissent sous une telle forme phonétique qu'ils ne peuvent pas être expliqués comme des emprunts à l'albanais. Ce sont des mots

---

[1]) La différence entre ces deux dialectes romans, le latin balkanique oriental et occidental, a été prouvée définitivement par H. Barić *Albanisch, Romanisch und Rumänisch*, Godišnjak Balkanološki Institut, I, 1957, p. 1 et suiv.; *Istorija arbanaškog jezika*, Sarajevo, 1959, p. 31 et suiv.

www.cimec.ro

empruntés en roumain au substrat daco-mysien, tandis qu'en albanais ils sont hérités directement du daco-mysien.

Cette thèse a été soutenue par la plupart des spécialistes et parmi eux les illustres savants roumains Philippide, Pârvan, Capidan, Puşcariu. C'est pour cela qu'on supposait que l'albanais proviendrait de la langue thrace. Mais maintenant quand on a établi que *le daco-mysien et le thrace sont deux langues indo-européennes différentes*, le problème de l'origine de la langue albanaise apparaît sous un jour nouveau.

L'argument décisif dans cette discussion est, à mon avis, le fait que le daco-mysien est la langue-mère de l'albanais. Cela peut être établi d'après les particularités spécifiques de la phonétique historique de l'albanais qui n'est que la continuation de la phonétique historique du daco-mysien.

Les traits les plus caractéristiques de la phonétique historique de l'albanais sont les changements suivants:

Indo-européen	*Albanais*
e	*je*
o	*a*
ā	*o*
ē	*o*
ō	*e*
ū	*y(= ü), i*
au	*a*
eu	*e*
r̥ (accentué)	*ri*
m̥, n̥ (-"-)	*a*
k'	*s, th*
g', g'h	*t, dh, d*
tt (dt, dht)	*s*

Or tous ces changements sont attestés en daco-mysien.

I.-e *e* > **dace** *ie*, **alb.** *je* **(en syllabe accentuée):**

C'est sous la forme Βίεσσοι avec ιε qu'est attesté dans Ptolémée le nom d'une tribu *dace*, en regard de Βέσσοι (Strab.), *Bessi* (Cés.) ou Βησσοί (Hdt.), qui offrent des variantes du même nom, mais appliquées à la désignation d'une tribu *thrace*.

Le nom d'un roi dace attesté chez Cass. Dio est *Diegis* et chez Martial *Degis* est un nom de personne dace.

Ἴέρασος est le nom d'une rivière en Dacie (Ptol.): il remonte à i.-e. **erəso-s*, cf. grec ἀπ-εράω « expulser les sucs ou éléments humides. »

Le nom dace de la plante διέλλεινα (Diosc.), *dielina* (Pseudoap.) « jusquiame » provient de i.-e. **dheleina* et correspond à l'adjectif arménien *délin* « pâle, blême ».

Le nom de la ville dace *Tsierna*, *Tierna* remonte à l'i.-e. **k^{w}er(ə)sna* « la noire ».

www.cimec.ro

I.-e. *a* > dace, alb. *o*:

Δοκί-δαυα (Ptol.) « la ville des Daces », de Δᾶκοι, *Daci*. Ce changement a commencé en daco-mysien vers le II^e siècle de notre ère.

'Οβουλήνσιοι (Ptol.) est le nom d'une tribu mysienne: c'est l'ethnique d'un nom de lieu qui remonte à i.-e. **abolo(-ā)* « pomme ».

Pour expliquer le nom roumain et slave du Danube: roum. *Dunăre*, v. slave *Dunavъ*, bulg. *Dunav*, russe *Dunaj*, il est nécessaire d'admettre un changement phonétique *a* > *o*, d'où l'*u* des noms cités. C'est un changement daco-mysien: **Danavi(s)* > **Donavi(s)* > v. slave *Dunav* et *Donai(s)* > russe *Dunaj*; **Dana[vi] — vari* « Donau-fluss » > **Donăre* > roum. *Dunăre*.

I.-e. *ē* > dace *ā̆* > *ā*, plus tard *å*, *o* = alb. *o*:

Le mot daco-mysien ayant le sens de « ville » était *deva*, *dava* ou *dova*, qui apparaît dans 45 (ou 50) noms de lieux daco-mysiens tels que *Acidava*, *Rusidava*, *Sacidava*, etc. La forme ordinaire du mot est *dava;* il apparaît 7 fois sous la forme *deva* et 2 fois sous la forme *dova*. Le plus ancien exemple de ces noms de lieux est *Pulpu-deva* (IV s. av. n. ère): il ressort de là que la forme primitive est *deva*, provenant de i. -e. **dhēwā*. La forme *dova* apparaît très tardivement dans *Pelendova* et *Gildoba*. Ces faits prouvent que i.-e. *ē* a passé en daco-mysien vers les derniers siècles avant notre ère à *ā*, qui ensuite, après le III^e/IV^e siècle de notre ère, a évolué vers *o*. Le daco-mysien nous révèle donc la préhistoire du changement i. -e. *e* > alb. *o*.

I.-e. *o* > dace *o^i* > *ō*, plus tard *e* = alb. *ë*:

Le daco-mysien nous permet aussi de remonter à la préhistoire de l'un des traits les plus nettement caractéristiques de l'albanais, à savoir le passage de i.-e. *ō* à alb. *e*.

On a identifié la ville dace dont le nom est attesté sous la forme Πολόνδα(υα) dans Ptolémée (II^e s.) avec *Pelendova*, qui est connue par la carte de Peutinger (après le III^e/IV^e s.). Or une comparaison entre Πολόνδα(υα) et *Pelendova*, qui apparaissent comme deux formes d'un même nom, nous amène à constater que le changement *ō* > *e* et *ā* > *o* datent du III^e-V^e s. de notre ère. Ce nom de lieu peut être interprété comme i.-e. **pōlōm dhewa* « la ville des chevaux », cf. alb. *pelë* « jument, cavale » de i.-e. **pōl-* et allem. *Stutt-gart*, roum. *Cobia* de bulg. *kobila* « jument, cavale ».

Le lac salé *Salmor-ude*, situé au Sud des bouches du Danube, provient de i.-e. **salmur-udo(r)* « l'eau salée »avec *e* de i.-e. *ō*.

I.-e. *u* > dace *u^i* > *ü*, *i* = alb. *y* (= ü), *i*:

Le changement *ū* > *ü* est attesté par le nom des Mysiens qui apparaît primitivement sous la forme Μῦσοι (Hom., etc.), mais plus tard sous la forme Μοισοί (Strab., etc.) avec οι = *ü* et ensuite sous la forme *Mysi* avec *y* = *i*.

www.cimec.ro

I.-e. *ău* > dace, alb. *a;* i.-e. *eu* > dace, alb. *e:*

Les Daces s'appelaient dans l'antiquité Δᾶκοι, *Daci*. Cependant Strabon, Etienne de Byzance et d'autres auteurs anciens nous renseignent sur le nom plus ancien de ce peuple, qui est Δᾶοι, Δάοι, lat. *Dāvos*. Le nom a été donc plus tard élargi par *-ko-* en **dhau-ko-* d'où Δᾶκοι, *Dāci*.

Le nom dace de la plante διέσεμα « molène, verbascum (Himmelbrand) » provient de i.-e. **dies-eusmn̥* « Himmel(s)-brand ».

I.-e. *ŗ* et *m̥*, *n̥* > dace, alb. *ri* et *a:*

Le nom de la rivière Κρίσος en Dacie provient de i.-e. **k(ʷ)ŗ(ə)so-s* « noir ».

Le nom dace de la plante διέσεμα « molène, verbascum (Himmelbrand) » remonte à i.-e. **dies-eusmn* « Himmel (s)-brand ».

Le nom dace de la ville Ἀξί-οπα (aujourd'hui *Cernavodă* « l'eau noire ») provient de i.-e. **n̥ks(e)i-upa* « l'eau noire ».

I.-e. *k'* et *g'*, *g'h* > dace, alb. *s*, *p* et *z*, *đ*, *d:*

Dace σέβα « sureau » < i.-e. **k'ēiwā*, cf. lit. *šeivā-medis* « sureau ».

Dace βου-δάθλα « langue de bœuf » provient de i.-e. **gʷou- dng'h(w-e)lā* « langue de bœuf ».

I.-e *tt (dt, dht)* > dace, alb. *s*

Le nom de la ville dace *Salsovia* provient de i.-e. **sald-t-* et correspond exactement au latin *salsus* « salé ».

II

Ces données nous font voir que la phonétique historique de la langue albanaise est l'évolution ultérieure de celle du daco-mysien. Cela signifie que le daco-mysien est la langue de laquelle provient l'albanais, de même que le latin est la langue de laquelle dérivent les langues romanes. En d'autres termes, le daco-mysien est la langue-mère de l'albanais.

Cela est prouvé aussi par le lexique. Bien que le lexique daco-mysien soit trop peu connu, nous trouvons plusieurs concordances caractéristiques entre ces deux langues.

Pour déterminer l'ethnogenèse des Albanais nous avons donc les faits et les considérations suivantes:

1. Le fait que la langue albanaise apparaît comme une forme évoluée du daco-mysien suggère que les Albanais sont bien des descendants des Daco-Mysiens.

2. La diffusion des noms de lieux daco-mysiens en *dava (deva)* nous donne une idée des infiltrations daco-mysiennes dans les Balkans. C'est la partie centrale de

www.cimec.ro

la péninsule, qui a été envahie tout d'abord. La ville de Θερμίδαυα est située à la frontière nordorientale de l'Illyrie.

3. Les emprunts latins les plus anciens en albanais révèlent la forme caractéristique pour l'évolution du roumain et non pas celle du latin balkanique occidental qui a été parlé en Illyrie.

Ces faits nous permettent de tirer les conclusions suivantes en ce qui concerne l'ethnogenèse des Albanais. Des tribus daco-mysiennes se sont infiltrées dans le centre des Balkans probablement pendant le deuxième millénaire avant notre ère, mais il y a eu aussi des infiltrations successives venant de la Dacie pendant le premier millénaire et même plus tard. Une partie de ces tribus a été romanisée pendant les premiers siècles de notre ère, mais d'autres ont pu garder leur langue qui se développait sous la forte influence du latin balkanique oriental, c'est-à-dire, du roumain.

Les Proto-Albanais se sont infiltrés dans la région de l'Illyrie en pénétrant, principalement, par sa frontière du nord-est. L'on ne saurait nier, à vrai dire, qu'il y ait en albanais aussi une composante illyrienne. Toutefois, même si nous tenons compte de cette composante illyrienne, le fait fondamental demeure que l'albanais est l'héritier du daco-mysien. Et cela explique les nombreuses correspondances entre le roumain et l'albanais, qui sont la conséquence du fait que le roumain s'est développé sur un substrat daco-mysien, tandis que l'albanais est le descendant directe du daco-mysien [1].

[1] Ce problème est traité en détail dans mon livre *Българска етимология и ономастика*, Sofia, 1960.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

PHONÈMES ET GRAPHÈMES VOCALIQUES DANS L'ORTHOGRAPHE IONIENNE-ATTIQUE CLASSIQUE

PAR

I. FISCHER

(Bucarest)

Il est hors de doute que parmi les éléments constitutifs de ce qu'on a appelé « le miracle grec » la création de l'alphabet, par la transformation et l'adaptation de l'écriture syllabique de provenance sémitique, détient une place des plus importantes. Ainsi, les créateurs anonymes de l'alphabet grec peuvent être considérés comme des précurseurs de la phonologie, et la liste des lettres grecques comme le premier inventaire des phonèmes d'une langue. Le point culminant de l'écriture grecque est l'alphabet classique ionien-attique, dont la constitution définitive date du commencement du IV-e siècle; c'est le système utilisé jusqu'à présent pour la notation des textes grecs[1]. Nous nous proposons dans ce qui suit de mettre en évidence le caractère particulièrement subtil de l'analyse « phonologique » qui est à la base de l'orthographe classique et d'énoncer un principe qui permettra, croyons-nous, d'élucider quelques uns des problèmes posés par les systèmes graphiques de l'Antiquité. L'illustration en sera faite par la prise en discussion de la notation des voyelles.

À l'époque où s'est fixée l'orthographe classique, le dialecte attique possédait les phonèmes vocaliques *ă*, *ā*, *ĕ*, *ē*, *ę̄*, *ĭ*, *ī*, *ŏ*, *ō*, *ǭ*, *ŭ*, *ū*, notés, respectivement, par α, ε, ει, η, ι, ι, ο, ου, ω, υ, υ.[2]. On peut observer que la quantité et même, pour les voyelles longues, le degré d'aperture sont notés par écrit pour

[1] V. E. Schwyzer, *Griech. Gramm.*, I, p. 137—150 et particulièrement, pour le problème discuté ici, p. 145—148.

[2] Cf. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris, 1947, p. 187, 199—200, 202—203. Rappelons, pour la clarté de la discussion, que dans le dialecte et à l'époque dont nous nous occupons, le phonème *u* n'existait pas et les digrammes ει et ου notaient les phonèmes *ē* et *ǭ* provenant soit d'une ancienne diphtongue *ei* ou *ou*, soit d'une contraction ou d'un allongement compensatoire; la valeur phonétique de la voyelle était la même, quelle que fût son origine.

www.cimec.ro

les seuls timbres *e* et *o*, tandis que pour les timbres *a*, *i* et *ü* un seul et même signe note et la voyelle longue et la brève. Autrement dit, les deux groupes de trois phonèmes chacun, de timbre *e* et *o*, ont pour correspondants deux groupes de trois graphèmes chacun, tandis que pour les couples de phonèmes de timbre *a*, *i* et *ü* il n'y a qu'un seul graphème.

L'explication de ce traitement graphique différent des voyelles peut être trouvée en étudiant le rendement fonctionnel[1] de leurs oppositions.

En effet, les trois phonèmes de timbre *e*: *ĕ* (ε), *ē* (ει) et *ę̄* (η) sont utilisés dans des oppositions morphologiques très fréquentes, où ils constituent l'unique élément de différenciation. Ainsi, les adjectifs du type ἀληθής distinguent par ce moyen le nominatif singulier masculin ἀληθής du nominatif singulier neutre ἀληθές et du nominatif pluriel masculin ἀληθεῖς. De même, pour les verbes, l'opposition ε ~ η distingue l'indicatif du subjonctif dans de nombreuses formes: ind. prés. II[e] pers. du pl. λύετε, subj. prés. II[e] pers. du pl. λύητε (médio-passif λύεσθε et λύησθε), ind. prés. duel λύετον, subj. prés. duel λύητον (médio-passif λύεσθον et λύησθον), ind. futur II[e] pers. du pl. λύσετε, subj. aor. II[e] pers. du pl. λύσητε (moyen λύσεται et λύσηται; duel λύσετον, λύσητον et, moyen, λύσεσθον, λύσησθον), ind. prés. II[e] pers. du sing. médio-passif λύεται, subj. prés. λύηται[2]. L'opposition ει ~ η différencie l'indicatif du subjonctif aux verbes contractes en -εω: ind. prés. II[e] pers. du pl. ποιεῖτε, subj. prés. II[e] pers. du pl. ποιῆτε (duel ποιεῖτον et ποιῆτον, médio-passif ποιεῖσθε, ποιεῖσθον et ποιῆσθε, ποιῆσθον), ind. prés. III[e] pers. du sing. médio-passif ποιεῖται, subj. ποιῆται, etc.

Le rendement fonctionnel des oppositions entre les phonèmes de timbre *o*: *ŏ* (ο), *ō* (ου), *ǭ* (ω) est plus élevé encore. Dans la flexion nominale, les oppositions entre les trois phonèmes servent à distinguer certains cas des thèmes en *-o/e*: nom. sing. λόγος, acc. pl. λόγους; acc. sing. λόγον, gén. pl. λόγων; dans la déclinaison de l'article: nom. sing. neutre τό, gén. sing. masc. et neutre τοῦ, nom.-acc. duel τώ. Dans la flexion verbale, l'opposition ο ~ ω et ου ~ ω sert elle-aussi à différencier l'indicatif du subjonctif: ind. prés. I[e] pers. du pl. λύομεν, subj. λύωμεν, ind. prés. III[e] pers. du pl. λύουσι, subj. λύωσι (futur de l'ind. λύσομεν, λύσουσι, subj. aor. λύσωμεν, λύσωσι); pour le médio-passif on peut ajouter la I[e] pers. du sing. de l'ind. prés. λύομαι, subj. λύωμαι; dans la conjugaison des verbes contractes en -οω, l'opposition ου ~ ω apparaît aussi à la II[e] pers. du pl. et au duel: μισθοῦτε, μισθοῦτον et μισθῶτε, μισθῶτον.

Pour les autres phonèmes vocaliques, le rendement fonctionnel des oppositions entre les longues et les brèves est beaucoup moins élevé.

Entre les deux phonèmes de timbre *a*, l'opposition joue dans un nombre infime de cas, parce que tout *ā* est devenu *ę̄* (η) dans le dialecte attique, sauf quand il est précédé par *i*, *e* ou *r*[3]. Ce phénomène ayant eu lieu jusqu'à une époque relativement tardive, les *ā* d'origine secondaire (du type τιμᾶν ou πᾶσα)

---

[1] Pour la notion de « rendement fonctionnel », voir A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1955, p. 54 et suiv.

[2] Nous n'avons pas pris en considérations les cas où, à côté de l'opposition de quantité (ou d'aperture), intervient aussi une opposition d'accent (τίθετε/τιθῆτε etc.); nous nous sommes bornés exclusivement aux faits où l'opposition des voyelles est le seul élément de différenciation.

[3] Le phénomène phonétique est, cela va sans dire, beaucoup plus complexe qu'il ne résulte de notre exposé; mais il ne s'agit ici que du résultat: absence de *ā* dans certaines positions.

www.cimec.ro

sont peu fréquents, si bien que, à l'exception des positions mentionnées et d'un nombre restreint d'emprunts faits à d'autres dialectes (λοχᾱγός, par exemple), le phonème *ā* est très rarement employé. Mais même dans les positions où l'existence de *ā* est possible, le rendement phonologique de l'opposition *ă*~*ā* est très faible: étant absente du système morphologique [1], cette opposition se réduit à quelques faits lexicaux qui, par le nombre et la signification, ne dépassent pas les simples homonymes [2]. Rappelons que, pour prouver l'opposition des phonèmes de timbre *e* et *o*, il n'a pas été nécessaire de recourir au vocabulaire.

La situation des voyelles *i* et *ü*, issues d'anciennes sonantes indo-européennes, n'est pas de beaucoup différente de celle décrite ci-dessus. Les voyelles longues sont relativement peu nombreuses: les unes héritées [3] (ἶς, λῑμός, πῑ́νω, θῡμός, μῦς etc.), les autres d'origine secondaire (ἰχθύδιον, πηγνῦτο<-υι-)[4]. L'opposition *ĭ*~*ī*, *ŭ*~*ū* est employée en morphologie dans les rares cas de l'augment dit « temporel »: les verbes commençant par une voyelle allongent celle-ci aux temps formés à l'aide de l'augment; d'ailleurs, c'est seulement pour les I[e] et II[e] pers. du pl., au présent et à l'imparfait de l'indicatif, que l'augment est l'unique signe de différenciation: prés. ἵκετεύομεν, ὄβρίζομεν, imparf. ἱκετεύομεν, ὑβρίζομεν [5]. En outre, il y a ici aussi une série de faits lexicaux: θῠμώδης « semblable au thym », θῡμώδης « courageux » (dérivés de deux mots différenciés aussi par l'accent: θῠ́μος et θῡμός), μῠ́λος, « meule », μῦλος « mulet », sorte de poisson (écrit plus fréquemment μύλλος), νῠ́ν (habituellement enclitique) « donc », νῦν « maintenant » (il s'agit en réalité de deux formes d'un même mot), πῖνον « boisson fermentée », πῑ́νος « saleté » (l'opposition se manifeste aux cas obliques), gén. sing. πῡρός « feu », πῡρός « blé » (avec les dérivés πυρίδιον, πυρογενής, πυροφόρος, très rares pour la plupart), ῥῠ́μα « cours d'eau », ῥῦμα « tir d'un arc », ῥῡτήρ « protecteur », ῥῡτήρ « tireur d'arc », σῐ́δη « nénuphar », σῑ́δη « grenadier, grenade » (un seul mot? *ĭ* est attesté aussi au sens de « grenade »; cf. Liddell-Scott, s.u.), σῡρίζω « agir en Syrien », σῡρίζω « jouer de la syrinx », acc. pl. τῑτοῦς « qui mérite vengeance », gén. sing. τῑτοῦς « aurore », φῡσιόω « rendre naturellement apte », φῡσιόω « enfler d'orgueil » (tous les deux rares) [6]. Il existe, en échange,

---

[1] L'ancienne opposition entre le nominatif en *-ā* et le vocatif en *-ă* des themes en *-ā* avait été annulée par l'extension de *-ā* au vocatif. Cf. Ed. Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 558.

[2] Un sondage, qui a pris en considération les mots à l'initiale ἐκ- (ἑκ-), ἰα- (ἱα-) et ῥα- donne des résultats significatifs: les seules oppositions sont ἔᾱ, imparf. I-e pers. de εἰμί (rare), ἔᾱ, interjection, et ῥᾰ́ (enclitique !) « donc », ῥᾱ, nom de plante, « sorte de rhubarbe ». Si l'on ajoute les mots différenciés aussi par l'accent, la liste ne s'enrichit que d'un seul exemple: ἰᾱτός « guérissable », ἴᾰτος « parfumé de violette ». En échange, on trouve des exemples d'emploi indifférent des deux quantités, sans changement de sens: ῥᾰ̄ίω, futur de ῥαίνω, ῥᾰ̆χία « rocher » (la forme avec *-ă-* est tardive). Dans les exemples ci-dessus la quantité a été établie à l'aide de la métrique; partant, on n'a tenu compte que des syllabes ouvertes.

[3] Cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 169 n. 3, 170.

[4] Cf. M. Lejeune, *ibid.*, p. 198.

[5] L'existence de l'augment est confirmée par la métrique (Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 655), mais l'origine en est analogique et la fréquence assez réduite (une partie des verbes commençantpar *ĭ-*, *ĭ-* ou *ŭ-* avait à l'origine un *F-* ou un σ- initial, ce qui détermine l'emploi de l'augment «syllabique ».

[6] La liste ci-dessus n'est pas complète, elle contient seulement les mots commençant par une consonne + ι ou υ. Ainsi que l'on peut observer, les oppositions sont d'importance secondaire, les mots étant rares, tardifs, ou des dérivés à circulation limitée (si on avait exclu les mots poétiques ou non attestés en attique classique, la liste se serait trouvée sensiblement amoindrie); quelquefois il s'agit de cas grammaticaux différents, où le contexte rend

www.cimec.ro

une série de mots où la quantité est indifférente: outre les nombreux cas dans lesquels ι et υ sont suivis d'une voyelle et peuvent s'abréger suivant la loi bien connue, on peut citer: γίγας «géant», Γύγης, nom propre, σίφων «siphon», χύμα (χῦμα) «averse, etc.», ψιμύθιον «blanc de céruse» (ι aussi bien que υ ont les deux quantités) [1].

Des faits exposés ci-dessus on peut constater que le rendement fonctionnel des oppositions entre les voyelles longues et brèves des timbres *a*, *i* et *ü* est considérablement moins élevé que celui de la triple série de phonèmes de timbre *e* et *o*. L'emploi d'un seul signe graphique pour ces derniers aurait mené à de fâcheuses confusions, tandis que pour les premiers, où les oppositions sont presque exclusivement du domaine lexical, les confusions sont pratiquement impossibles, grâce au contexte, les mots différenciés uniquement par la quantité de ces voyelles se comportant donc comme des homonymes. Étant, tout au moins du point de vue pratique, «homophonématiques», elles peuvent être aussi — et elles le sont, en effet — «homographes». En généralisant ces conclusions, on peut constater que les écritures phonétiques (en réalité «phonologiques») ont la possibilité d'utiliser un nombre de signes inférieur au nombre des phonèmes et que cette possibilité n'entrave nullement la clarté du système graphique, si le rendement fonctionnel des oppositions entre les phonèmes notés par un même signe est faible. Par contre, si le rendement fonctionnel d'une opposition est élevé, la tradition, si forte qu'elle soit, n'empêche pas toujours la création de graphèmes nouveaux (lettres, groupes de lettres, lettres à signes diacritiques etc.), nécessaires en vue d'éviter les équivoques. [2]

toute confusion impossible. La quantité, établie à l'aide de la versification (en tenant compte aussi, par la force des choses, de la poésie appartenant à d'autres époques que celle envisagée), n'a pas toujours le degré de certitude requis.

[1] Comme dans les listes précédentes, la quantité étant établie à l'aide de la métrique, on a dû omettre les cas où ι et υ étaient suivis des groupes occlusive + liquide ou occlusive + nasale.

[2] Nous nous proposons d'appliquer, dans un article prochain, ce principe à l'étude de la notation des occlusives en mycénien et en italique.

www.cimec.ro

LA VALEUR PHONÉTIQUE DE L'OSCILLATION GRAPHIQUE THRACE A/E À LA LUMIÈRE DES DONNÉES DES LANGUES BALKANIQUES MODERNES

PAR

C. POGHIRC

(Bucarest)

Presque tous ceux qui se sont occupés des faits linguistiques thraces ont remarqué un phénomène curieux: en des nombreux noms propres thraces on constate une oscillation dans la graphie de la voyelle de la même syllabe, qui est noté tantôt par gr. α, lat. *a*, tantôt par gr. η ou ε, lat. *e*. Exemples: Αμαδοκος, *Amadocus* et Αμηδοκος, Βετεσπιος, Ουετεσπιος, Ουτασπιος; Γερμίζερα, *Germisara;* Δανθαλῆται, Δανθηλῆται, Δενθελῆται, *Dentheleti*, *Denseletae*, *Danseletae;* les nombreux composés à *Epta-/Epte-*, etc.

Le fait a été expliqué de différentes manières. W. Brandenstein dans son article de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa [1] pense que les voyelles *e* et *o* comportaient en thrace une prononciation beaucoup plus ouverte qu'en grec et en latin, ce qui explique l'oscillation graphique.

Tout en admettant le caractère ouvert de l'*e* en thrace, D. Detschew pense que le phénomène inverse s'était produit en même temps en ce qui concerne l'*a*, bref ou long, qui « Kann *e* farbig sein und demnach auch mit ε und η wiedergegeben werden » [2]. M. I. I. Russu parle d'une évolution plus ancienne de l'*e* à *a*, en même temps que d'une prononciation ouverte de l'*e* à l'époque hellénistique et romaine [3].

Enfin M. Vl. Georgiev considère qu'il y avait en thrace une voyelle largement ouverte, intermédiaire entre l'*ē* et l'*ā* (qu'il note à l'aide de *ā̈*), son similaire au grec η, v. sl. ѣ, qui représenterait l'*ē* indo-européen aussi bien que l'*ā*, mais il ne s'occupe pas de l'oscillation *a/e* [4].

---

[1] R. E., VI, A 1, 1936, col. 410.
[2] *Charakteristik der thrakischen Sprache*, Sofia, 1952, p. 89—90.
[3] *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1959, p. 94.
[4] Vl. Georgiev, **Тракийският език**, Sofia, 1957, p. 64.

www.cimec.ro

Les explications données nous offrent des suggestions intéressantes, mais elles n'apportent pas, à notre avis, une solution satisfaisante du problème.

Notons tout d'abord quelques traits du phénomène:

1. On y trouve non seulement un *a* à la place de *e*, mais bien aussi un ε ou un η à la place d'un *a* etymologiquement justifié; par exemple: *Apos*, *Apilas* (*<*ab-*« eau », « fleuve », cf. latin *amnis*, iran. *ab* « fleuve »), mais, à côté de Ζάλδαπα, *Burdapa*, aussi Ζέλδεπα, Μούνδεπα, Αἴσηπος; Μαδοκος, Madocus (*<*ma-* « mère »), mais aussi Μηδοκος, Μητοκος, etc.

2. La quantité de la voyelle n'y est pour rien, parce que nous trouvons dans la même syllabe du mot tantôt η, tantôt ε, qui remplacent un *a:* Δανθηλῆται, Δενθελῆται; Ζέλδεπα, Μούνδεπα, mais Αἴσηπος, et beaucoup d'autres exemples.

3. Nous n'avons pas à faire à un aboutissement de l'*e* thrace à l'*a*, ou inversement, parce qu'en ce cas nous y trouverions constamment la lettre grecque ou romaine correspondante. Il y a là un son intermédiaire entre *e* et *a*, son spécifique au thrace, qui n'avait pas de correspondant parmi les sons grecs ou latins et, par conséquent, pas de signe propre. C'est seulement l'existence d'un tel son, qui expliquerait l'oscillation graphique dont nous nous occupons ici.

La voyelle thrace que l'oscillation *a/e* reflète est, à notre avis, un son du type roum. *ă*, alb. *ë*, bulg. ъ. L'alphabet grec ou latin, à l'aide duquel on écrivait les noms propres thraces, ne possédait aucun signe adéquat à ce son, et s'est pour cela que, en tentant de le reproduire à l'aide de la représentation graphique de l'un des sons grecs ou latins proches, on est arrivé à une inconséquence graphique. Ceux qui prêtaient attentions au degré d'ouverture de cette voyelle, la notaient par *e*, plus rarement par *o* (surtout en présence d'une consonne labiale); ceux qui remarquaient que le son thrace n'était pas du type prépalatal et ne comportait pas non plus d'articulation labiale, le notaient par *a*.

Quels sont les faits qui nous conduisent à une telle supposition?

Les opinions sur l'origine du son *ă* dans le roumain, l'albanais et le bulgare sont divergeantes. Les plus anciens chercheurs, Miklosich [5] et Schuchardt [6] à l'étranger, B. P. Hasdeu [7] et Al. Philippide [8] chez nous, plaidaient pour l'origine thrace du son, sans pouvoir apporter aucune preuve de l'existence de *ă* en thrace. Par prudence, O. Densusianu parlait d'une évolution spontannée de *a* à *ă* [9]. Les arguments de Densusianu contre l'origine thrace de *ă* ne nous semblent pas convaincants, mais ce n'est pas le cas de nous en occuper.

L'opinion de Densusianu fut suivie par S. Puşcariu et par d'autres [10]. Al. Rosetti parle lui aussi d'une évolution spontannée de *a* a *ă* [11], quoi qu'il affirme que « ce n'est pas par hasard que dans des langues comme le roumain, l'albanais et le bulgare, qui ont pour base un substrat commun thraco-illyrien, se développa, dans

---

[5] *Die slavischen Elemente im Rumunischen*, Wien, 1867, p. 7, et *Beiträge zur Lautlehre der rum. Dialekte, Vokalismus*, I, 9, 15.

[6] *Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 1865–1868, II, 51.

[7] *Etymologicum Magnum Romaniae*, II, 2206.

[8] *Originea romînilor*, II, 55–56.

[9] *Histoire de la langue roumaine*, vol. I, p. 33; vol. II, p. 17.

[10] *Limba romînă*, vol. I, Bucureşti, 1941, p. 267 et DR VII, p. 6; v. aussi Th. Capidan, DR III, p. 162–165.

[11] B.L., III (1935), p. 85 ss., et *Istoria limbii romîne*, vol. II, p. 78.

www.cimec.ro

des conditions phonétiquement identiques, une voyelle dont le timbre est presque le même »[12].

Sur l'origine de l'*ë* albanais, les opinions divergent aussi; quant au bulgare ъ, il est mis, pour autant que je sache, surtout au compte de l'influence du roumain.

Dans son *Coup d'œil sur la linguistique balkanique*, mon maître, Al. Graur, s'occupant des faits des trois langues mentionnées et tout en remarquant les différences de détail, établit comme points communs « d'abord l'existence du son *ă*, ensuite la relation entre ce son et l'absence de l'accent ou la présence d'une nasale suivante »[13]. Considérant comme exclue la possibilité de l'influence d'une de ces langues sur les autres, il conclut qu'« il faut donc admettre que les alternances vocaliques des langues balkaniques sont dues à un fort accent d'intensité, qui pourrait bien s'expliquer par le substrat »[14].

La présence du son *ă* dans le roumain, l'albanais et le bulgare, et même dans certains parlers du Nord de la Grèce[15] c'est-à-dire précisement sur le territoire habité dans l'antiquité par les Thraces, nous fait croire à un héritage. L'unique obstacle à l'admission de cette hypothèse c'est l'absence des preuves sur l'existence de ce son en thrace.

La preuve directe, évidente et indiscutable de l'existence de *ă* en thrace et de l'héritage de ce son par les langues balkaniques modernes est impossible à produire. Les noms propres thraces, à ce que l'on sait, ne se sont presque pas transmis aux peuples qui habitent à présent les Balkans, et, par conséquent, nous sommes dans l'impossibilité de démontrer que, précisément à l'endroit où apparaît en thrace l'oscillation *a/e*, on trouve aujourd'hui en roumain, albanais ou bulgare un *ă*. La preuve de l'identité du son thrace représenté par *a/e/o* à la voyelle roumaine *ă*, alb. *ë*, bulg. ъ peut être constituée seulement par la démonstration du fait que le son respectif thrace apparaît dans des conditions phonétiquement identiques à celles de *ă* des langues balkaniques modernes.

L'apparition de *ă* est liée, dans la plupart des cas, à l'absence de l'accent. Malheureusement nous ne savons rien, ou presque rien, sur l'accent thrace. Les accents des noms propres thraces dans les textes littéraires grecques, représentent, sans doute, l'état de fait grec, et non thrace, en tout cas rien ne prouve qu'ils reproduisent avec fidélité l'accent thrace. On constate pourtant que, dans les mots bisyllabiques par exemple, où l'accent devait se trouver d'ordinaire sur la syllabe radicale, l'alternance *a/e* n'apparaît presque jamais: *Dadas*, *Dades* et *Dada* ont toujours à la racine *a*, pas une fois *e;* tout aussi Δαλεις, Δαλις, Δαλλος, *Dalus;* Ταρσας, Ταρσε, *Tarsa*, *Tarse;* Βάλας, Βαλης; Βρασος, *Brassus*, *Brasses*. L'*e* de la racine des mots bisyllabiques est constant aussi: Δενθις, Δεντις; Γέται, Γετας; Κενθος, -κενθος, *-centus* et Κεντις, etc.

En pareil cas, les faits du thrace correspondent à ceux des langues balkaniques modernes: thr. Καρπος, *Carpus:* alb. *Karpë*, bulg. dial. Карпа « rocher ».

L'oscillation graphique *a/e* apparaît presque exclusivement dans des mots polysyllabiques, probablement dans des syllabes non accentuées: Δαρζαλας,

---

[12] *Istória limbii romîne*, vol. II, p. 75.
[13] B.L., IV (1936), p. 37.
[14] *Ibid.*, p. 38.
[15] v. G. N. Hatzidakis. ***Einleitung in die neugriechische Grammatik***, Leipzig, 1892, p. 349.

www.cimec.ro

Δερζελας, Δερζαλάτης, Δαρζαλεια; Βυρεβίστας, Βυραβειστας, *Burobostes* et même *Burvista*, avec l'élision de la voyelle de la deuxième syllabe, tout comme en guègue albanais, où *e* disparaît souvent. A noter qu'en albanais le mot qui correspond au premier terme du composé thrace Βυρεβίστας, le mot *burrë* « homme », a précisément la voyelle *ă* là où apparaît en thrace l'oscillation *a/e/o*.

Très convaincant nous semblent à cet égard le cas suivant: quand les mots bisyllabiques, dont la voyelle radicale est constamment *e* ou *a*, deviennent par dérivation ou composition polysyllabiques, la voyelle de la syllabe radicale est représentée maintenant tantôt par *a*, tantôt par *e*, comme conséquence, sans doute, de la perte de l'accent. Exemples: Σάβος, mais Σαβάζιος et Σεβάζιος; Βρασος, *Brasus*, *Brasses*, mais Βρησαιτς; Ζαρμος, *Zarmus*, mais Ζαρμιζεγεθουσα, *Sarmisegetuza*, *Zermizegetusa;* Ράσκος mais Ρησκουπορις, Ρεσκουπορις, Ρασκούπολις, *Rhascypolis* et *Rescuporis;* Ῥηβας, *Rebas*, *Rheba*, mais *Rabocentus*, *Raebucentus*, Ρηβουκενθος; Δενθις, Δεντις et Αὐλουδεντης, Βαργιδενθης, Βεσσουδενθης, *Cardentes*, mais, Δενθελῆται, Δανθαλῆται, *Denthelethi*, *Danseletae* etc., tout comme en roumain *bárbă — bărbát, — bărbătesc* ou en bulgare влáст, влъстá. La position la plus favorable à l'apparition du son *ă*, c'est la syllabe finale inaccentuée. Malheureusement, la finale des mots thraces est, à coup sûr, grécisée ou latinisée, pour être mieux inserée dans la phrase grecque ou latine. Il y a pourtant des cas où l'oscillation dans la notation de la finale semble attester l'existence du son thrace *ă:* à coté de Ταρσας et de *Tarsa*, nom propre grécisé (respectivement romanisé) en ce qui concerne la finale, apparaît aussi la forme latine *Tarse*, gr. Ταρσε, la dernière morphologiquement tout à fait inadmissible au point de vue du grec, un essai, donc, de reproduire le mieux possible la prononciation originale. Un cas similaire est constitué par le nom de la ville thrace Γερμανία, qui apparaît aussi sous la forme Γέρμεννε, la première — forme grécisée tant pour l'accent que pour la finale, la deuxième — plus proche, sans doute, de la prononciation originale thrace.

Une preuve à l'appui de l'hypothèse de la prononciation *ă* des voyelles dans les syllabes inaccentuées semble nous être apportée par Aristophane. Chez lui, dans les *Oiseaux*, le Thrace (le Triballe) prononce νακα pour νάκην, βακταρι pour βακτηρίᾳ (v. 1628), μεγαλα pour μεγάλη (v. 1678). Ce n'est pas, sans doute, du « dorien ». Le thrace d'Aristophane n'est pas aussi «macaronique» qu'on se l'imagine souvent: les particularités de prononciation du Scythe des *Thesmophoriazousai* sont tout à fait autres (la perte de l'aspiration, cf. vv. 1094, 1103, 1111, 1126, etc.), ceux des Perses aussi. Il n'est donc pas exclu que ces défauts, utilisés par Aristophane en vue du comique, qui en résultait, soient précisément les traits les plus caractéristiques de la prononciation de ces peuples.

Voici une autre preuve de la relation entre l'apparition du son *ă* et l'absence de l'accent: à la place de l'*a* apparaît, sans distinction de quantité, η ou ε, comme nous l'avons montré tout au commencement. La confusion de la quantité n'est possible que dans les syllabes non accentuées, comme le prouvent de nombreux exemples (v., par exemple, Βησσοί, Βεσσοί; Κάβασα, Κάβησα, Καβησσός et Καβετζός, etc.) tandis que dans les syllabes portant l'accent, la quantité, longue ou brève, se maintient: Τρᾶρες, Τρῆρες, Τριῆρες; Δανθαλῆται, Δανθηλῆται, Δενθελῆται, avec alternance α/η/ε dans les syllabes non accentuées mais avec η constant sous accent. Un fort accent d'intensité entraîna donc à ce qu'il semble, dans les syllabes inaccentuées, la confusion de la quantité et la réduction du timbre des voyelles *a* et *e* à un son du type *ă*.

www.cimec.ro

Mainte fois l'apparition de l'oscillation *a/e* semble être provoquée par l'ambiance consonantique, qui favorisait la fermeture de *a* ou la transformation de la prépalatale *e* en *ă*. Les consonnes qui favorisent cette transformation sont, en général, les mêmes qu'en roumain ou en albanais, en premier lieu *n* suivi ou non d'une autre consonne: voir les nombreux composés en *-zenus*, *-zanus*, *-sanus;* Δανθαλῆται, Δενθελῆται; Γερμανίαι, Γέρμεννε; *Asamus*, Ἀσημοῦς, Ἄσημα, nom d'un fleuve, dont le nom actuel, qui représente l'évolution normale bulgare du mot thrace, Осъм, prouve que l'alternance thrace α/η note un son *ă*. Il nous semble que devant *n* l'absence de l'accent n'importe plus, la fermeture du timbre se produisant même sous l'accent, tout comme en roumain: v. *Almana*, Ἀλμήνη; v. aussi les composés à *-zenus*, *-zanus*, etc., qui doivent porter l'accent sur l'avant-dernière syllabe.

Sans doute, tous les cas d'oscillation *a/e* ne représentent pas un son *ă*. Nous avons à faire parfois à une prononciation dialectale différente. Tel semble être le cas des noms de villes où, à la place de *-dava*, étymologiquement justifié, apparaît parfois *-deva: Pulpudeva*, Μουριδεβα. Une partie des Thraces semble avoir prononcé ici un son prépalatal *e*, comme il résulte de l'évolution du thrace *Pulpudeva* en bulg. Пловдив, car l'*i* du bulgare ne peut nullement provenir d'un son du type *a/ă*. Souvent nous avons à faire à de simples négligences de graphie ou du lapicide. Pourtant, dans la plupart des cas, l'alternance graphique *a/e* reflète sans doute l'existence d'un son proche, inexistant en grec ou en latin, un son du type roum. *ă*, alb. *ë*, bulg. ъ. Une oscillation similaire dans la notation de ce son s'est produite dans l'histoire de l'écriture roumaine et albanaise: pour reproduire ce son qui n'existait pas dans la langue qui leur prêtait l'alphabet, le roumain et l'albanais ont usé tantôt de *a*, tantôt de *e*.

La tendance générale de l'occlusion des voyelles inaccentuées, richement attestée en thrace, est de nature à confirmer la supposition d'une occlusion semblable pour l'*a* aussi.

L'alternance *a/e* dans la graphie des noms propres thraces trouve ainsi, à la lumière des données des langues balkaniques modernes, une explication plausible et l'hypothèse de l'origine thrace du roum. *ă*, alb. *ë*, bulg. ъ acquiert une grande probabilité.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ZUM KRIEGSWESEN DER ALTEN THRAKER WÄHREND DER PERIODE DER MILITÄRDEMOKRATIE

VON

CHRISTO DANOFF

(Sofia)

Der Bericht, den ich mir erlaube Ihnen zu unterbreiten, stellt das Resümee eines Teiles der Studie über die Entwicklung des Kriegswesens im alten Thrakien bis zu seiner Unterwerfung durch die römischen Eroberer dar. Der kurzen Zeit halber, die mir zur Verfügung steht und ebenso wegen des Wesens der im Titel angeführten Zeitspanne, beschränke ich mich im heutigen Bericht auf das Kriegswesen jener thrakischen Stämme, die die Küste des ägäischen Meers bevölkerten, ihrer thrakischen Nachbarn in Kleinasien (im Osten) und jener päonischen Stämme, die westlich der ägäischen Thraker wohnten.

Nachrichten über die Entwicklung des Kriegswesens bei den Thrakern und deren Nachbarn während der uns interessierenden Epoche haben sich hauptsächlich im homerischen Epos erhalten. Nur teilweise können diese durch Berichte über dasselbe Thema zeitgenössischer Autoren der klassischen Zeit, sowie durch die spärlichen Denkmäler der materiellen Kultur ergänzt und bestätigt werden.

Die Berichte im homerischen Epos über die Thraker sind meistenfalls sporadisch, fragmentarisch und unvollständig. Doch diese Tatsache selbst ist belehrend. Sie zeigt, daß die Hellenen vor der Zeit der grossen griechischen Kolonisation (und deren dauerhaften Resultate) nur langsam mit der materiellen und geistigen Kultur der Thraker bekannt wurden und trotzdem genug über die ägäischen Thraker, einschließlich deren Kriegswesen wußten. Der Forscher, der sich mit dieser frühen Epoche der Entwicklung der alten Thraker beschäftigt, würde, verständlicherweise, wünschen, die Berichte des Epos und der frühen griechischen Geschichtschreiber mit den entsprechenden Daten der Denkmäler der materiellen Kultur kombinieren zu können. Leider sind, wie schon erwähnt, die materiellen Kulturdenkmäler dieser Epoche nur durch eine ganz kleine Anzahl von Gegenständen (aus Lehm und Metall) erhalten, die bisher fast ausschließlich von thrakischem Boden südlich des Balkangebirges

www.cimec.ro

stammen [1]. Das stellt unzweifelhaft eine ernste Lücke in unserem Wissen über das Kriegswesen der Thraker dieser Epoche dar, die jedoch zur Zeit nicht ausgefüllt werden kann.

Wir haben die Entwicklung des Kriegswesens der Thraker vom Einfachen zum Komplizierten verfolgt und werden zuerst ihre Ausrüstung (Verteidigungs- und Angriffswaffen) betrachten, wie sie sich in den einzelnen Waffenarten abzeichnet und zum Schluß die Kampfordnung und Taktik der ägäischen und kleinasiatischen Thraker sowie der Päonier vermerken.

Die ägäischen Thraker, wie ihre schon erwähnten Nachbarn im Osten und Westen, die auch eine Rolle in den Waffenhandlungen während des Trojanischen Krieges spielten, befanden sich schon auf einer gewissen Stufe der gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklung. Diese Entwicklungsstufe entspricht bei ihnen wie bei den Griechen der Periode, die von Fr. Engels als „Militärdemokratie" bezeichnet wird. Bei den ägäischen Thrakern entspricht diese der Zeitspanne von der zweiten Hälfte des IX. bis zur Mitte des VII. Jhs. v.u.Z. Das homerische Epos zeigt, wenn auch nur stellenweise und indirekt, daß zu jener Zeit bei den Thrakern der ägäischen und propontischen Zone, sowie bei ihren östlichen und westlichen Nachbarn bereits die wesentlichsten Organe der Militärdemokartie bestanden haben und sich weiter entwickelten.

Eine der Hauptaufgaben besagter gesellschaftlicher Organisation der homerischen Thraker war die Kriegsführung. Es ist wohl kein Zufall, daß das homerische Epos Thrakien als die Wiege des Ares und seines Begleiters Phobos bezeichnet. Während dieser Periode galten alle Männer, die waffenfähig waren, als Krieger des Stammes. Möglich ist ferner, daß sich auch innerhalb der thrakischen Stämme an der Küste des ägäischen Meeres und der Propontis zu dieser Zeit und noch mehr in der folgenden Periode eigene und besonders für den Krieg geschulte Gruppen gebildet hatten, die unter der Führung der reichen und vornehmen Stammes-Oberschicht an dem fernen Feldzug nach Troja teilnahmen der voll mit Ungewißheit war. Die vornehmen und reichen Häuptlinge zeichneten sich auch bei den Thrakern durch ihre reiche, schwere und vielgestaltige Bewaffnung aus, die wohl nicht sonderlich verschieden von der Ausrüstung der Stammesersten der Achäer gewesen sein wird. Bedeutend einfacher, leichter und gleichförmiger war, wie wir sehen werden, die Bewaffnung der gewöhnlichen Krieger („Gemeine") der thrakischen Stämme am ägäischen Meer, der Propontis und des nordwestlichen Kleinasiens.

Wir beginen mit der Bewaffnung der edlen und reichen Stammeshäuptlinge der Thraker. Es besteht kein Zweifel, daß die hauptsächlichste Abwehrwaffe der thrakischen Stammesersten der schwere, große Schild war, der aus mehreren, übereinanderliegenden Rindshäuten bestand und die Höhe des Mannes erreichte, den er vor den feindlichen Schlägen zu schützen hatte. Form, Ausführung und Verzierung der Schilde von Edlen aus der homerischen Epoche sind genügend bekannt[2], so daß wir bei ihnen nicht länger zu verweilen brauchen.

---

[1] Eine Ausnahme in dieser Beziehung stellt der Goldschatz von Waltschitran dar, doch über ihn siehe Danoff, *Social and economic development of the ancient Thracians in Homeric, archaic and classical times*, Etudes historiques à l'occasion du XI-e congrès international des sciences historiques, Stockholm, 1960, Sofia, p. 6 ff.

[2] Uber diese Frage siehe E. A. Rasin, *Geschichte der Kriegskunst*, I. Band, Moskau, 1955, S. 26 (russ.), G. K. Kromayer und G. Veith, *Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer*, München, 1928, S. 18, W. Reichel, *Homerische Waffen* [2], Wien, 1901, S. 1—50.

www.cimec.ro

Es scheint, daß die von den vornehmen ägäischen Thrakern benützten Schilde jenen der griechischen Häuptlingen dermaßen ähnlich waren, daß die homerischen Sänger keine besondere Unterschiede verzeichneten, wie sie es in bezug auf einige Angriffswaffen der Thraker tun.

Eine andere Abwehrwaffe der thrakischen Führungsschicht war der kupferne (bzw. bronzene) Panzer, der an verschiedenen Stellen des homerischen Epos erwähnt wird. So wurde der thrakische Führer Othryoneus [1] von Idomeneus schwer mit dem Speer verwundet, weil die kupferne Rüstung (θώρηξ χάλκεος), die er trug, dem Stoß nicht standhalten konnte [2].

Soviel über den Schild und Panzer der vornehmen Thraker. Ganz anders war das Aussehen und die Verarbeitung derselben Waffen beim gewöhnlichen thrakischen Krieger. Verweilen wir vor allem bei dem Schild. Allem Anschein nach waren die Schilde der gewöhnlichen thrakischen Kämpfer rund oder höchstens ellipsenförmig und bedeutend kleiner im Ausmaß als die turmförmigen Schilde der Hellenen. Zu diesem Schluss führen uns einige Erwägungen; vor allem aber Einzelheiten in der Beschreibung der Rüstung eines Teiles der kleinasiatischen Thraker, die wir bei Herodot, VII, 75 ff. finden. Ihm zufolge waren die kleinasiatischen (bithynischen), früher strymonischen Thraker (d.i. der Stamm, der ursprünglich das Tal des Strymon (h. Struma) besiedelte und von seinen Wohnsitzen durch die Teukrer und Myser verdrängt wurde) mit kleinem runden Schilde (πέλται) bewaffnet. Wenn wir die langsame Entwicklung der Technik und insbesondere die langsam sich verbreitenden Veränderungen in der Grundausrüstung des Altertums berücksichtigen, können wir annehmen, daß die Schilde der ägäischen Thraker, vor allem die der gewöhnlichen Krieger, sehr ähnlich in der Form, Größe und Verarbeitung jenen der bithynischen Thraker waren. Im Zusammenhang mit der Frage über die Schilde der gewöhnlichen thrakischen Krieger verdient noch eine Angabe Herodots, VII, 76 über die Bewaffnung anderer, den Thrakern benachbarte kleinasiatische Stämme, die am Persischen Krieg teilnahmen, erwähnt zu werden. Diesem Bericht zufolge, der sich nicht vollkommen lückenlos erhalten hat, trugen die Krieger kleine Schilde aus rohen, d.h. unbearbeiteten Rindshäuten... (... ἀσπίδας ὠμοβοΐνας εἶχον σμικράς ...). Letztere Nachricht Herodots findet in glänzender Weise ihre Bestätigung und Ergänzung für die homerische Zeit in den Versen der Ilias, XII. 137 ff. über die Schilde der kleinasiatischen Kämpfer, die, ihrem Führer Asios folgend, die Tore des befestigten Lagers der Achäer stürmten und, um ihre Köpfe und Gesichter vor Schlägen von oben zu schützen, ihre Schilde aus sonnengetrockneten Kuhhäuten erhoben (βόας αὔας ὕψος' ἀνασχόμενοι) [3].

---

[1] Homer, *Ilias*, XIII, 371 ff.

[2] Siehe auch *Il.* XXI, 139–183 und XXIII, 560 ff., wo der Kupferpanzer, den Achilles vom Körper des von ihm erschlagenen päonischen Anführers (Asteropaios) zog, beschrieben oder erwähnt wird.

[3] Erinnern wir hier endlich auch daran, daß einige thrakische Stämme auf der Balkanhalbinsel Schilde von anderer Form und Verarbeitung hatten und diese wahrscheinlich aus einer späteren Epoche stammen. Das ist ersichtlich aus Dion. Hal. A.R., II, 70, 3–4, welcher diese Schilde in der Form mit jenen der sogenannten Kureten vergleicht. Zu dieser Frage siehe Chr. Danoff, *Beitrag zur alten Geschichte Sozopols, des westlichen Ufers des Schwarzen Meeres und Thrakiens* (bulg. mit deutsch. Resümee), Nachrichten der historischen Gesellschaft, XXII, 1948, S. 180 ff. und L. Ognenova, *Versuch der Rekonstruktion zweiter Schilde aus Thrakien*, IAI (Nachrichten des Bulg. Archäologischen Instituts), 1952, S. 61 ff. (bulg.)

www.cimec.ro

Möglich ist es, daß die vornehme und reiche Oberschicht der ägäischen Thraker sich die Verwendung eines anderen Elementes der achäischen Verteidigungswaffen zu eigen machte, nämlich die ledernen Beinschienen (Knemiden). Wahrscheinlicher jedoch ist, daß auch die ägäischen Thraker, vor allem die gewöhnlichen Soldaten, ähnliche Stiefel aus Rehleder trugen (περὶ δὲ τοὺς πόδας τε καὶ τὰς κνήμας πέδιλα νεβρῶν), die Herodot, VII, 75 an den Füßen der bithynischen Kämpfer aus Kleinasien beschreibt.

Von den Verteidigungswaffen, die zu jener Zeit von den Thrakern benutzt wurden, verdient der Helm, oder genauer, dessen Vorläufer — die lederne Kampfhaube — erwähnt zu werden. Von ihrer weiten Verbreitung bei den Kriegern, die edlen Achäer mitinbegriffen, zeugen viele Stellen aus dem homerischen Epos, insbesondere die Dolonie. Ohne bei einer Analyse dieser Stellen zu verweilen, wollen wir nur erwähnen, daß der trojanische Spion Dolon *(Il.*, X, 333 ff.) außer der Angriffswaffe noch einen Umhang aus dem Fell des grauen Wolfes, und auf dem Kopf einen Helm, d.h. eine Kampfmütze aus Wieselfell (κτιδέη) trug. Diese Nachricht verdient Beachtung, weil an der schon angeführten Stelle bei Herodot, VII, 75, wo das Kampfkostüm der kleinasiatischen (früher strymonischen) Thraker beschrieben wird, ausdrücklich betont wird, daß diese auf ihren Köpfen Mützen aus Fuchsfell [1] trugen, wobei die Rede von den gewöhnlichen Kämpfern ist. Die thrakischen Edlen jedoch trugen Helme aus Metall, welche beinahe identisch waren mit jenen der achäischen Stammesführer. Dies wird besonders deutlich in der *Ilias*, VI, 9 ff., wo der Helm des Akamas dieselbe Ausführung aufweist wie der Helm des achäischen Ersten Echepolos *(Il.* IV, 459 ff) [2].

Betrachten wir nun die Angriffswaffen der alten Thraker und Päonier derselben Epoche. Das homerische Epos, Herodot, sowie einige archäologische Denkmäler enthalten bis zu einem gewissen Grade mehr und konkretere Angaben über die Angriffswaffen als über die Verteidigungswaffen dieser Stämme. Ihre hauptsächlichste Angriffswaffe war der lange, kräftige Speer, der zum Stoßen und Werfen gleichermaßen taugte. Besonders bezeichnend ist in dieser Beziehung *Il.* IV, 532 ff., wo gesagt wird, daß es Thoas nicht gelang, dem getöteten thrakischen Anführer Peiroos die Rüstung auszuziehen, da ihn die thrakischen Gefährten des Peiroos mit langen Speeren in den Händen schnell umzingelten (περίστησαν γὰρ ἑταῖροι θρῃκες ἀκρόκομοι δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντες). Über die Rolle des Speeres in der Ausrüstung der Kikonen kann auch nach dem Beinamen αἰχμηταί geurteilt werden, der in der *Il.* II, 846 gebraucht wird. Manche Stellen des homerischen Epos vermerken, daß bei gewissen Gelegenheiten die Thraker oder deren westliche Nachbarn — die Päonier — mit 2 Speeren in der Hand kämpften [3]. In diesem Fall waren die Speere bedeutend kürzer und leichter. Leider haben wir immer noch keine mit Sicherheit identifizierten thrakischen Speere aus der homerischen Zeit [4].

[1] Zu dieser Frage siehe Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, S. 72 ff., 62 und 65.

[2] Über den Schlachthelm siehe auch Reichel, *a.a.O*[2], S. 98.

[3] So ist der päonische Heerführer Asteropaios bewaffnet, als er mit Achilles kämpft (*Il.*, XXI, 145). Dadurch, daß Asteropaios sich mit derselben Geschicktheit beider Hände bedienen konnte, traf er Achilles gleichzeitig mit seinen beiden Speeren. (*IL.*, XXI, 163). Mit dem einen traf er dessen Schild und mit dem anderen verwundete er Achilles an der Hand.

[4] Über die Speere der klassischen (hellenistischen und römischen) Epoche siehe auch die noch nicht veröffentlichte Dissertation von L. Bobcewa, *Die bulgarische mittelalterliche Bewaffnung* (bulgarisch), Sofia, 1957, S. 28, 29 f.

www.cimec.ro

Wir haben aber auch keinen besonderen Grund zu glauben, daß die Speere der Edlen aus Thrakien und Päonien, von denen hauptsächlich im homerischen Epos die Rede ist, vollständig verschieden in Ausführung, Form und Maß von jenen gewesen wären, mit denen die griechischen vornehmen Krieger bewaffnet waren. Dem Bericht Herodots (VII, 75) zufolge, den wir schon in anderem Zusammenhang anführten, waren die gewöhnlichen Krieger der kleinasiatischen Thraker mit ἀκόντια ausgerüstet, die sicher bedeutend kürzer waren als die vorher beschriebenen δολίχ' ἔγχεα und mehr als Wurfspeer[1] denn als Stoßwaffe dienten.

Die ägäischen Thraker und insbesondere die Edlen waren noch mit einer anderen Angriffswaffe ausgerüstet, dem schweren, langen, zweischneidigen thrakischen Schwert. Von diesem thrakischen Schwert handeln einige Stellen des homerischen Epos. Mit ihm sind, dem Epos nach, außer den Thrakern auch einige der trojanischen Edlen oder ihre Bundesgenossen bewaffnet. So z. B. trägt der Trojaner Helenos Deipyros *(Il.*, XIII, 576 ff.) ein großes thrakisches Schwert (ξίφει . . . Θρηικίῳ μεγάλῳ). Als Achilles zum Gedenken an Patrokles Wettspiele veranstaltete, setzte er für die Wettkämpfe Preise aus. Darunter befand sich auch das wundervolle Schwert des päonischen Häuptlings Asteropaios, welcher von der Hand des Achilleus im Kampf umgekommen war *(Il.*, XXIII, 807 ff.). An der betreffenden Stelle wird diese Waffe als φάσγανον ἀργυρόηλον καλὸν Θρηίκιον bezeichnet. Möglicherweise, daß das φάσγανον in der Größe nicht besondere Unterschiede vom ξίφος aufwies, doch in der Ausarbeitung war jenes prachtvoller; es war ein Prunkschwert. Zu solcher Auffassung verleitet uns die Nachricht, daß der Schwertknauf mit silbernen Nägeln an der Klinge befestigt war (φάσγανον ἀργυρόηλον)[2]. Es kann kaum ein Zweifel bestehen, daß mit ähnlichen Schwertern auch die edle Oberschicht der Thraker ausgerüstet war. Solche Schwerter oder, genauer gesagt, einige spätere Exemplare dieser Gattung wurden bei archäologischen Forschungen in Thrakien gefunden.[3] In der Reihe dieser Schwerter aus späterer Zeit verdient das thrakische Sichelschwert besondere Beachtung. Frühere Modelle dieses Schwerttyps, die nur eine Schneide hatten, sind aller Wahrscheinlichkeit nach die thrakischen μάχαιραι, von denen Thukydides[4] erzählt und welche die Hauptwaffe einiger thrakischen Stämme in den Rhodopen bildeten. Die gewöhnlichen Krieger der alten Thraker benützten auch in der Homerzeit und später noch diesen, oder ähnliche Typen. Das geht auch aus verschiedenen anderen Berichten hervor. So wird an der schon zitierten Stelle bei Herodot, VII, 75 ausdrücklich ἐγχειρίδια σμικρά als Angriffswaffe der Bithyner, der ehemaligen strymonischen Thraker, erwähnt.

Sobald ihre Speere verschossen oder gebrochen und ihre Schwerter zersplittert waren, gebrauchten die thrakischen Krieger, gleich den Hellenen, große, unbearbeitete, in den meisten Fällen scharfkantige Steine, die sie auf dem Schlachtfeld

---

[1] Über diese Frage s. besonders Xenoph. *Mem.*, III, 9, 2, woraus zu ersehen ist, daß die fraglichen ἀκόντια berühmte und gefürchtete „Nationalwaffen" der Thraker waren, ähnlich den Bogen der Skythen.

[2] In *Il.*, XIII, 610, wird auch ξίφος ἀργυρόηλον erwähnt, mit dem Agamemnon in der Schlacht bei den Schiffen bewaffnet war.

[3] Zu dieser Frage siehe Kazarow, *Thrakien im homerischen Epos*, Nachrichten der bulg. histor. Gesellsch., XI–XII, 1931–1932, S. 135 (bulg.) und besonders Kazarow, *Thrace*, in CAH, VIII, S. 57. c.

[4] Thuk., II, 96, 2.

www.cimec.ro

fanden. Diese sui generis „Wurfwaffe" war manchmal von großer Wirkung, sowohl auf der Schutzwaffe des getroffenen Feindes als auch auf seinem Körper. So berichtet die *Il.*, IV, 51 ff., daß der thrakische Häuptling Peiroos, Sohn des Imbras von Ainos, mit einem solchen spitzen Stein den Anführer der Epeier, Diores, Sohn des Amarinkos, traf und ihm sein rechtes Schienbein über dem Gelenk brach [1].

Es besteht kein Zweifel, daß es auch unter den Thrakern und deren westlichen und östlichen Nachbarn, die als Verbündete Trojas auftraten, leichtbewaffnete Krieger gab, deren hauptsächlichste Angriffswaffe der Bogen war und deren Schutzwaffen sehr leicht zu handhaben waren. Aller Wahrscheinlichkeit nach waren solche leichtbewaffnete Kämpfer zum größten Teil Päonier, welche in *Il.*, II, 848 das Epithet ἀγκυλοτόξοι (d.h. mit krummen Bogen) tragen [2]. Doch die Päonier werden auch ἱπποκορυσταί genannt, das sind Krieger, die vom Streitwagen herab kämpfen *(Il.*, XVI, 287 und XXI, 205); ebenso „Krieger, bewaffnet mit langen Speeren" *(Il.*, XXI, 155): Παίονας ἄνδρας ἄγων δολιχεγχέας. Letztere Bezeichnung wird, wie wir vorher schon sahen *(Il.*, IV, 533) auch auf die Thraker angewandt. Die zitierten Stellen zeigen, daß es außer den schwer- und leichtbewaffneten Kriegern bei den Thrakern und deren Nachbarn solche gab, die verstanden von Streitwagen aus zu kämpfen [3]. Das Letztere wird in *Od.*, IX, 49 [4] besonders in bezug auf die Kikonen betont. Die Fähigkeit der ägäischen Thraker, Pferde zu züchten und sie vor den Streitwagen zu spannen, kommt im homerischen Epos auch durch den Beinamen ἱπποπόλοι XIII, 4 und XIV, 227 zum Ausdruck, ein Epithet an, das allein ihnen gegeben wird. Der Streitwagen, der eine wichtige Rolle im trojanischen Krieg spielte, verlor seine Bedeutung im griechischen Kriegswesen sehr früh. In unserem Fall verdient die Tatsache vermerkt zu werden, daß im X. Gesang der *Il.*, V, 475 eine Beschreibung des Kriegswagens des thrakischen Basileus Rhesos gegeben ist. Zwei Merkmale dieser Beschreibung sollen hier betont werden. Das eine bezieht sich auf die thrakischen Streitwagen die mit 2 Pferden bespannt waren *(Il.*, X, 473) und das andere hebt hervor daß der homerische Sänger allein bei dem Streitwagen des Rhesos *(Il.*, X, 475) das Vorhandensein der sog. ἐπιδιφριάς [5] erwähnt, d.i. eine Schutzbrüstung, welche den Sitz des Wagen umgab.

Verfolgen wir nun, soweit es möglich ist, die Haltung und die Rolle der Thraker und ihrer erwähnten Nachbarn in einigen der Schlachten, die das homerische Epos beschreibt, um gewisse Elemente ihrer Taktik zu veranschaulichen.

Es wird zu diesem Zweck notwendig sein, daß wir einige charakteristische Handlungen der Thraker, Päonier und der anderen Nachbarn während eines Zweikampfes (μονομαχία) betrachten und später uns auch mit den Schlachten befassen, in denen sie als Gesamtheit oder als Masse handelten. Der einzige interessante Zug

---

[1] Über ähnlichen Gebrauch von Wurfsteinen s. *Il.*, V, 302 und XVI, 753.

[2] Im homer. Epos und an anderen Stellen ist die Rede von ἀγκύλα τόξα z.B. *Il.* V, 209 und VI, 322, sowohl *Od.* XXI, 264, doch an keiner anderen Stelle erhalten die Krieger eines anderen Stammes diesen schmückenden Beinamen.

[3] Zweifelsohne kämpften mit Streitwagen, sowohl bei den Hellenen als auch bei den Thrakern, Päoniern u.a. die edlen und reichen Vertreter des Stammes, denn sie allein waren imstande die Pferde zu unterhalten, die für den Vorspann notwendig waren.

[4] Ἐπιστάμενοι μὲν ἀφ' ἵππων ἄνδρασι μάργασθαι wie gleich danach hinzugefügt wird: καὶ δθι χρὴ πεζὸν ἐόντα.

[5] Über die ἐπιδιφριάς s. Reichel, *a.a. O.*[2], S. 122.

www.cimec.ro

in der Beschreibung des Zweikampfes zwischen Agamemnon und dem thrakischen Anführer Iphidamas *(Il.*, XI, 220—263, besonders XI, 228 ff.) besteht in der Nachricht, daß Iphidamas und die von ihm angeführten Krieger von Thrakien aus mit 12 Schiffen an einen bestimmten Punkt des kleinasiatischen Ufers gebracht wurden, von wo aus die Thraker dann zu Fuß nach Troja zogen.

Im homerischen Epos finden sich jedoch auch einige typischere Beschreibungen von Zweikämpfen zwischen thrakischen (bzw. päonischen) Anführern und achäischen Stammesersten. Ein solcher Zweikampf ist z.B. der Kampf zwischen Diores, dem Führer der Epeer *(Il.*, II, 622) und dem thrakischen Anführer Peiroos *(Il.*, II, 844). Dieser Zweikampf ist in *Il.*, IV, 517 ff. beschrieben. Wie schon früher erwähnt, überwältigt der thrakische Krieger seinen Gegner, indem er ihm mit einem scharfkantigen Stein das rechte Schienbein über dem Gelenk zerschlägt und ihm dann mit dem Speer vollends tötet. Später wird Peiroos selbst von der Hand des Atoliers Thoas getötet. Diesem gelingt es jedoch nicht, von dem Körper seines erschlagenen thrakischen Gegners die Rüstung herunter zu ziehen, weil diesen seine tapferen Stammesgenossen umzingeln, welche mit langen Speeren in den Händen Thoas nötigen, sein Heil in der Flucht zu suchen. Betrachten wir auch einige Einzelheiten der weitschweifigen Schilderung des Zweikampfes zwischen Achilles und dem päonischen Anführer Asteropaios. Wichtig ist sicherlich nur diese Einzelheit, daß Asteropaios im Kampfe gegen Achilleus zwei Speere benützt, die er gleich geschickt und gleichzeitig mit beiden Händen wirft. Dieses sichert ihm in der 1. Phase des Kampfes einen gewissen Vorteil. Im zweiten Teil des Kampfes jedoch erscheint Asteropaios schutz- und hilflos gegen die Schläge Achilles. In der dritten und letzten Phase nimmt Achilles die Verfolgung der Gefährten und Stammesgenossen des Asteropaios auf und erschlägt sie. Diese und andere Stellen des homerischen Epos zeigen, daß der Zweikampf sich bei den Thrakern und ihren Nachbarn als eine verhältnismäßig ältere, und was noch wichtiger ist, nicht so sehr hellenische Kampfart, wie die Massenschlachten sie darstellten, erhalten hatte.

Ein klassisches Beispiel des Zweikampfes zwischen den Stämmen, die uns besonders interessieren, und den Hellenen gibt uns Herodot, V, 1, in der Schilderung der dreiphasigen Monomachie zwischen den Päoniern und den Perinthiern. Doch ist dieser Bericht bei Herodot nicht das einzige Zeugnis dafür, daß sich der Zweikampf als Kampfart bei den Thrakern zeitlich länger erhalten hatte als bei den Hellenen. Ein noch schlagenderer Beweis dafür ist jene Stelle bei Herodot, V, 8, die die Gebräuche bei der Beisetzung edler und vornehmer Thraker schildert. Am Schluß der Begräbnisfeier wurde über dem Grab ein Hügel errichtet und allerlei Wettkämpfe veranstaltet, bei denen die höchsten Auszeichnungen den Teilnehmern an den Zweikämpfen zufielen.

Außer dem Zweikampf, der Monomachie, kannten die Thraker auch die Massenschlacht, eine Kampfart, die sie in der späteren Periode der Homerzeit anwendeten. Besonders belehrend in dieser Hinsicht ist die Erzählung des Odysseus von der Schlacht, die er und seine Gefährten am Ufer des ägäischen Thrakiens mit den Kikonen führten *(Od.*, IX, 39 ff.). Diese Schlacht ist leider nur sehr flüchtig geschildert. Trotzdem kann ihr Verlauf bis zu einem gewissen Grade rekonstruiert werden. Die Thraker ziehen in dem Kampf teils zu Fuß, teils auf Streitwagen. Sie beachten eine gewisse Schlachtordnung und zeigen Standhaftigkeit und Zielstrebigkeit im Angriffskampf, die letzten Endes ihren Erfolg sichern.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

THASOS ET LES CONTRÉES DANUBIENNES

PAR

GEORGES DAUX

(France)

Dès la fin du IV^{ème} siècle av. J.-C. s'accélère, entre le monde grec et sa périphérie, le brassage des hommes, des langues, des croyances; ce brassage se poursuit dans les siècles suivants et, vers la fin de l'époque hellénistique, plus encore aux temps de la domination romaine, il provoque un phénomène d'osmose: l'hellénisme, qui s'est répandu profondément dans les couches indigènes, leur emprunte à son tour des formes de vie et des formes d'art.

Mais que se passe-t-il au cours des premiers siècles de la poussée colonisatrice? Et combien de temps fallut-il pour que cette osmose eût un effet pratique?

C'est à ces questions que je voudrais essayer de donner une réponse partielle en m'inspirant d'abord et surtout du cas de Thasos, l'île la plus septentrionale de l'Archipel, où l'Ecole française d'Athènes poursuit depuis un demi-siècle des fouilles fructueuses.

Les Pariens qui s'y sont installés au VII^{ème} siècle av. J.-C. ont eu à conquérir l'île sur les populations autochtones. De ces Thraces, du moins de ceux qui vivaient dans l'île avant l'arrivée des Grecs, nous ne connaissons à peu près rien: tout juste, par Archiloque notamment, leur existence. Les fouilles n'avaient reconnu jusqu'ici aucun établissement thrace, en aucun point, et c'est en 1960 pour la première fois qu'une couche pré-grecque semble avoir été repérée, en profondeur, près du centre de la ville antique; antérieure à l'arrivée des colons, elle ne nous montre pas, confrontées, confondues, les deux civilisations.

Mais enfin il n'en est pas moins sûr que Grecs et indigènes ont été en contact suivi soit dans l'île, soit dans la Pérée, où les Thasiens installèrent très vite des comptoirs. Or, si l'on considère l'ensemble de la documentation épigraphique et archéologique qui s'étend du début de l'occupation à la période hellénistique[1], on n'y

[1] La bibliographie est considérable. On trouvera toutes les références utiles, aux textes anciens comme à la littérature récente, dans les deux volumes intitulés *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, par Christiane Dunant et Jean Pouilloux, vol. III et V des *Études thasiennes*, Paris, 1954 et 1958, collection publiée par l'École française d'Athènes.

www.cimec.ro

découvre aucun élément « indigène »: institutions, monnaies, religion, tout est grec. Des érudits ont pu être tentés de suivre la pente d'une vraisemblance *a priori* et d'expliquer telle ou telle représentation par une influence thrace: dès que l'on examine d'un œil objectif les documents, cette exégèse s'effondre.

Un cas typique me paraît être fourni par les reliefs cultuels apportés au Louvre il y a un siècle par E. Miller; longtemps dits du « prytanée », ils se dressaient en réalité dans un « Passage » monumental [1]. Un historien de Thasos [2] y distingue deux catégories de divinités: « deux processions vont au devant l'une de l'autre; Nymphes marchant à la rencontre d'Apollon; Hermès accueillant les Charites... Les uns arrivent que d'autres accueillent. Des dieux indigènes reçoivent les arrivants venus du Sud. Instant solennel que cette rencontre silencieuse où se scelle l'alliance de deux mondes, où nait une civilisation nouvelle. L'artiste qui sculpta ces reliefs transcrit dans le marbre le compromis auquel aboutit la rencontre des religions sur la terre thasienne, le signe des cultes originaux nés de cette union ».

Cette interprétation est gratuite. Au moment dont il s'agit [3], c'est-à-dire vers 485—470, et quelles que soient leurs origines, il y a beau temps qu'Apollon, Hermès, les Charites et les Nymphes font, au même titre, partie du panthéon hellénique, et ce n'est pas à Thasos ni au début du V^ème^ siècle que leur naturalisation — s'il en fut jamais besoin — s'est faite. Quant à la représentation elle-même, elle est, de la façon la plus homogène et la plus éclatante, purement grecque [4].

Je ne puis m'attarder aux arguments de détail qui ont pu être invoqués, ici ou là, à propos de Thasos: monnaies, onomastique, etc... Ils ne reposent que sur un préjugé arbitraire et ne prouvent rien sinon que, par la force des choses, quelques Thraces furent, dès les premiers siècles, admis à titre individuel dans la communauté hellénique [5].

Mais précisément cette communauté continue de former un bloc. Le moindre objet trouvé dans les fouilles appartient à la civilisation cycladique, égéenne, hellénique; aucun trait n'oriente vers la Thrace. Les colons pariens ont apporté avec eux leurs institutions, leurs cultes, leurs dieux, leur art; ils sont, dans l'île et dans les comptoirs de la côte, comme un coin enfoncé en pleine population thrace. Des relations commerciales se sont établies, qui supposent des contacts humains; les Thraces ont dû, dès l'origine, être séduits par la splendeur de la vaisselle importée du Sud [6] et par le raffinement de ces Méditerranéens; ils ont pu,

[1] Cf. Georges Daux, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1954, p. 469—479, et BCH, 1955, p. 552.

[2] Voir dans le volume III des *Études thasiennes*, cité ci-dessus, n. 1 (p. 49), les pages 340—341.

[3] Sur la date des reliefs Miller, cf. Georges Daux, Revue archéologique 1948 (Mélanges Charles Picard), p. 244—248.

[4] Je suis d'accord avec l'excellente mise au point intitulée *L'île de Thasos et son histoire* par Fr. Chamoux, REG 1959, p. 348—369; il écrit, à propos de l'analyse que nous venons de citer: « le développement consacré aux reliefs Miller du Louvre est déconcertant... Cette fois encore il semble que J.P. se soit laissé entraîner par une idée préconçue qui l'amène à fausser complètement le témoignage des documents » (p. 363).

[5] Encore faut-il être attentif et ne pas baptiser « thraces » des noms purement grecs, comme Ἀβρῶναξ ou Δαϊθάρσης: voir les pages 350—351 de l'article de Fr. Chamoux cité à la note précédente: « Le remarquable, à Thasos comme ailleurs, c'est la très faible importance de l'élément non-grec dans la politique et la civilisation ».

[6] Que l'on se reporte par exemple aux deux plats du VII-ème siècle (Bellérophon et la Chimère; lions affrontés) publiés par Fr. Salviat et Nicole Weill, BCH 1960, p. 347—386, et BCH 1961, avec planches en couleur.

www.cimec.ro

de leur côté, enseigner aux conquérants d'utiles pratiques; mais l'hellénisme de ceux-ci n'a pas été entamé.

Comment s'en étonnerait-on? D'une part la civilisation grecque, au moment de l'expansion coloniale, est arrivée à un niveau infiniment supérieur à celui des populations de la péninsule balkanique. D'autre part les Grecs ont pleine conscience de cette supériorité: ils accueilleront volontiers au sein de leur communauté ceux qui s'en montreront dignes, c'est-à-dire ceux qui sauront assimiler leur culture; car on peut mériter de devenir Grec. Isocrate, au IV^{ème} siècle, est le porte-parole, ou l'écho, de la conscience hellénique, quand il définit le nationalisme grec non par la race, mais par la culture.

Nous sommes mieux renseignés sur Thasos que sur aucune des colonies grecques installées dans la péninsule balkanique. Mais, dans toute la mesure de nos connaissances, les mêmes remarques valent pour elles, qu'il s'agisse de la côte adriatique ou de la Mer Noire. Pendant les premiers siècles de leur histoire on ne rencontre à Istros, à Callatis ou à Mesambria aucune trace d'une influence quelconque de l'art, des institutions ou des religions indigènes.

Cette affirmation rigoureuse appelle des atténuations vers la fin de l'époque hellénistique et surtout sous l'empire romain. L'hellénisme s'est alors répandu profondément dans les couches de la population locale, dont il subit à son tour l'influence; le mélange des hommes, des langues, des croyances est devenu plus rapide et plus général; ses effets ne sont plus à sens unique. Cette imprégnation « thrace », ou « dace », ou « illyrienne » est plus ou moins profonde suivant les cas. A Thasos, qui est une colonie de peuplement et une île, la tradition grecque demeure relativement pure, alors que, dans des centres moins importants ou géographiquement moins isolés, l'osmose joue plus largement en faveur de l'élément que les Grecs désignaient autrefois comme « barbare ».

Bref un « magnifique isolement » culturel est la règle pendant trois ou quatre siècles. Par la suite l'usure inévitable, les luttes intestines, les guerres, les problèmes sociaux ont sapé et ruiné ces avant-postes de l'hellénisme: il se répand alors, comme le contenu d'un vase fêlé, sur une large surface. Nous pouvons suivre à Thasos cette évolution dramatique, depuis l'orgueilleuse conquête par les Pariens jusqu'à la dissolution féconde dans le monde nouveau du Bas-Empire. Le processus, avec des variantes locales, est le même pour toutes les colonies grecques du continent balkanique et jusque sur la rive septentrionale de la Mer Noire. On notera toutefois qu'il a été considérablement ralenti à Thasos par le caractère insulaire de la cité, égéenne autant que balkanique.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ISTROS ET LES GÈTES AU III-E SIÈCLE AV. NOTRE ÈRE

PAR

D. M. PIPPIDI

(Bucarest)

Le problème des rapports d'Istros avec les Gètes de la Dobroudja s'est imposé dès le début comme un des buts principaux de l'équipe d'archéologues chargée en 1949 par l'Académie de la République Populaire Roumaine de poursuivre et d'étendre les fouilles commencées il y aura bientôt un demi-siècle par Vasile Pârvan. Cette préoccupation s'est traduite avant tout par l'adoption d'un plan de recherches orienté non seulement vers la mise au jour des ruines de la cité, mais aussi vers l'exploration de la campagne environnante, afin de trouver les établissements des habitants autochtones du territoire situé entre le Danube et la mer Noire. On peut rappeler à cet égard les travaux poursuivis pendant plusieurs années dans le village de Tariverdi [1], les sondages exécutés aux établissements de Smeïka et de Sinoé [2], enfin les recherches effectuées dans la nécropole tumulaire sise aux approches immédiats d'Istros, à peine commencées mais déjà riches en résultats [3].

La conception nouvelle qui inspire tous ces travaux et qui confère un intérêt particulier aux informations ainsi obtenues c'est que, dans le rapports des Grecs et des Gètes, il faut voir non seulement le contact sporadique d'un groupe de « civilisés » et d'une population « barbare », mais un processus historique complexe et prolongé, dont le déroulement a rapproché ces deux éléments ethniques au point de s'influencer mutuellement et dans la même mesure [4]. Ainsi, si l'influence exercée par les Grecs sur le développement social, économique et culturel des tribus thraces est indubitable, celle des autochtones sur les nouveaux venus n'est pas moins

[1] Les rapports préliminaires sur les fouilles déjà exécutées ont été publiés dans SCIV, III, 1952, p. 269–272; IV, 1953, p. 129–135; V, 1954, p. 100–108; VI, 1955, p. 543–548; MCA, IV, 1957, p. 77–88; V, 1959, p. 318–323.

[2] SCIV, IV, 1953, p. 138–145.

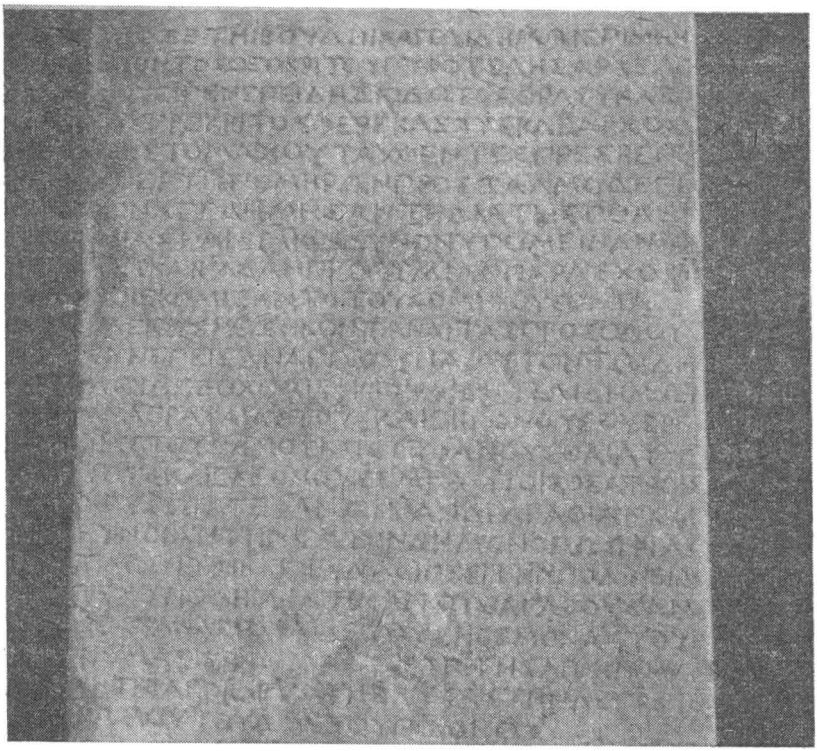
[3] MCA, IV, 1957, p. 55–69; V, 1959, p. 303–308; VI, 1959, p. 289–299. P. Alexandrescu et V. Eftimie, dans Dacia, N.S., III, 1959, p. 143–164.

[4] Cf. Em. Condurachi dans l'introduction à *Histria*, I, Bucarest, 1954, p. 13 sqq. Du même, *Cu privire la raporturile dintre autohtoni şi greci în aşezările sclavagiste din Dobrogea*, dans SCIV, II, 2, 1951, p. 45–60.

www.cimec.ro

certaine, ni moins durable, qu'il s'agisse de la mise en valeur de territoires ruraux de l'exploitation desquels dépendait l'existence de chaque colonie, ou de domaines de création délicats et variés comme le sont ceux des arts plastiques ou des croyances religieuses.

Cette même conception des conditions de la cohabitation des Grecs avec les Gètes explique les tentatives de plusieurs chercheurs de l'équipe en question de présenter sous leur jour véritable les rares témoignages concernant les rapports éco-



nomiques et politiques des deux communautés ethniques, dont l'écho persiste dans les inscriptions [1]. Malheureusement, les documents de ce genre découverts dans les fouilles sont ou bien fragmentaires, ou d'un laconisme excessif, ce qui rend malaisée non seulement leur restitution, mais aussi leur interprétation, lorsque ces textes nous sont parvenus dans un état de conservation satisfaisant.

On connait, dans cet ordre d'idées, la discussion suscitée il y a environ trente ans par la découverte du décret rendu en l'honneur d'un citoyen d'Istros, Agathoklès,

[1] Outre les travaux cités à la note précédente, cf. encore Em. Condurachi, *Vechi monede pontice şi importanţa lor*, Bucarest, 1950, et *Cu privire la constituirea teritoriului rural al cetăţii Histria şi funcţiunea sa social-economică*, dans BStAc, IV, 1952, p. 59–60; Cf. également Iorgu Stoian, *In legătură cu vechimea teritoriului rural al Histriei*, dans SCIV, VIII, 1957, p. 183–201.

www.cimec.ro

fils d'Antiphilos, — décret dont l'exposé des motifs offrait pour la première fois des informations d'un intérêt considérable sur les rapports de la cité riveraine du lac Sinoé avec un βασιλεύς des Gètes, Rhemaxos [1]. Occasionnée par l'attaque dirigée contre Istros par un chef thrace du Sud-Est de la Dobroudja, Zoltès, — dont les bandes venaient d'assiéger et de saccager Bizônè, — l'alliance dont parle le document semble avoir contribué à sauver la cité, même si l'aide offerte en cette circonstance par Rhemaxos ne fut pas désintéressée et même si, pour épargner la récolte menacée de destruction, Agathoklès, dépêché comme ambassadeur auprès de Zoltès, dut verser à ce dernier, au nom de ces concitoyens, la somme appréciable de 600 statères d'or [2].

Pour autant que l'on puisse en juger, le décret en l'honneur d'Agathoklès date d'environ l'an 200 av. notre ère. [3]. A cette époque, si des événements exceptionnels pouvaient inciter les colonies du littoral à rechercher l'appui du chef d'une union de tribus de la rive gauche du Danube, il est possible que l'importance de plus en plus grande du secteur agricole dans l'ensemble de l'économie d'Istros ait dû pousser les habitants de cette cité à nouer des liens d'amitié avec les formations sociales-politiques gétiques de leur proche voisinage. De telles formations, qualifiées de « royaumes » par les sources littéraires, sont attestées explicitement pour la période ayant précédé de peu la conquête romaine [4]. Mais elles sont sans doute plus anciennes, vu que la présence des Gètes sur la rive droite du Danube est connue depuis toujours [5] et que des informations sur leur présence en Dobroudja ne manquent pas non plus pour le II-e siècle, quand la mention plus ou moins claire de leurs relations avec les Grecs est consignée dans des documents épigraphiques publiés dernièrement. De ceux-ci, le plus ancien paraît être le fragment édité dans *Histria* I, no. 14, où le rappel d'une époque pleine de menaces pour la cité est complété par l'allusion faite à une mission diplomatique remplie par le titulaire du décret quelque part dans la direction du Danube [6]. Plus intéressante encore s'avère la mention portée dans un second texte — malheureusement tout aussi mutilé — d'une πρόσχωρος Θρακική [7], expression que, dans une étude récente, j'ai cru pouvoir interpréter comme désignant « cette partie de la χώρα, ou une région voisine de cette dernière, habitée par des Thraces de manière stable et dans des conditions trop connues des habitants d'Istros pour que le rédacteur du document ait jugé utile de fournir à ce propos des explications complémentaires » [8].

Si l'on tient compte du fait qu'au II-e siècle av. notre ère Istros était en train de devenir la capitale d'un district agricole [9], dont la mise en valeur eut été impossible sans une abondante main d'œuvre fournie par la population autochtone; si

---

[1] *Boabe de grâu*, mars 1931, p. 23; cf. R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 87—90.

[2] L. Robert, dans Rev. Phil, XXXIII, 1959, p. 179.

[3] CRAI, 1933, p. 124. Cf. L. Robert dans Rev. Phil., XXXIII, 1959, p. 179.

[4] Dion Cassius, LI, 24, 6—7; 26, 1—6. Cf. V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926, p. 88—90, et R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 102—104.

[5] Le plus ancien témoignage relatif aux Gètes de la rive droite du Danube se lit chez Hérodote, IV, 93. Les autres textes sont rappelés par R. Vulpe, *op. cit.*, p. 48 sqq.

[6] *Histria*, I, p. 523—524.

[7] *Ibidem*, p. 498, no 4, ligne 18.

[8] *Contribuţii la istoria veche a Romîniei*, Bucarest, 1958, p. 111—112.

[9] Au sujet des causes qui, vers la fin de la période hellénistique, devaient déterminer le changement auquel il est fait allusion dans le texte et qui ont entraîné la modification de la structure économique d'Histria, cf. *Contribuţii la istoria veche a Romîniei*, p. 16 sqq.

www.cimec.ro

l'on n'a garde d'oublier qu'aux frontières ouest et nord-ouest du territoire de la ville avaient leurs demeures des tribus gètes dont les dispositions, favorables ou hostiles, ne pouvaient être méconnues sans encourir des risques sérieux, on comprendra les mobiles de l'ambassade mentionnée dans le premier des textes cités. Pour les mêmes raisons, il ne nous sera pas difficile non plus de saisir la signification d'un autre document relatif à cette même question, un décret découvert pendant la campagne de fouilles de 1959 et dont la teneur vient seulement d'être rendue publique.

Musée d'Histria, inv. no. 370. Stèle de marbre à fronton et acrotères, assez bien conservée, découverte à proximité de l'autel de Zeus Polieus, où elle avait été érigée dès l'antiquité. Hauteur totale (y compris le fronton et la partie inférieure, non ouvragée): 1 m 67; largeur au niveau du fronton: 46 cm; largeur à l'extrémité inférieure: 49 cm; épaisseur: 13 cm. Hauteur des lettres: 10—12mm *(omicron* et *théta*: 10 mm). Entre le fronton et le texte, trois couronnes en relief. Les bords entamés légèrement: à gauche, vers la fin; à droite, entre les lignes 9—11. Cependant, usée par des frottements, l'écriture est peu lisible par endroits — les trois dernières lignes surtout. D'après les caractères paléographiques, du III-e siècle av. notre ère.

Ἔδοξε τῆι βουλῆι καὶ τῶι δήμωι· ἐπιμηνι-
εύοντος Θεοκρίτου, Πυθοτέλης Ἀρχελό-
χου εἶπεν· ἐπειδὴ Διόδωρος Θρασυκλέ-
ους, Πρόκριτος Φερεκλέους, Κλέαρχος
Ἀριστομάχου, ταχθέντες πρέσβεις
ὑπὲρ τῶν ὁμήρων πρὸς Ζαλμοδεγι-
κον ἀπεδήμησάν τε διὰ τῆς πολε-
μίας πάντα κίνδυνον ὑπομείναν-
τες καὶ πᾶσαν προθυμίαν παρασχό[με]-
νοι ἐκομίσαντο τοὺς ὁμήρους, ὄντα[ς]
πλείους ἢ ἑξήκοντα, καὶ τὰς πρεσόδου[ς]
συνέπεισαν ἀποδοῦνα[ι α]ὐτὸν τῶι δή-
μωι· δεδόχθαι τῆι βου[λ]ῆι [κα]ὶ τῶι δήμωι
ἀναγράψαι αὐτοὺς καὶ ἐκγόνους εὐεργέ-
τας τοῦ δήμου καὶ στ[ε]φανοῦσθαι αὐ-
τοὺς καὶ ἐκγόνους ἐμ πᾶσι τοῖς θεάτροις
χρυσῶι στεφάνωι δι' ἀνδραγαθίαν καὶ
εὔνοιαν τὴν εἰ[ς] τὸν δῆμον, ὅπως φιλο-
τιμῶνται καὶ οἱ ἄλλοι περὶ τὴν πόλιν εἰδό-
τες ὅτι ὁ δῆ[μος] τιμᾶι τοὺς ἀγαθοὺς ἄν-
δρας· ἀναγράψαι δὲ τοὺς ἡγεμόνας τὸ ψή-
φισμα εἰς [στήλας δ]ύο καὶ στῆσαι τὴμ μὲν
[ἐ]ν τῆι ἀγορ[ᾶι πρ]ὸ τῆς στοᾶς, τὴν δὲ πρὸ τοῦ
[β]ωμοῦ τοῦ Δι[ὸς] τοῦ Πολιέως.

Ligne 2: il manque le patronymique de Théocritos. Les dernières lettres des lignes 9—11 sont tombées, mais il est aisé de les compléter. Il en est de même des quelques signes abîmés par frottement aux lignes 12—13, 15, 18, 20. — Ligne 22: ΣΤΗΛΑΣ a complètement disparu, mais la restitution ne fait point de doute. — Ligne 23, encore qu'à demi effacé, ΣΤΟΑΣ est encore visible. — Ligne 24: l'Ω du début à moitié cassé, mais certain. Les dernières lettres de ΔΙΟΣ sont à

www.cimec.ro

peine lisibles. La coupe syllabique est respectée tout au long du texte, fait plutôt rare dans les inscriptions d'Istros découvertes à ce jour.

Comme je l'ai déjà laissé entendre, nous tenons là une décision de l'Assemblée populaire d'Istros, un décret en l'honneur de trois ambassadeurs chargés de résoudre au nom de la ville deux problèmes de première importance intéressant les rapports de la cité avec un chef étranger, — *Zalmodegikos*, — dont le nom apparaît ici pour la première fois. On ne nous renseigne pas quant à sa qualité, ni au sujet de son appartenance ethnique, mais il est évident que le personnage devait être un βασιλεύς d'une certaine importance, à en juger par la composition de l'ambassade qui lui avait été dépêchée, et aussi par la nature des questions en litige. En ce qui concerne son origine possible, le seul indice dont nous disposons nous est fourni par le nom que lui donne le texte, très bien conservé sur la pierre. La lecture en est donc assurée et, à supposer même que la transcription grecque l'ait quelque peu altéré, l'élément *Zalmo-* (que l'on rencontre dans le nom de la principale divinité des Gètes: Zalmoxis ou Zamolxis[1]), tout comme l'élément *-deg-* (attesté de différentes manières dans l'onomastique thrace du sud et du nord du Danube[2], nous autorisent à affirmer qu'il s'agit là d'un Gète, chef d'une union de tribus sans doute importante, s'il faut en juger par l'autorité que lui attribue le texte et qui lui fournit l'occasion de traiter avec ses partenaires non seulement à égalité, mais en quelque sorte de supérieur à inférieur.

Cette première question résolue de manière plausible, une autre à laquelle il nous faut tâcher de répondre concerne le territoire sur lequel Zalmodegikos exerçait son pouvoir, autrement dit la région où étaient établis ses sujets. Sur ce point encore les indications du texte sont insuffisantes, si bien qu'à première vue il paraît impossible de décider si cette région doit être cherchée au nord ou au sud du Danube, en Valachie ou en Dobroudja. Pour la première hypothèse plaide le passage du texte où, vantant les mérites des ambassadeurs, on nous dit que pour parvenir au but ils ont dû « traverser un pays ennemi, en affrontant des dangers sans nombre » (διὰ τῆς πολεμίας, πάντα κίνδυνον ὑπομείναντες). Cette manière de s'exprimer semble convenir à un déplacement long et périlleux, tel qu'a dû être au III-e siècle le voyage entre Istros et la rive gauche du fleuve, soit que les ambassadeurs aient suivi la voie de terre, plus directe et plus courte, soit qu'ils aient préféré la voie d'eau — plus longue, mais plus commode — suivant la pratique des marchands habitués depuis des siècles à remonter le Danube vers l'intérieur des terres gétiques[3]. Toutefois, dans cette interprétation, on ne comprend guère ou l'on comprend à peine la nature des rapports de Zalmodegikos avec les habitants de la côte, pas

[1] Sur la forme exacte du nom, ainsi que sur l'étymologie et les problèmes se rattachant à son interprétation correcte, cf. I. I. Russu, dans ASIC, V, 1944—1948, p. 84—102 (avec la bibliographie plus ancienne).

[2] Cf. les noms de personne Degis (Martial, V, 3, 1), Διεγις (Dion Cassius, LXVII, 7, 2), Δεγιστίων *(Histria*, IV, nº 20, col. I, 12), rapportés par I. I. Russu au radical *dheǧuh* (brûler) *(Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959, p. 64). De même le toponyme Δαγει(?) (village du territoire d'Istros: I. Stoian, Dacia, N.S. III, 1959, 375) et, avec quelque doute, étant donné que la forme en paraît corrompue, le nome péonien Ξερμο- ou Ζερμοδίγεστος (Diod., XXI, 13), qu'il faut lire *Zermodigestes* selon G. G. Mateescu, ED, I, 1923, p. 83, nº 1 (mais cf. les observations de C. Daicoviciu, AISC, II, 1933—1935, p. 179).

[3] Cf. Pârvan, *Dacia. An outline of the Early civilizations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge, 1928, p. 85—86.

www.cimec.ro

plus qu'on n'entrevoit l'explication d'un aussi impressionnant nombre d'otages, dont le séjour au milieu des Gètes n'a pu avoir d'autre raison que celle de garantir le respect d'accords importants pour les Grecs aussi bien que pour les Barbares.

De tels accords ne pouvaient normalement s'établir qu'entre voisins ayant des intérêts communs, et cela a dû être le cas de Zalmodegikos et des habitants d'Istros, si l'on pense aux conditions historiques de l'époque hellénistique, lorsque la possession d'une χώρα faisait un devoir à la colonie des bords du lac Sinoé de s'assurer sinon l'amitié, du moins la neutralité des chefs de tribu de la région avoisinante. Dans cet ordre d'idées, une page de Polybe reproduite et commentée par moi dans une étude antérieure [1] jette une lumière suggestive sur les relations existant entre une ville comme Byzance, intéressée dans l'exploitation d'un territoire aussi vaste que fertile, et les Thraces voisins, dirigés par des chefs pressés de faire usage de leur force pour accroître leurs richesses. « Ils (les Byzantins) habitent une contrée des plus fertile, — écrit l'historien de Mégalopolis, — mais quand ils l'ont cultivée, qu'elle porte des fruits abondants et magnifiques, les barbares surviennent, en détruisent une partie, ramassent et emportent le reste ; et les Byzantins ne regrettent pas seulement leurs peines et leurs frais, mais aussi la perte de leurs splendides récoltes, qu'ils ne peuvent se consoler de voir ainsi saccagées » [2]. Et à un autre endroit [3] : « Si, par un vigoureux effort, ils parviennent à triompher une fois de leurs ennemis, ils ne peuvent cependant les mettre hors d'état de recommencer, tellement les Thraces ont d'hommes et de chefs. Quand ils en ont vaincu un, trois autres plus redoutables viennent les attaquer jusque chez eux. C'est en vain qu'ils concluent des traités et consentent à payer des tributs : ce qu'ils accordent à l'un suffit à leur susciter cinq autres ennemis : οὔτε γάρ, παρασκευασάμενοι καὶ κρατήσαντες αὐτῶν εἰσάπαξ, ἀποτρίψασθαι τὸν πόλεμον οἷοί τε εἰσί, διὰ τὸ πλῆθος τῶν ὄχλων καὶ τῶν δυναστῶν. Ἐάν τε γὰρ ἑνὸς περιγένωνται, τρεῖς ἐπιβαίνουσιν ἐπὶ τῶν τούτων χώραν ἄλλοι βαρύτεροι δυνάσται. Καὶ μὴν οὐδ' εἴξαντες καὶ συγκαταβάντες εἰς φόρους καὶ συνθήκας οὐδὲν ποιοῦσι πλέον. Ἂν γὰρ ἑνὶ πρόωνταί τι, πενταπλασίους δι' αὐτὸ τοῦτο πολεμίους εὑρίσκουσι.

Au cours de l'époque hellénistique, des situations comme celle décrite par Polybe ne se sont naturellement pas avérées uniquement aux alentours de Byzance, non plus qu'entre les seuls Thraces et les Grecs du rivage occidental de la mer Noire. On en constate de semblables entre les colonies de la côte septentrionale et les Scythes, dont le développement social et économique différait à peine de celui des Thraces aux III — I^er^ siècles avant notre ère. A ce point de vue, le témoignage du décret en l'honneur de Protogène [4] est des plus révélateurs. Au sujet des rapports existant au III^e^ siècle entre les habitants d'Olbia et un βασιλεύς de la steppe, Saïtapharnès, ce texte fournit des précisions du plus haut intérêt, touchant les obligations

[1] *Histria şi Callatis în sec. III—II î.e.n.*, dans *Contribuţii la istoria veche a Romîniei*, p. 26 sqq.

[2] *Hist.*, IV 45.

[3] *Hist.*, IV 45, 7—8. Cf. OGI 339, lignes 53 ss. : τό τε δεύτερον παρακληθεὶς γυμνασιαρχῆσαι (scil. Menas, Menetis fil.) ὑπέμεινεν ἐν καιροῖς δυσκόλοις, τεθλειμμένων ἡμ[ῶν] ἐξ ἐτῶν πλειόνων διά τε τὰς Θρακίους ἐπιδρομὰς καὶ τοὺς περιστάντας τὴν πόλιν πολέμους, ἐν οἷς ἀπήχθη μὲν τὰ ἀπὸ τῶν ἀγρῶν πάντα, ἄσπορος δὲ ἡ πλείστη χώρα ἐγένετο, αἵ τ' ἐπιγενόμεναι κατὰ τὸ συνεχὲς ἀφορίαι τοῦ σίτου εἰς ἀπορίαν κατὰ κοινόν τε τὸν δῆμον ἤγαγον καθ' ἰδίαν τε ἕκαστον τῶν πολιτῶν.

[4] IOSPE I², 32 = *Syll.*³ 495.

www.cimec.ro

pécuniaires des premiers envers le « protecteur », dont le rôle a dû certainement se borner à assurer aux Grecs la libre jouissance du territoire appartenant à la ville, de même que la circulation des personnes et des biens dans la zone soumise à son contrôle. En échange de ces garanties, Olbia était obligée de verser au roi (probablement aussi aux chefs de son entourage) des sommes appréciables, en statères d'or, que le document désigne euphémistiquement du nom de δῶρα [1].

Ce n'est bien entendu pas le moment d'insister sur les relations d'Olbia avec Saïtapharnès ou les chefs de moindre envergure que le décret en l'honneur de Protogène appelle simplement σκηπτοῦχοι. Par contre, ce que je ne puis me dispenser de relever, c'est le fait que les tributs à peine mentionnés étaient versés à des dates fixes, en vertu d'un accord formel, et que si dans certains cas Saïtapharnès lui-même se présentait sous les murs d'Olbia ἐπὶ θεραπείαν (comme s'exprime le texte grec), à d'autres moments les habitants de cette ville étaient tenus de lui expédier son dû à sa résidence de la steppe (βασίλεια), non sans quelque peine assurément et non sans avoir à supporter des frais supplémentaires [2].

Pour en revenir au texte qui retient notre attention, il me semble que son analyse peut être reprise avec plus de chances d'en dégager la signification, si l'on tient compte, d'une part, du fait qu'au III-e siècle Istros disposait d'un territoire de la même étendue que ceux attestés vers la même époque pour Tomi et Callatis [3], d'autre part, de la circonstance que pour transformer cette possesion virtuelle en possession réelle la ville était obligée d'avoir recours soit à une armée capable de faire face à n'importe quelle menace du dehors, soit à des accords durables — sinon avec tous ses voisins, du moins avec les plus puissants. Pour ce qui est de la force armée, bien que les informations dont nous disposons ne soient guère nombreuses, on peut soutenir, je crois, qu'elle n'était ni très importante, ni permanente [4]. Formée essentiellement d'une milice levée et armée en cas de péril (peut-être, exceptionnellement, d'un corps d'auxiliaires recrutés parmi les «barbares» habitant la χώρα [5]), la force militaire dont pouvait disposer Istros n'était certainement pas capable de lui assurer une supériorité sur des ennemis aussi nombreux que braves [6], pour qui la guerre et les expéditions de pillages faisaient partie de leurs occupations ordinaires [7]. Mais la cité disposait encore d'une autre ressource, puisqu'elle pouvait conclure des accords permanents avec le plus puissant parmi les chefs des Gètes, ses voisins, afin de racheter

[1] Lignes 11, 34, 44.

[2] Lignes 42, 45, 84.

[3] Jusqu'à présent, la plus ancienne information sur les χῶραι de certaines cités de la Dobroudja se lit chez Memnon, qui, rappelant la guerre entre Tomi et Callatis (vers l'an 260 avant notre ère), précise que ces deux villes avaient une frontière commune (περὶ Τόμεως τοῦ ἐμπορίου... ὁ τοῖς Καλατιανοῖς ὅμορον ἦν), manière de s'exprimer qui serait inconcevable si l'historien n'entendait parler des territoires respectifs (FHG, III, p. 537, fragm. 21).

[4] A la faveur des informations fournies par un important décret d'Apollonie du Pont découvert à Istros, cette question vient d'être une fois de plus examinée par D. M. Pippidi et E. Popescu, *Les relations d'Istros et d'Apollonie du Pont à l'époque hellénistique*, dans Dacia, N. S., III, 1959, p. 235—258.

[5] Cf. le passage significatif du décret en l'honneur d'Agathoklès, fils d'Antiphilos, cité dans *Ovidiana. Recherches sur Ovide publiées à l'occasion du bimillénaire du poète*, Paris 1958, p. 389: λαβὼν τ[ῶν τε π]ολιτῶν ἐ[θελ]όντὰς στρατιώτας καὶ συνφευγόν[των βα]ρβάρων εἰς τὴν πόλιν κτλ.

[6] Hérodote, IV, 93: Γέται... Θρηίκων ἐόντες ἀνδρηιότατοι...

[7] ...τὸ ζώειν ἀπὸ πολέμου καὶ λῃστύος κάλλιστον — écrit Hérodote, V, 6, parlant des Thraces en général.

www.cimec.ro

non seulement la tranquillité indispensable à l'exploitation paisible des κλῆροι de ses citoyens, mais aussi le droit de libre circulation dans des régions où les marchandises arrivées du Sud égéen étaient d'une vente plus aisée et où les Grecs eux-mêmes pouvaient se procurer des quantités supplémentaires de céréales, sans parler d'esclaves et d'autres matières premières [1].

Il est à peine nécessaire de préciser que des arrangements de ce genre étaient conclus avant tout en faveur des marchands de la côte. Mais il est tout aussi juste d'ajouter qu'aux bénéfices de ce commerce participait, dans une mesure toujours plus grande, l'aristocratie des tribus, à laquelle des échanges avec les Grecs permettait de mettre en valeur le surplus de produits dont elle se trouvait disposer, ce qui, en lui permettant d'amasser des trésors, hâtait un processus déjà ancien de différenciation économique et sociale, dont on a dit non sans raison qu'il devait aboutir aux premières formes de relations esclavagistes au sein de la population autochtone de la Dobroudja [2].

A ce qui précède vient s'ajouter un autre fait qu'il convient de ne pas perdre de vue, à savoir que — dès la fondation de la colonie — la pêche dans le delta du Danube avait constitué une occupation essentielle des habitants d'Istros. Salé ou mariné, le poisson pris dans le bras du fleuve que les anciens appelaient Πεύκη était exporté vers les ports de la Grèce métropolitaine en de telles quantités qu'un document officiel du Ier siècle de notre ère affirme qu'à la date respective la pêche représentait « presque l'unique source de revenu de la ville »: σχεδὸν ἐκείνην μόνην εἶναι τῆς πόλεως πρόσοδον.[3] S'il en est ainsi, on s'explique mieux ce passage du décret que son laconisme rend presque inintelligible et où, à propos des services rendus à la ville par les trois ambassadeurs, nous lisons qu'ils étaient parvenus à convaincre Zalmodegikos « à restituer au peuple les revenus » (τὰς προσόδου[ς] συνέπεισαν ἀποδοῦνα[ι α]ὐτὸν τῶι δήμωι).[4]. Venant après les indications relatives à la libération des otages (ἐκομίσαντο τοὺς ὁμήρους, ὄντα[ς] πλείους ἢ ἑξήκοντα), la phrase que je viens de citer pourrait signifier qu'un tel résultat avait été obtenu sans entraîner de frais pour la communauté, en ce sens que — au lieu d'exiger une compensation pécuniaire pour les Histriens rendus à leurs foyers — le chef gète se serait contenté de les mettre en liberté sans rachat. L'examen du texte exclut toutefois cette interprétation, avant tout pour le motif que — fussent-ils soixante ou davantage — les individus relachés par Zalmodegikos n'étaient certainement pas des captifs (αἰχμάλωτοι), mais des otages ou des garants

[1] Un exemple de ce genre d'accord nous est offert par l'intéressante inscription de Mésambria publiée en 1950 par Galabov (maintenant IGB, I, 307), qui permet de comprendre qu'au cours des années ayant suivi immédiatement la mort de Lysimaque (280—270, selon Mihailov) il existait, entre cette ville et un βασιλεύς des Odryses, Sadalas, une entente à caractère de traité, ayant pour but la réglementation paisible des conflits d'intérêts survenus entre les deux parties. Si le texte complet de cette ὁμολογία s'était conservé, nos connaissances au sujet des situations de droit et de fait pouvant surgir dans les relations entre une πόλις et un chef indigène seraient bien plus nombreuses. Même fragmentaire, ce document n'en constitue pas moins une preuve précieuse de la communauté d'intérêts qui — partout dans le monde pontique — devait conduire à un rapprochement entre les colonistes Grecs et les habitants de toujours du territoire colonisé.

[2] Em. Condurachi, dans SCIV, II, 2, 1951, p. 52.

[3] Lettre du gouverneur de Mésie, Flavius Sabinus, adressée aux autorités d'Histria et reproduite comme annexe du décret de M'. Laberius Maximus, en date du 25 octobre 100 (SEG, I, 329, lignes 20—21; cf. D. M. Pippidi, Dacia, N. S., II, 1958, p. 245—246).

[4] Lignes 11—13.

www.cimec.ro

(ὅμηροι). Les deux termes ne sont nullement équivalents et, supposer que l'auteur de la proposition ou le rédacteur du décret aurait employé ὁμήρους au sens d'αἰχμαλώτους, ce serait l'accuser d'une confusion ou d'une ignorance que ne trahit aucun autre passage du texte. Cette observation vaut également pour le substantif πρόσοδος, qui, en bon grec, signifie « revenu, source de revenus » [1], et qui n'a donc pu être pris au sens du mot λύτρον, généralement employé pour exprimer la notion de rachat ou de dédommagement offert en échange d'un prisonnier [2].

Dès lors, l'interprétation selon laquelle les services rendus par les ambassadeurs à la cité se seraient bornés au rapatriement sans débours d'un certain nombre de prisonniers doit être écartée avant tout pour des considérations de lexique. Elle doit l'être encore du fait de l'importance des récompenses votées à cette occasion aux trois ambassadeurs, qui dépassent les louanges banales dues à des négociateurs dont l'habileté aurait permis à la cité d'économiser une certaine somme d'argent. Pour que l'inscription des titulaires du décret — et aussi de leurs descendants, sans limite de temps — au nombre des bienfaiteurs de la cité ait eu lieu dans les conditions prescrites; pour que leur couronnement lors des spectacles du théâtre ait été voté, comme il ressort du texte, il faut croire que les négociations menée à bien étaient d'une importance vitale pour tous les habitants d'Istros, qu'elles concernaient les sources majeures de revenus de la cité: l'exploitation du territoire rural et la pêche dans le fleuve. Ce n'est qu'ainsi que les honneurs accordés aux ambassadeurs paraissent proportionnés à l'importance des services rendus, c'est seulement dans ces conditions que l'expression ἀποδοῦναι τῶι δήμωι τὰς προσόδους acquiert sa véritable signification.

Je ne pense pas que l'on puisse s'étendre davantage sur la portée d'un document dont il m'est déjà arrivé de noter la concision. Tout au plus convient-il d'ajouter quelques observations touchant le nombre des otages dont les personnes étaient censées garantir l'exécution de l'accord que nous postulons.

L'habitude d'assurer le respect d'un traité en livrant au partenaire un certain nombre de sujets choisis était à ce point répandue dans l'antiquité qu'il peut sembler vain d'en parler. Dans les cités de la Grèce, on la rencontre dès l'époque archaïque et dans les situations les plus inattendues. Des tyrans comme Anaxilas et Pisistrate livrent ou exigent des otages, l'un pour garantir sa bonne foi, l'autre pour se mettre à l'abri d'intrigues éventuelles [3]. À l'époque classique, d'une πόλις à l'autre, l'exécution ponctuelle des συνθῆκαι est garantie par un nombre plus ou moins grand de citoyens, selon le caractère des partenaires et l'importance des intérêts en jeu [4]. A

---

[1] Dans une acception générale, πρόσοδος est employé pour indiquer la totalité des revenus d'une cité, à la différence des differents termes se rapportant chacun à un impôt bien défini ou à une source déterminée de revenu, pour l'interprétation desquels, cf. A. Andreades, *A History of Greek Public Finance*, Cambridge Mass., 1933, I, p. 126 sqq.

[2] Cf. *Syll*.[3], 588, lignes 68 et suiv.: Τοὺς δὲ... αἰχμαλώτους τοὺς Μιλησίων χαριζόμενος ὁ δῆμος ὁ Μαγνήτων ἔδωκεν [ἄν]ευ λύτρου Ῥοδίοις· τοὺς δὲ ὄντας αἰχμαλώτους παρὰ τοῖς ἰδιώταις Μαγν[ή]των... ἐκλυτροῦσθαι Μάγνητας... Il en est de même à Histria, dans le décret en l'honneur d'Aristagoras: τισὶν δὲ τῶν πολειτῶν ε[ἰς] λύτρα προτιθεὶς ἔδειξεν ἑαυτὸν πρὸς πᾶσαν ἀπάντησιν τῶν σῳζο[μέ]νων εὐομείλητον (*Syll*.[3], 708, lignes 14—16).

[3] Hérodote, *Hist*., I, 64; VI, 165.

[4] *Syll*.[3], 64 (Athènes—Chalcis); 89 (Athènes—Bottiaion); 112 (Athènes—Sélymbrie). Encore plus significatif au point de vue du problème que nous étudions, le décret par lequel la Ligue achéenne (κοινὸν τῶν Ἀχαίων) accorde la proxénie et autres privilèges à dix otages originaires de différentes cités de la Béotie et de la Phocide (*Syll*.[3], 519 = SGDI, 1636).

www.cimec.ro

cet égard, les information fournies par Thucydide au sujet des pourparlers entamés par Nicias avec les Syracusains, en vue de la conclusion d'une paix après l'échec de la fameuse expédition de 415, présentent une importance singulière, en ce sens que, la clause principale de l'acord comportant le payement par les Athéniens d'une forte somme d'argent, on voit le général vaincu proposer aux adversaires de leur remettre un hoplite pour chaque talent convenu, et cela jusqu'au payement intégral de l'indemnisation: μέχρι οὗ δ'ἂν τὰ χρήματα ἀποδοθῇ, ἄνδρας δώσειν Ἀθηναίων ὁμήρους, ἕνα κατὰ τάλαντον.[1]

Ce mode de garantir des obligations apparaît tout aussi répandu à l'époque hellénistique — qu'il s'agisse d'accord conclus entre souverains ou de conventions entre un roi et une cité de la Grèce métropolitaine ou coloniale. Compte tenu de l'inégalité des forces, celle qui le plus souvent doit assumer la charge de fournir des gages, c'est, comme on pouvait s'y attendre, la πόλις[2]. En dépit de la rareté des documents, il ne manque cependant pas d'exemples de la situation contraire, celle, je veux dire, où c'est un roi ou un chef puissant qui s'engage à livrer des otages pour garantir ses obligations envers une ville grecque. Un bon exemple d'un pareil état de choses nous est offert par une inscription fragmentaire d'Apollonie du Pont, d'où il appert qu'au III[e] siècle av. notre ère un βασιλεύς thrace, Cotys, — sur lequel on aimerait être mieux renseigné — confiait aux Grecs en qualité d'otage son propre fils, Rhaiscuporis: ἐξαποσταλεὶς ὑπὸ τοῦ πατρὸς καθ' ὁμήρειαν[3].

Quels qu'aient été les motifs ayant poussé le roi à prendre cette décision, du point de vue de la recherche que nous poursuivons il suffira de faire observer que, d'après les usages en vigueur non seulement dans le monde grec, mais dans le monde ancien tout entier[4], son comportement n'a rien d'exceptionnel. De même, rapportée aux conditions de la Dobroudja au III[e] siècle, telles qu'elles commencent à nous être connues grâce aux plus récentes découvertes épigraphiques, l'attitude des habitants d'Istros livrant comme otages à Zalmodegikos un assez grand nombre de leurs concitoyens ne doit nullement nous surprendre. Ce qu'il faudrait plutôt établir, c'est la nature de l'accord qui liait la ville au chef gète et les événements qui l'auront rendu nécessaire. Malheureusement, si à la première de ces questions on peut essayer de répondre, comme je viens de le faire dans la première partie de mon exposé, lorsqu'il s'agit d'indiquer les circonstances au milieu desquelles a dû être conclu le traité, il me paraît difficile d'avancer une hypothèse plausible. Jusqu'à ce que de nouveaux documents pareils à celui que nous éditons nous aient apporté des informations dont nous manquons encore cruellement; jusqu'à ce que la publication d'un texte aussi important que le décret

---

[1] VII, 83.

[2] OGI, 751, ligne 5 (Attalos II aux autorités d'Amblada): . . . ὅμηρά τε ὑμῶν ἀπολυθῆναι (ἠξίουσαν οἱ παρ' ὑμῶν πρεσβευταί . . .); cf. ligne 15 . . . ἀπέλυσα δὲ καὶ ὅμηρα ὑμῶν.

[3] IGB, I, 389 (avec les commentaires de l'éditeur, G. Mihailov).

[4] Dans cet ordre d'idées, qu'il suffise de rappeler le rôle important des otages *(obsides)* dans les relations des différentes tribus celtiques entre elles, ou entre elles et César, au cours des guerres de conquête de la Gaule. Ne pouvant citer les passages — très nombreux — intéressant cette question, je me contente de mentioner seulement les chapitres du *De bello Gallico* où est indiqué, fût-ce approximativement, le nombre d'otages exigés par les Romains selon les circonstances: I, 31 *(obsides nobilissimi cuiusque liberos poscere)*; II, 5 *(principumque liberos obsides ad se adduci iussit)*; 13 *(obsidibus acceptis primis ciuitatis)*; 15 *(sexcentos obsides poposcit)*; V, 4 *(cum ducentis obsidibus uenire iussit)*; 20 *(his imperat obsides quadraginta)*; VI, 4 *(obsidibus imperatis centum)*; VII, 11 *(sexcentos obsides dari iubet)*.

www.cimec.ro

en l'honneur d'Agathoklès nous aura permis de mieux connaître la configuration politique de la Dobroudja aux premières années du IIe siècle, la seule chose que nous puissions faire, c'est de faire observer qu'à une époque où, selon l'opinion généralement admise, les Celtes de Thrace auraient contrôlé la Péninsule des Balkans toute entière, jusqu'à l'embouchure du Danube[1], un chef gète dû nord-ouest de la Dobroudja, Zalmodegikos, disposait d'assez de puissance pour imposer sa loi à une cité comme Istros, — peut-être aussi aux autres colonies grecques du littoral, — sans rencontrer de résistance et sans paraître beaucoup se soucier de l'autorité nominale ou effective des souverains de Tylis[2].

D'autres informations fournies par notre document concernent l'organisation ou la topographie d'Istros à l'époque hellénistique, aussi prendrai-je la liberté d'ajouter quelques éclaircissements à leur sujet. Pour commencer, un mot sur les ἡγεμόνες, mentionnés aux lignes 21 et suiv. comme des magistrats spécialement chargés de surveiller la gravure et l'exposition du décret. Après la publication dans *Histria* I (n-os 3 et 7) de deux inscriptions intéressant ce problème; après l'amendement à cette occasion du decret fragmentaire édité par Pârvan dans *Histria* IV, no. 4; enfin, et surtout, après l'étude consacrée en 1955 à la constitution d'Istros à l'époque préromaine[3], j'estime pouvoir être bref au sujet d'un collège relativement bien connu aux historiens des colonies grecques de la Dobroudja. Bien qu'on ne sache toujours pas à quel moment il a été créé et jusqu'à quelle époque il a duré (les inscriptions qui le mentionnent datent toutes des IIIe — IIe siècles av. notre ère); bien qu'il ne soit pas non plus clairement établi si ses attributions étaient d'ordre militaire ou civil, du moins peut-on considérer comme certain que parmi les missions dont il était ordinairement chargé figurait la publication des décisions de l'Assemblée. Comme je l'ai déjà fait observer à une autre occasion, tout incompatible qu'apparaisse une telle occupation avec les obligations normales d'un collège militaire, cette situation n'est pas sans analogie dans les cités grecques de l'époque hellénistique[4]. C'est pourquoi, sans autrement insister à ce sujet, je passe aux indications du texte concernant les endroits de la ville où devaient être exposés les deux exemplaires du décret honorifique.

Pour ce qui est du premier, la décision, on l'a vu, ordonnait de le placer [ἐ]ν τῆι ἀγορᾶ[ι πρ]ὸ τῆς στοᾶς. Ce qu'on nous apprend de la sorte, c'est que — pareille à tout πόλις de type classique — Istros n'était pas dépourvue de ce centre politique et économique qui, d'Homère à la fin du monde antique, n'a cessé de porter le nom d' ἀγορά[5]. Par ailleurs, celle-ci étant en général la zone monu-

---

[1] Cf. Camille Jullian, *Histoire de la Gaule* I[e], Paris, 1926, p. 303, n. 2; H. Hubert, *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, Paris, 1932, p. 52; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 84.

[2] Afin de préciser le caractère et les limites du pouvoir politique exercé par les successeurs de Comontorius dans les Balkans, il n'est pas inutile de rappeler la guerre menée par Byzantion contre Callatis pour la possession du port de Tomi, peu de temps après l'installation des Celtes en Thrace, sans que ces derniers aient essayé d'empêcher un conflit dont les suites ne pouvaient pourtant leur être indifférentes (Memnon, frg. 21 = FHG, III, p. 537). Au sujet du déroulement des hostilités, en général, cf. maintenant D.M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a Romîniei*, p. 14 sqq., où l'on trouvera la bibliographie de la question.

[3] *Contribuții la istoria veche a Romîniei*, p. 45 sqq., et plus particulièrement, p. 48—51.

[4] A titre d'exemple, OGI, 81, ligne 23: ἀναγράψαι τόδε τὸ ψήφισμα τοὺς πολεμάρχους...

[5] Roland Martin, *Recherches sur l'agora grecque*, Paris, 1952.

www.cimec.ro

mentale par excellence de n'importe quelle cité, et compte tenu du fait que suivant une règle qui ne comporte pas d'exception l'ἀγορά mentionnée par le décret était ornée d'un portique, l'indication que je viens de reproduire mérite de retenir notre attention dans la mesure où elle constitue une information précieuse sur le plan d'ensemble d'Istros à un moment important de son développement économique et urbanistique. Il est à peine nécessaire de rappeler, en effet, que jusqu'à ce moment — abstraction faite des révélations sporadiques fournies par les sondages pratiqués dans la plaine située à l'ouest de l'enceinte d'époque constantinienne — nos connaissances des monuments d'Istros préromaine se réduisent aux découvertes faites dans la zone sacrée de la cité [1], là où les fouilles des dix dernières années nous ont mis pour la première fois en présence de bâtiments datant des époques classique et hellénistique: le temple attribué à Aphrodite [2] et celui du Grand Dieu [3]. Sans perdre de temps à discuter leur valeur artistique, dont nous n'avons pas à nous occuper à cette place, il suffira de noter que ces découvertes nous font connaître à peine *un* des centres de la vie publique d'Istros, situé dans le voisinage immédiat de la mer. Un autre vient de nous être révélé par l'indication du décret, laconique mais explicite, suivant laquelle au III[e] siècle av. notre ère Istros était pourvue de l' ἀγορά traditionnelle, entourée de bâtiments à destination politique ou administrative, dont l'emplacement dans l'ensemble de la cité était déterminé par des motifs objectifs [4].

Faute d'indications concernant l'aspect urbanistique d'Istros au cours de la période archaïque, et aussi parce que les lignes de son développement ultérieur ne nous sont connues qu'imparfaitement, il ne nous est pas loisible d'indiquer, fût-ce approximativement, l'emplacement de l' ἀγορά au III-e siècle. Pour les mêmes raisons, nous ne saurions dire si Istros a continué à se développer organiquement, — j'entends: en l'absence de tout plan ordonnateur, — ou si des destructions partielles ou totales, survenues dans des circonstances inconnues, auront permis aux habitants de rebâtir leur cité suivant les principes fonctionnels chers aux constructeurs et aux urbanistes de l'époque hellénistique [5]. Aussi longtemps que des découvertes que nous attendons, et auxquelles nous croyons, n'auront pas enrichi nos connaissances à ce sujet, la possibilité de faire avancer la discussion sur un point aussi important de l'histoire monumentale de la cité reste pratiquement exclue. Tout au plus peut-on hasarder l'hypothèse qu'entre le centre civil et la zone sacrée d'Istros il a dû y avoir une certaine distance, à en juger par la clause du décret prescrivant qu'un second exemplaire de ce texte fût exposé à proximité de l'autel de Zeus Pôlieus.

Cette denière indication risquait de rester pour nous tout aussi impénétrable que la première, si un heureux hasard n'avait fait que la stèle qui nous a conservé le texte fût trouvée à l'endroit même où elle avait été exposé, à quelques pas

---

[1] D. M. Pippidi, dans *Histria* I, p. 231—238; cf. MCA, IV, 1957, p. 10—16; V, 1959, p. 283—286; VI, 1959, p. 265—274.

[2] D. M. Pippidi, *Der sogenannte Aphroditetempel zu Istros*, dans EAF, VI, 1959, p. 72—83.

[3] G. Bordenache et D. M. Pippidi, *Un temple du* Θεὸς Μέγας *à Istros*, dans BCH, LXXXIII, 1959, 2, p. 455—465.

[4] Voir la thèse de Roland Martin, citée ci-dessus p. 63, n. 5, et, du même auteur, *L'Urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, 1956, p. 80—81, 266—275.

[5] Cf., dans le livre de Roland Martin, *L'Urbanisme dans la Grèce antique*, tout le chapitre II: *L'école milésienne et l'urbanisme fonctionnel* (p. 97—126).

www.cimec.ro

seulement de l'autel hier encore anonyme, maintenant identifié grâce à l'inscription que nous commentons. Cette circonstance — tout à fait exceptionnelle dans le milieu archéologique d'Istros, où les documents épigraphiques ont été trouvés le plus souvent à de tout autres endroits que ceux où ils avaient été placés à l'origine — doit être saluée avec d'autant plus de satisfaction qu'à n'en pas douter le culte de Zeus Polieus comptait parmi les cultes les plus importants de la cité et qu'un document insigne — le décret en l'honneur d'Aristagoras, fils d'Apatourios — mentionne le sacerdoce de cette divinité parmi les dignités de caractère religieux revêtues par l'évergète vers le milieu du Ier siècle av. notre ère: Διὸς τοῦ Πολιέως ἀναλαβὼν στέφανον καὶ ἱερησάμενος εὐαρέστως ὑπὸ πάντων ἐπηνήθη τῶν πολειτῶν [1].

Les lignes que je viens de citer laissent planer une certaine incertitude sur la question de savoir si le ministère d'Aristagoras s'exerçait auprès d'un temple ou simplement auprès d'un autel. Ce petit problème peut maintenant recevoir une solution, en ce sens que l'autel à proximité duquel a été découvert le décret en l'honneur des trois ambassadeurs semble avoir été l'unique siège du culte du Père des dieux, non pas — assurément — parce qu'une divinité honorée d'un ναός n'eût pu recevoir en même temps l'hommage d'un βωμός, mais pour le simple motif que si à la date de la rédaction du décret l'autel en question n'avait été que l'annexe d'un sanctuaire, ce document ne se serait pas exprimé, comme il le fait: πρὸ τοῦ [β]ωμοῦ τοῦ Δι[ὸς] τοῦ Πολιέως, mais, à coup sûr: ἐν τῶι ἱερῶι τοῦ Διὸς τοῦ Πολιέως.

Et maintenant, pour finir, qu'on veuille bien me permettre une dernière remarque. On connait la dispute presque séculaire suscitée par l'inscription conservée au monastère de Dragomirna, dont la mystérieuse provenance a préoccupé et préoccupe périodiquement les spécialistes de l'épigraphie grecque [2]. L'auteur de ces pages s'est récemment trouvé dans la situation de prendre lui aussi attitude dans ce problème controversé, en présentant des arguments en faveur de la thèse selon laquelle le document a dû être transporté en Bukovine non pas d'Apollonie ou d'Olbia, comme on l'admet le plus souvent, mais selon toute vraisemblance d'Istros [3]. Sans vouloir revenir sur une démonstration à laquelle j'aurais peu de chose à ajouter, je tiens à rappeler que du nombre des arguments invoqués dans mon étude l'absence d'un seul pouvait être considérée comme grave, à savoir — étant donné que dans le décret mystérieux il est question du couronnement du titulaire dans un théâtre — la preuve qu'à Istros, à l'époque hellénistique, un théâtre n'a pas seulement existé, mais a encore servi à des cérémonies du genre de celle mentionnée par le texte. En présence de cette situation, et en dépit du fait que les fouilles poursuivies depuis bientôt un demi-siècle n'ont pas réussi à identifier dans l'ensemble des ruines des vestiges capables de contribuer à la solution du problème, je n'hésitais pas à écrire, en m'appuyant sur tout une série d'indices convergents: « le moment n'est pas loin où — que ce soit à partir d'un

[1] *Syll*[3], 708, lignes 19—21. Pour la date attribuée dans le texte à cet important document, D. M. Pippidi, dans Dacia, N. S. I, 1957, p. 165—177.

[2] AEM, XI, 1887, p. 66, no. 141 = *Syll*[3]., 707. La bibliographie plus ancienne de cette question, chez O. Fiebiger, JÖAI, XIV, 1911, Beibl. col. 71 sqq.; pour la phase récente des discussions, v. la note suivante.

[3] *Die Herkunft des Beschlusses zu Ehren Epikrates, Sohnes des Nikoboulos*, dans JÖAI, XLIII, 1956, Beibl. col. 63—76 (= *Contribuţii la istoria veche a Romîniei*, p. 113—122).

www.cimec.ro

document épigraphique ou par la découverte du monument lui-même — l'on aura la preuve qu'un théâtre a réellement existé à Istros, et cela de tout temps»[1].

L'attente n'a pas été longue, le vœu formé en 1956 vient d'être exaucé. A la ligne 16 du texte que j'achève de commenter, au sujet du couronnement pour mérites exceptionnels des trois ambassadeurs et de leurs descendants, il est dit clairement que cette cérémonie devait avoir lieu . . . ἐμ πᾶσι τοῖς θεάτροις: « à l'occasion des spectacles (annuels) du théâtre ». Pour que de tels spectacles s'y soient déroulés, il fallait toutefois qu'Istros possédât un local approprié. Et puisque l'existence dans cette ville d'un théâtre ne saurait désormais être mise en doute (pas plus, d'ailleurs, que celle de l'habitude d'y couronner les εὐεργέται), l'argument le plus puissant qu'on ait jusqu'ici invoqué contre l'origine histrienne de l'inscription de Dragomirna perd sa valabilité[2].

Ainsi, l'histoire mouvementée de la Dobroudja dans l'antiquité s'enrichit d'un document dont la portée exacte reste à établir[3]. De son côté, la chronique des études d'épigraphie pontique enregistre, non sans satisfaction, la clôture d'un de ces débats longtemps poursuivis, dont le prolongement mettait au défi le travail ardu et délicat, passionnant et lourd de responsabilités qu'est l'œuvre de reconstitution du passé.

[1] JÖAI, XLIII, 1956, Beibl. 76 = *Contribuții*. . . p. 122.

[2] Cf. toutefois les fortes réserves de J. et L. Robert, dans RÉG, LXVIII, 1955, p. 241 et LXXII, 1959, p. 212.

[3] La détermination de la provenance n'est qu'un des problèmes importants que pose l'étude de ce document. Un autre en est la fixation de la date exacte, au sujet de laquelle (vers l'an 100 av. notre ère) l'opinion de la plupart de ceux qui s'en sont occupés ne me semble guère satisfaisante. Personnellement, comme je l'ai écrit brièvement dans le travail cité à la note 3 de la page précedente, je penche pour la première moitié du III^e^ siècle avant notre ère. Mais il en découle des conséquences dont l'examen peut et doit faire l'objet d'une étude à part.

www.cimec.ro

DIE BODENSTÄNDIGE BEVÖLKERUNG DER DOBRUDSCHA UND IHRE BEZIEHUNGEN ZU DEN GRIECHEN IN DER HELLENISTISCHEN EPOCHE

VON

A. ARICESCU

(Constantza)

In der vorliegenden Arbeit werden wir einige Fragen über die lokale Bevölkerung der Dobrudscha besprechen und versuchen, Beiträge über die Beziehungen der Griechen zu der bodenständigen Bevölkerung während der hellenistischen Epoche zu bringen.

Deswegen werden wir in erster Reihe keramische Gefäße untersuchen, weil diese die reichhaltigste und am besten vertretene Unterlage zu der in der Dobrudscha erforschten Sachkultur bilden.

Als Beispiele verwendeten wir die kürzlich erschienenen Veröffentlichungen der Akademie der RVR über die Grabungen von Istria [1], Tariverde [2], Sinoe [3], Vadu [4], Murighiol [5], Cernavodă [6], Satu Nou [7], und in erster Reihe die neuesten Entdeckungen aus der Region Dobrudscha. Diese Ergebnisse sind z.T. unter Druck (Nuntaşi, Telița), z.T. noch in Ausarbeitung (Hagieni, Valea Rea, Petroşani, Beilic, Comana).

---

[1] *Histria. Monografie arheologică*, Bd. I; *Şantierul arheologic Histria*, in SCIV, I, 1951, S. 127; I–II, 1953, S. 90; I–II, 1954, S. 69; III–IV, 1955, S. 515; MCA IV, S. 9; V, S. 283; VI, S. 265.

[2] *Săpăturile de la Tariverde*, in SCIV, I–II, 1953, S. 129; I–II, 1954, S. 100; III–IV, 1955, S. 543; MCA, IV, S. 77; V, S. 318.

[3] *Săpăturile de la Sinoe*, in SCIV, I–II, 1953, S. 136.

[4] *Săpăturile de la Vadu*, in SCIV, I–II, 1953, S. 145.

[5] *Săpăturile de salvare de la Murighiol*, in SCIV, III–IV, 1955, S. 571; MCA, III, S. 247. *Şantierul arheologic Murighiol*, in MCA, V, S. 373; IV, S. 325. E. Bujor, *Contribuție la cunoaşterea populației geto-dace din nord-estul Dobrogei*, in SCIV, III–IV, 1956, S. 243.

[6] *Şantierul arheologic Cernavodă*, in MCA, V, S. 105; VI, S. 103. D. Berciu, *Descoperirile getice de la Cernavodă*, în MCA, IV, S. 281;

[7] B. Mitrea, *Un cimitir geto-dacic în sud-vestul Dobrogei*, in *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, S. 409.

www.cimec.ro

Folgende Fragen werden behandelt:

I. Die gebietsmäßige Aufteilung der Eingeborenensiedlungen auf Grund der Häufigkeit materieller Kulturspuren.

II. Die Einheit materieller Kultur der eingeborenen Bevölkerung auf dem Gebiete der ganzen Dobrudscha am Anfang der griechischen Kolonisation.

III. Die Art und Weise, wie sich der griechische Einfluß auf die Entwicklung der lokalen materiellen Kultur bei den Ortsbewohnern der verschiedenen Gegenden auf traditionsgemäßen hallstättischen Grundlagen ausgewirkt hat. Im Rahmen derselben Abgrenzungen werden wir auch einige Aspekte des Überbaus verfolgen u.zw. die Bestattungsriten.

IV. Ein kurzer Überblick auf das Leben der bodenständigen Bevölkerung der Dobrudscha in der hellenistischen Epoche.

★

I. Auf der archäologischen Karte der Dobrudscha kann festgestellt werden, daß die Spuren bodenständiger Sachkultur der ersten und zweiten Eisenzeit, nach Häufigkeit und Verbreitung, in drei geographisch gut abgegrenzte Gebiete eingeteilt werden können. Man findet genügend Beweise für die bodenständige Siedlung auf einem ungefähr 20 km breiten Streifen entlang der Meeresküste. Wir erinnern hier an die älteren Funde von Agighiol, Babadag, Tariverde, Sinoe, Istria, Vadu und an die neueren, noch nicht veröffentlichten von Nuntaşi, Tomis, Tuzla, Comana, Hagieni. Diese Zone in der Nähe des Schwarzen Meeres werden wir pontische Zone nennen.

Ein zweiter Landstreifen, der reich an Spuren bodenständiger materieller Kultur ist, verläuft längs der Donau und umfaßt die bereits bekannten Siedlungen und Gräberfelder von Satu Nou, Cernavodă, Luncavița, Beibugeag, Murighiol, zu welchen wir diejenigen von Telița[1] und Beilic hinzufügen, wo kürzliche Forschungen eine beträchtliche Menge von Beweisen über das Leben der ansässigen Dobrudschaer an Tageslicht brachten. Diesen Landstreifen nennen wir die Zone der unteren Donau. Im Norden, in Murighiol, in dem Gebiet des Deltas, wird irgendwie die Verbindung zwischen der Zone der unteren Donau und der pontischen Zone gemacht.

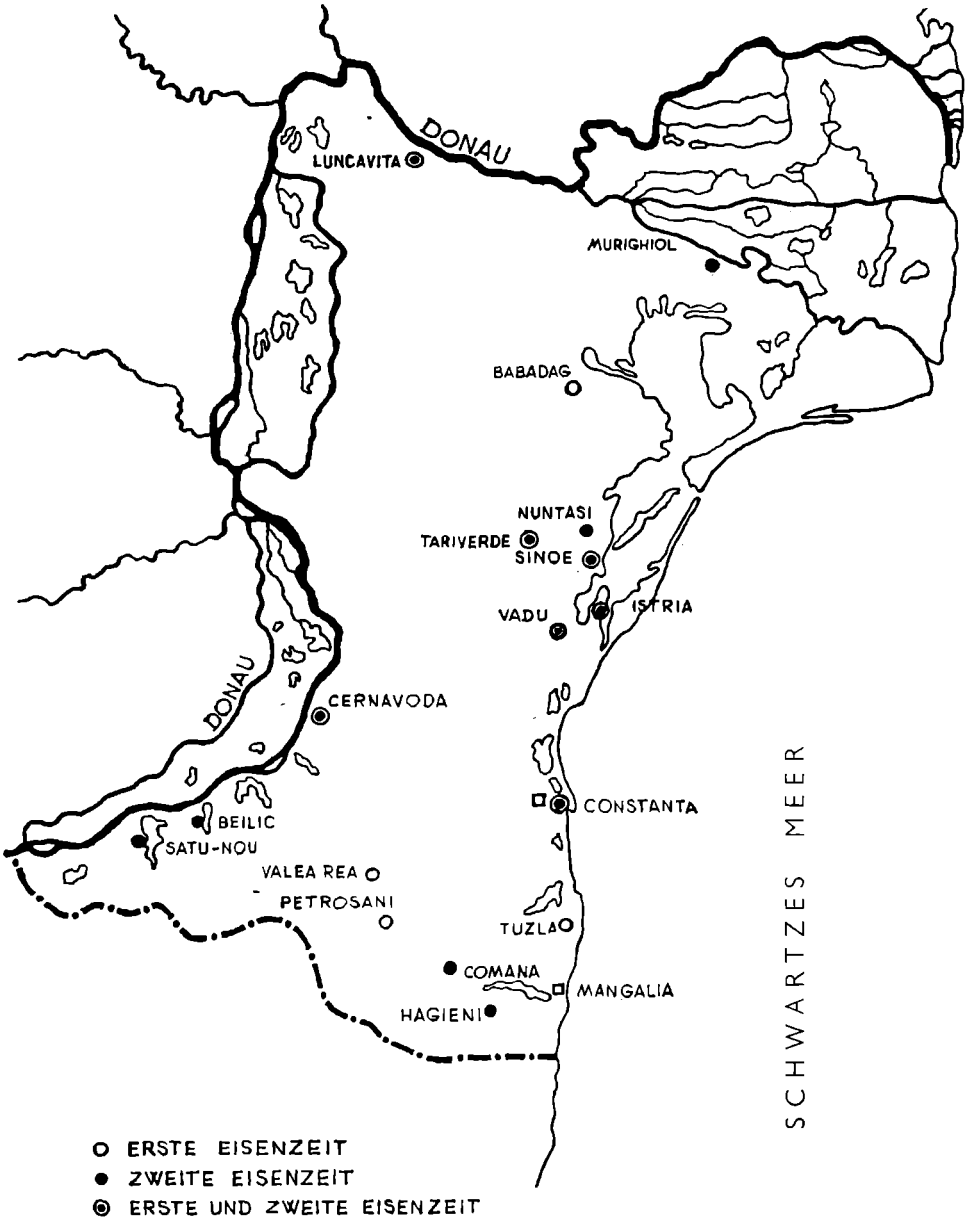
Der dritte Streifen, die innere Zone, ist sehr arm an Spuren der Ansässigen. Durch diese Zone wird die merkliche territoriale Trennung der beiden anderen gemacht. Bloß in dem südlichen Teil der inneren Zone entdeckte man kürzlich bei Valea Rea und Petroşani bodenständige archäologische Dokumente der ersten Eisenzeit.

Diese gebietsmäßige Einteilung könnte eventuell von künftigen archäologischen Entdeckungen berichtigt werden, aber vorläufig ist sie sowohl vom politischen als auch vom ökonomischen Standpunkt aus, berechtigt.

Natürlicher Weise boten das Tal der Donau und das Meer viel bessere Lebensbedingungen als die manchmal unfruchtbaren Gebiete im Inneren der Dobrudscha. Es ist aber sonderbar, daß Gebiete, die für das menschliche Leben günstig sind, wie das Carasu-Tal (wo man in letzter Zeit zahlreiche Amphoren mit dem Stempel aus dem IV.—III. Jh. v.u.Z. fand, ohne aber die Verbindung mit der autochthonen Umgebung herstellen zu können) und das Casimcea-Tal, beide seit den

[1] Simion Gavrilă şi Gh. Cantacuzino, *Cercetările arheologice de la Telița* (unter Druck).

www.cimec.ro



Karte der Dobrudscha mit den im Texte angeführten Orten.

www.cimec.ro

ältesten Zeiten dicht bewohnt, bisher keine Spuren materieller getischer Kultur aufgewiesen haben. Wir setzten voraus, daß die innere Zone von noch nicht ganz seßhaften Volksstämmen besiedelt war, während sich die seßhafte Landbevölkerung in den beiden bewohnbaren Hauptstreifen ansammelte.

Andererseits war die innere Zone ständig von großen Truppenbewegungen unter Darius, Alexander, Lysimachos oder von verschiedenen, der Geschichte gut bekannten Völkerschaften (Skythen, Bastarnen, Südthrakern) bedroht. Die Geten an der Küste um die griechischen Städte, mit denen sie durch lebensnotwendige politische und ökonomische Interessen verbunden waren und die sie auch beschützten, waren jedenfalls besser organisiert. Die Geten an der unteren Donau hatten links des Stroms in sofortiger Nachbarschaft eine genügend starke quasi-Staatsform, über welche uns die Geschichte und die Epigraphie berichtet, daß sie von Königen wie: Dromichetes, Remaxos, Burebista geführt war.

Die uns zur Verfügung stehenden Belege und einige archäologische Charakteristiken gestatten uns, diese in der ersten Eisenzeit weniger deutliche, in der zweiten klarere gebietsmäßige Einteilung vorzunehmen.

*

II. Obwohl die Spuren getischer materieller Kultur Ende der ersten Eisenzeit in der Dobrudscha selten sind, können wir sowohl auf Grund ihrer territoriellen Verbreitung als auch auf Grund ihrer Äußerungsformen die Kultureinheit feststellen, die hier bei der Besiedlung der Westküste des Pontus Euxinus durch die Griechen bestand. Sowohl die Funde der pontischen Zone von Babadag, Tariverde, Sinoe, Istria, Tomis, Tuzla, als auch diejenigen aus der Zone der unteren Donau von Cernavodă und Luncavița[1], wo Spuren eingeborener materieller Kultur vom Ende der ersten Eisenzeit auftauchten, beweisen diese Einheit. Wenn man die beiden Punkte der inneren Zone, Valea Rea und Petroșani hinzufügt, stellen wir fest, daß im Vergleich zur Lage aus der zweiten Eisenzeit, in der ersten die gebietsmäßige Trennung der beiden dichtbesiedelten Streifen nicht so stark ist.

Die Einheit der Sachkultur kann man sowohl durch die Keramik — Ton, Verbrennung, Form, Ornamentik — als auch durch Totenbestattungsbräuche — die in Cernavodă[2] und Petroșani übliche Leichenverbrennung — feststellen. Nun kann man von der Tatsache sprechen, daß diese materielle Kultur einem breiteren Gebiet als es die Dobrudscha ist, angehört[3]. Die Keramik zeichnet sich durch Ton schlechter Qualität, mit Sand und Steinchen aus. Die Brennung ist oft unvollständig. Manchmal sind die Gefäße außen poliert. Die hauptsächlichen Gefäßformen sind:

— das große Gefäß — gewölbter[4] oder gerade[5] — welches gewöhnlich Grifflappen unter dem Mundsaum[6] oder der stärksten Rundung hat[7]. Dieses Gefäß

[1] Eugen Comșa, *Contribuție la harta arheologică a Dobrogei de nord-vest*, SCIV, III—IV, 1953, S. 747.

[2] D. Berciu, *a.a.O.*

[3] I. Nestor, *Săpăturile de la Zimnicea*, in SCIV, I, 1950, S. 93. Alex. Vulpe, *Cimitir din prima epocă a fierului la Ferigele*, in MCA, V, S. 364. Radu Vulpe, *Săpăturile de la Poiana Tecuci*, in SCIV, I, 1951, S. 184.

[4] *Ebenda*, S. 190, Abb. 12/3. D. Berciu, *a.a. O.*, S. 284, Abb. 5/1 u. 6/1.

[5] *Ebenda*, S. 284, Abb. 5/2, Abb. 6/2 und S. 285, Abb. 7/1, = 8/1.

[6] *Ebenda.*

[7] *Ebenda*, S. 285, Abb. 7/2, 8/2.

www.cimec.ro

ist sowohl in Siedlungen (Tariverde [1]), als auch in Gräbern (Cernavodă [2], Petroşani) anzutreffen, wo es als Urne verwendet wurde;

— die Schüssel, offen, manchmal mit Grifflappen versehen [3]. In Friedhöfen als Urnendeckel verwendet [4];

— verschiedene Kannenarten mit Henkel, wie diejenige aus Tuzla (Abb. 1) oder die aus Cernavodă [5], wo sie als Urne verwendet wird.



Abb. 1. — Hallstatt-Kanne aus Tuzla.

Die Hauptornamente der Keramik sind: die Tupfenleisten, manchmal von Knöpfe [6] unterbrochen, [7] die schrägen Riefel am Mundsaum [8].

Wir stellen fest, daß diese Formen die Grundlage für die spätere Entwicklung sowohl der handgearbeiteten als auch der scheibengedrehten getischen Keramik in der Dobrudscha bilden. Es ist aber zu bemerken, daß diese materielle Kultur der Einheimischen sich unter starkem griechischen Einfluß, besonders in der

[1] Tariverde, in SCIV, I—II, 1953, S. 132, Abb. 20.
[2] D. Berciu, *a.a.O.*
[3] *Ebenda*, S. 289, Abb. 13.
[4] *Ebenda*, S. 288, Abb. 12/2 und S. 289, Abb. 13.
[5] *Ebenda*, S. 288, Abb. 12/1.
[6] *Ebenda*, S. 284, Abb. 5/2, 6/2 und S. 285, Abb. 7/1, 8/1. Babadag, in SCIV, I—II S. 115, Abb. 37/2; III—IV, 1955, S. 550, Abb. 23/3, Sinoe, in SCIV, I—II, 1953, S. 141, Abb. 28/4, 6.
[7] Sinoe, in SCIV, I—II, 1953, S. 141, Abb. 28/2.
[8] Cernavodă, Bericht von D. Berciu, im archäologischen Museum von Constanţa.

www.cimec.ro

hellenistischen Epoche entwickelte. Diese Tatsache wird immer mehr von den neuen bei uns noch im Studium begriffenen[1] Funden bestätigt. Die drei oben erwähnten Gebietszonen standen aber nicht gleichmäßig unter griechischem Einfluß.

★

III. Zum Zeitpunkt der Gründung der westpontischen Kolonien, als sich die eingeborene Bevölkerung noch in der ersten Eisenzeit befand, kommen die Griechen in Berührung mit den Ansässigen, die zu der Zeit eine einheitlich entwikkelte Sachkultur hatten, so wie wir oben zu beweisen versuchten. Schon von Anfang an drang der griechische Einfluß in die verschiedenen Gebiete der Dobrudscha ungleichmäßig ein.

In der pontischen Zone übten die griechischen Kolonien schon sehr früh (VI. Jh. v.u.Z.) einen unmittelbaren Einfluß aus. Zur Zeit der Gründung dieser Kolonie befand sich die in die Phase der Militärdemokratie eingetretene einheimische Bevölkerung auf einer genügend hohen Entwicklungsstufe, um den ökonomischen Tausch mittels der Stammeshäuptlinge durchführen zu können. Dies war eine notwendige Bedingung für die Gründung einer Kolonie, die ursprünglich eine rein kommerzielle Funktion hatte[2]. Es scheint, daß einige griechische Kolonien auf alten Eingeborenensiedlungen errichtet wurden: wie in Beresan (UdSSR) und in Istria, wo keramische Bruchstücke lokaler Herkunft und aus griechischem Material gefunden wurden[3]. Dasselbe kann man jetzt auch über Tomis[4] sagen, wo man kürzlich in der Schicht griechischer Kultur zahlreiche bodenständige Keramikbruchstücke gefunden hat, die handgearbeitet oder scheibengedreht sind.

In der pontischen Zone, in der Nähe der Kolonien findet man Eingeborenensiedlungen, in denen der griechische Einfluß sehr stark und das griechische Material in reichen Mengen vorhanden ist. Diese Siedlungen scheinen außer von den Einheimischen auch von Griechen bewohnt gewesen zu sein und hatten den Charakter eines Handelsvorpostens zu dem Inneren des Landes.

Sie waren aber Siedlungen der Ansässigen und wir sind mit der Annahme[5] nicht einverstanden, daß die Siedlung von Tariverde z.B. ursprünglich griechisch gewesen sei und daß das Hinzukommen der Eingeborenen durch die Handelsbeziehungen später erfolgte. Der Überfluß griechischer Keramik sogar im VI.—V. Jh. v.u.Z. könnte durch die Nähe der aus Handelszwecken gegründeten Stadt Istria erklärt werden, die in jener Zeit die Erzeugnisse der Lokalbevölkerung — die die Münze noch nicht kannte — nicht anders als durch Tausch d.h. mit keramischen Gefäßen, Öl, Schmuck usw. erhalten konnte. Die Entdeckung einiger Pfeilspitzen in Tariverde die Geldwert hatten[6] beweist, daß der Tausch

[1] Nuntaşi, Tomis, Comana, Tuzla, Hagieni, Beilic (im Studium im archäologischen Museum von Constanţa).

[2] Emil Condurachi, *Raporturile dintre autohtoni şi greci în aşezările sclavagiste din Dobrogea*, in SCIV, II, 1951, S. 48, 50.

[3] *Cercetările arheologice efectuate în campania anului 1950 la Histria*, in SCIV, I, 1951. Em. Condurachi, *a.a. O.*, S. 50.

[4] *Cercetările de la Tomis* (im Studium).

[5] D. Berciu, *a.a. O.* S. 302—303.

[6] Tariverde, in SCIV, I—III, 1954, S. 105, Abb. 26/3, 4; III—IV, 1955, S. 546, Abb. 18/2—4.

www.cimec.ro

hauptsächlich noch in Naturalien vor sich ging. Andererseits beweist die in Tariverde entdeckte handgearbeitete Keramik — durch einige spezifisch getisch, hallstattsche Formen — die Existenz der Eingeborenen in der Siedlung schon seit der Ankunft der Griechen.

Folglich war in der pontischen Zone der griechische Einfluß auf die Ansässigen schon am Anfang des Bestehens westpontischer Kolonien, dank des direkten Kontaktes sehr kräftig. Außer den Siedlungen auf dem Territorium Istriens — Tariverde, Vadu, Sinoe — ist es möglich, daß auch in Tuzla, am westlichen Ufer Techirghiols, solch eine Siedlung als Handelsvorposten von Tomis bestanden haben könnte. Hier wurden zusammen mit griechischem Material auch örtliche keramische Gegenstände entdeckt (s. Bild 1). Für Callatis kennen wir nur eine Siedlung — vielleicht von derselben Art — 15 km westlich, neben dem Dorf Hagieni, wo man bisher aber nur Belege aus der hellenistischen Epoche fand. Darauf werden wir später zurückkommen.

Auch in der Zone der unteren Donau machte sich der griechische Einfluß in dieser Zeit (im VI.—V. Jh. v.u.Z.) bemerkbar, aber viel schwächer. Wir kennen nur einige keramische Formen, die von der griechischen Keramik beeinflußt worden sind[1]; auch in den Grabmälern erscheinen Gegenstände griechischer Herkunft selten; z.B. der Spiegel aus dem getischen Grab von Cernavodă[2].

In der inneren Zone lassen uns die bisherigen Entdeckungen aus der ersten Eisenzeit darauf schließen, daß sich der griechische Einfluß hier nicht bemerkbar macht. Sowohl die Kanne mit überhohem Henkel von Valea Rea, die typisch einheimisch ist, ähnlich denen von Cernavodă[3], Bîrseşti (Region Galaţi)[4], Ferigele (Region Argeş)[5], als auch das Grabmal von Petroşani, wo neben der Leichenbrandurne bloß einige erzene Pfeilspitzen gefunden wurden, gestatten noch keine Betrachtungen in diesem Sinn.

Wenn in den ersten Jahrhunderten des Bestehens der westpontischen Kolonien der griechische Einfluß nur im pontischen Gebiet stark und bedeutend schwächer in dem der unteren Donau war, ist in der hellenistischen Zeit der Sachverhalt ein ganz anderer.

In der inneren Zone findet sich keine Spur materieller Kultur der ansässigen Bevölkerung, so daß wir uns mit dieser Zone nicht mehr beschäftigen werden. Im Gebiet der unteren Donau sind die Elemente mit hellenistischem Stil sehr zahlreich und in der pontischen Zone findet ein tatsächliches Zusammenleben zwischen Griechen und Ansässigen statt.

In der pontischen Zone tragen die griechischen Kolonien zur sozialen Schichtung der ansässigen Bevölkerung bei. Gewisse Gruppen dieser Bevölkerung wandern in die pontischen Städte ein und nehmen an verschiedenen inneren Konfliktenteil[6]. Die ansässige Bevölkerung entwickelt sich unter den Umständen dieser nicht nur rein ökonomischen sondern auch politischen Beziehungen zu den Griechen.

[1] D. Berciu, *a .a. O.*, S. 292—294.
[2] *Ebenda*, S. 286—287, Abb. 9, 10.
[3] Cernavodă, Bericht von D. Berciu, im archäologischen Museum von Constanţa.
[4] S. Morintz, in Dacia, NS, I 1957, S. 122, Abb. 2/1.
[5] Alex. Vulpe, *a.a. O.* S. 365, Abb. 2/5.
[6] Em. Condurachi, *a.a. O.*, S. 54.

www.cimec.ro

Die Niederlassungen der Ansässigen in der Nähe der griechischen Kolonien sind diesen beinahe einverleibt. Man kann jetzt auch von einem umgekehrten Einfluß, von dem der Einheimischen auf die Griechen sprechen [1].

Vom Standpunkt der lokalen materiellen Kultur aus begegnen wir Veränderungen. Die handgearbeitete Keramik der ansässigen Bevölkerung wird in den hellenistischen Schichten seltener [2]. Es verallgemeinert sich im Gegenteil die graue, lokale, an der Töpferscheibe gearbeitete Keramik; dieses Verfahren wurde von den Ansässigen, ebenfalls unter griechischem Einfluß, übernommen. Ein Beweis der Verallgemeinerung der Töpferscheibe in der hellenistischen Zeit unter der einheimischen Bevölkerung der pontischen Zone ist das zufällig entdeckte Material aus Hagieni. Hier wurden zahlreiche Bruchstücke hellenistischer Keramik aus dem IV.—II. Jh. v. u. Z. gefunden: Kantharos, Lekythos, Teller, gestempelte Amphoren. An demselben Ort wurden sehr viele Bruchstücke scheibengedrehter Töpfe lokalen Ursprungs gefunden. Handgearbeitete Keramik fehlt fast ganz.

Wie schon oben angeführt, ist in der hellenistischen Zeit auch im Gebiet der unteren Donau der griechische Einfluß sehr stark.

Wenn die getischen Niederlassungen aus der zweiten Eisenzeit — soweit man sie kennt [3] — wenig zahlreich sind, so zeugen die regelmäßigen Ausgrabungen und Entdeckungen in den Friedhöfen von Satu Nou [4], Murighiol, Telița und Cernavodă [5] von der Existenz großer Niederlassungen in ihrer Nähe. Wir führen auch die neuliche Entdeckung des Gräberfeldes von Beilic an; dieser wurde durch moderne Arbeiten zerstört, man konnte aber einige Stücke bergen und eine Grabstätte wurde *in situ* ausgegraben. Diese bestätigt wieder einmal die Kultureinheit der ansässigen Bevölkerung aus dem großen Raum zwischen dem Eintritt der Donau in die Dobrudscha (Satu Nou) und dem Delta (Murighiol).

Alle diese Gräberfelder stammen aus der zweiten Hälfte des IV. Jh. und aus dem III. Jh. v. u. Z. Wir befinden uns also in voller hellenistischer Epoche [6], deren Einfluß sich stark im Inventar der oben angegebenen Gräber bemerkbar macht.

Um die Kultureinheit der Bevölkerung des unteren Donauraumes zu beweisen, eine Kultur, die sich auf hallstättischer Grundlage unter griechischem Einfluß entwickelte, interessiert uns hauptsächlich der Bestattungsritus, die Organisation der Gräber und ihr keramisches Inventar.

In allen diesen Gräberfeldern findet man fast nur Gräber mit Leichenbrandurnen. Ausnahme: zwei Gräber aus Murighiol [7]. Der Brauch der Feuerbestattung beweist das Bestehen der Hallstattzeittradition mit Verbreitung bei den Geten, ohne fremden — griechischen oder skythischen — Einfluß.

Als Organisation der Gräber bemerken wir die Tatsache, daß die Gräberfelder des Gebiets der unteren Donau aus Flachgräbern bestehen. Eine einzige Ausnahme

---

[1] *Ebenda*, S. 57, passim.

[2] Siehe die Berichte über die Ausgrabungen von Tariverde in SCIV, 1952, ff.

[3] E. Comșa, *a.a.O.*, S. 751, 752, 753.

[4] Für die Ausgrabungen von Satu Nou, haben wir, außer dem Artikel von B. Mitrea, *a.a. O.*, S. 409, auch Nachrichten von Constantin Preda erhalten.

[5] Cernavodă — Nachricht übermittelt von D. Berciu, Material im archäologischen Museum von Constanța.

[6] In *Der Hellenismus und seine historische Rolle* setzt A. B. Ranovici die Grenzen dieser Epoche zwischen die Jahre 336—331 v.u. Z.

[7] E. Bujor, *Săpăturile de salvare de la Murighiol*, in SCIV, III—IV, 1955, S. 574. sowie *Șantierul arheologic Murighiol*, in MCA, IV, S. 326.

www.cimec.ro

ist Telița[1], wo sich ein Tumulus befindet. Die Gräber sind mit Steinen verschalt und bilden wahre Zyten (Murighiol)[2] oder aber sind nur die Urnen durch Steine mittlerer Größe geschützt (Beilic — Abb. 2). Diese Charakteristik ist wiederum eine Fortsetzung der Formen aus der Hallstattzeit[3]. Die im allgemeinen unvollständig eingeäscherten Knochen befinden sich gewöhnlich in einer meistens zugedeckten Urne. Der Deckel ist entweder ein einfacher flacher Stein[4] oder ein anderes Gefäss[5]. Selten

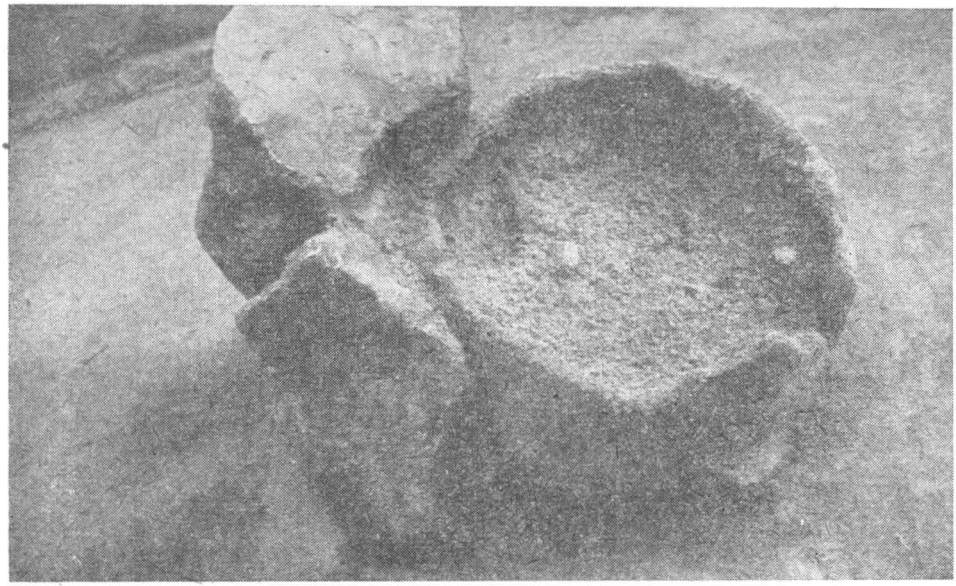


Abb. 2. — Das Grab von Beilic in situ.

wird als Deckel der untere Teil einer Amphora verwendet[6]. In der Umgebung der Urne befinden sich oftmals andere kleine Gefäße lokaler[7] oder griechischer[8] Herkunft, oder Bruchstücke hellenistischer Amphoren[9], wahrscheinlich Ritualgegenstände.

Das keramische Inventar aus den Gräbern des unteren Donauraums kann in drei große Gruppen eingeteilt werden:

A. Die handgearbeiteten Gefäße, lokaler Herkunft. Sie sind die zahlreichsten in den Inventaren der getischen Gräberfelder an der Donau (ungefähr 60%). Diese Keramikkategorie ist eine Fortsetzung der getischen Hallstattkeramik, sowohl durch

[1] S. Gavrilă und Gh. Cantacuzino, *a.a. O.*
[2] E. Bujor, *Şantierul arheologic Murighiol*, S. 326, Abb. 1.
[3] D. Berciu, *a.a. O.* S. 282–283.
[4] Beilic, Arbeit im Studium.
[5] Murighiol, G. 9, S. 1, in SCIV, III–IV, 1955, S. 572.
[6] S. Gavrilă und Gh. Cantacuzino, *a.a. O.*
[7] Murighiol — G. 26, G. in MCA, V, S. 374; Bucur Mitrea, *a.a. O.*, S. 412.
[8] Murighiol — G. 86, in SCIV, III–IV, 1955, S. 576; G. 31, in MCA, V, S. 374.
[9] Murighiol — G. G., in SCIV, III–IV, 1955, S. 574; MCA, VI, S. 327. Telița. S. Gavrilă und Gh. Cantacuzino, *a.a. O.*

www.cimec.ro

Lehmpaste, Brennen, Farbe, als auch durch Formen und Verzierungen. Die Hauptformen sind: das Urnengefäß, bauchig und mit großer Öffnung (Beilic = Abb. 3 und 4) die unmittelbare Fortsetzung der Hallstattgefäße aus Cernavodă[1] oder Tariverde[2]; die offene, gewöhnlich als Deckel gebrauchte Schüssel[3] auch diese mit starker

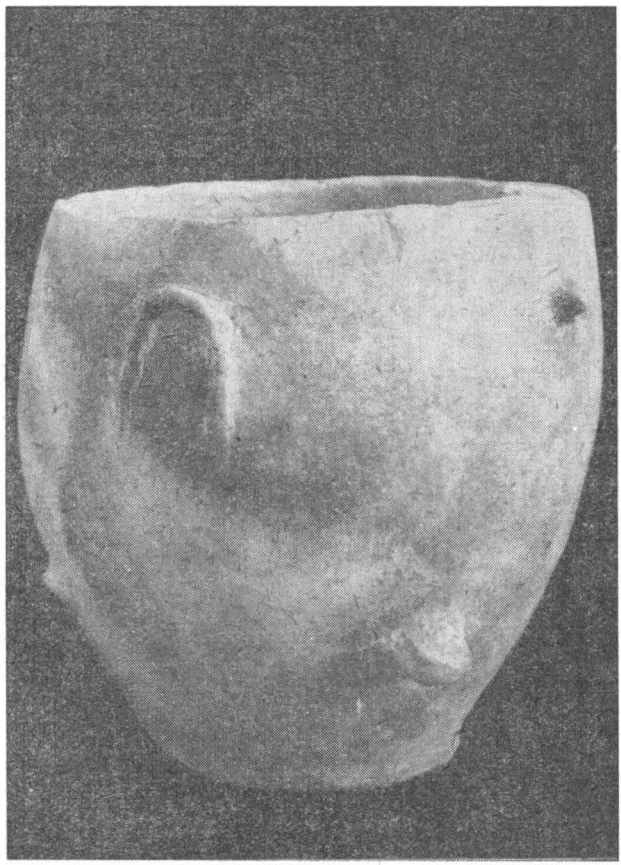


Abb. 3. — Handgearbeitete Urne aus Beilic.

hallstättischer Tradition[4] und die Kannen, welche auch die Hallstattüberlieferung fortsetzen[5], aber mit größerem griechischem Einfluß[6]

[1] D. Berciu, *a.a. O.*, S. 284, Abb. 5/1 u. 6/1.
[2] Tariverde, in SCIV, I—II 1953, S. 132, Abb. 20.
[3] Murighiol, in SCIV, III—IV, 1955, S. 576, Karte II, Abb. 9, 10.
[4] D. Berciu, *a.a. O.*, S. 289, Abb. 13.
[5] *Ebenda*, S. 288, Abb. 12/1.
[6] Murighiol, in SCIV, III—IV, 1955, S. 576, Karte II, Abb. 3. Satu Nou. B. Mitrea, *a.a. O.*, S. 412, Abb. 3/1.

www.cimec.ro

B. Die lokalen scheibengedrehten Gefäße. Sie betragen ungefähr 25% des Keramikinventars der Gräber. Die Lehmpaste ist grau, kompakt, gut gebrannt. Wir heben als allgemeine Kennzeichen die ringförmige Stütze und das fast gänzliche Fehlen der Verzierungen hervor. Die Formenverschiedenheit ist groß. Die häufigsten

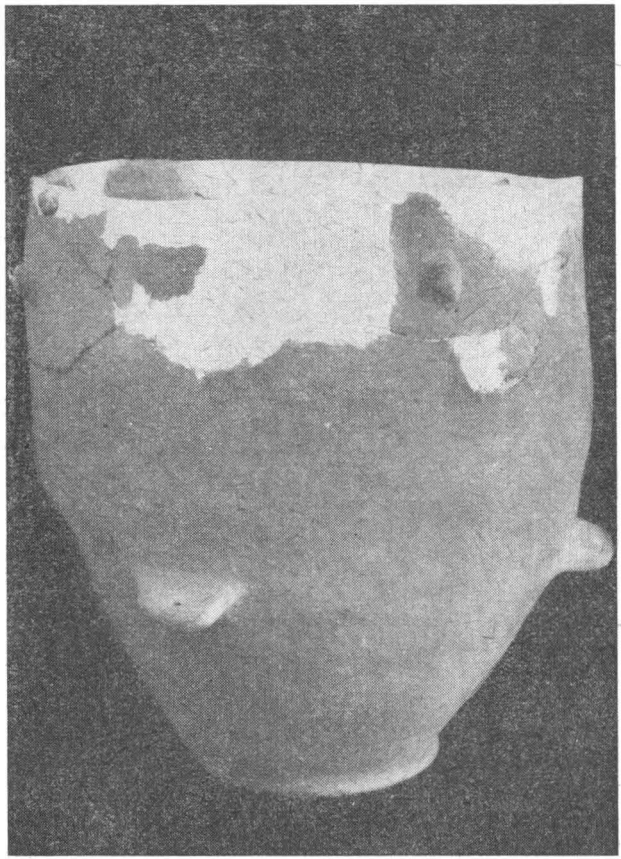


Abb. 4. — Handgearbeitete Kannen-Urne aus Beilic.

sind die Deckelschüsseln [58], die an die handgearbeiteten erinnern, von deren Ausarbeitung aber die ihre abweicht. Die anderen Gefäße dieser Kategorie sind in der Form viel mehr von der griechischen Keramik beeinflußt: z. B. eine als Urne gebrauchte Kanne (Abb. 5) — ein seltener Fall für ein an der Scheibe gearbeitetes Gefäß — und (Abb. 6) ein Bruchstück, welches an die Gefäße vom Stamnos-Typus erinnert, aus dem Gräberfeld von Beilic. Manchmal ist der hellenistische Einfluß so stark, daß man glauben könnte, es mit einem eingeführten Gefäß zu tun zu haben:

[1] Murighiol, in MCA, V, S. 374, Karte I, Abb. 1, 8.

www.cimec.ro

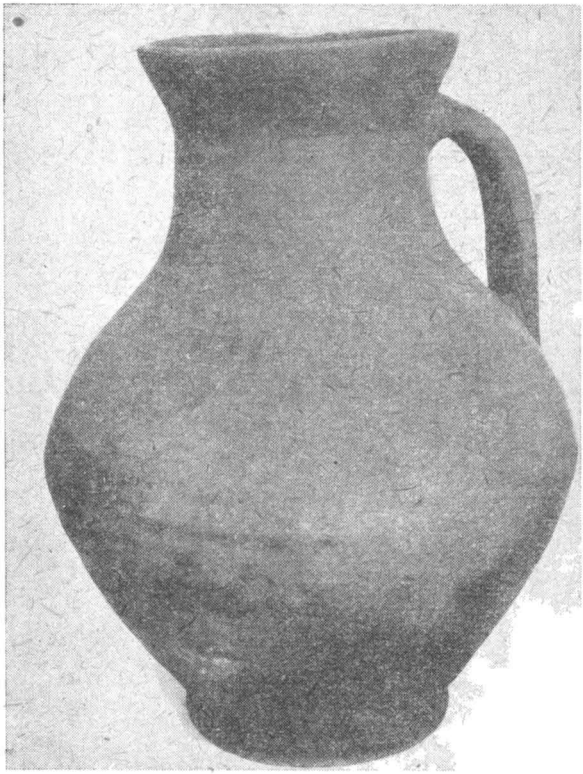


Abb. 5. — Scheibengedrehte Kannen-Urne aus Beilic.

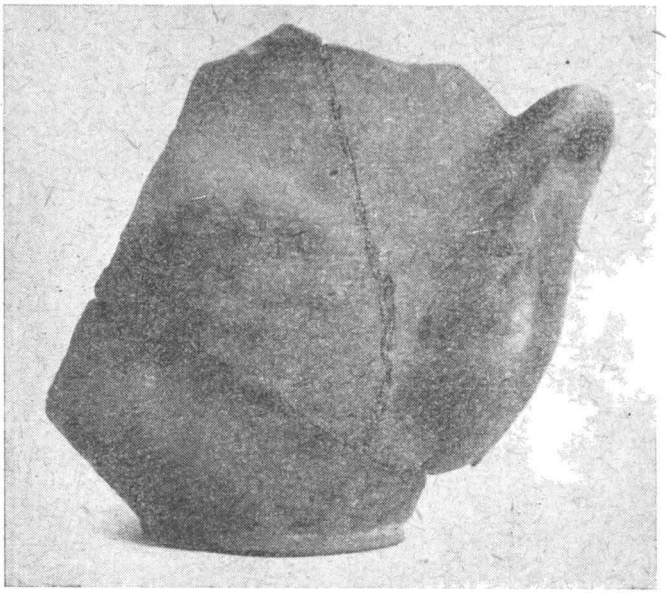


Abb. 6. — Scheibengedrehte Bruchstücke aus Beilic

www.cimec.ro



Abb. 7. — Inventar des Grabes von Nuntaşi.



Abb. 8. — Inventar des Grabes von Comana.

www.cimec.ro

das ist der Fall des Gefäßes aus Murighiol[1], welches mit einigen grauen Bruckstükken von Sinoe[2] in Verbindung gebracht werden könnte.

C. Die eingeführten hellenistischen Gefäße bilden ungefähr ca. 15% des Keramikinventars der Gräber aus. Die kleinen Gefäße vom Typus Kantharos,

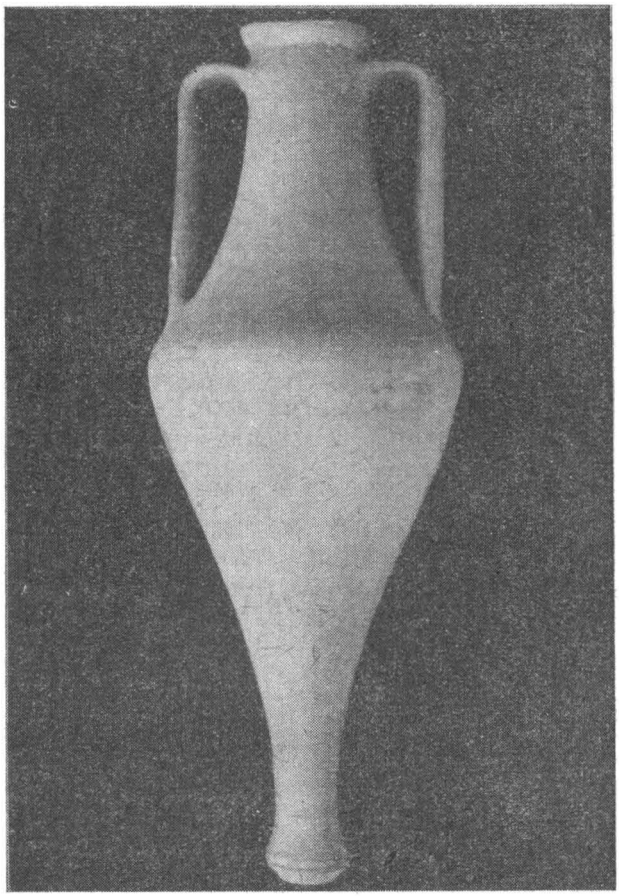


Abb. 9. — Thasosamphore aus dem grab von Nuntaşi.

Kylix usw. sowie auch die Amphorenbruchteile[3] werden dem Ritus gemäß als Opfer in die Gräber gelegt. In einigen Gräbern in denen man ganze oder fast ganze[4]

[1] Murighiol, in SCIV, III—IV, 1955, S. 576, Karte II, Abb. 1.
[2] Sinoe, in SCIV, I—III, 1953, S. 142, Abb. 29.
[3] S. Anmerkung 50 und 51.
[4] Murighiol, G. 21. in MCA, VI, S. 327.

www.cimec.ro

hellenistische Amphoren (Thassos [1] und Heraklea [2] in Bythinien) vorfand, sind diese als Urnen gebraucht. Es scheint, daß der Einfluß hellenistischer Gefäße im Norden (Murighiol, Telița) größer war, was dadurch erklärlich ist, daß diese Punkte die ersten, des vom Meer herkommenden Donauhandelswegs sind.

Wenn in der Zone der unteren Donau der hellenistische Einfluß was das Gräberinventar betrifft sich sehr stark fühlbar macht, bleibt in dem Einäscherungsritus und der Gräberorganisation die Hallstattradition unverändert erhalten; sie ist eine direkte Fortsetzung der Bestattungsform aus dem getischen Friedhof von Cernavodă vom Ende der ersten Eisenzeit.

Man kann nicht dasselbe über die wahrscheinlich einheimischen Bestattungen aus der pontischen Zone derselben Epoche sagen. Die in der letzten Zeit bei Nuntași (datiert im IV. — III. Jh. v. u. Z. [3]) und Comana (II. Jh. v. u. Z.) entdeckten Gräber sind Körpergräber.

Das Inventar beweist gleichfalls den in dieser Zone stärkeren griechischen Einfluß. Die Elemente der einheimischen Kultur — einige handgearbeitete keramische Bruchstücke — sind bloß symbolisch beigelegt, während das Material hellenistischen Stils vorherrscht: ein Kantharos, 2 Kylix, ein Lekythos, sowie eine gestempelte Amphora aus Thassos und ein Bronzespiegel (Abb. 7, 8) in Nuntași und eine Funzel, eine Amphora aus Rhodos mit 2 Stempeln, eine Amphorette, 2 Schüsseln und eine wunderschöne Schale mit geometrischen Verzierungen und Pflanzenornamentik aus Delos (Abb. 9) in Comana.

Was diese zwei einzeln entdeckte Gräber anbetrifft, heben wir die Möglichkeit hervor, daß sie nicht den einheimischen Bewohnern sondern den tiefer in die Dobrudscha eingedrungenen Griechen angehören könnten. In diesem Fall ist die Einführung keramischer Fragmente lokalen Ursprungs in die Gräber ein Beweis des Zusammenlebens der Griechen mit den Ansässigen, welcher für den Einfluß der einheimischen Bevölkerung auf die griechischen Kolonisten spricht.

*

Wenn wir einen allgemeinen Überblick über die Entwicklung der materiellen Kultur bei der bodenständigen Bevölkerung der Dobrudscha während der hellenistischen Periode, unter Berücksichtigung des griechischen Einflusses geben, können wir zusammenfassend folgendes sagen:

1. Die einheimische Bevölkerung ist in zwei dicht besiedelten Zonen konzentriert — die eine an der Küste des Schwarzen Meeres und die andere an der unteren Donau.

2. Der griechische Einfluß ist viel stärker in der pontischen Zone, wo die einheimischen materiellen Kulturformen im Verschwinden sind und die lokalen Erzeugnisse durch griechische ersetzt werden. Dort, wo die einheimische Keramik gut vertreten bleibt, verallgemeinert sich die Töpferscheibe.

3. In der pontischen Zone lebte die einheimische Bevölkerung mit den Griechen in engen ökonomischen und politischen Verhältnissen. Die Ansässigen

[1] Telița, S. Gavrilă und Gh. Cantacuzino, *a.a. O.*, Murighiol, G. 21, in MCA, VI, S. 328; G. 7; in SCIV, II—IV, 1955, S. 576; G. 14, in MCA, III, S. 248.

[2] Satu Nou, Nachricht übermittelt von Constantin Preda, Material im archäologischen Museum von Constanța.

[3] Studie von A. Rădulescu (unter Druck).

www.cimec.ro

dringen gewissermaßen in die Städte ein und leben mit den Griechen aus den benachbarten Kolonien zusammen.

4. Im Raum der unteren Donau sind die materiellen Kulturformen hallstättischer Tradition noch sehr gut erhalten, obwohl der griechische Einfluß besonders stark ist.

5. Nach den Dokumenten, die uns zur Verfügung stehen, nimmt die innere Zone an der Entwicklung der übrigen Gebiete nicht teil, sondern bildet eine Übergangszone.

6. Auch in der Donauzone, aber hauptsächlich in der pontischen, führte der Kontakt mit den Griechen zur Vertiefung der sozialen Unterschiede bei der einheimischen Bevölkerung. Im unteren Donauraum könnte diese Differenzierung durch den reichen Grabinhalt und die Anzahl importierter Gegenstände, oder durch die Existenz von Hügelgräbern festgestellt werden [1].

7. In beiden Zonen übte sich der griechische Einfluß auch auf den Überbau (Bestattungsbrauch) verschieden aus. An der unteren Donau erhält sich die Hallstatttradition der Feuerbestattung. Gleichfalls nach dieser Überlieferung sind auch die Urnen hauptsächlich spezifisch getische handgearbeitete Gefäße. Dieser Brauch könnte das Weiterbestehen und die längere Existenz dieser Keramik beeinflußt haben.

In der pontischen Zone findet man Körpergräber mit fast durchaus hellenistischem Inhalt. Vielleicht sind auch die zwei begrabenen Toten von Murighiol — die der pontischen Zone nächstgelegenen Grabstätte des Donauraumes — dem griechischen Einfluß zuzuschreiben. Wir machen auch hier die Einschränkung, daß die bestatteten Leichen der pontischen Zone und die aus Murighiol auch Griechen und nicht Einheimische sein könnten; in diesem Fall wäre dies ein Beweis dafür, daß die Griechen von den Einheimischen beeinflußt wurden.

Die Ergebnisse der in den Hügelgräbern der Nekropole und im Flachgräberfeld von Istria unternommenen Forschungen — wo sowohl Griechen als auch Eingeborene begraben sein konnten — sind noch ein Beweis für den gegenseitigen Einfluß zwischen Griechen und bodenständiger Bevölkerung.

★

Die vorliegende Mitteilung versuchte, verschiedene archäologische Daten zu sammeln und ein möglichst vollständiges Bild der Entwicklung einheimischer materieller Kultur aus der Dobrudscha während der hellenistischen Epoche zu geben. Gleichzeitig versuchten wir, einige Fragen über die Beziehungen der ansässigen Bevölkerung zu den Griechen und ihre wechselseitige Beeinflussung in der hellenistischen Epoche zu erläutern.

Viele Fragen bleiben natürlich noch unbeantwortet. Kommenden Forschern bleibt es vorbehalten, die noch dunkeln Fragen und Zeitabschnitte aufzuhellen.

[1] Z. B. die Tumulusnekropole von Histria.

www.cimec.ro

SUR LES MONNAIES DES CITÉS PONTIQUES DÉCOUVERTES SUR LE TERRITOIRE DES POPULATIONS LOCALES

PAR

BUCUR MITREA

(Bucarest)

En ce qui concerne les monnaies frappées par certaines cités grecques de la côte occidentale du Pont Euxin on a écrit des études approfondies qui font partie de certaines volumineuses monographies, dont la savante érudition rivalise avec l'acribie la plus prétentieuse.

B. Pick et K. Regling se sont acquis la reconnaissance des chercheurs pour leurs réalisations dans ce domaine d'investigations.

Depuis, d'autres chercheurs, marchant sur leurs traces, ont cherché à compléter avec de nouveaux types ou variétés de monnaies le *corpus* rédigé par les deux illustres numismates.

Certes, les dits savants ont apporté une précieuse contribution à la connaissance de ces importants documents historiques, que sont les monnaies des cités pontiques.

Mais leur effort en ce qui concerne leur recueil, leur classification et leur catalogue n'est pas égal à celui de l'interprétation historique. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas dépassé le stade d'un certain objectivisme caractérisé par sa sécheresse, n'ayant pu s'élever jusqu'à la précision du processus historique lui-même, attesté par la monnaie étudiée.

Le décalage provient de ce que les savants mentionnés ont fondé leurs études sur une conception idéaliste, qui leur fermait la voie d'une compréhension plus large et plus profonde des phénomènes.

Pour avancer d'un pas dans ce domaine d'investigation, il faut tenir compte du fait que le problème qui nous préoccupe renferme deux éléments fondamentaux: d'une part, la population autochtone et, de l'autre, les colons grecs. Il s'agit d'un processus complex bilatéral, celui des rapports entre les autochtones et les Grecs, longtemps negligé par certains chercheurs, ou laissé par d'autres sur un plan secondaire.

www.cimec.ro

Pour éclaircir ce processus historique, les savants soviétiques, parmi lesquels il faut surtout mentionner le nom de A. A. Iessen, ont apporté des contributions décisives concernant l'établissement des différentes étapes parcourues par les colonies grecques, ainsi que l'interdépendance qui s'établit entre elle et la population autochtone.

Du côté roumain, le mérite revient à l'académicien Em. Condurachi d'avoir puisé toutes les conclusions d'ordre historique des susdites prémisses et d'avoir établi avec clarté et d'une manière convainquante tant pour les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, que pour la population locale, certains points de vue nouveaux relatifs à l'étape initiale de ces relations.

La frappe de monnaies propres par les villes grecques de la côte roumaine du Pont Euxin, ainsi que leur utilisation par la population autochtone, constitue un moment important de l'histoire du développement de la société humaine dans cette partie de notre pays.

D'un côté, la population autochtone thraco-gète de Dobroudja se trouvait à cette époque dans la dernière phase de l'organisation gentilice patriarchale, tandis qu'à l'intérieur de l'aristocratie même, se détachent des personnages qui avaient commencé à jouer un rôle économique, social et politique de plus en plus important.

D'un autre côté, les colons grecs apportent un nouveau mode de production: l'esclavage.

Si dans la première étape des contacts entre la population autochtone et les Grecs nous avons à enregistrer un échange: marchandise contre marchandise, à une étape intermédiaire on emploie aussi un lingot-monnaie qui est formé par les pointes de flèches en bronze; puis, dans une étape ultérieure, durant laquelle les colonies grecques de Dobroudja s'étaient transformées elles aussi en centre de production, comme l'a si bien établi Em. Condurachi, la population locale, surtout l'aristocratie tribale, commence à accepter en échange des marchandises qui lui sont livrées, un autre équivalent, *la monnaie.*

Sans doute cet échange ne restera-t-il pas sans effet pour la structure sociale. Peu à peu, le processus de différenciation sociale, qui se développait déjà au sein de l'aristocratie, connaîtra un rythme plus vif qui allait hâter le passage à la phase de la société partagée en classes antagonistes et à l'apparition de l'Etat.

Dans les limites de ce problème majeur, la dispersion des monnaies frappées par la cité d'Histria joue un rôle important parcequ'elle peut nous délimiter géographiquement l'espace jusqu'auquel la cité d'Histria a pu étendre ses relations commerciales, influençant directement ou indirectement le développement des forces de production des populations autochtones et contribuant, à côté des autres facteurs, aux modifications de la structure sociale et économique des dites populations.

La région dans laquelle a le plus circulé la monnaie de la cité d'Histria est la Scythie mineure.

Nombreuses sont les localités dans lesquelles on découvre les drachmes en argent et aussi—ce qu'il y a de plus suggestif et de non moins significatif—la menue monnaie en bronze. Elles ont été découvertes dans des trésors compacts, et aussi grâce à des découvertes isolées.

Il serait fatigant et fastidieux de citer les noms des localités, quoique leur nombre ait beaucoup grandi, surtout depuis ces dernières années.

Ce que nous considérons — pourtant — nécessaire de rappeler, c'est que ces localités sont dispersées sur tout le territoire de la Scythie mineure, tant dans la

www.cimec.ro

zone du litoral, qu'à l'intérieur et sur le bord du Danube. (Voir la carte reproduite à la fin de notre article.)

Vers l'ouest, il semble que la monnaie histrienne ait pénétré plus profondément à l'intérieur du territoire géto-dace, utilisant pleinement la même voie de pénétration qui est le Danube.

Cela ressort — au moins — de certaines découvertes de drachmes histriennes trouvées le long de ce grand fleuve, dans différentes localités, comme Călăraşi (en Valachie) et Bistreţu (Olténie).

Certaines informations récentes sur lesquelles nous faisons nos réserves, en attendant leur confirmation ultérieure de découvertes sûres, prétendent qu'on a découvert des drachmes d'Histria aux environs de Rîmnicu Vîlcea.

Chez les Gèto-Daces de Transylvanie, les monnaies des colonies milésiennes du Pont Euxin n'ont pas pénétré dans cette première étape.

Toute autre est la situation des tribus gèto-daces du plateau de Moldavie.

De nombreuses découvertes de drachmes histriennes, les unes connues depuis longtemps, d'autres survenues à notre connaissance cette année à peine, confirment le fait, bien documenté du reste, que les tribus gèto-daces du plateau de Moldavie entretenaient des relations d'échange avec la colonie milésienne de l'embouchure du Danube. En échange des marchandises fournies, la population locale acceptait partiellement de *la monnaie*.

Sous ce rapport, très significative nous semble l'information de l'archéologue Radu Vulpe, qui a découvert des drachmes histriennes dans la forteresse gèto-dace de Poiana, en Basse-Moldavie.

A notre avis, il faut renoncer à l'idée de l'extension du commerce histrien jusque dans la région de Cracovic, parce que dans cette discutable découverte monétaire, il s'agit de monnaies tardives du III^e^ et IV^e^ siècles de n.è., parmis lesquelles se trouve aussi une monnaie histrienne en bronze, datant, très probablement, du III^e^ siècle de notre ère.

Si vers la région du nord-ouest le commerce histrien est limité chez les Gèto-Daces du plateau de Moldavie, en échange, vers le nord-est il continue le long de la zone du littoral du Pont, passant par Tuzla, puis par l'ancien Tyras, pour aboutir à Olbie et à l'embouchure du Dniepr et du Bug.

Il faut ajouter que les découvertes de monnaies histriennes, de drachmes en argent, comme de monnaies en bronze du type à la roue, ont été faites assez souvent dans les fouilles de Tyras et d'Olbie.

De plus, quelques trésors de drachmes histriennes, comme celui publié par P. O. Karyskovski, ont été trouvés ces dernières années à Cherson, c'est-à-dire sur le territoire d'Olbie.

La présence de la monnaie d'Histria, celle d'argent comme celle de bronze, sur le territoire du Pont septentrional, et surtout à Tyras et à Olbie, doit être interprétée comme un résultat des échanges commerciaux que la colonie ionienne de l'embouchure du Danube pratiquait avec les autres colonies ioniennes situées sur la côte septentrionale du Pont Euxin.

Cet échange commercial, fort probablement, doit être situé dans la période initiale de l'émission monétaire d'Histria et approximativement dans les trois premiers quarts du IV^e^ siècle av. n.è.

Comme résultat de ces relations d'échanges commerciaux qui ont existé entre la cité des bords du lac Sinoë et sa sœur Olbie, il faut considérer et expliquer la

www.cimec.ro

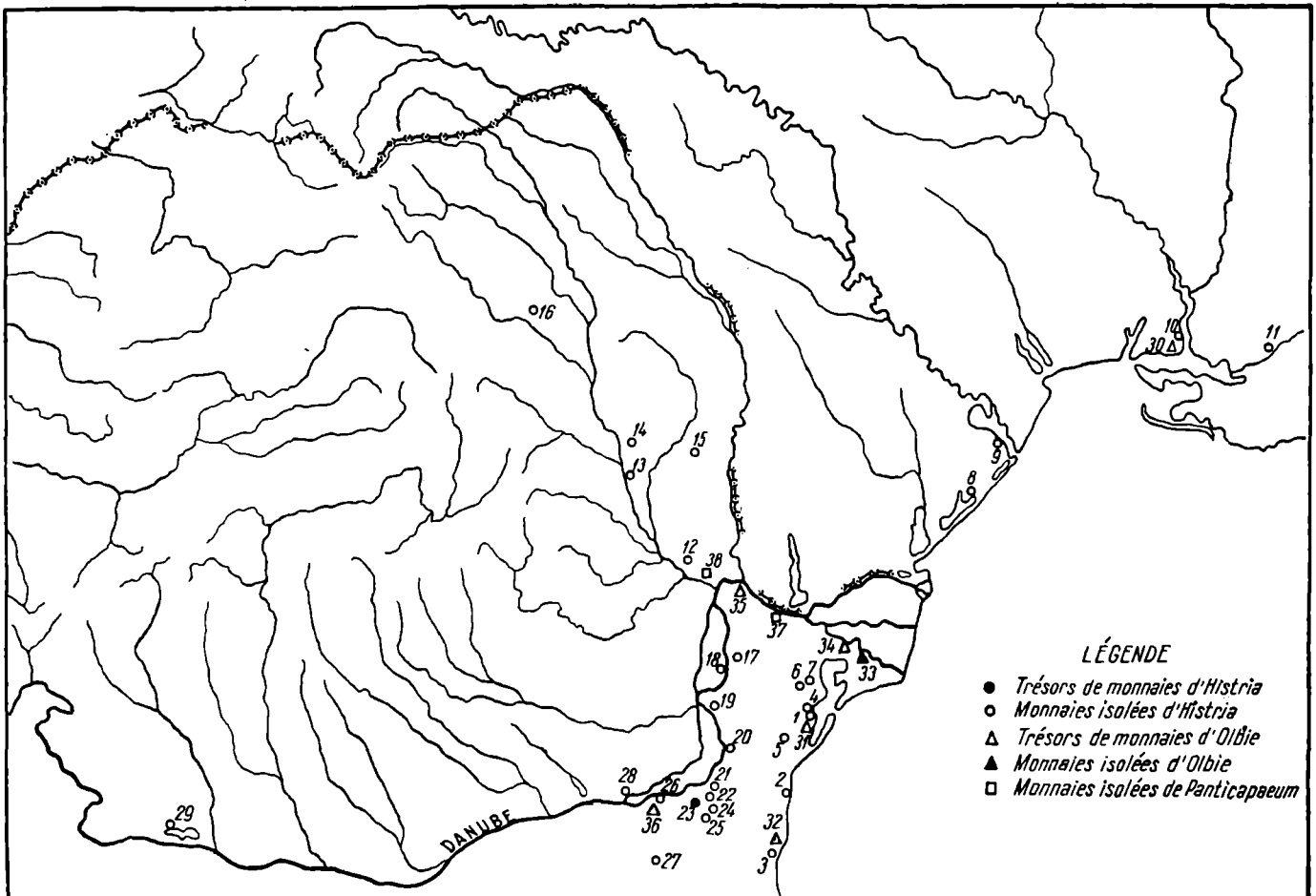


Fig. 1—Carte des localités où l'on a découvert des monnaies des cités pontiques.

www.cimec.ro

LOCALITÉS OÙ ONT ÉTÉ DÉCOUVERTES DES MONNAIES DE LA CITÉ D'HISTRIA

1. Histria
2. Constanţa
3. Mangalia
4. Sinoe
5. Gura Dobrogei
6. Camena
7. Babadag
8. Tuzla
9. Tyras
10. Olbia
11. Cherson
12. Piscu
13. Poiana
14. Unguri Găiceana
15. Obîrşeni
16. Căciuleşti
17. Piatra Frecăţei
18. Salcia
19. Hîrşova
20. Capidava
21. Rasova
22. Adîncata
23. Ion Corvin
24. Adamclisi
25. Nastratin
26. Canlia
27. Baraclar (R. P. de Bulgarie)
28. Călăraşi
29. Bistreţu

Localités où ont été découvertes des monnaies de la cité d'Olbie

30. Olbia
31. Histria
32. Mangalia
33. Murighiol
34. Mahmudia
35. Garvăn
36. Canlia

Localités où ont été découvertes des monnaies de la cité de Panticapée

37. Isaccea (Noviodunum)
38. Barboşi

www.cimec.ro

présence de nombreuses monnaies olbiennes et, généralement, du Pont nord, trouvées dans différents établissements, *oppida* ou ports, le long du Danube roumain.

Les forces de production se trouvant en plein développement chez les tribus gèto-daces ont été stimulées par le contact avec les Grecs et par l'introduction de ce nouveau moyen d'échange, qu'est la *monnaie*.

De cette manière, les relations de production gentilices-patriarcales se relâchaient, et la différence entre riches et pauvres s'accentuait de plus en plus, créant peu à peu les premisses d'une société divisée en classes antagonistes, qui meneront ultérieurement à la formation de l'Etat.

Pour les étapes suivantes, III^{e} —I^{er} siècles av.n.è., la place d'Histria dans les relations avec les tribus gèto-daces du nord et de l'ouest du Danube, est prise par une autre cité pontique: Callatis. Les monnaies en bronze, frappées par cette colonie dorienne, commencent à apparaître assez fréquemment dans les établissements gèto-daces de Valachie, ainsi qu'en Moldavie.

Pour le moment nous bornerons nos remarques à cette première époque. L'étude des étapes suivantes devra tenir compte aussi bien de la nouvelle situation survenue dans la société locale gèto-dace, que de l'évolution des cités grecques de Scythie mineure.

Contentons-nous de remarquer que pour le III^{e} et le II^{e} siècle av.n.è. on doit noter la présence des monnaies en bronze de la cité grecque de Callatis dans de nombreux *oppida* gèto-daces de Valachie et de Moldavie.

Nous estimons fort probable que les monnaies des autres cités pontiques, comme Mesembrie, Odessos, Apollonie et aussi celles d'autres cités du Pont septentrional, qui apparaissent parfois sur le même territoire, aient été vehiculées, au moins partiellement, par le moyen de cette colonie grecque.

L'étude des découvertes monétaires des cités pontiques, trouvées en pays gèto-dace, nous permet de mieux comprendre le processus d'évolution sociale et économique de ces populations.

www.cimec.ro

AUTOUR D'UN PROBLÈME DE NUMISMATIQUE ANTIQUE

Y a-t-il eu une monnaie d'or dace? A propos du statère à la légende ΚΟΣΩΝ

PAR

MAYER A. HALEVY

(Bucarest)

La monnaie d'or à la légende ΚΟΣΩΝ constitue depuis assez longtemps un des problèmes les plus débattus de la numismatique ancienne. Connue des archéologues et des collectionneurs depuis le milieu du XVI^e^ siècle, c'est-à-dire, depuis qu'elle avait été découverte en quantités relativement énormes — avec d'autres pièces d'or (des *lysimaques*, pour la plupart), — cette curieuse monnaie appartient essentiellement à l'aire archéologique de la Dacie, plus exactement à l'espace marqué par le réseau des anciens bourgs fortifiés des monts d'Orăştie qui dominent le centre de la région administrative actuelle de Hunedoara, dans la Transylvanie de sud-ouest. Dans la même région, on a découvert ultérieurement d'autres trésors monétaires de la même catégorie.

Nonobstant, il y a eu des numismates qui ont attribué cette monnaie à la *Thrace*, tandis que d'autres lui reconnaissaient une origine *scythe* (olbienne), sans parler de ceux qui, comme certains humanistes contemporains de la découverte, voyaient dans la légende ΚΟΣΩΝ le nom de la Cossea d'Etrurie, ou tout simplement celui de l'île de Cos, ou bien une *abréviation* plus ou moins fantaisiste. L'hypothèse la plus sérieuse, la plus acceptée généralement, identifie ce vocable avec le nom de quelque dynaste, soit du nom si répandu de *Kotys*, soit avec l'énigmatique *Cotiso* vaincu par les Romains et tué, selon Horace. A notre connaissance, l'érudit Carl Eder a été le seul numismate qui y ait vu le nom d'un monnayeur.

Examinons tout d'abord la monnaie en question, tout en jetant quelques coups d'œil sur l'histoire de sa découverte, laquelle nous éclairera sur bien des points.

C'est donc, selon toute vraisemblance, une monnaie d'imitation, une monnaie barbare; l'*unique* monnaie d'or qui nous soit venue de Dacie. Mais, à la différence des autres monnaies locales — qui sont anépigraphes —, celle-ci porte en exergue la légende ΚΟΣΩΝ, en lettres grecques le plus souvent inégales, mais toujours

www.cimec.ro

assez bien lisibles, gravées sous le type qui représente un consul romain en *procession*, à gauche, précédé et suivi d'un licteur *(processus consularis)*. Au revers, l'aigle romain, tenant dans ses serres une couronne de lauriers et un sceptre. Il en existe quatre types principaux, dont deux pourvus d'un monogramme $\mathcal{R}$, où la majorité des numismates déchiffre le nom: BRUTUS, attribuant ainsi l'émission de la monnaie au célèbre tyrannicide qui l'aurait fait battre en 42, peu de temps avant la fatale bataille de Philippes, donc en Macédoine. On rapproche (E. Babelon et d'autres auteurs) notre monnaie de celles du type LIBERTAS, où apparaît également le consul L. Junius Brutus s'avançant à gauche, entre deux licteurs, mais précédé d'un quatrième personnage, à savoir, le héraut ou l'*accensus*.




Max Bahrfeldt, qui a consacré une série d'études à cette monnaie dans les Berliner Münzblätter de 1912, afin de l'attribuer au « roi des Daces, Koson », — avait entrepris une enquête portant sur une centaine d'exemplaires dont la présence lui était signalée, soit dans les collections accessibles, soit dans les catalogues ou répertoires anciens ou encore dans certains cabinets numismatiques particuliers. Nous avons étudié un nombre de pièces à peu près double, dont une *quarantaine* se trouvaient en Roumanie, dans des collections publiques ou privées, avant la dernière guerre mondiale. Nous avons pu constater que la rareté des monnaies à la légende ΚΟΣΩΝ s'accentuait au fur et à mesure que notre enquête s'éloignait de l'Europe centrale, de l'espace carpatho-danubien, dont la Transylvanie forme le centre. Ainsi, tandis que le Cabinet du Musée National de Budapest en possède *six* exemplaires, la « Bundessammlung » de Vienne (ancienne collection impériale) *quatorze*, provenant touts de « Hongrie », de même que ceux du « Münzkabinett » de Berlin *(neuf)*, — le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de Paris n'en a qu'un seul exemplaire, et le British Museum, trois. Le Musée National de Prague possède lui aussi un exemplaire, sur la base duquel Zdenka Nemeškalová-Jiroudková rédigea son article publié dans *Numismatické listy* de 1957, en même temps que les recherches entreprises par N. P. Rozanova sur l'analyse des *six* exemplaires conservés au Cabinet du Musée A. S. Pouchkine, à Moscou. Les résultats de ces recherches ont été publiés dans le tome 66 de *Кратκие сообщения* de l'Institut d'Histoire de la Civilisation Matérielle de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Dans la presqu'île balkanique, les monnaies à ΚΟΣΩΝ sont extrêmement rares: le Musée National de Sofia en possède une seule pièce, et les multiples exemplaires (en argent !) que l'on avait attribués au Musée de Plovdiv ne correspondent aucunement, d'après nos recherches, à la réalité.

Ainsi donc, après l'étude de tous ces exemplaires et de leurs origines, nous avons pu établir avec précision — autant qu'il est possible de parler de précision en pareille matière — que la plupart proviennent de Transylvanie, et notamment des trésors monétaires découverts dans la région indiquée plus haut, depuis le milieu du XVI^{e} siècle. Les variantes en sont assez nombreuses: pour ce qui concerne les dimensions, le diamètre varie de 17 à 22 mm; et quant au poids, les différences sont encore plus remarquables: si, généralement, il semble que la monnaie à ΚΟΣΩΝ a pris comme étalon le statère d'or courant de Lysimaque, auquel elle est associée d'ailleurs dans toutes les trouvailles, présentant ainsi de petites différences communes d'une vingtaine de milligrames au maximum, la moyenne étant

www.cimec.ro

de 8,40 gr (8,20 à 8,60), — le Musée National de Budapest possède un « koson » dont le poids est de 10,08, c'est-à-dire dépassant de 20% la moyenne. Si l'on a en vue que le titre de l'or est encore plus élevé que celui des modèles thraces, l'excès dénote à coup sûr une origine locale; il s'agit d'une imitation survenue dans la catégorie des pièces d'or qui circulaient couramment dans le monde carpatho-balkanique de l'antiquité, à l'instar des pièces d'argent que l'on imitait également.

Après examen attentif des pièces et après une critique minutieuse des textes, il est avéré que, selon toute probabilité, non seulement *tous* les exemplaires de nos «kosons» proviennent des dits trésors transylvains, comme nous venons de le dire, mais encore qu'il n'y a aucune preuve que l'on en ait trouvé ailleurs, en dehors de l'aire limitée de la Dacie. Il ne saurait donc être question ni d'une origine thrace, comme l'avaient supposée tant de numismates, depuis Joseph Eckhel, qui, se rapportant à un témoignage d'Appien d'Alexandrie, concernant l'émission par M. Junius Brutus de monnaies d'or pour la solde de ses troupes, n'en reconnaissait pas moins que les « kosons » ont été trouvés exclusivement « en Dacie et dans la Hongrie inférieure », — ni d'une origine scythe, comme l'a considéré B. V. Head, dans sa classique *Historia nummorum*, suivi par Kahrstedt dans l'article respectif de la *Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaften* de Pauly-Wissowa-Kroll. Il va sans dire que l'hypothèse d'une relation avec la Cossea d'Etrurie ou avec une autre localité éloignée est aussi absurde que l'identification de KOΣΩN avec l'île de Cos, supposée pourtant par des hellénistes comme Lazius et Zamosius.

Il est tout autant impossible d'admettre avec des historiens plus récents son identification avec un nom de dynaste local, Kotys ou Cotiso. Cette dernière hypothèse a été soutenue par Max Bahrfeldt, Léon Ružička, Fr. v. Schrötter, dans son *Wörterbuch*, par le regretté Nicolas Iorga et par beaucoup d'autres. Mais, ces auteurs avaient fait abstraction d'un fait onomastique: Le nom de Kotys, dans tous les cas, représente un nom *théophore*, provenant originairement de l'appellation classique du dieu de la chance et du bonheur Koṭ, God, Gad, commun dans le Proche-Orient antique. Le phonème *ty* ou *ti* (du *di* ou *dy* originel) y est *essentiel*, et il est absolument inconcevable qu'un monnayeur l'ait éliminé, s'il avait dû marquer un pareil nom. Il y a des noms théophores apocopés, mais jamais on n'en trouvera de mutilés dans leurs éléments essentiels. Il ne peut donc pas y avoir de relation entre les noms communs en histoire et en épigraphie de Kotys et Koson. D. Detschew en a établi une démarcation assez nette, en rattachant ce dernier à *Kos*.

Devant l'impossibilité de citer une seule localité du nom de Cossa ou d'un nom apparenté dans tout l'espace géographique dont il est question, comme il est également impossible de citer un seul dynaste ou maître monnayeur du nom de Koson, il y aurait peut-être lieu de penser à un nom *commun* métrologique, à un terme certifiant tout simplement la qualité et la quantité de la monnaie, dont le rôle, comme l'ont d'ailleurs fait observer des archéologues comme V. Pârvan, C. Daicoviciu et Al. Ferenczi, n'a pas été de circuler, mais qui a dû servir, à l'instar des barres ou des lingots, de pièce de trésor seulement, comme moyen de paiement des mercenaires ou des auxiliaires originaires du monde barbare même. N. Iorga, en parlant des dynastes du nom de Kotys, observe dans une note que la métrologie antique connaissait une mesure de capacité, un *pondus* pharmaceutique

www.cimec.ro

s'appelant ainsi ou à peu près ainsi. Mais pour en revenir à notre « Koson », n'y pourrait-on pas voir aussi un mot à signification similaire?

ΚΟΣΩΝ ne signifierait alors qu'un symbole de la vérification et du marquage, forme du participe neutre du verbe πεσόω (comme chez Théophraste, *Caractères*, 23; conf. Schneider, Passow, etc.), qui, en dialecte ionien, si répandu même à l'époque hellénistique, change son π initial en « K ». On y aurait ainsi une locution analogue au fameux « mné, mné, tqel u-farsîn » du livre de *Daniel*. « Koson » exprimerait la même idée, à savoir que la pièce a été vérifiée et qu'elle est, en conséquence, garantie, comme étant de même valeur que le statère d'or.

www.cimec.ro

DIE THRAKISCH — RÖMISCHEN POLITISCHEN BEZIEHUNGEN AM VORABEND DER RÖMISCHEN HERRSCHAFT IN THRAKIEN

VON

THEOPHIL IWANOW

(Sofia)

Auf Grund neuer Beobachtungen möchte ich einige ergänzende Bemerkungen über die thrakisch-römischen politischen Beziehungen zur Zeit der Regierung des Kaisers Tiberius und der thrakischen Herrscher Rheskuporis II., Kotys und Rhoemetalkes II. machen.

Die erschöpfendste Schriftquelle über die Ereignisse in Thrakien in der ersten Hälfte des I. Jh. u. Z. sind die *Annalen* des Tacitus (II 64—67, III 38 und IV 46, 49—51). Von Tacitus *(Annal.* II 64) erfahren wir, daß Augustus nach dem Tode des Rhoemetalkes I.[1] im Jahre 13 u.Z. Thrakien unter Kotys[2], dem Sohn Rhoemetalkes, und Rheskuporis[3] dem Bruder Rhoemetalkes, aufteilte. Beide Herrscher waren Rom nicht in gleicher Weise ergeben. Zum Dank für die Reichstreue des gestorbenen Rhoemetalkes I. begünstigte Augustus bewußt Kotys, obwohl auch Rheskuporis II. nicht ohne Verdienste um Rom war. Zu Beginn des Aufstandes in Illyricum hatte er mit seinem Bruder Rhoemetalkes für das römische Reich in Mazedonien gekämpft. Tacitus *(Annal.* II 64) schreibt: *in ea diuisione arua et urbes et uicina Graecis Cotyi, quod incultum, ferox, adnexum hostibus, Rheskuporidi cessit.* Zweifellos konnte sich Rheskuporis mit einer derartig ungerechten Teilung nicht abfinden, und solange Augustus noch lebte, war sein gutes Einvernehmen mit dem Neffen nur ein scheinbares. Gleich nach dem Tode des Augustus begannen sich die freundschaftlichen Beziehungen beider Könige zu trüben. Rheskuporis

[1] *Prosopographia imperii Romani.* Pars III, Berolini, 1898, S. 130 f., Nr. 51; A. Premerstein, *Die Anfänge der Provinz Moesien*, ÖJh, I, 1898, Beibl., S. 181; G. I. Kazarow, **Принос към старата история на София**, Sofia, 1910, S. 12; C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V, Aus 500 Jahren vorrömischer Geschichte Südosteuropas, I. Teil, SBAW, CCXIV, 1932, S. 128 ff.; R. Vulpe, *Prioritatea agnaţilor la succesiunea tronului în Macedonia şi Tracia*, Bucureşti, 1934, S. 8 f. (Sonderdruck von der *Festschrift V. Pârvan).*

[2] *Prosopogr.*, I, S. 476 f., Nr. 1269.

[3] *Prosopogr.*, III, S. 128 f., Nr. 42.

www.cimec.ro

fiel in das Gebiet seines Neffen ein, um sich Teile davon anzueignen. Kaiser Tiberius wollte nicht, daß sich die Lage in Thrakien weiter zuspitzte. Er versuchte daher Kotys und Rheskuporis dazu zu bewegen, sich auf friedlichem Wege zu einigen. Tacitus beschreibt ausführlich die weitere Entwicklung der Ereignisse (*Annal.* II 6). Kotys fügte sich den Ratschlägen des Tiberius und entließ sofort die angeworbenen Truppen. Rheskuporis dagegen, der Friedfertigkeit nur vortäuschte, ersuchte Kotys um eine Zusammenkunft, um die zwischen ihnen bestehenden Streitfragen auf dem Verhandlungswege zu lösen. Kotys ging darauf ein, wurde aber arg überlistet. Rheskuporis bemächtigte sich seiner und besetzte daraufhin ganz Thrakien. Tiberius verständigte er brieflich, Kotys habe ihn angeblich aus dem Hinterhalt überfallen wollen, daß er ihm aber zuvorgekommen sei. Auch diesmal griff Tiberius nicht direkt ein, sondern ersuchte Rheskuporis lediglich um die Freilassung des Kotys. Die Schuldfrage sollte dann in einem Untersuchungsverfahren in Rom entschieden werden. Rheskuporis hat es aber vorgezogen, seinen Neffen zu töten anstatt ihn freizulassen. Tiberius teilte er jedoch mit, daß Kotys Selbstmord verübt habe. Auf diese Arglist wurde ebenfalls mit Arglist erwidert. Rheskuporis wurde festgenommen und unter Bewachung nach Rom gebracht, abgeurteilt und nach Alexandria verbannt, wo er im Jahre 19 u.Z. bei einem Fluchtversuche, oder weil man ihn loswerden wollte, getötet wurde (*Annal.* II 67).

Tiberius teilte daraufhin Thrakien zwischen Rhoemetalkes II., dem Sohne des Rheskuporis, und den minderjährigen Söhnen des getöteten Kotys, nämlich Rhoemetalkes, Kotys und Polemo auf, für die deren Vormund, der gewesene Prätor T. Trebellenus Rufus, die Landesverwaltung übernahm. Bei dieser Teilung erhielt Rhoemetalkes II. das nördliche thrakische Reich. Er hatte sich der Auflehnung des Vaters Rheskuporis erwiesenermassen widersetzt und sollte zeitlebens ein zuverlässiger Vasall Roms bleiben. Um die aufreizende Grenzführung bei der ersten Teilung Thrakiens zur Zeit des Augustus zu korrigieren, wurde ihm noch ein ausgedehntes, sehr ertragreiches Gebiet zugeteilt, Philippopel, das Hinterland von Anchialus (später die Stadt selbst), Apollonia und andere Städte.

Die Nachrichten Tacitus möchte ich hier durch einige epigraphische und numismatische Angaben über die Regierung des Rheskuporis und Kotys und die politischen Beziehungen mit Rom ergänzen. Die nach dem Tode des Rheskuporis entstandenen epigraphischen Denkmäler aus Thrakien bestätigen einerseits die richtige Schilderung des Tacitus über die Beziehungen zwischen Tiberius und Rheskuporis und werfen außerdem Licht auf einige unbekannte Ereignisse. Als zu Beginn unseres Jahrhunderts eine Apollo gewidmete griechische Inschrift aus der Zeit des Rhoemetalkes II. in Bizye (jetzt Viza) entdeckt wurde [1], machte H. Dessau darauf aufmerksam [2], daß die in der Inschrift erwähnten thrakischen Herrscher Rheskuporis und sein Sohn Rhoemetalkes zum Unterschied zu ihren Vorgängern nicht den erwarteten Titel βασιλεύς, sondern den Titel δυνάστης τῶν Θρᾳκῶν führen. Er begnügte sich jedoch nur mit der Feststellung dieser wichtigen Tatsache, versuchte aber nicht, sie zu erklären und mit den politischen Ereignissen während der Regierung der beiden Herrscher in Verbindung zu bringen. Es unterliegt jedoch keinem Zweifel, daß diese Degradierung des Rheskuporis auf

[1] H. Dessau, Ephem. epigr., IX, 1903—1913, S. 696; F. W. Hasluck, BSA, 12, 1905—1906, S. 175.

[2] Dessau, *op. cit.*, S. 703.

www.cimec.ro

sein unaufrichtiges Verhalten Kotys gegenüber zurückzuführen ist. Diese historische Tatsache findet eine abermalige Bestätigung in der im Jahre 1953 in Abritus bei Razgrad (Nordostbulgarien) entdeckten griechischen Inschrift aus der Zeit Rhoemetalkes' II. [1], die von demselben thrakischen Strategen Apollonius Eptaikentus wie die oben erwähnte Inschrift aus Bizye errichtet ist. Die Inschrift lautet (Abb. 1):

Βασιλεύοντος Θρᾳκῶ[ν Ροιμηταλκου]
βασιλέως Κότυος υἱωνοῦ [καὶ βασιλέως]
Ροιμηταλκου θυγατριδοῦ, [Ρησκουπορε-]
ως δὲ Θρᾳκῶν δυνάστο[υ υἱοῦ]
'Απολλώνιος Επταικενθο[υ γενόμενος]
στρατηγὸς 'Ανχιάλου κα[ὶ Σελλητι-]
κῆς καὶ Ρυσικῆς τὸν βω[μὸν ἀνέθηκεν].

In der Inschrift aus Razgrad sind die Vorfahren Rhoemetalkes II. aufgeführt. Während seine Großväter väterlicher- und mütterlicherseits, nämlich Kotys und



Abb. 1. Griechische Inschrift aus Abritus (Razgrad)

Rhoemetalkes I., Könige (βασιλεῖς) genannt werden, wird sein Vater Rheskuporis wieder als δυνάστης τῶν Θρᾳκῶν bezeichnet. Dieser politische Akt des Tiberius wirft ein Licht auf die unterschiedliche Politik Roms gegenüber den thrakischen Herrschern Kotys und Rheskuporis. Kotys, der treue Vasall der Römer, war vom Senat und vom Kaiser Tiberius als βασιλεύς anerkannt, wie eine griechische Inschrift aus Kallatis bezeugt ('Επὶ βασιλέος Κότυος τοῦ 'Ροιμητάλκα) [2], während der freiheitsliebende Rheskuporis degradiert und nur als δυνάστης τῶν Θρᾳκῶν anerkannt wurde.

Einige Gelehrte, unter denen Cary[3], Head[4], N. Muschmow[5] und andere, vermuten, daß beide thrakischen Herrscher, Kotys (bei Head — Kotys IV., bei Mu-

[1] Th. Ivanov, *Zwei Inschriften aus der antiken Stadt in der Nähe von Razgrad. Serta Kazarowiana*, pars II, Sofia, 1955 (= Bull. de l'Inst. archéolog., t. XIX), S. 167 ff., 183 f., Abb. I und 2; G. Mihailov, *Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, II, Serdicae MCMLVIII, S. 154—155, Nr. 743, Tafel 92, Abb. 743 (I)

[2] Th. Sauciuc-Săveanu, Dacia, I, 1924, S. 140; O. Tafrali, *La cité pontique de Callatis*, RA, XXI, 1925, S. 264 ff.

[3] M. Cary, *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore cimmerien*, Paris, 1752, S. 72 ff.

[4] R. V. Head, *Historia nummorum* [2], Oxford, 1911, S. 286.

[5] N. Muchmov, *Les monnaies des rois thraces*, Annuaire jubilaire de la bibliothèque nationale à Plovdiv, 1925, dédié à B. Diakovitch, S. 245—247.

www.cimec.ro

schmow — Kotys V.) und sein Onkel Rheskuporis, allgemeine Kupfermünzen geprägt haben, deren eine Seite das Bildnis des Kotys mit der Legende Κότυς βασιλεύς und die andere eine Nike mit Kranz und Palmenzweig und die Legende βασιλέως Ῥαισκουπόρεως darstellt. Cary erklärt Nike als Symbol eines gemeinsamen Sieges über irgendeinen feindlich gesinnten Volksstamm. In Wirklichkeit handelt es sich

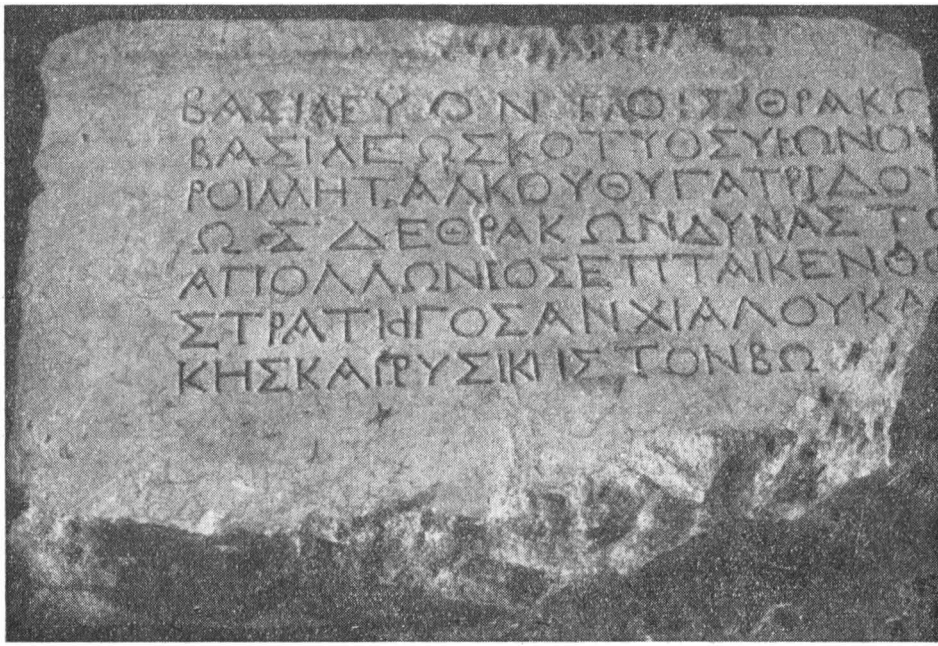


Abb. 2. Der Anfang der Inschrift aus Abritus

um Münzen des alten thrakischen Königs Kotys, des Sohnes Rheskuporis' I. und des Vaters beider Brüder Rhoemetalkes I. und Rheskuporis II. Dies beweist eine Inschrift aus Bizye[1] und eine Inschrift aus Athen[2].

Trotz seiner prorömischen Politik mußte Rhoemetalkes II.[3] das schwere Erbe seines Vaters Rheskuporis II. übernehmen. Er war lange Zeit nicht als βασιλεύς, sondern ebenso wie sein Vater nur als δυνάστης τῶν Θρᾳκῶν anerkannt. Diese Tatsache geht aus der erwähnten Inschrift aus Bizye hervor und wird auch durch die aus Abritus (Razgrad) bestätigt, in der ursprünglich am Anfang der Widmung folgendes gestanden hat[4]: Ἐπὶ τοῦ δυνάστου Θρακῶν Ροιμητάλκου (Abb. 2). Diese Denkmäler in Bizye und Abritus wurden, allerdings zu verschiedenen Zeiten, von dem thrakischen Strategen Apollonius Eptaikentus errichtet. Älter

[1] H. Dessau, Ephem. epigr., IX, S. 700 f.
[2] *Ibidem*, Nr. 2.
[3] *Prosopogr.*, III, S. 131, Nr. 51.
[4] Th. Ivanov, *op. cit.*, S. 171 f.; G. Mihailov, *op. cit.*, S. 154, Tafel 92, Abb. 743 (2) u. Tafel 93.

www.cimec.ro

ist die Inschrift aus Bizye, die etwa kurz nach dem Jahre 19 u.Z. entstanden sein dürfte, als Apollonius Eptaikentus nur im Gebiete um Anchialus (jetzt Pomorie) war Stratege (τῶν περὶ Ἀνχίαλον τόπων). Die Inschrift aus Razgrad, die einen *cursus honorum* des Apollonius Eptaikentus darstellt, ist einige Jahre später zu datieren, weil sie berichtet, daß Apollonius Eptaikentus nacheinander drei Strategien, nämlich Anchialus (nicht nur das Hinterland, sondern auch die Stadt selbst), Σελλητική[1] und Ῥυσική innehatte. Die letzte Strategie war bis jetzt nicht bekannt.

In einer anderen Inschrift auch aus Bizye[2], die Rhoemetalkes dem II. und seiner Gemahlin Pythodoris zur Gesundheit und Rettung gewidmet ist, wird ausdrücklich erwähnt, daß der Anlaß zur Errichtung des Altars seine Rettung im Kriege gegen die Coelaletae (man versteht auch die Dii und die Odrysen) im Jahre 21 u. Z. gewesen sei. Von Tacitus wissen wir, daß unter den Belagerern der Stadt Philippopoli, das zu Rhoemetalkes gehörte, Zwistigkeiten ausgebrochen waren, und Rhoemetalkes glücklicherweise durch einen Ausfall half. (*Annal.*, III, 38). In der Weihinschrift aus Bizye steht vor dem Namen Rhoemetalkes kein Titel. Man kann daher mit Sicherheit annehmen, daß im Jahre 21 u.Z. Rhoemetalkes II., trotz der den Römern geleisteten Hilfe bei der Niederschlagung des Aufstandes der freiheitsliebenden thrakischen Stämmen, unter denen die Coelaletae die Haupttrebellen waren, für Tiberius weiterhin nur als δυνάστης, nicht aber als βασιλεύς gegolten hat.

In der Inschrift aus Apollonia am Schwarzen Meer (jetzt Sozopol)[3], die Rhoemetalkes dem II. und seiner Gemahlin Pythodoris zur Gesundheit und Rettung errichtet ist, liest man keinen Titel vor dem Namen Rhoemetalkes. Es werden seine und ihre königlichen Großväter genannt, nicht aber sein Vater Rheskuporis. Dies begründet die Annahme, daß das Denkmal in die Zeit gehört, da Rhoemetalkes II. immer noch lediglich δυνάστης τῶν Θρᾳκῶν war.

Die Inschrift aus Abritus liefert noch andere sehr interessante und wichtige Angaben über die weiteren politischen Beziehungen zwischen Tiberius und Rhoemetalkes dem II. Nachdem die Widmung zu Ehren Rhoemetalkes' II. eine gewisse Zeit in dem Hauptheiligtum der Stadt Abritus gestanden hatte, haben Senat und Tiberius Rhoemetalkes den II. endlich als βασιλεύς offiziel anerkannt. Mit diesem Akt wurde ein Unrecht wiedergutgemacht, das noch aus der Zeit seines Vaters Rheskuporis herrührte. Dann ließ der Stratege Apollonius Eptaikentus den Titel δυνάστης auf der Inschrift aus Razgrad löschen und durch den neuerworbenen Titel βασιλεύς ersetzen. In ihrer letzten Fassung lautet der Anfang der Widmung so: „Βασιλεύοντος Θρακῶν Ῥοιμηταλκου". Es erhebt sich die Frage, welches die Ursache dieser Wendung in der Politik Tiberius gegenüber Rhoemetalkes dem II. ist und wann das geschehen ist. Eine Antwort hierauf geben uns auch die *Annalen* des Tacitus (IV, 46, 49—51). Im Jahre 26 u. Z. brachen erneut Unruhen unter der thrakischen Bergbevölkerung aus, die sich weigerte, für das römische Heer Soldaten zu stellen. Auch diesmal half Rhoemetalkes II. den Römern, den Aufstand seiner Landsleute niederzuschlagen, die mit unbeschreiblicher Selbstaufopferung um ihre Freiheit und Unabhängigkeit kämpften. Selbst Tacitus verschweigt nicht ihren Heldenmut und ihre Bereitschaft, eher zu sterben, als sich

[1] Die Stadt Abritus befand sich in der Strategie Σελλητική.
[2] Th. Mommsen; Ephem. epigr., II, S. 256, Nr. 8.
[3] G. Mihailov, *op. cit.*, S. 202 f., Nr. 399.

www.cimec.ro

lebend den römischen Erobern zu ergeben. Anscheinend ist Rhoemetalkes II. erst nachdem er acht Jahre lang (von 19—26) durch Taten bewiesen hatte, daß er zweifellos eine romfreundliche Politik betrieb, als βασιλεύς anerkannt worden. Auf Grund der Nachrichten des Tacitus und der neuen Beobachtungen in den Inschriften aus Bizye, Apollonia und besonders aus Abritus, ist die Berichtigung in der Titulatur Rhoemetalkes II. erst im Jahre 26 u. Z. anzusetzen. Das weitere Schicksal Rhoemetalkes des II. ist nicht bekannt.

Entsprechend der unter Rhoemetalkes dem I. und Augustus aufgekommenen Tradition ließ Rhoemetalkes der II.[1] ebenfalls eigene Kupfermünzen prägen, auf denen Tiberius und er selbst abgebildet waren. Auf diesen Münzen führt Rhoemetalkes der II. den Titel βασιλεύς im Widerspruch mit den epigraphischen Fakten. Dies beweist eher, daß Rhoemetalkes der II. sich selbst in seinem Königreich als βασιλεύς gegolten hat.

Die hier untersuchten schriftlichen Nachrichten des Tacitus sowie die epigraphischen und numismatischen Angaben bezeugen die unterschiedliche Politik des Tiberius gegenüber den beiden von Augustus und von ihm künstlich getrennten thrakischen Königreichen. Rom blieb auch in bezug auf Thrakien seiner Devise treu „diuide et impera!"

[1] Head, *op. cit.*, S. 286.

www.cimec.ro

FRIEDRICH ENGELS UND DAS URCHRISTENTUM

VON

JOHANNES IRMSCHER

(Berlin)

Die Frage nach dem geschichtlichen Ursprung des Christentums [1] ist keine esoterisch fachwissenschaftliche, und das Interesse an ihr beschränkt sich nicht nur auf die christliche Gemeinde, sondern sie geht auch den Profanhistoriker, den sozialistischen nicht ausgenommen, an. Es ist deshalb nicht zu verwundern, daß sie auch die Klassiker des Marxismus-Leninismus beschäftigte, ja daß selbst das Kommunistische Manifest zu ihr Stellung nahm: „Als die Welt im Untergehen begriffen war, wurden die alten Religionen von der christlichen Religion besiegt." [2]

Die nachfolgenden Darlegungen sollen zeigen, wie sich Friedrich Engels, der sich diesen Problemkreis in besonderem Maße angelegen sein ließ, in seinen verschiedenen Lebensetappen mit der Frühentwicklung des Christentums befaßte; sie berichten dabei von dem Niederschlag, den dieses Studium in Engels' Schriften fand, und sind schließlich bemüht, aus den Arbeitsweisen des Klassikers einige Schlußfolgerungen für eine marxistische Behandlung der Entstehung des Christentums zu ziehen [3]. Die Kürze der zur Verfügung stehenden Zeit zwingt zu äußerster Konzentration und nötigt dazu, mitunter mehr anzudeuten als auszuführen.

Bekanntlich kam Friedrich Engels aus einem Elternhause von streng pietistischer Observanz [4]. Gleichen Geistes war die Stadtschule in Barmen, die er bis

---

[1] Formulierung nach Friedrich Engels in: Karl Marx-Friedrich Engels, *Über Religion*, Berlin, 1958, 155.

[2] *Das Kommunistische Manifest*, Ausgabe Wurzen, 1945, 21.

[3] Inwieweit Н. Х. Юдикис in seiner Abhandlung *Маркс и Энгельс о некоторых вопросах истории древнего Рима* (УЗ Вологодского пединститута, 1951, 59 ff.) auf diese Fragen eingeht, vermag ich aus dem Referat von А. И. Немировский «Вестник древней истории» 1 (51), 1955, 56 ff., nach dem ich die Arbeit allein kenne, nicht zu übernehmen.

[4] Auguste Cornu, *Karl Marx und Friedrich Engels*, I, Berlin, 1954, 105. Wenn *ebd.* behauptet wird, daß Engels' Großvater Georg Bernhard van Haar „mit Vorliebe die Apokalypse kommentierte", so handelt es sich wohl lediglich um eine Fehlinterpretation der Behauptung von Gustav Mayer, *Friedrich Engels*, 1, 2. Auflage, Haag, 1934, 7, daß sich van Haar „mit Vorliebe apokalyptischen Betrachtungen hingab"; ein dokumentarischer Beweis fehlt übrigens für die eine wie für die andere Feststellung.

www.cimec.ro

zu seinem 14. Jahr besuchte [1], und als Schüler des Gymnasiums zu Elberfeld war Engels Pensionär des Direktors Johann Karl Leberecht Hantschke, eines Theologen und Altphilologen, den er hoch zu schätzen wußte [2]. Hantschke hinwiederum rühmt in dem Abgangszeugnis vom Jahre 1837 den „religiösen Sinn" des Primaners, dem gleichzeitig für das Fach Religion attestiert wird, daß er sich im evangelischen Dogma und der Kirchengeschichte auskenne und „in der Lektüre des Neuen Testaments (im Originale) nicht unerfahren" sei. [3]

Die religiöse Thematik begegnete also auf seiten des jungen Friedrich Engels einem lebhaften Interesse, das anfänglich unkritisch rezipierte; für seinen nächsten Lebensabschnitt dagegen verzeichnen wir eine zunehmend intensivere Überprüfung des Übernommenen, die von philosophischen (weniger von historischen) Fragestellungen ihren Ausgang nahm und schließlich Engels seine atheistische Position finden ließ. In einem Briefe an den Jugendfreund und Theologiestudenten Fritz Graeber bezeichnet er sich am 9. April 1839, inzwischen begeisterter Anhänger des Jungen Deutschlands geworden, als sehr liberalen Supranaturalisten. [4] Im gleichen Jahr kommt ihm David Friedrich Strauß' „Leben Jesu" [5] zu Gesicht [6], das man mit einiger Berechtigung als die „Anwendung der Hegelschen Philosophie auf die evangelische Geschichte" bezeichnet hat [7]; Strauß' Mythenlehre, die im Gegensatz zu dem Symbolismus Hegels in den biblischen Erzählungen das Wesentliche der christlichen Religion erkannte, leitete hin zu einer historisch-kritischen Betrachtung der Evangelien [8]. Fortsetzte diesen Weg das Studium der Schriften Bruno Bauers, das vor allem in Engels' Berliner Militärjahr 1841/42 fällt [9]. 1840 war Bauers „Kritik der evangelischen Geschichte des Johannes" und 1841/42 die erweiterte dreibändige „Kritik der evangelischen Geschichte der Synoptiker und des Johannes" erschienen [10], Werke, in denen der vormalige Parteigänger der Hegelschen Rechten die Entstehung der Evangelien nicht wie Strauß aus dem Gemeindebewußtsein, sondern aus dem Selbstbewußtsein des einzelnen ableitete, sie also als literarische Schöpfungen betrachtete, deren Wurzeln er in der Geisteswelt des Hellenismus suchte. [11] Es ist bezeichnend, daß Engels — offenkundig in richtiger Erkenntnis der Überspitzungen Bauers — an der Berliner Universität Vorlesungen des Alttestamentlers Ferdinand Benary belegte, um sich mit der von Bauer unterschätzten jüdischen Komponente des Urchristentums vertraut zu machen. [12] Zur Selbstverständigung legte er seine Gedanken

[1] Cornu, *a.a.*O. 107.

[2] Friedrich Engels, *Werke und Schriften bis Anfang 1844*, Berlin, 1930, 36; vgl. auch *ebd.*, 463.

[3] *Ebd.*, 480 f.

[4] *Ebd.*, 504; dazu Cornu, *a.a.O.*, 121.

[5] *Das Leben Jesu*, kritisch bearbeitet, 2 Bände, 2. Auflage, Tübingen, 1837.

[6] Werke und Schriften, *a.a.O.*, 552.

[7] F. R. Traub in *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, V, 2. Auflage von Hermann Gunkel und Leopold Zscharnack, Tübingen, 1931, 844.

[8] Dazu Cornu, *a.a.O.*, 127 f. und 189 f.

[9] Reinhard Seeger, *Friedrich Engels*, Halle, 1935, 129, bezweifelt — meines Erachtens ohne jeden Grund —, „daß der junge Engels Bruno Bauer ernsthaft gelesen hat", anerkennt aber, daß Bauer für Engels eine Autorität war.

[10] Die bibliographischen Angaben nach Martin Kegel, *Bruno Bauer*, Leipzig 1908, V.

[11] Zur Würdigung Bauers vgl. A. Meyer, in *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, *a.a.O.* I, 1927, 796 f., wo auch weitere Literatur verzeichnet ist.

[12] Karl Marx / Friedrich Engels, *Über Religion*, Berlin, 1958, 167.

www.cimec.ro

unter dem Titel „Studien zur Kritik der Evangelien" nieder; das Manuskript, das sich 1924 bei Eduard Bernstein befand[1], scheint seither verschollen.[2] Erhalten geblieben ist dagegen eine satirische Streitschrift im Zeitgeschmack, die anonym 1842 in Neumünster bei Zürich erschien: „Die frech bedräute, jedoch wunderbar befreite Bibel. Oder: Der Triumph des Glaubens. Das ist: Schreckliche, jedoch wahrhafte und erkleckliche Historia von dem weiland Licentiaten Bruno Bauer. . ."[3] Das „christliche Heldengedicht" in Knittelversen, bei dessen Abfassung der Faustprolog im Himmel Pate gestanden hat, gibt jedoch für unsere Fragestellung nichts aus.[4]

Soviel über die Lehr- und Wanderjahre! Aus dem Vorgetragenen wird deutlich geworden sein, daß sich Friedrich Engels in dieser Zeit die Befähigung erwarb, die hauptsächlichen Quellen des frühen Christentums im Urtext zu lesen, daß er sich gründlichst mit der zeitgenössischen Literatur zum Thema befaßte, daß aber diese seine Beschäftigung primär unter einem philosophisch-politischen, weniger einem allgemeinhistorischen Aspekt stand. Auf solch festem Fundament konnte Engels jedenfalls bei seinen weiteren Studien aufbauen.

Diese fanden einen ersten Niederschlag in der 1845 gemeinsam mit Marx abgefaßten „Deutschen Ideologie"; hier galt es, in der Auseinandersetzung mit Max Stirner die Dinge vom Kopf auf die Füsse zu stellen, den Primat der Ökonomie vor der Ideologie auch in bezug auf die Geschichte des frühen Christentums durchzusetzen.[5] „Es ist" „für deutsche Schöngeister und Schulmeister" „viel leichter", heißt es in der Schrift polemisch, „statt die Umgestaltung der wirklichen Eigentums- und Produktionsverhältnisse der alten Welt darzustellen, sich zu begnügen mit der christlichen Phantasie des Eigentums, die in Wahrheit nichts ist als das Eigentum der christlichen Phantasie".[6] Denn „der alte Christ hatte kein Eigentum an dieser Welt, er begnügte sich daher mit der Einbildung seines himmlischen Eigentums und mit seinem göttlichen Besitztitel. Statt an der Welt das Eigentum des Volks zu haben, stempelte er sich selbst und seine Lumpengenossenschaft zum 'Volk des Eigentums' ".[7]

41 Jahre später hat Engels in seiner Arbeit über Ludwig Feuerbach, die dann 1888 als selbständige Broschüre erschien, ganz ausdrücklich an die „Deutsche Ideologie" und ihre Fragestellungen angeknüpft.[8] Er handelt hier unter anderem über die Veränderungen in den religiösen Stoffen, welche durch Veränderungen bezüglich der ökonomischen und damit der Klassenverhältnisse hervorgerufen werden. Der

---

[1] Engels, *Werke und Schriften*, *a.a.O.*, LXXX.

[2] Unerwähnt bleibt es in der Bibliographie *Die Erstdrucke der Werke von Marx und Engels*, Berlin, 1955; es ist also jedenfalls unveröffentlicht.

[3] Engels, *Werke und Schriften*, *a.a.O.*, 251 ff.

[4] Ohne Kenntnis des Verfassers wird es von gegnerischer Seite charakterisiert als „ein fur die Kreise der Hallischen Jahrbücher kennzeichnendes geistloses Machwerk in schlechten Knittelversen" (Woldemar Schmidt und J. Haußleiter in der *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, II, 3. Auflage von Albert Hauck, Leipzig, 1897, 444).

[5] Bemerkungen zum selben Gegenstande finden sich in der Rezension von G. Fr. Daumer, *Die Religion des neuen Weltalters*, Hamburg, 1850 (Franz Mehring, *Aus dem literarischen Nachlaß von Karl Marx und Friedrich Engels 1841 bis 1850*, 3, 4. Auflage, Berlin, 1923, 402).

[6] Karl Marx / Friedrich Engels, *Die deutsche Ideologie*, Berlin, 1953, 191 f.

[7] *Ebd.*, 191.

[8] Friedrich Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, 2. Auflage, Berlin, 1951, 3 f.

www.cimec.ro

Untergang der alten Nationalitäten und die Entstehung des römischen Weltreichs, so zeigt Engels, brachte zugleich die alten Nationalgötter in Verfall, postulierte die Weltreligion — was deutlich wird in dem Bemühen, „allen irgendwie respektablen fremden Göttern neben den einheimischen in Rom Anerkennung und Altäre zu schaffen". [1] Doch der Versuch mußte scheitern, da im stillen bereits „die den Zeitumständen entsprechende Religion" „aus einer Mischung verallgemeinerter orientalischer, namentlich jüdischer Theologie und vulgarisierter griechischer, namentlich stoischer Philosophie entstanden war": das Christentum. [2] Und Engels stellt weiter die Aufgabe, die ursprüngliche Gestalt dieser Religion zu rekonstruieren, da die überlieferte Gestalt die der Staatsreligion ist, die das Nicänum prägte.

Engels selbst hat durch drei Aufsätze Wege gewiesen, diese Aufgabe zu lösen.

Bereits 1882 hatte er Bruno Bauer, der am 13. April jenes Jahres in Berlin als „literarischer Sonderling" [3] verstorben war, in der Wochenzeitung „Der Sozialdemokrat" einen Nekrolog gewidmet. [4] Dieser bot Gelegenheit, auf die Frage einzugehen, in der Bruno Bauer nach Engels' Meinung mehr geleistet hatte als alle, die ihn abschrieben und totschwiegen [5]: die Frage nach dem Ursprung des Christentums. Nachdem „Hegel der Philosophie die Aufgabe gestellt hatte, eine rationelle Entwicklung in der Weltgeschichte nachzuweisen" [6], kann es — so Engels — nicht mehr genügen, nach Art der Freigeister vorangegangener Jahrhunderte alle Religionen und damit auch das Christentum als Werk von Betrügern abzutun, vielmehr kommt es darauf an, die historischen Bedingungen zu erkennen, „unter denen sie entstanden und zum Herrschen gekommen" sind. [7] Speziell für das Christentum gelte es, das Paradoxon zu erklären, „wie es kam, daß die Volksmassen des römischen Reiches diesen noch dazu von Sklaven und Unterdrückten geprägten Unsinn allen anderen Religionen vorzogen, so daß endlich der ehrgeizige Konstantin in der Annahme dieser Unsinnsreligion das beste Mittel sah, sich zum Alleinherrscher der römischen Welt emporzuschwingen". [8]

Zur Auflösung dieses Paradoxons habe Bauer mehr beigetragen als irgendein anderer, indem er, Strauß' „verschwommene Mythentheorie" [9] hinter sich lassend, die Wurzeln der Vorstellungen aufspürte, „die im Christentum zu einer Art System verknüpft worden sind" [10] — vornehmlich bei Philon und in der Stoa, wobei Engels ergänzend hinzusetzt, „daß es popularisierte philonische Vorstellungen waren und nicht Philos Schriften unmittelbar, aus denen das Christentum hervorging". [11] Engels berührt dann kurz die Apokalypse als ein Zeugnis für „das Christentum in seiner ersten Gestalt" [12] und handelt schließlich, über Bauer hinausgehend, „über

---

[1] *Ebd.*, 55.
[2] *Ebd.*, 56.
[3] Karl Marx / Friedrich Engels, *Über Religion*, Berlin, 1958, 155.
[4] Dieser ist offenkundig Ernst Barnikol, *Das entdeckte Christentum im Vormärz*, Jena, 1927, entgangen; sonst wären seine Formulierungen § 3 S. 1 f. unverständlich.
[5] So die Feststellung eines Opponenten: Kegel, *a.a.O.*, 1: „... war Bauer für die gelehrte Welt schon abgetan, bevor er gestorben war."
[6] *A.a.O.*, 155.
[7] *A.a.O.*, 156.
[8] *A.a.O.*, 156.
[9] *A.a.O.*, 156.
[10] *A.a.O.*, 158.
[11] *A.a.O.*, 158.
[12] *A.a.O.*, 158.

www.cimec.ro

die Ursachen, die dem Christentum zum Sieg und zur Weltherrschaft verholfen haben".[1] Er analysiert die komplizierte Klassenlage im römischen Imperium und die aus ihr sich ergebende ideologische Situation und zeigt dabei, daß es zu jener Epoche in allen Klassen Menschen genug gab, die nach Trost und Erlösung suchten, ein Bedürfnis, dem keine Philosophie und keine Religion der Zeit so sehr entgegenkam wie gerade das Christentum.

Wenig später hat Engels ausführlicher über die Apokalypse gehandelt, deren Quellenwert für die Geschichte des Urchristentums er bereits in seinem Bruno-Bauer-Aufsatz andeutete, und zwar in einem Artikel mit dem Titel „The Book of Revelation", der 1883 in der englischen Freidenkerzeitschrift „Progress" erschien.[2] Darin stellt Engels zunächst die Existenz einer Wissenschaft fest, die er als „fast ausschließlich deutsch" bezeichnet, nämlich der historischen und philologischen Bibelkritik.[3] Ihr gegenüber sei der berühmte Renan nur „ein armseliger Plagiator", der freilich in einem Punkte das Richtige traf, wenn er nämlich die urchristliche Gemeinde weniger mit den Kirchengemeinden der Gegenwart als vielmehr mit den „Ortsgruppen der Internationalen Arbeiter-Assoziation" verglichen sehen wollte[4]: Hier wie da mannigfache Sekten und einander widersprechende individuelle Meinungen, alle aber geeint durch unerbittliche Feindschaft gegenüber dem herrschenden System"[5]. Am klarsten trete das alles in Erscheinung in dem Buche der Offenbarung, nach Engels der mit Sicherheit ältesten Schrift des Neuen Testaments, in der das Christentum in seiner primitivsten Form faßbar ist — mit nur einem „vorherrschenden dogmatischen Punkt: daß die Gläubigen durch das Opfer Christi gerettet wurden".[6] Für die Datierung aber berief sich Engels auf eine von ihm 1841 gehörte Vorlesung Ferdinand Benarys, der die Apokalypse auf der Grundlage von Kapitel 13, 7—18 unter Galba oder allenfalls Otho abgefaßt sein und in ihren Prophezeiungen auf den (falschen) Nero bezogen wissen wollte.[7]

Und noch ein drittes Mal ist Friedrich Engels, und zwar in einer seiner letzten Veröffentlichungen überhaupt, auf diesen Fragenkomplex zurückgekommen, in seinem Aufsatz „Zur Geschichte des Urchristentums", den er im Jahrgang 1894/95 der „Neuen Zeit" erscheinen ließ.[8] Wieder nimmt er bezug auf die Parallelen zwischen der Geschichte des Urchristentums und der Frühperiode der modernen Arbeiterbewegung, die er durch persönliche Erinnerungen an die Zeit des Vormärz

---

[1] *A. a. O.*, 158.

[2] Ich zitiere nach der deutschen Übersetzung in Karl Marx / Friedrich Engels, *Über Religion*, Berlin, 1958, 164 ff.

[3] *A.a.O.*, 164.

[4] *A.a.O.*, 164.

[5] *A.a.O.*, 165.

[6] *A.a.O.*, 166. Das dort zwischen „vorherrschenden" und „dogmatischen" gesetzte Komma ist sinnwidrig.

[7] Dieser Zeitansatz wird jetzt kaum mehr geteilt; die gängigen Handbücher (z. B. Otto Stählin bei Wilhelm von Christ, *Geschichte der griechischen Literatur*, II, 2, 5. Auflage von Wilhelm Schmid, München, 1913, 953; Rudolf Knopf (Hans Lietzmann), Heinrich Weinel, *Einführung in das Neue Testament*, 5. Auflage, Berlin, 1949, 149; Paul Feine, *Einleitung in das Neue Testament*, 9. Auflage von Johannes Behm, Leipzig, 1950, 285 ff.) setzen sie durchweg in der Zeit Domitians an, da sich Benarys Lösungsvorschlag des Zahlenrätsels 666 nicht hat halten können (über die verschiedenen Versuche unterrichtet Ernst Lohmeyer, *Die Offenbarung des Johannes*, Tübingen, 1926, 115 ff.).

[8] Jetzt bequem zugänglich in dem bereits mehrfach erwähnten Sammelband *Über Religion*, S. 255 ff.

www.cimec.ro

und der Ersten Internationale verlebendigt[1], und noch immer bezeichnet er die deutsche Bibelkritik als die bis jetzt „einzige wissenschaftliche Grundlage unsrer Kenntnis der Geschichte des Urchristentums".[2] Innerhalb dieser unterscheidet er zwei Richtungen, einmal die Tübinger Schule, der er David Friedrich Strauß zurechnet, und zum anderen die durch Bruno Bauer vertretene Linie. In prägnanter Weise kennzeichnet er den Unterschied zwischen den beiden Richtungen dahingehend, daß die Tübinger Schule „in dem von ihr unangefochtenen Residuum der neutestamentlichen Geschichte und Literatur das äußerste Maximum dessen bot, was die Wissenschaft sich heute selbst noch als streitig gefallen lassen kann", während sich bei Bauer das Maximum dessen finde, was sich darin anfechten läßt.[3] Zwischen diesen Grenzen liege „die tatsächliche Wahrheit", wobei es zweifelhaft sei, inwieweit sie sich mit den heutigen Mitteln bestimmen lasse; neue Funde würden zur Lösung der Fragen mehr beitragen können als alle Kritik. Der Rest des Aufsatzes ist der Offenbarung des Johannes gewidmet und wiederholt im wesentlichen, was Engels bereits früher im „Progress" veröffentlicht hatte.

Damit haben wir die wichtigsten und umfangreichsten Äußerungen Friedrich Engels' zu unserem Thema festgehalten. Fragen wir nunmehr, in welcher Weise diese weiterwirkten und Forschung wie publizistische Darstellungen befruchteten! In der zünftigen Wissenschaft blieben sie unberücksichtigt und wahrscheinlich auch unbekannt[4], so daß beispielsweise ein überkonfessionelles Sammelwerk wie „Die Religion in Geschichte und Gegenwart"[5], diese Seite der Engelsschen Publizistik überhaupt nicht erwähnt. Aber auch in sozialistischen Kreisen sind diese Arbeiten, wie mir scheinen will, nicht in dem Maße ausgewertet worden, wie sie es verdienten.[6] Karl Kautsky ließ nach Vorarbeiten in der „Neuen Zeit"[7] 1908 ein Buch über den „Ursprung des Christentums"[8] erscheinen, in dem er auf Engels' Veröffentlichungen nur insoweit einging, als er dessen Parallelen zwischen Frühchristentum und Arbeiterbewegung gegen modernistische Mißdeutung geschützt sehen wollte.[9] Neben mancherlei Vorzügen, die sein weit über das Thema hinausgreifendes Werk zweifelsohne besitzt und die auch von theologischer Seite anerkannt

[1] Ähnliche Parallelen zog er in der am 6. März 1895 abgeschlossenen Einleitung zu der Neuausgabe von Karl Marx' *Klassenkämpfen in Frankreich* (von mir benutzt in der Ausgabe: Karl Marx, *Die Klassenkämpfe in Frankreich 1848 bis 1850*, Berlin, 1951, 27 f.); vgl. dazu die interpretatorischen Bemerkungen von Karl Kautsky, *Der Ursprung des Christentums*, 14. Auflage, Berlin, 1926, 494 ff.

[2] *Über Religion*, *a.a.O.*, 260.

[3] *A.a.O.*, 262.

[4] Das apologetisch-tendenziöse Buch von Heinrich Weinel, *Jesus im neunzehnten Jahrhundert*, 8.—10. Tausend, Tübingen, 1907, z.B. hat S. 174 ff. einen Abschnitt „Die sozialen Richtungen in Deutschland und ihre Stellung zu Jesus", erwähnt darin aber weder Engels noch Marx. F. X. Kiefl, *Die Theorien des modernen Sozialismus über den Ursprung des Christentums*, Kempten, 1915, 43 ff. gibt wenigstens ein freilich unzulängliches Referat über die Abhandlung *Zur Geschichte des Urchristentums*.

[5] Artikel *Engels* von I. Fetscher in der 3., von Kurt Galling hgg. Auflage, II, Stuttgart, 1958, 470 f.

[6] So läßt sie Angelica Balabanoff, *Marx und Engels als Freidenker in ihren Schriften*, Berlin, 1930, völlig unerwähnt.

[7] *Die Entstehung des Christentums*, Die neue Zeit, 3, 1885, 481 ff. (ohne irgendeine Bezugnahme auf Engels); vgl. auch Karl Kautsky, *Vorläufer des neueren Sozialismus*, I, Nachdruck, Berlin, 1947, 33 ff.

[8] Von mir benutzt in der oben, Anmerkung 1, angeführten 14. Auflage.

[9] *A.a.O.*, 493 ff.

www.cimec.ro

wurden[1], blieb Kautsky freilich selbst vor der Gefahr der Modernisierung nicht bewahrt, wenn er, beeinflußt von Albert Kalthoff[2], das Urchristentum simplifizierend und über die sichere Quellenbezeugung hinausgehend als eine proletarisch-revolutionäre Bewegung mit kommunistischer Lebenshaltung und rein irdischem Messianismus charakterisierte.[3] Franz Mehring hat Kautskys Buch eine eingehende, im wesentlichen positive Besprechung gewidmet;[4] sonst schweigt, soweit ich sehe, die deutsche sozialistische Literatur über den Themenkreis.[5]

In der Sowjetunion, wo das Christentum in der Gestalt der orthodoxen Staatskirche begegnete, fehlt die Notwendigkeit, sich mit einer wissenschaftlichen Theologie von der Art der deutschen Bibelkritik auseinanderzusetzen. Man knüpfte daher — vor allem auch in der antireligiösen Propaganda — mit Vorliebe bei den französischen Aufklärern an und legte außerdem lange Zeit besonderes Gewicht darauf, die Historizität Jesu zu bestreiten[6] — eine Frage, die, worauf bereits Mehring hinweis[7], gerade vom marxistischen Standpunkt her durchaus zweitrangig ist, wenn sich eben nachweisen läßt, daß sich die Gedankenelemente des Christentums im einzelnen bereits früher, im Hellenismus und im Judentum finden, die aber hier zur Folge hatte, daß ein Autor wie Arthur Drews trotz seiner bewußt reaktionären Tendenzen[8] vielfach als Autorität galt.[9] Mit der Überwindung der Überspitzungen der Pokrowski-Schule und der Herausbildung einer marxistischen Religionswissenschaft zeigte sich jedoch eine allmähliche Wandlung und stärkere Rückwendung zu Engels' historischer Betrachtungsweise[10], ein Prozeß, der indes noch keineswegs zum Abschluß gekommen ist.[11]

---

[1] Vgl. z. B. Hans Windisch, *Der messianische Krieg und das Urchristentum*, V und 2, Tübingen, 1909.

[2] Über dessen Arbeiten zum „Christusproblem" vgl. Albert Schweitzer, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, 5. Auflage, Tübingen, 1933, 345 ff.

[3] Dazu referierend Lieb in *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, III, 2. Auflage von Hermann Gunkel und Leopold Zscharnack, Tübingen, 1929, 710. Gegen Kautskys Modernismen kritisch vom Standpunkt des Theologen Hans von Schubert, *Christentum und Kommunismus*, Tübingen, 1919, 5 ff.

[4] *Die neue Zeit*, 27, 1, 1909, 281 ff.

[5] Ich meine die wissenschaftliche Literatur; im Agitationsmaterial ist die Thematik natürlich — auf recht unterschiedlichem Niveau — vielfach behandelt worden. Die Schriften von Max Maurenbrecher (z. B. *Von Nazareth nach Golgotha*, Berlin, 1909; *Auferstehungs-Geschichten, ebd.*, 1910; *Weihnachts-Geschichten, ebd.*, 1910; *Der geschichtliche Jesus, ebd.*, 1910) schließe ich, da sie aus anderem Boden erwachsen sind, hier aus.

[6] Daß man sich dabei auf eine Linie stellte mit dem dogmatischen Radikalismus, dem Antipoden des Historismus, wurde man wohl nicht inne; zur Sache vgl. Hans Lietzmann, *Geschichte der Alten Kirche*, 1, Berlin, 1932, 34 und ferner Adolf Harnack, *Aus Wissenschaft und Leben*, II, Gießen, 1911, 167 ff.

[7] *A.a.O.*, 282 und 291.

[8] W. I. Lenin, *Über Religion*, 2. Auflage, Berlin 1956, 82 f.

[9] Daß Christus und die Apostel mythologische Gestalten seien, unterstreicht z. B. noch die *Всемирная история*, II, Moskau, 1956, 666.

[10] Auf diese Entwicklung machte bereits — in einigen Kleinigkeiten der Korrektur bedürftig — Wilhelm Hartke, Deutsche Literaturzeitung 80, 1959, 605 ff. aufmerksam; ausführlich unterrichtet darüber Я. А. Ленцман bei А. Б. Ранович, *О раннем христианстве*, Moskau, 1959, 7 ff.; böswillig-tendenziös Bernhard Stasiewski, *Saeculum 11*, 127 ff. (E. M. Staermann S. 170 ist eine Wissenschaftlerin!). Als weitwirkendes Beispiel der Hinwendung zu Engels führe ich die Darstellung bei N. A. Maschkin, *Römische Geschichte*, deutsch, Berlin, 1953, 543 ff. an.

[11] So schweigt erstaunlicherweise der Artikel Энгельс in der *Большая советская энциклопедия*, XIL, 2. Auflage, Moskau, 1957, 43 ff. über diese Seite von Engels' wissenschaftlicher Tätigkeit ebenso wie der aus der ersten Auflage der Enzyklopädie geschöpfte

www.cimec.ro

Seit Engels' Lebzeiten ist jedoch auch die „deutsche Bibelkritik", um seine eigenen Worte aufzunehmen, oder, um weiter auszugreifen, die neutestamentliche Wissenschaft, die Patristik und die kirchengeschichtliche Forschung nicht untätig gewesen [1], nicht zuletzt auch in bezug auf sozialgeschichtliche Fragestellungen. [2] Ferner ist die Althistorie inne geworden, daß ein so weitwirkendes Phänomen wie das Christentum nicht erst in seiner voll ausgebildeten Gestalt Gegenstand ihrer Studien bilden kann, sondern bereits in seinen Ursprüngen und Anfängen erfaßt werden muß. [3] Und schließlich sind die von Engels erwarteten Neufunde in reicher Zahl eingetreten [4]; ich erinnere nur an den Pap. Rylands Gr. 457 aus der ersten Hälfte des zweiten Jahrhunderts mit Versen des Johannesevangeliums [5], an die biblischen Papyri der Sammlung Chester Beatty [6], an die koptischen Manichaica [7], an die Funde von Qumran [8] und Nag Hammadi. [9] Eine marxistische Behandlung der Frühentwicklung des Christentums, die ein dringendes Desiderat darstellt, weil sie geeignet ist, neue Aspekte zu eröffnen und auf offene Fragen Antwort zu geben, kann, ohne selbst Schaden zu nehmen, weder an solchen Fakten, wie den eben erwähnten, noch an der philologisch-historischen Arbeit der traditionellen Disziplinen vorübergehen [10], so heftig sie diese auch wird kritisieren müssen, wenn sie sich anderen Verpflichtungen stärker verbunden fühlen sollten als der, die historische Wahrheit zu erforschen. Sie knüpft damit unmittelbar an Engels an, der, wie wir sahen, selbst die Fachwissenschaft seiner Zeit mit Aufmerksamkeit verfolgte und ihre Ergebnisse für seine eigenen Arbeiten nutzbar machte, die ihrerseits wiederum methodisch wie inhaltlich vielfältige Anregungen enthalten, welche die Fachwissenschaft unserer Tage erst zu einem Teil aufgenommen und verwertet hat.

Sammelband *Friedrich Engels der Denker*, hgg. von Willi Schulz, 1. Nachdruck Basel 1946, oder die ausführliche Biographie von E. A. Степанова, *Фридрих Энгельс*, 2. Auflage, Moskau, 1956.

[1] Die hier notwendige Anknüpfung auch für den marxistischen Forscher betont L. Varcl, *O vzniku křesťanství*, Prag, 1960, besonders 2 ff.

[2] Als Beispiel für viele vgl. Ernst Troeltsch, *Gesammelte Schriften*, I, Nachdruck, Tübingen, 1919, 29 ff., oder die Hinweise bei Adolf von Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums*, I, 4. Auflage, Leipzig, 1924, 2, Anmerkung 1 und im Handbuch der Kirchengeschichte, 1: Erwin Preuschen und Gustav Krüger, *Das Altertum*, 2. Auflage von Gustav Krüger, Tübingen, 1922, 47 ff. Auch an die Herausbildung einer selbständigen Disziplin „Neutestamentliche Zeitgeschichte" (dazu Herbert Preisker, *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, Berlin, 1937, 1 ff.; ressentimentgeladen Р. Ю. Виппер, *Вестник древней истории*, I [14], 1941, 65) ist zu erinnern, wiewohl zuzugeben ist, daß diese derzeit noch überwiegend ideengeschichtlich orientiert und interessiert ist.

[3] Dazu etwa Eduard Meyer, in dem Werk, mit dem er das Tabu durchbrach: *Ursprung und Anfänge des Christentums*, 1, Stuttgart, 1921, VII.

[4] Hierzu auch Ленцман, *a.a.O.*, 25 ff.

[5] Hans Lietzmann, *Kleine Schriften*, 2. hgg. von Kurt Aland, Berlin, 1958, 180.

[6] *Ebd.*, 180.

[7] Carl Schmidt und H. J. Polotsky, *Sitzungsberichte der Preußischen Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-historische Klasse, 1933, 4 ff.

[8] Aus der umfangreichen Literatur führe ich nur an: Hans Bardtke, *Die Handschriftenfunde am Toten Meer*, Berlin, 1952, passim, und denselben *Das Altertum I*, 1955, 15 ff, ferner А. П. Каждан, *Вопросы истории религии и атеизма* IV, 1956, 280 ff.

[9] Instruktiv zur ersten Information Willem Cornelis van Unnik, *Evangelien aus dem Nilsand*, deutsch von Jean Landré, Frankfurt, 1960, passim.

[10] Diese Entwicklungen sind z.B. übersehen in dem Überblick über die Forschung beim Artikel *Христианство* der *Большая советская энциклопедия* XLVI, 2. Auflage, Moskau, 1957, 353; А. П. Каждан, *Религия и атеизм в древнем мире*, Moskau, 1957, 275 ff. berücksichtigt sie wenigstens teilweise.

www.cimec.ro

RÖMISCHE BÜRGERRECHTSVERLEIHUNG UND KOLONISATION IN THRAKIEN VOR TRAJAN

VON

B. GEROV

(Sofia)

Die südlich vom Hämus liegenden Gebiete Thrakiens, ohne die Küste des Ägäischen Meeres, der Propontis und teilweise des Schwarzen Meeres, sowie die Nordabhänge des Gebirges bildeten, wie bekannt, in julisch-klaudischer Zeit das unter römischer Kontrolle stehende thrakische Reich, das im Jahre 45, nach dem Tod des Rhoemetalkes III. als Provinz Thrakien dem Reich einverleibt wurde.

Die Stellung, die die Römer der einheimischen Bevölkerung der neuen Provinz gegenüber einnahmen, war nicht die gleiche zu beiden Seiten des Hämus. Im Norden galten die militärischen Massnahmen, die die mösische Provinzialverwaltung wegen der häufigen Einfälle von jenseits der Donau getroffen hatte. Im Süden behandelte die Provinzialregierung die Thraker milder, ohne den von ihnen geleisteten Widerstand bei der Gründung der Provinz zu beachten. Hier bestand eine römerfreundliche Partei, deren Führer zum Teil Mitglieder der letzten thrakischen Dynastie waren, zum Teil der thrakischen Aristokratie angehörten. Die Verwaltung stützte sich gleich nach der Gründung der Provinz auf diese römisch gesinnte Oberschicht. Die aus den mehr oder weniger hellenisierten Familien der thrakischen Aristokratie stammenden Verwalter der Strategien unter den thrakischen Königen behielten vielleicht in den meisten Fällen ihre Stellung oder bekamen neue zugewiesen. Mit der Verwaltung der von den Römern gelegentlich vergrößerten Zahl der Strategien wurden meistens Mitglieder der römerfreundlichen thrakischen Familien betraut. Dies läßt sich aus den wenigen auf uns gekommenen Inschriften aus dieser Zeit ersehen. Wir kennen bis jetzt zwei Strategen der thrakischen Könige, den einen Φάρσαλος Βιθυος unter Rhoemetalkes I. oder II., und den anderen 'Απολλώνιος 'Επταικενθου unter Rhoemetalkes II. (nach dem Jahre 19 u.z.)[1]. In der vor 15

[1] G. Mihailov, IGBulg., I, 12; Hasluck, BSA, XII, 1905–1906, 175; T. Ivanov, BIA Bulg., XIX, 1955, 167 ff = G. Mihailov, IGBulg., II, 743.

www.cimec.ro

Jahren im Gebiete des antiken Topeirus gefundenen Inschrift mit den Namen von 33 Strategen der Provinz Thrakien, die sich zwischen den Jahren 46 und 54 datieren läßt [1], könnte man die Strategen Τιβέριος Κλαύδιος Ῥοιμηταλκας Ἀπολλωνίου (v. I 9—10) mit Gewißheit und Τιβέριος Κλαύδιος Ἐπταικενθος(v. II 4) wahrscheinlich als die Söhne des schon erwähnten Ἀπολλώνιος Ἐπταικενθου unter Rhoemetalkes II. betrachten. Der eine Sohn könnte nach dem herrschenden König, der andere nach dem Großvater benannt worden sein [2]. Als Nachkomme von Φάρσαλος Βιθυος könnte ebenso Τιβέριος Κλαύδιος Βειθυς (v. I, II) betrachtet werden. Für die Beziehungen der unter den Römern dienenden Strategen zu der früheren thrakischen Dynastie sprechen auch die Namen Ῥοιμηταλκας, der noch bei zwei Strategen im Katalog (v. I, 7—8, v. III, 5) vorkommt, und Ἀματοκος, der einmal (v. III, 8) erscheint.

Ein anderer Beweis für die Heranziehung der römerfreundlichen Familien der thrakischen Aristokratie zur Verwaltung der neuen Provinz sind die im Katalog eingetragenen Namen der beiden Strategen Γάϊος Ἰούλιος Ἐβρενις (v. II, 11) und Γάϊος Ἰούλιος Βασσος (v. II, 2), die ihr römisches Bürgerrecht unter Kaligula erworben hatten. Wie eine in Rom gefundene Inschrift zeigt, ist unter Kaligula auch der letzte thrakische König Rhoemetalkes römischer Bürger geworden [3]. Die prorömische Gesinnung der thrakischen Aristokratie kam aber während oder gleich nach der Annexion des thrakischen Reiches stark zum Ausdruck, wie man aus den Namen der 14 Strategen im Katalog schließen kann, die ihr römisches Bürgerrecht Claudius verdankten [4]. Noch ein Beispiel für Bürgerrechtsverleihung unter Claudius haben wir in einer Inschrift vom Asklepaeum bei Batkun aus der ersten Hälfte des II. Jh. [5]. Der Weiher Κλ(αύδιος) Σπαρτοκος, dessen Sohn Ῥυμεταλκας heißt, kann der Nachkomme einer angesehenen thrakischen Familie, vielleicht sogar königlicher Herkunft sein, wenn man nach den dynastischen Namen urteilt.

Ein nicht unbeträchtlicher Teil der Strategen thrakischen Ursprungs im Katalog, 9 an der Zahl, waren unter Claudius immer noch nicht römische Bürger. Die meisten von ihnen stammten, wie ihre Namen zeigen [6], aus dem Gebiet des Unterlaufes des Nestos und des Strymon.

Die Heranziehung dieser Thraker in die Verwaltung der Provinz und ihre Bevorzugung vor den Stammesgenossen aus anderen Gebieten der Provinz läßt sich aus den seit langer Zeit bestehenden Beziehungen dieses Gebietes zu den Römern und durch den Einfluß der Kolonie Philippi erklären. Die Söhne der Strategen, die nicht römische Bürger waren, konnten aber unter den Flaviern sowohl das römische

---

[1] D. Lazaridis, Arch. Ephem., 1953—54 (ersch. 1955), S. 233—234.

[2] Der Name des Vaters ist dem Namen des ersten Sohnes beigefügt, damit er von Τιβέριος Κλαύδιος Ῥοιμηταλκας Βειθυκενθου (v. I, 7—8) unterschieden wird.

[3] CIL, VI, 20718.

[4] 13 Claudii und 1 Vettius nach dem Gentilicium des Procurators der Provinz zu dieser Zeit (Der Procurator, der Μᾶρκος Οὐέττιος Μάρκελλος heißt, erscheint noch in zwei kürzlich gefundenen Inschriften, vgl. Chr. Dunant et J. Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, tome II, n.n. 182, 183, vgl. noch. J. et. L. Robert, Bull.. ép., 1959, n. 333).

[5] D. Tsontchev, *Le sanctuaire thrace près du village de Batkoun*, Sofia, 1942, S. 32 f. n. 1.

[6] Vgl. z.B. den Namen Ζυκουλαισης, den drei Strategen des Katalogs tragen. Sonst ist der Name in zwei Inschriften aus Amphipolis bezeugt, vgl. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, 1957, s.v. Vgl. noch die zum erstenmal hier belegten thrakischen Namen, col. III. v.v. 7, 10, 11; Beševliev, *Linguistique balkanique*, I, 1959, 65 ff.; B. Gerov, *Сборник в чест на академик Романски*, Sofia, 1960, 545 ff.

www.cimec.ro

Bürgerrecht erhalten, wie auch die Ämter ihrer Väter bekleiden[1]. Der Sohn des Strategen 'Εσβενις 'Αματοκου (v. III, 8) heißt, nach einer Inschrift aus der Umgebung des späteren Nicopolis ad Nestum[2] schon Φλάβιος Διζαλας und hat unter den Flaviern mehrere Strategien verwaltet. Daß die Flavier die Politik des Claudius in dieser Beziehung fortgesetzt haben, und daß die Bekleidung der höheren Provinzialämter in einigen Familien erblich wurde, geht aus diesem Fall nicht hervor. Der Sohn des im Katalog (v. I, 6) und in der Inschrift von Svärlig[3] erwähnten Τιβέριος Κλαύδιος Θεόπομπος war unter Titus ein angesehener Mann und bekleidete im Jahre 79 wahrscheinlich ein hohes Amt[4]. Für die hohen amtlichen Stellen, die angeschene Thraker in der zweiten Hälfte des I. Jhs. eingenommen, haben wir noch andere Belege. Eine fragmentarisch erhaltene Weihinschrift aus dieser Zeit, die im Asklepaeum bei Batkun gefunden wurde[5], stammt von einem Thraker mit nicht erhaltenem Gentilicium, der mehrere Strategien verwaltet hatte. Der Gesichtsmaskenhelm, der zusammen mit einem reichen Inventar in einem Hügelgrab bei Plovdiv gefunden wurde[6], gehörte dem Mitglied einer reichen thrakischen Familie, das eine hohe Amtsstelle in der Provinz unter Claudius, Nero oder Vespasian bekleidete.

Aus den angeführten Belegen geht hervor, daß ein Teil der thrakischen Aristokratie aus den Gebieten südlich des Hämus nicht nur den Untergang des thrakischen Reiches überlebt hatte, sondern auch ihre frühere Stellung im Staate behalten konnte. Im Laufe eines halben Jahrhunderts bis zur Trajanszeit hat die römische Regierung mehr oder weniger ihre Hilfe bei der Verwaltung der Provinz in Anspruch genommen.

Die Daten für die Verleihung römischen Bürgerrechts unter Claudius an Bewohner der thrakischen Städte griechischer Herkunft sind nicht ganz sicher. Wir können nicht wissen, ob Τιβέριος Κλαύδιος Θεόπομπος in dem Katalog von Topeirus und der Inschrift von Svärlig aus einer thrakischen Stadt oder aus dem griechischen Süden stammte. Dasselbe gilt für die anderen Strategen mit griechischen Namen im Katalog. Ebenso läßt sich nicht feststellen, wo der Vater oder eher der Großvater des Τι(βέριος) Κλαύδιος Πολέμαρχος, der als ἀρχιερεύς von Philippopolis eine Statue Trajan widmete[7], sein römisches Bürgerrecht erhalten hatte.

Die Frage nach der Verleihung römischen Bürgerrechts unter den Flaviern an Thraker, die nicht im römischen Heer gedient hatten, ist dadurch erschwert, daß wir nicht ermitteln können, wenn es nicht ausdrücklich gesagt wird, ob ein Flavius mit thrakischen Cognomen sein römisches Bürgerrecht beim Heeresdienst oder

---

[1] Schon unter Claudius scheinen Vater und Sohn zu gleicher Zeit Strategen gewesen zu sein, vgl. Ζυκουλησης Τυρελσου und Διουζιης Ζυκουλησου im Katalog (col. III, v. 6, v. 7), vgl. D. Lazaridis, *a.a.O.*, S. 240. Der erste kommt als Stratege noch Thrakika, 1937, 30 f. n. 9, vor.

[2] V. Beševliev, Списание на Българската академиа на науките, LXX, 1945, 201 ff., vgl. noch D. Lazaridis, *a.a.O.*, S. 240.

[3] A. Dumont — Th. Homolle, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, Paris, 1892, S. 314 Q.

[4] A. Dumont—Th. Homolle, *a.a.O.*, S. 386, 73[d].

[5] Tsontchev, *a.a.O.*, S. 20, n. 5.

[6] B. Djaković, *Сборник народни умотворения, наука и книжина* XXII—XXIII, 1906—1907, 48 ff.; B. Filov, *Год. народн. библ. и музей в Пловдив*, 1923, 139; Iv. Venedikov, *Eirene*, I. 1959, 143, ff.

[7] E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1906, n. 21, Anm. S. 363.

www.cimec.ro

aus einem anderen Anlaß bekommen hat. Wie einige außerhalb der Grenzen Thrakiens gefundene Inschriften [1] zeigen, haben die ausgedienten Soldaten thrakischer Herkunft zugleich mit dem römischen Bürgerrecht auch das flavische Gentilicium erlangt. Dabei nahmen einige von thrakischen Veteranen gegründete Familien eine angesehene Stellung im Lande ein, die bald derjenigen der alten aristokratischen Familien gleichkam. Abgesehen von dem schon erwähnten Strategen Φλάβιος Διζαλας in der Inschrift von Nicopolis ad Nestum, sind wir nicht imstande, bei zahlreichen anderen Flaviern den Anlaß zur Verleihung des Bürgerrechts zu ermitteln. Dies ist der Fall bei T. Φλάβιος Βιθυκενθις dem Sohn von 'Εσβενις, der ein Nymphäum beim Dorf Kasnjakovo errichtet und geweiht hat [2], bei dem Vater oder Großvater von T. Φλά(ϝ ις) Ζυκυδαισης in der Inschrift von Isperihovo (Aidinovo, Bez. Peštera) [3], ebenso bei dem Vater oder dem Großvater von T. Φλάβιος 'Αματσκος, dem Sohn von 'Αματσκος, der zwei Weihungen dem Zeus Zbelsurdus im Heiligtum bei Goljamo Selo, im Gebiete von Pautalia, und drei im Asklepiaion von Glava Panega (Bez. Lukovit) dargebracht hat [4]. Ähnlich scheint der Fall des Φλάβιος 'Εζϝ ενις in der Inschrift von Borovec im Territorium von Pautalia zu sein [5]. Die Beibehaltung des thrakischen Cognomen in zweiter sogar in dritter Generation spricht für ein gewisses aristokratisches Geschlechtsbewußtsein. Der Name 'Αματσκος ist dynastisch, während die übrigen Namen ein südthrakisches Gepräge tragen.

Wie bekannt, begann die Rekrutierung der Thraker für die Hilfstruppen unter den Dentheleten schon am Anfang unserer Zeitrechnung [6], für die Flotte unter den Bessen etwas später [7]. Fast bis zum Ende der klaudischen Regierung erhielten die ausgedienten Thraker das römische Bürgerrecht nicht [8]. Sie konnten ihre thrakischen Namen behalten und jene, die in ihre Heimat zurückkehrten, verschmolzen mit ihrer thrakischen Umgebung. Aus dieser Zeit besitzen wir keine von thrakischen Veteranen hinterlassenen Grab- und Weihinschriften [9]. Sogar zu Beginn der flavischen Regierung finden wir die thrakischen Veteranen immer noch nach Stammesbrauch in Hügelgräbern bestattet wie die Funde des Militärdiploms aus Breznik vom J. 70 zeigen [10].

---

[1] CIL. XIII, 8308 – Dessau, ILS, 2512, cf. K. Kraft, *Zur Rekrutierung der Alen und Kohorten an Rhein und Donau* (Diss., Bern, 1951), 541. 64, 155, n. 465; CIL, VI, 9709, cf. S. 3470 = Dessau, ILS, 7509; CIL, VI, 32768 (= Eph. ep., IV. 290).

[2] Kalinka, *a.a.O.*, n. 190; Iv. Venedikov, BIAB, XVII, 1950, 105 ff. B. Gerov, *Проучвания върху поземлените отношения*, An. U. Sof. Phil. fac., n. 2, 1955, 40.

[3] D. Cončev, BIAB, XIX, 1955, 221, n. 9, S. 219 f., über die thrakische Siedlung an diesem Ort.

[4] Seure, RA, 1913, I, 342, nn. 1, 2; Mihailov, IGBulg., II, nn. 532, 533, 534.

[5] Bčševliev, *Епиграфски приноси*, Sofia, 1952, n. 20.

[6] CIL, XIII, 7049, 7050, 11870 = An. ép. 1913, n. 239; cf. K. Kraft, *a.a.O.*, 24, 190 f. nn. 1901, 1902, 1904.

[7] CIL, XVI, 1, cf. Mommsen, *Ges. Schr.*, V, 409; Dessau, *Rom. Kaiserz.*, I, 295. Ein Zeugnis für die Rekrutierung in Thrakien unter Claudius ist die neugefundene Inschrift von Thasus, vgl. Chr. Dunant et J. Pouilloux *a.a.O.*

[8] Für die Flotte vor dem Jahre 52 (CIL, XVI, 1), für die Hilfstruppen vor dem Jahre 54 (CIL, XVI, 2, 3).

[9] Die aus Rom stammende Inschrift des Tiberius Claudius Doles gehört einer späteren Zeit an (An. ép., 1931, n. 8).

[10] CIL, XVI, 10.

www.cimec.ro

Die stark ausgenutzen Rekrutierungsmöglichkeiten in Thrakien südlich des Hämus [1] haben zur Zeit der Flavier die Vermehrung der römischen Bürger thrakischer Herkunft zur Folge gehabt. Die Verwertung des epigraphischen Materials, das meistens dem II. Jh. angehört, gestattet uns anzunehmen, daß eine bis jetzt ungeahnte Kolonisation von Veteranen aus den Legionen und Hilfstruppen unter den Flaviern im Hebrostal und noch westlicher an der Straße Philippopolis — Serdica — Naissus stattgefunden hat [2]. An dieser Kolonisation hatten die thrakischen Veteranen eine starke Beteiligung.

Ein wichtiges Zentrum dieser Kolonisation thrakischer Veteranen ist die Strassenstation Cillae (jetzt Černa Gora, Bez. Čirpan), wo in Inschriften, die aus dem 2. Jh. stammen, das Flavische Gentilicium von Thraken — Männern und Frauen — getragen wird [3]. Ähnlich ist die Situation in einem thrakischen Ort namens Ἐργισσα, der sicherlich nicht weit von Beroe (später Augusta Traiana) lag. In einer Weihinschrift an Apollo [4], die in trajanischer Zeit oder bald darauf errichtet wurde, sind 5 von den 17 Weihern aus dieser thrakischen Siedlung Flavier, darunter 2 mit thrakischen, 3 mit griechischen und einer mit römischen Cognomen. Das Erscheinen von Flaviern mit griechischen Cognomina an beiden Orten zeigt vielleicht, daß hier auch Veteranen orientalischer Herkunft angesiedelt wurden. Die strategische Bedeutung des zweiten Ortes wird durch die Ansiedlung neuer Veteranen unter Trajan bestätigt (zwei haben als Cognomen Ἡμέριτος).

Die Frage nach der Ansiedlung thrakischer Veteranen in Philippopolis ist nicht ganz klar. Aus den letzten Jahren des Antoninus Pius kennen wir einen Flavius mit thrakischen Cognomen, der eine wichtige Amtsstelle bekleidete. [5] Ungefähr in dieselbe Zeit gehört die Inschrift, in der eine Flavia mit thrakischen Cognomen erwähnt wird [6]. Ob es sich in diesen Fällen um Nachkommen von in Philippopolis angesiedelten oder später in die Stadt eingewanderten thrakischen Veteranen und deren Familien handelt, oder um Bürgerrechtsverleihung an Einwohner von Philippopolis, die Griechen und Thraker auf gleiche Weise betraf, läßt sich nicht feststellen.

Spuren von Ansiedlung vielleicht thrakischer Veteranen finden wir noch in der Straßenstation Scretisca (bei dem Dorf Belica) im Gebiet von Serdica, wo in einer Inschrift aus dem II. Jh. ein T. Φλ(άβιος) Ταρσας erscheint [7], weiter im Osten der Provinz bei dem Dorf Duganovo (Bez. Elhovo), wo eine Weihung des Thrakischen Heros aus dem II. Jh. von einer Flavia mit thrakischen

[1] Bekannt sind aus dem I. Jh. 25 thrakischen Alen und Kohorten, die wenigstens in der ersten Hälfte des Jahrhunderts aus Thrakern zusammengesetzt waren. In der zweiten Hälfte findet man Thraker in Hilfstruppen, die keine thrakische Namen tragen.

[2] Die Straße und deren Abzweigungen nach Oescus and Pautalia war schon im Jahre 61 angelegt, Kalinka, *a.a.O.*, n. 19; BSAB, III, 1912, 15 ff., n. 13 = Seure, *Arch. Thr.*, II, Reih., S. 36 ff., n. 134; Год. нар. музей в Пловдив, 1926, 81.

[3] BIAB, XI, 1937; p. 311, n. 1; сборник за нар. умотворения, наука и книжина, XVI—XVII, 1900, 113, n. 20. G. Mihailov, IGBulg., III, 1531 (in Druck), Arch. Anz., LVI, 1941, 187, n. 2 = G. Mihailov, IGBulg., III, 1533; BCH, XXII, 1898, 524, n. 2; vgl. noch Arch. Beiblatt XXXIII, 1941, 13, n. 10, Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes* (Diss. Pann., II, 14), Leipzig, 1938, n. 514.

[4] E. Kalinka, *a.a.O.*, n. 161.

[5] AEM, XVIII, 1895, 114 f., n. 26; A. Stein, *Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia*, Sarajevo, 1916, 22 f.

[6] RA, 1924, II, 47 = An. ép. 1925, n. 9.

[7] BIAB, IV, 1926—27, 1041, n. 28.

www.cimec.ro

Cognomen stammt[1]. Offenbar, um den Schutz des Bergpasses von Traianova vrata (dem antiken Succi) an der Straße Philippopolis — Serdica und die Straße Philippopolis — Oescus zu sichern, hat eine Ansiedlung von thrakischen Veteranen stattgefunden, wie es die Militärdiplome aus den Jahren 88 und 91 von Muhovo (Bez. Ihtiman) und Suhosem (Bez. Karlovo) bezeugen[2].

Obwohl schon unter Claudius eine römische Siedlung in dem thrakischen Ort Apri im südöstlichen Küstengebiet Thrakiens vermutet wurde, sind die Spuren der Kolonisation von Veteranen der Legionen in vorflavischer Zeit im Inneren des Landes sehr unsicher. In einer Inschrift aus Rom wird Philippopolis mehrfach Julia genannt[3]. In einer anderen Inschrift aus Rom vom Jahre 183/184 wird für Serdica ebenfalls der Name Julia gebraucht[4]. Beide Fälle kann man entweder als Deduktion von Veteranen in vorflavischer Zeit, vielleicht noch während der letzten thrakischen Aufstände, in diese wichtigen thrakischen Mittelpunkte deuten, oder es handelt sich hier um eine Urbanisationstätigkeit der letzten thrakischen Könige, die die Stellung des thrakischen Reiches gegenüber der julisch-klaudischen Dynastie zu berücksichtigen hatten, ebenso wie z.B. dies der Fall ist mit der Gründung von Tiberias in Galileia zu dieser Zeit[5]. Eigentlich könnten die beiden Möglichkeiten nebeneinander bestehen.

Unter den Flaviern ist die Kolonisierung von Legionsveteranen, also von Veteranen nicht thrakischer Abstammung, im mittleren und oberen Hebrostal, an einigen Orten gut bezeugt. Die strategischen Gründe dieser Kolonisation sind noch deutlicher als bei der Ansiedlung thrakischer Veteranen. Vor allem müssen wir einige Worte über die kurz vor dem Jahre 77 an dem Golf von Burgas gegründete Colonia Deultum sagen, die eine von den wenigen Siedlungen Vespasians war[6]. Die hier angesiedelten Veteranen der legio VIII Augusta mußten die Straße, die von Ostmösien über den Hämus nach der Propontisküste führte, und den vom Meere her zugänglichen Golf von Burgas schützen sowie den Gehorsam der noch nicht befriedeten thrakischen Asten in Süden sichern. Diese strategische Maßnahme war ein Teil der Festigungspolitik Vespasians am Donaulimes, der während der Bürgerkriege in den Jahren 68 und 69 stark gelitten hatte. Aus einigen Inschriften kennen wir die Ausdehnung des Territoriums der Kolonie, das etwa 600 bis 700 Quadratkilometer Ackerland,

---

[1] Kazarow, *a.a.O.*, m. 257.

[2] Iv. Velkov, BIAB, IV, 1926—27, 69 ff = CIL, XVI, 35; L. Botušarova, *Изследвания в чест на акад. Д. Дечев,* 1958, 317 ff. Vielleicht steht die fragmentarisch erhaltene Inschrift aus Vetren (Lissae oder Bona mansio), die der ersten Hälfte des II. Jh. angehört (E. Kalinka, *a.a.O.*, n. 215), im zusammenhang mit der Ansiedlung von Veteranen in flavischer Zeit zum Schutz des Succi-Passes.

[3] CIL, VI, 32624, vg. B. Gerov, *a.a.O.*

[4] CIL, VI, 32523, vgl. B. Gerov, *a.a.O.*, 48.

[5] Jos. Fl., *Ant.* XVIII, 36—38, vgl. B. Gerov, *Изследвания в чест на акад. Д. Дечев,* 1958, 260 f. mit Literaturangabe. Ich möchte hier auf die Vermutung W. Webers, *Studien zur Chronik des Malalas* (Festgabe für A. Deissmann, S. 42, f., *non uidi)* hinweisen, wonach die von Malalas als Gründung des Tiberius erwähnte Stadt in Thrakien Tiberias (Bonn, S. 236,I) identisch mit Philippopolis sei. Eine andere Meinung über diese Stadt mit dynastischem Namen hat Kazarov, BIAB, VII, 1937/38, 397 ff. geäußert. Er nimmt an, daß Tiberias in der Nähe des Hämus gegründet wurde, vielleicht an der Stelle des heutigen Risar. Es handelt sich aber kaum um eine neugegründete Stadt, sondern vielmehr um die Umnennung einer schon bestehenden Stadt. Diese Stadt kann Philippopolis, Serdica oder Beroe sein.

[6] Ritterling, RE, XII, 1924, Sp. 1273 ff. Über Coela-Flaviopolis in der Thrakischen Chersonesos s. L. Robert, Hellenica, V, 1948, S. 35 ff.

www.cimec.ro

Seen, Sümpfe und Wälder umfaßte. Aus diesem Land wurde die thrakische Bevölkerung in die umliegenden Landschaften verlegt. Die Zahl der in Deultum angesiedelten Veteranen kann, wenn man einige Umstände in Betracht zieht, die wir an einer anderen Stelle anführen [1], auf einige Hunderte bestimmt werden. Hier haben die Veteranen, die meistens aus dem benachbarten Mazedonien und den kleinasiatischen Provinzen stammten, die in dieser Zeit üblichen Landstücke von 200 Jugera (= 500 Dekar) bekommen. Die Kolonie hatte kein *ius Italicum*. Sie war *colonia libera*, d.h. sie hatte selbstständige Munizipalverwaltung und unterstand in dieser Beziehung nicht dem Provinzialprocurator. Was die Gerichtsbarkeit betraf, besaß sie kein außerordentliches Recht. Da sie kein *ius Italicum* hatte, war das Land Staatseigentum, während die Kolonisten nur *ius possessionis et usus fructus* besaßen.

Östlich von Deultum sind die Spuren der Ansiedlung von Veteranen nicht thrakischer Herkunft in Flavischer Zeit bei dem antiken Kabyle (in der Nähe vom heutigen Jambol) zu erkennen. Hier wurde in trajanischer Zeit ein Veteran in einem monumentalangelegten Grab begraben [2]. Aus diesem einzigen Fall aber kann man nicht über die Beziehung der hier angesiedelten Veteranen zur Kolonie Deultum urteilen. Es bleibt dahingestellt, ob die in Kabyle angesiedelten Veteranen zu der Kolonie Deultum gerechnet wurden, oder ob sie eine selbstständige Gemeinde in der schon bestehenden Stadt bildeten. Mit dieser Kolonisation von Veteranen ist vielleicht eine bei dem südlich von Kabyle liegenden Dorf Hambarli (Malomirovo, Bez. Elhovo) gefundene Weihtafel aus dem II. Jh. in Verbindung zu bringen die von einem Sklaven eines T. F(lavius) Alexander dem Thrakischen Heros gewidmet ist [3].

In Philippopolis wurden Veteranen der legio VII Claudia, vielleicht auch anderer Legionen, von Vespasian angesiedelt, wie eine Weihung aus dem Jahre 76 zeigt [4]. Mit dieser Veteranenkolonisation läßt sich die später in Inschriften von Rom [5] bezeugte Bezeichnung der Stadt als Flavia erklären, sowie die Tribus Quirina (die Familientribus Vespasians) [6], zu der einige Bürger der Stadt angehörten [7]. Es scheint, daß der Vicus (die κώμη) bei Branipole (Ahljanovo) 6 km weit von der heutigen Stadt, die vor einigen Jahren freigelegt wurde [8], ein Zentrum dieser Veteranensiedlung war. Ein indirektes Zeugnis für die Ansiedlung einer beträchtlichen Zahl von Veteranen unter den Flaviern und später unter Trajan, wofür ebenso Daten vorhanden sind [9], sehen wir in der Münzprägung von Philippopolis, die als einzige Stadt in Thrakien von Domitian bis Hadrian Münzen zugleich mit lateinischer und griechischer Aufschrift prägt [10]. Die Veteranensiedlung aber verwandelte die Stadt nicht in eine Militärkolonie. Die Veteranen bekamen vielleicht Landstücke in der Umgebung der Stadt. Im II. Jh. spielen die Nachkommen dieser Kolonisten eine

---

[1] Über die Kolonie Deultum handle ich ausführlicher in *Проучвания върху поземлените отношения*, S. 35–40, mit Literaturangabe.

[2] Seure, Arch. Thr., II. Reihe, 108 f., REG, XXXIII, 1920, 421, 61, n. 13.

[3] Kazarow, *op. cit.*, S. 395.

[4] CIL, III, 6120.

[5] CIL, VI, 2793, 32624.

[6] Vgl. Weynand, RE, VI (1909), Sp. 2627.

[7] Ritterling, RE, XII. (1925), Sp. 1274. Vgl. nochOnčev, Arch. Beib., XXXV, 1943, 117 f., S. 5; J. et L. Robert, Bull. ép., 1949, S. 102 (Anfang des II. Jh.).

[8] D.Ončev, Год. нар. музей в Пловдив, I, 1948, 35 ff.

[9] Vgl. B. Gerov, *a.a.O.*, 40.

[10] Mušmov, Античните монети, 289 f., An. Bibl. Nat. Plovdiv, 1924, p. 211 ff., vgl. noch A. Betz, RE, VI A, 461.

www.cimec.ro

wichtige Rolle in der Stadt, wo sie hohe Ämter im Munizipium bekleiden [1]. Mit der flavischen Kolonisation in Philippopolis oder in einem westlich davon gelegenen Orte könnte man zwei Weihinschriften aus dem Asklepiäum bei Batkun in Verbindung setzen [2].

Spuren von flavischer Veteranenkolonisation sind ebenso in der Stadt Beroe (der späteren Augusta Traiana, jetzt Stara Zagora) in der Zugehörigkeit ihrer Bürger zur Tribus Quirina zu finden [3]. Später, im II. Jh. und zu Beginn des III. Jh. gehören einige von den Nachkommen dieser Ansiedler zu der Stadtaristokratie und bekleiden hohe Stellen [4].

In den beiden linkspontischen Städten Anchialus und Mesambria hat die flavische Bürgerrechtsverleihung gleichfalls Spuren hinterlassen. Im II. und Anfang des III. Jh. gehören zu der Stadtaristokratie Familien, die das flavische Gentilicium und griechisches Cognomen tragen [5]. Die Daten für die Verleihung römischen Bürgerrechts und für die Ansiedlung von Veteranen unter den Flaviern in Serdica sind unsicher [6].

In den zur Provinz Thrakien gehörenden Landschaften nördlich des Hämus sind die Römer in julisch-klaudischer Zeit ganz anders verfahren. Hier galten die Militärmaßnahmen der mösischen Provinzialregierung. Die Umsiedlung von 50.000 Einwohnern von jenseits der Donau in dem ersten Jahrzehnt des Jahrhunderts und von 100.000 im Jahre 62 [7], hat die einheimische Bevölkerung stark betroffen. Aus dieser Zeit haben wir keine Zeugnisse für Verleihung des römischen Bürgerrechts an Thraker aus diesem Gebiet. Obwohl die in den Hilfstruppen und in der Flotte dienenden Thraker in flavischer Zeit schon römisches Bürgerrecht hatten, sind bis jetzt keine Inschriften und Militärdiplome gefunden worden, die dies bezeugen. In keiner Inschrift des II. Jh. finden wir das flavische Gentilicium mit thrakischem Cognomen verbunden. Also hat die einheimische Bevölkerung dieses Teiles der Provinz bis zur Trajanszeit, sogar noch später, keinen Anteil an dem Kulturleben der Provinz gehabt.

Das flache fruchtbare Land in diesem Gebiet nahm schon in flavischer Zeit als Kolonisten Veteranen aus den Hilfstruppen auf. Das frühste Zeugnis dafür ist ein Militärdiplom vom Jahre 78 [8], das bei dem antiken Montana (jetzt Mihailovgrad) in dem nordwestlichen Teil der Provinz im I. Jh. [9], gefunden wurde. Der hier angesiedelte Veteran der *cohors Cilicum* stammte aus Aegae in Kilikien. Aus derselben Zeit und aus demselben Ort stammt die Grabinschrift eines Veteranen der ala I

[1] Kalinka, *a.a.O.*, n. 216 (vom J. 163–164), Dumont-Homolle, *a.a.O.*, S. 336, n. 44, S. 340, n. 57, n. 57a, S. 355, n. 41.

[2] D. Tsontchew, *Batkoun*, S. 57, n. 1, S. 36, n. 1.

[3] AEM., XV, 1892, 103, n. 39, XVIII, 1895, 118, n. 34.

[4] AEM, XV, 1892, 101, n. 30.

[5] Anchialus: RCA, LXXIV, 1928, S. 41 f., n. 14 = G. Mihailov, IGBulg., I, 370; BIAB, XII, 1938, 294 f., n. 16 = AEM, X, 1885, 172, n. 1 = G. Mihailov, IGBulg., I, 369; Mesambria: RCA, LXXIV, 1928, S. 57, n. 24 = G. Mihailov, IGBulg., I, 346.

[6] Wahrscheinlich unter Marcus Aurelius (161–163) bekleidete ein Φλ. Πομπεῖος ein hohes Amt in der Stadt; Kalinka, *a.a.O.*, n. 105; Bœvliev, *a.a.O.*, n. 14, unsicher n. 13.

[7] Strabo, VII, 3, 10; CIL, XIV, 3608 = Dessau, ILS, 986; cf. Patsch, Sitzb. Akad. Wien, CCXIV, 1933, 165 f., B. Gerov, *Проучвания върху поземлените отношения*, 23 f. mit Literaturangabe; Em. Condurachi, SCIV, IX, 1, 1958, 119 ff.

[8] CIL, XVI, 22; vgl. B. Gerov. *Романизмът между Дунава и Балкана*, An. Univ. Sofia, hist. phil. f., XLV, 4, 1948/49, I, S. 78, n. 39.

[9] Vgl. B. Gerov, BIAB, XVII, 1950, 13.

www.cimec.ro

Hispanorum [1], der auch nicht thrakischer Abstammung war. Insbesondere zog das Territorium des späteren Nicopolis ad Istrum mit seinen günstigen Boden und Klimaverhältnissen Militärkolonisten an. Bei dem Dorf Debelec ist das Militärdiplom eines Veteranen der cohors I Aquitanorum gefunden worden, der aus Ancyra in Gallatia stammte und im Jahr 82 entlassen wurde[2]. Vor einigen Jahren kam bei dem Dorf Gradište (in demselben Gebiet) das Militärdiplom eines Veteranen südthrakischer Herkunft zum Vorschein, der im Jahre 91 entlassen wurde [3]. Wahrscheinlich begann hier am Ende der Regierung Domitians ebenso die Ansiedlung von Veteranen der in Novae stehenden Legio I Italica. Es scheint, daß gleich nach ihrer Versetzung in Mösien im Jahre 69 oder 70, wenn nicht schon bei ihrer Gründung im Jahre 67, die Legion mit Rekruten aus Mazedonien und den Ostprovinzen vervollständigt wurde [4]. Aus Stobi in Mazedonien und Nicopolis in Epirus [5] stammen zwei Veteranen, die sich bei Nedan und Gorna Orjahovica auf dem Territorium des späteren Nicopolis ad Istrum niedergelassen haben. Die von dem erstgenannten gegründete Familie spielt eine gewisse Rolle im Leben des späteren Nicopolis ad Istrum [6].

Für die Niederlassung von Kolonisten in demselben Gebiet zu flavischer Zeit haben wir ebenso epigraphische Zeugnisse, die einen anderen Charakter tragen. In einer Inschrift aus Gorsko Kosovo [7], die um die Wende des II. Jh. dem Jupiter Optimus Maximus Dolichentis geweiht ist, bezeichnet sich der Weiher als sacerdos Flavius. Die Inschrift bezeugt die Existenz des Kultus der Gens Flavia [8], der sicherlich hier unter den Kolonisten in Domitianischer Zeit entstanden ist, da seine Einrichtung unter Trajan oder später unmöglich gewesen wäre. In einer anderen Weihinschrift an den thrakischen Heros aus Kramolin, die dem II. Jh. angehört, ist der Weiher actor eines Fl. Gemellus [9]. Die Inschrift bezeugt den Grundbesitz eines Mannes, dessen Vater, oder Großvater, sein römisches Bürgerrecht, vielleicht auch sein Grundstück, den Flaviern verdankte. Die übrigen Fälle von Flaviern, die in den Inschriften vom II. Jh. in den nördlich von Hämus liegenden Gebieten Thrakiens vorkommen [10], stammen entweder von den unter den Flaviern hier

---

[1] CIL, III, 12378; vgl. B. Gerov. *Романизмът*, I, S. 78, n. 38.

[2] CIL, XVI, 28, vgl. B. Gerov. *a.a.O.*, I. S. 78, n. 40.

[3] B. Gerov, Klio, XXXVII, 1959, 210 ff.

[4] Das klarste Beispiel für die Niederlassung von Veteranen der legio I Italica in den Balkanprovinzen am Ende der Domitiansregierung ist die im Jahre 1960 gefundene Inschrift aus Sandanski (Sveti Vrač) in Mazedonien. Der Veteran wird als καταλεγεθέντι = *conscripto* bezeichnet. Wegen seines Namens und anderer Gründe kann man annehmen, daß er aus Philippi stammte. Wenn dies der Fall wäre, so dürften wir die Stelle Suet. *Nero* 19,2: *conscripta ex Italicis senum pedum tironibus noua legione* nicht buchstäblich nehmen. Diese Italici könnten Söhne von italischen Kolonisten in den Provinzen sein.

[5] CIL, III, 12409, 6144 (S. 1338); B. Gerov, *Романизмът*, I, S. 75 f, n.n. 28, 29. Für die Rekrutierung von Soldaten aus Mazedonien unter Claudius und Nero, vgl. Forni, *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano*, 1953, S. 175.

[6] B. Gerov. *a.a.O.* II, An. Univ. Sofia, phil. fac., XLVII, 1951/52, S. 113.

[7] E. Kalinka, *a.a.O.*, n. 126, B. Gerov, *a.a.O.*, II, An. Univ. Sofia, XLVIII, 1952/53, S. 378, n. 396, *Проучвания върху поземлените отношения*, 45.

[8] Über den Kultus der Gens Flauia vgl. G. Wissova, *Religion und Kultus der Römer*, 1902, S. 287; Herzog-Hauser, RE, Suppl. IV, 836 ff.

[9] Kazarow, Thr. R., n. 556; B. Gerov, *a.a.O.*, II, S. 380, n. 419.

[10] BIAB, XVII, 1950, 231, n. 2 = *Романизмът*, II, S. 360, n. 56 (Karaisen, Bez. Svištov); Kazarow, Thr. R. = *Романизмът*, II, S. 360, n. 58 (Goljama Brestnica, Bez. Lukovit); CIL, III, 12428 = *Романизмът*, II, p. 378, n. 388 (Višovgrad, Bez. Tărnovo);

www.cimec.ro

angesiedelten Veteranen nicht thrakischen Ursprungs oder sind später bei der Gründung von Nicopolis ad Istrum hier eingewandert.

Aus dieser Übersicht der römischen Bürgerrechtsverleihung an Thraker und der Kolonisation von Veteranen thrakischer und nichtthrakischer Abstammung in der Provinz Thrakien in vortrajanischer Zeit, können wir eine hinlängliche Vorstellung von der römischen Politik gegenüber der einheimischen Bevölkerung im I. Jh. gewinnen. Während die Römer das unter den thrakischen Königen bestehende administrative, wirtschaftliche und gesellschaftliche System der Provinz beibehielten, suchten sie bei deren Verwaltung sich der Hilfe der prorömischen thrakischen Aristokratie zu sichern. Da Thrakien als eine *prouincia inermis* eingerichtet war, suchten die Römer bei der Neuorganisierung des Donaulimes unter Vespasian den unzureichenden Schutz der Provinz [1], mit nachträglichen strategischen Maßnahmen nachzuholen. Unter den Flaviern haben die Römer südlich des Hämus eine starke Kolonisation von Veteranen thrakischer und nichtthrakischer Herkunft durchgeführt. Ihr Zweck war, die Verbindungslinien und den Frieden in der Provinz zu sichern, sie gegen feindliche Einfälle von außen und Aufstände im Inneren zu schützen. Die Veteranen wurden in den Zentren städtischen Lebens Philippopolis, Beroe, eventuell Kabyle, in den Straßenstationen und in der Nähe der wichtigsten Bergpässe angesiedelt. Einige der Straßenstationen, wie es der Fall mit Cillae ist, scheinen thrakische Veteranen in großer Zahl aufgenommen zu haben. Diese Kolonisation erinnert sehr an die Gründung von Pizos unter Septimius Severus. In flavischer Zeit aber konnte die Provinzialverwaltung nur auf die Thraker rechnen, die Militärdienst im römischen Heer geleistet hatten; während bei der Gründung von Pizos weitere Kreise der thrakischen Bevölkerung herangezogen wurden [2].

In den zu Thrakien gehörenden nördlich des Hämus liegenden Landschaften findet man keine Spuren von Bürgerrechtsverleihung an die einheimischen Thraker in vortrajanischer Zeit. Die Ansiedlung von Veteranen nicht einheimischer Herkunft, die in flavischer Zeit bezeugt ist, war meines Erachtens nicht strategisch bedingt. Die an der Donau stationierten Legionen und Hilfstruppen, sowie die im Inneren des Landes stehenden Kohorten gewährten einen hinreichenden Schutz und machten hier die nachträglichen strategischen Maßnahmen des Südens unnötig.

CIL, III, 12340 (= 6142, p. 2316[45]), Mihailov, IGBulg., II, 678 = *Романизмът*, II, S. 378, 385, nn. 395, 511 (Nicopolis ad Istrum).

[1] Die Garnison der Provinz bestand aus 2000 Mann, wie Flavius Josef berichtet und wie es aus den späteren Zeugnissen hervorgeht, vgl. B. Gerov, Проучвания върху поземлените отношения, 25 f.

[2] Vgl. B. Gerov, *Изследвания в чест на акад. Д. Дечев*. 1958, 255 ff.

www.cimec.ro

LA SUCCESSIONE DELLE METOPE DEL TROFEO DI ADAMKLISSI

DI

FLOREA BOBU FLORESCU

(Bucarest)

Nella densa serie di studi svoltisi intorno ai complessi problemi del trofeo di Adamklissi si è discusso molto sull'ordine delle metope: il fatto è spiegabile perchè Grigore Tocilescu e i suoi collaboratori (Otto Benndorf e Georg Niemann)[1] non avevano giustificato in modo sodisfacente la successione delle metope da essi proposta. Per questo, già Teohari Antonescu[2] aveva ripreso lo studio dei rilievi e proposto una diversa successione delle metope senza riuscire però a chiarire pienamente il problema. Recentemente anche noi abbiamo sottolineato le difficoltà che tale problema presentava[3]. Oggi però possediamo elementi sufficienti per riprenderlo con successo.

Nella primavera dell'anno 1960, l'Istituto di archeologia dell'Accademia della Repubblica Popolare Romena, in collaborazione con la Direzione dei monumenti storici, ha iniziato una campagna di scavo diretta dal prof. Emil Condurachi, alla quale hanno preso parte Aurelian Petre, Mihai Sînpietru e il sottoscritto. In occasione di tale scavo e di tutta una serie di operazioni di sistemazione e riordinamento nella zona del monumento si è raccolta una serie di pezzi ai quali si sono aggiunti quelli trovati grazie alle periegesi nei villaggi vicini: in tutto sette blocchi del fregio inferiore con ramo di acanto, riadoperati quali ornamenti di fontana nei villaggi di Zorile, Deleni, Adamklissi, Rarişţea ecc. In tal modo il numero complessivo dei blocchi con fregio d'acanto è aumentato da 34 a 40. Si deve aggiungere inoltre che nei pressi del monumento è stato scoperto anche un blocco del fregio superiore con volute cordiformi e palmette.

---

[1] Grigore G. Tocilescu, Otto Benndorf, George Niemann, *Monumentul de la Adamklissi. Tropaeum Traiani*, Vienna, 1895, p. 63.

[2] Teohari Antonescu, *Le trophée d'Adamclisi*, Jassy, 1905, p. 65; 66; Idem, *Columna Traiană. Studiată din punct de vedere archeologic, geografic şi artistic*, vol. I, Iaşi, 1910, p. 150–152.

[3] Florea Bobu Florescu, *Monumentul de la Adamklissi. Tropaeum Traiani*, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, Bucureşti, 1959, p. 267–268.

www.cimec.ro

Tenendo conto del considerevole numero di blocchi del fregio inferiore — 40 rispetto al numero iniziale di 54 — ho creduto opportuno riprendere lo studio di questi pezzi e, oggi, sono in grado di comunicare conclusioni che mi sembrano importanti relative alla loro successione e, conseguentemente, alla successione delle metope e dei pilastri che li sormontavano.

È noto che ogni blocco con fregio di acanto presenta, sul suo spigolo superiore, un lungo incasso interrotto al centro: la porzione mediana liscia (sprovvista ciò di incasso) costituiva il piano di posa del pilastro che separava due metope consecutive. Nell'incasso invece posavano le metope.

Data la grande varietà tanto della lunghezza dei blocchi con fregio d'acanto quanto della larghezza delle varie metope, è naturale che anche gl'incassi abbiano lunghezza ineguale sullo stesso blocco, all'infuori di una sola eccezione. Qualora si aggiunga che anche la larghezza dei pilastri oscillava, si vedrà immediatamente l'eccezionale valore di questi dati di fatto in vista delle ricerche intraprese. Tenendo conto infatti della larghezza delle metope si possono avvicinare quei due blocchi di fregio inferiore i cui incassi corrispondono alla larghezza della metopa rispettiva. Questo raccordo, che ha un carattere di assoluta certezza a causa delle dimensioni variabili dei pezzi sopracitati (metope e pilastri) e degli incassi di posa di ogni blocco di fregio, ci ha condotti a due conclusioni importanti: da un lato è stata determinata la successione di un gran numero di blocchi del fregio inferiore (in base allo schema disegnativo dell'acanto) e dall'altro si è potuto inserire un certo numero di metope per una perfetta corrispondenza degli incassi risultanti da due blocchi di fregio inferiore consecutivi. In totale abbiamo potuto avvicinare 50 estremità di tali blocchi che corrispondo a un numero di 25 assi reali determinati dai pilastri tra le metope. Nella tavola 1 abbiamo rappresentato questi dati di fatto: in essa appare evidente che i blocchi raccordati del fregio inferiore formano a volte una serie continua, il che dimostra l'importanza d'aver ripreso in esame questo problema.

Da quanto abbiamo esposto risulta chiaramente, spero, che il principio alla base del raccordo dei blocchi del fregio inferiore è di ordine architettonico e posa su dati matematici oggettivi: tale raccordo ci permette di conoscere la successione delle metope.

Il Tocilescu e i suoi collaboratori invece, nel loro tentativo di determinare la successione delle metope, avevano preso in considerazione il luogo nel quale le metope erano cadute tutt'intorno al corpo cilindrico, nonchè il soggetto dei rilievi.

Per poter avere il maggior numero possibile di blocchi di fregio inferiore raccordati — in vista all' inquadramento di un più grande numero di metope — abbiamo preso in considerazione tanto i pezzi con incassi perfettamente conservati, (2, 4, 6, 8, 12, 15, 16, 18—20, 22, 23, 28, 30, 32, 34, 36, 38—41, 43, 45, 48, 51, 53) quanto quelli con i rispettivi incassi variamente danneggiati (da una parte 1, 9, 10, 17, 27, 31, 42, 49, o totalmente: 3, 5, 13, 26, 46, 50) e dedotti per mezzo di calcoli. Alla fine della nostra indagine possiamo concludere che:

1) i blocchi del fregio inferiore con acanto, dopo il nostro raccordo preliminare, sostengono in gran parte le metope nello stesso ordine proposto dal Tocilescu;

2) la serie dei blocchi del fregio inferiore diventa più compatta qualora si ammettano i blocchi interi ma con incassi deteriorati, deducibili però con uno speciale calcolo matematico.

www.cimec.ro

Nella nostra tavola si osserva che la serie di blocchi del fregio inferiore i quali sostengono gruppi successivi di metope, sono indicati con i numeri 1—6, 8—10, 12—13, 15—20, 22—23, 26—28, 30—32, 38—43, 45—46, 48—51.

Metope isolate trovano il loro posto su blocchi di fregio con incassi ben conservati, come i numeri 34, 36, 53.

In tal modo è chiaro che solo un piccolo numero di metope rimane escluso dalla serie dei blocchi che si raccordano in serie continua. Tale risultato è non solo dimostrabile e dimostrato, ma di una eccezionale importanza. Esso ci prova che l'ordine delle metope proposto dal Tocilescu è giusto, dal momento che il raccordo dei blocchi del fregio inferiore da noi stabilito in modo oggettivo ha confermato, nella maggior parte, la successione proposta dallo studioso romeno.

Per quanto riguarda la lunghezza dei blocchi con fregio d'acanto perduti e dei rispettivi incassi, abbiamo avuto cura di determinarla con appositi calcoli, tenendo conto dei loro rapporti di vicinanza.

La collocazione e la larghezza delle metope perdute

Le metope perdute pongono due problemi distinti:

1) La larghezza di ogni metopa;

2) Il suo posto nella successione generale.

Grigore Tocilescu ha presentato il suo tentativo di restituzione del fregio senza preoccuparsi minimamente del posto e delle proporzioni delle metope perdute.

I materiali esistenti ci permettono di risolvere in modo certo tanto il problema della larghezza delle metope perdute quanto la loro collocazione.

Le metope mancanti del catalogo generale corrispondono ai nr. 50 — 54. Per quanto riguarda il posto da esse occupato nella successione, abbiamo considerato che un rilievo può essere collocato, grazie alla descrizione data da C. W. Wutzer, dopo la metopa nr. XXXVII. Questa metopa tra l'altro era decorata con una rappresentazione di un carro e, con ogni verosimiglianza, un carro di guerra. Accordando alla metopa descritta dal Wutzer il numero XXXVIII, le metope dello schema proposto dal Tocilescu avianno il numero aumentato di una unità. Il posto di altre due metope descritte dallo stesso Wutzer nonché quello delle due metope totalmente ignote, rimane in continuazione dell'ultimo numero del catalogo recentemente stabilito, cioè LI—LIV.

Dalla descrizione del Wutzer dei blocchi 50 e 51 (le metope LI e LII) non risulta che si tratti di soldati, ma piuttosto di prigionieri: quindi la collocazione che noi proponiamo sembra giustificata.

Infatti se prendiamo in esame il problema della larghezza delle metope mancanti, o frammentari. Gli incassi dei blocchi avvicinati del fregio inferiore 14—15, 25—26, 38—39, 51—52, 52—53, 53—54, 54—1 corrispondono alla larghezza delle metope XV, XXV, XXXVIII, LI, LII, LIII, LIV, di quale le prime due sono frammentari e le altre mancanti, ci rendiamo conto che è possibile non solo determinare la loro larghezza ma anche confermare con una certa verosimiglianza il collocamento da noi proposto.

Dobbiamo aggiungere però che la successione delle metope da noi proposta in base al raccordo del fregio inferiore deve essere confermata anche da una perfetta corrispondenza coi blocchi del fregio superiore.

www.cimec.ro

Si deve premettere che i blocchi del fregio superiore presentano una situazione del tutto diversa da quella dei blocchi inferiori con acanto: e cioè la lunghezza dell' incasso di ogni blocco del fregio superiore corrisponde alla larghezza di una sola metopa (ne consegue che per lo studio della successione delle metope ci puo aiutare solo il fregio inferiore).

L'importanza del fregio superiore è tuttavia assai grande, dato che i blocchi che lo compongono ci indicano sempre la larghezza esatta di una determinata metopa.

Riprendendo in esame i blocchi del fregio superiore abbiamo potuto constatare che i loro incassi corrispondono alla larghezza delle metope interi, frammentari o mancanti. Gli incassi di alcuni blocchi del fregio superiore, 25, 38, 53 e 54 corrispondono alla larghezza delle metope XXV (frammentaria), XXXVIII, LIII, LIV (mancanti).

Gli incassi del fregio inferiore o superiore, che corrispondono alla larghezza delle metope frammentari o mancanti hanno valori variabili:

Metope		Blocchi del fregio inferiore avvicinati	Blocchi del fregio superiore	La lunghezza degli incassi, che corrispondono alla larghezza di una certa metopa
frammentarie	mancanti			
XIV	–	14–15	–	129,5
XXV	–	25–26	25	124,0
–	XXXVIII	38–39	38	130,0
–	LI	51–52	–	123,0
–	LII	52–53	–	114,0
–	LIII	53–54	53	122,5
–	LIV	54–1	54	118,0

Anche lo studio dei blocchi del fregio superiore ha permesso dunque una serie di osservazioni non solo sulla larghezza delle metope ma anche sulla loro successione.

Se teniamo conto dei risultati ottenuti dallo studio dei blocchi del fregio inferiore cioè d'aver stabilito il loro raccordo in serie e, conseguentemente, la successione delle metope che essi sostenevano; se a questo aggiungiamo i risultati ottenuti nel determinare la larghezza e la collocazione delle metope perdute possiamo affermare che in realtà non esistono più problemi per quanto riguarda le metope che costituiscono la parte più importante della decorazione scultorea del trofeo di Adamklissi. Gli eventuali errori che potrebbero decorrere dal nostro studio, sia per quanto riguarda la collocazione delle metope, sia per le loro larghezze, ci sembrano in certo qual modo trascurabili.

A differenza di Grigore Tocilescu e dei suoi collaboratori che avevano stabilito la successione delle metope secondo la loro posizione presso il monumento stesso o secondo il soggetto delle metope — specialmente per quelle trovate lontano dal trofeo —, lo studio architettonico oggettivo dei blocchi del fregio inferiore e superiore, basato su calcoli matematici, ha portato all'esatta determinazione della successione delle metope che concorda in gran parte con quella del Tocilescu. Nello stesso tempo

www.cimec.ro

siamo riusciti con lo stesso metodo ad offrire nuovi dati relativi al collocamento e alle larghezze delle metope mancanti.

In tal modo il problema della successione delle metope, che aveva suscitato tante controversie e sembrava costituire il principale ostacolo a un eventuale restauro del monumento, ottiene finalmente la sua soluzione.

Alla fine del nostro lungo studio sullo svolgimento dei principali registri decorati della parte superiore del corpo cilindrico (fregio con ramo d'acanto, metope e pilastri, fregio di volute cordiformi e palmette) siamo in grado di offrire dati utili per l'eventuale restauro dell 'antico trofeo di Adamklissi.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

CONSIDÉRATIONS MATHÉMATIQUES SUR LE TROPHÉE D'ADAMKLISSI

PAR

S. COMĂNESCU

(Bucarest)

À l'occasion des études complexes entreprises et coordonnées par Florea Bobu Florescu, pour réaliser sa monographie consacrée au monument d'Adamklissi, j'ai effectué une série de déterminations ayant comme but d'apporter des données inedites concernant le trophée antique.

Tout d'abord j'ai exécuté une série de mesurages topographiques du terrain de l'enceinte de la ruine, ainsi que mesurages des éléments nécessaires pour un relevé, et j'ai utilisé les méthodes topographiques, qui sont les plus indiquées pour une pareille construction monumentale.

Pour réaliser le projet préliminaire de levée topographique, en utilisant des procédés analytiques, j'ai effectué des mesurages et des calculs planimétriques et altimétriques.

J'ai établi dans le système général de référence la position planimétrique et altimétrique d'environ 100 points « in situ », et basé sur l'inventaire des coordonnées, sur les esquisses du terrain et sur l'interpolation graphique des courbes de niveau, j'ai établi trois plans et trois sections à grande échelle.

Dans la seconde partie, comme résultat de l'exploitation et de l'interprétation de ces données objectives, j'ai déterminé les rayons des cercles matérialisés aux divers niveaux des marches, au promenoir, au parement, etc.

Dans le plan de détail de la ruine, pour chaque niveau on a effectué des combinaisons de trois points et on a trouvé une série de « centres », à l'intersection des droites perpendiculaires partant des milieux des segments considerés. Le centre de ce niveau est situé dans le centre de gravité de la figure géométrique realisée en unissant les « centres ».

J'ai lu graphiquement les coordonnées des centres des cercles des niveaux que matérialisent les marches I, II, IV, le trottoir, la base du socle et le cercle tracé à la base du socle du trophée.

www.cimec.ro

J'ai constaté que les centres des cercles déterminés ne sont pas axials; l'axe du monument se présente comme une ligne brisée, la plus grande excentricité étant celle du centre du cercle tracé à la base du trophée.

La déviation de la verticale est de 1° 62′ 78″ ayant l'azimut 376° 16′ 92″, entre la position du centre moyen du groupe de niveaux du bas et la position du centre de la base du trophée.

Je présente le tableau avec les rayons moyens obtenus:

le niveau du cercle	le rayon moyen m.
La I-ère marche	19.66
la IIe ,,	19.32
la IVe ,,	18.48
le trottoir	17.37
la base du socle	15.37
le bloc « in situ »	15.26
le cercle tracé à la base du socle du trophée	4.63

J'ai calculé les éléments moyens de la ligne de la plus grande pente pour tous les plans moyens déterminés par chaque rangée de marches et j'ai trouvé que celle-ci présente une faible inclinaison de l'Est vers l'Ouest.

En continuant les calculs pour la détermination de la marche et de la contre-marche j'ai utilisé les valeurs moyennes et des cotes de chaque niveau séparément et ainsi que de l'ensemble des éléments calculés, on a obtenu les valeurs moyennes suivantes:

la marche	0.38 m.
la contre-marche	0.27 m.
l'angle de l'inclinaison	39° 42′ 32″

La hauteur du corp cylindrique est de 8,09 m. Dans sa partie supérieure, le cylindre de la ruine est terminé par un tronc de cône ayant les éléments suivants:

le rayon de la grande base	13.01 m
le rayon de la petite base	9.66 m.
la hauteur	2.16 m.
l'angle de la génératrice	36° 45′ 88″

La tour centrale se présente dans cette section supérieure horizontale comme un quadrilatère avec les diagonales orientées aproximativement vers les points cardinaux; au niveau de la section supérieure j'ai déterminé les valeurs des cotes:

N—NEst	9.12 m.
S—SEst	9.53 m.
S—SOuest	9.48 m.
N—NOuest	10.37 m.

La cote maximum de la tour est de 12,66 m.

A partir de cette hauteur la tour change la forme de sa section du quadrilatère, en cercle (rayon 4.63 m.).

Le centre du cercle ne coïncide pas avec l'intersection des diagonales du quadrilatère, il est désaxé et le côté N-NOuest coupe le cercle dans deux points.

www.cimec.ro

Dans la partie médiane du côté S-SEst il y a deux cavités horizontales de section carrée, ayant la longueur d'environ 5 m (ce qu'on a pu mesurer jusqu'à présent).

Elles sont probablement transpercées jusqu'au côté opposé.

Toujours sur le côté S-SEst, à environ 7,00 m. en bas de la cote maximum, il y a une galerie-puit qui pénètre dans le béton cyclopéen. J'ai trouvé le point le plus élevé de la ruine (13.45 m.).

Les éléments établis jusqu'à présent sont les résultats d'ensemble de la ruine. Par une stylisation geométrique des résultats, on obtiendra les valeurs du projet initial de la construction.

En considérant toutes les circonférences concentriques, par des simples opérations mathématiques et tenant compte de leurs positions ralatives ainsi que de leurs corrélations, j'ai déterminé les rayons moyens rendus homogènes.

le cercle	le rayon moyen	la circonférence
la I-ère marche	19.67	123.57
la IIe ,,	19.28	121.16
la IIIe ,,	18.90	118.75
la IVe ,,	18.52	116.35
la Ve ,,	18.13	113.95
la VIe ,,	17.75	111.53
le trottoir	17.37	109.12
la base du socle	15.37	96.54
le bloc « in situ »	15.26	95.87
le cercle tracé à la base du socle du trophée	4.63	29.07

Une vérification des hypothèses du calcul et des résultats obtenus prouve que les mesurages directs des marches I (123.15 m./19.60 m.) et II (120.83 m./19.23 m.) sont très proches de ceux déduits indirectement.

En étudiant dans sa totalité le complexe archéologique, analysé dans l'esprit des nouvelles données en général, il résulte que:

1) le projet de la construction a poursuivi l'idée d'une harmonie architecturale et constructive et on a réalisé de très beaux effets de perspective monumentale.

On observe que les marches présentent une inclinaison vers l'intérieur.

Il paraît que les prolongements des plans des marches convergent tous vers une ligne circulaire imaginaire, dont la perspective offre au spectateur l'impression que toutes les contre-marches apparaîssent comme des raies égales sans affecter l'image des marches.

Pour l'écoulement des eaux de pluie, on a construit des petites rigoles sur les I — IV marches.

2) la ruine du monument présente une faible inclinaison vers N-NOuest. Parce qu'aucune fissure n'est évidente, j'ai supposé que cette inclinaison du monument a été initiale et qu'elle est due à l'imperfection des méthodes de construction et probablement à un tassement inégal de la terre de la fondation.

3) la tour centrale a été une aide pour la construction du monument. Pour sa construction on n'a pas besoin d'échafaudages.

Les blocs de pierre, dégrossis à des dimensions convenables, étaient levés sur les côtés extérieurs de la tour à l'aide de poulies suspendues au bout d'une poutre

www.cimec.ro

en bois et étaient fixés sur la plateforme de travail, au point le plus élevé de la construction. Les blocs de pierre une fois levés par des petits déplacements sur l'horizontale de la plateforme étaient ensuite placés définitivement à leurs places.

Ce simple mode de construction présente l'avantage des transports faciles sur la verticale, en partant de la base de la tour vers le haut, en évitant les transports difficiles des pièces lourdes sur l'horizontale.

Par le même système furent élevées les statues des prisonniers et le trophée qui se trouvaient au-dessus de la tour.

La tour une fois terminée, fut graduellement recouverte de béton cyclopéen de la base au sommet, en couches horizontales, des blocs de pierre étant placés au préalable en circonférence sur un anneau de parement.

Ainsi fut construit le corps cylindrique du monument et ensuite les marches et une partie du trottoir furent mantelés avec des blocs de pierre.

4) Pendant la construction du monument on a corrigé un certain nombre d'erreurs survenues au cours de l'exécution.

Toutes les données déterminées jusqu'à présent constituent le squelette géométrique constructif du monument, sur lequel, par le raccord des éléments décoratifs du relief, on peut réaliser la base objective des études archéologique et éthnographique ayant une rigoureuse interprétation.

Grâce à son unité et homogénéité structurale, ethnographique, architecturale et constructive, le monument Tropaeum Traiani est susceptible d'une anastylose, malgré les nombreuses difficultés d'une restauration.

www.cimec.ro

SOME REMARKS ON THE PANNONIAN HISTORIOGRAPHY

BY

P. OLIVA

(Praha)

During the past few years an ever increasing intensity of Marxist research in the classical studies throughout the democratic countries has been developing. There is no doubt that the Marxist-Leninist historiography has been able to establish and to solve the fundamental problems of the economic and social evolution of ancient societies. At the same time it must be stated, however, that by the immense production of bourgeois historiography on antiquity a great deal of valuable work has been accomplished, the lasting usefulness of which to our own investigations is evident. It would be quite wrong, therefore, to reject strictly the results of bourgeois historiography, though certain tendencies to it appeared some time ago. On the other hand, however, we must warn against their being accepted uncritically and without an analysis of the methodology of their authors. The same applies to the history of the Danube provinces of the Roman Empire.

In my book "Pannonia and the Onset of Crisis in the Roman Empire"[1], which was published in Czech last year and the English version of which is being prepared, I had, of course, to treat in detail the work of Andreas Alföldi, which is for the study of Pannonian history of exceptional importance. Alföldi is the author of a large number of studies in the field of history, archaeology (including art history), inscriptions and numismatics, making a valuable contribution to the interpretation of the sources and the analysis of different aspects of life in Pannonia. Alföldi is not contented with critical research into separate problems, but attempts a synthesis, an all-round view of the history of ancient Pannonia. Besides this research, Alföldi has devoted much time to the organization of research in Pannonian history, archaeology and epigraphy, the results of which have been published particularly in the series of monographic studies, *Dissertationes Pannonicae*. We may say that it was Alföldi's work as scholar and organizer that laid the firm foundations for research into the historical development of ancient Pannonia.

[1] P. Oliva, *Pannonie a počátky krize římského imperia*, Praha, 1959.

www.cimec.ro

I cannot give an exhaustive analysis of Alföldi's work here, but I want to bring a critical assessment of those writings, which deal with the history of Pannonia during the Principate.

Several of Alföldi's studies written during the thirties deal with this period. The earliest is a popular pamphlet about the nations which inhabited Pannonia under the Roman Empire, in which the author's conception, continued in his later writings, is already clear. Alföldi regards the history of Pannonia — and of the Roman Empire as a whole — from the viewpoint of the governing Roman circles and the highest strata of the provincial population, those who helped to carry out the Romans' policy in the regions conquered by Rome. It is no mere coincidence that as early as 1934, Alföldi declared (although he quoted the previous words of V. Kuzsinszky) that "occupation of an area covering the old Hungarian monarchy right to the Carpathians, as a defence for the West, was the idea of Marcus"[1].

One of Alföldi's most extensive studies is a Hungarian article on the romanization of Pannonia, where he deals with the changes in Pannonia under the Principate. He considers the economic development of the province, the growth of craft production and that of trade in particular; he notices changes in the organization of the original inhabitants, the growth of towns and the spread of roads, and, starting from these and other aspects of the life of the people of Pannonia, he attempts to show the effect of the establishment of the province on the development of the whole territory of Pannonia. It is of value that Alföldi was the first to consider the problems of Pannonia as a part of the whole Empire, and to attempt to answer them; but, in spite of his profound erudition and wide knowledge, the shortcomings of his method and approach prevented him from answering them successfully. For instance, when dealing with the organization of the original Illyrian-Celtic inhabitants, Alföldi does not consider the changes in this organization as the consequences of the process of formation of a class society. This of course means that he considers the provincial population as a single mass with single aims, which are identical with those of the Roman Empire. It is also typical of his view of the romanization of the province that he places primary stress on the work of the Roman governors of Pannonia, who in fact were only enforcing in the province the policy and interests of the ruling circles of Rome. When dealing with the social and economic development of Pannonia, Alföldi touches on the question of slavery. He makes no attempt to explain the phenomenon, however, confining himself to the remark that slavery was common to the development of the Roman Empire everywhere, and that he is concerned here only with specifically Danubian phenomena. Yet the study of the particular development of slavery in Pannonia is very important for assessig the economic and social history of the province. Alföldi states that judging by some of the epigraphic evidence the fate of slaves in Pannonia should not be taken too tragically, but he fails to point out that the fate of the "imperial" slaves (who usually held administrative functions in the provinces, such as positions in the customs offices) cannot possibly be compared with the life of the slaves on the farms and in the workshops, which was certainly not an enviable one[2].

[1] Alföldi A., *Magyarország népei és a római birodalom*, Budapest, 1934, p. 28. Cf. also his study: *Studi ungheresi sulla romanizzazione della Pannonia*, in: *Gli studi romani nel mondo* II, Bologna, 1935, 280 ff.

[2] Alföldi A., *Pannonia rómaiságának kialakulása és történeti kerete*, Századok LXX, 1936, 1–37, 129–162.

www.cimec.ro

A brief account of the history of Pannonia during the Principate was given by Alföldi about the same time, in a short article on the Danubian provinces during the early history of the Empire, published in the *Cambridge Ancient History* (CAH). This article sums up the conclusion of the work mentioned above. Here too his conception can be clearly seen, when he declares that "the excellent military material of Illyricum, impregnated with Roman civilization during the second century, became the last bulwark, with few intellectual pretensions, but strong and sure, of Rome and of Western culture in the ancient world"[1].

Alföldi returned to some of the basic problems of Pannonian history in articles written during the second world war for a detailed history of Budapest. Almost the whole of the two large first volumes were devoted to the history of Budapest in antiquity, that is to say, the history of Aquincum. From Alföldi's pen were particularly the chapters on the history of the original inhabitants of Budapest and the vicinity, on the place of Aquincum in the Roman Empire and on the campaigns fought on the Danubian *limes* at the end of the second and during the third and fourth centuries. The account given here is not confined to the strict history of Aquincum alone, and has not without justice been described as a provisional substitute for the history of Pannonia still to be written[2]. This work, too, shows the shortcomings criticized above. Alföldi lays special stress on the role of Pannonia in the defence of the Danube frontiers in the third century, and declares that at this time the Roman Empire was really saved by the "*Genius Illyrici*, in which the magnificent military traditions of Rome were revived to combine with the sturdy self-confidence of the exemplary fighting spirit of the Illyrian and Celtic tribes"[3].

Alföldi had already expressed similar views in earlier writings dealing with the crisis of the third century. The first of these dates from the end of the twenties. The author considers it is useless to seek the causes of this crisis. He believes that the most important thing is to determine why the signs of decay which had already been manifest for some time, should suddenly take the form of a crisis. The decline of the Empire is said to be due to the fact that „there was no strata of the imperial population ready to sacrifice everything in the interests of the state and capable of forming the backbone of the new world-wide empire instead of the exhausted Italians". In the first half of the third century, the army of the Danube provinces became a decisive force in the affairs of the Empire, the commanders enjoying considerable political influence. But the strength of the Danube legions was sapped by constant fighting, and the importance of Pannonia was further weakened by the policy of the Emperor Gallienus, who entrusted the leaders of neighbouring "barbarian" tribes with defence of the Danube *limes*. In this way Alföldi judges the crisis of the third century from the standpoint of the ruling clique in the Empire and that of the most conservative aristocratic elements in Pannonia itself[4].

---

[1] A. Alföldi. *The Central Danubian Provinces*, Cambridge Ancient History, IX, 1936, 540—554.

[2] B. Saria, *Noricum und Pannonien*, Historia, I, 1950, 443.

[3] *Budapest története*, I, Budapest az ókorban, Budapest, 1942 (2 volumes); cf. mainly p. 705.

[4] A. Alföldi, *Die Vorherrschaft der Pannonier im Römerreiche und die Reaktion des Hellentums unter Gallienus*, 25 Jahre Römisch-germanischer Kommission, Berlin-Leipzig, 1929, p. 11—17.

www.cimec.ro

Alföldi devoted a separate study to the problem of the crisis in the third century. Here he finds the chief reason for the decline of the Empire in the fact that the influence of the masses of the people was growing during the third century, at the expense of the individual personality. He even introduces the irrational element into his explanation of the causes of decline. In his view the problem of the crisis in the Roman Empire is part of the broader "eternal" problem of human life. „Here we are up against the eternal problem of the relationship between the mass and the individual", writes Alföldi, "the former based on the mechanical forces of being, the latter on the organic forces. An analysis of these two great sources of being, the organic and the inorganic is constantly forced upon us. Indeed, divine Providence willed a double chemical composition for the elements, according to whether an organic or an inorganic compound was to emerge. Above all, let us not imagine that such speculations could only lead to nebulous theories; on the contrary, the whole of the past, the whole of our present reality is thus our subject"[1].

One of Alföldi's latest studies takes up an extreme idealist position: it deals with the *Moral barrier on the Rhine and the Danube*. It correctly points out the difference between the moral standards of the world of Rome and those of the „barbarian" tribes which were then living on the Rhine and Danube frontiers. But the author does not go to the historical roots of this difference, and does not attempt to find the real basis of the different ethic conceptions held by the slave-owning society of Rome and the tribal societies of the Germans, Sarmatians and others outside the boundaries of the Empire, because he regards the moral principles of these two different worlds as primary and definitive. In his view „all the grandiose fortifications on the Roman frontiers — and not only on the Rhine and the Danube — with all their alterations and developments, are simply the secondary consequences and the reflection of that moral isolation. All the remains of the iron curtain which the archaeologists uncover are simply the outward and visible signs of a series of crimes against morality, breaches of faith, and complete disregard of the laws which must govern nations and peoples as they govern individuals"[2].

In his latest general study of the history of the Roman Empire, Alföldi repeats an old view of his, when dealing with the reign of the Severi, maintaining that in this period the decline of the individual personality had a deleterious effect[3].

There is no doubt that the task of assessing Alföldi's contribution to research and organizational work in the field of Pannonian history must fall to Hungarian scholars.

In this short contribution, I have only tried to point out the main shortcomings of Alföldi's approach, which must be borne in mind when studying his vast published work, essential in any historical study of Pannonia.

[1] A. Alföldi, *La grande crise du monde romain au IIIe siècle*, Antiquité classique, VII, 1938, 5—18. To this study cf. also: J. Pečirka, *Teorie buržoasních historiků o pádu říše římské* (Theories of bourgeois historians on the decline of the Roman Empire), Listy filologické, 1953, 92 f.

[2] A. Alföldi, *The Moral Barrier on Rhine and Danube*, The Congress of Roman Frontiers Studies, 1949 (Edited by Eric Birley), University of Durham, 1952, p. 1—16.

[3] A. Alföldi, *Römische Kaiserzeit*, in: Historia mundi IV, Bern, 1956, 227.

www.cimec.ro

LA DACIE SOUS ANTONIN LE PIEUX

PAR

RONALD SYME

(Oxford)

Époque de paix pour l'Empire, le règne d'Antonin a quand même eu ses guerres, notamment en Bretagne et en Dacie. Pour la Dacie, l'Afrique du Nord nous apporte un nouveau témoignage épigraphique. En 1945, L. Leschi a réuni deux blocs d'un cursus équestre de Césarée, qu'il revendiquait pour Q. Marcius Turbo, l'ami d'Hadrien et son préfet du Prétoire, dont le nom complet aurait été: *T. Fl. T. fil. Palatin. Priscus Gallonius Fronto Q. Marcius Turbo* (AÉ, 1946, 113). Or, il y a de bonnes raisons de révoquer en doute non seulement l'attribution de l'inscription à Turbo, mais aussi plusieurs détails de la restitution du regretté savant. Au lieu de [. . . *praef. A*] *eg. et praef. prou. Dac* [*iae*]*/inferioris*, n'y aurait-il pas lieu de lire plutôt [. . . *pro l*] *eg. et praef. prou. Dac* [*iae*]*/inferioris?*

S'il en était ainsi, nous nous trouverions en présence d'un gouverneur de la Dacie inférieure ayant rempli ses fonctions une génération plus tard: T. Flauius Priscus, dont la présence en Maurétanie est elle-aussi attestée (AÉ , 1911, 108).

Il y a donc eu des opérations militaires en Dacie en 142 ou 143, date qui convient le mieux à ce polyonyme, *pro legato et praefectus* de la Dacie inférieure.

Quant à l'ami d'Hadrien, une inscription de Cyrrhus, en Syrie, publiée tout récemment, vient de nous révéler son nom exact (AÉ, 1955, 225). Il s'appelait: [*Q. Marcius*] *C. f. Tro. Fronto Publicius Seuerus*, et il était originaire d'Epidaure, en Dalmatie.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

FORMES PARTICULIÈRES DE L'ART ROMAIN PROVINCIAL EN DACIE

PAR
D. PROTASE
(Cluj)

L'art romain, et tout spécialement la sculpture, à côté des traits fondamentaux qui lui sont propres, se manifeste, dans les différentes provinces de l'empire, par une somme de particularités régionales qui, dans leur totalité, impriment aux monuments figurés une grande variété de formes. Soit comme résultat de l'évolution artistique générale, soit comme produit du croisement de diverses influences, les monuments sculpturaux présentent des éléments spécifiques, souvent des plus intéressants, selon les régions géographiques où ils apparaissent. A ce point de vue, la Dacie compte elle aussi parmi les provinces romaines possédant des produits sculpturaux exécutés d'une manière qui lui est propre. Loin de vouloir présenter ici les caractères spécifiques de l'art romain provincial en Dacie dans leur ensemble, nous nous bornerons à présenter une certaine catégorie de reliefs funéraires, qui, par certains éléments de style, représentent une note caractéristique à la Dacie et constituent pour le reste de l'empire une nouveauté dans l'art de la sculpture funéraire. Il s'agit d'un nouveau type de médaillon funéraire de la Dacie supérieure.

A l'opposé des autres catégories de monuments funéraires, largement répandus dans le monde romain, le médaillon funéraire travaillé séparément (freistehendes Rundmedaillon) n'a été trouvé — on le sait — que dans trois provinces de l'empire: Norique, Pannonie et Dacie supérieure [1]. Dans le cadre de cette aire géographique, relativement restreinte, le monument présente certaines particularités suivant les provinces. Ainsi, en opposition avec les médaillons norico-pannoniens, qui possèdent souvent un fronton, ayant la niche moins concave et l'ornementation plus pauvre, les exemplaires de Dacie se caractérisent par un décor moins chargé,

[1] Gr. Floresco, *I monumenti funerari romani della « Dacia Superior »*, dans ED, IV, 1926—1927, p. 143. — Floresco affirme cependant que le médaillon funéraire se trouve seulement dans la province de Norique et en Dacie supérieure. En réalité, il existe aussi en Pannonie. Voire A. Schober, *Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien*, Wien, 1923, pp. 144—154; *Intercisa*, I, Budapest, 1954, p. XLIII, 4—6. — En Dacie inférieure ce genre de monument funéraire n'est pas connu (Gr. Floresco, *I monumenti funerari romani della Dacia Inferiore*, Bucureşti, 1942, p. 7), fait qui n'est pas dénué d'une certaine signification culturelle et historique.

www.cimec.ro

par la niche en forme de coquille et, surtout, par l'absence du fronton. Ces variantes régionales, observées depuis longtemps déjà, sont des éléments qui reflètent en général l'évolution du monument dans le cadre de son aire de diffusion. Mais les variantes connues du médaillon funéraire travaillé séparément, tant celles du Norique et de Pannonie, que celles de Dacie, ne représentent pas, en général, tout le processus d'évolution du monument. Jusqu'à la fin de son existence, le médaillon a subi aussi d'autres modifications structurales, inconnues jusqu'ici, qui font complètement défaut sur les territoires norico-pannoniens. Cette phase, que nous estimons être l'étape finale de développement du monument, est bien attestée par les découvertes faites au cours de ces dernières années dans la partie centrale de la Dacie supérieure et que nous allons présenter.

1. *Alba Iulia (Apulum).* — Les fouilles effectuées en 1957, sous l'égide de l'Académie de la République Populaire Roumaine, dans le deuxième cimetière de la ville romaine d'Apulum (probablement la nécropole du municipe *Septimium)*, ont ramené au jour un médaillon funéraire exécuté dans un seul bloc de grès, poreux et friable. Le monument, découvert à une profondeur de 0,50 m, recouvrait le squelette d'un nourrisson. [1]

La pierre mesure en hauteur 1,20 m. A sa base, sur un socle haut de 0,20 m et long de 0,85 m, sont représentés deux lions, placés symétriquement, dos à dos, la tête tournée vers l'extérieur, couchés sur les pattes. La tête haute, la gueule ouverte, la langue pendante et laissant voir leurs crocs, les lions soutiennent du dos de la nuque le médaillon proprement dit, dont le diamètre est de 0,60 m. Ils tiennent chacun dans les pattes de devant une tête d'animal difficilement identifiable, peut-être celle d'un cheval ou d'un sanglier. Sous le corps des lions, sur le socle plus haut que celui d'autres monuments similaires, semblent se contourer deux animaux entiers, dont la tête est tournée vers le centre. Ce dernier élément ne peut pas être défini avec précision en raison de l'érosion de la pierre, mais son existence est très probable, voire même nécessaire. Le cadre du médaillon est ornementé, comme de coutume, d'une couronne de feuilles, rattachée à son extrémité inférieure par un ruban *(taenia)*. La niche du médaillon renferme, dans l'attitude solennelle habituelle, les portraits en bustes de trois personnages: à l'arrière-plan, un homme et une femme (les époux), et, en face, un enfant (leur fils). Les trois personnages sont représentés de face. Leur mise, très ressemblante, se compose de la *tunica* et du *sagum*. La pupille des yeux est marquée, dans les trois cas, par une petite excavation ronde. La femme ne porte pas de boucles d'oreilles [2]; elle a les cheveux peignés en longues mèches séparées par une raie au milieu. En revanche, l'homme et l'enfant ont les cheveux tondus court et tombant en mèches, et dont l'esthétique est douteuse. Au-dessus du médaillon se trouve une pomme de pin, élément toujours présent dans ce genre de monument funéraire (fig. 1).

2. *Aiud (Brucla).* — Le médaillon funéraire, découvert fortuitement en 1951 à l'extrémité de la ville, est conservé au musée d'Aiud (fig. 2) [3]. Le monument,

[1] Gr. Florescu, dans ED, IV, 1926—1927, p. 143—145.

[2] Voir le rapport préliminaire des fouilles faites en 1957 à Alba Iulia dans MCA, VI, 1959, p. 403, où a été reproduit pour la première fois le dessin du médaillon.

[3] Les boucles d'oreilles sont d'ailleurs un élément relativement rare, tant sur des monuments funéraires que sur les bustes de femmes romaines. Cf. C. Daicoviciu, dans AISC, I, 1928—1932, p. 113, avec les indications bibliographiques respectives.

[4] Depuis 1956, nous avons vu le médaillon à plusieurs reprises au musée d'Aiud. La photographie d'après laquelle nous reproduisons ici le dessin du monument a été mise à notre dis-

www.cimec.ro

dont l'exécution artistique est remarquable, est taillé dans un seul bloc de pierre. Le socle est formé de deux lions couchés sur les pattes, la tête haute et tournée en avant. Entre eux, au milieu, est représentée une tête de Méduse. Le lion de gauche tient sous ses pattes de devant une tête de bélier, et celui de droite, une tête de cheval. Suspendu sur un court pivot, au-dessus de la tête de Méduse, se

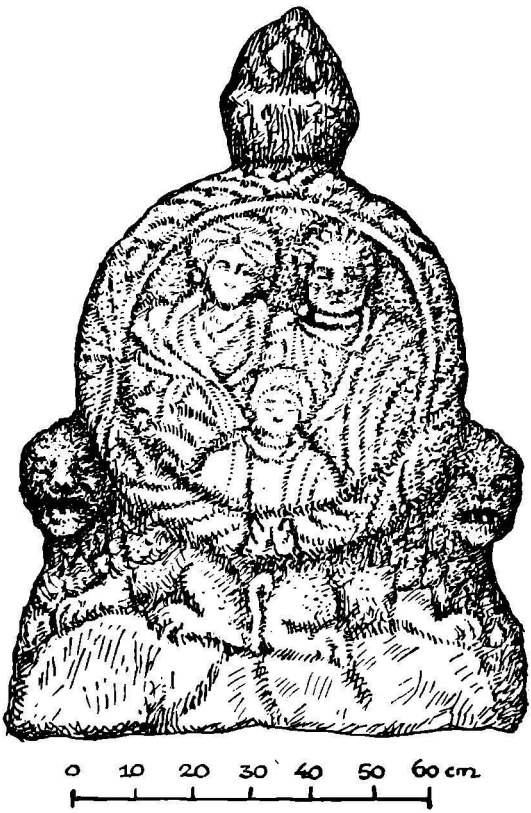


Fig. 1. — Médaillon funéraire trouvé à Alba Iulia *(Apulum)*.

dresse le médaillon proprement dit, qui s'achève par la pomme de pin habituelle, dont il ne se conserve actuellement que la partie inférieure. Dans la niche profonde du médaillon, creusée en forme de coquille, sont représentés les bustes de trois personnages vêtus à la romaine, en tenue solennelle: à l'arrière-plan, une femme (gauche) et un homme (droite), et, à l'avant, un enfant.

position par I. I. Russu de l'Institut d'Histoire de Cluj. Les renseignements sommaires concernant la date et l'endroit de la découverte nous ont été fournis successivement par A. Dankanics, V. Lazăr et Minerva Horvat du musée d'Aiud. Un article détaillé sur ce médaillon funéraire intéressant a été écrit par Minerva Horvat et doit paraître dans le nouveau bulletin du musée régional d'Alba Iulia.

www.cimec.ro

3. *Musée régional de Ploieşti.*—Dans les collections de ce musée figure un médaillon funéraire, encore inédit, ayant le socle formé de deux lions funéraires couchés sur les pattes, le tête tournée vers l'extérieur. Les lions soutiennent du dos et de la nuque, tout comme sur le monument d'Alba Iulia, le médaillon proprement dit, dans la niche duquel sont représentés de face, comme d'ordinaire, les figures des défunts. Le médaillon de Ploieşti, très usé et brisé par endroits, est travaillé d'un seul bloc: sa forme se rapproche plutôt de celle de l'exemplaire d'Alba Iulia que de celle du monument d'Aiud. Il est précisé que l'endroit de la découverte est la Sar-

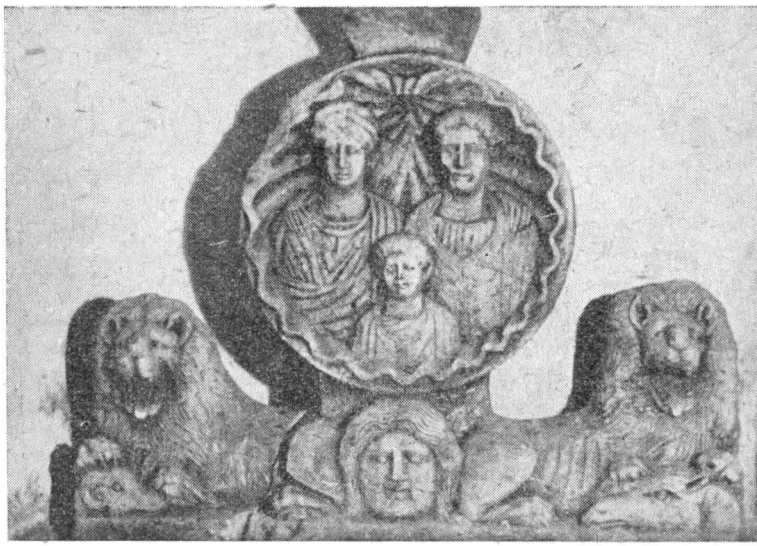


Fig. 2. — Médaillon funéraire découvert à Aiud *(Brucla)*.

mizegetusa romaine, ce qui ne semble guère certain. Il est indéniable pourtant que le monument a été découvert en Transylvanie, peut-être dans une localité sur le cours moyen du Mureş [1].

Par son socle, où figurent un groupe de deux lions couchés, taillés dans le même bloc que le reste du monument, le type de médaillon funéraire décrit plus haut constitue une nouveauté pour la sculpture funéraire romaine. Le monument conçu sous cette forme n'a pas encore d'analogies dans les régions norico-pannoniennes, et s'avère être rare dans la Dacie supérieure. On connaissait jusqu'à présent en Dacie un seul exemplaire d'association du médaillon travaillé séparément, avec la figure du lion funéraire. Il s'agit du monument de Proştea Mare, près de Mediaş, où l'on constate réellement la fusion des deux éléments, avec la seule différence que là

[1] Toutes les données relatives au monument nous ont été fournies par I. I. Russu, qui a obtenu du musée régional de Ploieşti, pour un délai limité, une photographie du monument qu'il a restituée, vu qu'elle faisait partie de l'inventaire du musée. La photographie était accompagnés d'une lettre de la section culturelle du Conseil Populaire de la Région de Ploieşti, portant le no. 60126 du 21 juillet 1955, dossier 524 B, et adressée sur l'ordre du Ministère de la Culture no. 25497 du 3 juin 1955. La lettre mentionne, entre autres, que le monument a été découvert à Sarmizegetusa.

www.cimec.ro

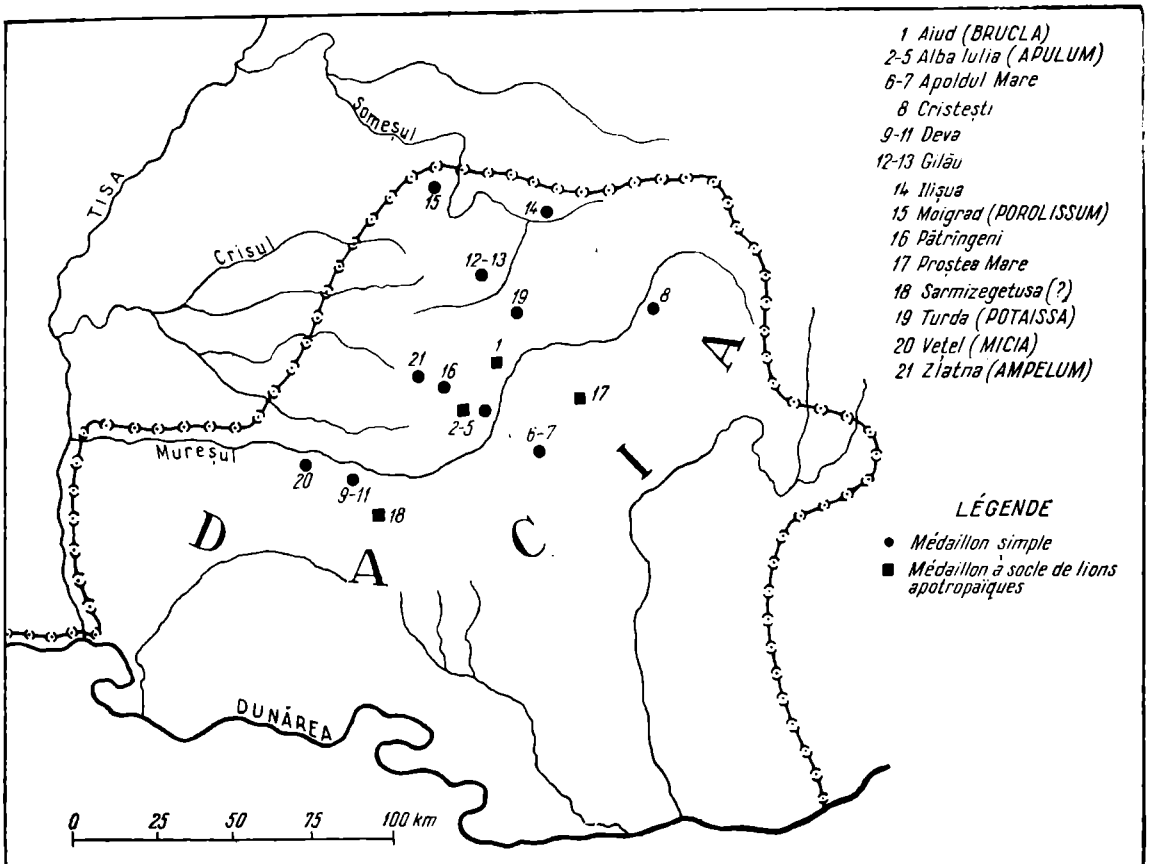


Fig. 3. — Expansion du médaillon funéraire en Dacie.

www.cimec.ro

il existe *un seul* lion apotropaïque, placé non *au-dessous* mais *au-dessus* du médaillon proprement dit, en guise d'acrotère [1]. Sur d'autres catégories de monuments funéraires (ædicule, stèle, piédestals détachables des autels), la présence des lions funéraires est un élément fréquent, tant en Dacie que dans d'autres régions de l'empire [2]. Il faut néanmoins relever le fait que, à l'opposé de l'ædicule et du socle de certains autels funéraires, les lions apotropaïques figurent toujours sur la stèle funéraire comme acrotère-couronnement, et jamais comme base.

En ce qui concerne la genèse du type, on observe aisément que les éléments qui fusionnent dans une forme nouvelle sur un bloc monolithe, accordant par là au monument la note caractéristique, sont le médaillon lui-même avec sa figuration propre et le socle formé par les lions funéraires, avec ou sans tête de Méduse. Mais aucun de ces deux éléments pris isolément ne représente quelque chose de nouveau, étant connus dans la sculpture funéraire romaine comme des monuments en quelque sorte indépendants, sous la forme du médaillon classique et des couronnements de stèle travaillés séparément. Le type de monument en question est donc né non pas d'éléments inexistants jusque là, créés ad-hoc, mais bien de l'association de deux formes anciennes, nouvelle et originale n'étant que leur combinaison et leur fusion en un tout unitaire et harmonieux. Comparés, les deux médaillons décrits présentent quelques légères différences, dans lesquelles réside — croyons-nous — l'évolution finale du médaillon funéraire. En ce qui concerne le monument d'Aiud, par exemple, le médaillon proprement dit est libre, ne s'appuyant que sur le court pivot avec la figure de la Méduse à la base, pivot qui remplace la pomme de pin habituelle de ces couronnements funéraires de lions. En revanche, sur les exemplaires d'Alba Iulia et de Ploieşti, la pomme de pin et la tête de Méduse manquent, et le médaillon est solidement fixé au dos et à la nuque du groupe des lions couchés. La constatation que sur le monument d'Aiud les deux éléments constitutifs associés n'ont presque pas souffert de modification, nous porte à croire que cet exemplaire représente la première phase, la moins évoluée, du type de médaillon funéraire ayant des lions à la base. Il n'en est pas moins vrai que l'exécution technique du monument d'Aiud est supérieure à celle des exemplaires d'Alba Iulia et de Ploieşti, mais ce fait s'explique plutôt par l'habileté plus grande du tailleur de pierre que par un perfectionnement artistique. Un développement en sens inverse du médaillon, tel que celui d'Apulum vers celui d'Aiud, nous semble moins vraisemblable.

Le fait que le visage, en tant que motif ornemental-religieux, associé au médaillon funéraire classique, ne se trouve qu'en Dacie, fournit un indice permettant de faire remonter ce type de monument exclusivement au III[e] siècle de notre ère, vu que le nouvel élément se présente comme un supplément tardif, à l'aboutissement d'une évolution dans le cadre du type. L'adjonction des lions funéraires, d'origine orientale, au médaillon proprement dit, connue seulement dans les trois provinces mentionnées, apparaît comme un phénomène spécifique à la Dacie carpathique, où il est prouvé que le médaillon funéraire a connu un développement propre. La fusion des deux monuments en quelque sorte indépendants (le médail-

[1] A. A. Schober, dans Dolg. Cluj, II, 1911, p. 280, fig. 7. Cf. Gr. Florescu, dans ED, IV, p. 128, no. 67.

[2] A cet égard, voir par exemple: Gr. Florescu, *op. cit.*, A. Schober, *op. cit.*,; D. P. Dímitrov, *Die Grabstullen römischer Zeit in Nordbulgarien*, Sofia, 1942; E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1919; S. Ferri, *Arte romana sul Danubio*, Milano, 1933; idem, *Arte romana sul Reno*, Milano, 1931.

www.cimec.ro

lon simple et le couronnement de stèle détachable) en un seul motif, monolithe, pourrait correspondre à des ateliers romains locaux, qui fournissaient des monuments d'une valeur artistique appréciable — le cas du monument d'Aiud — ateliers où l'on travaillait selon les conceptions et les croyances d'une population aussi hétéroclite quant à sa composition ethnique que celle de la Dacie.

A la suite de la découverte du nouveau type de médaillon funéraire travaillé séparément, les principales variantes de ce monument peuvent être classées, sur la base des exemplaires existants à présent et suivant leur forme, de la manière suivante:

1. Médaillon à fronton
2. Médaillon simple (sans éléments architectoniques annexes)
3. Médaillon associé à des figures de genius
4. Médaillon à socle de lions apotropaïques [1].

En Dacie supérieure on connaît à présent environ 23 médaillons funéraires travaillés séparément, qui ont été découverts dans les localités suivantes: Aiud, Alba Iulia, Apoldul Mare, Cristeşti, Gilău, Ilişua, Moigrad, Pătrîngeni, Proştea Mare, Sarmizegetusa, Turda, Veţel, Zlatna. Il en résulte que les médaillons funéraires de Dacie sont surtout répartis topographiquement dans les centres urbains *(Apulum, Sarmizegetusa, Porolissum, Potaissa, Ampelum)* et dans les localités où existent des camps romains (Ilişua, *Micia*, Gilău), ainsi que dans certains établissements civils plus importants *(Brucla)* [2]. En conséquence, il ne peut être question de leur agglomération — ainsi que l'affirment certains auteurs plus anciens [3] — dans la région des mines d'or des environs de Zlatna *(Ampelum)*, où il n'existe que deux exemplaires, ainsi que d'une éventuelle corrélation entre ceux-ci et les fonctionnaires ou les travailleurs des mines d'or.

Dans la province de Norique, par contre, la plupart des médaillons connus par Schober jusqu'en 1923 se groupent dans la partie sud-est, zone des localités antiques de *Flauia Solua*, *Noreia* et *Virunum*, et manquent, ou sont très rares, dans le reste de la province. Une fréquence plus grande des médaillons funéraires est signalée aussi en Pannonie inférieure par rapport à la Pannonie supérieure.

Les diverses variantes du médaillon funéraire se sont répandues inégalement dans ces trois provinces centrales danubiennes. Alors que le médaillon simple est commun aux trois provinces, celui à fronton constitue une particularité des régions norico-pannoniennes, tandis que le type du médaillon aux lions apotropaïques n'apparaît qu'en Dacie [4]. On peut établir, avec quelque certitude (au moins pour trois variantes) laquelle est la plus ancienne et quelles sont les phases successives de développement du monument jusqu'au médaillon associé à des lions funéraires. En partant de la constatation que le médaillon à fronton date du I^er^ ou du II^e^ siècle de notre ère, plus probablement de la seconde moitié du I^er^ siècle et de la première moitié du suivant [5], et que le médaillon simple remonte du point de vue chrono-

[1] La division proposée par J. Bolten (dans Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, XXI, fasc. 1, Paderborn, 1937, p. 13 et suiv.) en médaillons en forme d'écu *(clipeus)* et en médaillons en forme de disque n'est pas satisfaisante. Cf. Gr. Floresco, dans Latomus, Revue d'études latines, XXVIII, Bruxelles, 1957, p. 223.

[2] Voir la note 1.

[3] Gr. Floresco, dans Latomus, XXVIII, 1957, p. 225.

[4] A. Schober, *op. cit.*, p. 154, no 355—356, fig. 179.

[5] *Ibid.*, p. 144—154.

www.cimec.ro

logique exclusivement aux II^e^ —III^e^ siècles, et non au I^er^ siècle de notre ère[1], il résulte que le type de médaillon à fronton est le plus ancien. C'est de ce type que s'est développé ensuite, avec la perte du fronton, le médaillon simple, sans éléments architectoniques secondaires. Un témoignage de l'évolution typologique dans ce sens nous est fourni par un exemplaire de Friesch, provenant de Norique, où le fronton est réduit à trois volutes simples[2]. Une transformation en sens inverse nous semble peu probable. Ces deux variantes du médaillon funéraire travaillé séparément doivent avoir coexisté pendant quelque temps, l'une ayant disparu, et l'autre s'étant substituée progressivement à la première, sans doute au cours de la première moitié du II^e^ siècle de n.è.; par la suite, l'usage du médaillon à fronton s'est perdu, et le médaillon simple s'est généralisé. A ce dernier se sont ajoutés plus tard (au III^e^ siècle de notre ère) — par suite de l'intervention de certaines influences régionales — des éléments nouveaux, tels que les figures de genius en Pannonie ou les lions apotropaïques en Dacie. Le rapport chronologique entre le médaillon à figures de genius en Pannonie et celui aux lions funéraires en Dacie est difficile à établir de manière péremptoire. L'antériorité de la variante pannonienne par rapport à celle de Dacie semble toutefois probable.

La présence du médaillon funéraire travaillé séparément sur le territoire de la Dacie supérieure seulement, et son absence constante en Dacie inférieure est une réalité bien connue, dont on n'a proposé jusqu'à présent aucune explication[3]. Si l'on part du fait admis que la médaille funéraire de Dacie est de provenance norico-pannonienne, il se pose alors la question légitime: pourquoi justement la variante à fronton, qui existait dans les provinces de Norique et de Pannonie, manque en Dacie? Nous estimons que la réponse réside dans la circonstance que, à l'époque de la pénétration du médaillon funéraire dans la province carpathique, le modèle à fronton avait cessé d'exister dans la « mode » funéraire norico-pannonienne ou, en tout cas, était en voie de disparition. Il ne nous reste donc qu'à rechercher quelle est la raison de l'absence de ce monument funéraire en Dacie méridionale. L'explication du phénomène par une colonisation d'habitants de Norique et de Pannonie effectuée exclusivement en Dacie carpathique n'est guère satisfaisante, car, en ce cas, il nous faudrait nécessairement trouver dans les vêtements des personnages représentés sur les médaillons funéraires des éléments spécifiques du costume de Norique ou de Pannonie, ainsi que la coiffure caractéristique à ces régions, lesquels font totalement défaut. Il ne s'ensuit pas — nous en convenons — que des colons civils ou militaires ne sont pas venus de Norique et de Pannonie en Dacie, mais seulement que l'on ne peut pas parler d'une présence massive de ces

---

[1] Voir A. Schober, *op. cit.*, p. 144—154 et Gr. Floresco, dans ED, IV, pp. 123—128.

[2] *Ibid.*, p. 146, n° 332, fig. 167.

[3] Les stèles funéraires pourvues d'un médaillon sont très rares même en Dacie méridionale (cf. Gr. Floresco, *Mon. fun. rom. della Dacia Inf.*, p. 35, n° 31, fig. 21), tandis qu'en Dacie supérieure elles sont beaucoup plus fréquentes (cf. Gr. Floresco, dans ED, IV, p. 93—95, 97—98, 100—103). En Norique et en Pannonie, le médaillon sur stèle est également rare et moins développé que sur les stèles funéraires de Dacie (cf. A. Schober, *op. cit.*, p. 55, 128—129).

www.cimec.ro

éléments chez nous [1], cette massive transplantation ne se vérifiant ni par la diffusion du médaillon funéraire sur le territoire de la Dacie, ni par le costume et la coiffure des personnages représentés. La situation en question peut s'expliquer cependant de manière avantageuse par *la circulation des artisans* venus de Norique et de Pannonie, artisans qui, apportant avec eux ou connaissant le modèle du médaillon existant dans leur région natale, n'ont pas pénétré aussi en Dacie méridionale, laquelle, à cet égard, gravitait plutôt vers la Mésie [2].

Originaire de Norique et ayant pénétré en Dacie par la Pannonie, le médaillon funéraire y a connu une évolution propre. Certaines formes caractéristiques à la province du nord du Danube, telles que, par exemple, celles aux lions apotropaïques, montrent la contamination du médaillon classique par un élément oriental, phénomène fréquent dans l'art funéraire et religieux de la Dacie romaine [3].

[1] Sur la colonisation de la Dacie, la vie de province, les courants artistiques et religieux, etc., voir C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucureşti, 1945, p. 139 et suiv., et pour les colons de Norique et de Pannonie, surtout p. 162.

Une *ala Pannoniorum* est épigraphiquement attestée dans le camp de Gherla, où elle avait tenu garnison jusqu'à l'abandon de la Dacie par les Romains et une *cohors I Vindelicorum miliaria* apparaît dans les diplômes militaires des années 144 et 157. Ses traces sont constatées dans quelques localités de la Dacie, dont Vărădia *(Arcidaua)* où elle avait son camp aux premiers temps de l'occupation de la province.

[2] La suggestion nous est venue aussi de la part de l'académicien C. Daicoviciu.

[3] La constatation que le médaillon à fronton n'était plus d'usage en Norique et en Pannonie, lorsque le médaillon simple pénétra en Dacie carpathique, montre que les médaillons funéraires se sont répandus dans la province norddanubienne non pas au cours des premiers décennies après la conquête, mais un peu plus tard (cf. C. Daicoviciu, *La Transylvanie...*, p. 145, note 1).

www.cimec.ro

www.cimec.ro

LA LANGUE DES INSCRIPTIONS LATINES DE DACIE ET DE SCYTHIE MINEURE

PAR

SORIN STATI
(Bucarest)

L'objet de cet article est de présenter les résultats d'une recherche linguistique minutieuse consacrée aux inscriptions trouvées sur le territoire de la République Populaire Roumaine.[1] Ce travail fait partie du vaste plan de recherches entreprises par l'Académie de la République Populaire Roumaine pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain.

Pour presque toutes les provinces romaines il existe des monographies consacrées à la langue des inscriptions; il suffit de citer les ouvrages de J. Pirson pour la Gaule, de A. Carnoy pour l'Espagne et surtout de V. Väänänen pour les inscriptions pompéiennes. Pour les provinces danubiennes, nous disposons depuis peu du remarquable livre de H. Mihăescu *(Limba latină în provinciile danubiene ale imperiului roman*, Bucarest, 1960).

Phonétique. Je ne m'arrêterai point à des phénomènes très bien connus, tels que: la chute des voyelles brèves inaccentuées, la monophtongaison de *ae*, la chute de *n* avant *s*, etc. Je mentionerai seulement:

a. Une oscillation entre *e* et *i*, d'une part et entre *o* et *u*, d'autre part. Entre ces deux phénomènes il n'y a pas similitude parfaite. La fluctuation *e/i* se rencontre en position initiale, médiale, finale; dans presque 50% des cas on peut invoquer aussi une raison de morphologie: le syncrétisme des cas (par exemple *-i* à l'ablatif singulier, *-is* au nominatif pluriel — à la 3e déclinaison). Pour ce qui est de la fluctuation *o/u*, la presque totalité des exemples se trouvent en position finale et s'expliquent aussi par la confusion des cas: *-o* au lieu de *-us* et de *-um*, *-us* au lieu de *-o*, etc. La conclusion est que, sur le territoire qui nous intéresse, la fluctuation *i/e* est plus fréquente que la confusion *o/u*, qui n'est peut-être que la conséquence ou le reflet d'un phénomène grammatical. Cette conclusion est confirmée par l'histoire du roumain.

b. Le υ grec est rendu par *u* ou *i* presque seulement en Dacie (un seul exemple de *u* et de *i* en Scythie Mineure, ce qui représente $\frac{2}{30}$). Il est clair qu'en Scythie

[1] Voir maintenant mon livre „Limba latină în inscripţiile din Dacia şi Scythia Minor", Bucarest, 1961.

www.cimec.ro

Mineure l'influence grecque a été puissante et que les lapicides connaissaient bien l'orthographe grecque.

c. On arrive à la même conclusion en étudiant les consonnes aspirées. Voici les chifres: θ (= TH) est noté T 15 fois (dont 3 seulement en Dobroudja). χ (=CH) est noté C 19 fois (dont 14 en Dacie). φ (= PH) est noté P 12 foi (une seule fois en Scythie Mineure). Je signale que la spirantisation de φ est très bien attestée, en revanche on trouve une seule fois H pour χ, fait confirmé par l'histoire du grec.

d. Nous voici arrivés au quatrième problème phonétique, le plus intéressant et le plus difficile à résoudre: les consonnes finales. Je ne discute pas les différentes hypothèses et théories; je veux seulement présenter quelques faits.

α. La chute des consonnes finales *-m* et *-s* est en même temps un fait phonétique (l'affaiblissement des finales) et morphologique (la tendance à l'unification des cas). *-m* est omis à l'accusatif singulier de la 1re déclinaison, aux nominatif et accusatif neutre, à l'accusatif masculin singulier (2e déclinaison), à l'accusatif singulier des 3e et 4e déclinaisons. En outre on trouve 2 exemples de génitif pluriel en *-oru*, un exemple de génitif en *-iu*; enfin le mot *septe*.

-s n'est pas noté au nominatif singulier et au pluriel (accusatif, datif, ablatif) à la 2e déclinaison; aux nominatif et génitif singulier de la 3e déclinaison et au nominatif pluriel de la 3e. Apart cela, on trouve encore *ec* au lieu de *ex* et *eiiu (s)*.

β. La chute de *-t* est caractéristique pour la 3e personne du singulier. En outre il y a bon nombre d'exemples de *e* au lieu de *et* et *pos* au lieu de *post* (au total 16 exemples).

γ. Il est peut-être intéressant de signaler que *-m* et *-s* sont omis exclusivement quand il font partie d'une désinence casuelle. Il n'y a aucune preuve de la chute de ces deux consonnes dans la flexion verbale. Cette constatation réclame une explication, qui ne relève pas de la phonétique, mais de la grammaire: l'amuïssement des consonnes finales s'est produit d'abord dans la flexion nominale, où il y avait déjà d'autres moyens pour marquer l'opposition des cas (les prépositions). Cependant, le système des oppositions dans la conjugaison est resté jusqu'à nos jours un système fondé — plus ou moins — sur le contraste des désinences. La tendance phonétique à la chute des consonnes finales a été entravée par le besoin de marquer clairement la différence entre les personnes. Il est donc fort probable que *-m* et *-s* ont disparu de la flexion verbale après le sixième siècle, dernière époque ayant laissé chez nous des inscriptions latines.

Il résulte des faits mentionnés ci-dessus une seconde conclusion: on constate rarement la chute de *-m* au génitif pluriel. L'explication me semble tout à fait évidente: des formes telles que *Caiu*, *filiu* au lieu de *Caium*, *filium* représentaient en effet la forme du cas devenu unique, le cas général **Caiu*, **filiu*. Au pluriel, le cas général avait probablement la désinence *-i*. Des graphies telles que *optimoru* ou *omniu* étaient tout aussi différentes de la prononciation réelle que les graphies avec *-m*.

La conclusion n'étonnera personne; plus d'un phénomène phonétique doit être expliqué et étudié du point de vue grammatical aussi.

Morphologie. a. Le phénomène le plus caractéristique est la tendance à la création d'une forme casuelle unique, le cas général. A la 1re déclinaison, au singulier, nous trouvons 23 exemples de *-a* au lieu de *-am*, 7 exemples de génitif en *-a* et 12 exemples de datif en *-a*. Il est fort étonnant de trouver en Orient ce génitif-datif en *-a* au lieu de *-ae*, vu que l'on admet généralement que seul le

www.cimec.ro

roumain a hérité du datif latin en *-e* (nom. *casă*, gén.-dat. *case;* nom. *capră*, gén.-dat. *capre).* Voici seulement quelques exemples: [P]*ro salute* [*Lu*]*cilia; milis cortis prima (= miles cohortis primae); Claudie Matrona; uotu ponet dom*[*n*]*e regina.* La désinence *-a* au génitif-datif est attestée aussi en Italie, sur des inscriptions de l'époque républicaine et est considérée comme un archaïsme. Pour ce qui est de nos exemples, je crois qu'il s'agit de l'effet de la loi de la simplification de la flexion nominale, de formes du cas général caractérisé par *-a* au singulier de la 1re déclinaison.

A la deuxième déclinaison nous nous heurtons à la même tendance et nous trouvons assez souvent le cas unique en *-o* (ou *-u*). Le fait ne relève pas exclusivement de la phonétique. Il est vrai que le nominatif masculin se confondait avec l'accusatif à la suite de la chute de *-m* et *-s;* que le nominatif sans *-s* ou *-m* se confondait avec le datif et l'ablatif à cause de la confusion entre *o* et *u*. Mais il y a aussi des exemples de génitif singulier en *-o* au lieu de *-i;* d'ailleurs la fluctuation *o/u* se rencontre presque seulement à la désinence et — pour rappeler une conclusion déjà énoncée — cette fluctuation est plutôt un phénomène morphologique.

Au pluriel il y a des exemples qui prouvent l'existence d'une forme unique en *-i*. Une preuve intéressante à été donnée par H. Mihăescu dans son ouvrage précité: on écrit plus souvent *uixit annis* que *uixit annos; annis* était prononcé assurément *anni*, tout comme le nominatif en *-i*, qui était devenue forme casuelle unique (au pl. de la 2e décl.) dans le latin oriental.

A la 3e déclinaison, on trouve la désinence *-e* ou *-i*, qui représente le cas général. Citons surtout les génitifs *Apulese (= Apulensis), Caesare, imperamttore (= imperatoris)*, etc., les datifs *Junone, merente, pare*, etc. Ces exemples viennent eux-aussi en contradiction avec la théorie que le roumain aurait hérité du datif latin en *-i* (nominatif *vulpe* — génitif-datif *vulpi*). En tout cas, il résulte que l'histoire de la déclinaison roumaine doit être étudiée en tenant compte aussi des données fournies par les inscriptions.

Avant de passer à la flexion verbale, encore un mot sur le cas général. La ruine de la flexion désinencielle a été compensée par l'emploi des prépositions; mais nos textes épigraphiques ne prouvent nullement ce changement de système. Cette constatation ne doit surprendre personne: introduire partout des prépositions dans les formules épigraphiques, cela aurait constitué une fréquente altération du texte consacré. Le lapicide ne savait plus où il devait employer les désinences *-us, -um, -o*, etc., mais il sentait assurément comme incorrectes des formules telles que, par exemple, **de filiu* au lieu de *filii*, ou bien **ad patre* au lieu de *patri.*

b. En ce qui concerne la flexion verbale, j'ai déjà signalé qu'on ne trouve chez nous aucun exemple de la chute de *-m* et de *-s*. Les désinences étaient donc nécessaires pour distinguer les différentes personnes, tandis que dans la flexion nominale d'autres signes distinctifs s'étaient développés: les prépositions, l'ordre des mots. Toutefois on constate la chute de *-t* (16 exemples); la désinence *-t* a été remplacée par la désinence zéro.

c. Dans la flexion du verbe *sum*, quelques formes prouvent l'emploi du subjonctif à la place de l'indicatif, par exemple: *uenituri setis* au lieu de *uenturi estis; superissetis (= superessetis)* pour *superestis. Setis* au lieu de *estis* est une forme particulièrement intéressante pour l'histoire du verbe *être* en roumain (cf. a. roum. *seți* « estis » <*sitis*).

Syntaxe. L'étude de la syntaxe du latin vulgaire à l'aide des textes épigraphiques est une chose presque impossible. Les inscriptions sont brèves et la structure gram-

www.cimec.ro

maticale du texte est tout à fait simple. Le nombre des espèces de propositions subordonnées qu'on y trouve est très réduit. D'ailleurs les lapicides utilisaient des formules devenues traditionelles. La langue de ces formules ne peut rien prouver pour le latin vulgaire des II^e—VI^e siècles qui nous intéresse.

Il y a cependant quelques faits syntaxiques qui sont prouvés indirectement. Presque toutes les fois que les lapicides s'écartaient des formules stéréotypes, ils transgressaient en même temps les lois syntaxiques «classiques». Il suffit de poursuivre l'emploi de l'*accusatiuus cum infinitiuo*, de l'ablatif absolu — constructions qui avaient cessé d'être populaires à l'époque qui nous intéresse. Mentionnons encore le chaos qui prend la place des règles tellement précises et strictes de la concordance des temps, alors que le lapicide devait construire des phrases plus amples. On se trompait souvent sur l'emploi des pronoms *suus* et *eius* et de quelques pronoms négatifs, par exemple: *sine nulla crimina*, qui est d'ailleurs une construction romane.

Toutes ces fautes ne nous donnent pas une image fidèle de la syntaxe du latin parlé dans nos régions, mais elles prouvent que l'usage classique était tombé en désuétude.

La faute de syntaxe la plus frappante est le désaccord; en voici un exemple: *Veteranus legiones I Claudie pia fideli (= Veteranus legionis I Claudiae piae fidelis)*. Mais le problème relève de la morphologie: les formes aberrantes représentent le cas unique, général.

Une dernière remarque: l'accusatif devient le cas prépositionnel par excelence. C'est bien à cause de cela qu'on trouve assez souvent *a nos*, *pro commoda*, *sine crimina*, *cum Vitalem*, etc.

Il est, en conclusion, facile de voir que, à quelques exceptions près, les faits phonétiques ou grammaticaux énumérés ci-dessus se rencontrent presque partous dans la Romania. L'unité du latin vulgaire, fait tellement paradoxal, est encort une fois prouvée. Mais je suis convaincu que le dépouillement complet de toue les textes vulgaires de l'empire romain tout entier, le classement des faits et puis leur interprétation prudente pourraient servir aux historiens du latin es aux romanistes, d'une part, aux historiens et aux épigraphistes, d'autre part. Dant le domaine de la langue des inscriptions, regardé encore avec méfiance par certains linguistes, il y a beaucoup à faire avant d'atteindre la période des grandes synthèses.

www.cimec.ro

LES ESCLAVES NÉS DANS LA MAISON DU MAÎTRE (ΟΙΚΟΓΕΝΕΙΣ) ET LE TRAVAIL DES ESCLAVES EN EGYPTE ROMAINE

PAR

IZA BIEŻUŃSKA MAŁOWIST

L'accroissement du nombre des esclaves nés dans la maison du maître *(uernae* ou οἰκογενεῖς) par rapport à celui des esclaves provenant d'autres sources (conquêtes, piraterie, dettes, achat, etc. [1]) est un des phénomènes bien connus et caractéristiques de l'esclavage sous l'empire romain. Cet accroissement du nombre et de l'importance des esclaves de deuxième génération peut être constaté sur presque tout le territoire de l'Etat romain ,bien que nous ne disposions pas de matériaux également riches pour toutes ses provinces [2]. En outre, ce phénomène ne s'est pas manifesté simultanément sur tous les territoires faisant partie de l'Etat romain. Il semble que nous pouvons le constater le plus tôt sur le territoire de la Grèce, pour lequel nous disposons d'ailleurs d'un ensemble exceptionnel de documents, notamment d'un grand nombre d'actes d'affranchissement d'esclaves sous la forme de leur vente à Apollon de Delphes [3]. Sur ces actes qui datent de la période comprise entre le II[e] et le I[er] siècles avant notre ère, figure non seulement le nom de l'esclave, mais souvent aussi son origine. Le caractère homogène de ces documents qui se rapportent à une région et à la même période, fait qu'ils se prêtent bien mieux aux statistiques que les sources beaucoup plus fragmentaires d'autres provinces. Malheureusement, ici aussi, toutes les statistiques établies jusqu'à présent d'après l'analyse de ces documents ne sont plus valables [4], vu que

---

[1] Cf. I. Bieżuńska Małowist, *Z zagadnień niewolnictwa w okresie hellenistycznym* (Quelques questions autour de l'esclavage à la période hellénistique), « Eus supplementa », XX, Wrocław, 1949, p. 1—26 et la bibliographie citée. Parmi les travaux ultérieurs cf. W.L. Westermann, *The Slave Systems of Greek and Roman Antiquity*, Philadelphia, 1955, p. 28—34, 84—90, passim.

[2] Par exemple les dalles funéraires des esclaves portant l'inscription: ἐγγενής ou *uerna*, cf. IG, XII, 1, 480—547; actes d'affranchissement avec des termes pareils, p. ex.: *Griechische Dialekt-Inschriften*, 1684—2342; cf. *Fouilles de Delphes*, t. III, Epigraphie, actes d'achat et de vente, etc.

[3] Cf. l'ouvrage cité plus haut *Griech. Dial.-Inschr.* ainsi que *Fouilles de Delphes.*

[4] P. ex. A. Calderini, *La manomissione e la condizione dei liberti in Grecia*, Milano, 1908; W. L. Westermann, *op. cit.*, p. 32—33.

www.cimec.ro

le nombre des actes d'affranchissement trouvés à Delphes dépasse de beaucoup celui de ceux qui ont été à la base de ces statistiques [1]. Bien qu'au II[e] Congrès d'Epigraphie Grecque et Latine à Paris en 1952, G. Daux ait annoncé la publication imminente de l'ensemble de ces inscriptions, rien ne permet de prévoir leur prochaine parution, et nous devons donc nous contenter pour le moment des documents déjà publiés. De l'ensemble de ces pièces il résulte qu'en Grèce l'accroissement important du nombre des esclaves οἰκογενεῖς, par rapport à celui des esclaves d'autre provenance, a déjà eu lieu au II[e] et au I[er] siècles avant notre ère [2]. Par contre, c'est plutôt au cours des premiers siècles de l'empire que nous pouvons constater l'accroissement du nombre des *uernae* sur les autres territoires faisant partie de l'Etat romain, c'est-à-dire sur les territoires de Rome, de l'Italie, de l'Egypte, etc. Les causes de ce phénomène sont très diverses et complexes et elles ne se sont pas manifestées partout de la même façon. De nombreux savants étaient d'avis que les propriétaires voyaient d'un mauvais œil la progéniture des esclaves, parce que les frais et les risques de l'entretien d'un enfant-esclave jusqu'au moment où il était possible de tirer profit de son travail dépassaient les frais de l'achat d'un esclave adulte [3]. Dans mon travail cité plus haut, j'ai déjà formulé mon opinion à ce sujet et j'ai dit que ces présomptions pouvaient être vraies aux périodes de grande affluence d'esclaves sur les marchés, alors que leur prix était relativement bas. Par contre, la situation n'était plus la même dès que, pour des raisons quelconques, les prix des esclaves étaient plus forts. En Grèce, par exemple, au II[e] et I[er] siècles avant notre ère, l'appauvrissement général qui commençait alors à se manifester dans toute cette région et, en même temps, le reflux de la meilleure « marchandise d'esclaves » vers l'Ouest, vers Rome dont l'enrichissement allait croissant, ont pu exercer une certaine influence sur l'accroissement du nombre des *uernae*. Dans les autres provinces et, plus tard, en Italie, d'autres facteurs pouvaient aussi exercer une influence semblable, notamment des facteurs tels que l'affluence moins grande d'esclaves après les guerres victorieuses, l'origine différente de ces esclaves, etc. [4] Ce problème est trop complexe pour que dans un article, nécessairement court, il puisse être examiné à travers tout l'empire. Je ne prendrai donc en considération que certains de ses aspects, en me fondant seulement sur des papyrus, ou plutôt sur certains d'entre eux et je laisserai à un ouvrage plus important auquel je travaille actuellement l'énumération complète des sources de l'Egypte et la présentation du développement de l'esclavage sur ce territoire. Il me semble qu'au cours des premiers siècles de l'empire, l'accroissement du nombre et de l'importance des esclaves οἰκογενεῖς, en Egypte, était étroitement lié au rôle économique très spécifique que les esclaves y ont joué à cette époque et je m'efforcerai de le démontrer en analysant un certain groupe de documents datant des deux premiers siècles de l'empire.

---

[1] Cf. *Actes du II[e] Congrès d'Epigraphie Grecque et Latine*, 1952, p. 269. G. Daux y évalue le nombre des actes d'affranchissement trouvés à Delphes à environ 1000.

[2] Cf. I. Bieżuńska Małowist, *op. cit.*, p. 7, W. L. Westermann, *op. cit.*, p. 32–33.

[3] H. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, I, Paris, 1879, p. 158 et la suivante, G. Glotz dans le *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*, s.v. *Expositio*, autrement P. Guiraud, *La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*, Paris, 1900, p. 95.

[4] Cf. W. L. Westermann, *op. cit.*, p. 33; M. Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, t. II, Oxford, 1941, p. 606–607, 616–617.

www.cimec.ro

Dans le *Gnomon de l'Idiologue* du IIe s., nous trouvons plusieurs paragraphes se rapportant aux esclaves égyptiens et, en particulier, justement aux esclaves nés dans la maison du maître οἰκογενεῖς [1].

Aux §§ 58 et 59, il est question des peines pécuniaires qu'encourent les personnes (parmi lesquelles les Romains et les Alexandrins aussi) obligées de présenter des κατ' οἰκίαν ἀπογραφαί, qui n'ont pas déclaré un individu qu'elles auraient dû déclarer lors du recensement — obligatoire tous les 14 ans —, de toutes les personnes habitant la maison d'un propriétaire donné, ou ne l'ont pas inscrit dans les déclarations que les propriétaires des maisons devaient remplir dans les intervalles de temps s'écoulant entre deux recensements obligatoires de la population [2]. Les paragraphes mentionnés stipulent la confiscation des biens dans une proportion allant du quart à la moitié.

Le § 60 prévoit le cas où l'obligation de déclarer un esclave n'aurait pas été respectée. Sa teneur est la suivante: οἱ μὴ ἀπογραψάμενοι ἀνδράπο[δα μ]όνων τῶν ἀνδ[ρα]πόδω[ν] στέρωνται que ceux qui n'ont pas déclaré un esclave par écrit, soient seulement privés de leurs esclaves.

Comme on le voit, c'est une prescription qui, dans un cas particulier, permet d'atténuer les amendes prévues dans les paragraphes précédents, contenant des décisions plus générales. Selon ce dernier paragraphe, la non-déclaration d'un esclave est punie seulement de la confiscation de l'esclave, et non de la perte d'une partie des biens.

Dans son commentaire Uxkull v. Gyllenband attire à juste titre l'attention sur le fait que cette manière spéciale de traiter la non-déclaration d'un esclave, alors qu'il est probablement question de décisions concernant le recensement de la population, peut résulter de la situation juridique de l'esclave, dont — il est vrai — le recensement de la population tient compte en tant qu'homme, mais qui, au point de vue strictement juridique, fait partie de la catégorie des objets et non des hommes. Il est donc soumis à l'enregistrement dans l'ἐγκτήσεων βιβλιοθήκη. Dans le *Gnomon de l'Idiologue* il s'agit probablement de la déclaration dans la κατ' οἰκίαν ἀπογραφή, ou d'en compléter les données au cours de l'intervalle de 14 ans. Nous savons d'autre part que ce n'est pas seulement le changement de propriétaire de l'esclave, c'est-à-dire sa vente et son achat, qui devaient être enregistrés dans l'ἐγκτήσεων βιβλιοθήκη, mais aussi la naissance d'un enfant-esclave ou l'admission dans la maison d'un enfant abandonné afin d'y être élevé en tant qu'esclave soumis à l'enregistrement, et ceci probablement déjà à la période ptolémaïque [3].

---

[1] Ägyptische Urkunden aus den Staatlichen Museen zu Berlin. Griechische Urkunden V (BGU, V), *Der Gnomon des Idios Logos*, bearb. von E. Seckel und W. Schubart, I. Teil: Der Text v. W. Schubart, Berlin, 1919; II Teil: Der Kommentar v. W. Uxkull-Gyllenband, Berlin, 1934. Th. Reinach, *Un code fiscal de l'Egypte romaine. Le Gnomon de l'Idiologue*, Paris, 1920–1921; S. Riccobono, *Il Gnomon dell'Idios Logos*, Palumbo, 1950.

[2] Voir le Commentaire d'Uxkull-Gyllenband à ces paragraphes (p. 59) et Riccobono, *op. cit.*, p. 198, où est indiquée toute la bibliographie ultérieure. S'il s'agit des devoirs liés au recensement de la population en Egypte, cf. M. Hombert, Cl. Préaux, *Recherches sur le recensement dans l'Egypte romaine*, Papyrologica Lugduno — Batava, t. V, Lugdunum Batavorum, 1952, p. 47–77.

[3] Voir Uxkull-Gyllenband, *loc. cit.*, ainsi que R. Taubenschlag, *The Law of Graeco-Roman Egypt in the Light of Papyri*. Warsaw, 1955, p. 79.

www.cimec.ro

Vers les années vingt de notre siècle, on a retrouvé plusieurs documents contenant un acte de naissance presque intact, d'un enfant esclave, établi selon la déclaration de la propriétaire [1].

Parmi les documents conservés de l'an 124 de notre ère, le plus complet, provenant du grapheion du village de Tenis et Kerke du nome de Memphis, contient la déclaration d'une certaine Baebia Rufilla, probablement donc une citoyenne romaine, agissant avec un tuteur, son oncle Publius Lucrèce Diogène. C'est la déclaration d'un garçon, né d'une esclave lui appartenant. Le passage qui nous intéresse ici est le suivant: ἀπεγράψατο εἰς τὴν οἰκογένειαν ἀκο/λούθως τῷ τε ψηφίσματι καὶ / προστάγματι ὃν ἔφη ἐσχηκέναι / ἐκ τῆς ὑπαρχούσης αὐτῇ δούλης / Τύχης δοῦλον ᾧ ὄνομα Φονει / κᾶς ὄντα ἐτῶν τριῶν οὐλὴ καρπῷ δεξιῷ . . .

Ce qui est important pour le problème examiné dans cet article, c'est avant tout l'indication que la propriétaire inscrit l'enfant né d'une esclave lui appartenant « εἰς τὴν οἰκογένειαν » (dans l'oikogeneia) et, ensuite, qu'elle le fait conformément aux prescriptions en vigueur [2], et enfin l'âge de l'enfant inscrit — trois ans.

Le terme οἰκογένεια est répété deux fois dans le document, une fois avant le contenu de la déclaration de Baebia Rufilla, et il semble être ici le titre du document dans le sens d'« acte de naissance d'un enfant-esclave » et une deuxième fois dans le passage cité ici. Comme l'admettent très justement Schubart [3] et ensuite Uxkull-Gyllenband dans leur commentaire du § 67 du *Gnomon* [4], le terme oikogeneia désigne ici le « groupe des esclaves nés à la maison » et traités comme s'ils constituaient un état à part [5]. La phrase que je viens de citer signifierait donc que Baebia Ruffila, se conformant aux prescriptions en vigueur, inscrit l'enfant de son esclave dans le groupe des esclaves οἰκογενεῖς. Il est donc à présumer qu'il existait des conditions spéciales différenciant les esclaves οἰκογενεῖς des esclaves acquis par voie d'achat et, pour des raisons quelconques, les autorités imposaient aux propriétaires des esclaves le devoir de les déclarer et de les inscrire précisément dans le groupe spécial des esclaves nés dans la maison. D'autre part, nous voyons que les propriétaires n'étaient nullement pressés de remplir ce devoir. Baebia Rufilla n'inscrit pas le garçon immédiatement après sa naissance, mais alors qu'il est déjà âgé de trois ans. Le hasard nous a livré un deuxième acte de naissance, celui d'un garçon οἰκογενής, provenant de la même propriétaire et rédigé trois ans plus tard [6] (en 127 de notre ère). Baebia Rufilla enregistre un garçon, né de la même esclave Tyche, et âgé de deux ans. Un passage du Papyrus Cattaoui [7] (col. VI), connu

[1] *Papiri Greci e Latini* (Pubblicazioni della Società Italiana) t. VI (PSI VI), Firenze, 1920, N° 690, P. Berlin 13295, P. London 2226 rassemblés et commentés dans l'article de W. Schubart, *Oikogeneia*, *Raccolta di scritti in onore di G. Lumbroso*, Milano, 1925, p. 49—67.

[2] L'emploi des termes Ψήφισμα et πρόσταγμα comme l'indique Schubart, *loc. cit.*, de même que l'emploi du terme ἀνδράποδος au § 60, qu'Uxkull-Gyllenband a fait remarquer dans son commentaire, pourrait indiquer que les prescriptions concernant le devoir de l'enregistrement des esclaves ont été empruntées par les Romains à la période ptolémaïque.

[3] W. Schubart, *op. cit.*, p. 59.

[4] Voir ci-après.

[5] Cf. la définition de W. Schubart, *loc. cit.*, *die Haussklavenschaft*, ainsi que la définition de Uxkull-Gyllenband, *op. cit.*, p. 67, des trois significations du terme οἰκογένεια « Das Wort kann die Tatsache der Hausgeburt, die Urkunde darüber und den Stand der Hausgeborenen bezeichnen. »

[6] P. London 2226, voir note 12.

[7] *Papyrus Cattaoui*, I. The text by P. Grenfell, A S. Hunt. II. Kommentar v. P. M. Meyer, Archiv für Papyrusforschung, t. III, 1903, p. 54—105. L. Mitteis, U. Wilcken, *Grundzüge und*

www.cimec.ro

depuis un certain temps déjà et faisant partie des actes d'un procès pour la propriété de sept esclaves, contient la déclaration de l'avocat qu'il ne peut présenter d'acte de naissance dans la maison (oikogeneia dans le sens de document) pour l'esclave Elpidephoros, né dans la maison, un tel acte n'ayant pas été établi, ce qui arrivait souvent lorsqu'il s'agissait de garçons [1]. L'enregistrement tardif des deux fils de Tyche, l'esclave de Baebia Rufilla, semble confirmer la remarque de l'avocat du Papyrus Cattaoui. Dans son article cité plus haut, Schubart a déjà comparé ce phénomène du retard mis à enregistrer des garçons nés d'esclaves, avec les décisions contenues dans le *Gnomon de l'Idiologue* et concernant les départs des esclaves de l'Egypte. En effet, dans une partie des prescriptions consacrées aux autorisations de départ de l'Egypte [2], en principe obligatoires pour tous, et pour les hommes libres aussi, nous trouvons plusieurs décisions concernant l'autorisation de faire sortir les esclaves de l'Egypte et, en particulier, les esclaves οἰκογενεῖς.

Le § 64 indique que les questions des personnes partant sans passeport [3], sont de la compétence du préfet.

Le § 65 concerne le départ des esclaves et son texte est le suivant: δοῦλοι κατ' ἄγνοιαν τοῦ δεσπότου ἐξαχθέντες ἐπράθησαν; par conséquent, les esclaves emmenés sans que leurs propriétaires aient connu les prescriptions correspondantes [4] ont été vendus. Il n'est pas tout à fait clair s'il est question ici du fait d'avoir fait sortir des esclaves de l'Egypte, ou de celui de les avoir fait sortir sans passeport; les paragraphes suivants et précédents mentionnant tantôt l'une, tantôt l'autre de ces infractions aux prescriptions en vigueur. Il est tout aussi difficile d'établir s'il s'agit ici du fait d'avoir fait sortir des esclaves de l'Egypte afin de les vendre, ou si tout simplement ils ont été emmenés par leurs maîtres pour les accompagner dans quelque voyage, etc., bien que l'emploi du terme ἐξάγειν semblerait plutôt indiquer qu'il s'agit de leur vente. En tous cas, il est question ici d'une tentative concrète de faire sortir des esclaves sous une forme illégale, tentative punie d'une manière relativement bénigne — seulement par la vente des esclaves aux enchères —, parce que cette infraction aux prescriptions n'avait pas été préméditée et ne résultait pas de la mauvaise volonté du propriétaire.

Le § 66 prouve que le délit concernant le transport illégal des esclaves était en général plus sévèrement puni que le départ illégal de personnes libres: Οἱ ἐξ[ὸ]ν ἐκπλεῖν ἀναπόστολοι πλέοντες τριολογο[ῦντ]αι, ἐὰν δὲ δούλους ἰδίο[υς] ἐξάγωσιν ἀναποστόλους, ἐξ ὅλων ἀναλαμβάν[οντα]ι.

Par conséquent, les personnes qui ont le droit de quitter l'Egypte mais qui partent sans passeport sont punies de la confiscation d'un tiers de leurs biens, alors que celles faisant sortir leurs esclaves sans passeport sont passibles de la confiscation de tous leurs biens.

Chrestomathie der Papyruskunde, II, Juristischer Teil, 2. Chrestomathie (Mitt. Chrest.), Leipzig-Berlin, 1912, N° 372.

[1] Cf. le commentaire de P. M. Meyer, *op. cit.*, p. 89, N° 4; Mitt. Chrest. p. 423, W. Schubart, *op. cit.*, p. 58.

[2] § 64 — § 69.

[3] ἀναπόστολος

[4] Κατ' ἄγνοιαν signifie ici le manque de connaissance des prescriptions de la part du propriétaire, et non le manque de connaissance du fait de faire sortir un esclave du pays, cf. W. Schubart, Th. Reinach, W. Uxkull-Gyllenband, S. Riccobono ad locum.

www.cimec.ro

Le terme ἐξάγειν ayant été employé de nouveau ici semblerait indiquer qu'il s'agit d'un propriétaire ayant fait sortir ses propres esclaves de l'Egypte (et non d'un éventuel marchand d'esclaves [1]), mais pour les vendre [2]. Les peines très lourdes, allant jusqu'à la confiscation de tous les biens, dont étaient frappés ceux qui faisaient sortir des esclaves de l'Egypte, prouvent que ce procédé était punissable en général et le § 67, se rapportant aux esclaves οἰκογενεῖς, témoigne de la sévérité particulière des prescriptions lorsqu'il s'agissait d'esclaves de ce genre. Schubart [3] lie très justement les restrictions concernant la sortie des esclaves de l'Egypte avec la situation de la main-d'œuvre dans ce pays et avec l'ensemble des prescriptions interdisant en pratique aux Egyptiens ne faisant pas partie des classes privilégiées (Romains, Alexandrins, etc.), de quitter le pays. Par contre, la question de l'interdiction spéciale concernant le fait de faire sortir d'une manière quelconque les esclaves οἰκογενεῖς de l'Egypte, me semble avoir d'autres causes que je m'efforcerai de démontrer dans la suite de cet article.

Le § 67 du *Gnomon de l'Idiologue* a la teneur suivante: Οἱ Αἰγυ[πτ]ίων δούλων οἰκογενεῖς τάσσοντες ἢ πωλοῦντες [ἀ]πὸ οἰκογενείας ὑπὲρ / τοῦ [ἐκ]πλεῖν αὐτοὺς ὅτε μὲν ἐξ ὅλων ὅτε δὲ ἐξ ἡμίσευ[ς ὅτ]ε δὲ ἐκ τετάρτ[ο]υ ἀνε/λήμ[φ]θησαν, κατὰ τῶν συνγνόντων [ἐπ]ίτειμα ὡρίσθ[η] τ[ῶ]ν μέντοι οἰκογε/νῶ[ν], κἂν [μ]ὴ Αἰγυπτίων μητέρων ὦσιν, τὸ μητρικὸν [γ]ένος οὐκ ἐξετάζεται.

Ce paragraphe n'est pas très clair et ce n'est qu'après une longue discussion et après avoir trouvé les documents mentionnés, permettant de saisir le sens dans lequel le terme οἰκογένεια a été employé ici, qu'on a défini en principe sa signification, acceptée en général par tous les savants qui s'occupent de cette question [4].

Or, la plus grande difficulté consistait à interpréter convenablement la phrase: τάσσοντες ἢ πωλοῦντες [ἀ]πὸ οἰκογενείας. K. F. Schmidt [5] rattachait déjà à ἀπὸ οἰκογενείας non seulement le terme πωλοῦντες, mais aussi celui de τάσσοντες, toutefois ce n'est que la découverte des actes de naissance des enfants esclaves et leur analyse — que nous avons déjà mentionnée — par Schubart [6] qui ont confirmé cette interprétation. Ce paragraphe prévoit des amendes très lourdes, consistant dans la confiscation à un quart, de la moitié ou de l'ensemble des biens des personnes qui, pour permettre aux esclaves nés dans leur maison de quitter l'Egypte, les déplaceraient ou les vendraient « de l'oikogeneia ». Le terme οἰκογένεια est certainement employé ici dans le sens donné plus haut de « groupe (état) d'esclaves nés dans la maison » et le délit prévu au paragraphe 67 consiste à vendre un esclave né dans la maison sans faire connaître sa provenance, ce qui le fait passer automatiquement dans le groupe des esclaves provenant d'achats, ou à le faire passer du groupe des esclaves nés dans la maison dans celui d'esclaves achetés par une autre

[1] Cf. Uxkull-Gyllenband, *op. cit.*, p. 66.
[2] Voir Liddell-Scott s.v.
[3] W. Schubart, *op. cit.*, p. 59.
[4] Comme exemple, je cite la traduction de Schubart (BGU V), qui a été sensiblement modifiée après la découverte des actes de naissance mentionnés plus haut des esclaves dits οἰκογενεῖς:
Diejenigen, die über Hausgeborene unter ägyptischen Sklaven verfügen (?) oder sie von der Hausgeburt wegverkaufen, damit sie ausfahren können, wurden bald mit vollständiger Einziehung, bald zur Hälfte, bald zu einem Viertel bestraft; gegen die, welche es geduldet hatten, wurden Strafgelder festgesetzt. Bei den Hausgeborenen aber wird, auch wenn sie nicht (?) von ägyptischen Müttern sind, der Mutterstamm nicht untersucht.
[5] Berliner Philologische Wochenschrift, t. XLII, p. 151
[6] Voir note 5, p. 150.

www.cimec.ro

voie, par exemple, par son inscription frauduleuse dans un autre groupe. Ceux qui en étaient informés, étaient également passibles d'une peine pécuniaire. Il s'agit probablement ici des fonctionnaires prenant part à cette escroquerie. Cette tentative frauduleuse de vendre les esclaves ou de les faire passer dans un autre groupe devait probablement avoir pour but de leur permettre de quitter l'Egypte (ὑπὲρ τοῦ [ἐκ]πλεῖν αὐτούς). Le terme de ἐκπλεῖν employé ici prouve qu'il était interdit non seulement de vendre les esclaves οἰκογενεῖς en dehors de l'Egypte, mais en général de leur faire quitter ce territoire, fût-ce même pour accompagner leur maître. Il n'est pas question ici d'un départ sans passeport, mais du départ en général et ceci semblerait indiquer qu'il était absolument interdit à ce groupe d'esclaves de quitter l'Egypte, interdiction d'ailleurs conforme à celle en vigueur pour toute la population autochtone de l'Egypte [1]. Bien qu'au commencement du paragraphe, en quelque sorte dans son titre, on annonce que cette prescription concerne les οἰκογενεῖς parmi les esclaves égyptiens, la dernière phrase attribue en somme le même sens aux notions d'« esclaves égyptiens » et d'« esclaves nés dans la maison ». En effet, cette phrase prévoit que dans le cas d'esclaves nés dans la maison on ne recherchera pas en général s'ils sont nés d'une mère égyptienne, en étendant automatiquement la prescription concernant les esclaves égyptiens nés dans la maison à tous les οἰκογενεῖς se trouvant sur le territoire de l'Egypte [2].

Comme on le voit donc, l'appartenance de l'esclave au groupe d'οἰκογενεῖς était sous le contrôle étroit de l'Etat, par l'intermédiaire de la déclaration obligatoire de ce genre d'esclaves, et ce contrôle avait pour but de forcer à observer les restrictions concernant ce genre d'esclaves. Le § 67 des prescriptions de l'Idiologue nous permet de prendre connaissance de l'une de ces restrictions bien que nous ne sachions pas si c'était la seule. La question se pose de savoir pourquoi il était justement interdit aux esclaves nés dans la maison de quitter l'Egypte sous aucun prétexte. Uxkull v. Gyllenband [3] présume, dans son commentaire au texte, qu'il s'agissait ici d'encore une décision exceptionnelle dirigée contre les Egyptiens. De même que les Egyptiens libres sont non seulement tenus de séjourner en Egypte, mais aussi d'avoir un lieu de séjour défini (ἰδία), de même les esclaves d'origine égyptienne n'ont pas le droit de quitter l'Egypte, même dans l'intérêt de leurs propriétaires, même s'ils sont envoyés par eux ou s'ils doivent les accompagner.

Il semble cependant que cette prescription portait pas tant atteinte aux esclaves qu'aux intérêts de leurs propriétaires qui, dans le cas en question, faisaient plutôt partie du groupe des Romains, des Alexandrins ou des citoyens d'autres villes grecques, que du groupe d'Egyptiens et, malgré cela, ne pouvaient emmener leurs esclaves égyptiens en dehors du territoire de l'Egypte. Il est évident qu'il s'agissait peut-être aussi de faire en sorte à ce que la prescription générale concernant les Egyptiens ne laissât aucune possibilité de la contourner en introduisant des exceptions pour les esclaves d'origine égyptienne. Plus concluante semble cependant être l'opinion de Schubart [4], selon laquelle il s'agissait ici d'une

---

[1] Voir le commentaire de Uxkull-Gyllenband, *op. cit.*, p. 68 et W. Schubart, *op. cit.*, p. 60.

[2] Cf. Th. Reinach, *loc. cit.*, qui voyait à tort dans ce terme la confirmation que dans ce cas, c'était l'origine du père qui décidait de l'appartenance de l'esclave à tel ou tel groupe. Autre explication chez Schubart, Uxkull-Gyllenband et Riccobono.

[3] W. Uxkull-Gyllenband, *op. cit.*, p. 67.

[4] *Ibidem*, p. 59–60.

www.cimec.ro

certaine protection du « bien national », en empêchant l'amoindrissement des réserves en main-d'œuvre de l'Egypte [1].

A considérer la question sous cet aspect, il devient compréhensible que l'interdiction s'étendait non seulement à la vente éventuelle d'un esclave en dehors des frontières de l'Egypte, mais aussi à son départ quel qu'il fût, même s'il accompagnait son maître ou s'il était envoyé par lui quelque part. Il s'agissait probablement d'empêcher qu'un propriétaire ne circonvînt l'interdiction de la vente des esclaves en envoyant un esclave arranger soi-disant ses propres affaires ou l'emmène avec lui et le vende pendant son séjour en dehors des frontières de l'Egypte.

A la lumière du § 67 du *Gnomon* il devient également compréhensible — ce que Uxkull-Gyllenband relève dans son commentaire — pour quelles raisons les propriétaires pouvaient s'efforcer de dissimuler l'appartenance de leur esclave au groupe des *uernae* en le vendant sans indiquer son origine ou sans mentionner qu'il avait passé d'un groupe dans un autre et, aussi, pour quelles raisons — ce que Schubart [2] a indiqué — les propriétaires retardaient le moment d'enregistrer la naissance d'un enfant esclave, surtout si c'était un garçon. Ils s'efforçaient d'éviter de cette manière les restrictions éventuelles susceptibles d'empêcher leur vente, et les esclaves de sexe masculin étaient évidemment une marchandise plus recherchée comme main-d'œuvre que les femmes esclaves.

Comme je l'ai déjà mentionné, dans le passage du Papyrus Cattaoui il est dit que c'est surtout lorsqu'il s'agit de garçons que l'acte de naissance fait le plus souvent défaut. Dans son commentaire concernant ce passage [3], Mitteis fait remarquer que si les propriétaires observaient différemment leur devoir d'enregistrer la naissance d'un enfant esclave, selon que c'était un garçon ou une fille, c'est que la naissance d'une fille signifiait pour eux la possibilité de s'enrichir à l'avenir par les enfants qu'elle pourrait avoir, considération qui les incitait à l'enregistrer le plus tôt possible. Il faut cependant attirer l'attention sur le fait que le seul acte de naissance que nous possédions [4] d'une fillette née d'une esclave, et que Mitteis ne connaissait évidemment pas encore, semble indiquer qu'on ne se hâtait pas non plus d'enregistrer les fillettes οἰκογενεῖς, vu que la fillette enregistrée dans ce document est âgée de 7 ans. Mais un seul document ne permet pas encore d'en tirer des conclusions décisives.

On peut se demander aussi pourquoi, s'il s'agissait de protéger les réserves de main-d'œuvre en Egypte, ces restrictions n'auraient été appliquées qu'aux esclaves οἰκογενεῖς, au lieu de l'être à tous les esclaves. Schubart [5] présume que les οἰκογενεῖς étaient considérés comme des esclaves meilleurs que les autres et que c'est pour cela qu'on voulait les garder dans le pays et élargir leur groupe. Il me semble qu'il faudrait examiner si d'autres raisons n'entraient pas ici en jeu. Si les esclaves provenant d'achats n'étaient pas soumis à ces restrictions, cela pouvait évidemment résulter du fait qu'une telle prescription aurait non seulement empêché de faire sortir les esclaves de l'Egypte, mais aussi qu'elle n'aurait pas permis de les y faire venir. Et pourtant, les membres des classes privilégiées en

[1] Cf. l'interdiction au III[e] siècle avant notre ère de vendre ou de faire sortir du pays des esclaves de tous genres, P. Lille 29.

[2] Mitt. Chrest. N° 372, VI commentaire à la ligne 11.

[3] W. Schubart *op. cit.*, p. 60

[4] PSI VI, N° 690.

[5] W. Schubart, *loc. cit.*

www.cimec.ro

Egypte, les citoyens romains et ceux d'Alexandrie qui se déplaçaient souvent, auraient réfléchi avant d'acheter un esclave en dehors de leur pays si cet achat valait la peine, vu qu'ils n'avaient pas la possibilité de profiter des services de cet esclave ailleurs qu'en Egypte. En outre, il faudrait se rendre compte comment se présentait le nombre des esclaves nés dans la maison du maître en comparaison de celui des esclaves achetés, et si les documents dont nous disposons nous permettent de prétendre que justement les esclaves nés dans la maison étaient particulièrement appréciés et pourquoi.

Or, le fait de prescriptions spéciales prévues pour ce groupe d'esclaves dans le *Gnomon de l'Idiologue* et le devoir d'établir pour eux des actes de naissance spéciaux sembleraient indiquer que ce groupe était quantitativement important. L'analyse d'autres documents mentionnant fréquemment les esclaves οἰκογενεῖς confirme nettement cette hypothèse. Les deux documents déjà cités, qui concernent les esclaves de Baebia Rufilla, indiquent que la naissance d'un enfant esclave n'avait rien d'exceptionnel. Baebia Rufilla enregistre au cours de quatre ans la naissance de deux enfants nés de la même esclave. Nous disposons de plusieurs exemples de ce genre. Sans avoir la prétention d'énumérer ici toutes les sources, j'ai voulu indiquer quelques exemples de ce genre.

Dans un contrat de mariage de l'an 127 de notre ère [1], la fiancée, outre la dot donnée par son père, reçoit aussi de sa grand-mère une esclave, Kallitychè, et un point du contrat prévoit que les futurs époux auront droit tous deux aux services de cette esclave et de sa progéniture. L'esclave Nikarus, mentionnée dans le même contrat et appartenant au fiancé, a trois enfants, et un article du contrat (l. 7) stipule que sans l'accord de sa femme, le propriétaire ne pourra ni vendre ni mettre en gage les esclaves mentionnés καὶ τὰ ἐσόμεν[α ἐξ α]ὐτῶν ἢ ἄλ(λ)ων ἔκ[γ]ονα c'est-à-dire les descendants de ces esclaves et les descendants éventuels d'autres esclaves qu'ils pourraient avoir.

L'importance que l'on attachait à une esclave de ce genre et à sa progéniture résulte nettement du fait que dans tous les points de ce contrat de mariage qui se rapportaient aux questions financières dans le cas d'un divorce éventuel ou de la mort sans héritiers de l'un des époux, c'est la restitution de l'esclave et de sa progéniture éventuelle à la fiancée qui est citée en premier lieu, avant qu'il ne soit question des autres parties de la dot. Dans le cas de décès de l'époux sans descendants, on prévoit même que jusqu'au moment où l'esclave et sa progéniture lui seront rendus (sous-entendu: par les héritiers), la veuve administrera tous les biens [2]. Des esclaves sont fréquemment données en dot aux fiancées, témoins non seulement les contrats de mariage et les actes de divorce [3], mais aussi les testaments [4] et les contrats se rapportant à l'apprentissage d'un métier; là où il est question de l'apprentissage d'un métier à une jeune fille esclave, ce sont en général les propriétaires et non leurs époux qui figurent dans les contrats [5]. La formule employée continuellement,

[1] *The Oxyrynchus Papyri* (P. Oxy,) éd. B. P. Grenfell, A. S. Hunt, t. III, N° 496

[2] ligne 14: ἐὰν δὲ ὡσάντως ὁ γαμῶν [π]ρ[ό]τερος τελευτήσῃ τ[έκ]νων α[ὐ]τοῖς μὴ ὄντων ἐξ ἀλλήλων ἀποσπάσασα τὴν δούλην Καλλιτύχην καὶ τὰ ἐσόμενα ἐξ αὐτῆς ἔκγονα, ἕως δ' ἂν κομίσηται κυριευέτω πάντων.

[3] Cf. O. Montevecchi, *Ricerche di sociologia nei documenti dell'Egitto greco-romano*, II I contratti di matrimonio e gli atti di divorzio, Aegyptus, t. XVI, 1936, p. 31.

[4] Cf. O. Montevecchi, *Ricerche di sociologia nei documenti dell' Egitto greco-romano*, I. Gli testamenti, Aegyptus, XV, 1935, p. 96–98.

[5] A. Zambon, Διδασκαλικαί Aegyptus XV., 1935, p. 30.

www.cimec.ro

selon laquelle quelqu'un reçoit ou lègue une esclave et sa progéniture éventuelle [1], semble indiquer que l'accroissement du nombre des esclaves obtenu de cette manière était si fréquent que cette formule était couramment employée. L'importance de cette source de l'accroissement du nombre des esclaves en Egypte à la période que nous examinons ici, semble être également confirmée par le fait que des familles d'esclaves (les mères avec leurs enfants) figurent très souvent dans les testaments [2] et aussi dans les actes d'achat et de vente [3], et que s'y manifeste nettement la tendance à ne pas séparer ces familles, à les laisser entre les mains d'un seul et même héritier ou acheteur [4]. Il ne fait donc pas de doute que l'accroissement du nombre des esclaves, précisément par l'éducation de leur progéniture, ou par l'éducation comme esclaves d'enfants abandonnés et recueillis [5], était en Egypte un phénomène normal, et on peut même dire quotidien. Est-ce que nous disposons de matériaux qui nous permettraient, ne serait-ce qu'approximativement, de définir le nombre des esclaves de ce genre par rapport à celui des esclaves provenant d'achats? Les sources anciennes étant très fragmentaires, je considère que toutes les statistiques qu'on pourrait faire reposer sur elles, même si certains papyrus sont relativement nombreux, ne peuvent être que décevantes. Il me semble que, pour élaborer des statistiques, on ne peut tenir compte que de matériaux homogènes, tels que les actes d'affranchissement de Delphes ou le recensement de la population d'une région définie, pendant une période de temps définie [6]. Or, nous ne disposons pas de matériaux de ce genre pour pouvoir juxtaposer le nombre des esclaves nés dans la maison et celui des esclaves provenant d'achats. Cependant, nous pouvons tirer certaines conclusions — même sans les présenter sous forme de chiffres exacts — du nombre de fois que les esclaves οἰκογενεῖς figurent dans des actes de tous genres. J'ai déjà noté que la formule: « l'esclave X avec sa progéniture éventuelle », formule qui semble avoir été d'un usage courant, figurait fréquemment dans les testaments, les actes de mariage et de divorce, etc. En dehors des preuves de ce genre, nous trouvons très souvent la définition d'esclave homme ou femme comme οἰκογενής dans les premiers temps de l'empire, dans de nombreux documents écrits sur papyrus et, avant tout, dans les actes d'achat et de vente. Si nous prenons en considération qu'il existait la tendance — que nous avons déjà mentionnée — de dissimuler et d'effacer l'appartenance de l'esclave au groupe des οἰκογενεῖς le grand nombre de fois où dans les actes d'achat et de vente d'esclaves il est question d'esclaves οἰκογενεῖς, confirme alors d'autant plus leur importance numérique [7]. Dans la juxtaposition des actes d'achat et de vente des esclaves, donnée dans l'article déjà cité de Montevecchi, nous trouvons plusieurs esclaves définis nettement comme οἰκογενεῖς, ou bien comme

---

[1] Cf. p. ex. *P. Oxy.*, III, N° 489, lignes 5,8.

[2] O. Montevecchi, *op. cit.*, Aegyptus, XV, p. 96—98.

[3] O. Montevecchi, *Richerche di sociologia nei documenti dell'Egitto greco-romano*, III. I contratti di compra-vendita, Aegyptus, XIX, 1939, p. 19—33.

[4] O. Montevecchi, *op. cit.*, Aegyptus, t. XV, p. 99.

[5] W. L. Westermann, *op. cit.*, p. 86.

[6] Voir les réflexions de Wilcken, basées sur la Charta Borgiana, au sujet du nombre des esclaves. U. Wilcken, *Griechische Ostraka aus Aegypten und Nubien*, t. I, Leipzig-Berlin, 1899, p. 683, ainsi que I. Bieżuńska Małowist, *op.cit.*, p. 46 et les évaluations semblables de W. L. Westermann, *op. cit.*

[7] Cf. la juxtaposition des actes d'achat et de vente des esclaves chez O. Montevecchi *op. cit.*, Aegyptus, XIX, p. 14.

www.cimec.ro

esclaves provenant de l'Egypte, parmi lesquels il est très probable que les esclaves nés dans la maison du maître représentaient un fort pourcentage. [1]. Montevecchi en tire la conclusion que ce n'est que très rarement qu'on faisait venir des esclaves en Egypte et que leur nombre y était complété d'éléments locaux, avant tout de la progéniture des esclaves.

Ainsi, le nombre même des esclaves οἰκογενεῖς sur le territoire de l'Egypte expliquerait comment les restrictions concernant le départ des esclaves de l'Egypte se rapportaient justement à ce groupe. Schubart [2] considère qu'un autre fait jouait ici également un rôle important, notamment celui que les esclaves de ce groupe étaient meilleurs et plus appréciés.

Il est évident que ce n'est pas souvent qu'on peut trouver dans les sources une confirmation des conclusions de ce genre. En effet, comme on le sait, le problème de l'esclavage en tant que phénomène économique n'est presque jamais mentionné dans les sources littéraires, exception faite des manuels de l'agriculture et du petit traité de Xénophon sur les πόροι.

En général, les savants contemporains admettent que l'accroissement du nombre des *uernae* sous l'empire romain était étroitement lié, entre autres, au changement de la composition ethnique des esclaves obtenus au cours de conquêtes ou par voie d'achats. Les territoires de civilisations anciennes, tels que la Grèce ou les pays hellénistiques de l'Orient, unis depuis longtemps à l'Etat romain, avaient cessé de fournir des esclaves; par contre, sur les marchés commencent à affluer des esclaves se recrutant parmi les tribus barbares, avec lesquelles l'empire était continuellement en guerre [3].

Les esclaves originaires des tribus germaniques et sarmates n'avaient pas les qualifications auxquelles s'étaient habitués les gens de l'Italie, de Rome et des anciennes provinces romaines. Ils ne savaient pas cultiver la vigne et les oliviers et ils n'avaient pas de qualifications artisanales — on ne pouvait les employer qu'à un travail n'exigeant aucun apprentissage, dans les mines, les carrières, etc. [4].

Par conséquent, les enfants des esclaves avaient plus de valeur, ils étaient mieux adaptés au travail que les propriétaires attendaient d'eux, et c'est là la raison de l'importance accrue des *uernae* au cours des premiers temps de l'empire.

Il va de soi qu'on ne peut nier la justesse de ce raisonnement, mais il me semble qu'en se basant sur les sources des papyrus il serait possible de préciser davantage d'où venait la prééminence des *uernae* sur les autres esclaves, surtout en Egypte.

En effet, certaines sources que nous avons déjà citées ici, telles que testaments et contrats de mariage, nous livrent des indications qui peuvent contribuer dans une certaine mesure, à nous faire comprendre quels profits les propriétaires attendaient des esclaves et de leur progéniture. Dans le contrat de mariage déjà cité[55] il est dit que la grand-mère de la fiancée déclare... δίδωσι τῇ [αὐ]τῇ Θαίδι

---

[1] O. Montevecchi, *op. cit.*, Aegyptus XIX, p. 25.

[2] W. Schubart, *op. cit.*, p. 60.

[3] M. Bang. *Die Herkunft der römischen Sklaven*, Mitteilungen des Kaiserlichen deutschen archäolog. Instituts. Röm. Abteilung, t. XXV, 1910, p. 223—251; H. R. Barrow, *Slavery in the Roman Empire*, London, 1928; W. L. Westermann, *op. cit.*, p. 84—90 et 96—107.

[4] Voir la caractéristique de ce genre d'esclaves dans le discours du sénateur Cassius, Tacite *Ann.*, XIV, 42—45.

[5] *P. Oxy.*, III, N° 496, cf. *P. Oxy.*, 265.

www.cimec.ro

Καλ/[λιτ]ύχης καὶ [τ]ῶν ἐσομένων ἐξ αὐτῆς ἐκγόνων τὴν (δέ) δουλείαν καὶ απ[ο]-φορὰς αὐτ[ῆς] . . .

On trouve aussi des indications semblables dans d'autres documents, par exemple dans le testament, datant également du II e siècle [1], par lequel le testateur lègue à sa femme, en dehors de l'usufruit de la maison qui lui appartient. . . δουλείαν καὶ ἀποφορὰς τῆς δούλης μου / λαροῦτος καὶ τῶν ἐξ αὐτῆς / [ἐκγόνων τρεφο-μένων καὶ ἱματ]ιζομένων ὑπ' αὐτῆς τῆς Διογενίδος . . .

Ainsi, dans les deux cas, les femmes qui reçoivent des esclaves du sexe féminin doivent profiter non seulement de leurs services, mais aussi des revenus (ἀποφορὰ) qu'elles apportent. D'une façon ou d'une autre, ces esclaves et leur progéniture éventuelle gagneront donc de l'argent.

Dans la discussion mentionnée plus haut, au sujet des bénéfices que pouvait entraîner l'éducation d'un enfant esclave, on a fait valoir l'argument que les frais de l'éducation d'un enfant esclave dépassaient ceux de l'achat d'un esclave adulte [2]. Or, les papyrus peuvent également nous venir en aide pour résoudre la question de l'âge auquel un enfant esclave pouvait commencer à être une source de bénéfices. Le groupe de documents définis comme διδασκαλικαὶ — contrats pour l'apprentissage d'un métier [3] — peuvent nous aider à donner une réponse aux deux problèmes que nous venons de poser. Dans ces contrats conclus avec des artisans, figurent aussi bien des enfants libres devant « faire leur apprentissage » — enfants confiés à ces artisans par leurs parents —, que des esclaves, ou plutôt des enfants esclaves que leurs propriétaires confient aux dits artisans pour y apprendre un métier. Zambon a déjà attiré l'attention sur le fait que le nombre des « apprentis » esclaves n'était pas inférieur de beaucoup à celui des « apprentis » libres. Il est intéressant que les jeunes filles esclaves sont toujours données en apprentissage par leurs maîtresses et non par leurs maîtres. Il semble donc que c'est à juste titre que Zambon présume que ces esclaves avaient été reçues en dot par leurs maîtresses, auxquelles les contrats de mariage assuraient le droit d'en disposer [4]. En raport avec les documents cités plus haut, selon lesquels les femmes qui avaient des esclaves avaient le droit de profiter non seulement de leurs services, mais aussi des revenus qu'ils pouvaient donner, nous pouvons présumer que ces revenus pouvaient provenir du travail de ces esclaves en dehors de la maison de leur propriétaire. Dans l'article cité plus haut, Zambon a attiré l'attention sur le fait que les propriétaires des esclaves qui faisaient l'apprentissage d'un métier étaient en général des gens de petites localités, telles que Tebtunis ou Soknopaiou Nesos et, à en juger par leurs noms, des gens appartenant aux basses classes de la populatin. De telles gens — comme le souligne Zambon — n'avaient pas tant besoin d'un esclave pour le service domestique comme source de revenus et c'est ce qui explique le souci de lui apprendre un métier susceptible de lui donner la possibilité de gagner quelque argent. Le temps de l'apprentissage d'un métier était également avantageux pour le propriétaire. Il est vrai que pendant ce temps il ne pouvait profiter des services de l'esclave, mais c'est l'artisan qui payait une partie des frais de l'habillement et de l'entretien de

[1] *P. Oxy.*, III, N° 489.
[2] Voir ci-dessus.
[3] W. L. Westermann, *Apprentice-contracts and the Apprentice System in Roman Egypt*, Classical Philology, t. IX, 1914, p. 295–315. A. Zambon, Διδασκαλικαί Aegyptus, t. XV, 1935, p. 1–66.
[4] A. Zambon, *op. cit.*, p. 30.

www.cimec.ro

l'apprenti et, parfois, il lui donnait même une rémunération minime qui s'accroissait à mesure de la qualification de l'esclave [1]. En comparant ces données avec celles que nous fournissent les documents où figurent des enfants libres mis en apprentissage, nous pouvons présumer que dans ces cas l'âge des enfants esclaves ne dépassait pas non plus douze ou treize ans [2], ce qui fait que la période des investissements — si je peux m'exprimer ainsi — dans le futur travail de l'esclave jusqu'au moment où il pouvait commencer à travailler, était d'environ douze années.

Il me semble que les matériaux que nous venons de citer indiquent d'une manière tout à fait nette que c'étaient les propriétaires appartenant aux basses couches de la population de l'Egypte, des gens nullement aisés, qui profitaient du travail de leur esclave, et ils n'en profitaient pas seulement dans le cadre des travaux domestiques, mais traitaient l'esclave également comme la source des revenus qu'il pouvait donner en travaillant hors de la maison de son propriétaire. Pour de telles gens, l'achat d'un esclave adulte, ayant une qualification lui permettant d'exécuter un travail en dehors de la maison ou même à la maison et donnant des revenus, était probablement irréalisable par suite du prix d'un esclave de ce genre et de la nécessité de faire en une fois une dépense relativement grande. Par contre, élever un enfant esclave pendant une douzaine d'années, même si la somme totale dépensée à cette fin dépassait le prix d'un esclave adulte, était chose beaucoup plus facile pour des gens du genre de ceux que nous rencontrons dans les documents. Il me semble que l'esclavage très répandu dans les maisons des gens peu aisés pouvait justement exercer une très grande influence sur l'accroissement de l'importance des esclaves οἰκογενεῖς.

Pour appuyer ces dires, nous pouvons aussi puiser dans les documents officiels, dans le *Gnomon de l'Idiologue* déjà cité plusieurs fois ici, notamment dans le § 61 dont la teneur est la suivante: Τῶν ἀναπογ[ρ]άφων δούλων ἡ ἐπ[. . .] ἡ δίδοται τοῖς δ[ε]σπότ[αι]ς, ἐάνπερ μηδένα πόρον ἔχωσι ἢ [(μὴ)] μ[όν]ους τοὺς δούλου[ς].

Ce paragraphe est étroitement lié aux décisions nos 58—60, examinées au début de cet article et concernant l'obligation de déclarer les personnes habitant une maison. Pour ne pas avoir enregistré un esclave, le § 60 prévoyait une peine moins lourde que pour ne pas avoir enregistré une personne libre, notamment la confiscation de l'esclave au lieu de la confiscation d'une partie des biens. Le § 61, qui constitue la suite du même groupe de décisions, prévoit encore certaines exceptions pour les gens dont les esclaves constituent la seule source de revenus. Malheureusement, une lacune dans le texte ne permet pas de définir en quoi consistait cette exception. La traduction littérale du texte, selon sa teneur transmise dans l'original et sans compléter la lacune, serait la suivante:

On laisse aux propriétaires ἡ ἐπ[. . .]ἡ des esclaves non enregistrés, s'ils ne possèdent aucune source de revenus en dehors seulement des esclaves.

[1] Cf. p. ex. les conditions mentionnées dans le contrat concernant la mise en apprentissage *P. Oxy.*, 1647, de la fin du IIes. de notre ère. Platonis, une citoyenne d'Oxyrynchos place pour 4 ans son esclave Thermuthion chez un tisserand pour qu'elle y apprenne le métier de tisseuse. Pendant ce temps, la propriétaire donne à la fillette logis, vêtements et nourriture et s'engage à ce que Thermuthion soit de l'aube au crépuscule chez le tisserand où elle remplira toutes les obligations se rattachant à l'apprentissage du métier. L'esclave reçoit une rémunération qui s'accroît à mesure qu'elle se perfectionne dans le métier: pendant la première année de l'apprentissage — 8 drachmes par mois; pendant la deuxième — 12 drachmes; pendant la troisième — 16 drachmes et pendant la quatrième — 20 drachmes.

[2] Cf. A. Zambon, *op. cit.*, p. 33—35 et la littérature qui y est citée.

www.cimec.ro

On a évidement essayé de reconstituer le texte. Dans la première édition, Schubart a restitué ἡ ἐπ[ιγον]ή et traduit: «Die Nachkommenschaft der nicht schriftlich gemeldeten Sklaven wird den Herren überlassen, wenn sie kein Einkommen haben außer den Sklaven allein». Cette reconstitution a d'ailleurs été assez rapidement rejetée par Schubart lui-même, pour des raisons aussi bien linguistiques [1] qu'objectives. Ce ne serait pas un grand bienfait que de prendre son esclave à un homme dont la situation économique n'est pas des meilleures et de lui laisser la progéniture de cet esclave, vu que cette progéniture, avant qu'elle ne donne des revenus [2] exige pour son éducation des frais s'étendant sur de longues années. Après avoir rejeté la restitution proposée par Naber ἐπιμονή, dans le commentaire d'Uxkull-Gyllenband, on a accepté la reconstitution ultérieure de Schubart ἐπ[αφ]ὴ bien que dans la lacune il y ait place pour trois lettres. Ἐπαφὴ aurait ici le sens de *manus iniectio* et signifierait dans ce cas: donner au propriétaire le droit de revendiquer son bien de l'Etat [3]. La longue discussion autour de cette reconstitution et du sens du terme ἐπαφὴ n'a pas donné une solution définitive, bien que la restitution proposée par Schubart ait été admise par des autorités telles que Kübler et Arangio-Ruiz, et qu'elle réponde le mieux à la teneur générale du § 61. Par conséquent, Riccobono a peut-être eu raison de citer le texte sans la reconstitution, tel qu'il figure dans le papyrus. Il admet cependant que le contenu de ce paragraphe est clair et signifie qu'on fait une certaine concession aux propriétaires dont l'unique source de revenus consiste dans les revenus provenant de leurs esclaves [4].

Pour les réflexions auxquelles nous nous livrons, une très grande importance découle du fait que le phénomène que nous venons de constater en nous basant sur l'analyse de documents tels que contrats de mariage, testaments et contrats pour l'apprentissage d'un métier, ait été si répandu en Egypte qu'il a servi de base à la prescription, examinée plus haut, du *Gnomon*. Indépendamment du caractère qu'avait la concession prévue dans ce paragraphe (personnellement, je me déclare pour ἐπαφὴ au sens de possibilité donnée aux propriétaires de contester la confiscation de l'esclave), c'est un fait que les gens peu fortunés et ne tirant des revenus que du travail de leur esclave ou de leurs esclaves, n'étaient pas rares en Egypte, puisqu'on prévoyait pour eux des peines moins sévères pour un délit, quoiqu'il en soit, assez grave, selon les auteurs des prescriptions du *Gnomon*. Cette prescription concernait probablement des gens dans le genre des deux femmes auxquelles leur dot ou un legs reconnaissent le droit de profiter des revenus de leurs esclaves, hommes ou femmes, dans le genre aussi des gens peu riches habitant de petites villes et qui mettent en

---

[1] Cf. J. C. Naber, Museum, t. XXVII, 1920, col. 218–222 cité par Uxkull-Gyllenband, *op. cit.*, p. 61.

[2] Cf. W. Uxkull-Gyllenband, *loc. cit.*

[3] Cf. la discussion au sujet du sens du terme ἐπαφή. Uxkull-Gyllenband, *op. cit.*, p. 116 (Ergänzungen); W. L. Westermann, *Slave-Transfer Deed of Sale with Affidavit of vendor*, Aegyptus, t. XIII, 1933, p. 230, contre l'opinion de Kübler (« Zeitschr. d. Sav. Stift. », t. XIX, 1908, pp. 474–479; t. XXII, 1911, pp. 366–370), soutenue par Kübler dans l'article Ἐπαφὴ *und kein Ende*, *ibidem*, t. LX, 1940, pp. 226–230. Cf. Arangio-Ruiz, « Doxa » t. I, 1948, p. 262 et la bibliographie citée par Riccobono, *op. cit.*, p. 199.

[4] S. Riccobono, *op. cit.*, p. 200. La cosa sicura è questa: i §§ 60 e 61 riguardono coloro che hanno mancato di dichiarare degli schiavi nel censimento: nel primo è statuito che i proprietari perdono gli schiavi; nel secondo sembra, che sia fatta una concessione (non sappiamo quale) a favore di quei proprietari, che solo dall'opera servile tragono il loro reddito e il loro sostentamento.

www.cimec.ro

nourrice des enfants trouvés pour les élever ensuite comme leurs esclaves et leur faire apprendre un métier, comme à leurs propres enfants. La plupart des documents sur papyrus de la χώρα — nous devons en effet faire ici une restriction, cette question pouvant se présenter différemment parmi la population aisée d'Alexandrie — indiquent plutôt qu'un esclavage de ce genre était très répandu. Le nombre des esclaves appartenant à un seul propriétaire — si on peut en juger d'après les testaments — est assez restreint [1] — 1, 2, jusqu'à 5 — et, pour la plupart, des femmes avec leurs enfants. Les propriétaires sont aussi le plus souvent des gens de maigre fortune, des agriculteurs, des artisans, etc., ce qui fait que les esclaves ne sont pas tant employés à les servir dans leurs modestes maisons, à travailler dans de grandes fermes et dans d'importants ateliers artisanaux, car ceux-ci sont peu nombreux, mais bien plutôt à travailler aux champs, ou à exercer un métier dont ils remettent le revenu à leurs propriétaires. Nous avons d'ailleurs des documents assez explicites, et parfois même émouvants par leur naïveté, qui prouvent que tel était justement le rôle des esclaves dans les modestes maisons égyptiennes.

Au tome XVIII des papyrus d'Oxyrynchos, dans une lettre de la fin du Ier siècle (n° 2190), un certain Neilus, jeune garçon séjournant probablement à Oxyrynchos pour ses études, écrit à son père Théon en s'excusant des fautes commises et en décrivant les difficultés qu'il a de trouver des professeurs convenables. En terminant sa lettre (cl. II ligne 40 et suivantes) il écrit:

τότε μὲν γὰρ πρὸς ἡμέρας / χρήσιμος Ἡρακλᾶς, κακὸς κακῶς, ὀβόλους ἐπ[ε]ισ/έφερεν, νῦν δὲ ἅμα τῷ δεθῆναι ὑπὸ Ἰσιδώρου, ὥσ[π]ερ / ἦν ἄξιον, ἔφυγεν καὶ ἀνῆλθεν, ὡς δοκῶ, πρὸς σέ· ὃν / εὖ ἴσθι μηδ' ἂν ὀκνήσοντά σοί ποτε ἐπιβουλεῦσαι· / οὐ γὰρ ἠσχύνετο πρὸ πάντων μετὰ χαρᾶς τὰ περὶ τοῦ / θεάτρου ἐν τῇν πόλειν φημίζων καὶ λαλῶν τὰ ψεύ / δη ἃ οὐδ' ἂν κατήγορος εὔποι καὶ ταῦτα μηδὲν ἄξι / ον αὐτοῦ πάσχων ἀλλὰ λελευμένος καὶ ὡς ἐλεύθε / ρος πάντα ποιῶν· ἀλλ' ὅμως δύνῃ εἰ μὴ πέμπεις αὐ/τὸν παραδοῦναί γε τέκτονι, ἀκούω γὰρ ὅτι νεανί/σκος δύο δραχάμας τῆς ἡμέρας ποιεῖ, ἢ συνζεῦ/ξον αὐτὸν ἄλλωι ἔργωι ὅθεν πλείονα χαλκὸν λή/ψεται ἵνα τὸ μισθάριον αὐτοῦ συνλεγόμενον / πέμπηται ἡμεῖν διὰ χρόνου.

Come on le voit, le garçon a de grands embarras d'argent. Son père lui a donné un esclave, Heraklas, qui devait gagner de l'argent et cet argent devait assurer en partie l'entretien de Neilus. Heraklas rapportait en effet quelques oboles par jour, mais maintenant il a pris la fuite et il n'y a personne qui puisse gagner de l'argent pour l'entretien de Neilus. Neilus pense que Heraklas s'est sauvé chez Théon et il le prie, s'il ne veut pas le lui renvoyer, de le mettre chez un charpentier, car il paraît qu'un jeune esclave peut y gagner deux drachmes par jour, ou de lui faire exercer un autre métier et d'envoyer son gain à Neilus.

Il est évident que ni cette lettre, ni le § 61 ne mentionnent que les esclaves dont il est question font partie des οἰκογενεῖς. Il ne fait cependant pas de doute qu'en prenant en considération ce type d'esclavage, l'accroissement du nombre et de l'importance des *uernae* devient tout à fait compréhensible. Premièrement, parce que, comme je l'ai déjà souligné, un homme pas très riche pouvait plus facilement se permettre d'élever un enfant esclave pendant quelques années que d'acheter un esclave adulte et, deuxièmement, parce qu'il était plus facile d'éduquer un enfant esclave pour en faire l'esclave dont on avait besoin dans la maison et de lui faire

[1] Cf. O. Montevecchi, *op. cit.*, Aegyptus, t. XV, 1935, p. 96—98.

www.cimec.ro

apprendre un métier approprié, etc. Il est certain que pareille manière d'employer les esclaves dans les maisons de gens disposant de ressources modiques prouve que l'esclavage était très répandu ; mais, d'autre part, cet esclavage ne joue pas un rôle particulièrement important dans la vie économique et n'exerce pas une influence essentielle sur la production des biens. Sous ce rapport, cet esclavage ressemble davantage à l'esclavage du type patriarcal qu'à celui du type classique. Une telle forme d'esclavage était assez répandue dans le monde méditerranéen au moyen âge [1] et qui sait si nous n'avons pas à faire ici à une certaine forme intermédiaire entre l'esclavage classique et celui du moyen âge.

[1] Ch. Verlinden, *L'esclavage médiéval*, t. I, Gand, 1955, passim.

www.cimec.ro

ZUR GESCHICHTE DER NORDAFRIKANISCHEN EINHEIMISCHEN BEVÖLKERUNG IN DEN ERSTEN ZWEI JAHRHUNDERTEN u. Z.

VON

JAN BURIAN

(Praha)

Wenn wir die Entwicklung einzelner Provinzen des römischen Imperiums beurteilen wollen, dürfen wir nicht nur die Handlungen der Römer untersuchen, sondern müssen auch die Lage der einheimischen Bevölkerung berücksichtigen. Denn nur so kann die römische Politik in den einzelnen Provinzen richtig eingeschätzt werden und das Verhältnis der Römer zur einheimischen Bevölkerung der Provinzen gehört zu den wichtigsten Problemen der Provinzverwaltung. Obwohl diese Feststellungen auf den ersten Blick als selbstverständlich scheinen, stellen wir bei näherem Untersuchen der Literatur, die sich mit den Provinzen befaßt, fest wie merkwürdig wenig auf diesem Gebiet bisher getan wurde und wie viele Probleme in dieser Hinsicht noch einer Aufhellung bedürfen. In den meisten Fällen wird die Geschichte der Provinzen in der modernen Literatur vom römischen Standpunkt aus beschrieben. Dieser Gesichtspunkt wird oft von den römischen Autoren übernommen, die überwiegend die Taten der Römer, der Eroberer oder Verteidiger der Provinzen, meist in günstigem Licht schildern, wobei das Interesse an der einheimischen Bevölkerung entweder ganz in den Hintergrund gestellt oder auf ein geringes Maß beschränkt wird.

Bei Untersuchungen der Lage der einheimischen Bevölkerung in den einzelnen Provinzen müssen wir also danach trachten, alle erreichbaren Quellen heranzuziehen, die uns bei der Behandlung dieser Frage von Nutzen sein können, besonders die archäologischen und epigraphischen. Wir stehen dabei vor einer doppelten Aufgabe. Wir haben vor allem festzustellen, unter welchen Bedingungen die Einheimischen in einer bestimmten Provinz lebten, und dann zu zeigen, in welchem Verhältnis diese Bevölkerung zu den Römern stand. Bei diesem zweiten Problem ist es notwendig — um eine unberechtigte Verallgemeinerung einer nur für kurze oder bestimmte Zeit typischen Erscheinung zu vermeiden — die Frage in einem breiteren Zeitraum zu verfolgen, mit anderen Worten gesagt, das Verhältnis der Römer zu den provinzialen Einheimischen als einen historischen Prozeß zu fassen, dessen Entwicklung gerade für den Historiker wichtig ist.

www.cimec.ro

*

In diesem Beitrag möchte ich auf einige Probleme aus der Geschichte der nordafrikanischen Bevölkerung in den ersten zwei Jh. u.Z. eingehen, welche meiner Meinung nach wegen ihrer Wichtigkeit betont werden sollten [1]. Ich will zuerst zeigen, unter welchen Umständen die Römer zu alleinigen Herrschern Nordafrikas geworden sind, und dann zwei Faktoren der Lebensverhältnisse in den nordafrikanischen Provinzen untersuchen, nämlich die friedliche Zusammenarbeit der Einheimischen mit den Römern einerseits und ihre antirömischen Kämpfe andrerseits. Mit einer kurzen Zusammenfassung soll der Beitrag abgeschlossen werden.

Bei dieser Untersuchung stoßen wir auf eine Schwierigkeit, welche leider schwer beseitigt werden kann. Die einheimische Bevölkerung Nordafrikas bestand nämlich aus zwei Teilen: den afrikanischen Stämmen und den Nachfolgern der alten Phöniker und Karthager. In manchen Fällen ist es zwar möglich, die Angehörigen afrikanischer Stämme klar abzusondern, in andern wieder ist es aber unmöglich, mit Sicherheit zu sagen, ob es sich um einen Nachfolger der Karthager oder um ein afrikanisches Stammesmitglied handelt. Deshalb wollen wir in diesem Beitrag als Einheimische den jenigen Teil der nordafrikanischen Bevölkerung bezeichnen, der aus den oben genannten zwei Schichten zusammenschmolz; die Angehörigen der Stämme werden wir überwiegend mit den Namen der Stämme bezeichnen. Es ist auch anzuführen, daß die einheimische Bevölkerung Nordafrikas sich mit den Siedlern aus Italien und Rom allmählich vermischte und daß manche Familien, welche ursprünglich aus Italien und Rom gekommen waren, sich nach mehreren Generationen eher für Afrikaner als für Italiker hielten.

Über den gesellschaftlichen Stand der afrikanischen Stämme in der uns interessierenden Epoche können wir sehr wenig Sicheres sagen. Es stehen uns zwar mehrere Angaben antiker Autoren zur Verfügung, in denen wir zahlreiche Namen der Stämme lesen, aber nur Einzelheiten über ihre gesellschaftliche Ordnung erfahren. Die Nachrichten, welche uns antike Autoren mitteilen, werden oft von älteren Quellen mechanisch übernommen und nicht mit den wirklichen Verhältnissen in Einklang gebracht. Von den Autoren der Kaiserzeit geht manches in dieser Hinsicht noch auf Herodot zurück [2].

---

[1] Ich kann natürlich nicht eine umfangreiche Geschichte der Einheimischen Bevölkerung Nordafrikas vorlegen, wozu viel mehr Platz notwendig wäre, als in diesem Sammelband beansprucht werden kann. Um den Beitrag zu verkürzen, wird an geeigneten Stellen auf die Fachliteratur hingewiesen. Auch in diesem Fall kann nur das wichtigste und nicht eine vollständige Bibliographie zu der einen, oder anderen Teilfrage gebracht werden. Werke, die sich wiederholen, werden in gekürzter Form zitiert. Diese Form wird durch die Klammern ( ) an der Stelle deutlich gemacht, wo das Werk zum erstenmal vorkommt. Für die Inschriftensammlungen benutze ich die Bezeichnungen, die im Index zum CIL VIII verwendet werden.

[2] Herodot beschreibt nordafrikanische Stämme in einem umfangreichen Exkurs seines IV. Buches (Kap. 168–199). Zu diesen Stellen vgl. den Kommentar von W. W. How u. J. Wells, *A Commentary on Herodotus*, I, Oxford, 1936, S. 356 ff. Verhältnismäßige Zuverlässigkeit der Nachrichten Herodots wird von Ch. Tissot betont: *La Libye d'Hérodote*, BCH, 1, 1877, S. 265–273. Von den lateinischen Autoren der frühen Kaiserzeit seien Pomponius Mela (I 20 ff.) und Plinius der Ältere genannt (*Nat.*, V, 1 ff.). Dazu s. D. Detlefsen, Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen. *Die formulae prouinciarum als Hauptquelle des Plinius*, Berlin, 1908. Kritik dieser Arbeit von O. Cuntz, Göttingische Gelehrte Anzeigen, 1910, S. 46 ff. Mela und Plinius haben an einigen Stellen offensichtlich dieselben Quellen benutz. S. auch A. Klotz, *Quaestiones Plinianae geographicae*, Berlin, 1906, S. 51 ff. u. 146 ff.

www.cimec.ro

Aus diesen Nachrichten erfahren wir bloß, daß diejenigen Stämme, welche außerhalb der Sphäre des römischen Einflusses lebten, oft auf niedriger Entwicklungsstufe standen.[1] Es handelte sich vor allem um Nomadenstämme, welche sich hauptsächlich mit Viehzucht beschäftigten und teilweise seßhaft wurden. Bei einigen Stämmen entstanden schon in der vorrömischen Epoche Städte und es bildeten sich eigenartige Königreiche[2].

Die Einheimischen, welche auf römischem Gebiet in Nordafrika lebten, wohnten überwiegend in den Städten und Dörfern, die oft in früherer Zeit entstanden sind, und sich unter römischer Herrschaft weiter entwickelten. Aber auch auf diesem Gebiet gab es Nomadenstämme, welche sich allmählich an bestimmten Stellen ansiedelten[3].

Unter Augustus[4] haben die Römer, welche ihren Machtbereich in Nordafrika ständig vergrößern wollten, einige Angriffe gegen die Afrikaner durchgeführt, von denen besonders die Garamanten betroffen worden sind[5]. Im westlichen Teil Nordafrikas lag in dieser Zeit ein formal unabhängiges Königreich Mauretanien, das auch einen Teil Numidiens umfaßte und unter dem König Juba II., der eigentlich ein von den Römern eingesetzter Vasall war, stand[6]. Auch in diesem Teil Nordafrikas waren also die wirklichen Herren die Römer. Kein Wunder, daß ein gegen die Römer und gegen Juba II. gerichteter Aufstand ausgebrochen ist, indem die Gaetuler, ein mächtiger im Süden von Mauretanien und Numidien siedelnder Stamm, gegen die römische Herrschaft im Lande protestierten[7].

Die mauretanischen Vasallenkönige Juba II. und nach seinem Tod (etwa im J. 23)[8] sein Sohn Ptolemäus stehen klar auf römischer Seite während des gefährlichen von Tacfarinas organisierten Aufstandes, der in den Jahren 17—24 u.Z. unter der Regierung Tiberius ausgebrochen ist[9]. Unter der Führung von Tacfarinas hatte sich in kurzer Zeit eine gegenrömische Koalition afrikanischer Stämme gebildet, in der Numider, Musulamii, Gaetuler, Cinithii und andere

[1] Z. B. Plin., *Nat.*, V, 45: *Garamantes matrimonium exsortes passim cum feminis degunt.* Mela, I, 45: *nulli certa uxor est. Ex his, qui tam confuso parentium coitu passim incertique nascuntur, quos pro suis colant, similitudine agnoscunt.* Diese Praxis wird allerdings von Herodot (IV, 180) dem Stamme Ausei zugeschrieben. S. auch die Nachricht Melas über Augilae: *feminis eorum sollemne ex nocte qua nubunt omnium stupro patere qui cum munere aduenerint, et tum cum plurimis concubuisse maxumum decus, in reliquum pudicitia insignis est.* S. Her., IV, 172 (Nasamonen). Plin. *Nat.*, V, 22; *Numidae uero Nomades a permutandis pabulis, mappalia sua, hoc est domos, plaustris circumferentes.*

[2] Die Verhältnisse in einheimischen Königreichen in der republikanischen Zeit werden gründlich von (St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* V—VIII, Paris, 1927—1928 beschrieben. Ein König der Garamanten wird bei Ptol., I, 8, 4 erwähnt. Über den mauretanischen König Salabus s. Anm. 14.

[3] S. unten S. XX.

[4] CIL I², S. 50, 77. Plin., *Nat.*, V, 36. Aur. Vict. *Caes.*, 1, 6; *Epit.* 1, 9. J. Burian, *Boje afrických kmenů s Římem v IN. století římského císařství (prokonsulská Afrika, Numidie)*, Sborník historický, 6, 1959, S. 7f.

[5] Zu diesem Stamm s. Anm. 3.

[6] Über Juba II. s. St. Gsell, *Histoire*, VIII, S. 206 ff. PW RE IX 2, Stuttgart, 1916, Sp. 2388 (Jacoby).

[7] Dio Cass., LV, 28, 3—4. Vell. Pat., II, 116; Flor., II, 31; St. Gsell, *Histoire*, VIII, S. 227—228.

[8] PW RE IX 2, Stuttgart, 1916, Sp. 2386—2388.

[9] Gründlicher bearbeite ich diesen Aufstand in Sborník historický, 6, 1959, S. 7 ff. und im Aufsatz Тактика африканских племен в борьбе против римлян во времени Тиберия VDI, 1957, Nr. 2, S. 131 ff. Quellenhinweise *ebenda*, S. 131, Anm. 1, an Literatur Anm. 2 ff.

www.cimec.ro

Stämme vertreten waren. Die Aufständischen haben von den Römern Boden verlangt, ein Beweis, daß der Grund des Aufstandes sozialer Prägung war. Ihre Forderungen wurden aber zurückgewiesen und der Aufstand später in hartem Kampf niedergeschlagen.

Obwohl der mauretanische Vasallenkönig Ptolemäus den Römern gerade gegen Tacfarinas wesentlich geholfen hat, wurde er im J. 40. u.Z. von den Römern beseitigt [1] und sein Königreich zur Provinz Mauretania Caesariensis und Mauretania Tingitana umgewandelt. Diese Massnahmen der Römer riefen zwar einen neuen Aufstand gegen Rom hervor, der vom Freigelassenen des Ptolemäus Aedemon [2] und später vom örtlichen mauretanischen König Salabus geführt wurde [3]. Der Aufstand wurde aber unterdrückt und im Kampf gegen Aedemon haben die Römer das Atlasgebirge erreicht [4]. Durch diesen Sieg über die Stämme in Mauretanien sind die Römer auch formal zum alleinigen Herrscher in ganz Nordafrika geworden.

★

In der folgenden Epoche entwickelt sich die nordafrikanische Bevölkerung auf ökonomischem und sozialem Gebiet ziemlich rasch. Die Städte vergrößern sich, es werden große öffentliche sowie private Gebäude, und wichtige Landstraßen gebaut. Die Sphäre des römischen Einflusses wird verbreitet, indem die Grenzen des Reiches in südlicher Richtung vorgeschoben werden. Der fruchtbare afrikanische Boden lockt die römischen Kaiser, die durch Konfiskationen zu bedeutendem Grundbesitz in Nordafrika gelangen [5].

Die einheimische Bevölkerung lebt in den römischen Provinzen in einer Reihe von peregrinen civitates, welche oft selbständig waren [6], in einzelnen Fällen aber

---

[1] Dio Cass., LIX, 25, 1. Suet., *Cal.*, 26, 35. S. Sen. *Dial.*, 9, 12. (R. Cagnat, *L'armée) romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les Empereurs*, Paris, 1913, S. 28. Zum Problem, wo Ptolemäus getötet worden ist, s. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, 1943, S. 191 f.

[2] Plin., *Nat.*, V, 11. Aur. Vict., *Epit.*, XI, 5; *Caes.* IV, 2. S. auch Dio Cass., LX, 9, 1 wo er anführt der Kampf in Mauretanien erst unter Claudius ausgebrochen sei. Wir können aber jedenfalls annehmen, daß der Aufstand gleich nach dem Tode von Ptolemäus begonnen hat, wobei aber die Römer den Aufstand erst unter Claudius besiegt haben. S. Dio Cass., LX, 8. R. Cagnat, *L'armée*, S. 30. (A. Cl. Pallu de Lessert), *Fastes des provinces africaines*, I, Paris 1896, S. 471. (P. Romanelli, *Storia) delle provincie dell'Africa*, Roma, 1959, S. 260. CIL VI, 31721. An der Unterdrückung der Bewegung Aedemons nahm auch eine Hilfsabteilung, die aus den Eingeborenen zusamengesetzt war, teil. Cagnat — Merlin 634 aus dem J. 44/5.

[3] Dio Cass., LX, 9.

[4] Plin., *Nat.*, V, 11.

[5] Plin., *Nat.*, XVIII, 35: *sex domini semissem Africae possidebant, cum interfecit eos Nero princeps.* S. dazu Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, V, S. 648—649.

[6] Die nordafrikanischen ciuitates werden von (J. Toutain, *Les cités) romaines de la Tunisie*, Paris, 1895, S. 323, 334, 350 besprochen. S. auch E. Kornemann, *Ciuitas*, PW RE, Suppl., I, Stuttgart, 1903, Sp. 301—302. (T. R. S. Broughton, *The Romanisation) of Africa Proconsularis*, Baltimore, 1928, S. 204 ff. In der letzten Zeit hat die Frage A. Mócsy behandelt: Zur Geschichte der peregrinen Gemeinden in Pannonien, Historia, 6, 1957, S. 488—498. Der Verfasser bespricht vor allem die ciuitates in Pannonien, er behandelt aber in diesem Zusammenhang auch die Entwicklung dieser Gemeinden allgemein. S. besonders S. 490 f. (Zur Geschichte der pannonischen ciuitates s. auch P. Oliva, *Pannonie a počátky krize římského imperia*, Praha, 1959, S. 96—103). Die Belege der ciuitates aus Tunesien hat bereits J. Toutain, *Les cités*, S. 381 ff. gesammelt. Aus dem gesamten afrikanischen Gebiet können noch einige andere Namen angeführt werden. Aelia Uluzabbira: AE, 1940, 44. Altava: AE, 1957, 67. Avioccala: CIL VIII 23828,

www.cimec.ro

innerhalb einer Stadt neben einem pagus [1], in dem in Nordafrika in diesem Falle römische Bürger organisiert werden, oder neben einer römischen Kolonie [2]. Das Leben in den civitates ist klar städtischer Prägung; zu einer bestimmten civitas gehörte auch die um die Gemeinde wohnende Bevölkerung und das Gebiet der civitas wird durch Grenzsteine gekennzeichnet [3]. Die Verwaltung der civitas wird von Suffeten und Dekurionen besorgt [4]. Einige civitates werden sogar zu Munizipien emporgehoben [5]; jedoch kommt dies in grösserem Masse in der Severerepoche vor.

Kleinere, nichtstädtische Siedlungen einheimischer Bevölkerung werden als castella bezeichnet [6]. Solche castella werden von den seniores und von den principes verwaltet [7] und erreichen manchmal Selbständigkeit, werden aber auch auf dem Gebiete einer civitas bezeugt [8].

Einheimische, die in den Städten lebten, erreichen oft — gewiß mit römischer Zustimmung — vornehme Stellungen in ihrer Gemeinde. Ihr Reichtum kommt darin zum Ausdruck, daß sie verschiedene Dedikationen aus eigenen Mitteln durchführen lassen. Als Beispiel können uns einige Inschriften aus Leptis Magna dienen. So werden z.B. in einer zu Ehren Augustus aufgestellten Inschrift flamen Iddib(a)l Arinis [fil(ius), Ammicar? A]nnobalis f(ilius) und M[uttun Annonis f(ilius)]

23832. Calama: CIL VIII, 17510 = Gsell, I, 469. Chiniava: AE, 1892, 12. Ciuitas Aufidenatium: Cagnat — Merlin, 44. Ciuitas Biricsaccarensium: CIL VIII, 23876 = 12286. Ciuitas Nepesinorum: CIL VIII, 9368. Ciuitas Pophtensis: Gsell, I, 1109. Ciuitas Suct (???): CIL VIII, 23860. Ciuitas Themetra: CIL V, 4919. Ciuitas Vazalitanorum: Gsell, I, 1227. Ciuitas (???) iana: CIL VIII, 23945. Ciuitas (???): Gsel, I, 469 (Ain Nechma). Mididi: CIL VIII, 11755 = 609. Sala: AE 1941, 114. Tenelium? Thulium? Gsell I 137 = CIL VIII, 5209. Senatus populusque Thimiligensis: CIL V, 4920.

[1] *Pagus* et *ciuitas* ist in mehreren nordafrikanischen Städten bezeugt. Als bestes Beispiel kann Thugga dienen. T.R.S. Broughton, *The Romanisation*, S. 113. Die Inschriften aus Thugga sind sehr reich. CIL VIII, 26466, 27357, 26470, 15520, 15529 usw. Belege aus anderen Städten: *pagus* et *ciuitas* Avensesis: CIL VIII, 26157. Agbia: CIL VIII, 1548 = Dessau, 6827. Numlulis: CIL VIII, 26121. E. Kornemann, *Pagus*, PW. RE, XVIII, 2, 1, Stuttgart, 1942, Sp. 2330. Thignica: CIL VIII, 15212 = 1419.

[2] Dies kommt verhältnismäßig selten vor und die Erklärung einiger Fälle würde eine breite Argumentation benötigen. Wir wollen uns also bloß daran beschränken, daß für gewisse Zeit ciuitas neben der Kolonie wahrscheinlich in Thuburbo Maius, Hadrumetum, vielleicht in Carthago (?) und in Hippo Diarrhytus existierte. Uber Clupea, Curubis und Thysdrus s. St. Gsell, *Histoire*, VIII S. 180 ff.

[3] Cagnat — Merlin 500 = AE 1921, 42; AE 1907, 173–174.

[4] Sufeten z. B. CIL VIII, 765, 797, 5369 (?) 12275 u.a. Dekurionen CIL VIII, 10619 u.a.

[5] Aelia Uluzabbira: AE 1940, 64; E. Bloch, *Unedita Ostiensia*, Epigraphica, 1, 1938, S. 38. A. Merlin, *La cité africaine Aelia Uluzabbira* BCTH 1938–1940, S. 376–7. Avitta Bibba: CIL VIII, 799. Leptis Magna; J. Toutain, *Les cités*, S. 386. Muzuc: CIL VIII, 12060.

[6] H. Kubitschek, *Castellum*, PW RE III 2, Stuttgart, 1899, Sp. 1756–1758. A. Schulten, *Die peregrinen Gaugemeinden des römischen Reiches*, RhM, 50, 1895, S. 512 ff.

[7] S. Schulten, *a.a. O.*, CIL VIII, 9005, 9006; 15566, 15567. S. auch Merlin 1587 = CIL VIII, 15728. T.R.S. Broughton, *The Romanisation* S. 64. Merlin 1370 = CIL VIII, 26274. Gsell, I, 3151. AE 1900, 37; 1907, 5; 1930, 47. Wir können die Vermutung Schultens *(a.a.O.)* billigen, nach der der *praefectus castellorum* (Merlin 1587 = CIL VIII, 15726) in dergleichen Stellung war wie die *praefecti gentium*, S. hier S. XX.

[8] Isid., *Orig.*, XV 2, 11: *Propter paruitatem sui maioribus ciuitatibus attribuuntur.* Diese Erscheinung ist besonders auf dem Gebiet von Girta bezeugt (H. G. Pflaum ad Gsell, II,1 3604). Zu diesem Gebiet gehörte auch das castellum Tidditanorum. A. Berthier, *Tiddis, antique castellum Tidditanorum*, Alger, 1951, S. 23–43. Wahrscheinlich erreicht in der von uns untersuchten Epoche das castellum Suffetanum (CIL VIII, 11427) den Rang einer Kolonie (CIL VIII, 11430=262).

www.cimec.ro

genannt. Als sufes wird Annobal [H]imilconis f(ilius) Tapapius Rufus genannt, der noch die Titel von flamen und praefectus sacrorum trägt. Dieser Mann hat das Monument aus eigenen Mitteln aufgestellt und auch seine Dedikation durchgeführt [1]. In ähnlichem Zusammenhang tritt der genannte auch in einer anderen Inschrift auf, in der er Annobal Rufus, ornator patriae, amator concordiae, flamen sufes, praef(ectus) sacr(orum), Himilchonis Tapapi f(ilius) genannt wird [2]. Ein anderer Eingeborener, Iddibal Himilis f(ilius) Caphada Aemulius läßt auf eigene Kosten calchidicum et porticus et portam et viam in Leptis Magna errichten [3]. Die Zahl der Inschriften dieser Art kann noch mit anderen Dokumenten aus Leptis Magna sowie auch aus anderen nordafrikanischen Städten ergänzt werden [4].

Es ist interessant zu erwähnen, welche Massnahmen von den Römern gegen die einheimischem Stämme in Nordafrika ergriffen wurden. Falls es sich um halbnomadische Stämme handelte, die seßhaft wurden, erhielten sie ein fest begrenztes Gebiet zugeteilt, in dem die Angehörigen des Stammes leben durften.

Aus der traianschen und hadrianschen Epoche stehen uns Nachrichten zur Verfügung, die den Stamm der Musulamii nennen. Es handelt sich um einige Inschriften, die auf die Grenzsteine des Stammesterritoriums der Musulamii eingeritzt wurden [5].

In älterer Literatur wurde bereits gezeigt, daß die Römer den Stamm aus der Gegend, wo der Boden fruchtbar war, verdrängt haben, diesen Boden den naheliegenden Städten und Gütern zugewiesen und den Stamm in einem weniger fruchtbaren Land angesiedelt haben [6]. Es ist bezeichnend, daß die

---

[1] IRT 319 = AE 1951, 205. In lateinischen Inschriften aus Nordafrika kommen oft Leute mit punischen oder örtlichen afrikanischen Namen vor. Diese Leute waren in den meisten Fällen sicher einheimischer Herkunft. Die Untersuchung der auf den Inschriften vorkommenden Namen zeigt, daß die Romanisation in einigen Gebieten Nordafrikas eigentlich nur die Oberfläche eingezogen hat, unter welcher sich jedoch die Existenz des einheimischen Elements entdecken läßt. S. z. B. die interessante Behandlung von H. G. Pflaum, *Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianum, Carnuntina*, Graz-Köln, 1956, S. 126–151. S. auch Th. Mommsen, *Cognomina Africana*, Gesammelte Schriften, VIII, Berlin, 1913, S. 395–400. R. Cagnat, *Remarque sur une particularité onomastique dans l'épigraphie latine d'Afrique*, Strena Buliciana, Zagrebiae, 1924, S. 199–202. J. Toutain, *Les cités*, S. 167 ff. L.R. Dean, *A Study of the Cognomina of Soldiers in the Roman Legions*, Princeton, 1916, S. 113 ff. G. Forni, *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocletiano*, Milano — Roma, 1953, S. 209. J. Burian, *Římské nápisy jako pramen k poznání dějin severoafrického domorodého obyvatelstva za principátu*, Sborník historický, 8, 1961, S. XX.

[2] IRT 321. S. auch IRT 322–323.

[3] IRT 234 b, c.

[4] Aus Leptis Magna s. IRT 269, 338, 300. Volubilis: Cagnat — Merlin, 630, 631, 634 — Chatelain 129–131. Msaken: Merlin 148. S. BCTH 1938/40, S. 79. Calama: CIL VIII, 5324 Gsell I, 237. Thagora: CIL VIII, 28064.

[5] Das Stammgebiet der Musulamii grenzte mit dem Gebiet von Madaura, von Tisibenenses und mit einem kaiserlichen und privaten Gut: CIL VIII, 28073=4678. Gsell I, 2828; Gsell I, 2829, 2978, 2988, 2989, AE 1923, 26. Die in einem schlechten Zustand erhaltene Inschrift: CIL VIII, 28074 ist auch ein Grenzstein des Stammgebietes der Musulamii. Über die Limitation des Gebietes der Musulamii s.J. Toutain, *Le cadastre de l'Afrique romaine*, Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 12, 1907, S. 373.

[6] R. Syme, *Tacfarinas, the Musulamii and Thubursicu*, in Studies in Roman Economic and Social History in Honour of Ch. A. Johnson, Princeton (New Jersey), 1951, S. 124. R. M. Haywood in An Economic Survey of Ancient Rome (ESAR), IV, Baltimore, 1938, S. 35–36.

www.cimec.ro

Limitation nicht von zivilen, sondern von militärischen Würdenträgern durchgeführt wird. [1].

Die Limitation des Stammesgebietes läßt sich auch bei anderen Stämmen feststellen. So z.B. bei den Suburburen, bei denen die Anfänge der Limitation schon in die flavische Epoche und die letzten Massnahmen dieser Art in die Zeit Traians fallen. [2]. In derselben Zeit wird die Limitation des Stammgebietes der Nybgenii durchgeführt [3]. Zwischen Thagaste und Thagora lebten die Stämme Suppenses und Vofricenses, deren Gebiet etwa gegen Ende der Herrschaft Domitians oder in der Zeit Nervas und definitiv unter Hadrian limitiert worden ist [4]. Aus der Zeit Hadrians stammt aus Mauretanien ein Grenzstein von der Grenzlinie zwischen dem Zimizes Stamm und dem castellum Victoriae auf dem Gebiet von Igilgilis [5], und ein Grenzstein der Numider [6]. Etwa unter Antoninus Pius wurde das Gebiet der Nattabuten, die in der Nähe von Cirta lebten, limitiert [7].

Die limitierten Stammesgebiete stehen rechtlich auf demselben Niveau wie die civitates stipendiariae [8]. Die Limitation dieser Gebiete hat sicher wesentlich dazu beigetragen, daß die Stämme immer mehr unter die Einflußsphäre der Römer gerieten. Die Stämme, welche ihr Gebiet bebauten, hatten gewissermassen gleiche Interessen mit den Römern, indem sie daran interessiert waren, die Unruhen, welche zur Verwüstung des Landes geführt hätten, zu vermeiden und eventuelle Angriffe der noch nicht unter römischem Einfluß stehenden Stämme abzuschlagen. Die Limitation des Stammesgebietes hat dazu beigetragen, daß breite Gebiete in dem Umkreise von Theveste, dem Zentrum der römischen Armee im östlichen Teil Nordafrikas, pazifiziert worden ist, so daß der Sitz der legio III Augusta unter Traian nach Lambaesis verlegt werden konnte [9].

Was die Verwaltung der Stämme auf römischem Boden betrifft, bezeugen die Inschriften, daß bei einigen Stämmen praefecti gentium amtierten. Dies ist

[1] Lucius Minicius Natalis: CIL VIII, 28073, AE 1929, 26, Gsell I, 2988, 2978; Lucius Acilius Strabo Clodius Nummus: Gsell I, 2829, 2989. Beide waren als kaiserliche Proprätoren in Afrika tätig.

[2] AE 1957, 175. S. Lancel, Suburbures et Nicibes, une inscription de Tigisis, Libyca, 3, 1956, S. 289–298. Dessau 9380, 9381; vgl. AE 1904, 144. R. Cagnat, Sabinius, non Licinius Barbarus, *Mélanges Boissier*, Paris, 1903, S. 99–102. H. Dessau, *Suburbures*, PW RE IV 1 (A), Stuttgart, 1931, Sp. 511. Aus der Zeit Domitians ist die Inschrift AE 1940, 70, welche die Limitation des Stammgebietes der Muduciuvier (?) und Zamucier beweist. S. auch P. Romanelli, Epigraphica, 1, 1939, S. 111–118; *Storia*, S. 303.

[3] CIL VIII, 22763 a; Merlin 55, 68, 74. S. W. Barthel, *Römische Limitation in der Provinz Africa*, Bonner Jahrbücher, 1911, S. 87–94. R. M. Haywood, ESAR, IV, S. 35 zeigt, daß die Limitation zum erstenmal im Jahre 29/30 durchgeführt wurde. Das Stammgebiet wurde von Tacape und Capsa abgetrennt. W. Barthel, *a. a. O.* S. auch S. 90, 87. Zentrum des Stammgebietes bildete die Gemeinde Turris Tamaleni, die civitas Nybgeniorum genannt wird. Merlin, 655. P. Romanelli, *Storia*, S. 317.

[4] AE 1942/3, 35. L. Leschi, *Inscriptions de la région de Souk-Ahras*, Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines, Paris, 1957, S. 111–112. P. Romanelli, *Storia*, S. 347, 307.

[5] CIL VIII, 8369 aus dem J. 127 u. Z. P. Romanelli, *Storia*, S. 347–348. K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, Sp. 948.

[6] CIL VIII, 8813. Fines adsignati genti Numidarum.

[7] CIL VIII, 17521 = 4845. Auch die Gemeinschaft der Nattabuten wird als ciuitas bezeichnet. CIL VIII, 16911 = 4836.

[8] P. Romanelli, *Storia*, S. 320 u. 324. W. Barthel, Bonner Jahrbücher, 1911, S. 94.

[9] W. Barthel *a. a. O.*

www.cimec.ro

der Fall z. B. bei den Musulamii [1], Numidern [2] und Cinithii [3]. Diese Präfekten waren eigentlich römische Offiziere, welche für „ihre" Stämme verantwortlich waren und die, wie R. Cagnat gezeigt hat, aus den Mitgliedern der Stämme Hilfsabteilungen für die Römer zusammenstellten, die sie auch zu befehligen hatten [4].

Bei einigen Stämmen werden principes gentis bezeugt. Diese Machthaber kommen bei den Numidern [5], bei den Suburburen [6] und hauptsächlich beim mauretanischen Stamm der Baquaten vor [7]. Es ist anzunehmen, daß diese principes im Grunde ähnliche Stellungen einnahmen wie die oben angeführten praefecti gentium und daß sie in ihrem Amt in jener Zeit zu wirken begannen, als der eine oder der andere Stamm von den Römmern schon völlig beherrscht wurde. Doch besteht zwischen diesen Kategorien ein wichtiger Unterschied. Wie gesagt, waren die praefecti gentium eigentlich römische Offiziere. Wenn wir dagegen die Namen der principes untersuchen, lässt sich in den meisten Fällen feststellen, daß diese Leute offensichtlich afrikanischer Herkunft waren. Bei einigen lässt sich auch feststellen, daß sie das römische Bürgerrecht erhalten haben [8]. Diese principes gehören also der romanisierten Stammesaristokratie an, die sich mit den Römern verbündet und deren Interessen beim betreffenden Stamm vertritt [9].

Die Inschriften, welche principes gentis Baquatium anführen, sollen auch aus einem anderen Grund erwähnt werden. Eine Inschrift aus Volubilis beweist, daß unter Marcus Aurelius zu den Baquaten administrativ auch der Stamm der Macenniten gehörte [10]. Was den Inhalt der Inschriften betrifft, wird fast überall ein Abkommen zwischen den Römern und den Fürsten erwähnt, in welchem der Frieden zwischen beiden Seiten bestätigt wird [11]. Die Verhandlungen fanden offensichtlich zu einer Zeit statt, als eine neue Person zum römischen Kaiser oder zum Stammes-

[1] CIL VIII, 5351 Gsell I, 285; s. Gsell I, 3992. Über die Präfekten s. W. Ensslin, *Praefectus ciuitatis*, PW RE XXII 2, Stuttgart, 1954, Sp. 1290–1294. Zu Afrika s. S. 1294.

[2] *Notizie degli scavi*, 1895, S. 342, AE 1896, 10. Vgl. CIL X, 8038 a.

[3] CIL VIII, 10500.

[4] *L'armée*, S. 263–266.

[5] Gsell I, 1297: CIL VIII, 4884: Florus Chanaris f(ilius). R. Cagnat, *La ville de Thubursicu Numidarum en Algérie*, Journal des savants, 1916, S. 52 zeigt, daß die Würde des Stammesprinzips vom Vater zum Sohn überkam.

[6] AE 1917/18, 41: Felix, Nibilis filius, princeps Sub(urburum) Reg(ianorum).

[7] Über die Lage der Baquaten s. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, 1943, S. 260, 262.
AE 1931, 65: Aelius Tuccuda, princeps gentis Baquatium.
AE 1941, 116 = Chatelain 143.
AE 1953, 78, vgl. AE 1954, 110; 1957, 202. Ucmetius, princeps gentium Macennitum et Baquatium.
AE 1953, 79 s. AE 1957, 203: Canarta, princeps constitutus genti Baquatium; s. auch CIL VI, 1800 und AE 1941, 118.
Vielleicht kann zu diesen Belegen auch CIL VIII, 21826 beigefügt werden, wo in Z. 5–6 gelesen werden kann;
4 colocutus cum
5 [Ucmeti?]o princ(ipe) gentium [Baqu]
6 [atium et] M[acennitum ??] Vgl. AE 1953, 78, 1957, 202.

[8] AE 1931, 65; CIL VI, 1800.

[9] Zu den Inschriften, in welchen principes gentium genannt werden, können wir die Inschrift Dessau 9410 = Cagnat – Merlin 107 beifügen: Mathun, Massiranis filius, princeps familiae Medid (??). Das Wort familia hat da offensichtlich dieselbe Bedeutung wie gens – s. St. Gsell in Gsell I, 3869. Bei der gens Bacchuiana kommen als Häuptlinge undeciprimi vor: CIL VIII, 12331, s. auch 7041 und 19423.

[10] AE 1953, 78; s. oben Anm. 7.

[11] S. die in Anm. 47 angeführten Inschriften mit Ausnahme AE 1931, 65.

www.cimec.ro

fürsten geworden war. Der mauretanische Stamm genießt also auch eine relativ selbständige Stellung im Verhältnis zu den Römern, was klar durch die geführten Handlungen zum Ausdruck kommt.

Zusammenfassend stellen wir fest, daß die römische Herrschaft über einige einheimische Stämme sich in den ersten zwei Jahrhunderten u.Z. gefestigt hat und daß die Römer ihren Machtbereich in Nordafrika vergrößert haben. In der einheimischen Bevölkerung bildet sich eine Aristokratie, welche in dieser Zeit überwiegend auf römischer Seite steht.

*

Diese friedliche Zusammenarbeit eines Teiles der einheimischen Bevölkerung Afrikas und der dortigen Stämme bildet die eine Seite der Geschichte der nordafrikanischen Provinzen in der Kaiserzeit. Die andere Seite, die erwähnt werden muß, wenn das Bild objektiv sein soll, bildet der ständige Widerstand einiger Stämme gegen die römische Herrschaft, die vielen Kämpfe, welche die Römer gegen sie führen mußten. Vom gegenrömischen Widerstand zeugen nicht nur direkte Nachrichten über diesen oder jenen Zusammenstoß, sondern auch der Aufbau des Limes, die militärischen Stützpunkte und strategischen Landstraßen usw., welche die römische Verteidigung erleichtern sollten [1].

Die Kämpfe der Römer mit den Stämmen hörten eigentlich nie vollkommen auf [2]. Sie wurden oft mit äußerster Schärfe geführt, wie es der Aufstand der Nasamonen, eines bei Syrtis Maior belegten Stammes, beweist. Die Nasamonen waren als Untertanen der Römer steuerpflichtig. Weil die Steuern zu hoch waren, kam es im J. 85/6 u.Z. zu einem antirömischen Aufstand, der jedoch von den Römern unterdrückt werden konnte [3]. Dabei ist der Stamm fast ausgerottet worden und hört auf, in der Folgezeit, in die afrikanische Geschichte einzugreifen.

Nicht einmal die Epoche der Antoninen kann als ruhige Periode in Nordafrika bezeichnet werden. Das Zentrum gegenrömischer Bewegungen liegt in dieser Zeit in Mauretanien. Die Kämpfe der Römer gegen die Mauren werden unter Hadrian — oder bereits schon gegen Ende der Regierungszeit Traians — erwähnt [4]. Zu schweren Kämpfen kommt es in Mauretanien auch unter Antoninus Pius, die in die Jahre 144—152 u.Z. fallen. In literarischen Quellen finden wir von diesen

[1] Über militärische Bauten in Africa s. R. Cagnat, *L'armée*, S. 523 ff. St. Gsell, *Les Monuments antiques de l'Algérie*, I, Paris, 1901, S. 75 ff. Kurze Übersicht über Limes gibt P. Romanelli, *Il limes romano in Africa*, 1939. J. Baradez, *Gemellae, un camp d'Hadrien et une ville saharienne aujourd'hui ensevelis sous les sables*, RAf 93, 1943, S. 5—24. *Fossatum Africae*, Paris, 1949, S. 100 ff. P. Salama, *Les voies Romaines de l'Afrique du Nord*, Alger, 1951, S. 26 f. M. P. Charlesworth, *Trade Routes and Commerce of the Roman Empire*, Cambridge, 1924, S. 137. Allgemeine Übersicht P. Romanelli, *Le grandi strade romane nell'Africa settentrionale*, 1938.

[2] Wir können da leider nicht alle Kämpfe einzeln aufzählen, die geführt wurden, und wollen uns auf die wichtigsten beschränken. Zum allgemeinen Bild s. R. Cagnat, *L'armée*, S. 36 ff. T. Kotula, *Z historii walk plemion afrykańskich z Rzymem w okresu wczesnego cesarstwa*, Meander, 11, 1956, S. 3—14, 138—151. J. Burian, Sborník historický, 6, 1959, S. 19 f. Hinweise an P. Romanelli, *Storia*, s. in den folgenden Anmerkungen.

[3] Zon, XI 19. Euseb. Chron. p. 190 (Helm). J. Burian, *a. a. O.*

[4] SHA, *Hadr.*, 5, 2; 12, 7. A. v. Premerstein, *Das Attentat der Konsulare auf Hadrian im J. 118, n. Chr.*, Leipzig, 1908, S. 13—14, Anm. 4. Seine Auffassung, der Aufstand sei schon unter Traian ausgebrochen, wird von P. Romanelli, *Storia*, S. 332 ff., abgelehnt.

www.cimec.ro

Ereignissen lediglich eine kurze Erwähnung [1]. Fronto erwähnt ebenfalls diese Unruhen, wobei er die Gegner Roms als Latronen bezeichnet [2]. In einer Inschrift aus dem J. 151/2 u. Z. aus Lambaesis werden ebenfalls die Latronen erwähnt, die einen Veteranen der III. Legion Augusta auf seinem Wege nach Saldae überfallen haben [3]. Es ist anzunehmen, daß in dieser Zeit in beiden Fällen darunter (halb) nomadische Stämme zu verstehen sind, die sich auf dem Gebiet Nordafrikas bewegten [4]. Um uns eine entsprechende Vorstellung über die Größe der Kämpfe zu machen, kommen uns wieder — obwohl indirekt — die Inschriften zu Hilfe. Es ist sicher kein Zufall, dass in Mauretanien militärische Abteilungen der in anderen Reichsteilen liegenden Legionen sowie andere Hilfstruppen bezeugt sind, die zweifelsohne nur deshalb ins Land gerufen wurden, um den mauretanischen Aufstand niederzuschlagen. Verdienste um die Klärung dieser Frage hat sich in letzter Zeit der französische Forscher J. Baradez erworben [5].

Der Kampf der Mauren setzte sich auch unter Marcus Aurelius fort, wobei er an Stärke gewann und sogar Spanien bedrohte. Etwa im J. 172/3 beginnt der Maureneinfall in Spanien, welchem hauptsächlich Baetica ausgesetzt war [6]. A.v. Premerstein setzt in die Jahre 175/6 einen anderen Einfall der Mauren in Spanien, unter dem neben Baetica auch Lusitanien zu leiden hatte [7]. Aus den Inschriften erfahren wir, daß die spanische Stadt Singilia Barca lange Zeit von den Mauren belagert wurde und schließlich durch C. Vallius Maxumianus befreit worden ist [8]. Auf afrikanischem Boden mußten die Mauren noch etwa im J. 178/9 bekämpft werden [9].

Was die maurischen Einfälle in Spanien betrifft, muß noch hervorgehoben werden, daß die Mauren stark genug waren, nach Spanien einzufallen und für verhältnismäßig lange Zeit einen Teil des Landes zu beherrschen [10]. Wir können aber

---

[1] SHA, *Pius*, 5, 4: Mauros ad pacem postulandam coëgit. Paus., VIII, 43, 3.

[2] Ad *Ant. Pium*, 8, 1.

[3] CIL VIII, 2728. Vgl. CIL VIII, 18122 = Dessau 5795.

[4] Mit dieser Bedeutung des Wortes latro befasse ich mich in dem Aufsatz *Latrones milites facti* (Ad SHA, *Marc.*, 21, 6), Eunomia (Ephemeridis Listy filologické supplementum), IV, 1960, S. 47–49.

[5] J. Baradez, *Les nouvelles fouilles de Tipasa et les opérations d'Antonin le Pieux en Maurétanie*, Libyca, 2, 1954, S. 89 — 148. W. Hüttl, *Antoninus Pius*, I, Prag, 1936, S. 303, zeigt, daß die Besatzung Mauretaniens etwa 13500 Mann zählte. S. auch J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, 1943, S. 225–227, P. Romanelli, *Storia*, S. 352.

[6] SHA, *Marc.*, 21, 1. *Sept. Sev.*, 2, 3. A. v. Premerstein, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Marcus*, Klio, 12, 1912, S. 167–178. P. Romanelli, *Storia*, S. 366 ff. R. Thouvenot, *Les incursions des Maures en Bétique sous le règne de Marc-Aurèle*, REA, 1939, S. 20 — 28. *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris, 1940, S. 454–455. O. V. Kudrjavcev, *К вопросу о вторжения мавров в испанские провинции Римской империи во второй половине II века нашей эры*. VDI, 1950, Nr. 4, S. 170–178.

[7] A. v. Premerstein, Klio, 12, 1912, S. 177 mit Hinweis auf SHA, *Marc.*, 22, 11. P. Romanelli, *Storia*, S. 370 f. macht berechtigt darauf aufmerksam, daß im Text nicht ausdrücklich betont wird, daß die Unruhen durch einen Maureneinfall verursacht waren.

[8] CIL II, 2015, 1120. A. v. Premerstein, Klio, 12, 1912, S. 120. Die genaue Datierung der beiden Inschriften ist jedoch nicht sicher. S. Pallu de Lessert, I, S. 535–536. Es könnte unter gegebenen Umständen vielleicht vorausgesetzt werden, daß die beiden Inschriften in die Zeit von Marcus Aurelius fallen, wobei aber auf genauere Chronologie verzichtet werden sollte. P. Romanelli, *Storia*, S. 372.

[9] SHA, *Comm.*, 13, 5 (etwa im Jahre 178/9). Zu dieser Zeit bezieht R. Cagnat, *L'armée*, S. 52, die oben erwähnten Inschriften CIL II, 2015 und 1120.

[10] So charakterisiert die Ereignisse O. V. Kudrjavcev, VDI 1950, Nr. 4, S. 178.

www.cimec.ro

annehmen, daß diese Einfälle in erster Linie Raubziele verfolgten. Wir besitzen keinen Anhaltspunkt zur Vermutung, daß der maurische Einfall von spanischen Eingeborenen unterstützt worden wäre.

Daß die Römer selbst in der Zeit von M. Aurelius und Commodus ihre Stellung auf afrikanischem Boden nicht für allzu sicher hielten, wird dadurch bestätigt, daß sie verschiedene Maßnahmen durchgeführt haben, welche militärisch das römische Gebiet schützen sollten [1]. Commodus befestigt den Limes in Tripolitanien [2], und in Numidien baut er kleinere Festungen (turres, burgi), welche im Grenzgebiet den Zutritt zum römischen Reich überwachen sollten [3].

★

Aus dem Gesagten geht klar hervor, daß der antirömische Widerstand im 2. jh. wächst und in diesem Jahrhundert unter M. Aurelius seinen Höhepunkt erreicht. Wie sollen wir aber diese Tatsache erklären, wenn wir oben über die ersten zwei Jahrhunderte u. Z. als von einer Epoche ökonomischer und sozialer Entfaltung des nordafrikanischen Gebietes gesprochen und gesagt haben, daß das Land — wie allgemein akzeptiert wird — eine wirtschaftliche Blütezeit in der Severerepoche erlebt [4]? Wir können anführen, daß trotz wirtschaftlicher Entfaltung sich auch im ökonomischen Leben des Landes einige Schwierigkeiten fühlbar machen. Ein Zeugnis dafür bietet die bekannte Beschwerde der Kolonen aus dem Saltus Burunitanus an Commodus, die von der schlechten Lage der afrikanischen Kolonen zeugt [5]. Wir können sicher als berechtigt annehmen, daß unter den Kolonen vor allem die afrikanische einheimische Bevölkerung die Mehrzahl bildete [6]. Es gab also auch in

---

[1] E. Kornemann, *Die neueste Limesforschung (1900—1906), im Lichte der römisch-kaiserlichen Grenzpolitik*, Klio, 7, 1907, S. 109, Anm. 1. J. Baradez, *Fossatum Africae*, Paris, 1949, 239—240. P. Romanelli, *Storia*, S. 383 ff.

[2] P. Romanelli, *Storia*, S. 384. Der Verfasser beruft sich auf die Inschriften CIL VIII, 11048 u. Cagnat — Merlin 26 = Merlin 58.

[3] CIL VIII, 2495, 22629; 20816. Es ist wichtig beizufügen, daß seit der 2. Hälfte des 2. Jh. zum Schutz des Grenzgebietes zwischen römischer Sphäre und der Wüste, aus welcher nomadische Stämme zum Norden durchdrangen, in wachsendem Maß syrische Einheiten eingesetzt wurden. Ich halte nicht für notwendig, die Literatur zu diesem Problem ausführlich anzuführen. Ich möchte mich darauf beschränken und wiederholen, daß zu diesem Zweck gerade die Syrer benutzt wurden, weil sie mit den geographischen und klimatischen Bedingungen, unter welchen sie gegen afrikanische Nomaden zu kämpfen hatten, aus ihrer Heimat vertraut waren, wie es richtig P. Romanelli, *Il limes romano*, S. 22, zeigt.

[4] Z. B. P. Romanelli, *Storia*, S. 392 ff. S. auch (E. M. Štajerman, *Кризис) рабовладельческого строя в западных провинциях Римской империи*, Moskau, 1957, S. 204, welche die höchste Entfaltung des städtischen Lebens in Nordafrika in die 2. Hälfte des 2. und in die erste Hälfte des 3. Jh. legt.

[5] CIL VIII, 10570 = 14464.

[6] Im Gebiet, wo die Musulamii siedelten, war die Olivenzucht verbreitet. H. Camps-Fabrer, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger, 1953, S. 20. Die Musulamii werden auch in der Inschrift aus Saltus Beguensis erwähnt (CIL VIII, 23246 = 11451 = 270). Die Domäne lag in provinc(ia) Afric(a) territorio Musulamiorum ad Casas. In der Inschrift aus Hr. Mettich, (CIL VIII, 25902), wird Villa Magna siue Mappalia Siga genannt. Wie das Wort mappalia zeigt, handelte sich da ursprünglich um eine Siedlung einheimischer Bevölkerung, die in der römischen Zeit offensichtlich an der Domäne beschäftigt war. Die Bezeichnung Mappalia Siga läßt sich mit dem Namen Casae vergleichen: M. I. Rostovtzeff, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, II, Oxford, 1957, S. 685, Anm. 83. Die Einheimischen bildeten sicher die Hauptmasse der Arbeitskräfte auf dem afrikanischen Lande. Für spätere Zeit s. E. M. Štajerman, *Кризис*, S. 219.

www.cimec.ro

den entwickelten Teilen des Landes Gründe zur Unzufriedenheit der örtlichen Bevölkerung. Was die Maureneinfälle in Spanien betrifft, muß betont werden, daß sie in eine Zeit fielen, welche im allgemeinen Rahmen der Geschichte des Imperiums als Anfang der Krise bezeichnet wird [1]. Zur allgemeinen Schwächung des Imperiums hat in dieser Zeit auch der gegenrömische Kampf in Nordafrika geführt. Auf diese Weise hat sich auch in Nordafrika die beginnende Krise angemeldet, obwohl sie dort erst später mit voller Kraft ausbricht [2].

In den ersten zwei Jahrhunderten u. Z. sehen wir also einen Teil der einheimischen nordafrikanischen Bevölkerung auf der römischen Seite, während der andere Teil den Römern einen zähen Widerstand leistet. Für die geschichtliche Beurteilung dieses Verhältnisses ist es wichtig zu betonen, daß der antirömische Widerstand im 3. Jh. und in der Epoche des Dominats zur wachsenden Kraft wird und daß auch manche Angehörige der Schichten, die früher mit Rom zusammenarbeiteten, während dieser Periode aus verschiedenen Gründen Widerstand leisten.

[1] Zusammenfassend wird das Problem von P. Oliva behandelt: *Počátky krise otrokářského řádu v římské říši*, Sborník historický 3, 1955, S. 34–63. S. auch: *Pannonie a počátky krize římského imperia*, Praha, 1959, S. 57 ff.

[2] Ich nehme an, daß der allmähliche ökonomische und soziale Rückgang Nordafrikas etwa in die Zeit nach Gordians Regierung zu legen ist. E. M. Štajerman, *Кризис*, S. 468, zeigt, dass gerade in dieser Zeit sich die dortigen Widersprüche verschärft haben. Über gegenrömische Kämpfe in Nordafrika im 3. Jh. s. E. M. Štajerman, *Африканские восстания III века*, VDI 1948, Nr. 2, S. 65–74.

www.cimec.ro

CONTRIBUTION A L'ETUDE DES TRIBUS DE TOMIS

PAR

IORGU STOIAN

(Bucarest)

Bien qu'il soit, comme on le sait, l'un des problèmes majeurs de l'organisation intérieure de toute *polis* antique [1], le problème des tribus de Tomis n'a pas retenu autant qu'il aurait mérité l'attention des chercheurs. La publication de documents — comme on s'attendait, exclusivement épigraphiques — dépourvues, le plus souvent, comme on le verra, de tout autre commentaire, quelques brèves considérations — lorsque ce ne sont que de simples allusions — dans certains ouvrages de synthèse [2], anciens ou récents, quelques pages enfin, substantielles, mais néanmoins insuffisantes, de Vasile Pârvan [3]: voilà à quoi se résume la littérature du sujet. Elle ne compte même pas un essai de monographie, fût-elle sommaire, comparable, par exemple, à celle consacrée à Histria [4].

Il existe certes, ici aussi, l'excuse de l'insuffisance des données, aggravée, pour ce qui est de Tomis, par la rareté des documents remontant à l'epoque de l'au-

---

[1] Cf. G. Glotz, *La cité grecque*, Paris, 1928 (dans « L'évolution de l'humanité »), p. 28; W. W. Tarn, *La civilisation hellénistique*, trad. E. J. Lévy, Paris, 1936, p. 136 etc.

[2] P. Becker, *Beiträge zur genauerer Kenntnis Tomi's und der Nachbarstaedte*, dans Neue Jahrbücher für Phil. u. Paedagogik, Suppl. 19, 1853, p. 325–373; J. Kleinsorge, *De ciuitatum Graecarum in Ponti Euxini ora occidentali sitarum rebus*, Halle, 1888, p. 25–26; F. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, Leipzig, 1920 (Philologus, Suppl. band, XIV, 1), p. 17 sq.; G. Busolt, *Griechische Staatskunde*, I, Munich, 1920 (dans Handb. der klassischen Altertumswissenschaft, I, 1), p. 248–262; cf. aussi, p. 119 nº 1 et p. 128–135; Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, 1938, p. 206; Kurt Latte, RE, XXXIX, col. 994–1011, passim; Christo Danov, *Le rivage occidental de la mer Noire dans l'antiquité* (en bulgare), Sofia, 1947, p. 86; T. V. Blavatskaia, *L'organisation intérieure des villes du Pont occidental à l'époque de leur autonomie* (en russe), dans Вестник древней истории, 1949, nº 3, p. 36–45; cf. aussi, pour le problème des tribus en général, Ach. Burckhardt, *De Graecarum ciuitatum diuisionibus*, Diss., Bâle, 1873; Joh. Toepffer, *Attische Genealogie*, Berlin, 1889; G. Glotz, *La solidarité de la famille dans le droit criminel de la Grèce*, 1904; Szanto, *Die gr. Phylen* (avec des suppl. par Swoboda), dans *Ausgewählte Abhandlungen*, publié par H. Swoboda, Tübingen, 1906, p. 216 sq.

[3] Vasile Pârvan, *Dacia*, I, 1924, p. 273 sq.

[4] Istros, I, 1, 1934, p. 117–126.

www.cimec.ro

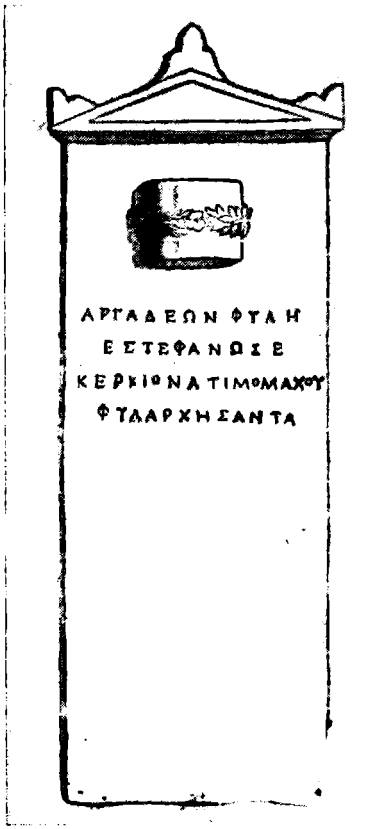


Fig. 1

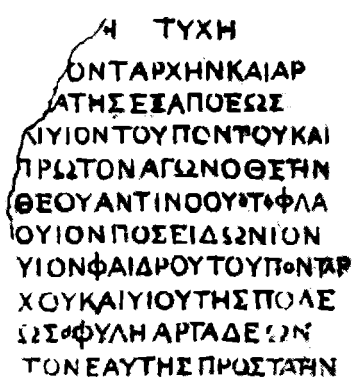


Fig. 2

tonomie de la cité. Cette carence, du moins pour la question qui nous occupe, est toutefois relative: bien entendu à condition — contrairement, il faut le reconnaître, à ce qui a eu lieu le plus souvent — de prendre en considération absolument tous les documents ayant un rapport, direct ou non, avec le sujet, documents — ainsi qu'on le verra — assez nombreux et variés.

C'est pourquoi nous estimons qu'il est absolument nécessaire de reprendre cette question, en commençant justement par un inventaire et un nouvel examen critique des documents existants, d'autant plus que — nous aurons l'occasion de le voir — ceux-ci ont été, à des rares exceptions près, avec des lacunes et défectueusement édités, et presque toujours, trop peu ou pas du tout commentés.

I. 1. Le plus ancien des documents — tant du point de vue chronologique que de la date de sa découverte — mentionnant l'existence des tribus à Tomis est indubitablement le sobre et élégant monument honorifique, découvert et publié, avec un dessin et un très bref commentaire, par l'épigraphiste français bien connu E. Desjardins [1].

Malheureusement, comme tant d'autres, elle a pris le chemin de l'étranger et doit (?) se trouver au Louvre. Aussi sa description et son utilisation doivent-elles se limiter aux indications dont on dispose [2].

Il s'agit d'une stèle pourvue d'un fronton à trois acrotères, un à chacun de ses trois coins. Sous le fronton, en plein relief, est sculpté un autel cylindrique, entouré au milieu d'une couronne de lauriers. Puis viennent les quatre lignes d'un décret honorifique rappelant que Ἀργαδέων φυλή / ἐστεφάνωσε / Κερκίωνα Τιμομάχου / φυλαρχήσαντα [3].

---

[1] E. Desjardins, *Annali dell'Istituto di corrispondenza archeologica*, Rome — Paris — Berlin, 1868, p. 96—97; cf. G. Perrot, *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, 1875, p. 191—192; Revue archéologique, 1874, II, p. 21—22 (datation); Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, Paris, 1900, p. 869, nº 1289 (s'occupe également de la date de l'inscription).

[2] Plus précisément, seul E. Desjardins, *loc. cit.*

[3] Le nom du personnage honoré dans cette inscription — Kerkion — apparaît assez rarement. En

www.cimec.ro

Vue l'absence du monument, la date de celui-ci demeure pour nous approximative et incontrolable. Du reste, son premier éditeur ne s'en est pas soucié et



Fig. 3

G. Perrot se contente de souligner que: « C'est peut-être le seul monument épigraphique de Tomis qui soit certainement antérieur à la conquête romaine ; tout concourt

tout cas, Pape-Benseler, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 1911, p. 649, n'en donne que deux exemples, l'un littéraire et l'autre épigraphique; ce dernier, de Thessalie (aucun exemple dans SIG 3.) Par contre, le patronyme est assez fréquent; cf. Pape-Benseler, *op. cit.*, p. 1530.

www.cimec.ro

à le prouver, l'aspect même de la stèle, la forme des caractères et la rédaction de ce texte »[1].

Nous ignorons les motifs qui ont fait Ch. Michel[2] à attribuer ce monument au commencement du IIe siècle avant notre ère. En effet, si l'on peut se fier au dessin de Desjardins, la forme des lettres nous amène à une époque bien plus récente, en aucun cas antérieure à la première moitié du Ier siècle avant notre ère. Le document serait donc, tout au plus, approximativement contemporain des inscriptions tomitaines concernant la garde de la cité et les honneurs décernés à Nilos de Tyras[3], sinon sensiblement plus récent.

2. Mais l'inscription en l'honneur de Kerkion, fils de Timomachos, n'est pas la seule inscription de Tomis mentionnant la tribu Argadeis. Environ deux siècles plus tard, c'est-à-dire en pleine époque romaine, la même tribu élève un autre monument honorifique[4], dédié cette fois à son patron, ou, selon les termes mêmes de la stèle en question:

« [Ἀγαθ]ῇ τύχῃ· / [Τὸν π]οντάρχην καὶ ἀρ/[χιερέ]α τῆς Ἑξαπό <λ> εως / [τὸ]ν υἱὸν τοῦ Πόντου καὶ // πρῶτον ἀγωνοθέτην θεοῦ Ἀντινόου, Τ. Φλά / ουιον Ποσειδώνιον / υἱὸν Φαίδρου τοῦ ποντάρ/χου καὶ υἱοῦ τῆς πόλεως, φυλὴ Ἀργα-δέων, / τὸν ἑαυτῆς προστάτην ».

Il s'entend que nous ne pouvons entrer ici dans les questions multiples et parfois controversées que soulève cette intéressante inscription[5]. Deux d'entre elles semblent exiger, néanmoins, une mise au point. La première est une question de lecture et concerne les lignes 2—3, lues par le premier éditeur: [Τὸν π]οντάρχην καὶ ἄρ/[ξαν]τα τῆς Ἑξαπό <λ> εως. Bien que, à notre connaissance, on n'ait pas soulevé jusqu'à présent la moindre objection à ce sujet, nous proposons — comme on l'a vu — une autre lecture, qui nous semble du moins plus conforme à l'épigraphie tomitaine: [Τὸν π]οντάρχην καὶ ἀρ/[χιερέ]α[6].

---

[1] Bien entendu avec la réserve ci-dessus.

[2] Ch. Michel, *loc. cit.*

[3] SIG II, 3, p. 394—396, nr. 731 = AEM, XIV, 1891, p. 22—26—28. Cf. SCIV, V, 1954, 3—4, y compris l'entière bibliographie; AEM XII, 1888, p. 127—130, avec l'émendation de Ad. Wilhelm, *Beiträge zur Inschriftenkunde*, 1909 p. 149. Pour ces questions de datation, v. SCIV, XI, 1960, 2, p. 305.

[4] J. Millingen, Περί τινων ἐπιγραφῶν τῆς πόλεως Τόμεως, ὁ Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος, Constantinople, IV, 1871, p. 106 (avec une bonne copie de C. G. Curtis et des détails au sujet du monument). Selon l'auteur, le monument — un socle de statue en marbre — aurait été détruit comme bien d'autres — τόσαι ἄλλαι. Cf. G. Perrot, *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, p. 447; R. Cagnat, IGR, I, p. 212, nº 634.

[5] Comme, par exemple, pontarches-archiereus, pentapolis-hexapolis, υἱὸς τοῦ Πόντου ou τῆς πόλεως, prostatès, agonothètes.

[6] Nous ferons d'abord remarquer que dans la copie publiée par J. Millingen, *loc. cit.*, il n'y a qu'un A au commencement de la ligne 2. Puis, ainsi que l'a remarqué V. Pârvan (Histria, IV, p. 100 (632)), que les dignités d'archiereus et de pontarchès, étroitement unies l'une à l'autre, apparaissent fréquemment comme telles dans les inscriptions: V. Pârvan, *Histria*, IV, nos 27 et 28 (en réalité une et même inscription); τὸν / ἀρχιερέα καὶ ποντάρχην (le nom est martelé); IGR I, p. 211, nº 632 = AEM, VI, 1882, p. 22, nº 44: τὸν / ποντάρχην τῆς Ἑξαπόλεως καὶ ἀρχιερέα; G. Mihailov, IGB, 1956, p. 34, nº 14, ligne 2: ἐπὶ ἀρχιερέως καὶ ποντάρχου. Il est vrai que des exemples de la tournure ποντάρχην καὶ ἄρξαντα ne manquent pas non plus. Mais on peut voir qu'ils ont une autre signification: IGR I, p. 211, nº 631, lignes 5—8 (cf. L. Robert, *Les Gladiateurs dans l'Orient grec*, p. 103, nº 42): Αὐρήλιον Πρείσκι/ον Ἰσιδωρου, τὸν ποντάρχην / καὶ ἄρξαντα τὴν πρώτην / ἀρχήν de Tomis, IGR I, p. 211,nº 630, lignes 3—10: τὸν / ποντάρχην Πρείσκιον/ Ἄννιαν[ό]ν, / ἄρξαντα τοῦ κοινοῦ τῶ[ν] Ἑλλήνων

www.cimec.ro

La seconde question se rapporte, en premier lieu, à la date de l'inscription. A ce propos, à n'en juger que d'après le nom du personnage faisant l'objet du décret honorifique, nous aurions comme *terminus post quem* la dynastie flavienne en général (69—96 de notre ère). La mention de l'Hexapole nous reporte cependant à une époque sensiblement plus tardive, à savoir au plus tôt au règne d'Hadrien (117—138 de notre ère), à condition, évidemment, d'admettre, avec V. Pârvan, que ce terme est valable, pour la confédération des Hellènes du Pont Gauche, entre les règnes d'Hadrien et de Commode (117—192 de notre ère)[1]. La mention de l'agonothésie de T. Flauios Poseidonios par rapport à Antinoos, le favori d'Hadrien, mort tragiquement et puis divinisé, pourrait nous permettre de proposer une date plus précise, postérieure de peu, probablement, à la date de la mort d'Antinoos[2], et en aucun

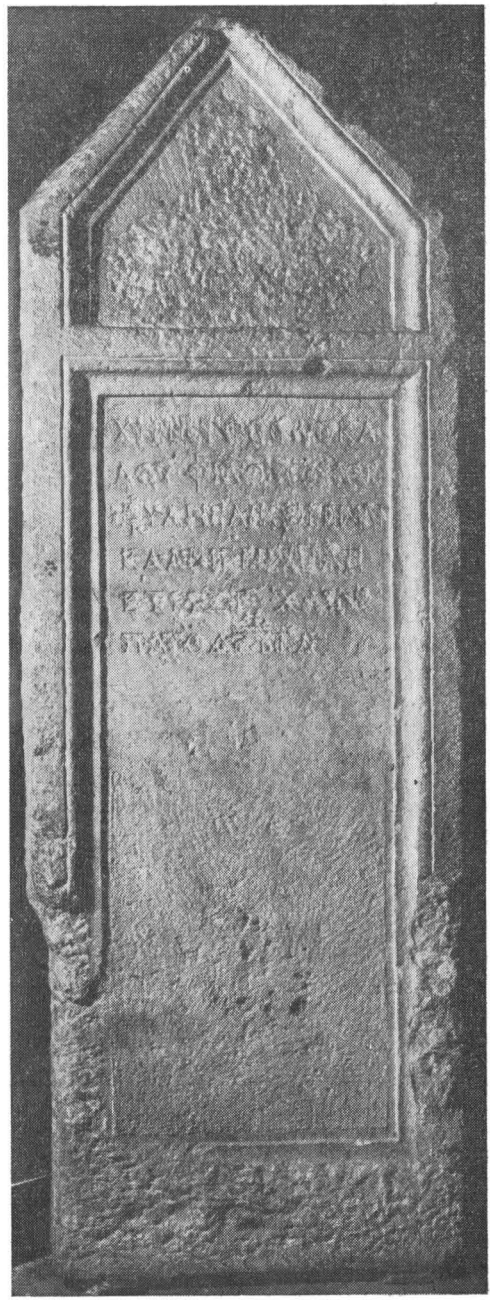


Fig. 4

καὶ τῆς μητρο/πόλεως τὴν α' (= πρώτην) ἀρχὴν ἁγνῶς καὶ ἀρχιερασάμενον (également de Tomis); G. Mihailov, IGB, p. 69, nº 64: ἄρξαντα τῆς πόλεως καὶ ἄρξαντα / τοῦ κοινοῦ τῆς Πενταπόλεως (Odessos).

[1] V. Pârvan, *Histria*, IV, p. 96, note 2; cf. aussi, p. 97, note 3. Une opinion différente chez R. Vulpe, ***Histoire ancienne de la Dobroudja***, 1938, p. 204. Pour la bibliographie générale de cette question, voir G. Kazarov, ***Zur Geschichte des linkspontischen Koinon***, dans Klio, IX, p. 492 sq., Vulič, dans RE, VIII, col. 1386—1387, s.v. *Hexapolis* et H. Mihailov, *op. cit.*, p. 70, nos 65 et 162, nº 320. Pour les cités qui en faisaient partie, v. en premier lieu B. Pick, ***Die antiken Münzen von Dacien und Moesien***, I, p. 69 sq.; cf. aussi R. Vulpe, *op. cit.*, p. 129 et 204, d'ailleurs confus et contradictoire.

[2] Au sujet d'Antinoos et surtout au sujet de sa mort et du culte institué en son honneur, v. Dion Cassius, LXIX, 11; *Historia Augusta*, Vita Hadriani, XIV; Pausanias, VIII, 9, 7; Aurelius Victor, ***Caesares***, XIV: cf. Léon Homo, ***Histoire romaine***, t. III, *Le Haut Empire*, 1933, p. 483 et 485.

www.cimec.ro

cas à celle d'Hadrien[1]. En d'autres termes, l'inscription posée par la tribu Argadeis en l'honneur de son patron, T. Flauios Poseidonios, daterait des années 130—138 de notre ère.

Mais si notre supposition est fondée, c'est-à-dire si l'on honora Antinoos à Tomis pendant le règne d'Hadrien, la mention du fait n'ayant de raison d'être qu'alors, il s'ensuit implicitement que la Fédération des Hellènes du Pont Gauche date effectivement, comme l'Hexapole, du temps d'Hadrien, ainsi que le croyait Pârvan.

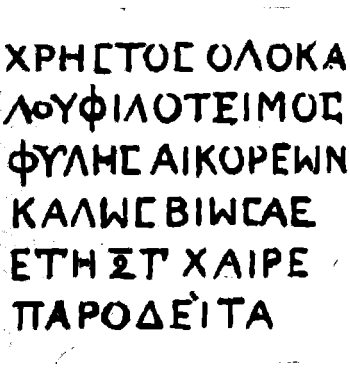


Fig. 5

3. A en juger d'après le nom, de Grec romanisé[2], c'est à peu près à la même époque, sinon même un peu avant, qu'appartient le monument à inscription, funéraire cette fois[3], que «Μαρκιανὸς Μαρκια/νοῦ φυλῆς 'Αργαδέων/ γραμματεύσας κατεσκεύ/ασα ζῶν καὶ φρονῶν τὴν στήλην . . . ».

Nous arrivons donc, pour la tribu Argadeis[4], à un total de trois inscriptions posées à Tomis au cours de deux cent ans environ.

II. D'après les données publiées jusqu'à ce jour, c'est d'une situation encore plus privilégiée, numériquement du moins, que jouit à Tomis la tribu Aigicoreis, bien que les quatre inscriptions attestant son existence soulèvent encore des problèmes, qui n'ont point retenu, comme de juste, l'attention des chercheurs, ou n'ont pas reçu encore de solution satisfaisante.

Malheureusement, pour une des inscriptions nous n'avons pas eu à notre disposition ni l'original, ni même un fac-similé[5], de sorte que plusieurs de nos observations ne pourront avoir qu'un caractère d'approximation.

Examinons tour à tour ces documents.

1. Le premier, dans l'ordre des découvertes, est une inscription funéraire trouvée à Constantza en 1860 et conservée actuellement au British Museum. Publiée en 1868 dans Pandora[6], par l'épigraphiste grec St. Koumanoudis, d'après les copies adressées à la Société Archéologique d'Athènes par un Grec établi à Constantza, Karankiozogli, elle a, selon son premier éditeur, la teneur suivante: «Χρῆστος <Φι> λοκα/λου φιλότιμος / φυλῆς Αἰορέων / καλῶς βιώσας / ἔτη ζι'· χαῖρ(ε), παροδεῖτα».

[1] Quand l'allusion à la dignité du personnage aurait été moins marquée.

[2] Très fréquent dans toutes les provinces de l'Empire romain (Dessau, ILS, III, 1, p. 212; Dittenberger SIG[3], IV, p. 34, 145), surtout à partir du règne de Trajan, qui avait fondé, en l'honneur de sa sœur Marcia, Marcianopolis en Mésie inférieure. D'ailleurs, l'éditeur date notre inscription immédiatement après Trajan.

[3] Th. Sauciuc-Săveanu, *Istros* I, 2, 1934, p. 227—229; cf. I. Micu, *Guide du visiteur du Musée Régional de Constantza, section archéologique* (en roumain), 1937, p. 26 nº 160; R. Flacelière, J. et L. Robert, REC, LII, 1939, p. 482, nº 224 A Constantza, nº 160 de l'inventaire.

[4] La bibliographie générale de la tribu des Argadeis, outre K. Latte, *op. cit.*, chez Toepffer, RE, II, col. 684.

[5] V. plus bas.

[6] St. Koumanoudis, Νέα Πανδώρα, 1868, p. 84, nº 10 (simple transcription, avec mention du lieu de la découverte). Une édition (accompagnée d'un dessin), de beaucoup supérieure, chez J. Millingen, *op. cit.*, p. 106, nº 5.

www.cimec.ro

Une simple confrontation avec le dessin de Millingen et surtout avec l'original — nous montre cependant que, dans sa lecture, Koumanoudis n'a pas commis moins de quatre erreurs, le texte exact étant: « Χρῆστος Ὁλοκά/λου φιλότειμος / φυλῆς Αἰκορέων / καλῶς βιώσας / ἔτη ξγ'· χαῖρε / παροδεῖτα ». Il en résulte, pour nous en tenir à notre sujet [1], qu'il ne peut plus être question de « l'inconnu



Fig. 6

Αἰορέων — τὸ ἄγνωστον Αἰορέων», comme s'exprime le savant cité, et encore moins de l'expliquer à l'aide de l'inscription, également tomitaine, publiée toujours par lui dans le même périodique, sous le n° 13 (le texte indique par erreur le n° 12), le rapprochement des deux textes ne nous aidant trop à trouver la solution du problème.

2. En effet, à l'endroit indiqué, l'épigraphiste grec publie le texte d'une inscription dont voici, selon lui, la teneur: Ποντια(νος) . . / . . . Τομείτ(η)ς (φυλῆς) / . . . ρεων' / τεχν(ίτης) / . . . χρυσοχόος . . // . . . τεκτονω . . (ζῶν καὶ / φρο)νῶν, ἑαυτῷ (καὶ) . . . Ψααμπαθι . . . . . [2].

Rien de plus.

[1] Cf. Salomon Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, 1885, p. 210; et W. Larfeld, *Griechische Epigraphik*[3], Munich, 1914, p. 272.

[2] *Pandora*, XIX, 1868, p. 85, n° 13. Cf. Preuner, *Ath. Mitt.*, XLVI, 1911, p. 13, n° 12, dont l'édition diffère par certains détails de celle de Koumanoudis:... Ποντια[νος...

www.cimec.ro



Fig. 7

Le premier à avoir essayé d'expliquer ces deux inscriptions [1] du point de vue examiné ici est, à ce que nous savons, l'épigraphiste français bien connu G. Perrot, qui, dans un intéressant *Mémoire*, publié en 1874 [2], écrivait: «Comme noms de tribus, les inscriptions nous en fournissent deux de certains, celui des 'Αργαδεῖς dans la plus ancienne des inscriptions de Tomis, celui des 'Ρωμέοι dans l'inscription que M. Koumanoudis a reproduite après moi. Un troisième nom de tribus est représenté dans un des textes de M. Koumanoudis, par le mot Αιορεων (n° 10 [3] et dans le n° 13 par les lettres ρεων, seules lisibles en cet endroit); il ne voit pas comment expliquer ce mot. N'ayant pas de copie, en fac-similé ou d'estampage sous les yeux, nous ne pouvons qu'émettre une conjecture qu'il ne dépend point de nous de verifier: n'y aurait-il pas sur la pierre Αἰγικορέων d'Αἰγικορεῖς nom d'une autre de ces quatre tribus ioniennes qui se retrouvent à Athènes et à Cyzique» [4].

La supposition du savant français cité ne correspond pas entièrement à la réalité, du moins en ce qui concerne la première inscription, car, ainsi que l'ont

---

. . δ / καὶ] Τομεῖτης, [φυλῆ / αἰ(γι)κο]ρέων τεχν [εἴτης] χρυσοχόος· ἀ[ρχι]//τεκτόνω[ν ζῶν καὶ / φρο]νῶν ἑαυτῷ [καὶ / . . .] ψααμπαθι . . . . SEG, I, 2, 1924, n° 333, p. 79. Cf. aussi SEG, où on lit ἀ[ρχι] // τεκτονῶ[ν] au lieu de ἀ[ρχι] // τεκτόνω[ν], et Klio, XV, 1918, p. 298 (Gummerus).

L'inscription se trouve, selon nos informations, au British Museum et nous ne disposons d'aucun fac-similé, de sorte que nous n'avons pu vérifier les lectures proposées.

[1] Datés par Kleinsorge, *op. cit.*, p. 26, de l'époque romaine.

[2] G. Perrot, *Mémoire sur quelques inscriptions inédites des côtes de la Mer Noire*, Revue Archéologique, t. XXVIII, 1874, p. 409 = *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire*, p. 160 sq.

[3] En réalité, comme nous l'avons vu, Αἰκορέων.

[4] G. Perrot, Rev. arch., XXVIII, 1874, p. 25 = *Mémoires. . . .*, p. 199.

www.cimec.ro

montré des lectures ultérieures et, surtout, la découverte d'un nouveau texte épigraphique, la forme, il est vrai, non Αἰορέων, mais Αἰκορέων, pour l'une des tribus tomitaines, est assurée.

3. Le texte épigraphique auquel nous nous rapportons est gravé sur un autel en pierre, dont il ne subsiste plus que la partie inférieure, elle-même endommagée. Découvert à Constantza, il se trouve aujourd'hui au Musée National des Antiquités, à Bucarest [1], et a été publié pour la première fois par Gr. Tocilescu en 1884 [2], sous une forme très défectueuse, sans parler de l'absence de tout fac-similé, défaut du reste fréquent de la vénérable publication viennoise, dans les colonnes de laquelle Tocilescu accoutumait de faire connaître les inscriptions dont il s'occupait. Mais la lecture même .... νιος ο ..... / Αἰκορεων / καθιέρωσεν laisse à désirer. Car, ainsi que le montre l'examen attentif de la pierre, on lit clairement, à la ligne 1 (conservée), non pas .... νιος ο ...,, comme le croyait Tocilescu, mais δωνιος Φ, c'est-à-dire, selon nous, [Ποσει]δώνιος φ[υλῆς], lecture qui se rattache parfaitement à ce qui suit, fournissant de la sorte le texte cohérent d'une dédicace: ([e. g. τὸν βωμὸν .../ ..... Ποσει]/δώνιος φ[υλῆς]/Αἰκορέων/ καθιέρωσεν.

Mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est que nous ignorons si Tocilescu a connu les textes plus anciens, publiés par Koumanoudis et commentés par Perrot. Or, un renvoi, fût-il même sans aucun commentaire, eût été de règle.

Un rapprochement avec ces inscriptions, ainsi qu'avec certains autres textes concernant notre sujet, sera fait quelques années plus tard par le bien connu spécialiste de l'histoire des cités grecques du Pont Gauche, Kleinsorge, dont certaines considérations, fort intéressantes, méritent de retenir notre attention. Mais, auparavant, si l'on veut disposer — pour ainsi dire — de tout le dossier de la question, il est nécessaire d'examiner aussi le dernier document — indubitablement tomitain lui aussi — où se trouve mentionnée, bien que sous une autre forme, la tribu en question.

4. Il s'agit d'une inscription funéraire, malheureusement mutilée, gravée sur un monument des plus intéressants — un autel selon toutes probabilités — qui a trop peu retenu, tout comme l'inscription elle-même du reste, l'attention des érudits. La partie centrale du monument, autrement dit sa face, semble avoir porté en relief un génie ailé — sans aucun doute un *Thanatos* — dont la main gauche s'appuie sur sa poitrine et la droite tient une torche renversée. Des deux faces latérales, il n'existe plus — semble-t-il — que la moitié environ: celle de gauche portant le fragment d'inscription en question et celle de droite décorée d'un cartouche à motif floral.

Trouvée on ne sait où, cette pierre a fait partie de la collection Kogălniceanu et a été publiée par Gr. Tocilescu (avec quelques autres pièces figurant dans la même collection) comme provenant de Callatis. Elle est présentement conservée au Musée National des Antiquités de Bucarest [3]

Bien qu'elle soit d'une lecture assez difficile il convient de retenir, du point de vue qui nous occupe, dans la ligne 2 (conservée), ΛΗΑΙΓΙΚ, lu de prime abord

---

[1] Pârvan, *Dacia*, I, 1924, p. 275, ajoute le détail — dont nous ignorons la provenance — « trouvé sur le territoire rural, près de Tomis ».

[2] AEM, VIII, 1884, p. 13, nº 32: ... νιος ο ..... / αἰκορέων καθιέρωσεν.

[3] MNA, inv. L, nº 755, publ. par Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 7—10, nº 15.

www.cimec.ro

et avec raison: [φυ]λῆ, éventuellement [φυ]λῇ (au datif, sans *iota adscriptum)*, Αἰγικ[ορέων], la bien connue tribu ionienne, comme le soulignait Th. G[omperz], dans le bref commentaire accompagnant l'édition princeps [1].

Il est cependant fort surprenant que cette constatation n'ait amené ni ce chercheur, ni Tocilescu, à voir l'impossibilité d'attribuer l'inscription et l'institution à une cité dorienne, comme l'était Callatis. L'erreur persiste chez Kleinsorge, qui en plus oppose cette forme classique, sous laquelle apparaîtrait la tribu à Callatis, à la forme corrompue, selon lui, attestée à Tomis, dans les documents présentés plus haut [2]. Le mérite d'avoir restitué à l'épigraphie tomitaine cette intéressante inscription revient, à ce que nous savons, au numismate bien connu K. Regling [3].

Que doit-on retenir de toutes ces informations, fussent-elles contradictoires en apparence?

Le premier qui, à notre connaissance, se soit posé la question et ait essayé d'y répondre, a été G. Perrot, qui estime — comme on l'a vu [4] — que l'on a à faire à une erreur du lapicide dans la transcription du nom de la tribu ionienne bien connue, Αἰγικορεῖς. Mais cette interprétation est devenue difficile à soutenir après une lecture plus attentive de l'inscription de Chrestos, fils de Holocalos, et surtout après la publication de la dédicace de Poseidonios.

Aussi Kleinsorge tout en maintenant l'identité Αἰκορεῖς — Αἰγικορεῖς, estime-t-il qu'à l'origine la forme du nom de la dite tribu fut, à Tomis aussi, celle classique de Αἰγικορεῖς, et qu'à une époque ultérieure, peut être avant l'époque romaine, mais, en tout cas à cette époque-là, elle prit, après mouillement de la consonne γ, la forme réduite Αἰκορεῖς [5].

L'explication est assez plausible et, en attendant d'en trouver une meilleure, elle est acceptée, implicitement ou explicitement, par tous les chercheurs. Pourtant, elle n'est pas à l'abri de toute objection.

Tout d'abord, il est à remarquer qu'elle se fonde sur la supposition, injustifiée, que la seule forme attestée à Tomis serait la forme abrégée — Αἰκορεῖς, ce qui, ainsi que nous l'avons vu, est impossible à soutenir si nous restituons à Tomis l'inscription attribuée erronément à la ville de Callatis. Ensuite, bien que, faute de documents originaux ou de bons fac-similés de toutes les inscriptions, il soit difficile d'essayer une chronologie certaine de celles-ci, néanmoins, du moins en ce qui concerne certaines d'entre elles, dont nous disposons — telles l'inscription pseudo-callatienne et la dédicace à Poseidonios —, elles semblent être sensiblement de la même époque, c'est-à-dire approximativement de l'époque des Sévères. Or, nous l'avons vu, nous rencontrons dans la première la forme habituelle — Αἰγικ[ορεῖς], tandis que la seconde fait mention de la forme abrégée — Αἰκορεῖς.

---

[1] AEM, VIII, 1884, p. 13, 32.

[2] *Op. cit.*, p. 9.

[3] B. Pick - K. Regling, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, II, Halbb., Abteil. I, Berlin, 1910. p. 590, note 2; cf. aussi p. 84, note 6. La date, II^{e}—III^{e} siècles de notre ère.

[4] G. Perrot, *loc. cit.*

[5] Pour cette construction, Kleinsorge renvoie à E. Blass, *Aussprache des Griech.*, p. 92; H. v. Herwerden, *Lapidum de dialecto Attica testimonia*, p. 60. Cf. maintenant A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, II^{e} édit. . . , 1920, p. 226; E. Nachmanson (Eranos, X, p. 101—141), *Die schriftliche Kontraktion auf den griechischen Inschriften*, p. 111, n. 2. *Ortsnamen und Verw.* L'exemple Κιλ(ικ)ία est plus spécialement caractéristique pour notre problème, P. Petrie II, 45, col. II, 6 (246 av. notre ère). Au sujet de la tribu des Aigikoreis, en général, v. Toepffer, dans RE, I, col. 958—962.

www.cimec.ro



Fig. 8

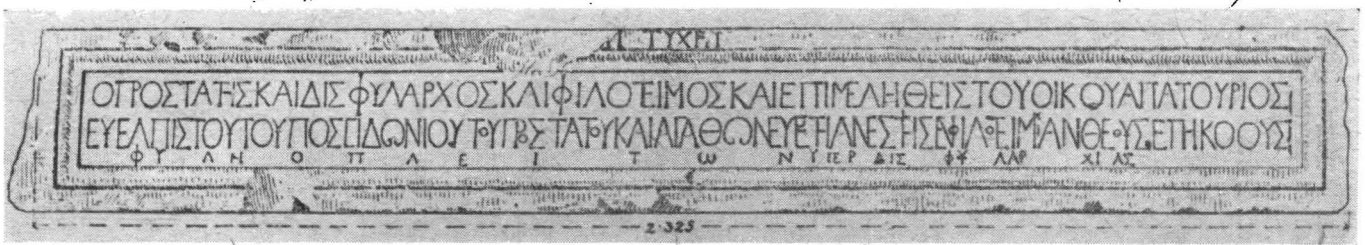


Fig. 9

www.cimec.ro

Donc, jusqu'à ce qu'on va trouver une explication plus adéquate et à moins qu'une nouvelle découverte ne vienne livrer la clef de cette double forme du nom de l'une des tribus de Tomis, la question demeure encore ouverte.

III. 1. Moins favorisée que les deux tribus, dont nous venons de nous occuper (Argadeis et Aigicoreis), la tribu Hopletès était attestée jusque tout récemment par une seule inscription, découverte depuis assez longtemps dans le vieux port de la ville de Tomis, mais publiée par V. Pârvan à peine en 1924 [1]. Gravée sur une belle architrave, elle a, selon la lecture plus récente qu'en a donnée L. Robert [2], le contenu suivant:

['Αγαθ]ῆι τύχηι / ὁ προστάτης καὶ δισφύλαρχος καὶ φιλότειμος καὶ ἐπιμεληθεὶς τοῦ οἴκου 'Απατούριος / Εὐελπίστου τοῦ Ποσειδωνίου τοῦ προστάτου καὶ ἀγαθῶν εὐεργέτη / ἀνέστησεν φιλοτειμίαν θεοὺς ἐπηκόους / φυλῆ 'Οπλείτων ὑπὲρ δισφυλαρχίας [3].



Fig. 10

Il s'agit donc d'une dédicace mise par Apatourios, fils d'Euelpistos, pour la tribu Hopleitès ou au nom de celle-ci, et non avec celle-ci, comme le croyait V. Pârvan, du fait d'une ponctuation erronée — et donc aussi d'une lecture fautive — de la fin de la ligne 2 et du début de la ligne 3, le texte selon lui étant θεοὺς ἐπηκόους· / φυλὴ (au nominatif) 'Οπλείτων, et non — comme l'a montré L. Robert — θεοὺς ἐπηκόους / φυλῆ (au datif) 'Οπλείτων [4].

2. A notre avis, à cette inscription mentionnant la tribu Hopleités à Tomis il est aujourd'hui possible d'en adjoindre une autre, conservée au Musée de Constantza (inventaire nº 315) et récemment publiée [5].

---

[1] *Dacia* I, 1924, p. 273 sq.

[2] L. Robert, Revue Archéologique, 1933, p. 143.

[3] Pârvan, *loc. cit.*, p. 273 et 276, traduit προστάτης par président; c'est mieux, peut-être, de traduire ce mot par patron; cf. Fr. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesen*, Leipzig, 1909, p. 365. Pour φιλότιμος à Tomis, v. Ad. Wilhelm, An. Akad. Wien, 1927, p. 137—142.

[4] Pârvan, *Dacia* I, p. 273; L. Robert. Revue Archéologique, *loc. cit.* L'absence, dans la lecture de Robert, de l'*iota anekphoneton*, présent pourtant dans l'invocation traditionnelle ἀγαθῆι τύχηι, ne soulève pas de difficultés, des cas analogues étant fréquents partout à cette époque-là. Pour d'autres particularités linguistiques, par exemple εὐεργέτη à l'accusatif, les observations de Pârvan restent valables. En ce qui concerne ἐπιμεληθεὶς, on pourrait plutôt l'expliquer par la confusion du τ avec θ et η, ι, ει (cf. G. Mihailov, *La langue des inscriptions grecques en Bulgarie. Phonétique et morphologie*, Sofia, 1943, p. 67 et 25 sq. Dans ce cas, ἐπιμεληθεὶς ne serait qu'une graphie artificielle pour ἐπιμελητής.

[5] *Studii clasice*, I, 1959, p. 105 sq.

www.cimec.ro

Bien que — et c'est le cas de nombreuses, malheureusement même de très nombreuses inscriptions, entrées dans ces derniers temps en la possession de ce Musée — la provenance en soit donnée comme inconnue dans le registre d'inventaire, son attribution à l'épigraphie tomitaine ne nous paraît pas soulever des objections sérieuses. La raison en est que, si l'on exclut *de plano* sa provenance de Callatis, où ne peut pas être question d'une tribu ionienne — clairement mentionnée dans le monument cité [1] — les matériaux découverts à Histria, seule localité encore susceptible d'entrer en ligne de compte, ont joui, au moins depuis 1914, du privilège de découvertes systématiques, susceptibles d'être enregistrées — et effectivement enregistrées — de façon précise, ce qui n'a pas été le cas pour les découvertes de Constantza, dont la plupart, on le sait, sont fortuites [2].

Nous croyons pouvoir lire: [Αὐρ(?)] Διονύσι/[ος Κρή]σκεντος / [φυλῆς] Ὀπλήτων / [ζήσα]ς ἔτη κ . . .

Comme on le voit, il n'existe pas de difficultés sérieuses de lecture, à l'exception peut-être de la ligne 4, où l'on peut hésiter en premier lieu sur le signe qui fait suite au K, ensuite — et surtout — sur le chiffre même. Personnellement, nous estimons avoir à faire dans le premier cas à un signe de ponctuation; quant au chiffre, il semble être un K — par conséquent 20 — suivi d'une représentation moins fréquente du digamme, c'est à dire 6 [3].

D'après le ductus des lettres et d'après les noms — surtout Αὐρήλιος —, si fréquents à la fin du II^e^ siècle et au début du III^e^ siècle de notre ère, ce monument est incontestablement de l'époque des Sévères.

Toutefois le nom de la tribu mérite une remarque. Rencontré, tout comme la tribu elle-même, dans maintes cités ioniennes, il est orthographié tantôt Ὅπλητες (comme à Athènes et à Cyzique), tantôt Ὅπληθες (comme à Milet) [4]. A Tomis, on l'a déjà vu, on connaissait déjà une forme nouvelle, d'une explication facile, Ὅπλειτες (inscription publiée par V. Pârvan). A cette forme s'ajoute maintenant celle, en quelque sorte classique, Ὅπλητες, rencontrée dans l'inscription qui nous occupe.

Nous n'insisterons pas sur la question de savoir si l'orthographe originaire est l'orthographe athénienne (Ὅπλητες), comme on l'admet en général, ou

[1] L'affirmation de Mela II, 2, 22; *Milesiis deducta Callatis*, est certainement due à une confusion; cf. Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 65, note 2. De même, l'opinion plus ancienne de J. Kleinsorge, *De ciuitatum Graecarum in Ponti Euxini ora occidentali sitarum rebus*, Halle, 1886, p. 6, qui, se fondant sur des attributions erronées d'inscriptions, mentionnait la présence de colons ioniens (milésiens) à Callatis, n'est plus admise — à notre connaissance — par personne.

[2] On sait que cela a abouti naguère à de regrettables confusions, dont la plus connue est celle qui a été soulevée par la collection Kogălniceanu, publiée en majeure partie par Gr. Tocilescu dans AEM, VI, 1882, p. 409, où figurent, sans aucun discernement, des inscriptions attribuées à Callatis mais indubitablement tomitaines. Cf. V. Pârvan, *Le mur de la cité de Tomis* (en roumain), Bucarest, 1915, p. 17, note 3; idem, *La pénétration hellénique et hellénistique*, Bucarest, 1923, p. 3, note 5; idem, *Dacia* I, Bucarest, 1924, p. 277, note 4; F. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, Leipzig, 1920 (Philologus, Supplband. XV, 1), p. 17 sq.; L. Robert, *Inscriptions grecques*, Bucarest, 1936, extrait d'*Istros*, II, 1935—1936, p. 10, note 6; R. Vulpe, *op. cit.*, 226, note 4.

[3] Cf. Salomon Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 222 sq.; W. Larfeld, *Griechische Epigraphik*, Munich, p. 294.

[4] [H. A.] Liddel — [R.] Scott, *A Greek-English Lexicon*, éd. par les soins de S. Jones, H. Mc. Kensie, etc., 2 vol., Oxford, 1940, p. 1239; K. Latte, RE, XXXIX, Halbb., 1941, s.v., col. 1000.

www.cimec.ro

milésienne (Ὀπληθες), comme le croit K. Latte [1], forme par rapport à laquelle la forme Ὀπλειτες, rencontrée à Tomis, est sans conteste bien plus récente. Nous retiendrons seulement que, dans notre cas, c'est-à-dire pour l'époque tardive à laquelle appartiennent les deux inscriptions de Tomis, il s'agit bien plutôt de confusions graphiques, dues aux transformations subies par certains sons, dont peut-être n'est point étrangère l'analogie avec le nom commun ὁπλείτης [2].

IV. 1. Enfin, la dernière tribu mentionnée jusqu'à présent à Tomis est la tribu Oinopès, comme nous l'apprend une longue et intéressante épigramme funéraire, publiée dès 1896 par Gr. Tocilescu [3].

Bien que — ainsi que l'observe son éditeur — « c'est à peine si on peut la considérer comme métrique », elle n'est pas dépourvue, néanmoins, d'un certain charme, en raison duquel nous nous permettons de la reproduire en entier: « Χαῖρε παροδεῖτα· καὶ σ[ύ]· / Ἔστηκες ἐπ' ἐννοία λέγων· / ἆρα τίς ἦ πόθεν ἥδε; ἄκου/ε δὴ ξεῖνε πάτραν καὶ οὔ//νομα τοὐμόν· ἦν μέν μοι / χθὼν τὸ πρὶν Ἑλλὰς ἐκ μη/τρὸς Ἀθηναίας· ἐφύην πα/τρός τε Ἑρμιονέος· Ἐπιφα/νία δέ μοι οὔνομα· Πολλὴν // μὲν ἐσεῖδον ἐγὼ γαῖαν πᾶσάν / τε ἔπλευσα θάλατταν·/ ἦν γὰρ ἐμοὶ γενέτης καὶ γαμέτης / ναύκληροι, οὓς ἐθέμην / παλαμῆσιν ἀγναῖς ὑπὸ τύνβω // θανόντας· ὄλβιος δέ μοι βίος / τὸ πρὶν ἦν· ἐν Μούσες ἐφύην σοφί/ης τε μετέσχον· φίλες τε λειπο/μένες ὡς γυνὴ γυνηξὶ πολλὰ πα/ρέσχον εἰς εὐσεβίην ἀφορῶσα·// καὶ δὲ κλεινηρηκάματον πολὺν ἐ/νένκαμεν· ἔγνω σαφῶς· οὐ κατ' εὐ/σεβίαν εἰσίν αἱ θνητῶν τύχαι. / Ἑρμογένης Ἀνκυρανὸς καὶ Τομίτης / φυλῆς Οἰνώπων τῇ ἑαυτοῦ συνβίω // εὐχαριστῶν μνείας χάριν ἀνέθηκα [4].

Mais l'inscription dédiée par Hermogénès à la mémoire de son épouse nous fournit aussi d'autres informations précieuses (sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre dans la présente étude), en premier lieu sur les importantes relations commerciales de Tomis avec le Midi [5], à une époque assez tardive. Car le caractère anguleux de certaines lettres [6], et surtout l'ortographe, notamment αι = ε (Μούσες, pour Μούσαις; φίλες, pour φίλαις etc. [7], assignent cette inscription au plus tôt au IIIe siècle de notre ère. Il est intéressant de souligner, en ce qui concerne les relations dont nous avons parlé, que la défunte, Epiphania, en l'honneur de qui fut dressée cette inscription, naquit probablement à Athènes, où son père, originaire d'Hermionè, semble s'être fixé comme armateur, après son mariage avec une Athénienne. Après avoir reçu une éducation choisie, Epiphania contracta un premier mariage toujours avec un armateur, peut-être athénien lui aussi, en compagnie duquel elle antreprit de nombreux voyages. Après la mort de son père et de son premier époux, elle se remaria avec un habitant d'Ancyre, établi à Tomis, dont il avait reçu la citoyenneté, Hermogénès, qui lui éleva, après sa mort, le monument en question.

---

[1] *L. c.*

[2] V., plus haut, p. 186 note 4.

[3] AEM, XIX, 1895, p. 227—229, nº 94; cf. aussi Ἀθηνᾶ, p. 374, nº 4 (publiée avec des erreurs). C'est certainement par inadvertance que dans *Istros* I, 1934, p. 117, on mentionne la présence à Tomis de la tribu des Boreis. Au sujet de la tribu des Oinopès en général, RE (W. Ruge), t. XVII, 1937, col. 2253.

[4] Sur la pierre, on lit distinctement ἀγγαῖς et non αἰ[μ]αῖς, comme avait lu Tocilescu *(l. c.)*.

[5] Cf. R. Vulpe, *op. cit.*, p. 208 sq.

[6] Cf. entre autres, le Bulletin de correspondance hellénique, 1936, p. 49.

[7] Cf. S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 226; AEM, Frankfurter Register, 1902, p. 174 etc.

www.cimec.ro

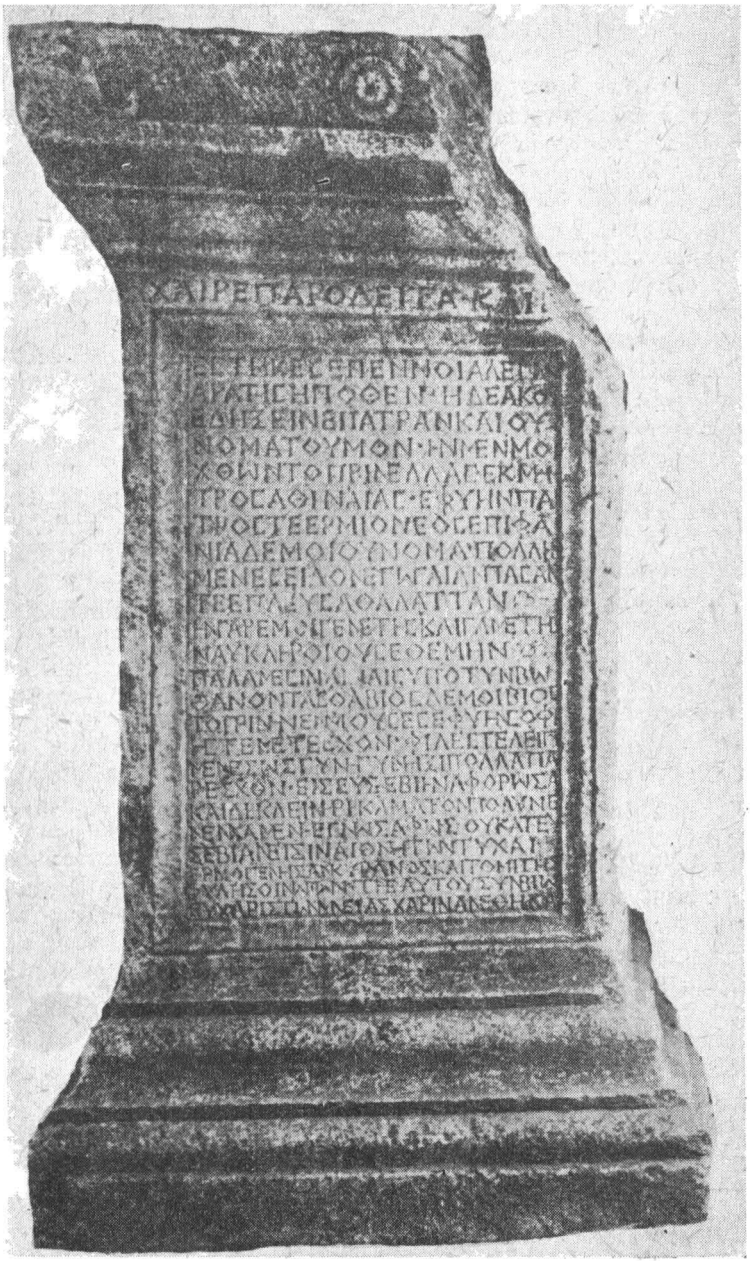


Fig. 11

www.cimec.ro

Hermogénès n'est du reste pas la seule personne originaire d'Ancyre connue dans nos contrées. Une inscription latine [1] parle d'un certain L. Pompeius Valens, Sacerdos at Liberum, établi dans la région (sur le territoire?) d'Histria, dont il devint par la suite l'un des dignitaires, comme aussi d'un certain L. Septimius Valens, également à Histria. D'autres inscriptions [2], provenant cette fois de Troesmis (Iglița), mentionnent d'autres citoyens d'Ancyre, C. Antistius Valens, vétéran de la légion V Macedonica et C. E[g]natius Velens, assurément un vétéran aussi, mais d'une unité dont le nom nous échappe.



Fig. 12

V. L'inscription d'Hermogénès pour son épouse est — abstraction faisant d'une inscription encore inédite mentionnant la tribu Οἰνωπες [3] — la dernière inscription de Tomis qui désigne par son nom l'une des tribus ioniennes connues, mais non la dernière où l'on rencontre le terme de tribu (φυλή), malheureusement sans le nom de la tribu dont il s'agit, cela à cause de l'état de conservation du monument.

1. En faisant cette assertion nous pensons, en premier lieu, à un fragment d'inscription grecque sur marbre, dont seul le côté droit, qui porte un encadrement, n'est pas endommagé. Publié par Gr. Tocilescu, sans le moindre commentaire [4], il a suscité jusqu'à présent très peu d'intérêt, si l'on passe sur des simples allusions, telle, par exemple, celle de Pârvan dans l'étude déjà citée [5].



Fig. 13

[1] CIL III, nº 12 489.
[2] CIL III, nos 6184 et 6188.
[3] Au Musée reg. de Constantza.
[4] AEM, VI, 1882, p. 24 nº 48; MNA, inv. L, nº 877.
[5] *Dacia* I, 1924, p. 275.

www.cimec.ro



Fig. 14

www.cimec.ro

L'inscription, gravée en belles lettres, datant au plus tôt de la fin du IIIe siècle de notre ère, mentionne à deux reprises, dans sa partie conservée, le mot de phylarque, malheureusement sans nous livrer le nom du titulaire de cette dignité et, surtout, celui de la tribu dont il faisait partie. En revanche, la première

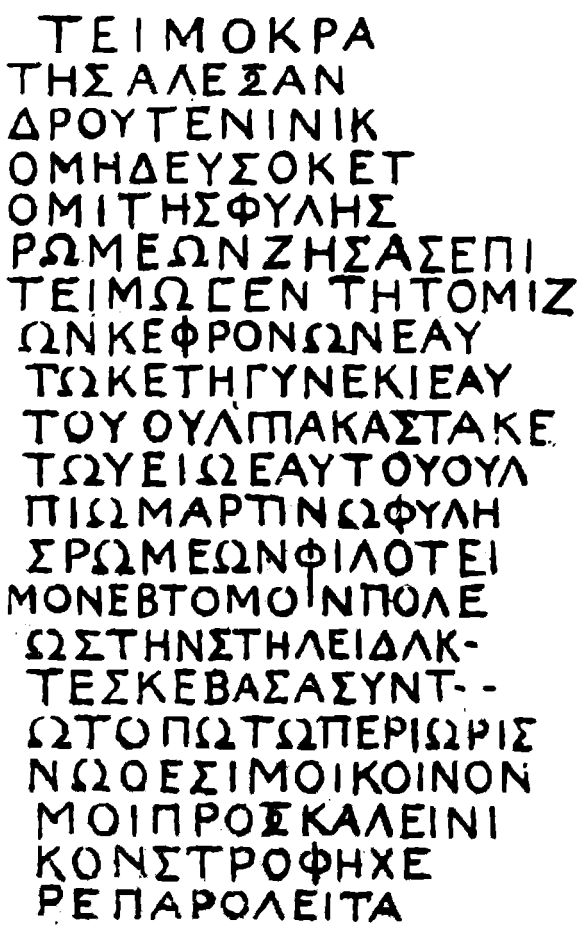


Fig. 15

mention est accompagnée de l'information que le phylarque anonyme avait occupé en même temps la dignité, très importante, de gymnasiarque, tant de la cité que de la tribu en question [1].

On retiendra aussi la mention (mais ici encore sans spécification de noms de personnes et de la tribu ou peut-être des tribus) des dignités de secrétaires. Ou,

[1] Cf. RE, VII, col. 1979; BCH, XXI, p. 162.

www.cimec.ro

dans le texte intégral de l'inscription même — [.....] τοῦ φυλάρ/[χου καὶ τ]οῦ γυμνασιάρ/[χου τοῦ δή]μου τῆς τε φυ/[λῆς οἱ γρα]μματεῖς καὶ / [.....] αρχον διὰ [βίου..... ΑΝΗΝΤΩΛ /..... φ]υλάρχου.

2. Il serait peut-être le cas de mentionner encore, dans la question qui nous occupe, un petit fragment de 5 ou 6 restes de mots s'étendant sur 4 lignes



Fig. 16

publié par Gr. Tocilescu [1] et où — αρχήσαν[τα(?)] à la ligne 2 pourrait bien être pour un [φυλ]αρχήσαν[τα], mais tout aussi bien, sinon mieux, pour un [ποντ]αρχήσαν[τα] ou, purement et simplement pour [γυμνασι]αρχήσαν[τα] [2].

Il est inutile d'insister davantage.

VI. En revanche, il faut nous attarder un peu sur trois inscriptions — toujours de Tomis, cela va sans dire — ayant un étroit rapport, ne fût-il que formel, avec notre sujet.

1. Il s'agit premièrement de l'inscription bien connue [3] et souvent citée, mais publiée avec de nombreuses inexactitudes et, tout au moins quant au problème examiné ici, commentée de façon assez confuse et contradictoire, qui se lit sur une stèle funéraire dressée par un certain Timocrate, fils d'Alexandre, originaire de Nicomédie:

Τειμοκρά/της Ἀλεξάνδρου, γένι Νικ/ομηδεὺς ὁ κὲ Τ//ομίτης φυλῆς/Ῥωμέων ζήσας ἐπι/τείμως ἐν τῆ Τόμι ζ/ῶν κὲ φρονῶν ἑαυ/τῶ κὲ τῆ γυνεκὶ ἑαυ//τοῦ Ὀλπία Κάστα κὲ / τῶ υἱῶ ἑαυτοῦ Οὐλ//πίω Μαρτίνω φυλῆ/ς Ῥωμέων φιλοτείμον

[1] AEM, XIX, 1895, p. 101, nº 54, MNA, inv. L.

[2] A la ligne 3e, peut-être Δημήτρ[ιος].

[3] Publiée d'abord, avec de nombreuses erreurs, par St. Koumanoudis, Νέα Πανδώρα, 1868, p. 84, nº 11 et, indépendamment, par G. Perrot, *Exploration de la Galatie*, p. 68, nº 48. Une édition bien meilleure chez J. Millingen, *loc. cit.*, p. 106 sq., pl. 6 nº 1; cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 507—508; R. Cagnat, IGRR, I, p. 215, nº 648 (qui n'a pas connu Millingen); V. Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche*, Breslau, 1909, p. 108; A. Schulten, *De conuentibus ciuium Romanorum siue de rebus publicis*, *C.R. mediis inter municipium et collegium*, Berlin, 1892, p. 84, nº 11; Kornemann, RE, VII Halbband, 1900, col. 484.

www.cimec.ro

ἐβτόμον πόλε//ως τὴν σηλεῖδα κ<α>τεσκέβασα σὺν τ/ῶ τόπω περιορισ/μένω ὁ ἐστί μοι κοινόν/μοι πρὸς Καλείν//κον Στροφῆ· Χῆ/ρε παροδεῖτα [1].

Laissant de côté les nombreux problèmes sociaux, économiques [2] et politiques, pour ne plus parler de ceux d'ordre linguistique [3], que soulève la présente inscription, et en nous maintenant dans les limites du sujet que nous nous sommes proposé de traiter ici, notre document prouve-t-il qu'il existait à Tomis encore une tribu, à côté des précédentes et pourvue du même caractère que celles-ci? Il y a des chercheurs qui l'ont cru ou le croient encore.

Par exemple, Kleinsorge [4] n'hésite pas un seul instant à considérer cette φυλὴ Ῥωμέων comme une véritable tribu à côté des autres tribus tomitaines. Pour lui, le seul point douteux est la date de l'apparition de cette tribu nouvelle.

De même, à une date plus récente, le savant bulgare bien connu Christo Danov [5] croit, néanmoins avec quelques réserves, que nous soyons là en présence d'une tribu pareille aux autres. « Il semble, dit en effet le savant cité, qu'à l'époque impériale les citoyens romains de Tomis étaient compris dans une spéciale φυλὴ Ῥωμέων».

La position du dernier spécialiste qui — à notre connaissance — ait étudié le problème des tribus grecques dans son ensemble, K. Latte [6], est bien plus confuse, sinon même contradictoire.

« Il existait à Tomis — souligne-t-il — une φ. Ῥωμαίων (IGRI, 648), Ῥωμέων sur la pierre, dont seulement les savants modernes font un nominatif * Ῥωμεῖς et parmi ses membres on rencontre un Grec de Nicomédie et son fils, qui a le droit de cité romain. Déjà bien avant, on avait reçu en Messène des Romains dans les tribus, dans des buts fiscaux semble-t-il (τετιμαμένοι ἐν τᾶι φ. Ῥωμαῖοι), car on y était exempt de la taxe de métèque (IG, V 1, 1433, 8); mais nous ignorons si de ce fait étaient liés aussi des droits politiques » [7].

La confusion et la contradiction sont — croyons-nous — évidentes, de même l'analogie est forcée, car dans le cas de la Messène, il s'agit de la réception de certains Romains dans les tribus grecques existantes, tandis qu'à Tomis il est question d'une tribu spéciale des Romains.

Mais cela ne signifie pas que de telles tribus nouvelles n'auraient pas existé dans les cités grecques, à l'époque hellénistique et même romaine. Seulement elles

---

[1] Ligne 10[e] Ὀλπία (IGR), et non Οὐλπία (Millingen); ligne 11[e] ὑειῶ (Millingen), et non pas υἱεῶ (IGR); lignes 13[e]—14[e]φιλοτει//μ<ω>ν ἐβτόμ<ω>ν (Millingen; copie, φιλότειμ/ον ἐβτομον); lignes 16[e]—17[e] σὺν τῶ / τόπω (Millingen: copie, σὺν τ../ῶ τόπω); lignes 17[e]—18[e] clairement περιορισμενω (με en marge à gauche), et non περιορισ<μέ>νω.

[2] Comme par exemple les relations de Tomis avec Nicomédie (cf. aussi la note 9, p. 197), ou des allusions à certains rapports de propriété (ligne 16 sq.). Un autre Νικομηδεύς à Tomis dans une nouvelle inscription, récemment découverte, encore inédite (Musée reg. Constantza).

[3] Comme: la réduction de la diphtongue ει à ι (γένι, pour γένει; Τόμι, pour Τόμει), de αι à ε (κέ pour καί; χῆρε, pour χαῖρε; Ρωμέων, pour Ῥωμαίων de Ῥωμαῖοι, et non pas de Ῥωμεῖς, comme le croit Kurt Latte, v. note 6; d'ailleurs la forme Ῥωμαῖοι est attestée à Tomis même, cf. plus bas; cf. aussi Kornemann, RE, VII Halbb., 1900, s. v. *conuentus*, col. 1184 sq., avec références et bibliographie; puis εβ pour ευ (ἐβτομον pour εὐτομον; κατασκέβασα pour κατασκεύασα) etc. Cf. également pour tous ces phénomènes linguistiques G. Mihailov, *op. cit.*, passim.

[4] J. Kleinsorge, *op. cit.*, p. 26: « Nota est tertia tribus Ῥωμέων»; cf. G. Perrot, *loc. cit.*

[5] *Op. cit.*, p. 85.

[6] RE, XXXIX, Halbb., 1911, s. v. *Phyle*, col. 994—1011.

[7] *Ibidem*, col. 1008.

www.cimec.ro

n'étaient pas dénommées d'habitude d'après l'appartenance ethnique de leurs membres, mais d'après le nom de quelque potentat ou même d'un simple personnage influent, dont on voulait gagner la bienveillance. Tel est le cas, pour l'époque hellénistique, des noms de tribus comme: Antigonis, Démétrias (à Athènes), Attalis (à Ilion, Magnésie etc.) ou, à l'époque romaine, des tribus appelées Σεβαστεῖς, Ἰουλεῖς (Cyzique), Hadrianioi, Traianioi etc. (en Egypte) etc. [1].

Mais il est évident que tel n'est pas le cas de la φυλὴ Ῥωμέων de Tomis, où le mot Ῥωμαῖοι n'a pas sens ethnique, mais juridique, c'est-à-dire équivalent au terme latin de *ciues Romani*. En d'autres termes, à Tomis, comme partout dans l'Empire romain, la φυλὴ Ῥωμέων ne signifie rien d'autre qu'un *conuentus ciuium Romanorum*, c'est-à-dire — selon la définition de E. Kornemann — « l'ensemble des citoyens romains arrivés en groupe à un endroit, pour affaires » ou, selon d'autres formules fréquentes dans les documents, ces « *ciues Romani, qui consistunt* » ou « *ciues Romani consistentes* » [2].

Ces communes doubles, comme on les appelle parfois [3] — formées d'une communauté de citoyens romains et d'une cité pérégrine ou — plus exactement peut-être, du moins dans certains cas — d'une communauté romaine constituée dans le sein d'une cité pérégrine, sont assez fréquentes dès l'époque républicaine et bien entendu sous l'Empire [4].

« Ce groupement [de citoyens], dit André Piganiol [5], peut avoir l'aspect d'un collège *(conuentus ciuium Romanorum)* d'un pagus (ainsi en est-il fréquemment en Afrique), mais il peut aussi acquérir le titre de municipe ou de colonie ». Cette dernière situation, par exemple, se rencontre, selon Strabon [6], à Héraclée du Pont et à Sinope.

Malheureusement il n'est pas facile de dater le document tomitain en question, seulement d'après les éléments paléographique [7], même si on y ajoute les données d'ordre linguistique (il est vrai assez caractéristiques, comme nous l'avons vu), onomastique et historique.

---

[1] *Ibidem*, col. 1002 sq. (avec de nombreux autres exemples).

[2] Pour ce problème en général, v. G. Humbert, dans Daremberg-Saglio, s. v. *conuentus*, t. I, II[e] partie, 1887, p. 1496—1497; A. Schulten, *De conuentibus ciuium Romanorum siue de rebus publicis ciuium Romanorum mediis inter municipium et collegium*, Berlin, 1892; Kornemann, *loc. cit.*, col. 1173—1200 (cf. de même, le travail plus ancien, *De ciuibus Romanis in prouinciis imperii consistentibus*, Diss. Berlin, 1892); F. F. Abbott et A. C. Johnson, *The municipal administration in the Roman Empire*, Princeton, 1926 (avec des textes); A. Audin, J. Guey, P. Wuilleumier, *Inscriptions latines découvertes à Lyon dans le port de la Guillotière*, dans REA, t. LVI, n[os] 1—2, 1954, p. 296—346 et, plus spécialement, p. 303—333; Excursus 1. Notes sur deux sens et deux emplois différents du mot consistentes (consistens); cf. aussi REA, LVII, 1955, p. 399.

[3] Cf. André Piganiol, *Histoire de Rome*, II[e] edit., 1946, p. 317 et 335.

[4] *Ibidem*, par exemple à l'époque républicaine, en Italie même, à Tarente, avant sa constitution en municipe unitaire, il a existé une ville alliée et une colonie romaine; à ce point de vue, à l'époque impériale la situation était particulièrement caractéristique en Afrique, p. ex. à Dougga (Thugga) et à Thuburba Majus; cf. aussi l'article *Katoikoi*, dans RE, XXI Halbb., 1921 (Oertel), col. 1—26.

[5] *Loc. cit.*, p. 317.

[6] Ed. Firmin Didot (C. Müller), Paris, 1858, XII, p. 542 (pour Héraclée): νυνὶ δὲ καὶ Ῥωμαίων ἀποικίαν δέδεκται καὶ μέρος τῆς πόλεως καὶ τῆς χώρας ἐκείνων ἐστί; XII, p. 546: ὕστερον δ' ἐβασιλεύθη, γενομένη ὑπὸ τοῖς Ῥωμαίοις· ἐδέξατο δ' ἀποικίαν Ῥωμαίων ἐπὶ μέρει τῆς πόλεως καὶ τῆς χώρας.

[7] Assez mêlés.

www.cimec.ro



Fig. 17

www.cimec.ro

Les éléments linguistiques, aussi caractéristiques et intéressants qu'ils soient, ne nous permettent pas de tirer des conclusions certaines au sujet de la date de l'inscription. On sait, en effet, que les phénomènes linguistiques rencontrés dans notre inscription sont, tout au moins dans la langue parlée, assez anciens. Ainsi, par exemple, la confusion entre ει et ι, fréquente dans l'inscription de Tomis, remonte même à l'époque hellénistique [1]. Il est vrai que le passage de la diphtongue αι à ε est plus récent et commence vers l'an 100 de notre ère, pour ne devenir fréquent qu'à l'époque de Constantin [2].

L'onomastique de l'inscription permet certaines précisions. En effet, si le nom du personnage principal — Teimocrate, fils d'Alexandre — ne nous dit rien du point de vue qui nous intéresse, tout comme le nom du propriétaire voisin (Kaleinicos Strophes) [3] — par contre le nom de sa femme Ὀλπία Κάστα et surtout celui de son fils Οὔλπιος Μάρτινος, compte tenu de l'emploi du gentilice comme prénom, nous conduisent — il est vrai un peu vaguement — vers la fin du IIe siècle de notre ère [4].

En tout cas, notre inscription ne semble pas pouvoir être postérieure à l'édit de Caracalla, à partir duquel, du moins pour les villes, la distinction entre citoyens et non-citoyens n'a plus de raison d'être [5].

En faveur de cette date plaident d'ailleurs aussi les autres documents tomitains mentionnés, que l'on peut dater, avec assez de précision, à peu près à la même époque et qui se réfèrent d'une manière évidente à la même realité.

2. Nous nous référons en premier lieu à l'inscription posée par une σπεῖρα en l'honneur de son prêtre Vitalius, en transcription grecque Βειτάλιος, dont la teneur — fragmentaire — est la suivante: Ἀγαθῇ τ[ύχῃ] / σπεῖρα Ῥω-μαίω[ν . . . . .] / ἱερέα Βειταλιον . . . . . / εἰκόσι καὶ ἀνδριᾶσ[ι τειμῆς / χάριν [6].

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des significations multiples et variées du mot σπεῖρα [7], parmi lesquelles deux sont dominantes: celle, plus ancienne, de *thiasos*, plus particulièrement de Dionysos [8], et celle, plus tardive — en réalité la transcription d'une réalité romaine — de cohorte [9]. Il ne fait aucun doute que, dans notre cas, il ne peut s'agir du dernier sens, mais, dans le cadre large de la première signification, de la même communauté (conuentus) des Romains de

---

[1] Dans certains endroits dès le IIIe siècle avant notre ère, puis partout à partir du IIe siècle; cf. I. Valaori, *La prononciation du grec* (en roumain), 1904, p. 12; cf. S. Reinach, *op. cit.*, p. 263—265; A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, IIe édit., 1920, p. 225 et 195; E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, Munich, 1939, p. 184 et 192 sq.

[2] I. Valaori, *op. cit.*, p. 17—18; A. Meillet, *op. cit.*; E. Schwyzer, *op. cit.*, p. 194 sq.

[3] Pour les noms, v. Pape-Benseler, *Wörterbuch der gr. Eigennamen*. 1911.

[4] Cf. Vasile Pârvan, *Histria*, IV, 1916, p. 135 (667).

[5] Il n'est pas difficile de supposer quelle était la raison d'être de ces « Romains », étant donné le caractère principalement commercial de Tomis, à l'époque romaine; cf. Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 208 sq. Au sujet de l'importance de Nicomédie dans le monde grec, v. L. Robert, Revue de Philologie, LXV, 1939, p. 171.

[6] AEM, XIV, 1891, p. 28, nº 57 (avec un bref commentaire de O.H.), reproduit par R. Cagnat, IGRR, I, p. 213, nº 638. Aujourd'hui dans MNA, inv. 1519, cette inscription est datée, d'après son ductus, du IIIe siècle de notre ère.

[7] OCIS, II, p. 704 (indices); RE (Poland), IIe série, V Halbb., 1929, col. 1586—1592 (la σπεῖρα de Tomis est mentionnée à la col. 1588); cf. aussi Liddell-Scott, s. v.

[8] Cf. D. M. Pippidi, *Histria*, I, 1954, p. 206 sq.

[9] Entre autres, OGIS 421, 4; 480, 3; 489, 7 etc. Cf. Liddell-Scott, *loc. cit.*, Poland, *Vereinswer.*, 153, Kazarov, Bull. de la Soc. Arch. Bulg. (en langue bulgare), V, 1915, p. 8—9.

www.cimec.ro

Tomis, qui, comme dans d'autres cas, revêt à beaucoup d'égards, l'organisation des habituels collèges religieux [1].

3. Et c'est encore de cette communauté qu'il s'agit — estimons nous — dans l'inscription tomitaine bien connue, mais cette fois en latin, où il est fait mention d'une *mater Romanorum*, en même temps que de plusieurs « Romains » en tant qu'adorateurs du chevalier thrace, Erus et D(omnus) [2], dont voici le texte:

Ero et D[omno] Matrem Romanorum subscriptorum / Menia Iuliane Tiana / Lucius Antonius Capito, Nicomedia // Gaius Licinius Clemens n(atus) Abontichu / Gaius Aurelius Alexandrus n(atus) Heraclia / Cludius Secundus n(atus) Abastichus (?) Caius Gabinius Modestus n(atus) Perintho / Ailius Barbaris n(atus) Nicomedia // Aurelius Vitus n(atus) Caesaria / Vettius Ponticus n(atus) Tio / Fabius Paulinus n(atus) Mazaca / T. Ailius Pompeius n(atus) Tio / Papirius Celer n(atus) . . . [3].

4. Enfin, toujours à Tomis, mais cette fois dans le territoire rural, nous trouvons un *conuentus*, dans la bien connue et beaucoup discutée, de divers points de vue, inscription de *uicus Turris Muca* (Anadolchioi), gravée par les citoyens romains et les Lae domiciliés, pour la santé des empereurs regnants: [/o M/e]t Iunone Reg/[ci]ues Roman[i/e]t Lae consi[s/t]entes uico / [T]urre Muca . . . / posuerunt / [pro] salutem / [im]peratori / . . . . . / . . . Au[gg / p]er magistro [s / Cai]um Ianua[r]ium/ [et] Herculanum // . . . . . [et] Cr / [. . . . . co(n)s(ulibus)[4].

A la suite de cet examen critique des documents se rattachant directement au problème des tribus de Tomis, la première constatation qui s'impose — d'ailleurs presque la seule, qui a retenu jusqu'à ce jour l'attention des érudits — est celle relative à leur nombre. Ainsi que nous l'avons vu, il ressort des données actuelles qu'il existait à Tomis quatre tribus: Argadeis, Aigicoreis, Hopleitès (Hopletes) et Oinopès, la φυλή ou σπεῖρα des Romains ne pouvant en aucun cas entrer en discussion, car — ainsi que nous l'avons montré — il s'agit là de toute autre chose.

Cela signifie — comme on le dit d'habitude — que des six tribus rencontrées à Milet et dans d'autres cités ioniennes, dont — dit-on — quatre ioniennes en général (Argadeis, Aigicoreis, Galeontes et Hopletes) et deux spécifiquement milésiennes, quatre seulement sont attestées jusqu'à ce jour à Tomis, à savoir trois ioniennes en général (Argadeis, Aigicoreis et Hopletes) et une spécifiquement milésienne (Oinopes). Deux tribus (Geleontes et Boreis) n'ont pas encore été attestées, mais il n'est pas exclu qu'elles le seront par des découvertes nouvelles.

---

[1] R. Cagnat, *loc. cit.*, Est sacra quaedam cohors; cf. supra (nº 52) « titulum urbanum ».

[2] CIL III, nº 7532 = AEM, VIII, 1884, p. 3, nº 7 et p. 249 (Mommsen); MNA, inv. L, nº 85. Cf. V. Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute im röm. Kaiserreiche*, p. 33, 73; Idem, *La cité de Tropaeum* (en roumain), 1912, p. 34 et 74; BCMI, 1911, p. 9, nº 74; idem, *Histria*, VII, p. 86; idem, *Les débuts de la vie romaine aux bouches du Danube* (en roumain), 1923, p. 153 sq.; R. Vulpe, HAD, p. 185, 235.

[3] Ce document date très probablement de la fin du II[e] siècle ou du début du III[e] siècle de notre ère. Pour le cavalier thrace et son culte en Dobroudja, souvent en syncrétisme avec Cybèle, comme à cette époque-là, cf. R. Vulpe, *loc. cit.* Au sujet des relations des villes mentionnées avec Tomis, v. plus haut.

[4] CIL III, nº 7533; Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 11, nº 19, avec des émendations par le même, *Fouilles et recherches*, 1900, p. 108 sq. et I. I. Russu, SCIV, X, 1, 1959, p. 140 sq.; MNA, inv. L, nº 74; pour toute la discussion et, en dernière analyse, la bibliographie cf. R. Vulpe, SCIV, IV, 1953, p. 731 sq. — Ligne 13, *Cai] um Ianuarium*, I. I. Russu; *Post]umianum*, Tocilescu, etc.

www.cimec.ro

Nous nous demandons cependant — fût-ce sous la forme d'une hypothèse très osée, et qui à notre connaissance n'a pas encore été formulée — si le nombre total des tribus ne se réduisait pas à Tomis aux quatre tribus actuellement connues. Car au fond — ainsi que le souligne Latte — la théorie contraire est fondée en entier sur la prétention des Athéniens du V^e^ siècle qui soutenaient que les quatre tribus attiques étaient des tribus originairement ioniennes, auxquelles les Milésiens en auraient ultérieurement ajouté deux autres.

« La connaissance, par les inscriptions, des situations de l'Asie mineure — dit en effet Kurt Latte — contredit (toutefois) cette théorie ... Il n'est (donc) nullement justifié de considérer (les tribus Boreis et Oinopes) comme moins anciennes que les quatre autres. Nous rencontrons l'ancêtre (de la tribu) des Boreis dans l'Iliade (XVI, 177) et il apparaît aussi dans une généalogie des Nélides (Schol. Plat. Symp. — 208 d; cf. von Wilamovitz, S.Ber.Ak.Berlin, 1908, 922, 24) »[1].

Mais si cette argumentation est juste, nous ne voyons pas pourquoi c'est à Athènes seulement que l'on n'aurait retenu que quatre des six tribus, ni pourquoi il faut que ce soient à tout prix celles attestées à Athènes. En ce qui concerne Tomis, il est peut-être permis de considérer comme un timide commencement de preuve un passage du décret bien connu relatif à la garde de la ville, passage qui n'a pas encore été utilisé à ce point de vue. Voici ce passage (ligne 9 sq.): « δεδόχθαι τ[ῆι] βουλῆι καὶ τῶι δήμωι ἐλέσθαι ἡγεμόνας ἐκ πάντω[ν] πολ[ε]ιτῶν ἤδη δύο, οἵ τινες καταγράψουσι ἄνδρ[ας] ἐπιλέκτους τεσσαράκοντα[2].

Mais quiconque connaît le mécanisme du système électoral en usage dans les cités grecques il est impossible qu'on ne soit frappé par les termes — en quelque sorte techniques — employés pour la rédaction de ce passage. Dans cet ordre d'idées, il est à retenir tout d'abord l'expression ἐκ πάντων τῶν πολειτῶν qui, on le sait, est opposée à une autre ou à d'autres expressions — κατὰ φυλήν, κατὰ φυλάς, ἐκ τῆς φυλῆς, etc.; c'est-à-dire que l'élection des différents magistrats avait lieu soit par tribus, comportant un nombre établi pour chacune, soit de la totalité des citoyens, sans distinction de tribus. Ce dernier cas — soit dit en passant — était utilisé surtout pour désigner des magistrats à haute responsabilité, comme par exemple à Athènes les stratèges et les hellénotames[3].

Dans ce sens, nous disposons d'un passage particulièrement caractéristique de l' 'Αθηναίων πολιτεία d'Aristote, se référant précisément à l'élection des stratèges: « Jadis — dit le passage auquel nous nous référons — [les stratèges] étaient pris à raison d'un par tribu; mais aujourd'hui on les prend parmi tous [les citoyens] — Πρότερον μὲν ἀφ' ‹ἑκάστης› φυλῆς ἕνα, νῦν δ' ἐξ ἁπάντων »[4].

Il est vrai que, dans notre cas, l'autre terme de cette procédure dichotomique fait défaut. Mais nous osons avancer qu'il semble être sous-entendu, non seulement dans le sens général de la phrase, mais dans les termes mêmes — techniques, comme nous l'avons déjà dit — utilisés pour le recrutement des soldats, sans plus parler de l'étroite — et très ancienne — liaison entre l'organisation militaire et l'organisation des tribus, procédé valable non seulement pour la démocratie

---

[1] Kurt Latte, *loc. cit.*, col. 1000.

[2] SIG II[3], p. 394–396, n° 731 = AEM XIV, 1891, p. 22–26, n° 50.

[3] Cf. p. ex. pour la première expression: SIG[2], n° 154, lignes 3 et 28; n° 645, lignes 53–54 etc.; pour la seconde: SIG[2], n° 8, ligne 44; n^os^ 19, 2, 7, etc.

[4] Aristote, 'Αθηναίων πολιτεία, LXI, 1, éd. G. Mathieu-B. Haussoullier.

www.cimec.ro

militaire — reflétée dans Homère [1] — mais aussi pour les époques ultérieures. De sorte qu'à moins de spécification contraire expresse, on doit supposer un recrutement de ce genre. Dans le texte dont il s'agit, cette supposition est renforcée par le sens de καταγράφειν (καταγραφή) qui, en tant que terme technique, signifie précisément « liste (matricule) des hommes soumis au service militaire (tout comme le κατάλογος), et encore enrôlement de troupes de citoyens . . . » [2]. Pour ce qui est du décret tomitain en question, il ne serait par conséquent pas exclu que les 40 miliciens prévus fussent répartis à raison de dix pour chacune des quatre tribus attestées à Tomis.

Mais que nos considérations, au sujet du nombre des tribus s'avèrent fondées ou non, leur existence à cette époque, comme organes d'Etat, ne nous paraît pas susceptible d'être contestée (la formule mentionnée plus haut — ἐκ πάντων τῶν πολειτῶν ne laisse subsister aucun doute à cet égard).

Néanmoins, on pourrait objecter que les tribus auxquelles on ferait allusion pourraient, cependant, être tout autre chose que les tribus gentilices, les seules attestées à Tomis. Mais, à ce point de vue encore, il nous semble que l'exemple d'Athènes est de nature à diriger la discussion sur une fausse voie. Car, tout d'abord, on oublie que les tribus gentilices n'ont pas été remplacées partout, comme à Athènes, mais seulement transformées. Et cela non seulement dans les colonies, où les traditions gentilices étaient pourtant plus faibles, mais même dans les métropoles. Mais même à Athènes, dès avant Clisthène, on sait que les anciennes tribus gentilices avaient servi de base à l'organisation solonienne — dont la boulè était fondée sur les quatre anciennes tribus [3].

Nous ne voyons donc pas, — bien entendu dans le stade actuel des recherches, — ce qui s'opposerait à ce que l'on admette l'existence d'une situation similaire à Tomis, où les quatre tribus connues auraient continué d'exister, toujours — cela va de soi — avec d'autres raisons d'être, durant toute l'existence de la cité. Des raisons en premier lieu politiques à l'époque de l'autonomie, pour devenir — comme d'ailleurs aussi pour d'autres institutions — toujours moins politiques et beaucoup plus religieuses pendant l'époque romaine, quand la politique réelle était dans les mains de l'état romain et de ses organes. Ce qui expliquerait peut-être la confusion du terme φυλή avec d'autres termes plus actuels, plus vivants, tels que *conuentus* et σπεῖρα). Quoiqu'il en soit, une chose est claire, à savoir que dans son système politico-administratif Tomis n'a pu se passer de cet élément essentiel de l'organisation intérieure de toute polis antique. Anciens et modernes sont d'accord là-dessus.

Nous avons vu ce qu'en disent les textes antiques. Voici maintenant un texte moderne: « Dans la théorie grecque un groupe d'habitations n'était une cité (polis) que s'il possédait un gouvernement municipal autonome et certains organismes de vie corporative. Le minimum indispensable était la division des citoyens en tribus, un conseil choisi par ces tribus, des magistrats responsables, élus ou tirés au sort et des terres, des lois et des finances municipales. Généralement, mais

---

[1] *Iliade*, II, 362—363; cf. Fr. Engels, *Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, IV-e éd. (roumaine), ESPLP, 1957, p. 104.

[2] Cf. Lemert, RE, XIX = Halbb., 1917, col. 2461, s.v. et Szanto, RE, t. VI, 1909, col. 157,; pour ce dernier terme, v. aussi SIG², indices, p. 312.

[3] K. Latte, *loc. cit.*, col. 1000 sq.

www.cimec.ro

ce n'était pas nécessaire, il y avait aussi un mur d'enceinte, une Assemblée primaire et des subdivisions locales du territoire de la cité (démes)»[1].

Engels lui-même soulignait — comme on le sait, et même pour Athènes — que «l'État s'y est développé... en partie par la transformation des organes de l'organisation gentilice, en partie par leur suppression par suite de la création d'organes nouveaux; et finalement par leur complet remplacement par les organes authentiques du pouvoir de l'État»[2].

On sait d'ailleurs que, à un moment donné, se fondant sur certains documents, Pârvan avait semblé disposé à attribuer aux tribus tomitaines aussi des fonctions politico-administratives, supposant même une division administrative du territoire en 6 arrondissement qui correspondaient — selon lui — aux 6 tribus tomitaines. Mais finalement — sans qu'il resulte clairement s'il s'agit seulement de l'époque romaine ou aussi des époques antérieures — il rejette cette hypothèse. De sorte que, tout en soulignant la persistance des tribus gentilices ioniennes à Tomis jusqu'à la fin de leur existence, il leur refuse, après la démocratisation de la vie publique tomitaine, toutes autres raisons d'être que celles religieuses[3]. Quant à leur éventuel remplacement par d'autres tribus, V. Pârvan n'y pense même pas. D'ailleurs, dans le stade actuel de nos informations, ce problème ne saurait être posé pour Tomis, même à titre d'hypothèse, comme il a pu être fait pour Histrie par D. M. Pippidi[4], hypothèse qui semble trouver, même quant au nombre des tribus, une confirmation dans une inscription histrienne récemment découverte[5].



Fig. 18

Mais, comme on le sait, la thèse de V. Pârvan[6] se rattache étroitement à son opinion selon laquelle les cités grecques n'ont pas exercé une trop grande influence sur les autochtones du voisinage, comme cela a été le cas pour leurs frères de Thrace. Il ne nous est pas possible d'insister davantage ici sur ce problème. Mais les documents, ainsi que la conception des anciens au sujet de l'organisation intérieure d'une polis, ne semblent pas confirmer — ainsi que nous avons essayé de le montrer — cette thèse de V. Pârvan.

[1] W. W. Tarn, *La civilisation hellénistique*, Paris, 1936, p. 136; cf. G. Glotz, *La cité grecque*, Paris, 1928, p. 28.

[2] Fr. Engels, *Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, IV-e éd.(roumaine), p. 109.

[3] V. Pârvan, *Dacia*, I, 1924, p. 274 sq.

[4] SCIV, VI, 1955, 3–4, p. 892–893.

[5] Le texte est le suivant: ἔδωκεν τοῖς δέκα ταῖς φυλαῖς κατὰ πεντεκονταρ/χίαν διανενεμημένοις / ἔτι μὴν κτλ; cf. maintenant, la même interprétation chez D. M. Pippidi et Em. Popescu, *Dacia*, nouv. série, III, 1959, p. 256 sq.

[6] Adoptée par tous les savants.

www.cimec.ro

Quant à l'éventualité de l'existence de sousdivisions des tribus, pareilles aux dèmes athéniens, aux hiliasties de Samos, d'Ephèse etc., aux hécatosties des autres parties, ou, semble-t-il, à présent, aux pentecontarchies histriennes, les documents dont nous disposons actuellement ne nous fournissent aucune information à ce sujet.

De même au sujet de l'organisation intérieure des tribus tomitaines, telle qu'elle ressort de la documentation actuelle, on ne peut dire trop de choses.

Tout d'abord, comme on l'a vu, à la tête de chaque tribu se trouvait, comme partout, un chef, appelé comme en Asie mineure phylarchos [1]. Pour l'administration de la tribu, il est secondé en premier lieu par un γραμματεύς [2], puis par un ἐπιμελητής [3], qui, selon l'interprétation de Pârvan, était en même temps caissier — ταμίας — et intendant — οἰκονόμος [4]. A ces personnages s'ajoutent des φιλότειμοι [5] et des εὐεργέται [6].

Une dignité très importante, encore qu'honorifique, était, du moins à l'époque romaine, celle de patron — προστάτης — : le vrai sens de ce mot, croyons-nous, et non pas président, comme le croyait V. Pârvan [7]. Ce fait explique pourquoi cette dignité était revêtue, comme il apparaît dans quelques-unes de nos inscriptions [8], par les plus importants personnages de la cité, qui avaient été chargés auparavant des fonctions aussi importantes que celles de premier archonte, d'archiéreus et, surtout, de pontarque.

Mais ce qui est encore plus caractéristique à ce point de vue c'est que cette dignité, comme d'autres d'ailleurs, même d'État, était transmise de père en fils, au sein de quelques riches familles de la tribu et, bien entendu, de la ville, sans compter qu'elle était maintes fois cumulée avec d'autres fonctions. Les documents présentés plus haut [9] sont très concluants à cet égard, constituant une preuve de l'accaparement des richesses et, par conséquent, du pouvoir — à Tomis comme partout ailleurs — par une oligarchie ploutocratique, en voie de formation depuis assez longtemps déjà, mai plus particulièrement développée et encouragée sous la domination romaine.

[1] Kurt Latte, *loc. cit.*
[2] Cf. plus haut , p. 180
[3] Cf. plus haut, p. 186
[4] *Dacia*, I, 1924, p. 276.
[5] Cf. plus haut, p. 181.
[6] *Ibidem.*
[7] *Loc. cit.*, p. 276. Cf. D. M. Pippidi, *Contributions...*, p. 207 (en roumain).
[8] Cf. plus haut, p. 178
[9] Plus spécialement, p. 192

www.cimec.ro

CONSIDÉRATIONS CHRONOLOGIQUES BASÉES SUR LES DONNÉES FOURNIES PAR LES INVENTAIRES FUNÉRAIRES DES NÉCROPOLES TOMITAINES

PAR

V. BARBU
(Constanța)

Pour en arriver à connaître entièrement les nécropoles de Tomis, des fouilles systématiques sont aujourd'hui impossibles, parce que la ville moderne s'étend sur tout l'espace réservé dans l'antiquité à Charon. Tout ce qu'on peut y faire, c'est d'établir l'étendue des nécropoles — dans le temps et dans l'espace — en faisant des sondages à Constantza en différents endroits, et en surveillant les excavations effectuées pour des raisons édilitaires. Or, jusqu'à ces dernières années, le problème des nécropoles tomitaines mises au jour par la découverte occasionnelle de tombes n'a pas été étudié d'une manière soutenue, si bien qu'un vaste matériel provenu des inventaires funéraires a été anéanti ou dispersé et un grand nombre de monuments et de notes qui auraient pu nous faire connaître les rites funéraires des Tomitains ont été perdus.

C'est ainsi, par exemple, que lors de la construction du port moderne, en 1899—1909, et à l'occasion des travaux exécutés en 1931, pour le nivellement du talus qui existait à cette époque dans le voisinage de la gare de triage, entre la rue Traian et la voie ferrée, on a découvert un grand nombre de tombes avec leur inventaire, dont une partie a été d'ailleurs détruite ou aliénée. Ce qu'on en a conservé gît, sans aucune note ou indication quelconque, dans les dépôts de quelques musées du pays.

Cette situation a duré jusqu'à l'instauration du régime de démocratie populaire. Aujourd'hui, grâce au concours des organes locaux du parti et de l'Etat, une fois le musée régional organisé, on a commencé à faire des fouilles archéologiques systématiques. En même temps on a créé des équipes qui signalent toutes les excavations occasionnelles, et les surveillent de près.

Nous nous sommes proposé de parler ici des interventions qui ont été faites durant les deux dernières années sur le territoire extramural de Tomis. Nous avons pu obtenir d'importants résultats, grâce surtout aux ouvriers des chantiers de

www.cimec.ro

construction de la voirie et de consolidation des talus. Lorsqu'ils reconnaissent des éléments intéressants d'archéologie, ils arrêtent à l'instant le travail et nous en informent. De la sorte, nous avons la possibilité d'exécuter des fouilles systématiques. Bien plus, c'est avec l'aide des ouvriers et de la direction des chantiers que nous avons pu obtenir le délai nécessaire pour élargir les excavations sur quelques points agglomérés des nécropoles.

Aussi, au cours des années 1959 et 1960 avons-nous pu entamer les fouilles de 185 tombes, ce qui nous a permis d'y recueillir un riche matériel *in situ* et de faire des constatations d'ordre topographique, stratigraphique, typologique, chronologique et rituel, avec toute la diversité des formes d'inhumation.

A la fin de cette première intervention organisée, avant de publier les rapports des fouilles, en grande partie rédigés déjà, nous avons pensé que le problème des nécropoles tomitaines — dont personne ne s'est occupé jusqu'à présent — pourrait être porté devant la Conférence d'études classiques, par la communication présente.

Voici les problèmes poursuivis:

a) Délimitation de l'époque et de l'emplacement des cinq nécropoles, ce qui nous a permis d'identifier les routes qui reliaient Tomis à Callatis et à Histria.

b) Etude des rites funéraires et des diverses manières d'inhumation.

c) Datation de quelques inventaires funéraires.

d) Classification, sur la base d'éléments analogues, des inventaires ne fournissant pas assez d'éléments pour leur datation.

a) *Délimitation du temps et de l'espace*

Les fouilles faites jusqu'à présent nous ont permis de délimiter cinq nécropoles qui s'étendaient autour de la cité, du côté nord-est et jusqu'à l'ouest, et qui étaient sises surtout le long des deux grandes routes qui conduisaient à Histria et à Callatis (v. fig. 1).

I. La première de ces nécropoles, datant de la basse période hellénistique, est la moins connue de toutes les nécropoles étudiées, et cela parce qu'elle s'étend à l'intérieur de la cité, où elle a pu être dérangée dès l'antiquité, par les transformations et les reconstructions successives que la ville subissait après chaque destruction.

Au cours des recherches faites pendant l'hiver 1959, on a pu établir que le mur d'enceinte de la cité, qui commence à la plage «Muncitorul» et, après avoir coupé le boulevard Staline, continue sur le boulevard de la République, en se courbant légèrement vers la porte no. 3 du port moderne, a été construit au III^{e} s.n.è., et représente la limite la plus avancée du système de défense de la ville à l'époque romaine.

A l'époque hellénistique Tomis avait sans doute une enceinte beaucoup plus restreinte. Quelques indications, qui attendent d'être encore confirmées, prouvent que, à l'époque hellénistique et même au début de notre ère, la ville s'étendait, approximativement, jusqu'à une ligne reliant la falaise de l'ouest à celle de l'est, en passant à peu près par le secteur église grecque — bâtiment des postes — escaliers de la porte nr. 2. S'il en est ainsi, l'espace compris entre cette enceinte et celle, plus étendue, du III^{e} s., se trouvait au-delà des anciens murs de défense.

www.cimec.ro

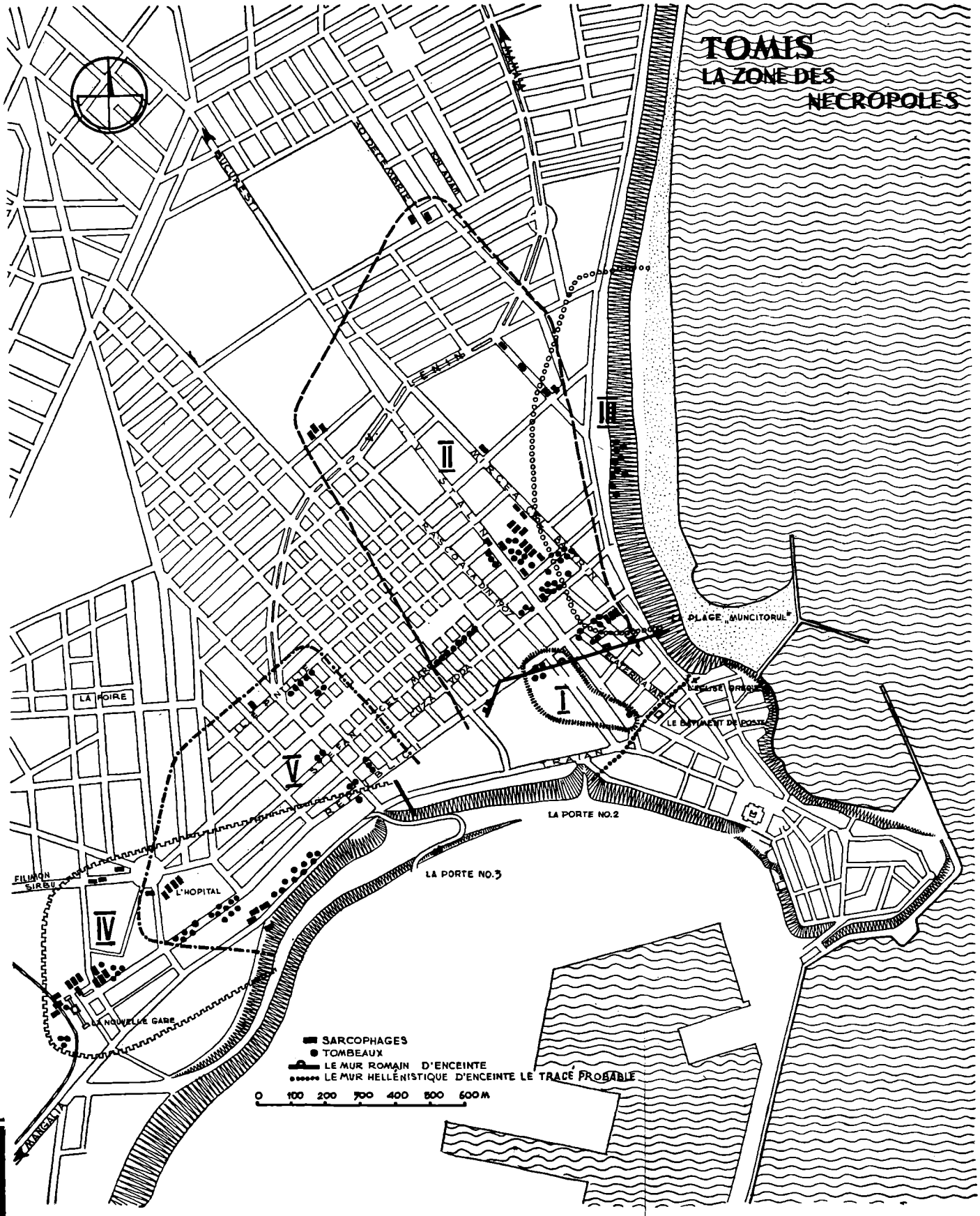


Fig. 1. — Carte de Tomis. Zone des nécropoles d'époque romaine.

www.cimec.ro

L'existence des tombes de l'époque hellénistique dans l'espace limité par les deux lignes paraît donc normale. La découverte de ces tombes indique l'emplacement de la nécropole hellénistique, au-dessus de laquelle s'est développée plus tard la ville romaine.

Le mur d'enceinte du III^e^ s. a coupé une partie de la nécropole hellénistique, à l'intersection du boulevard de la République avec la rue Răscoala din 1907. La nécropole se révèle ici par quelques tombes à incinération sur le lieu. Nous avons pu récupérer de ces tombes une lampe noire à mèche, un certain nombre de vases peints, d'un type inconnu à Tomis, et plusieurs petits vases de caractère rituel, de l'époque hellénistique (fig. 2).

Une autre tombe à incinération, de l'époque hellénistique, a été découverte boulevard Staline, près du bâtiment des postes, à une profondeur de 3,15 m; elle renfermait une lampe à mèche de type hellénistique, une amphore en miniature, des parures et des outils. Parmi ces objets, quelques-uns avaient passé par les flammes.

II. La seconde nécropole s'étend au-delà du nouveau mur d'enceinte. Elle commence à la porte du nord et s'étend vers le nord et le nord-est, presque jusqu'au bord de la mer, ses points les plus septentrionaux étant les sarcophages des rues I. Adam et 30 Decembrie. Dans cette nécropole, on a jusqu'à présent trouvé 25 sarcophages de marbre et de pierre[1] et 100 tombes en tuiles ou à cercueils de bois[2].

En examinant la manière dont les sarcophages sont disposés, il est facile de remarquer qu'ils sont tous placés le long de la route qui reliait Tomis à Histria, et groupés plusieurs ensemble dans le voisinage de la ville, pour s'espacer ensuite au fur et à mesure que la nécropole s'éloignait des murs.

Les inventaires funéraires, qui peuvent être datés très exactement par les monnaies, prouvent que la nécropole qui existait déjà au début du II^e^ siècle (la plus ancienne monnaie est de Hadrien) a été en usage jusque vers la fin du III^e^ siècle (les plus récentes monnaies sont d'Aurélien et de Probus).

III. La troisième nécropole s'étend le long de la rue Cărămidari et du boulevard Fr. Engels. Elle commence au niveau des tours d'une porte qui n'a pas encore été excavée (sous la rue Ecat. Varga, au coin de la rue Dragoș Vodă) et débouche aux bords de la mer.

Une grande partie de cette nécropole a été détruite au cours des temps, par les glissements répétés des terrains de cette partie de la ville. Les inventaires funéraires font dater la nécropole de la fin du III^e^ siècle et du IV^e^ siècle (les tombeaux contiennent des monnaies de Licinius, Constantin, Constantius).

Les tombes de la fin du III^e^ siècle rattachent cette nécropole à la précédente. A vrai dire, il n'y a entre elles aucun intervalle qui les sépare d'une façon nette.

IV. La quatrième nécropole s'étend du côté ouest de Tomis (entre le mur de défense et la nouvelle gare, le long de l'autre route identifiée, qui s'acheminait vers Callatis), au niveau d'une porte du sud-ouest, non encore excavée.

---

[1] Y compris les 10 sarcophages mentionnés par Em. Coliu dans *Un sarcophage à symbole à Tomis*, dans *Istros* I, 1934 et les trois sarcophages du boulevard de la République, décrits dans MCA, V.

[2] Y compris les 42 tombes découvertes dans le parc du Théâtre d'Etat et mentionnées dans MCA, V.

www.cimec.ro



Fig. 2. — Inventaire de la tombe d'incinération découverte près de l'actuel bâtiment des Postes.

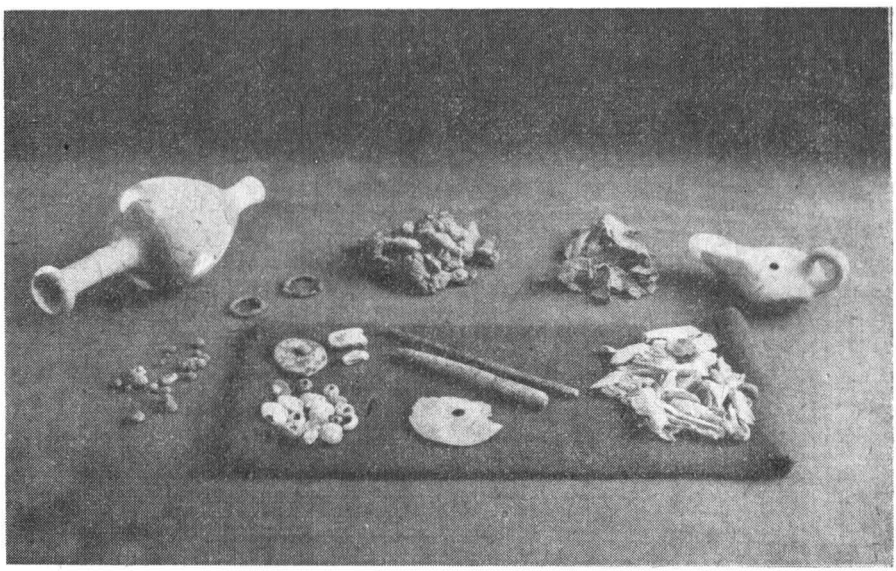


Fig. 3. — Inventaire de la tombe d'incinération voisine du mur d'enceinte.

www.cimec.ro

Au cours des deux dernières années, on a découvert là 21 sarcophages[1] et 30 tombes simples, contenant un inventaire qui nous permet de dater la nécropole de la seconde moitié du II^e siècle et de la première moitié du III^e siècle.

V. La cinquième nécropole, de dimensions moindres, s'étend de la porte no. 3 jusqu'à l'hôpital d'État, atteignant du côté nord-ouest la foire et la rue Ilie Pintilie. Elle s'est superposée à la nécropole romaine primitive, des deux côtés de la route qui menait à Callatis. Ces deux nécropoles ne sont pas séparées par une ligne précise de démarcation.

Le matériel daté fait placer la nécropole au IV^e s., mais en beaucoup d'endroits, et surtout vers ses limites, il y a interférence entre ces tombes et celles des II^e—III^e s., au-dessus desqueles elle est emplacée.

★

L'examen des cinq nécropoles nous fait remarquer que les nécropoles II et IV, placées, par l'abondance du matériel daté, aux II^e et III^e s., se trouvent le long des deux routes.

La grande extension des deux nécropoles à cette époque, autant que leur riche inventaire, bien travaillé, doivent être attribués au fait que la ville avait à cette époque une population nombreuse. Ils indiquent aussi la prospérité qu'avait atteinte Tomis aux II^e—III^e siècle et qui allait être retrouvée, dans des conditions changées, à la fin du IV^e s.

Les nécropoles III et V, datées du IV^e s,. se trouvent à la périphérie de celles des II^e et III^e s. et renferment un matériel beaucoup plus pauvre. Quant à la nécropole suivante (IV^e jusqu'au VI^e s.), on ne peut pas encore en parler, car elle n'a pas été «saisie» d'une manière concrète jusqu'à présent.

b) *Étude des rites funéraires et des diverses manières d'inhumation*

Du fait que la nécropole hellénistique, encore peu connue, ne saurait faire l'objet d'une présentation bien documentée, nous ne nous occuperons, pour le moment, que des nécropoles II, III, IV et V.

Les 183 tombes d'époque romaine sont des tombes à inhumation, à l'exception de deux, qui sont à incinération.

Dans ce qui suit, nous ne ferons des remarques que sur les tombes à inhumation, en enregistrant les procédés d'inhumation. On peut remarquer, dans ces 181 tombes, une diversité de procédés d'inhumation, que nous présenterons schématiquement dans le tableau ci-joint.

Il résulte de ce tableau qu'on trouve des sarcophages en marbre et en pierre seulement dans les nécropoles II et IV, datées du II^e et du III^e s., ce qui confirme une fois de plus le fait qu'aux II^e et III^e s. la ville, et par conséquent les nécropoles, en étaient arrivées à leur plus grand développement.

Dans les nécropoles III et V, datées du IV^e s., ce sont surtout les tombes en niches ou creusées à même la terre qui prédominent. Les nombreuses tombes simples

[1] Il faut ajouter à ceux-ci le sarcophage à symboles et les sept sarcophages en pierre, mentionnés par Em. Coliu, *op. cit.*

www.cimec.ro

Nécropole N°	SARCOPHAGES*						Tombes en tuiles	Tombes en niches		Fosses droites		Total tombes par nécropole
	en marbre		en pierre massive		en tablettes de calcaire							
	sculptés	simples	avec couvercle	sans couvercle	avec fenêtre	sans fenêtre		avec cercueil	sans cercueil	avec cercueil	sans cercueil	
II	1	1			2	8	18	1	3	23	13	70
III								3	9	3	4	19
IV		1	1	2	6	12	1	4	3	20	2	52
V							15	9	9	6	1	40
Total tombes par types	1	2	1	2	8	20	34	17	24	52	20	Total général 181

* Il faut ajouter à cela les sarcophages des nécropoles publiées: a) pour la nécropole II, les quatre sarcophages taillés dans des blocs de pierre, avec couvercle, et les six sarcophages en tablettes, signalés par Em. Coliu dans l'ouvrage cité, ensuite les trois sarcophages à tablettes de calcaire à fenêtre et les 42 tombes simples, décrits dans *Materiale și cercetări arheologice*, vol. V; b) pour la nécropole IV, il faut ajouter les quatre sarcophages en tablettes de calcaire, les trois sarcophages communs et le sarcophage à symboles, décrits par Em. Coliu dans l'ouvrage cité.

et sans inventaire de ces nécropoles, sont-elles de l'époque du déclin de la cité? Ou bien s'expliquent-elles autrement?

Dans les nécropoles III et V on a découvert dans des niches soigneusement creusées des tombes à l'intérieur desquelles l'inventaire funéraire manque totalement. Nous présenterons deux de ces tombes découvertes dans la nécropole V et qui sont d'un type pas encore rencontré (T. 103 et T. 111).

Du dromos on pénétrait dans une pièce centrale quadrilatère, dont la partie supérieure était en forme de coupole; dans cette pièce centrale s'ouvraient trois autres pièces qui, avec le dromos, formaient une croix.

Les deux tombes-niches, en forme de croix, sont creusées avec une minutie rigoureuse, les parois en ayant été râpées. On a dû travailler dur à de telles tombes. Ajoutons à cela que la terre provenant de l'excavation devait être évacuée, par le dromos, d'une profondeur de 6 m.

Si nous songeons à l'effort exigé de ceux qui ont creusé ces tombes, nous devons en conclure que l'absence d'inventaire ne peut pas être attribuée à la pauvreté, mais à certains rites d'inhumation; nous sommes au IV^e^ s., l'époque où le christianisme prend de l'ampleur et il est très vraisemblable que ces tombes soient celles des premiers chrétiens. Les adeptes de la nouvelle religion renoncent aux anciens rites payens et éliminent entre autres la richesse des ornements, pour manifester ainsi la sobriété et la simplicité qui caractérisent le christianisme à ses débuts.

Outre les 181 tombes à inhumation, on a trouvé, rue Cuza Vodă (nécropole II), trois fosses communes, contenant 6, 10 et respectivement 15 squelettes. Ces fosses

www.cimec.ro

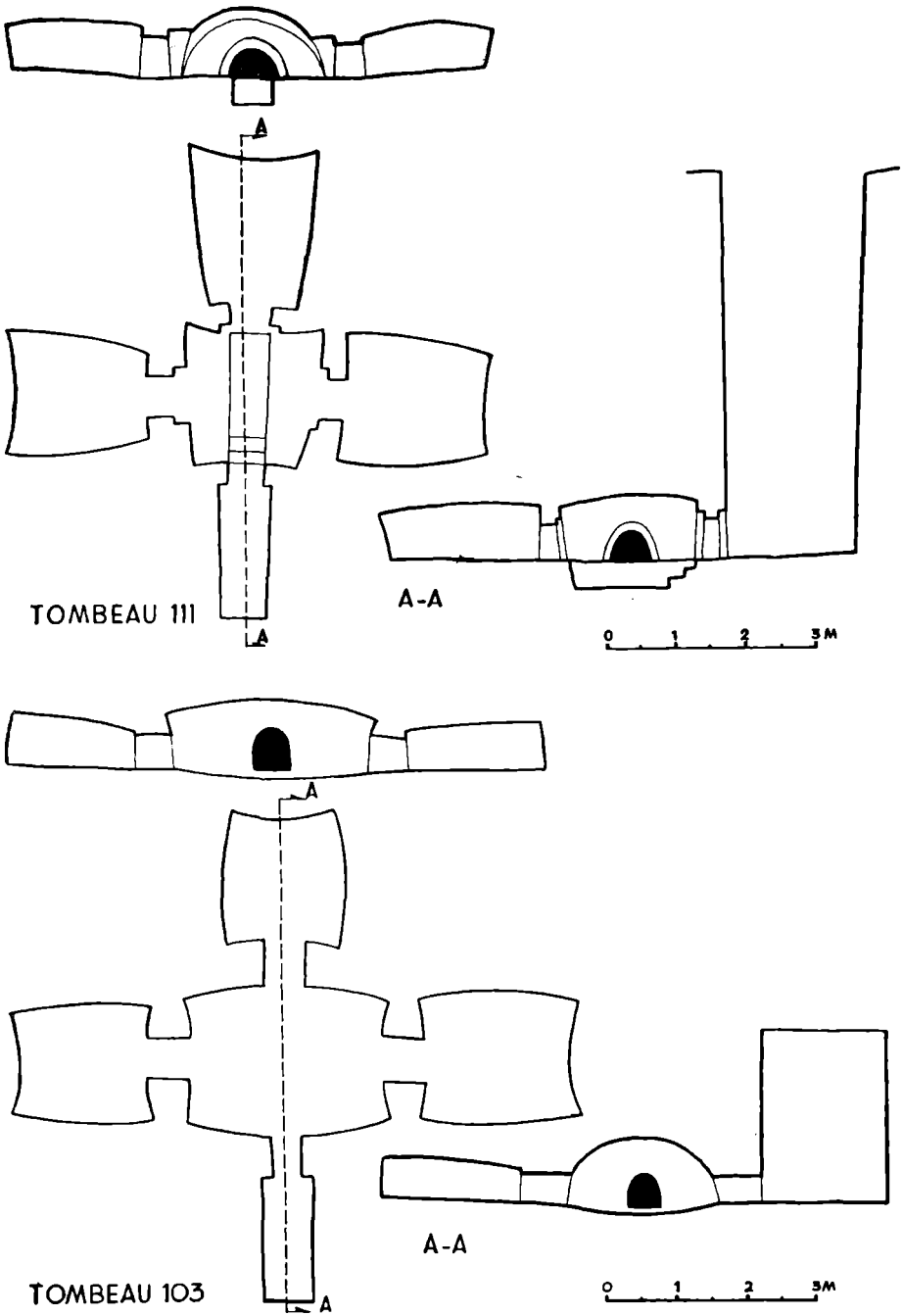


Fig. 4. — Plan des tombes à niches nos 103 et 111

www.cimec.ro

sont d'ordinaire des «puticuli», des fosses communes pour les esclaves[1]. Mais pendant les grandes calamités: guerres, destructions, tremblements de terre, épidémies en masse, etc., il arrivait que les morts fussent inhumés dans des fosses communes, sans le respect du rituel et sans qu'on introduisît dans les tombes les éléments usuels de l'inventaire.

On sait que dans la Scythie mineure les épidémies et les tremblements de terre ont été fréquents au milieu du III^e s. A la même époque se place une autre grande calamité, l'invasion des Goths, qui ont détruit jusqu'aux fondations des cités, des villes et des villages de la Dobroudja.

De telles circonstances constituent, sans doute, une explication parfaitement plausible des inhumations répétées dans les fosses communes. Le fait que, parmi les fosses communes I et II, on a trouvé une tombe (n°. 10) contenant des monnaies de Fulvia Plautilla et d'Alexandre Severus (222—235), corroboré avec cet autre fait, que dans le sarcophage T. 136, contenant 15 squelettes, on a trouvé 15 lampes à mèche du même type et de la même pâte, correctement datées du III^e s., nous permet de localiser les inhumations en masse à cette époque si agitée.

c) *Datation de quelques inventaires funéraires*

Pour obtenir des bases concrètes, permettant de fixer des dates certaines, nous avons choisi, sur le total des 185 points, huit tombes, dont les inventaires offrent des éléments certains, établis avant tout à l'aide des monnaies.

Grâce à ces éléments, nous avons dressé un nombre correspondant de tableaux, où nous avons enregistré les principaux éléments de l'inventaire (céramique, verreries, métaux, parures, etc.).

Chaque analyse présentée de la sorte constitue un élément direct aidant à fixer les dates. Il a été nommé le Critérium A.

Il en est résulté huit tableaux du Critérium A. (v. les tableaux des Critériums A I—A VIII)

CRITÉRIUM A-I, 117—138

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
17	Hadrien 117—138	V,4	V 87461	V,2	II 47290	V,1	II 58025	V,6	55042		
				V,5	II 44177	V,3	II 58026	V,7	55043		

[1] v. Varro, *De ling. lat.*, V, 25.

www.cimec.ro

CRITÉRIUM A-II, 138—161

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
33	Antonin le Pieux 138—161	VI, 2	V 87465	VI, 1	II 47305	VI, 5	II 58039				
				VI, 4	II 47304						
				VI, 3	II 44186						

CRITÉRIUM A-III, 138—161

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
35	Antonin le Pieux 138—161	VII, 4	V 87467	VII, 2	II 47306	VII, 1	II 58040	VII, 3	—		
				VII, 10	II 44187	VII, 5	II 58041				
						VII, 6	II 58042				
						VII, 7	II 58043				
						VII, 8	II 58044				
						VII, 9	II 58045				
						VII, 11	II 58046				

CRITÉRIUM A-IV, 175—180

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
37	Diva Faustina 175—180	VIII, 1	V 87468	VIII, 7	II 47308						

www.cimec.ro

CRITÉRIUM A-V, 222—235

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
9	Fulvia Plautilla	VIII, 5	V 87458	VIII, 2	II 44175	VIII, 8	—	VIII, 6	—	VIII, 3	II 59053
	Alexandre Sévère	VIII, 4	V 87459								

CRITÉRIUM A-VI, 193—211

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
124	Septime Sévère 193—211	IX, 4	V 88018	IX, 3	II 47596	IX, 1	II 58065				
				IX, 2	II 44440						

CRITÉRIUM A-VII, 222—235

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
26	Alexandre Sévère 222—235	X,5	V 87463	X,8	II 47297					X,6	II 59081
				X,1	II 44180					X,2	II 59082
				X,4	II 44181					X,7	II 59083
				X,10	—					X,9	II 59084

www.cimec.ro

CRITÉRIUM A-VIII, 276—282

Nombre des tombes	Monnaies			Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Empereur	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
	Aurélien 270—275	XI, 3	V 87470	XI, 2	II 47310	XII, 1	II 58047	XVI		XIII,1	II 59086
	Probus 276—282	XI, 3	V 87469	XI, 4	II 47309	XII, 2	II 58048			XIII,2	II 59091
						XII, 3	II 58049			XIII 3	II 59093
						XII, 4	II 58064			XIII,4	II 59087
						XII, 5	II 58050			XIII,5	II 59090
38										XIII,6	II 59092
										XIII,7	II 59088
										XIV,1	II 59089
										XV, 1	II 59096
										XV, 2	II 59097
										XV, 3	II 59095
										XI, 1	II 59094

d) *Classification des inventaires qui, en l'absence d'éléments directs, ont été datés par analogie avec les Critériums A I —A VIII*

Pour la classification des tombes sans monnaies, nous avons dressé d'autres tableaux, renfermant les données sur les inventaires qui peuvent être datés par analogie avec les Critériums A I — A VIII. C'est-à-dire que, si un seul objet appartenant à un inventaire peut être daté, il constitue un Critérium B, qui permet de dater toutes les autres pièces du même inventaire. Toutes ces pièces ainsi datées constituent un Critérium C.

A leur tour, les inventaires des Critériums C peuvent servir à dater d'autres pièces et, par conséquent, d'autres inventaires.

Les tableaux contenant les Critériums B et les Critériums C sont au nombre de 5.

(v. ci-joint les tableaux des Critériums B et C).

www.cimec.ro

Nombre des tombes	CRITERIUM B-I, 117–161					
	Éléments des Critériums A, à l'aide desquels nous datons le Critérium B I					
	N° du Critérium A	Années	Pl.	Pl.	Inv.	Années
	I	117–138	V, 2	XVI, 2	II 47291	
	II	138–161	VI, 4	XVI, 2	II 47291	117–161
	III	138–161	VII, 10	XVI, 7	II 44189	
18	I	117–138	V, 7	XVI, 1		

CRITERIUM C-I, daté par le Critérium B I							
Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
		XVI, 3	II 58027	XVI, 6		XVI, 4	II 59059
		XVI, 8	II 58028			XVI, 5	II 59058

Nombre des tombes	CRITERIUM B-II, 175–282					
	Éléments des Critériums A à l'aide desquels nous datons le Critérium B II			Eléments du Critérium B II, datés par analogie avec les Critériums A		
	Nr. du Critérium A	Années	Pl.	Pl.	Inv.	Années
165	IV	175–180	VIII, 7	XVII, 4	II 47607	
	VI	195–211	IX, 3	XVII, 4	II 47607	175–282
	VIII	276–282	XI, 4	XVII, 4	II 47607	

www.cimec.ro

Nombre des tombes	CRITÉRIUM C-II daté par le Critérium B II							
	Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
165	XVII, 2	II 47604	XVII, 10	II 58071			XVII, 5	II 59127
	XVII, 1	II 47605	XVII, 8	II 58072			XVII, 5	II 59128
	XVII, 3	II 47606	XVII, 7	II 58073			XVII, 6	II 59129
	XVII, 11	II 44452						
	XVII, 12	II 44453						
	XVII, 9	II 44454						

Nombre des tombes	CRITÉRIUM B-III, 175–282					
	Éléments des Critériums A à l'aide desquels nous datons le Critérium B III			Eléments du Critérium B III, datés par analogie avec le Critérium A		
	N° du Critérium A	Années	Pl.	Pl.	Inv.	Années
	IV	175–180	VIII, 7	XVIII, 5	II 47598	
	VI	193–211	IX, 3	XVIII, 5	II 47598	175–282
	VIII	276–282	XI, 4	XVIII, 5	II 47598	
128	VI	193–211	IX, 2	XVIII, 4	II 44441	

CRITÉRIUM C-III daté à l'aide du Critérium B III							
Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
XVIII, 3	II 47597	XVIII, 1	II 58069				
		XVIII, 2	II 58070				

www.cimec.ro

Nombre des tombes	CRITÉRIUM B-IV, 175–282					
	Eléments des Critériums A à l'aide desquels nous datons le Critérium B IV			Eléments du Critérium B IV, datés par analogie avec les Critériums A		
	N° du Critérium A	Années	Pl.	Pl.	Inv.	Années
	IV	175–180	VIII, 7	XIX, 3	II 47599	
	VI	193–211	IX, 3	XIX, 3	II 47599	175–282
	VIII	276–282	XI, 4	XIX, 3	II 47599	
127	VI	193–211	IX, 2	XIX, 5	II 44443	

CRITÉRIUM C-IV
daté à l'aide du Critérium B IV

Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
XIX, 6	II 44442	XIX, 4	–	XIX, 2	–		
XIX, 7	II 44444	XIX, 1	–		–		

Nombre des tombes	CRITÉRIUM B-V, 175–282					
	Eléments du Criterium A à l'aide desquels nous datons le Critérium B V			Eléments du Critérium B V, datés par analogie avec les Critériums A		
	N° du Critérium A	Années	Pl.	Pl.	Inv.	Années
	IV	175–180	VIII, 7	XX, 3	II 47601	
	VI	193–211	IX, 3	XX, 3	II 47601	175–282
129	VIII	276–282	XI, 4	XX, 3	II 47601	

CRITÉRIUM C-V
daté à l'aide du Criterium B V

Céramique		Verreries		Métaux		Parures	
Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.	Pl.	Inv.
XX, 1	II 47602						
XX, 2	II 44451						

www.cimec.ro

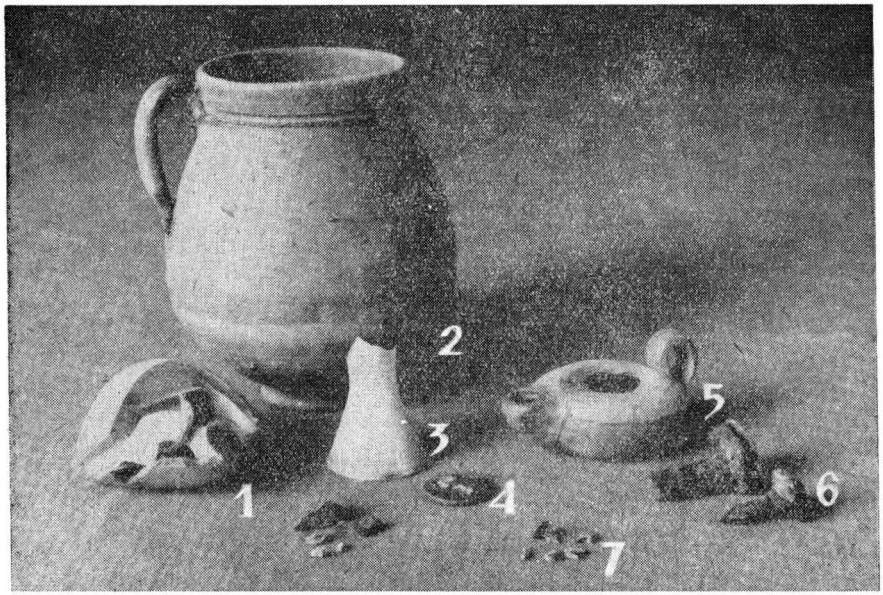


Fig. 5. — Inventaire de la tombe no. 17



Fig. 6. — Inventaire de la tombe no. 33

www.cimec.ro

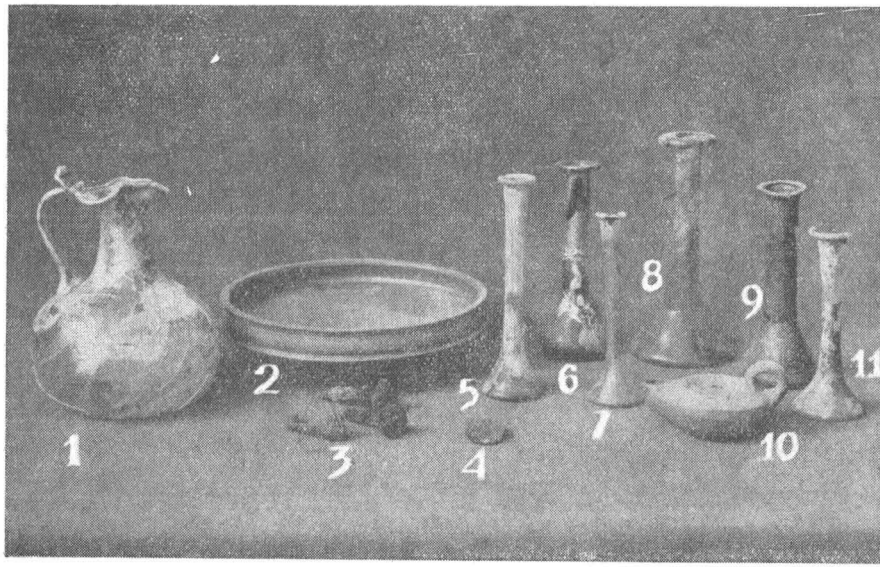


Fig. 7. — Inventaire de la tombe no. 35

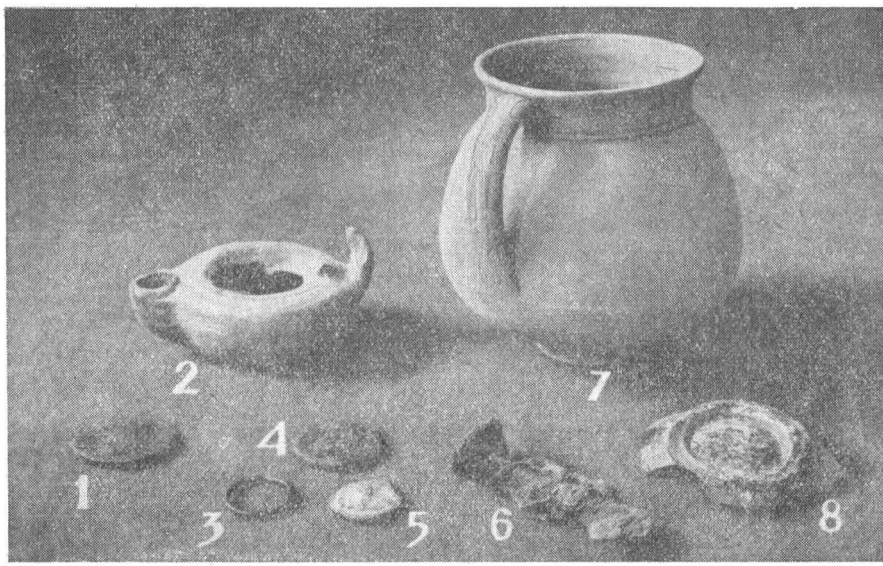


Fig. 8. — Inventaire des tombes nos 37 et 9

www.cimec.ro

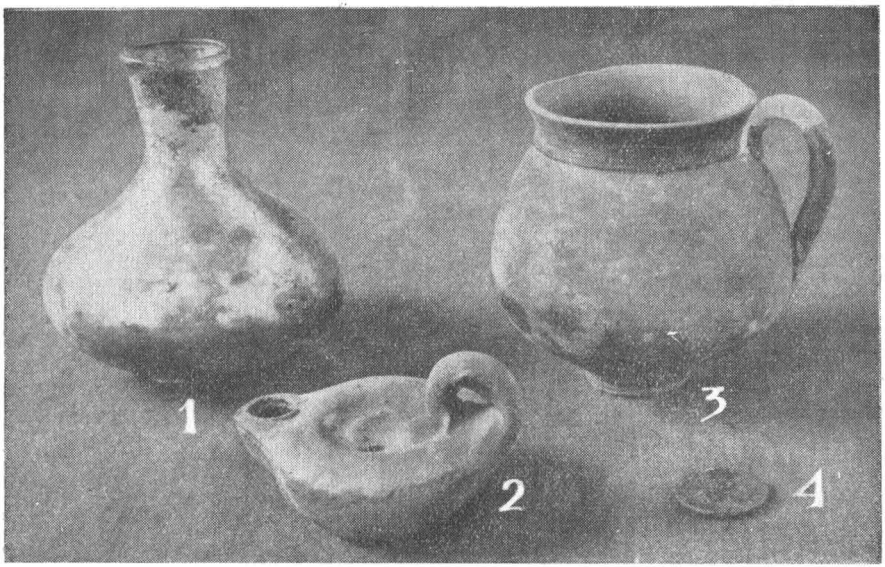


Fig. 9. — Inventaire de la tombe no. 124

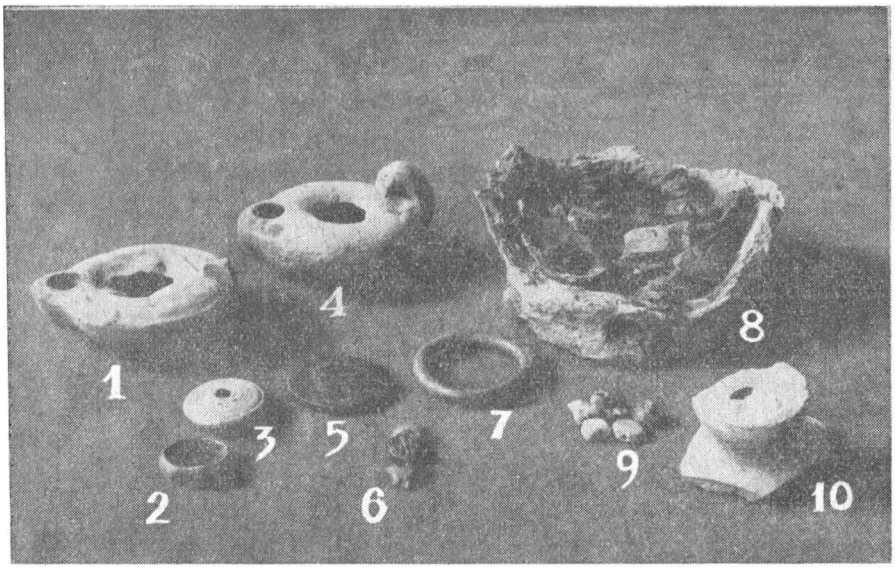


Fig. 10. — Inventaire de la tombe no. 26

www.cimec.ro

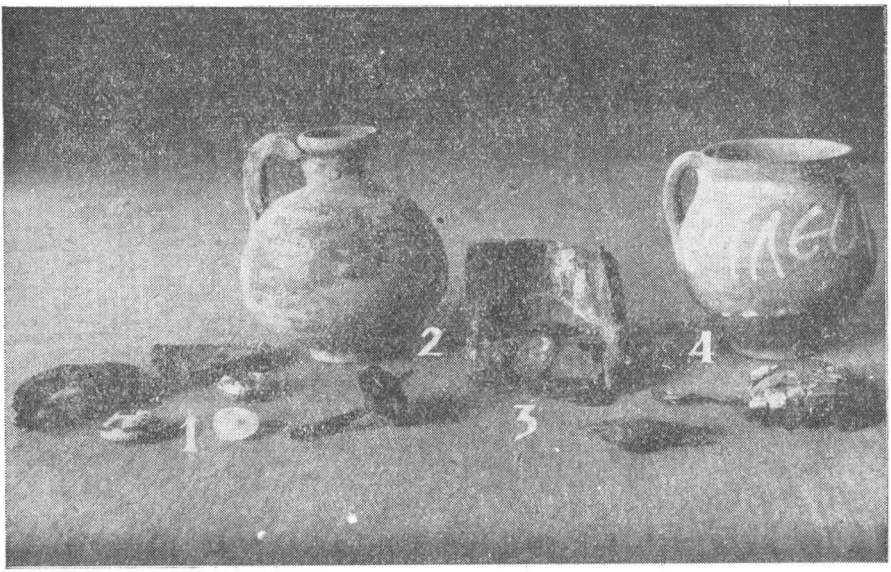


Fig. 11. — Inventaire de la tombe no. 38



Fig. 12. — Inventaire de la tombe no. 38

www.cimec.ro

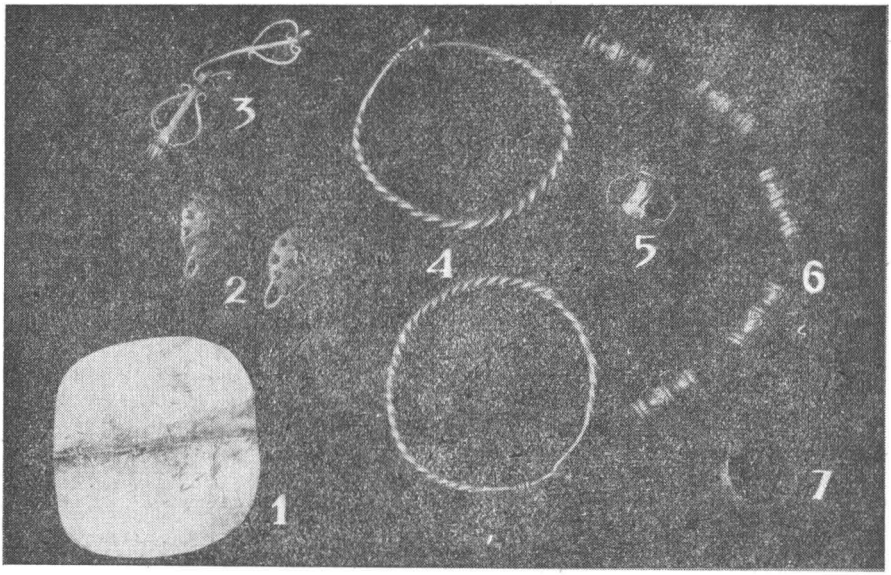


Fig. 13. — Inventaire de la tombe no. 38

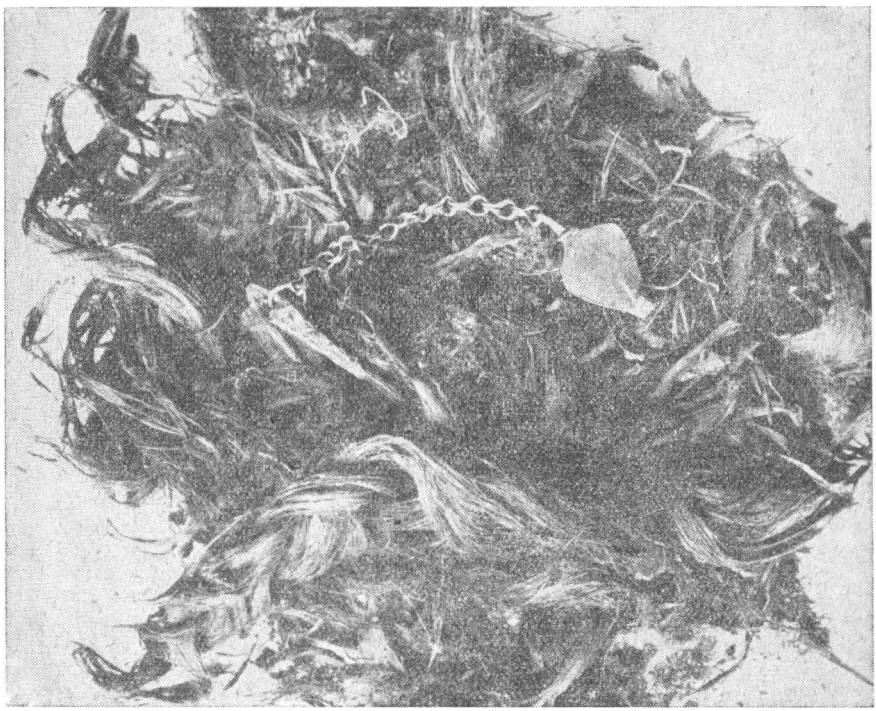


Fig. 14. — Inventaire de la tombe no. 38

www.cimec.ro

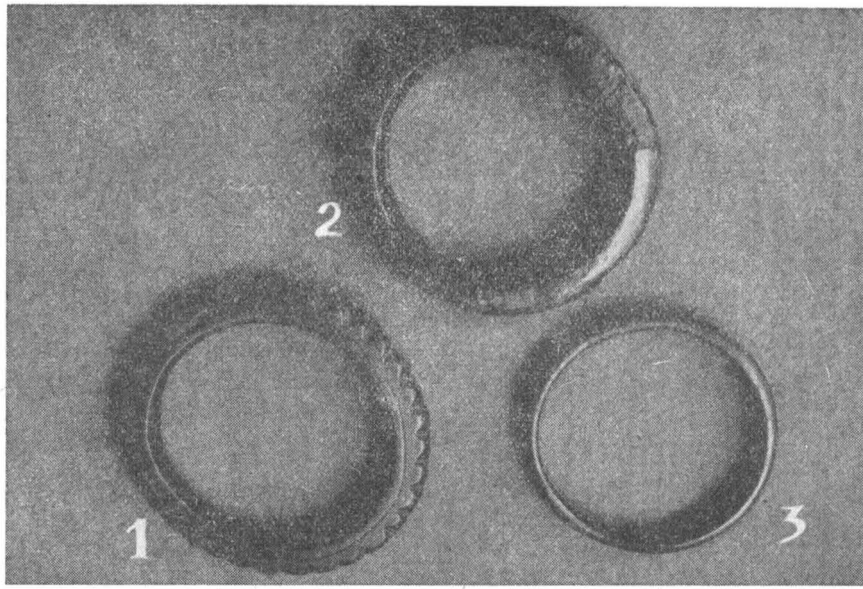


Fig. 15. — Inventaire de la tombe no. 38

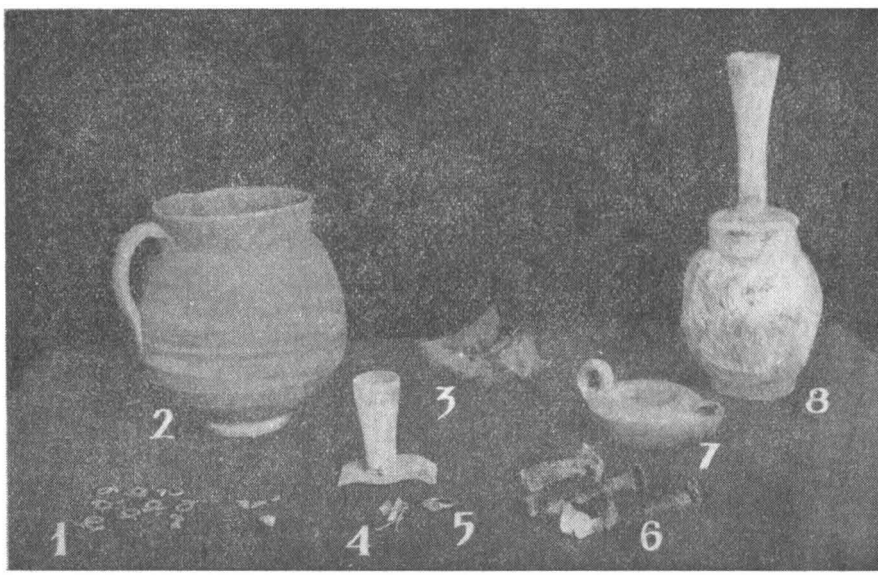


Fig. 16. — Inventaire de la tombe no. 18

www.cimec.ro

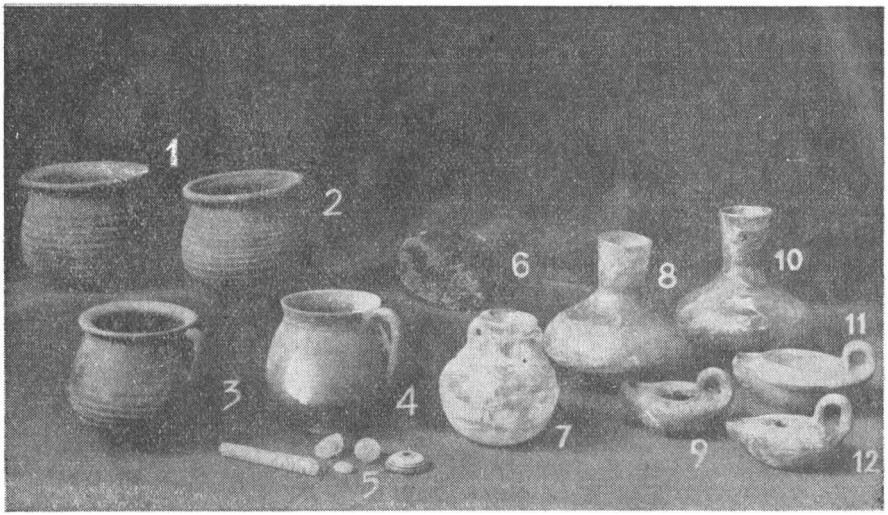


Fig. 17. — Inventaire de la tombe no. 165



Fig. 18. — Inventaire de la tombe no. 128

www.cimec.ro

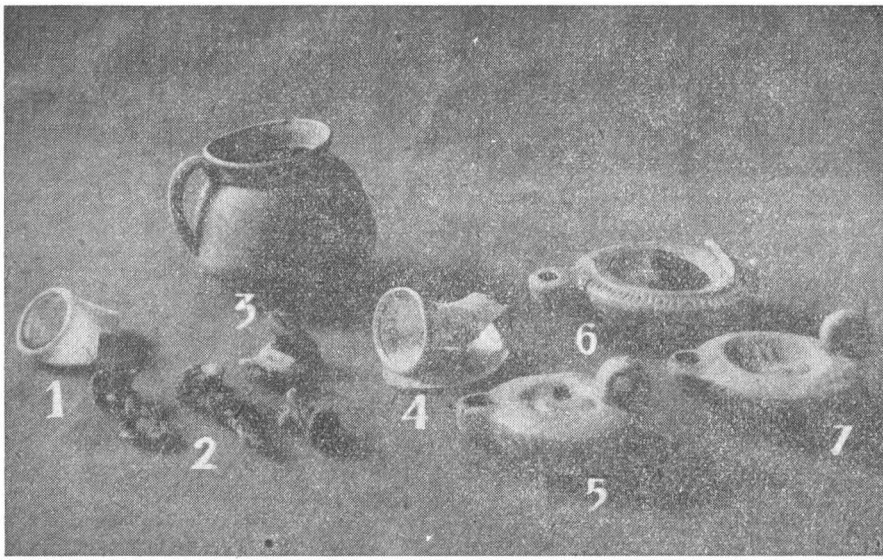


Fig. 19. — Inventaire de la tombe no. 127

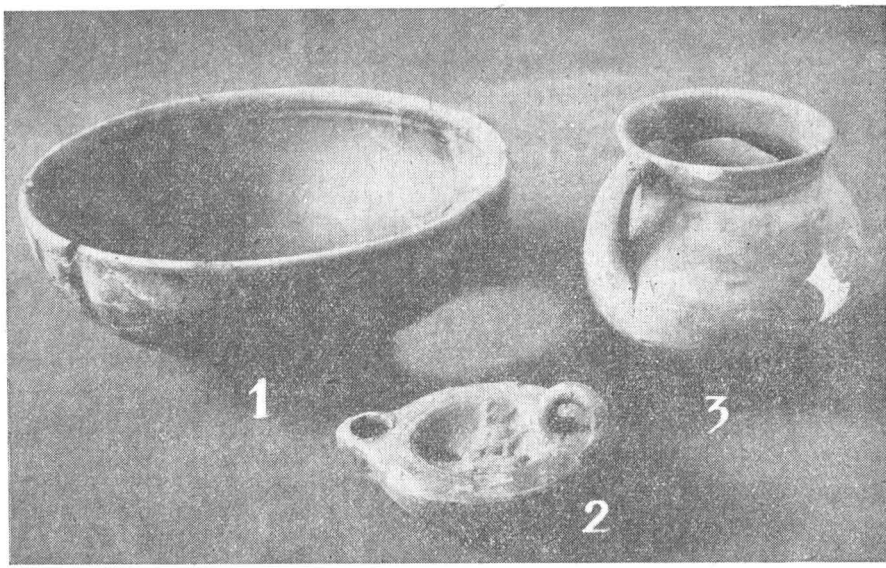


Fig. 20. — Inventaire de la tombe no. 124

www.cimec.ro

*

Nous avons essayé de fixer quelques jalons qui puissent servir comme point de départ pour la datation du matériel céramique, des parures et des verreries des II^e—IV^e siècles sur le territoire qui s'étend entre le Bas Danube et la mer. En l'absence de ces critériums, la typologie et par conséquent la classification et les efforts de dater ces objets sont basés sur des appréciations très approximatives et embrassent des espaces de temps trop vastes.

Nous estimons que les précisions obtenues, quoiqu'encore maigres, pourront toutefois aider à la datation par analogie avec les mêmes types, et élargiront ainsi la sphère des recherches positives.

Les découvertes qui seront faites à l'avenir sur le territoire extramural fourniront sans doute de nouvelles données sur la chronologie et la typologie du matériel, aussi bien que sur l'étendue des nécropoles. Ces données ne sauraient en aucun cas infirmer les constatations faites jusqu'à présent. Bien plus, elles nous permettront de pousser plus loin les recherches sur les Critériums C., pour arriver à préciser l'intervalle de temps pendant lequel des types reconnus se sont maintenus, et l'époque exacte à laquelle est survenue leur altération typologique.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

L'ÉDIFICE À MOSAÏQUE DÉCOUVERT DEVANT LE PORT DE TOMIS

PAR

V. CANARACHE

(Constanța)

Sur le territoire péninsulaire de la ville moderne de Constantza s'élevait autrefois la colonie milésienne de Tomis qui, depuis la fin du VI^e^ siècle av.n.è. se développa progressivement jusqu'à l'époque hellénistique.

La colonie a connu son plein épanouissement pendant les premiers siècles de notre ère, à l'abri de l'extension de l'esclavagisme romain. Pendant la seconde moitié du III^e^ siècle, à la suite de la pénétration des Goths, elle connut une période de déclin. Elle ressuscita au IV^e^ et au V^e^ siècles, sous le signe de la reconstruction patronnée par Constantin, Anastase et Justinien, pour disparaître au VI^e^ siècle et végéter obscurément pendant tout le moyen âge.

On n'a pas effectué naguère de travaux archéologiques systématiques sur le territoire de l'antique Tomis. Les vestiges des éléments monumentaux visibles étaient détruits ou utilisés à l'occasion des travaux nécessités par la modernisation de la ville. Tout ce qui restait de la ville antique a été recouvert par les nouveaux bâtiments, les nivellements, les renivellements, les rues et les boulevards. Mais, si l'on entreprend aujourd'hui une excavation, on trouve partout sur l'étendue de la presqu'île, à faible profondeur, sous les trottoirs et sous l'asphalte des rues, des traces massives de la dernière couche de civilisation byzantine. Si l'on va un peu plus en profondeur, on trouve les couches appartenant à l'époque gréco-romaine et hellénistique, et même celles datant de la plus ancienne phase d'existence de Tomis, c'est-à-dire du VI^e^ siècle avant notre ère.

Le collectif de recherches du Musée Régional de la Dobroudja a entrepris pendant ces trois dernières années des travaux qui ont mené à la découverte de plusieurs éléments concernant la structure de la Tomis antique. Profitant des massifs travaux édilitaires actuellement en cours, et bénéficiant de l'aide des ouvriers des chantiers et des organisations des jeunesses, le collectif a pu mener à bien la mission que lui avait confiée le Comité Régional du Parti Ouvrier Roumain et les organes d'État, sauvant ainsi de la disparition et mettant en valeur les monuments historiques de la ville de Constantza.

www.cimec.ro

Les résultats de ces recherches, consignés dans des comptes rendus adressés à l'Institut d'archéologie de l'Académie de la République Populaire Roumaine seront bientôt publiés.

Jusqu'ici, les recherches ont mis au jour cinq nécropoles et plus de la moitié de la muraille de la cité, avec ses trois portes et huit tours. Elles ont permis en même temps d'établir la date de construction de ce mur. En outre, on a mis au jour l'enceinte de la ville, son orientation, l'Acropole, le quartier des ateliers d'artisans, le port et — tout dernièrement — le grand centre commercial — le marché de la ville — relié directement aux quais du port antique.

C'est cette dernière découverte qui fera l'objet du présent compte rendu.

★

L'automne 1959, les ouvriers qui creusaient la falaise sud-ouest de la ville, en vue de la construction d'un grand bâtiment et pour percer un nouveau boulevard, rencontrèrent un épais mur antique. Ayant découvert, à une profondeur de 5,50 m par rapport au niveau actuel du sol, un fragment de mosaïque multicolore, en étroit rapport avec ces murailles, ils en informèrent tout de suite le Musée Régional. L'activité du chantier fut provisoirement suspendue et on organisa immédiatement des sondages de plus grande envergure, le premier le long des murs, le second transversalement.

Se rendant compte de l'importance de la découverte, le bureau régional du Parti Ouvrier Roumain et les organes supérieurs d'État ont suspendu complètement les travaux édilitaires et nous ont chargés de dégager systématiquement et complètement le complexe archéologique en question, selon des méthodes scientifiques. Munis de l'autorisation de l'Institut d'archéologie de l'Académie de la République Populaire Roumaine, nous avons pris la responsabilité du chantier archéologique Mosaïque de Tomis, tout le collectif scientifique et technique du Musée Régional ayant été entraîné dans cette action. A la suite des efforts faits pendant l'automne 1959, au printemps et l'été de l'année 1960, nous avons réussi à dégager une surface de terrain d'environ 5.000 mètres carrés, à une profondeur d'environ 20 m, à l'intérieur de laquelle nous avons mis au jour un complexe monumental à mosaïque, construit sur trois terrasses superposées et orienté en direction du port antique.

La première terrasse est située au niveau actuel de la rue Ovide, où nous avons supris un canal d'égout et plusieurs pieds de murs adjacents. Le talus de la terrasse est bordé et soutenu par un mur épais, qui forme un parapet d'appui. Ce mur, consolidé par des pilastres, descend d'environ 6 m et se termine par une plinthe en marbre, à partir de laquelle s'étend un pavement horizontal en mosaïque. Ce pavement constitue la seconde terrasse, située en partie sur du lœss et en partie sur une rangée de voûtes en briques, à neuf mètres sous le niveau de la mosaïque. Au pied des voûtes se trouvent des entrées et des pavages, qui prouvent l'existence d'une troisième terrasse, située environ trente mètres des quais, et à cinq mètres seulement au-dessus du niveau de la mer.

L'édifice, dans la mesure où il a été découvert jusqu'à présent, couvre, le long de la falaise, une longueur d'environ 100 mètres et une largeur de 30—35 mètres. Les fouilles ont été limitées sur la seconde et la troisième terrasse, celles de la terrasse supérieure ayant été remises à plus tard, pour éviter d'endommager gravement certains bâtiments et des rues de la ville actuelle.

www.cimec.ro

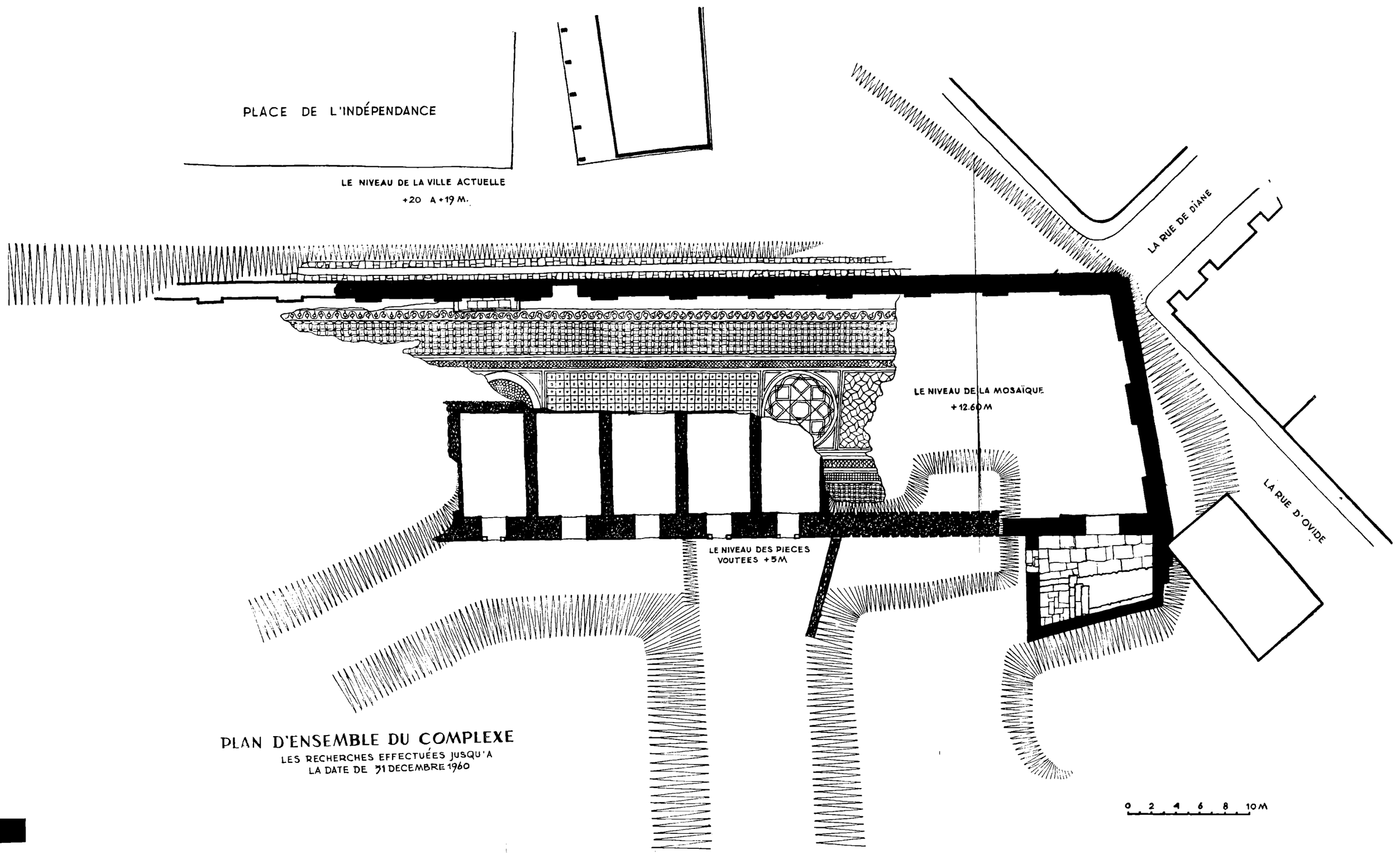


Fig. 1. Plan d'ensemble du complexe; état des travaux à la date de 1er janvier 1960.

www.cimec.ro

Les fouilles nous ont permis de surprendre vers le sud-est des marches de pierre et une chambre à trois entrées. Celle-ci, reliée au terre-plein de la mosaïque, est pavée de dalles de pierre.

Sur la troisième terrasse nous avons pu déterminer trois niveaux de vie et un nombre égal de reconstructions.

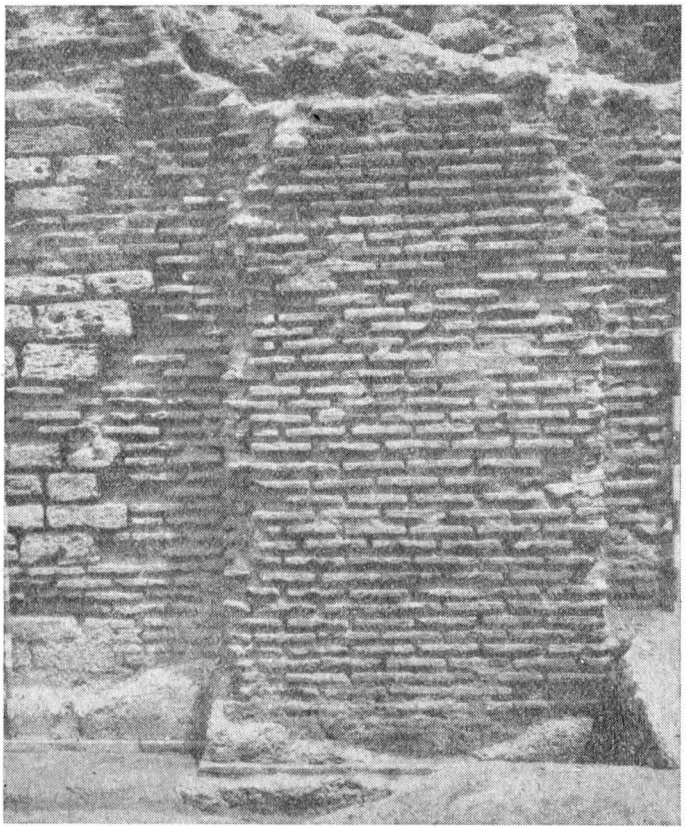


Fig. 2. — Fragment du mur à pilastres.

Le système constructif superficiel et son entière substruction ont pu être poursuivis sur toute l'étendue du complexe.

Le matériel récolté prouve que les murs qui limitent la mosaïque étaient entièrement revêtus de marbre multicolore. Le plaquage est en grande partie sculpté et combiné avec de splendides chapiteaux corinthiens, étroitement sectionnés. D'après les traces qui en restent, cette terrasse (au tapis de mosaïque) a une longueur de 70 m et une largeur de 18—45 m. Elle consiste en une salle rectangulaire, dont on a déterminé trois côtés, le quatrième (celui du nord-ouest) ne l'ayant pas encore été. Toute cette salle est limitée par un mur haut de 5,40 m et épais de 1,50 m et

www.cimec.ro

qui épouse le rythme des pilastres. Au niveau de ces pilastres, l'épaisseur du mur atteint 1,86 m. La largeur des pilastres est de 2,20 m, l'espace ou les champs qui les séparent étant de 4,40 m. Le mur, orienté vers le nord-est, a été dégagé sur une longueur qui équivaut à onze pilastres et dix champs.

Du niveau de l'onzième pilastre part, sous la rue Ovide, un mur transversal, comprenant deux champs égaux et trois pilastres de largeur inégale. A l'extrémité sud du mur apparaît une chambre dépassant de 50 cm le niveau du pavement, pourvue de trois issues, qui n'ont pas encore été examinées. La pièce est pavée de dalles de pierre. De ce point, parallèlement au mur principal de l'enceinte et se dirigeant vers le nord-ouest, se dégage un autre mur, d'une profondeur de 2,17 m et qui, à première vue, paraît clore l'enceinte. Mais au bout de 4 m environ, disparaissant de la superficie de la terrasse, il descend brusquement à peu près de 9 m, et se dirige vers le nord-ouest, à une distance de 19 m du mur à pilastres, pour se perdre dans les talus encore inexplorés et sur une longueur encore indéterminée.

Les murs sont construits alternativement de briques et de pierre calcaire liés par un mortier rose, mêlé de débris de briques. Les dimensions des briques utilisées sont de 35 cm de longueur, 35 cm de largeur et 4 cm d'épaisseur. Des bandes comprenant quatre rangées de briques et alternant avec des rangées de pierre de 58—70 cm forment quatre assises presque égales. La pierre extérieure est façonnée sur quatre de ses faces; la face intérieure reste irrégulière, en blocage.

Les pilastres sont construits intégralement en briques. La dernière rangée de briques, au-dessus des fondations, est évasée et constitue une berme, sur laquelle reposent les plinthes de marbre, au pied des murs.

Les fondations sont asymétriques. La berme des fondations du mur nord-est avance vers l'intérieur de l'enceinte de 1,42 m, différant en cela du mur sud-ouest, dont les fondations avancent également vers l'intérieur, mais seulement de 68—70 cm. Les sondages se sont heurtés à une fondation de 1,50 m au mur nord-est, et de 2 m au mur oblique du sud. Au mur du sud-est, la profondeur des fondations varie, selon la nature du terrain et la structure de l'édifice.

Le long des substructions apparaît une rangée de canaux verticaux, de 18 sur 10 cm et dont les intervalles varient de 1 m à 2,10 m. Quelques-uns de ces canaux correspondent horizontalement à un système de canaux-drainage, à section rectangulaire.

Le mortier des substructions est discontinu, présentant des intervalles libres pour le drain.

Le pavement de l'enceinte est recouvert d'un tapis en mosaïque, mis au jour jusqu'à présent sur une longueur de 48—50 m et sur une largeur de 17 m.

Le côté latéral du nord-ouest n'a pas encore été complètement fouillé; quant au côté latéral du sud-est, il a été complètement détruit, dès l'antiquité, sur une large étendue. Une grande partie du côté sud-ouest s'est écroulée en même temps que les voûtes sur lesquelles elle reposait; il en sera question plus loin.

Les motifs de la mosaïque sont riches et variés. Le long du tapis, de ses deux côtés, deux larges bordures occupent, à elles seules, 2/3 de toute sa largeur. Ces bordures sont formées de toute une série de motifs décoratifs spécifiques qu'on rencontre aussi au milieu du tapis. La composition d'ensemble permet de conclure que les mêmes bordures, avec les mêmes motifs, étaient répétées sur les petits côtés.

www.cimec.ro

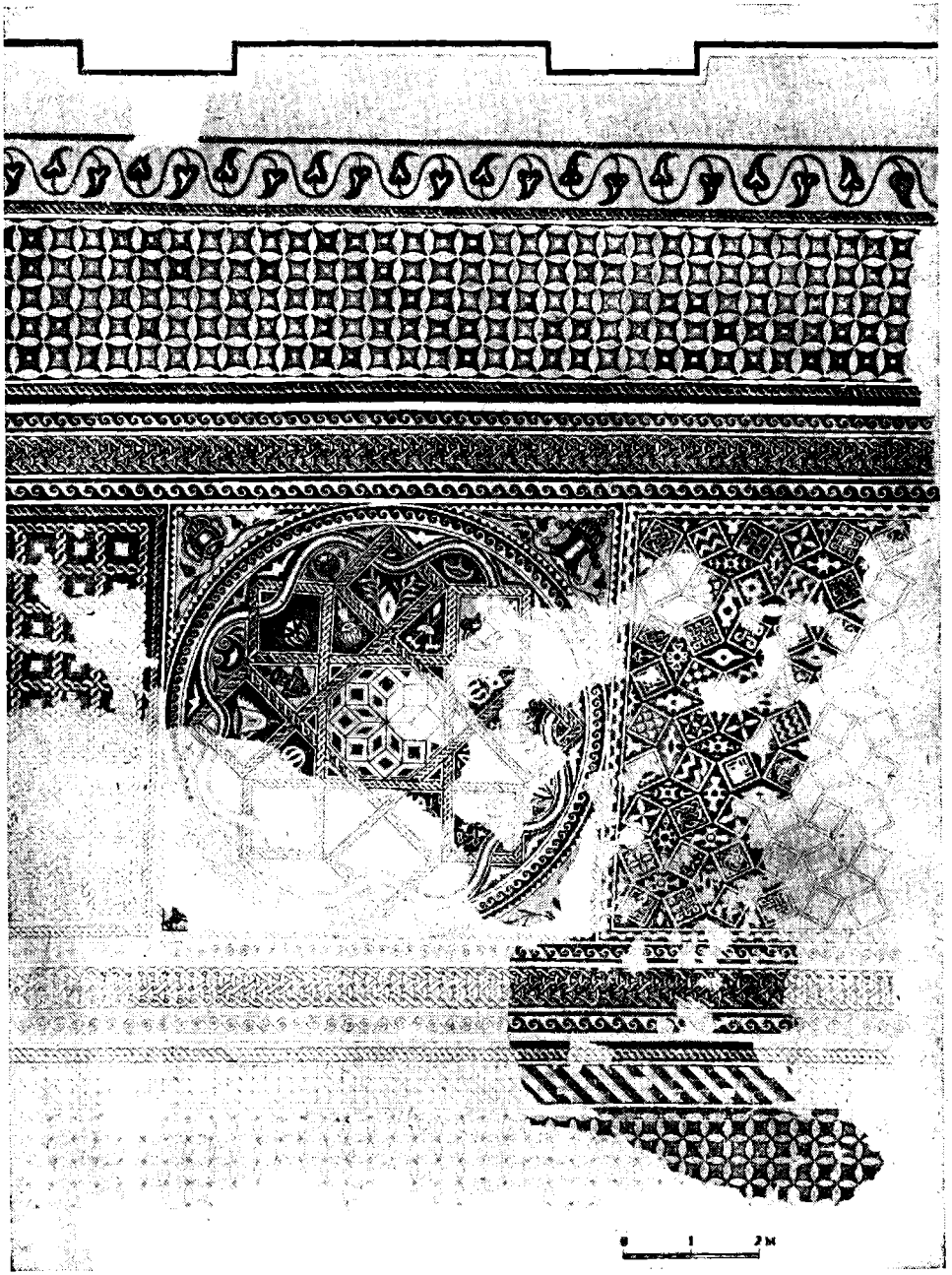


Fig. 3. — Le tapis à mosaïque, du côté où il est conservé sur sa plus grande largeur. On distingue les bordures, le cercle à figures et les champs latéraux.

www.cimec.ro

Les éléments décoratifs se ressemblent, sans être identiques. Ils diffèrent moins vers la partie centrale, les différences s'accentuant vers les extrémités. En allant du centre vers la périphérie, on rencontre:

La triple corde (largeur 58—60 cm) bordée des deux côtés par des bordures plus minces, composées de *vagues stylisées* (largeur 22—25 cm).

La bande de *cercles intersectés* pourrait, par ses dimensions et sa facture, être considérée comme le champ de la mosaïque, mais sa disposition, rapportée au tapis

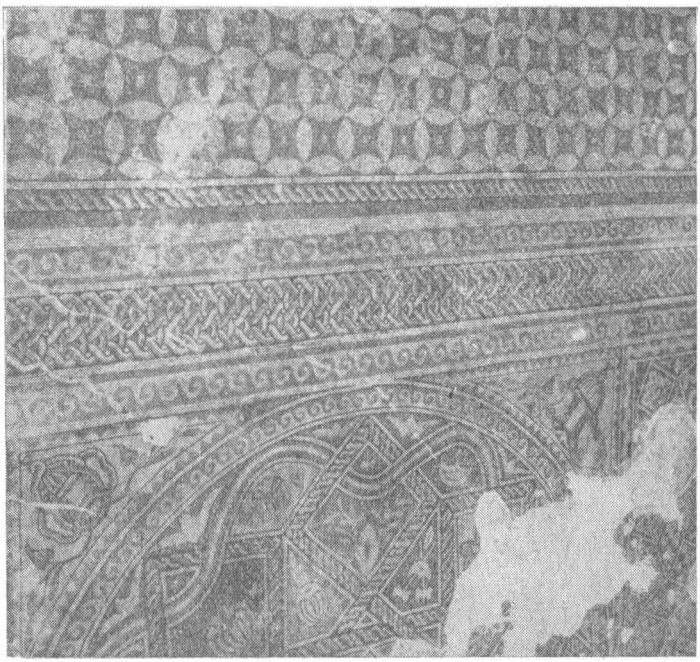


Fig. 4. — Bandes de la bordure et fragment du cercle à figures.

entier, montre qu'elle aussi joue le rôle d'une bordure. Cette bande est limitée à son tour par deux minces bordures — *une corde tressée à une seule maille* (largeur 18—20 cm). La bande présente une différence entre les bordures du nord-est et celles du sud-ouest:

Le bouquet du sud-ouest renferme une bande totalisant à peine 1,55 m, composée de quatre cercles intersectés, à petit diamètre, leurs centres n'étant pas marqués. Près du paquet de cercles sud-ouest et vers le centre de la mosaïque, on trouve une bande décorée de motifs rectangulaires. Elle ne se retrouve pas dans l'ornementation périphérique du côté nord-est. En largeur, elle est égale à la différence de largeur entre le paquet de cercles nord-est el le paquet de cercles sud-ouest.

A la périphérie, le bouquet nord-est se termine par une bande composée d'une tige ondulée, garnie de lierre (largeur 0,82—0,97 m).

Le tapis se prolonge jusqu'à la limite extérieure des pilastres du mur nord-est, par un large espace de 0,55—1 m, sans décoration.

www.cimec.ro



Fig. 5. — Motifs de la bordure du tapis à mosaïque. Méandres et feuilles de lierre.

www.cimec.ro

Une comparaison entre la largeur de 17,20 m du tapis de la mosaïque existante et la largeur de 17,46 m de la terrasse supérieure (à la considérer depuis les plinthes de marbre en face des pilastres) conduit à la constatation que la largeur de la mosaïque reste inconnue sauf sur un fragment de 25—35 cm. Cette constatation élimine la supposition qu'il pourrait exister une dernière bordure (la tige aux feuilles de lierre) dans le bouquet du sud-ouest. D'ailleurs, on n'a pas trouvé pour le moment des fragments de mosaïque susceptibles d'attester l'existence de la tige aux feuilles de lierre dans les bordures du sud-ouest. Cette asymétrie, conjuguée avec l'existence d'une pente générale du tapis venant de la direction sud-est et inclinée de 1%, de même que sa forme générale allongée, font penser à un couloir-galerie ou à un perron et éliminent l'idée de salle, une salle étant beaucoup plus exigeante au point de vue de la symétrie, tant verticale que horizontale.

Le milieu du tapis se compose de deux cercles, inscrits chacun dans un carré, et trois champs rectangulaires, dont nous ne connaissons pour le moment que deux, le troisième (celui du nord-ouest) n'étant pas encore déterminé.

Le cercle du carré sud renferme un réseau géométrique constitué de lignes droites et courbes, qui déterminent une série de figures régulières: carrés, losanges, secteurs de cercles et, au centre, un octogone régulier.

L'intérieur de ces figures géométriques présente divers motifs décoratifs, formés d'éléments végétaux stylisés, de vases et de coupes, d'armes (boucliers, haches, etc.) et d'éléments géométriques.

Le cercle du carré nord se compose d'une série d'anneaux concentriques, à écailles qui décroissent verse le centre et qui sont disposées en cercles concentriques. Les fragments existants nous indiquent dix de ces cercles. Le rythme de décroissance des écailles prouve l'existence de 11 ou tout au plus 12 anneaux concentriques à écailles, laissant au centre un cercle inconnu.

Des coins du carré, un seul a été conservé comme motif décoratif, et il est parfaitement semblable au cercle du sud.

Le champ sud-est est composé d'une alternance régulière de carrés et de losanges. Les losanges renferment une grande diversité de motifs décoratifs, l'élément géométrique prédominant nettement.

Les carrés renferment des motifs encore plus compliqués. Par endroit c'est la ligne courbe, de deux couleurs seulement (blancs et rouge, avec des nuances jaunes). Tous les motifs du champs sont parfaitement symétriques par rapport à deux axes.

Le champ du milieu se compose d'un réseau rectangulaire ayant l'aspect d'une bordure décorative *(corde retordue)*. Toutes les cases résultant des torsions sont remplies de la même manière, c'est-à-dire à l'aide d'une succession concentrique de pierres de trois couleurs. De toutes les cases qui subsistent, une seule fait exception, son centre étant occupé par un motif analogue aux losanges du champ sud-est.

La mosaïque est entièrement composé de pierre de cinq couleurs; blanc, rouge, noir, crême, jaune. Le matériel dont elle est composée est constitué uniquement de pierre naturelle. Le blanc est fourni par le marbre, tandis que le reste provient des pierres qu'on trouve dans les carrières de Dobroudja (Zebil, Tulcea, Isaccea, Măcin). A l'exception du noir, les quatre autres couleurs présentent une série de nuances et d'intensité variées, qui sont dues à la structure même de la pierre. La diversité des nuances est accentuée spécialement par le rouge et le jaune; remarquons

www.cimec.ro

que ces deux dernières couleurs, très rapprochées comme intensité, se fondent quand elles sont juxtaposées, ce qui leur assure des nuances polichromiques très délicates.

Les dimensions horizontales des pierres varient de 35 à 40 mm (limite maximum) et de 8 à 10 mm (limite minimum). Ces dimensions vont en diminuant vers l'axe longitudinal du tapis, au fur et à mesure que les motifs décoratifs s'amplifient et s'enrichissent.

La troisième dimension, c'est-à-dire la profondeur, varie avec les dimensions horizontales.

Les pierres sont disposées en carrés, rectangles, trapèzes et triangles. Elles sont couchées sur un lit de mortier d'environ 10 cm (chaux et débris de céramique). Le lit est posé à son tour sur une épaisse couche d'argile jaune-rougeâtre, dense et suffisamment élastique. Cette couche apparaît aussi à l'endroit où le tapis est posé sur des arceaux de briques. Le restant du mortier varie selon la dimension des pierres (1—5 mm).

Si l'on essaye de déterminer les limites du tapis dans sa direction longitudinale, d'après les restes actuels et l'analyse de la composition d'ensemble, le tapis devait avoir une longueur de 78—80 m (l'aire étant d'environ 1 500—1 600 mètres carrés), à savoir:

trois rectangles centraux
$3 \times 17{,}75 = 53{,}25$
deux carrés à cercles inscrits tangents
$2 \times 6{,}20 = 12{,}40$
deux bouquets de bordures
$2 \times 5{,}80 = 11{,}60$

77,26 m.

La troisième et dernière terrasse se trouve à 15 m au-dessus du niveau de la première et à 9 m au-dessous du niveau de la terrasse à mosaïque. Elle est pourvue d'une rangée de pièces voûtées, hautes de 8,30 m et larges de 5,30 m. Le système de construction, aussi bien que le matériel employé, sont les mêmes que ceux du mur d'enceinte de la seconde terrasse, d'où il résulte que les deux terrasses ont été construites en même temps. Il ne saurait en être autrement, car la moitié de la largeur de la seconde terrasse (celle renfermant la mosaïque) s'appuie sur les voûtes, en faisant corps commun avec elles.

De ces pièces voûtées, deux seulement ont été dégagées jusqu'à présent. La troisième est en cours de dégagement, quatre autres, dont le contour est bien mis en relief, le seront bientôt aussi.

Les traces laissées dans les parois et dans le tympan de la voûte no. 1 par des poutres font penser qu'il devait y avoir un plafond qui divisait toutes les pièces en deux compartiments superposés. Aujourd'hui toute la rangée des pièces voûtées est effondrée, l'écroulement ayant entraîné une grande partie du pavement de mosaïque soutenu par les voûtes.

★

www.cimec.ro



Fig. 6. — Figures du cercle central.

www.cimec.ro

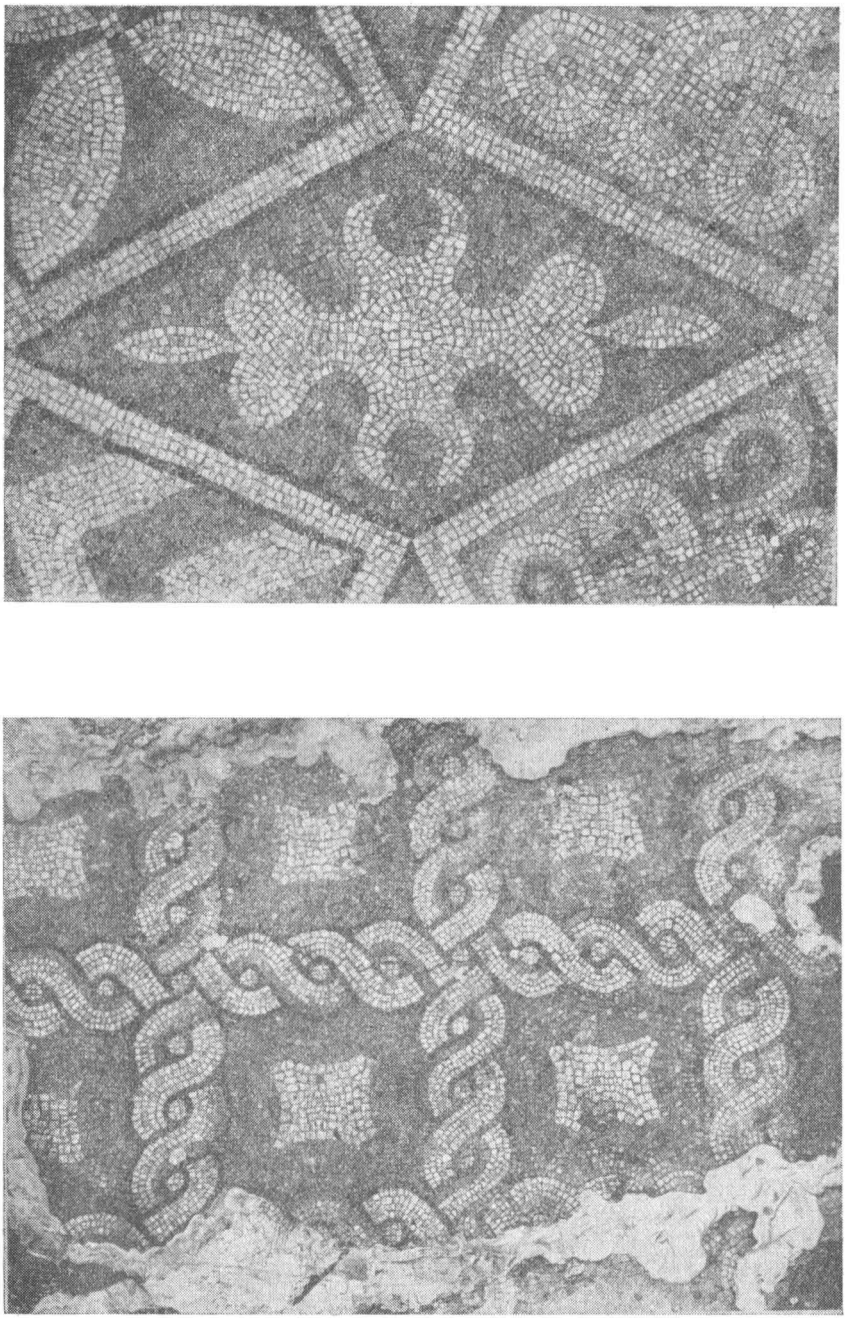


Fig. 7. — Détails des champs voisins du cercle décoré de figures.

www.cimec.ro

De la description qui précède, ainsi que de diverses autres observations recueillies au cours des fouilles, quelques conclusions s'imposent:

Le complexe était situé sur trois terrasses qui communiquaient entre elles et qui avaient un accès direct et immédiat au port.

Les pièces voûtées de la troisième terrasse servaient de magasins et d'entrepôts de marchandises.

Le perron, le pavage, les bouches d'égout, les entrées au seuil de passage, les murs de délimitation, tout prouve qu'une vie intense et active se déroulait en cet endroit.

Sur toute l'étendue de la mosaïque nous n'avons pas trouvé un seul pilastre intérieur qui aurait pu soutenir un toit. Le mur extérieur faisant face au port et

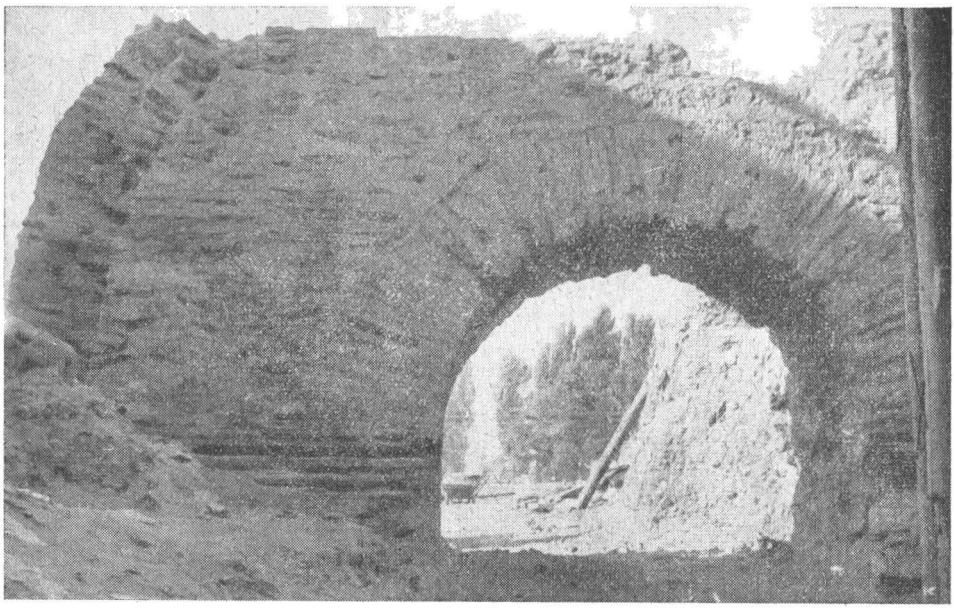


Fig. 8. — Entrée de l'une des pièces voûtées

renfermant les arcades des magasins ne présente rien non plus qui puisse montrer qu'il fût élevé au-dessus du niveau de la mosaïque, pour supporter un toit. D'autant moins peut-il être question de pilastres latéraux. D'ailleurs, la faible résistance de ces murs, qui n'ont que 2,10 m de profondeur, n'aurait permis ni de les exhausser à 15 m du perron de la troisième terrasse, ni de leur faire supporter un toit même avec des fermes de bois. Sur toute l'étendue de la mosaïque il n'y a pas la moindre trace de colonnes, bases, chapiteaux, poutres ou autres matériaux de construction destinés à des voûtes quelconques. D'autre part, l'inclinaison de 0,5% vers la troisième terrasse que présente la terrasse à mosaïque, de même que le lit d'argile isolateur, posé sous le mortier de la mosaïque, sont des indications supplémentaires qui prouvent que nous n'avons pas à faire à une salle close, mais à un immense perron découvert.

www.cimec.ro

Ajoutons qu'on a dégagé — semble-t-il — , au niveau de la deuxième terrasse, les murs d'une basilique commerciale et peut-être d'autres pièces qu'on trouve d'habitude dans un complexe du genre de celui-ci.

Sur le linteau de la porte monumentale de la voûte no. 1 on lit ΕΡΜΕΟΣ. C'est un indice qu'une vie commerciale organisée se déroulait en cet endroit. Je ne crois pas me tromper en affirmant que nous nous trouvons dans l'agora de Tomis, même si le nom d'Hermès n'indique pas ici le dieu du commerce, mais celui de quelque négociant, du propriétaire du magasin. Il est vrai que l'agora était située d'habitude au centre des villes. Pourtant, d'après les données que nous possédons, nous pouvons supposer que l'Acropole de notre ville devait se trouver sur la falaise du sud, exactement dans l'espace où nous trouvons les traces des constructions les plus massives. Dans le cas de Tomis, où le territoire de la presqu'île était si limité, et où les navires qui entraient dans le port avançaient jusqu'à quelques dizaines de mètres du centre de la ville, il est possible que le port fût incorporé à la ville proprement dite et que l'agora fût incluse dans l'Acropole.

Si l'on veut toutefois garder le nom d'agora pour les marchés de vente et d'achat en détail, placés au centre des villes, on devra trouver un autre nom pour notre complexe, soit OIKOS de type alexandrin, soit Bourse commerciale pour les grandes transactions, ou encore Basilique commerciale, aux larges annexes. En tout cas nous nous trouvons au cœur même de la vie commerciale de la ville. Un centre d'affaires de l'importance que paraît avoir eue Tomis, un centre édilitaire arrivé à un si haut point de développement comme le prouve l'ampleur de la technique du système de notre construction, la valeur même de l'immense mosaïque et les larges superficies des murs plaqués de marbre sculpté, l'aménagement des trois terrasses reliées au port, tout nous donne le droit de conclure que Tomis était à cette époque une ville opulente.

D'ailleurs, le trafic commercial est attesté aussi par la multitude des émissions monétaires tomitaines qui sont mentionnées à Tomis à l'époque impériale, au moins cent ans plus tôt qu'à Histria et qu'à Callatis.

Découlant de cet épanouissement économique, il est sûr que la vie sociale a dû connaître de multiples formes de développement. En même temps, l'exploitation de type esclavagiste des forces du travail était arrivée à son point culminant, car l'ampleur des travaux édilitaires réclamait une main d'œuvre de plus en plus nombreuse.

Un examen attentif de la composition et de la technique de la mosaïque et de ses motifs ornementaux, ses proportions exceptionnelles et certaines considérations d'ordre historique nous incitent à dater le complexe vers la fin du II^e^ ou le milieu du III^e^ siècle de notre ère.

Les analogies que nous avons pu déterminer jusqu'à présent et spécialement celles avec les mosaïques des régions romaines du Rhin et de la Pannonie, datées avec précision, nous encouragent en ce sens.

Mais c'est là une date provisoire, en attendant d'obtenir des indications plus précises permettant une analyse plus profonde des éléments archéologiques. Nous ne serons nullement surpris si de plus amples recherches ramenaient au jour des éléments nouveaux et catégoriques qui pourraient nous conduire jusqu'au temps de Dioclétien et Constantin, époque à laquelle les motifs décoratifs et le schéma du tapis de mosaïque pouvaient se maintenir.

www.cimec.ro

On a même trouvé une monnaie de Dioclétien. Mais elle a été découverte entre le pavage initial de la voûte no 1 et un pavage improvisé à l'occasion d'une transformation faite à une époque tardive (pour élever d'environ 70 cm le niveau d'habitat). Elle ne prouve donc pas encore que l'édifice remonte à cette époque. Les nombreuses monnaies de l'époque des Constantins, trouvées entre le second et le troisième niveau, identifié devant les voûtes, indiqueraient une nouvelle transformation, mais elles ne sont pas non plus suffisantes pour dater le monument.

Si l'on se décide tout de même pour Dioclétien ou Constantin, il faudra trouver une explication historique, sociale et économique pour justifier la stabilité et la grandeur de tels édifices: les provinces romaines, malgré tous les efforts de reconstruction faits par ces empereurs, pouvaient-elles avoir à cette époque tardive un tel potentiel?

Notre carnet de fouilles contient d'autres observations qui nous conduisent à établir que, avant l'écroulement des pièces voûtées (au moins sur le fronton des magasins de la troisième terrasse) il existait trois niveaux différents. Cet écroulement, à en juger d'après les matériaux qui remplissent l'excavation, a dû se produire entre le quatrième et le cinquième siècle. La catastrophe ne peut être attribuée qu'à un tremblement de terre, conjugué avec le glissement de toute la falaise vers le port.

*

La découverte de ce complexe nous permet pour la première fois de nous rendre compte des proportions insoupçonnées de l'antique Tomis et du stade économique et social avancé auquel la ville était arrivée aux premiers siècles de notre ère.

Un marché commercial ayant un aussi vaste et si riche perron, pourvu de murs massifs, d'une rangée de magasins et d'entrepôts de 10 m de haut et probablement d'une basilique commerciale dont les murs semblent commencer à se dessiner dans le talus au-dessous de la rue Ovide, impliquent un état d'épanouissement et de richesses s'harmonisant avec une véritable métropole, comme fut intitulée officiellement Tomis dès le temps d'Antonin le Pieux.

L'extension des fouilles qu'on est en train de pousser vers le sud-est, en direction des magasins gênois et vers le sud-ouest, dans celle des quais du port antique, contribuera sans doute à enrichir nos informations et nous permettra d'analyser plus en détail, dans un proche avenir, la ville antique.

www.cimec.ro

DER RÖMISCHE LIMES IN BULGARIEN WÄHREND DER SPÄTANTIKE

VON

VELIZAR VELKOV

(Sofia)

Nach den langen und hartnäckigen Kämpfen um den Donauraum unterwarfen endlich die Römer im I. Jh. die am rechten Ufer der unteren Donau liegenden mösischen Stämme.[1] Aus einer Notiz bei Rufius Festus (für die Jahre 6—9) erfahren wir, daß *limes inter Romanos ac barbaros ab Augusta Vindelicum per Noricum, Pannonias et Moesiam est constitutus*"[2].

Mit der Niederlassung der römischen Streitkräfte am Donauufer begannen auch die Befestigungsmaßnahmen, welche die neueroberten Länder von den sich öfter wiederholenden Überfällen der dakischen Stämme schützen sollten. Ein Wendepunkt in der Geschichte des römischen Limes in Bulgarien ist das Zeitalter Traians: die neugegründete Provinz Dakien und die Befriedung der Donauländer übten einen sehr günstigen Einfluß auf die Entwicklung eines regen ökonomischen Lebens hier aus. Die großen Städte, die in den folgenden 150 Jahren erblühen, wie Ratiaria, Oescus, Novae, entwickeln sich nicht so sehr als strategische, sondern vielmehr als landwirtschaftliche und Handelszentren.[3]

Weiter bedeutet die Mitte des III. Jhs. den Anfang einer neuen Periode in der Geschichte dieses Limesteiles: die Bevölkerung (vielleicht nicht die ganze) und die römischen Legionen in Dazien sind von Aurelian nach der Balkanhalbinsel zurückgeführt worden, wo er jetzt zwei neue Provinzen — Dacia Ripensis und Dacia Mediterranea im alten moesischen und thrakischen Gebiete gründete. Die Donau wurde wieder Staatsgrenze des Reiches.[4]

Nach diesen Reformen, die von Diokletian fortgesetzt wurden, verteilte sich der bulgarische Limes auf die neuen Provinzen: Dacia Ripensis und Moesia Inferior.

---

[1] B. Gerov, *Романизмът между Дунава и Балкана. Ч. I. От Август до Хадриан.* ГСУИФФ, 45, кн. 4, 1948/1949, S. 4 ff.

[2] Ruf. Fest., *Breu.*, 8.

[3] B. Gerov, *Романизмът...* Ч. II. ГСУИФФ, 47, 1950/1952, S. 17—25.

[4] H. Vetters, *Dacia Ripensis* (Schriften der Balkankommission, Antiqu. Abt. XI/1). Wien, 1950, S. 6—7.

www.cimec.ro


SIEDLUNGEN UND STRASSEN DER ILLYRISCHEN UND THRAKISCHEN PROVINZEN ZWISCHEN DEM IV–VI JH.
Maßstab
20 10 0 20 40 60 80 100 Km
Legende
Grenzen zwischen den Provinzen. Straßen. Städte, Siedlungen und Burgen. Grenze zwischen der Diözöse Thrazien und der Praefektur Illyrien.
Dacia ripensis
Moesia inferior
Scythia
Dacia Mediterranea
Dardania
Thracia
Haemimontus
Danuvius F.
Margus F.
Oescus F.
Iatrus F.
Asamus F.
Utus F.
Timacus F.
Genusus F.
Strymon F.
Tanaisus F.
Drubetae
Amutrium
Pelendava
Castra nova Romuli
Egeta
Cerulata
Aquae
Derticum
Florentiana
Bononia (Ad Malum)
Idimum
Adoctavum
Horrea margi
Sarmatae
Praesidium Desmini
Comelae
Praesidium
Pompei
Gramriana
Timacum
Timacum minus
Combustica
Ciabrus F.(Cebrus)
Almus
Pomezianae
Cebrus
Regianum
Vico Bapeni
Sucidava
Utum
Oescus
Variana
Pedoniana
Valeriana
Trimammium
Novae
Sacidava
Iatrus
Tigra
Prista
Appiaria
Transmarisca
Tegulitium
Durostorum
Sagadava
Sucidava
Tropaeum Traiani
Stratonis
Palmatae
Callatis
Tiregithia
Tristolum
Dionysopolis
Bizone
Abritus
Marcianopolis
Odessus
Erite
Panysus
Nicopolis ad Istrum
ad Putea
Storgosia
Dorionis
Asamus F.
Iatrus F.
Melta
Sastra
ad Radices
Scatrae
Templum Iovis
Hesembria
Cazalet
Anchialus
Aquae Calidae
Apollonia (Sozopolis)
Deultum
Cabyle
Montemne
Sub Radice
Beroe Traiana Augusta
Tanaisus F.
Sadama
Therae
Petronticum (Bustricum)
Thynias
Tarpedizum
Orudiza
Castra Rubra
Palae
Rhmae
Philippopolis (Pulpudeva)
Sycnate
Cillae
Carrassura
Pizus
Arzus
Tarembole
Panium
Bessapara
Iugugerum
Alusgo
Strymon F.
Benomansia
Lissae
Eutymis
Pons Ulcae
Egirca
Saneium
Heliea
Aelea
Sparata
Bugaraca
Sarto
Exuamne
Screlisca
Meldia
Ballanstra
Transliae
Turres
Latina
Ad Fines
Vindenae
Vecianum
Anaucaro
Ulpiana
Scupi
Pautalia
Serdica
Ulmus
Radices
Remisiana
Vaissus
Adherculem
Hammum
Ad Fines
Margus F.
Viminacium
Margum
Cuppe
Ad Nonum
Novae
Ad Scrofulas
Taliata
Iovis-pagus
Bad
Clevora
Aquae
Upa
Danuvius F.
Dinogetia
Noviodunum
Arrubium
Troesmis
Aegyssus
Salsovia
Halmyris
Almyris
Beroe
Vallis Domitiana
ad Salices
Cius
Carsium
Istrus
Capidava
Axiopolis
Cernavoda
Genusus F.

www.cimec.ro

Es handelt sich um die Strecke zwischen Durostorum und die Timokmündung. Im heutigen Jugoslawien bleibt nur der Teil zwischen Timok und Morawa.

Die Siedlungsgeschichte dieses Gebietes ist uns für die ganze Spätantike aus einigen guten Quellen sehr gründlich bekannt: die Tabula Peutingeriana und Itinerarium Antonini geben uns die Lage, welche Diokletian geerbt hatte; die Notitia Dignitatum — die Lage im ausgehenden IV. Jh., Hierocles und Procopios — die Lage bis zur Mitte des VI. Jhs. und endlich steht Theoph. Sim. für das Ende des VI. Jhs. Auf Grund dieser Quellen stellen wir einerseits fest, welche Städte, und andererseits wie lange sie existiert haben, wir erhalten also ein klares Bild von der Kontinuität der Limesstädte in Bulgarien.

Auf der Limesstrecke der bekannten Donaustraße, die von Singidunum entlang der Donauküste bis zum Delta und weiter bis Konstantinopel führte, lagen die folgenden Städte, kleinere Siedlungen, Wegstationen, Kastelle und andere:[1] *Dorticum* (h. bei Rakovitza an der Timokmündung), *Bononia* oder *Ad Malum* (h. Vidin), *Ratiaria* (h. Artschar), *Remetodia* (h. Orsoia), *Almus* (h. Lom), *Camistrum* oder *Cebrus* (h. Gorni Zibăr), *Rhegianum* (wahrscheinlich Kozloduj), *Augusta* (h. Hărletz), *Variana* (h. Selanovtzi), *Valeriana* (h. Dolni Vadin), *Pedonianis* (h. bei Ostrov), *Oescus* (h. bei Gigen), *Vtus* (Gaurensko gradischte bei Milkovitza), *Anasamus* oder *Asamus* (h. bei Musalievo an der Osămmündung), *Securisca* (h. Tscherkovitza), *Dimum* (h. Belene), *Nouae* (die Gegend Stăklen bei Svischtov), *Iatrus* (h. bei Krivina), *Sacidaua* (zwischen den Dörfern Batin und Metschka), *Trimammium* (bei Pirgovo), *Sexaginta Prista* (h. Ruse), *Tegra* (h. Martensko Kale), *Appiaria* (h. Riahovo), *Transmarisca* (h. Tutrakan), *Nigrinianis*, genannt später *Candidiana* (h. bei dem Hafen des Dorfes Malăk Preslavetz), *Tegulitium* (h. Vetrensko Kale), *Durostorum* (h. Silistra).

Die wichtigsten Städtezentren waren Ratiaria, Oescus, Durostorum, Novae. Von Not. Dign. erfahren wir, daß in den obengenannten Provinzen sich noch einige Kastelle befanden, die nicht lokalisiert sind: Transalba, Crispitia, Transluco, Burgo Zono, Burgo Nouo — in Dacia Ripensis zwischen Almus und Oescus[2], weiter in Moesia Inferior — Mediolana (zwischen Trimammium und Appiaria) und Cimbrianae, Altinum (bei Durostorum).[3]

Aus den obengenannten Quellen ist ersichtlich, daß hier 35 (27 lokalisierte) Siedlungen in der Spätantike existierten. Die bulgarische Donauküste ist rund 530 km lang, d.h., daß es auf jede 15 km eine Stadt, kleinere Siedlung oder ein Kastel gab. Was die bei Procopios *De aedificiis* angegebenen befestigten Orte, welche nur hier vorkommen, betrifft, kann man sie ohne nähere Angaben nicht lokalisieren. Am Limes lagen wahrscheinlich die folgenden Festungen: Βουργούλτου, Τὸ Κρίσπας ἔρωμα[4], Φλωρεντιάνα, (h. Florentin),[5] *Romulianum* (h. vielleicht Iassen bei Vidin)[6], Λογγιάνα, Ποντεσέριον, Νοβῷ (dat. vielleicht zu

[1] K. Miller, *Itineraria Romana*, I. Stuttgart, 1916, col. 495—516; S. auch *Fontes latinae historiae bulgaricae*, I, Serdicae, 1958, p. 10, 14—16, 30—32.

[2] *Not. Dign.* Or., XLII, 23; 25; 27; 28; 36.

[3] *Not. Dign.* Or., XL, 21; 27.

[4] Proc., *de aedif.*, IV, 6, 22—23. Für die Namen dieser Festungen cf. V. Beševliev, *Serta Kazaroviana*, II, 1955, p. 280—289.

[5] Proc., *de aedif.*, IV, 4.

[6] Aurel. Victor, 40, 15; Proc., *de aedif.*, IV, 4,. Dazu G. I. Kazarov, ÖJh., 27, 1932, S. 168.

www.cimec.ro

ergänzen castello), Μωκατίανα[1], Ῥιγιανόν (Ῥιγιαναί)[2], Παλατίολον (h. in der Nähe von Oescus, gegen Čelei), Λαπιδαρίας, Λουκερναριαβούργου,[3] Κυντοδήμου (gen.), Μαξεντίου (gen.), Κυντῶν φρούριον, Σαλτουπύργος[4]. Diese kleineren Festungen, sehr oft nur burgi oder monopyrgia, verminderten, selbstverständlich, die Distanzen zwischen den einzelnen Militärposten. Alle diese Angaben aber geben uns ein klares Bild von dem sehr dichten Verteidigungssystem am bulgarischen Limes in der Spätantike.

Dieses System war nicht das Werk eines Kaisers. Die Grundlage ist aber nach den großen barbarischen Einfällen um die Mitte des III. Jhs. geschaffen, und der Kaiser Diokletian war der Herrscher, der sehr viel in dieser Beziehung beigetragen hatte. Es ist kein Zufall, daß er einige Donaufahrten in den Jahren 293, 294, 303 unternahm, bei denen er fast in jeder Station blieb.[5] Und was besonders wichtig ist, so gehen seine Fahrten niemals weiter als bis Durostorum, sondern beschränkten sich auf die Strecke zwischen Viminatium und Durostorum, ein Beweis für die schwachen Punkte des Unterdonauländischen Limes. Hinzugefügt könnte folgendes werden: die Gründung der neuen Hauptstadt Konstantinopel und die Verwandlung der thrakischen Länder im Hinterland dieser Stadt stellte ernstlich das Problem der Verteidigung des römischen Limes in Bulgarien, welcher hier eine große Biegung nach Süden macht, bis Novae — dem südlichsten Punkt des Donaulimes überhaupt, und weiter nordöstliche Richtung nimmt. Die Befestigungstätigkeit wird jetzt eine ständige Aufgabe und gleichzeitig auch Pflicht der spätrömischen Kaiser. Obwohl in diesen 300 Jahren der Limes vielmals an verschiedenen Stellen durchbrochen wurde, konnte er im allgemeinen die barbarischen Einfälle aushalten. Den endgültigen Stoß versetzen der spätrömischen Herrschaft im nördlichen Gebiete der Balkanhalbinsel die Slaweneinwanderungen.

Die Geschichte des sechshundertjährigen Limes în Bulgarien ist besonders interessant und lehrreich in seiner zweiten Periode, d.h. im IV—VI Jh. Gelegen an der Grenze zwischen der Barbarenwelt und Ostrom, spielen die zahlreichen Städte, Siedlungen, Kastelle eine sehr intensive Rolle, viel intensiver als in den früheren Jahrhunderten. Im IV. Jh. sind sie Transitpunkte der regen Handelsbeziehungen zwischen den Stämmen nördlich der Donau und den Untertanen des spätrömischen Reiches.[6] Einen lebhaften Anteil an diesem Handel haben auch einheimische Leute genommen, wie wir von Themistius erfahren.[7] Es ist bekannt, daß bei Oescus Konstantin der Große im Jahre 328 eine Donaubrücke bauen ließ, welche ebenso große strategische wie ökonomische Bedeutung hatte.[8] Gleichzeitig übte das Verweilen der Militärgruppen am Limes einen sehr günstigen Einfluß auf die Entwicklung des Handwerkes in den obengenannten Städten aus. Es ist kein

[1] Proc., *de aedif.*, IV, 6, 10; 21; 23; 25.
[2] Proc., *de aedif.*, IV, 6, 28; *Ptolom.*, III, 10.
[3] Proc., *de aedif.*, IV, 6, 34; 36.
[4] Proc. *de aedif.*, IV, 7, 5—7.
[5] Für die Fahrten Diokletians s. W. Seston, *Dioclétien et la tétrarchie.* I. Guerres et réformes, Paris, 1946, p. 130; Enßlin, RE, VII A, col. 2438—2440; 2447—2448 mit weiteren Literaturangaben.
[6] V. Velkov, *Градът в Тракия и Дакия през късната античност.* Проучвания и материали. Sofia, 1959, S. 152 сл.
[7] Themist., *Or.*, X, 135 c (ed. Dindorf). Dazu V. Velkov, *Serta Kazaroviana*, II, 1958, p. 252.
[8] Danoff, RE, XVII (1937), col. 2035 mit den Literaturangaben.

www.cimec.ro

Zufall, daß 4 von den 6 fabricae auf der Balkanhalbinsel sich nördlich vom Hämus befinden: eine direkt an der Limesgrenze (in Ratiaria) und die anderen in Marcianopolis, Naissus, Horreum Margi.[1] Aus der Deutung eines Gesetzes (herausgegeben im Jahre 383) ersieht man, daß in der ersten Hälfte des IV. Jh. die *plebs urbana*, d. h. die Handwerker und Händler in den Städten von Moesia Inferior über zahlreiche Sklaven verfügen, deren Arbeitskraft in den einheimischen *ergasteria* Verwendung fand.[2].

Ethnisch ruft der römische Limes in Bulgarien sehr wichtige Probleme hervor. Über diese Probleme ist ziemlich viel geschrieben, aber noch nicht alles erörtert worden. Ein Teil der romanischen Bevölkerung im Traianischen Dazien wurde im heutigen Nordwestbulgarien angesiedelt. In der Spätantike (besonders im IV. Jh.) erweitern sich alle römischen Städte in Nordbulgarien, und die neuen Wohnungsviertel werden durch neue Mauern befestigt. Das ist für Ratiaria, Oescus, Marcianopel sicher festgestellt.[3] Dieses romanische Element war z. B. sehr stark in Ratiaria. Hier fanden wir bis zur Mitte des V. Jh. Vertreter der einheimischen Stadtaristokratie mit dem üblichen römischen Namen Sylla.[4] Bis zu dieser Zeit reichen auch die hier gefundenen römischen Grabstellen, was ein wichtiger Beweis für die ethnische Zugehörigkeit der Gestorbenen ist.[5] In dieser Beziehung ist sehr wichtig zu bemerken, daß in den anderen bulgarischen Limesstädten Grabstellen aus spätrömischer Zeit fast vollständig fehlen.[6] Es fehlen auch die gewöhnlichen altchristlichen Inschriften, eine ganz umgekehrte Situation im Vergleich mit der benachbarten Limesprovinz Scythien, wo bis zur letzten Zeit sehr viele frühchristliche Grabinschriften gefunden worden sind.[7]

In den 50—70er Jahren des III. Jhs. ziehen, nach Angaben von *Historia Augusta*, viele barbarische Völkerschaften wie Gothi, Carpi, Sarmatae, Taifali, Wandali, Astingi, Peuci, Borani, Burgundi, Terwingi, Greuthungi, Heruli, Gepidi, Bastarni, durch Nordbulgarien.[8]

In den späteren Quellen spricht man ganz allgemein von den in thrakischen Ländern angesiedelten Barbaren, ohne nähere Lokalisation. In manchen Fällen aber sind auch die Limesprovinzen genannt. So z. B. kommen hierher Carpi im Jahre 303[9]; im Jahre 348 die bekannten Gothi Minores, die in der Nähe von Nicopolis ad Istrum bis zur Mitte des VI. Jhs. zu verfolgen sind.[10] Im Jahre 376 kommen hierher Westgothen.[11] Nach dem Verfall des Attilareiches siedeln sich verschiedene

---

[1] *Not. Dign.* Or. XI, 32—39.

[2] *Cod. Theod.* XII, 1, 96. Dazu V. Velkov, *Градът...*, S. 211.

[3] Cf. z. B. Th. Ivanov, *Ескус в светлината на последните проучвания*, в Археологически открития в България, Sofia, 1957, S. 120—121.

[4] Prisc. FHG, IV, S. 93.

[5] Danoff, ÖJh. AB, XXXI, 1939, S. 117, n. 24: „Paulus presbyter in unc sepulhro iacet" (sic !). Cf. auch CIL III, 755.

[6] S. die Angaben bei D. P. Dimitrov, *Надгробните плочи от римско време в Северна България*, Sofia, 1942.

[7] S. z. B. I. Barnea, *Quelques considérations sur les inscriptions chrétiennes de la Scythie Mineure*, Dacia, n. s. I, 1957, S. 267—288.

[8] M. Besnier, *L'Empire romain de l'avènement des Sévères au concile de Nicée* (Hist. Ancienne, III, Hist. Romaine, IV), Paris, 1937, S. 153—155, 168—169, 170, 180—184, 209—210, 228, 234—235.

[9] Lact., *de mort. persec.*, 38, 6.

[10] Iord., *Get.*, 267.

[11] Amm. Marcell., XXXI passim.

www.cimec.ro

Stämme wie Hunnen, Sarmaten, Alanen bei den Mündungen der Flüsse Vit, Isker, Lom an.[1] Bei Novae wohnten 15 Jahre die ostgothischen Föderaten Theodorichs.[2] Nach ihrem Abzug nach Italien blieben Teile in Mösien.[3] Alle diese Barbaren wohnten in Dörfern, welche sehr oft nach dem Namen des Stammes genannt wurden:[4] Οὔννων, Βαστέρνας, Σκυθιάς, Βαρβαρίες. In dieser Beziehung möchten wir auf zwei interessante Punkte aufmerksam machen: aus den schriftlichen Quellen geht ganz klar hervor, daß die Barbaren fast immer *bei* oder *in der Nähe* der Städte sind und nicht *in* den Städten selbst angesiedelt wurden[5]. Das Eindringen dieser Leute in die benachbarten Siedlungen ging auf friedlichem Wege vor sich, wie aus einigen Inschriften zu schließen ist[6]. Der spätrömische Staat versuchte die sich öfter wiederholenden Ehen zwischen Barbaren und Romanen in Illyricum z. B. zu verbieten, was aber umsonst war[7].

An zweiter Stelle vermied es die Regierung, Barbaren direkt am Limes siedeln zu lassen, um eine eventuelle künftige Zusammenarbeit mit den von Norden immer öfter angreifenden Stämmen zu verhindern. Die getroffenen Maßnahmen waren ungenügend und halfen wenig. Im Jahre 409 z. B. wollte Theodosios II. durch ein Gesetz die in Nordwestbulgarien besiegten Skiren in Kleinasien ansiedeln. Das Gesetz lautet wörtlich: . . . *a partibus Thraciae uel Illyrici habitatione eorum penitus prohibenda*. . .[8] Von Iordanes erfahren wir aber, daß ein Teil in Dacia Ripensis geblieben ist[9].

Ein anderes wichtiges Problem ist, die Stellung des einheimischen thrakomysischen Elements am Limes zu klären. Sichere Angaben gibt es wenig. Wir wissen von einem Ziparus aus Durostorum (im Jahre 294)[10], einem Bithus (im J. 294) — aus einer unbekannten Limesstadt[11]. Für das IV. — V. Jh. besitzen wir keine Nachrichten und erst Theoph. Sim. macht uns mit einem Busas aus Appiaria (J. 587) bekannt.[12] Unserer Meinung nach hat die verstärkte römische Macht hier am Limes das einheimische Element völlig romanisiert.

Die historische und ethnische Entwicklung in den beiden obengenannten Limesprovinzen verlief in der Spätantike unter den Bedingungen des verschärften Klassenkampfes. Die immer größeren Steuern und die anderen schweren Belastungen und Forderungen des Staates haben die Bevölkerung der Provinzstädte und die Landbevölkerung zu offenen Aufständen und Empörungen gezwungen. So erzählt z. B. Themistius, der Mösien und Scythien in den Jahren 366—369 persönlich besuchte, von den schweren Verpflichtungen der einheimischen Landbevölkerung. Dazu kommen auch die Plünderungen der am Limes stationierten Soldaten.

---

[1] Iord., *Get.*, 265—266.
[2] Marcell. Com. ad ann. 483, 487; Anon. Vales., 9, 42 (MGH, AA, IX, p. 314); Malch. fr. 11, 16.
[3] Proc., *de bello Goth.*, 1, 16, 1—2; *De bello Pers.*, 1, 8.
[4] Proc., *de aedif.*, 4, 4; 4, 6, 34—35; 4, 11.
[5] Die Angaben bei V. Velkov, *Градът...*, S. 244.
[6] V. Velkov, *Градът...*, S. 246; CIL III, 12377 = Dessau, ILS, 8558; Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1906, p. 323 n. 412.
[7] Cod. Theod., 3, 14, 1.
[8] Cod. Theod., 5, 6, 3.
[9] Iord., *Get.*, 265.
[10] *Cod. Iust.*, IV, 5, 8.
[11] *Cod. Iust.*, IV, 7, 5.
[12] Theophil Sim., 2, 16, 1.

www.cimec.ro

Themistius nennt diese Soldaten „nicht Soldaten, sondern Räuber". Nach Angaben dieses Autors gab es auch Fälle der Resistenz[1]. Uns sind weiter gut bekannt die Ereignisse von den Jahren 376—378, in welcher Zeit Goten und Einheimische gemeinsam gegen die römische Ausbeutung am Limes kämpfen. Gut bekannt ist auch der große Aufstand des Vitalianus (Anfang des VI. Jh.) an dem viele Föderaten sowie Teile der Land- und Stadtbevölkerung teilgenommen haben. Alle diese sozial-ökonomischen Ereignisse entkräften die Verteidigungsmacht des Reiches in diesem Teile des Limes und erleichtern die Einwanderungen der Nordvölker in Dacia Ripensis und Moesia Inferior.

Zuletzt einige Worte über die Entwicklung der Limesforschung im letzten Jahrhundert. Die erste ziemlich gute Beschreibung der Altertümer des bulgarischen Limes stammt von F. Kanitz, es ist sein bekanntes Werk *Donaubulgarien und der Balkan* (1872). Einen Schritt weiter ist K. Škorpil nach der Befreiung von der Türkenherrschaft (1878) gegangen. In seiner Studie *Einige Wege in Ostbulgarien* (die in russische Sprache erschienen ist im Jahre 1905), gab er eine gute Beschreibung aller Festungen, Ruinen und anderer Denkmäler am Limes zwischen Durostorum und Almus. Dieser Aufsatz hat bis heute seine wissenschaftliche Bedeutung nicht verloren. Škorpil hat auch viele Zeichnungen und Pläne gemacht[2].

F. Kanitz und K. Škorpil gaben zum ersten Mal eine in den meisten Fällen gute Lokalisierung der Wegstationen an der Limesstraße auf Grund der Angaben in den Itinerarien und auf Grund persönlicher Beobachtungen. Für die Strecke von Almus bis zur Timokmündung sind zwei Artikel von V. Dobrusky und B. Diakovitsch von großem Wert (erschienen im Jahre 1895 und 1904)[3].

In den nächsten 40 Jahren fanden am bulgarischen Limes keine Ausgrabungen statt. In die Lokalmuseen in Nordbulgarien kamen regelmäßig die bei der Feldarbeit gefundenen Inschriften, Münzen, kleineren Denkmäler. Im Jahre 1940 wurde auch zufälligerweise das berühmte Grab bei Silistra entdeckt mit gut erhaltenen Wandmalereien aus dem Anfang des IV. Jhs. Es gibt bis jetzt nur vorläufige Publikationen von A. Frova und D.P. Dimitrov[4]. In diesen Jahren begann eine italienische archäologische Mission die Arbeit in Oescus. Diese Ausgrabungen wurden nach dem II. Weltkriege von Th. Ivanov in größerem Maßstabe weitergeführt bis 1952. Es wurden Wohnungsviertel, Straßen, öffentliche Gebäude, Teile der Festungsmauern, der Wasserleitung usw. entdeckt. Von besonderer Bedeutung ist das Bodenmosaik mit der Darstellung eines Aktes einer bis jetzt unbekannten Komödie Menanders. Außer den Publikationen über des Mosaik[5] sind die anderen Ergebnisse nur vor-

---

[1] Themist., *Or.*, X, 136 c. Dazu V. Velkov, *Serta Kazaroviana*, II, S. 257—258.

[2] In Известия русского археологического института в Константинопле, X, 1905, S. 473—502.

[3] In V. Dobrusky, *Археологически издирвания в Западна България*, МСб, II, 1890, S. 1—45; Dazu I. Bassanovitsch, *ibid.*, XI, 1895, S. 64—67; B. Diakovitsch, *Археологически излет в Крайдунавска България*, МСб, XX, 1904, S. 1—56.

[4] A. Frova, *Pittura Romana in Bulgaria*, Roma, 1940; A. Frova, *Peinture romaine en Bulgarie*, Cahiers d'art, XXIX, S. 25—40; 246—259 mit 24 Abb. D. P. Dimitrov, *Стенописите на късноантичната гробница при Силистра*, Архитектура, I, 1946, 10, S. 10.

[5] Th. Ivanov, *Римска мозайка от Улпия Ескус*, Sofia, 1954, 36, S. Th. Ivanov, *Нови данни за комедията «Ахейци» на Менандър, Сб. Д. Дечев*, Sofia, 1958, S. 489—509.

www.cimec.ro

läufig von A. Frova und Th. Ivanov mitgeteilt in der wissenschaftlichen Literatur[1]. Im Jahre 1958 begannen in Ratiaria unter meiner Leitung Ausgrabungen, die jedes Jahr fortgeführt werden. Bis jetzt sind nur kleinere Teile der Nekropole, eines Privatgebäudes und der Wasserleitung entdeckt worden. Im Jahre 1958 begannen auch unter meiner Leitung Ausgrabungen im Kastell Candidiana, wo wir die nördliche Mauer der Festung mit drei Türmen entdeckt haben. Über die Forschungsergebnisse wurden nur kurze Mitteilungen gemacht.[2] Hier haben wir auch eine wichtige Bauinschrift aus Maximins Zeit (238—244) gefunden[3]. In demselben Jahre begann in Iatrus eine archäologische Expedition der Deutschen Akademie der Wissenschaften ihre Arbeit. Die Ausgrabungen wurden auch dieses Jahres (1960) weitergeführt[4].

Während die archäologische Erforschung des bulgarischen Limes sich noch in ihrem Anfang befindet, ist die historische ziemlich weit fortgeschritten. Im Jahre 1942 ist von D.P. Dimitrov eine archäologische Untersuchung über *Die Grabstellen römischer Zeit in Nordbulgarien* publiziert worden. Einige Jahre später erschien seine Studie über die Angaben des Grafen L. Marsigli über den römischen Limes in Bulgarien[5]. Dann folgen die gründlichen Aufsätze von B. Gerov über *Die Romanisation zwischen der Donau und dem Balkan*, wo alle Quellen der ersten drei Jahrhunderte gesammelt sind[6]. Der spätantike Limes ist von V. Velkov in seinem im Jahre 1959 erschienenen Buche *Die Thrakische und Dakische Stadt in der Spätantike* behandelt. Mit der Erforschung der Toponymie am Limes haben sich Vl. Georgiev und V. Beševliev beschäftigt[7].

Den bulgarischen Historikern und Archäologen stehen wichtige Aufgaben in der Limesforschung bevor[8]. Wenn wir auch die Erfolge unserer rumänischen Kol-

---

[1] A. Frova, *Разкопки на италианската археологическа мисия в Ескус*, ИАИ, XVII, 1950, S. 34—58; A. Frova, *Lo scavo della missione archeologica italiana in Bulgaria ad Oescus*. Rendiconti del Reale Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, LXXV, fasc. II, 1941/1942,7 S.; *Lo scavo della missione archeologica italiana in Bulgaria ad Oescus*. Boll. del. Ist. naz. di archeologia et d'arte, XI, 1948, S. 73—113; A. Frova, *The Danubian Limes in Bulgaria and Excavations at Oescus*. Congress Roman Frontier Studies, 1949, S. 23—30; Th. Ivanov, *Новооткрити латински надписи от Улпия Ескус*, ИАИ, XXII, 1958, S. 119—131, Сб. Археологически открития в България, Sofia, 1957, S. 111—134.

[2] V. Velkov, *Принос към античната география на Мизия. (Nigrinianis-Candidiana)*, Археология, I, 1959, кн. 1—2, S. 24—29.

[3] V. Velkov, *Zur Geschichte eines Donaukastels in Bulgarien*, Klio, 38, 1961 (im Druck).

[4] S. die vorläufige Mitteilung Th. Ivanov's, in: *Bulgaria today*, 1958, n. 10.

[5] D. P. Dimitrov. *Археологическите изследвания на граф Луиджи Марсили из българските земи в края на XVII век*, ГСУИФФ, 43, 1946/1947, S. 1—62.

[6] B. Gerov, *Романизмът между Дунава и Балкана*, ГСУИФФ, 45, кн. 4, 1948/49, S. 92; 47, 1950/1952, S. 17—122; 48, 1952/53, S. 307—415.

[7] Vl. Georgiev, *За произхода на древното население на североизточната част на Балк. полуостров*, *Serta Kazaroviana*, II, 1955, S. 305—322; Vl. Georgiev, *Въпроси на българската етимология*, Sofia, 1958, S. 69 f. 92 f, 107 f.

V. Beševliev, *Латинските местни имена в Мизия и Тракия*, *Serta Kazaroviana*, II, 1955, S. 279—290; V. Beševliev, *Античната топонимия у нас като исторически извор*. Известия на института за български език, III, 1954, S. 341 f.

[8] Vgl. auch die folgenden Publikationen der neuen Funde und die Aufsätze, welche verschiedene Probleme der Erforschung des römischen Limes in Bulgarien behandeln: J. Todorov, *Паганизмът в Долна Мизия през първите три века*, Sofia, 1928; I. I. Russu, *Inscriptions latines de Durostorum*, AISC, II, 1933/1935, S. 210—218; V. Christescu, *Quelques monuments inédits de Turtukaia (Transmarisca)*, Dacia, V/VI, 1936—1936, S. 451—452; J. Todorov, *Gli studi bulgari sull' Imperio Romano*, *Quaderni Augustei*, Studi stranieri, XVI, Roma, 1939;

www.cimec.ro

legen bei der Untersuchung des scythischen Limes in Betracht ziehen, wo sie mehrere Gegenstände ausgegraben haben, so hoffen wir, daß in den nächsten Jahren die Erforschung des gesammten Unterdonauländischen Limes weitere Fortschritte zu verzeichnen haben wird.

Ch. Danoff, *Lateinische Inschriften aus Nordwestbulgarien*, ÖJh. AB, XXXI, 1939, S. 99–120; D. Detscheff, *Antike Denkmäler aus Bulgarien*, ÖJh. AB, XXXI, S. 121 ff. n. 6, 7; D. P. Dimitrov, *Две изображения на добрия пастир в България*, Известия на истор. д-во, XIX/XX, 1944, S. 40–50 (für Variana); N. Angelov, *Два римски надгробни паметника от с. Сваленик Русенско*. Известия Арх. и-т, XVII, 1950, S. 277–279; N. Angelov, *Находки от* Appiaria, *днес «Калето» 8 км. източно от с. Рахово, Русенско*, ИАИ, XVII, S. 274–277; R. Hošek-V. Velkov, *New antique finds in Ratiaria*, Eunomia, II, 1958, S. 32–39 (= LFil. VI (LXXXI), c. 1); R. Hošek-V. Velkov, *Ein tesserarius aus Durostorum*. Sb. praci Brnenské Univers. R. arch. fil., VI, 1957, 118–120, Zl. Morfova, *Briques et tuiles à éstampilles d'Ulpia Oescus*, Latomus, XIX, 1959, S. 640 ff. V. Velkov, *Към историята на Долнодунавския лимес от края на I век от н.е. (За началото на град Сексагинта Приста)*. Вестник древней истории, 1960, кн. 3 (im Druck.)

www.cimec.ro

www.cimec.ro

DIE THRAKER IM AUSGEHENDEN ALTERTUM

VON

V. BEŠEVLIEV

(Sofia)

Die ältesten historisch bezeugten Einwohner der Balkanhalbinsel waren bekanntlich die von Sagen umwobenen thrakischen Stämme. Nach den älteren Forschern wie I. Jung [1], K. Jireček [2], W. Tomaschek [3], denen sich auch einige moderne wie H. Zilliacus [4], D. Detschew [5] und andere zugesellen [6], waren sie in der spätrömischen Zeit „zum überwiegenden Teil romanisiert" und wurden vor der endgültigen Romanisierung durch die slawische Einwanderung bewahrt. Andere Gelehrte jedoch, wie z. B. M. Rostowzew [7] nahmen nur eine ganz oberflächliche Romanisierung der Thraker an. Zuletzt ist B. Gerov in einem Artikel unter dem Titel *L'aspect ethnique et linguistique dans la région entre le Danube et les Balkans à l'époque romaine* (I^{er}-III e s.) [8], der eine Zusammenfassung seiner früheren sehr gut fundierten bulgarisch geschriebenen Arbeit über den Romanismus zwischen der Donau und dem Balkan [9] darstellt, zu den folgenden Ergebnissen über die Erhaltung der einheimischen Bevölkerung in dem obengenannten Raum im 3. Jh. gekommen. (185)„ ... dans les vallées boisées des versants septentrionaux de l'Hémus la population thrace avait conservé son caractère national jusqu'à une époque assez tardive dépassant le III^{e} s." ... „La conservation de l'élément thrace pendant cette époque tardive du III^{e} et du IV^{e} s. se fait sentir aussi dans la région

[1] *Römer und Romanen in den Donauländern*, 2. Aufl., Insbruck, 1887, 10 und 101.

[2] *Die Heerstraße von Belgrad nach Konstantinopel*, Prag, 1877, 8, und *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Denkschr. d. Ak. Wien, 1902, (1904), 14 f.

[3] *Zur Kunde der Hämus-halbinsel*, Wien, 1882, 55 (489) und *Die alten Thraker*, Sitzber. Akad. Wien, Bd. 128, (1893), I, 78 dagegen G. I. Kazarov, IID, VI, 1924, 47.

[4] *Zum Kampf der Weltsprachen im Oströmischen Reich*, Helsingfors, 1935, 21 und 129.

[5] Mündliche Mitteilung.

[6] A. Stein, *Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia*, Sarajevo, 1920, 121 ff.

[7] *Gesellschaft und Wirtschaft im römischen Kaiserreich*, Leipzig, 1929, 200 ff. Vgl. auch K. Holl, Hermes, 43, 1908, 245 f; E. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I, Wien, 1928, 5. L. Radermacher, *Koine*, Sitzber. Akad. Wien, 224, Bd. 5 (1947) 22. R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobrudja*, Bucarest, 1938, 330.

[8] Studi Urbinati, nuova serie B — 1959 — n° 1—2, 173—191.

[9] *Романизмът между Дунава и Балкана*, I, Sofia, 1949; II, 1950/52.

www.cimec.ro

de la Haute-Augusta et à l'Est de l'Iatrus, sur les collines boisées de Tozluka et de Deli-Orman." (188) „Le cours supérieur des confluents du Danube, la région Nord au pied des Balkans étaient habités même au III^e s. et au delà du III^e s. par une population thrace, qui conservait sa langue maternelle et était très faiblement ou non pas du tout atteinte de la romanisation". Und endlich (190) „Dans le domaine de la toponymie la langue thrace avait une grande vitalité, étant donné que dans une région assez bien romanisée elle a pu créer de nouveaux noms de lieu d'aspect thrace, tel le cas de Longinopara et peut-être d'Agatapara, qui sont des formations hybrides thraco-latines et thraco-grecques".

Ich habe hier nicht die Absicht, mich mit den bisher vorgebrachten Gründen für die vollständige Romanisierung der alten Thraker auseinanderzusetzen, da ich weder den Platz noch die Zeit dazu für geeignet halte. Das werde ich in einer besonderen Arbeit tun, die ich zur Zeit vorbereite. Ich will jetzt nur die Zeugnisse, die für den Fortbestand der Thraker vom 4. bis 6. Jh. sprechen, anführen und ganz kurz besprechen. In den meisten Fällen werde ich jedoch die Zeugnisse selbst für sich sprechen lassen. Bevor ich aber zur Anführung dieser Zeugnisse übergehe, möchte ich folgende Bemerkung machen. Wenn wir keine anderen Beweise für die Erhaltung der völkischen Eigenart und des eigenen Bewußtseins eines Volkes beibringen können, ziehen wir bekanntlich aus dem Vorkommen oder Nichtvorkommen der einheimischen Personennamen darauf Schlüsse. Deshalb werde ich mich in meinem Vortrag oft auf sie berufen und neben den üblichen schriftlichen Quellen auch sie anführen. Die Reihenfolge der angeführten Zeugnisse ist möglichst chronologisch.

Ich möchte zunächst auf das Ende des dritten Jahrhunderts zurückgreifen und Ihre Aufmerksamkeit auf die Adressen einiger Verordnungen des Kaisers Diokletian lenken, in denen eine Reihe rein thrakischer, genau datierter Personennamen vorkommen. Es sind die folgenden: Aurelia Zania Antipatra aus Philippopel aus dem 293 [1], Doles aus Herakleia 294 [2], Ziparus aus Durostorum 294 [3], Vitus aus Ratiaria 294 [4], ferner aus unbekannten Städten: Zizo 283 [5], Zinima 286 [6], Dizoni militi 290 [7], Bessius 291 [8], Cotys 293 [9], Diza 293 [10], Mucazanus 293 [11], Auluzanus 293 [12], Mucatraulus 293 [13], Bithus 294 [14], Derulo 294 [15], Resus 294 [16] und Flavius Rumitalcus 293—304 [17]. Nach Nikomachos [18] hat Kaiser Aurelianus (270—257)

[1] *Cod. Just.* 4. 49, 9
[2] *ebd.* 7. 35, 6
[3] *ebd.* 4, 5. 8 und 8. 41, 6.
[4] *ebd.* 8, 13, 21.
[5] *ebd.* 6. 24, 7.
[6] *ebd.* 4. 21, 7.
[7] *ebd.* 4. 7, 3.
[8] *ebd.* 4. I, 16
[9] *ebd.* 2. 19, 7.
[10] *ebd.* 9. 20, 10
[11] *ebd.* 4. 30, 10.
[12] *ebd.* 4. 23, 2.
[13] *ebd.* 4. 44, 7 und 8. 50, 15.
[14] *ebd.* 4. 7, 5.
[15] *ebd.* 4. 80, 8.
[16] *ebd.* 6. 56, 2 und 8. 44, 29.
[17] *Cod. Hermogenianus*, ed. Haenel, IV, 2.
[18] Jacoby, Fr. Gr. Hist., II, 946 fr. I (= S.H.A., XXVI, 26).

www.cimec.ro

an einen gewissen Mucaporis Briefe gerichtet. Zwischen den Jahren 292 und 305 war der Thraker Marcus Aurelius Byzes, wie zwei Inschriften berichten [1], Gouverneur der Insel Kreta.

In den *Acta Sanctorum* werden Heilige mit rein thrakischen Namen erwähnt, die den Märtyrertod in Thrazien während der Christenverfolgungen unter Diokletian starben. Sie waren offenbar selbst Thraker. Ihre Namen lauten: Dadas [2], Danta [3], Datysus [4], Dinocus [5], Kerkas [6], Mocios [7] und Mestos [8]. Über die Heiligen Pasikrates und Valentio wird berichtet, daß sie aus Dorostolon in Mösien stammten und Soldaten in einer Legion waren, die ein Thraker mit dem Namen Aulozanus [9] befehligte. Wieder in den *Acta Sanctorum* wird ein Teres [10] als Stratege Thraziens genannt. Jedoch weit wichtiger ist die folgende Nachricht in den *Acta Sanctorum*. In der dort befindlichen lateinisch geschriebenen *Passio* des Philippus, des Bischofs von Herakleia in Thrazien, der den Märtyrertod im Jahre 304 in Adrianopel erlitt [11], wird eine Villa in der Nähe von Adrianopel erwähnt, *quae sermone patrio* (d. h. thrakisch) *Gestityrum, interpretatione uero latinae linguae „locus possessorum" uocatur*, d.h. die thrakisch Gestityrum hieß, was lateinisch aber „die Stätte der Besitzer" bedeutete. Das ist eine wichtige Belegstelle für die Fortdauer der thrakischen Sprache am Anfang des 4. Jh. In derselben *Passio* trägt der Scharfrichter den echt thrakischen Namen Mucapor. Aus dieser Zeit ist auch ein anderes Zeugnis für die thrakische Sprache in *Acta Sanctorum* erhalten. In der *Passio* der Märtyrer von Marcianopolis Maximus, Theodotos und Asclepiades [12], kommt ein Dorf mit dem Namen Saltys [13] vor, den der unbekannte Verfasser ins Griechische mit βρύον übersetzt. Die thrakische Sprache wurde also immer noch gesprochen. Doch schon aus etwas früherer Zeit haben wir Belege dafür. In einer nach 266 lateinisch abgefaßten Inschrift ist das thrakische Wort „midne" für „uicus" gebraucht: *ciues prou. Tracie reg. Serdicens. midne Potolense* [14].

Auch in den zeitgenössischen Inschriften, so weit sie sich genau datieren lassen, kommen thrakische Personennamen vor, z.B. Zinama [15], Ziadinnius [16], Tzita [17] usw.

---

[1] Cagnat, IGRP, I, 1511 und 1512 aus Gortyn.
[2] Propyl. ad Acta SS. Nov., 2, 126 und 974
[3] Acta SS. Nov., 2, 29.
[4] Analect. Bolland., 31, 1912, 260.
[5] Acta SS. Nov., 2, 75 und Iunii I, 377.
[6] Analect. Bolland., 31, 1912, 192, 29 und Propyl. ad Acta SS. Nov., 909, 54.
[7] Analect. Bolland., 31, 1912, 163—187. Dazu H. Delehaye, *Les origines du culte des Martyrs*, 2. ed., Bruxelles, 1933, 234—235. P. Perdrizet, *Cultes et Mythes du Pangée*, Paris, 1910, 103 § 10.
[8] Analect. Bolland., 31, 1912, 192, 28 und Propyl. ad Acta SS. Nov., 909, 53.
[9] Propyl. ad Acta SS. Nov., 627 und Acta SS. Maii, 6, 23, vgl. auch Propyl. ad Acta SS. Nov., 796, hier werden die Heiligen Marcus und Mariusan ὑπὸ Μαξίμου ἐπάρχου καὶ Αὐλουζάνου θῦσαι τοῖς εἰδώλοις ermahnt.
[10] Propyl. ad Acta SS. Nov., 47, 15 Sept. nº 2.
[11] Acta SS. Oct., 9, 555, dazu V. Velkov, *Studia in honorem Acad. D. Dečev*, Sofia, 1958, 731—736.
[12] Acta SS. Sept., 5, 35.
[13] Der Name ist zu Σαλδοβυσηνός usw. (s. Detschew, *Sprachreste*, 412 f.) zu stellen.
[14] CIL, VI, 32567 (= 2819), 5—7.
[15] G. I. Kazarov, IAI, IV, 1926/27, 102 f. nº 26.
[16] CIL, III, 14412[4].
[17] CIL, III, 12396.

www.cimec.ro

Die oben angeführten Zeugnisse berechtigen uns zur Behauptung, daß an der Schwelle des vierten Jahrhunderts sowohl die Thraker wie auch ihre Sprache noch fortbestanden. Diese Feststellung stimmt mit den oben zitierten Ergebnissen der Arbeit von Gerov vollkommen überein.

Wollen wir jetzt zum vierten Jahrhundert übergehen. Unter Konstantin dem Großen war Valerius Rometalca dux von Ägypten, der Tebais und der beiden Libyen [1]. An dem ökumenischen Konzil in Serdica im Jahre 344 waren auch Thraker anwesend [2]. An demselben Konzil wurde der Bischof Theodoros, der nach Sozomenos ein Thraker war, seines Sitzes enthoben [3]. Im Jahre 365 schließt sich der Tribun Rumitalca dem Usurpator Procopius an und wird von ihm zur *Cura palatii* ernannt [4]. Im Jahre 364 ist eine Verordnung im *Codex Theodosianus* an Tautomedes dux Daciae Ripensis erlassen [5], dessen Name M. Mateescu und D. Detschew für thrakisch halten. Einige Jahre später und zwar 392 erwähnt eine Grabinschrift aus Italien den Thraker Brizinus, der *maior procurator* war [6]. Nach Ausweis einer Bauinschrift hieß ein Tribun unter Theodosius und Arcadius: Flavius Bitos [7]. Eine Grabinschrift aus Meonia in Kleinasien ist dem Andenken eines thrakischen Ordinarius Dizas, auch Sanodos genannt, gewidmet [8].

Von allen thrakischen Stämmen hat sich der Name der Bessen am längsten erhalten. Er ist sogar eine allgemeine Bezeichnung für die Thraker geworden und kommt in den Quellen fast bis in das 6. Jh. vor [9]. Der gallische Redner Latinus Pacatus berichtet in seinem *Panegyricus* [10] auf den Kaiser Theodosius I. aus dem Jahre 389, daß die Bessen Gold aus den Bergen und Flüssen bekommen haben. Die thrakischen Bergleute wurden besonders schwer mit Steuern belastet. Das führte dazu, daß sie ihre Stätten verließen und in den Nachbargebieten Zuflucht suchten. Deshalb sah sich Kaiser Valentinian I. (364—375) genötigt, einen Befehl zu erlassen, in dem er verordnete, daß alle Thraker, die nach Illyrien und Mazedonien geflohen waren, in ihre Geburtsstätten zurückgebracht werden [11]. In einem dem Konsulat des Manlius Theodoros gewidmeten Gedicht erwähnt der Dichter Claudianus [12] ebenfalls die Bessen.

Der Stamm der Bessen wurde bekanntlich erst im Jahre 396 durch Nikitas, den Bischof von Remesiana [13], zum Christentum bekehrt. Das ist, wie es scheint, nicht ohne Gewalt geschehen. Die in Bulgarien gefundenen thrakischen Heiligtümer

---

[1] CIL, III, 12073.
[2] Mansi, III, 1—74 und 90; 118.
[3] Migne, PG, 67, 1065.
[4] Amm. Marc., 26, 8, 1—3.
[5] *Cod. Theod.*, 15, I, 13.
[6] Diehl, ILChr., I nº 582.
[7] B. Latyschev, *Inscriptiones antiquae orae septentrionis Ponti Euxini*, Vol. I., Petropoli, 1916, 410 nº 450.
[8] H. Grégoire, *Recueil des Inscriptions grecques Chrétiennes d'Asie Mineure*, Paris, 1922, nº 345ter.
[9] Die Nachrichten über die Bessen sind zusammengestellt bei W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, Wien, 1893, 72—79 und Detschew, *Sprachreste*, 57—59. G. I. Kazarov, *Тракийските беси*, IID, VI?, 1924, 31—47. Die obigen Ausführungen fußen hauptsächlich auf das Quellenmaterial in diesen Werken.
[10] Pacatus, *Pan. Theodos.*, 28.
[11] *Cod. Theodos.*, X, 19, 7.
[12] Claudianus, *de consul. Manlii Theodori*, 38.
[13] Hieronym., *ep. LX ad Heliodorum.*

www.cimec.ro

sind nicht einfach verlassen und so in Vergessenheit geraten und allmählich zu Ruinen geworden, sondern, wie die archäologischen Funde zeigen, mit Schwert und Feuer vernichtet worden. Die in den Heiligtümern gefundenen Münzen zeigen, daß sie am Ende des 4. Jh. unter den Kaisern Valens, Theodosius I. und Arcadius zu Grunde gegangen sind. So stammt die letzte gefundene Münze in dem Heiligtum bei Kopilovzi [1] aus der Zeit des Kaisers Arcadius, in dem Heiligtum bei Varvara [2] aus der des Kaisers Valens, in den Heiligtümern bei Batkun [3] und Djülewo [4] aus der des Kaisers Theodosius I., in dem Heiligtum bei Panega [5] aus der Zeit des Constantinus II. usw. Aus einem Fragment des Schriftstellers Olympiodoros von Theben [6] kann man entnehmen, daß die thrakischen Heiligtümer im Rodopengebirge wahrscheinlich schon im Jahre 421 nicht mehr existiert haben. Die Thraker bzw. die Bessen haben also an ihrem alten Glauben bis zum Ausgang des 4. Jh. und sogar darüber hinaus festgehalten. Die Religion läßt sich aber oft schwer von dem Bewußtsein der völkischen Eigenart trennen. Nach der Annahme des Christentums verschwinden bekanntlich die alten einheimischen Namen und unter den Bekehrten verbreiten sich gewöhnlich eine Reihe besonderer christlicher Taufnamen, die mit der christlichen Religion, der Kirche oder den Martyrern, Heiligenschriften usw. in Verbindung stehen oder aus dem Hebräischen, Griechischen oder Lateinischen entlehnt wurden. Daneben sind bei den Thrakern jedoch ihre alten einheimischen Namen immer noch gebräuchlich und lebendig geblieben. Das ist zweifellos ein Beweis, wie die Thraker zäh an ihrem Volkstum festgehalten haben. Johannes Chrysostomus [7] teilt in einer im Jahre 399 gehaltenen Rede mit, daß die Thraker die Heiligen Schriften in ihre Sprache übersetzt hätten. Die Worte des Chrysostomus sind wohl nicht genau zu nehmen. Sie zeugen jedoch von dem Vorhandensein der thrakischen Sprache in dieser Zeit.

Eine interessante Nachricht aus dem 4. Jh. berichtet von der Existenz der Nachkommen von ehemaligen thrakischen Königen in Philippopel [8]. Severus, ein Schüler des Sophisten Himerios (300—380), vermählt sich in Athen mit einer Frau, die aus Philippopel stammte. Sein Lehrer hielt ihm die Hochzeitsrede, in der er mitteilt, daß die Braut eine Thrakerin, und zwar von königlichem Geschlecht sei und ihre Verwandten noch die höchsten Stellen unter den Thrakern einnehmen.

Aus den oben angeführten Zeugnissen dürfen wir wieder den Schluß ziehen, daß das thrakische Element und seine Sprache auch das ganze vierte Jahrhundert hindurch lebendig geblieben ist.

Für das 5. Jh. fließen die Quellen ziemlich spärlich. Um 433 hat sich nach dem Geschichtschreiber Priskus [9] der byzantinische Heerführer Dionysos, dem

[1] IAD, IV, 1914, 80 ff.

[2] Годишник на Плов. Библиотека, 1940—42, 61 ff.

[3] D. Tsontchev, *Le sanctuaire près du village de Batkoun*, Sofia, 1941, 73.

[4] L. Botoucharova, *Тракийското светилище при Джулево*, Годишник на народния археологически музей, I, 1948, 72 f.

[5] Археологически известия на Народния музей, I, 1907, 29 ff.

[6] Müller, FHG, IV fr. 27.

[7] Migne, PG, 63, 500—501.

[8] *Himerii Declamationes et Orationes cum deperditarum fragmentis rec.* A. Colonna, Romae 1951, Or. IX, 13 p. 83, 150—157. Dazu V. Velkov, *Към въпроса за езика и бита на траките през IV в. от н.е. Studia in honorem acad. D. Decev*, Sofia, 1958, 737—741. Ein Fragment von den Werken des Dexippus (Jacoby, FrGrHist, 100, F. 25, 2) erwähnt wohl wieder einen Nachkommen des alten thrakischen königlichen Geschlechts.

[9] *Excerpta de leg.*, ed. de Boor, I, 121, 12.

www.cimec.ro

Geschlecht nach ein Thraker, bereit erklärt, als Gesandter zu den Hunnen zu gehen. Der Bischof von Odessos, der an dem ökumenischen Konzil von Chalkedon im Jahre 451 teilgenommen hat, trägt den wohlbekannten thrakischen Namen Dizas [1]. In Vercella, in Nord Italien ist die Grabplatte des Presbyters Marcellinus gefunden worden, der aus dem Land der Bessen (Bessorum in partibus ortus) stammte [2]. Im Jahre 479 hat Theoderich, der Führer der Goten, das Land der Thraker im Gebiet des Rodopengebirges verwüstet [3]. Der Kirchenhistoriker Euagrius [4] teilt mit, daß der Kaiser Marcianus (450—457) ein Thraker war. Nach der Überlieferung [5] war Kaiser Leo I. von bessischer Abstammung. Gegen die rebellischen Isaurier sandte Kaiser Anastasius um 492 ein Heer bestehend aus Bessen, Goten und Skyten [6]. In Stara Zagora in Südbulgarien fand man die Grabinschrift eines Thrakers, des domesticus Flavius Moco, gebürtig aus Artacia de vico Calso [7]. Die Inschrift läßt sich auf das 5. oder 6. Jh. datieren.

Obwohl die obigen Nachrichten nicht sehr zahlreich sind, so zeugen sie immerhin für den Fortbestand der Thraker auch im 5. Jh.

Im 6. Jh. mehren sich die Nachrichten von dem Fortleben der Thraker wieder sehr beträchtlich. Im Jahre 502 sandte Kaiser Anastasius ein Heer aus Goten, Bessen und anderen thrakischen Stämmen gegen die Perser [8]. Ein Heerführer unter demselben Kaiser hieß mit dem thrakischen Namen Zimarchos [9]. Nach Euagrio [10] war Vitalianus, der Befehlshaber von Thrazien unter dem Kaiser Anastasius und Führer des Aufstandes in Scythia und Moesia Inferior 514—518, ein Thraker. Sein Sohn hieß Kutzis, wieder ein echt thrakischer Name [11].

Unter dem Kaiser Leo I. kam bekanntlich der zukünftige Kaiser Justin I. aus Dardanien mit zwei Landsleuten nach Konstantinopel, die die thrakischen Namen Zimarchos und Ditybistos [12] trugen. Einer von den Neffen des Kaisers Justinian I. trägt den thrakischen Namen Buraides [13]. Dieser Name erscheint in verschiedenen Schriftquellen aus der gleichen Zeit. So hieß ein Presbyter in einer Grabinschrift aus Sofia [14]. Aus Adrianopel stammt die Grabplatte eines anderen Boraides, dessen Vater ein Tribun war [15]. In einem Papyrus [16] aus dem Jahre 561 werden zwei *bucellarii:* Boraides Bessus und Zimarchos Bessus erwähnt. Wieder in einem Papyrus [17] kommen zwei *contubernales:* Boraides und Zimarchos vor. Vielleicht handelt es sich um dieselben Personen. Der letztere Name scheint jedenfalls in dieser Zeit sehr beliebt gewesen zu sein. Denn so

[1] Mansi, *Conc. Chalced.* (451) 6.
[2] Diehl, ILChr., II, nº 3441.
[3] Malchos, *Excerpta de leg.*, ed. de Boor, I, 169 fr. 9.
[4] Migne, PG, 86 Col. 2485 D.
[5] Jordan., *Romana*, ed. Mommsen, 43, 16; Theophan. ed. de Boor, 110, 19.
[6] Malalas, XVI 393.
[7] Kalinka, 331 f. nº 428.
[8] Malalas, XVI 393.
[9] Theophan., ed. de Boor, 146, 5.
[10] Migne, PG, 86 Col. 2696.
[11] Malalas XVI, 441.
[12] Procop. *Anecd.*, 6, 7 (ed. Haury III, 38).
[13] Procop. *de bell. Pers.*, I, 24, 53 (ed. Haury 133) und *de bell. Goth.*, VII, 31, 7 (ed. Haury 433).
[14] IAD, III, 1912, 14 nº II.
[15] J. Ebersolt, *Mission archéologique de Constantinople*, Paris, 1921, 52 nº 9.
[16] *The Oxyrhynchus Papyri*, Part XVI, London, 1924, 128, 9.
[17] *ebd.* 267.

www.cimec.ro

hieß auch ein Comes Orientis [1], ein primicerius in einer Grabinschrift aus Aquileia [2], ein Eparch der Stadt Konstantinopel [3] und ein byzantinischer Diplomat [4] unter Justin II. Ein Heerführer unter Justinian I. trägt den thrakischen Namen Tzita oder Sittas [5]. Denselben Namen in der zweiten Variante hat ein Deserteur unter Mauricius [6]. Eine Grabinschrift wohl aus der Zeit Justinians I., gefunden in Varna, nennt einen comes Dudis [7], dessen Name wieder thrakisch ist. Nach Corripus [8] hat sich in den Kriegen gegen die Mauren in den Jahren 546—548 ein Thraker namens Ziper besonders hervorgetan. Wieder bei Corripus [9] kommt ein Tribun mit dem Namen Zudius vor. Im Jahre 556 war ein anderer Ziper, nach Agathias [10], Schildträger des Heerführers Marcellinus. Denselben Namen trägt ein *bucellarius* in Aegypten 561 [11]. So hieß endlich ein Tribun in einer Grabinschrift aus Algerien [12]. Der bekannteste Thraker dieser Epoche ist jedoch der berühmte Heerfürer Belisarius [13], gebürtig aus Germania, heute Separeva Banja in Südbulgarien.

Thraker bzw. thrakische Personennamen begegnen uns auch in den Schriftquellen der postjustinianischen Zeit. Der Kaiser Tiberius II. war nach Ausweis des byzantinischen Chronisten Theophanes [14] von thrakischer Abstammung. Der byzantinische Geschichtschreiber Theophylaktos Simmokates [15] berichtet, daß im Jahre 587 der Militärchef der Stadt Apiaria in Mösien ein gewisser Busas war. Sein Name ist wieder echt thrakisch. Nach dem Kirchenhistoriker Euagrios [16] waren Thraker unter Mauricius auch die Heerführer Komentiolus und Johannes mit dem Zunamen Mystikon. Ein Thraker war dem Namen nach ferner der von Theophylaktos Simmokates erwähnte Heerführer Kastus [17]. Endlich in einer Inschrift aus Palästina treffen wir einen caligarius Buraidis, Sohn des Zurazis aus Adrianopolis in Thrazien [18].

---

[1] Theophan., ed. de Boor, 235, 13 und 237, I.

[2] Diehl, ILChr., no. 488 A.

[3] G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris, 1895, 24 nº 5 und 320 nº 3.

[4] *Excerpta de leg.*, ed. de Boor, I, 192, 16 ff. Herr Kollege J. J. Russu hat mich noch auf die folgenden Belege für den thrakischen Namen Zimarchus aufmerksam gemacht, die bei Detschew, *Sprachreste* nicht verzeichnet sind. Gregorii I *Registrum epistolarum* ed. P. Ehwald-L. M. Hartmann in MGH, Epist. I—II (1891—1899): I, 13 (Jaffé, Reg. 1080, dec. 590) Zemarchus (Azimarchus) clarissimus tribunus; IX 5 (Jaffé, Reg. 1529) Timarcus escubitor (vielleicht aus Zimarc(h)us verunstaltet); IX 57, Jaffé 1579; IX 63, Jaffé 1588; IX 73, Jaffé 1598; IX 77, Jaffé 1602: Azimarchum (Limarcum, Alim-), Azimarchos, Zimarco, Zymarco, Atymarco usw. (magnificus uir, magnificentia uestra), scribo, a. 596—598. (Auszug aus einem Brief des Herrn Russu). Es sei mir gestattet an dieser Stelle dem Herrn Kollege Russu fur seine Liebenswürdigkeit noch einmal meinen besten Dank auszusprechen.

[5] Procop., *de bell. Pers.*, I, 12, 20 und 22.

[6] Theophyl. Simm., ed. de Boor, 119, 5 und 183, 7.

[7] Kalinka, 284 nº 360.

[8] MGH, auct. ant. III, 2 (4, 935; 6, 535—670).

[9] ebd. 4, 904.

[10] Agathias 4, 18 *(Historici graeci minores*, ed. Dindorf, II, 321, 3)

[11] *Oxyrh.*, XVI, 128, 6.

[12] Diehl, ILChr., I nº 442.

[13] Procop., *de bell. Vand.*, 3, II, 21. Andere Belegstellen bei Detschew, *Sprachreste*, 48.

[14] Theophan., ed. de Boor, 249, 24.

[15] Theophyl. Simm., ed. de Boor, II, 16.

[16] Migne, PG, 86, Col. 2848 und 2868.

[17] Theophyl. Simm., ed. de Boor, 90, 6 und II. Uber den Namen s. M. Mateescu, E. D., I, 99 nº 1; 109 nº 3 und Detschew, *Sprachreste*, 255.

[18] SEG, 8, 1937, 45.

www.cimec.ro

Thrazien war bekanntlich von altersher ein unerschöpfliches und berühmtes Reservoir an tüchtige Soldaten für die römischen Legionen. In der zwischen 350 und 353 verfaßten *Totius orbis descriptio* [1] wird das besonders betont: *Thracia prouincia... maximos habens uiros et fortes in bello.* Im 6. Jh. wird das auch von dem Kaiser Justian I. wohl in Anlehnung an solche Stellen erwähnt. In einer Novelle aus dem Jahre 535 [2] hebt er den Reichtum des Thrakerlandes an Soldaten und ihre Tapferkeit und Kriegstüchtigkeit hervor. Daß das auch für diese Zeit keine leeren Worte waren, zeigen mehrere Stellen aus des Werken Prokops.

Unter allen Nachrichten, die für den Fortbestand der Thraker im 6. Jh. zeugen, verdient überhaupt das, was Prokop von der Teilnahme der Thraker an den persischen, vandalischen und gotischen Kriegen (527—552) erzählt, eine besondere Aufmerksamkeit. In den Kämpfen gegen die Perser erwähnt er zwei Brüder mit den rein thrakischen Namen Kutzis und Buzis, [3] die aus Thrazien stammten, und Florentius [4], den er ausdrücklich als Thraker bezeichnet. In dem Krieg gegen die Vandalen kämpften die Thraker Himerios und Petros [5] mit. Der thrakische Ursprung des letzteren wird mit den Worten ὁ Θρᾷξ γένος unterstrichen. In den Kriegen gegen die Goten werden ferner die Thraker Kutilas und Barbation [6] erwähnt. Daß es sich in allen diesen Fällen nicht um den Geburts- oder Wohnort, sondern um die Volkszugehörigkeit handelt, beweisen die folgenden Stellen aus den Werken Procops. Er teilt im 21. Kapitel des II. Buches der Perserkriege [7] mit, daß auf den beiden Seiten einer Hütte Thraker, Illyrer, Goten , Heruler, Vandalen und Maurusier gestanden hatten. Im 5. Kapitel des II. Buches der Gotenkriege [8] lesen wir: «In dieser Zeit kamen auch Truppen aus Byzanz an: im Hafen von Neapel 3000 Isaurier unter Pauls und Konon, in Hydrus 800 thrakische Reiter unter Johannes, einem Brudersohn des Usurpators Vitalian, und mit ihnen weitere 1000 Mann zu Pferd, die unter anderen Alexander und Marcentius befehligten.». Vitalian war, wie wir bereits oben bemerkt haben, nach Euagrios ein Thraker. Demnach war auch sein Brudersohn Johannes ein Thraker. Der Name Markentios ist nach W. Tomaschek [9] und D. Detschew [10] thrakisch. Im 11. Kapitel desselben Buches [11] wird erzählt daß Belisar die Stadt Ankona durch eine starke Abteilung Isaurier und Thraker unter Konon besetzen ließ. Im 12. Kapitel [12] lesen wir ferner: „Belisar gab den Ges-

[1] Müller, GGM, II, 523.
[2] Nov. 26.
[3] Procop., *de bell. Pers.*, I. 13.
[4] *ebd.* I, 15.
[5] *ebd.* II 23 und 28.
[6] *ebd.* II, 2 und III, II.
[7] Procop., *de bell. Pers.* II, 21, 4 ed. Haury: τῆς μὲν καλύβης ἐφ' ἑκάτερα Θρᾷκές τε καὶ Ἰλλυρίοι ἦσαν, Γότθοι δὲ μετ' αὐτούς, καὶ τούτων ἐχόμενοι Ἔρουλοι, μεθ' οὓς Βανδίλοι τε καὶ Μαυρούσιοι ἦσαν.
[8] Procop., *de bell. Goth.*, II, 5, 1 ed. Haury: Ἐν τούτῳ δὲ καὶ ἄλλο στράτευμα ἐκ Βυζαντίου κατέπλευσεν, Ἰσαύρων μὲν ἐς τὸν Νεαπόλεως λιμένα τρισχίλιοι, ὧν Παῦλος καὶ Κόνων ἡγοῦντο, ἐς Δρυοῦντα δὲ Θρᾷκες ἱππεῖς ὀκτακόσιοι, ὧν Ἰωάννης ἦρχεν ὁ Βιταλιανοῦ τοῦ πρώην τετυραννηκότος ἀδελφιδοῦς καὶ ξὺν αὐτοῖς ἕτεροι στρατιῶται ἐκ καταλόγου ἱππικοῦ χίλιοι· ὧν ἄλλοι τε καὶ Ἀλέξανδρος τε καὶ Μαρκέντιος ἦρχον.
[9] *Die alten Thraker.*, II. *Die Sprachreste.* Wien, 1894, 22.
[10] *Sprachreste* s. v.
[11] Procop., *de bell. Goth.*, II, 11, 5: ἤδη γὰρ αὐτὸ οὐ πολλῷ πρότερον κατειλήφει, Κόνωνα ξύν τε Ἰσαύρων καὶ Θρᾳκῶν στρατεύματι οὐκ ὀλίγῳ πέμψας.
[12] Procop., *de bell. Goth.*, II, 12, 26—27: Βελισάριος δὲ τοῖς ἐκ Μεδιολάνου ἥκουσι χιλίους ἔπεμψεν Ἰσαύρους τε καὶ Θρᾷκας, ἡγεῖτο δὲ τῶν Ἰσαύρων Ἔννης, τῶν δὲ Θρᾳκῶν Παῦλος.

www.cimec.ro

sandten aus Mailand 1000 Isaurier und Thraker mit." Im 6. Kapitel des III. Buches[1] befindet sich die folgende Nachricht: „Belisar gab dem Maximin eine Flotte mit, die ein Heer von Thrakern und Armeniern trug: die ersteren befehligte Herodian, die letzteren der Iberier Phazas, ein Neffe des Peranius. Auch eine geringe Anzahl Hunnen war auf den Schiffen." Im 11. Kapitel des gleichen Buches[2] steht folgendes: „Von seinen Doryphoren schickte Belisar auch zwei nach Rom, den Perser Artasires und den Thraker Barbation." Hier bürgt der persische Personnename für die Richtigkeit der Angaben Procops. Gegen die Beweiskraft der angeführten Stellen könnte man allerdings einwenden, daß überall durch die Bezeichnung „Thraker", „thrakisch" usw. lediglich das Abstammungsgebiet und nicht die wirkliche Stammeszugehörigkeit angegeben wird. Eine solche Meinung wäre ohne weiteres irrig. Denn die Erwähnung der Armenier neben den Persern, der Thraker neben den Isauriern usw. kann man schwerlich als rein geographische Bezeichnung erklären. Dagegen sprechen zunächst die Personennamen, die in einigen Fällen mit der von Procop angegebenen Volkszugehörigkeit vollkommen übereinstimmen. So finden wir im 2. Kapitel des II. Buches eine Stelle,[3] wo die Volkszugehörigkeit der Soldaten durch ihre Personennamen bestätigt wird: „Auch aus dem Pincianischen Tor ließ Belisar 600 Reiter gegen die feindlichen Verschanzungen vorgehen unter drei Doryphoren, dem Perser Artasires, dem Massageten Bochas und dem Thraker Kutilas.". Der Name Artasires ist ohne Zweifel persisch, Bochas hunnisch oder alanisch und Kutilas thrakisch. Endlich im 13. (5) Kapitel des I. Buches der Perserkriege lesen wir das folgende: ἄλλην τε στρατιὰν ἐπήγγελλεν αὐτόσε ἰέναι καὶ Κούτζην τε καὶ Βούζην . . . τούτω δὲ ἀδελφὼ μὲν ἐκ Θράκης ἦστην. Die beiden Namen sind wieder thrakisch. Die Namen beweisen also, daß die betreffenden Personen tatsächlich den von Procop angegebenen Völkerschaften angehörten und daß es sich in diesen Fällen nicht um lediglich geographische Bezeichnungen handelt. Procop unterscheidet ferner deutlich die Thraker und die Griechen voneinander. Über die letzteren, die er Γραικοί nennt, berichtet er, daß sie als furchtsame Männer und zum Soldatendienst untauglich galten. Er schreibt darüber: „Gegen die Gotenherrschaft hätten sie die der Griechen eingetauscht, die sich nicht einmal ihrer eigenen Haut wehren konnten und von denen sie früher in Italien nur Schauspieler, Mimen und diebische Matrosen gesehen hatten[4]", ferner im 23. Kapitel des IV. Buches desselben Werkes: „Sie sind Griechen und unmännlich[5]". Endlich in der Historia arcana: „Sie warfen ihnen vor: Sie seien Griechen. Als ob es ganz unmöglich sei, daß etwas treffliches in Griechenland geboren werde[6]". Die einzelnen Völkerschaften unterschied Procop ohne Zweifel an einem

[1] *op. cit.*, III, 6, 10: καὶ οἱ νεῶν ξυνέπεμψε στόλον, Θρᾳκῶν τε καὶ Ἀρμενίων στρατιωτῶν ἐμπλησάμενος. ἡγεῖτο δὲ τῶν μὲν Θρᾳκῶν Ἡρωδιανὸς, τῶν δὲ Ἀρμενίων Φάζας Ἴβηρ, Περανίου ἀδελφιδοῦς· ξυνέπλεον δὲ αὐτοῖς καὶ Οὖννοι ὀλίγοι.

[2] *op. cit.*, III, 11, 37: ἀλλὰ καὶ τῶν δορυφόρων τῶν αὐτοῦ δύο Βελισάριος ἐς Ῥώμην στείλας, Ἀρτασίρην τε, ἄνδρα Πέρσην, καὶ Βαρβατίωνα Θρᾷκα.

[3] *op. cit.*, II, 2, 9–10: ἐκ δὲ πυλίδος Πιγκιανῆς ἱππέας ἑξακοσίους ἐπὶ τῶν βαρβάρων τὰ χαρακώματα ἔστελλεν. οἷς δὴ τρεῖς τῶν αὐτοῦ δορυφόρων ἐπέστησεν, Ἀρτασίρην τε ἄνδρα Πέρσην καὶ Βωχαν Μασσαγέτην γένος καὶ Κουτίλαν Θρᾷκα.

[4] *op. cit.*, I, 18, 40: οἱ τῆς Γότθων δυνάμεως Γραικοὺς τοὺς σφίσιν οὐχ οἵους τε ἀμύνειν ὄντας ἠλλάξαντο, ἐξ ὧν τὰ πρότερα οὐδένα ἐς Ἰταλίαν ἥκοντα εἶδον, ὅτι μὴ τραγῳδοὺς τε καὶ μίμους καὶ ναύτας λωποδύτας.

[5] *op. cit.*, IV, 23, 25: Γραικοί τε εἰσι καὶ ἄνανδροι φύσει.

[6] Prokop., *historia arcana*, 24, 7 ed. Haury: ἐπικαλοῦντες τοῖς μὲν ὡς Γραικοὶ εἶεν, ὥσπερ οὐκ ἐξὸν τῶν ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος τὸ παράπαν τινὶ γενναίῳ γενέσθαι.

www.cimec.ro

bestimmten hervorstechenden Merkmal. Und das könnte in erster Linie die Sprache gewesen sein. So hat Priskus einen Griechen am Hofe Attilas an der Sprache erkannt, wie er ausdrücklich schreibt. Dabei bemerkt er, daß man in Thrazien griechisch sprach [1]. Er wußte also nichts von einer lateinisch redenden Bevölkerung in diesem Lande, d.h. von romanisierten Thrakern. Procop, der bekanntlich außer griechisch auch lateinsich konnte, war sicher imstande, die Griechen von den Römern d.h. den lateinisch Sprechenden oder von den Thrakern an der Sprache zu unterscheiden. Allerdings bezeichnete Procop als Ῥωμαῖοι nicht nur jene, die lateinisch redeten, sondern auch die, welche oströmische d.h. byzantinische Untertanen waren. Ein aufschlußreisches Beispiel dafür ist das folgende. Im 26. Kapitel des II. Buches der Gotenkriege bezeichnet Procop den Thraker Burkentios folgendermaßen: „ein Römer, von Geburt ein Besser mit dem Namen Burkentios, von den Soldaten des Armeniers Narses" [2]. Hier wird ganz klar gesagt, daß Burkentios ein römischer Untertan aus dem Stamm der Besser und ein Soldat des Narses war. Der Name Burkentios, der echt thrakisch ist, bürgt für die Richtigkeit der Angaben Procops.

Endlich teil Procop im 7. Kapitel des dritten Buches des Werkes Περὶ κτισμάτων mit, daß damals Thraker in der Stadt Anchialos gewohnt haben (οἰκοῦσι). [3] Diese Nachricht wäre vollkommen unerklärlich und sogar sinnlos, wenn es sich um eine rein geographische Bezeichung handelte und wenn die Thraker ihre Sprache und völkische Eigenart bereits verloren und sich nicht deutlich genug von der umliegenden griechisch sprechenden Bevölkerung abgesondert hätten.

Nicht minder wichtige Zeugnisse für den Fortbestand der alten Thraker und ihrer Sprache sind ferner die vielen Nachrichten von dem Vorhandensein eines bessischen Mönchtums und besonderer bessischer Klöster im 6. Jh. In der von Theodoros von Petra (um 536) verfaßten Lebensbeschreibung des Mönches Theodosius († 529) wird berichtet, daß dieser Mönch am Ostufer des Jordan, nahe dem Toten Meere, ein Kloster τοῦ Κουτιλᾶ (der Name ist thrakisch) mit vier ἐκκλησίας habe bauen lassen, eine für die griechische Redenden, ἑτέραν δὲ ἔνθα κατὰ τὴν οἰκείαν γλῶσσαν γένος Βεσσῶν τῷ ὑψίστῳ τὰς εὐχὰς ἀποδίδωσιν, eine für Leute, die armenisch sprachen und eine für Verrückte [4]. Nach Joh. Moschus [5] und der *Vita S. Sabae* [6] gab es ein Kloster Σούβιβα τῶν Βεσσῶν neben einem Σούβιβα τῶν Σύρων am Jordan. In den origenistichen Streitigkeiten um 540 kamen „von göttlichen Eifer getrieben" die „Bessen des Jordans", deren Hauptheld Theodulos hieß, den in Jerusalem bedrängten Orthodoxen zu Hilfe und führten mit Steinen und Wurfschaufeln den Mönchs-

[1] *Excerpta de legationibus*, ed. de Boor, I, 1900, 135, 10—26: Διατρίβοντι δέ μοι καὶ περιπάτους ποιουμένῳ . . . προσελθών τις, ὃν βάρβαρον ἐκ τῆς Σκυθικῆς ᾠήθην εἶναι στολῆς, Ἑλληνικῇ ἀσπάζεταί με φωνῇ . . . ὥστε με θαυμάζειν ὅτι γε δὴ ἑλληνίζει Σκύθης ἀνήρ . . . καὶ οὐ ῥᾳδίως τις σφῶν ἑλληνίζει τῇ φωνῇ πλὴν ὧν ἀπήγαγον αἰχμαλώτων ἀπὸ τῆς Θρᾳκίας καὶ Ἰλλυρίδος παράλου . . . ἐγὼ δὲ ἔφην αἰτίαν πολυπραγμοσύνης εἶναί μοι τὴν Ἑλλήνων φωνήν. τότε δὴ γελάσας ἔλεγε Γραικὸς μὲν εἶναι τὸ γένος . . .

[2] Procop., *de bell. Goth.*, II, 26, 3: μετὰ δὲ τῶν τινα Ῥωμαίων, Βέσον γένος Βουρκέντιον ὄνομα, ὑπὸ Ναρσῇ τεταγμένον τῷ Ἀρμενίῳ.

[3] Procop., *de aedif.*, III, 7, 18 ed. Haury: Πόλιν δέ τινα ἐπιθαλασσίαν οἰκοῦσι Θρᾷκες παρὰ τὴν ἠϊόνα τοῦ Εὐξείνου Πόντου, Ἀγχίαλον ὄνομα.

[4] *Der heilige Theodosius.* Schriften des Theodoros und Kyrillos, herausgegeben von H. Usener, Leipzig, 1890.

[5] *Prat. spir.*, § 157 (Migne, PG, 87, 3, 3025)

[6] *Ecclesiae graecae monumenta*, t. III. *Sabae uita per Cyrill. Scythopol.*, ed. Joch. Bapt. Cotelerius, Luteciae Paris., 1686, 367 C — 368 A—B. Acta SS. 29 Sept. 8, 146.

www.cimec.ro

krieg für den wahren Glauben.[1] Nach *Itinerarium Antonini Placentini* im Sinaikloster kommten drei sprachkundige Äbte lateinisch, griechisch, syrisch, koptisch und bessisch sprechem[2]. Endlich erscheint in den Akten des Konstantinopoler Konzils von 536 ein Andreas ἐλέῳ θεοῦ πρεσβύτερος καὶ ἡγούμενος μονῆς τῶν Βεσσῶν unter den Unterschriften einer Eingabe der syrischen Geistlichen[3]. Daraus ist ersichtlich daß es damals in Konstantinopel ein Kloster der Bessen gab[4]. K. Holl wirft in seinem wichtigen Artikel über *Das Fortleben der Volkssprachen in Kleinasien in nachchristlicher Zeit*[5] die Frage auf, was die Bezeichnung τῶν Βεσσῶν, τῶν Λυκαόνων, τῶν Σύρων usw. ausdrückt, „ob die bloße Landsmannschaft oder auch die sprachliche Besonderheit". Nachdem er auf den Umstand hinweist, daß in Palästina ein Subiba der Syrer und eins der Bessen hart nebeneinander bestanden haben, fährt er fort „so ist hier mit Händen zu greifen, daß die sprachliche Differenz die Scheidung der beiden Gemeinschaften begründete"[6]. Daraus zieht er ferner den Schluß, daß solche Benennungen ein Beleg für den Fortbestand der Sprachen der Lykaonier, der Bessen usw. sind. Die Richtigkeit der Ansicht Holls ist m. E. nicht zu beanstanden.

Im 6. Jahrhundert finden wir Thraker in den diesbezüglichen Quellen nicht nur als Heerführer, Offiziere, Soldaten und Mönche, sondern auch als Latifundienbesitzer. Zwei Inschriften, von denen die eine in Silivri und die andere in Šarköi[7], beide im türkischen Thrazien gefunden sind, legen ein beredtes Zeugnis von dem Vorhandensein reicher thrakischer Landbesitzer vor dem Tor Konstantinopels im 5. oder 6. Jh. ab. Die beiden Inschriften bestimmen die Grenzen der Länder des Thrakers Zimokartes. In einem Papyrus aus dem Jahre 557[8] werden ein κτῆμα Ταρουθίνου und ein κτῆμα καλούμενον ἔδαφος Σεύθου allerdings in Ägypten erwähnt.

Die Thraker spielten also eine nicht zu unterschätzende Rolle fast im ganzen öffentlichen Leben des byzantinischen Reiches im 6. Jh.

Nach dem Jahre 600 kommen Personen mit thrakischen Namen vereinzelt und nur in den ägyptischen Papyri vor. So im Jahre 615 war ein Fl. Tzitta comes in Ägypten[9]. In einem Papyrus[10] aus der byzantinisch-arabischen Zeit wird ein κύριος Ζίττα erwähnt. In einem Papyrus aus dem 7. Jh. aus Faijûm[11] lesen wir die Namen Nestos und Zipas. Der letztere war ein comes. Zum letzten Mal, wird ein Besser Maurus im Jahre 710 bei Theophanes[12] erwähnt. Wenn wir diese

---

[1] *ebd.*

[2] *Antonini Placentini Itinerarium*, herausgegeben von I. Gildemeister, Berlin, 1889, § 37, 21 f.

[3] Mansi, VIII 987.

[4] R. Janin, *Les monastères nationaux et provinciaux à Byzance*: Echos d'Orient, XXXII, 1933, 431 und *La géographie ecclésiastique de l'empire Byzantin*, I, t. III., Paris, 1953 unter Bessen.

[5] Hermes 43, 1908, 245 f.

[6] *ebd.* 246.

[7] BCH 36, 1912, 574 f.

[8] *Oxyrh.* XVI, 147, 93 und 149, 121.

[9] *Aegyptische Urkunden aus den königlichen Museen zu Berlin*, II-Bd., Berlin, 1898, 27 nº 362.

[10] ebd. 348, nº 693.

[11] *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, herausgegeben von C. Wessely., Leipzig, 1910, 81 nº 138.

[12] Theophan., ed. de Boor. 379, 8.

www.cimec.ro

zufälligen und sehr seltenen Nachrichten vom Vorhandensein der Thraker im 7 Jh. beiseite lassen, so können wir sagen, daß die Thraker nach dem 6. Jahrhundert für immer unserem Blick entschwinden. Das ist nicht so sehr der Spärlichkeit der Quellen für diese Epoche als dem Umstand zu verdanken, daß um diese Zeit die Slavenstämme die ganze Balkanhalbinsel überfluten und sie dauernd besiedeln.

Daß die Slaven auf dem Balkan noch die Thraker antrafen und mit ihnen in Berührung kammen, ergibt sich aus der heutigen Toponymie Bulgariens. Der bekannte Geschichtschreiber Jordanes berichtet, daß die alte Stadt des mazedonischen Königs Philipp II. Philippopel in Südbulgarien früher Pulpudeva geheißen hatte [1]. Dieser Name kommt sonst nirgends vor. Der erste Teil *Pulpu-* stellt bekanntlich eine thrakische Form des griechischen Φιλιππο- dar. Der zweite *-deva* ist ein bekanntes thrakisches Wort für πόλις -« Stadt ». Pulpudeva ist demnach nichts anderes als eine thrakische Übersetzung des griechischen Φιλιππόπολις. Es ist schon längst nachgewiesen, daß der heutige bulgarische Name derselben Stadt *Plovdiv* nicht von der griechischen Form Φιλιππόπολις, sondern von der thrakischen Form *Pulpudeva* herkommt [2] Daraus ergibt sich daß die Slaven den Namen der Stadt nicht von ihren griechischen Bewohnern, sondern von der thrakisch redenden Bevölkerung der Umgebung kennen gelernt haben. Bei Jordanes sind auch andere thrakischen Stadtnamen überliefert worden. So finden wir bei ihm Uscudama [3] (schon bei Rufus Festus [4], für Adrianopel, Euscia [5] für Novae bei Svištov, und Beroa [6] für Augusta Traiana. Alle diese Namen waren offenbar volkstümlich und Jordanes hat sie von der einheimischen Bevölkerung kennengelernt. Für den Namen Danubius, den er irrtümlich für bessisch hält, sagt er sogar ausdrücklich, daß Hister so *lingua Bessorum uocatur* [7]. Er wußte also auch von einer bessischen Eigensprache. Von den oben genannten Stadtnamen ist Beroa besonders lehrreich. Der mittelalterliche bulgarische Name der heutigen Stadt Stara Zagora, des thrakischen Beroa und römischen Augusta Traian lautet *Borui* [8]. Das ist eine slavisierte Form von Beroa, der alten thrakischen Benennung der Stadt, die sich ohne Zweifel neben dem offiziellen Namen Augusta Traiana bis zur Einwanderung der Slaven erhalten hat und bei der einheimischen Bevölkerung gebräuchlicher als der offizielle Name war. Auch in diesem Fall haben die Slaven den Namen von den auf dem Lande lebenden Thrakern und nicht von den Stadtbewohnern übernommen. Der altgriechische Laut β ist bekanntlich gegen das 2. Jh. u.z. zum Spiranten *v* geworden [9]. Wenn die Slaven den Namen von den Griechen übernommen hätten, so müßte man eine

[1] Jordan., *Romana*, ed. Mommsen, 28, 16 und 37,5

[2] E. Kałużniacki, *Zur Geschichte der bulgarischen Benennung der Stadt Philippopel*, Archiv für slav. Philologie, XVI, 594—596; K. Jireček, *Zum Namen Plovdin oder Plovdiv*, ebd., 596—600; P. Skok, Zeitschrift für Ortsnamenforschung, VII, 37, 3; 43 f.; Bd. XIV, 79; Zeitschrift für Romanische Philologie, LIV, 181 und 441; Bd. L, 487, 6; M. Friedwagner. ebd. Bd. LIV, 652, 2; G. I. Kazarow, Philologische Wochenschrift 1901, N. 50; V. Bešəvliev, *Античната топонимия като исторически извор*, Известия на института за Български език, III, 1954, 346 f. mit Anm. 7. und 354.

[3] Jordan., *Romana*, 28, 16.

[4] Ruf. Fest. 9. Andere Belegstellen bei Detschew, *Sprachreste*, 349.

[5] Iordan, *Getica*, 83, 25.

[6] *Getica*, 84,5. Andere Belegstellen bei Detschew, *Sprachreste*, 53 f.

[7] *Getica*, 75, 16.

[8] V. Bešəvliev, *Античната топонимия*.

[9] K. Meisterhans. *Grammatik der attischen Inschriften*, 3 Aufl. von Ed. Schwyzer, Berlin, 1900, 77 f.

www.cimec.ro

Form mit *v*-Laut im Bulgarischen erwarten, vgl. z.B. *Veria* in Griechenland aus *Beroia*. Denselben Fall haben wir auch bei dem Flussnamen Ἕβρος, der unter der slavisierten Form Ибър mit *b* noch für den Oberlauf des Flusses gebraucht wird.

Auf einen Fortbestand der thrakischen Bevölkerung über das 6. Jh. hinaus muß ferner aus dem Umstand geschlossen werden, daß die Flüsse Jantra, Mariza, Mesta und Tundza in dem Oberlauf noch ihre alten Namen aufbewahrt haben; Eter aus Jeterus, Ibăr aus Ἕβρος, Nesteniza aus Nestos und Tăža aus Tonzos.

Endlich ist eine ganze Reihe der heutigen bulgarischen Ortsnamen nicht slavischen Ursprungs, sondern aller Wahrscheinlichkeit nach von den Thrakern geerbt. So z. B. heißt der Unterlauf des alten Hebros jetzt Mariza, wie wir vorhin sagten. Dieser Name ist trotz der Endung -iza nicht slavisch [1]. Er war offenbar von den Slaven vorgefunden worden und stammt augenscheinlich wieder von der alten thrakischen Bevölkerung. Solche Namen verdanken ihre heutige Existenz nicht der schriftlichen Ueberlieferung, sondern dem lebendigen Verkehr der eingewanderten Slaven mit der noch verbliebenen einheimischen thrakischen Bevölkerung.

Aus meinen bisherigen Ausführungen lassen sich also abschließend die folgenden Rückschlüsse ziehen:

1. Entgegen der Ansicht älterer Forscher haben sich die Thraker bis zur Einwanderung der Slaven auf der Balkanhalbinsel erhalten.

2. Die Thraker sind teilweise eben durch diese Einwanderung zu Grunde gegangen, teilweise ausgewandert, teilweise in den Slaven aufgegangen.

3. Im 5. und 6. Jahrhundert bildeten sie das Rückgrat des oströmischen Reiches auf dem Balkan. Sie nahmen nicht nur hohe Stellungen in dem Reich ein, sondern lieferten ihm auch die besten Soldaten. Deshalb dürfen wir die Frage stellen, ob wir nicht das Recht haben, den frühbyzantinischen Staat, was die Balkanhalbinsel und ihre Bevölkerung betrifft, in gewissem Sinne als ein römisches Reich trakischer Nation zu bezeichnen.

ABKÜRZUNGEN

Detschew, Sprachreste	= D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957.
Diehl, ILChr.	= E. Diehl, *Inscriptiones latinae ueteres christianae*, Berolini, I—III.
IAI	= Исвестия на археологическия институт
IAD	= Известия на археологическото дружество
IID	= Известия на историческото дружество
Kalinka	= E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1906.

[1] St. Mladenov, *Имената на десет български реки*, Списание на Българската академия на науките X, 1915, 53 ff.; V. Beševliev, *Античната топонимия* usw. 343; D. Dečev, *Тракийски названия на наши реки*, Известия на института за български език III, 1954, 273 ff.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

LES FOUILLES POLONAISES DE 1960 À TELL ATRIB ET PALMYRE

PAR

K. MICHAŁOWSKI

Varsovie

En 1960, les travaux archéologiques polonais au Proche Orient ont été poursuivis: 1. sur l'emplacement de Tell Atrib, en Egypte, 2. à Palmyre, en Syrie.

La campagne de fouilles de 1960 à Tell Atrib était la quatrième organisée sur l'emplacement de cette ville. A l'époque des campagnes de Napoléon déjà, les immenses champs de ruines d'Athribis avaient attiré l'attention. Ils confirmaient les écrits antiques suivant lesquels cette ville était, à la fin de l'antiquité, un centre économique florissant de la Basse Egypte. A plusieurs reprises déjà, des fouilles avaient été organisées dans cette région; aucune expédition, cependant, n'avait pu y demeurer plus d'une année. La mission polonaise a été la première à entreprendre, en 1957, des fouilles systématiques dont les résultats ont été présentés au centre d'Études Orientales et au Comité des Sciences de la Culture Antique de l'Académie polonaise des Sciences, de 1957 à 1959.

Au cours de la dernière campagne de fouilles, nous avons surtout cherché à établir la chronologie des différents ensembles archéologiques dégagés, qui proviennent de la XXVI^{e} dynastie, de l'époque ptolémaïque et de l'époque romaine. Afin d'établir les dates avec plus d'exactitude, nous nous sommes bornés à étudier un seul ensemble architectonique — les bains romains — en cherchant à mettre en évidence les différentes étapes de son développement.

Dans le Delta sous certains murs datant de la XXVI^{e} dynastie, on avait déjà signalé, à plusieurs reprises, des lits de sable, c'est-à-dire des couches de sable artificielles qui avaient pour but de protéger les murs contre l'humidité du terrain. Nous en avons également trouvé sur l'emplacement d'Athribis. Les travaux de contrôle entrepris par le dr. Andrzejewski dans d'autres localités du Delta ont confirmé l'emploi méthodique de ce procédé. On sait qu'à Milet, des fouilles allemandes ont mis en évidence des lits de sable sous les fondations du grand sanctuaire. On a retrouvé la même technique à Istros, en Roumanie, sous des constructions des VI^{e} et V^{e} siècle avant notre ère. Istros était une colonie de Milet qui, à son tour, a dû emprunter à l'Egypte ce moyen de protéger les fondations. Depuis la XXVI^{e}

www.cimec.ro

dynastie et, même, d'après les résultats des investigations de Montet à Tanis, depuis la XXII^e^ dynastie, la tradition égyptienne a donc été maintenue, en passant par Milet, jusque dans les colonies de celle-ci sur les bords de la Mer Noire.

La configuration stratigraphique et l'ordonnance des ruines, ainsi que la découverte de monnaies ont permis de préciser les données chronologiques. En d'autres endroits de l'Égypte, ces données sont fournies par les papyrus et les ostraca et, dans les régions humides du Delta, par les monnaies seulement. Au cours des dernières fouilles, l'un de nos collaborateurs, M. Skowronek de Cracovie, nous a rendu, dans ce domaine, un service précieux en nettoyant et en déchiffrant sur le champ les monnaies recouvertes de vert-de-gris qui avaient été dégagées, ce qui a permis d'établir immédiatement l'âge des couches atteintes.

Sous les Julio-Claudiens, la ville se développe de façon rapide et soudaine. C'est à cette époque qu'ont été construits les murs de briques cuites, élevés parfois directement sur des vestiges de fondations en pierre de l'époque ptolémaïque ou de la XXVI^e^ dynastie, comme dans le cas des thermes, par exemple. Dans ces vestiges de murs, on a constaté la présence du ciment imperméable et un coffrage des endroits cimentés qui était inconnu jusqu'ici en Egypte.

La ville a connu un essor nouveau au tournant des I^er^ et II^e^ siècle sous les règnes de Trajan et d'Hadrien. L'établissement thermal a été agrandi mais les axes du bâtiment ont été maintenus. On a découvert, au cours de la campagne de fouilles organisée l'an dernier, un ensemble de fours à chaux qui ont servi à fondre les anciens éléments de construction pour obtenir un matériel nouveau.

Le système de canalisation a été développé à l'époque des Antonins. Certains éléments de l'ancienne construction ont été remployés; c'est ainsi qu'un bas-relief de la XXVI^e^ dynastie, représentant une déesse, a été encastré dans un des murs. Les axes principaux du bâtiment ont alors été changés. Il est possible que les bains aient été détruits par un tremblement de terre pour être, ensuite, reconstruits suivant d'autres principes. D'autres parties de Tell Atrib ont passé par une étape historique analogue. On a constaté la présence d'un tuyau de plomb encastré au centre d'un des bassins de l'époque de Trajan et Hadrien.

Sur l'emplacement des thermes, on a trouvé des fragments de grandes coupes en granit (granit de Kom Ahmar) qui proviennent sans nul doute des bains. Leur style, et surtout le profil de leurs bases permettent de les faire remonter à la fin du III^e^ siècle tout au plus. Ce qui prouve que l'agrandissement des thermes, qui s'étend du milieu du II^e^ à la fin du III^e^ siècle, n'a pas entraîné de changements profonds, sinon l'embellissement des intérieurs et l'aménagement d'installations plus luxueuses.

Le bâtiment fut détruit à la fin du III^e^ siècle. Il n'a pas été reconstruit. De grands fossés transversaux furent creusés sur son emplacement pour contenir les fondations de grandes colonnades. Les colonnes des portiques étaient en marbre de couleur; l'une d'elles (5,5 m de hauteur) a été transportée dernièrement au Musée National de Varsovie. Leurs chapiteaux, de style corinthien, offrent des analogies avec ceux des constructions de l'époque de Constantin le Grand, tels le Baptistère de Latran, la basilique de Beisam, les pilastres de l'église de la Nativité, à Béthléem.

Au début du IV^e^ siècle Athribis était l'une des villes les plus florissantes de l'Égypte. Preuves en soient le témoignage d'Ammien Marcelin et le fait que la ville est alors agrandie et fortifiée. Athribis, qui était située à peu près au centre du Delta, devait jouer, à cette époque, le rôle de centre économique et servir de base

www.cimec.ro

commerciale au port d'Alexandrie. Parmi les objets dégagés les plus dignes d'attention, citons les céramiques coptes — et surtout l'exemplaire unique de vase orné d'oiseaux.

Le travail de dégagement est très ardu à Tell Atrib. Il exige un sens aigu d'observation et une grande prudence à tirer des conclusions. Par contre, notre second chantier de fouilles, Palmyre, est le plus bel ensemble de ruines romaines relativement bien conservées. Cette ville—oasis qui atteint son apogée du Ier au IIe siècles, ce port de transbordement utilisé par les caravanes allant du golfe Persique à la Méditerranée ne peut être comparé qu'à une autre ville syrienne, Baalbek. Cette dernière, cependant, n'a plus qu'un vaste téménos du IIe siècle, alors qu'à Palmyre subsistent des quartiers entiers, des portiques, un théâtre, la nécropole.

Notre expédition a son chantier de fouilles dans la partie occidentale de la ville, qui a été transformée en camp romain par Dioclétien au déclin de l'antiquité. Cette année, les fouilles se sont concentrées sur le Tetrapyle, c'est-à-dire la porte quadruple, une construction située au carrefour des deux artères principales du camp. Les tétrapyles, si caractéristiques de la province syrienne surtout, n'ont pas, jusqu'ici, fait l'objet de monographies. Aussi nos investigations contribueront-elles certainement à éclaircir ce problème. Il s'agit d'une construction à base carrée, dont le côté mesure 16 m de longueur. Sur chacune de ses faces s'élèvent deux colonnes situées entre les murs d'angles terminés des deux côtés par des pilastres.

A l'exception de deux colonnes qui sont encore debout, la construction a été détruite par un tremblement de terre qui a couvert le sol environnant d'éléments architectoniques pesant souvent plusieurs tonnes.

Les égoûts trouvés dans le plancher, sous forme de canaux couverts ou à l'air libre, ne semblent pas confirmer la thése de Wiegand, suivant laquelle le Tetrapyle aurait eu un toit. Dans presque tous les domaines nos investigations ont mis en évidence l'inexactitude des mesures et sondages effectués en 1902, 1907 et 1924 par l'expédition allemande.

L'un des plus importants résultats de notre dernière campagne de fouilles a été la découverte, dans les fondations du Tetrapyle, de fragments sculptés remployés, qu'une analyse iconographique a révélé provenir de la moitié du IIIe siècle. Cette estimation a été confirmée par une inscription portant les dates 239—240, découverte sur un fragment d'autel trouvé au même endroit. Ces éléments remployés prouvent que le Tetrapyle est postérieur à 240. L'emploi de sculptures funéraires pour les fondations exclut l'époque de la reine Zénobie où ce fait n'eût pu avoir lieu. Il est impossible, d'autre part, qu'on ait élevé un monument si imposant après la chute de la ville, conquise par Aurélien en 272. Le Tetrapyle a donc dû être construit à l'époque de Dioclétien. C'est à cette époque, d'après certaines inscriptions, que Sossianus Hiéroclès, architecte de l'empereur, a construit à cet endroit le camp romain.

Les éléments décoratifs du Tetrapyle présentent des formes caractéristiques de la moitié du IIe siècle de notre ère. Aussi les archéologues allemands et français (Wiegand et Schlumberger) ont-ils supposé que des éléments datant d'époques antérieures étaient entrés dans sa construction. A la suite d'examens minutieux, nous avons pu établir que plusieurs détails décoratifs, qui avaient échappé à l'attention de nos prédécesseurs, permettent de concilier le résultat de l'analyse qui attribue le style de la décoration à la moitié du IIe siècle avec la date certaine de la construction du Tetrapyle à l'époque de Dioclétien. En sculptant les chapiteaux

www.cimec.ro

l'artiste a imité les principaux éléments décoratifs des constructions environnantes datant du II^e siècle — de la colonnade transversale en particulier. Par contre, il a traité les détails de façon personnelle, donné une interprétation homogène et nouvelle des crosses, ainsi que d'autres proportions à la décoration de l'abaque (au II^e siècle, la partie inférieure occupe les 2/3 de la hauteur, la partie supérieure, le 1/3; à la fin du III^e siècle, elles sont égales). Le rythme étudié suivant lequel les colonnes ont été disposées, avec leurs chapiteaux décorés sur une moitié de feuillages doriques et sur l'autre moitié d'un bandeau de laurier — prouvent que cette œuvre était due à un seul artiste.

Dans les chapiteaux des pilastres, on retrouve un motif du II^e siècle. Cependant, il y a une différence essentielle dans la façon de traiter les deux champs décoratifs. La partie inférieure est en relief, alors que la partie supérieure est plate et linéaire. On a, sans contredit, affaire ici à des artistes appartenant à une autre génération. Qui a exécuté les décorations du Tetrapyle? On peut difficilement croire que les ateliers de tailleurs de pierres aient subsisté après la destruction de Palmyre par Aurélien. Wiegand a émis la supposition qu'on faisait venir, dans certaines occasions, des artistes de Mésopotamie, très probablement de Dura Europos. Nous pensons qu'ils venaient plutôt des rives de la Méditerranée, en suivant les anciennes voies empruntées par les carvanes qui se rendaient à Damas; quoi qu'il en soit, il s'agissait d'artistes de haute classe.

Une fois le terrain dégagé, nous avons constaté que l'agencement des colonnades qui s'entrecroisaient dans le Tetrapyle différait de celui connu jusqu'ici grâce aux données fournies par les architectes allemands. Les rangées de colonnes de la voie prétorienne venant du sud-ouest parviennent jusqu'aux angles même du Tetrapyle et non pas, comme le voulait Wiegand, jusqu'à la distance d'un entrecolonnement. Par contre, les colonnes de la *uia principalis* ne sont pas dans la ligne des colonnes du Tetrapyle, mais dans l'axe des entrecolonnements latéraux. Les soubassements des deux colonnades et, par conséquent, les diamètres des colonnes ont des mesures différentes. A notre avis ces colonnades proviennent d'époques diverses.

A l'époque byzantine, on a construit quatre chambres aux quatre angles intérieurs du Tetrapyle en posant directement sur les dalles du fond des blocs qui provenaient très probablement des constructions détruites au temps d'Aurélien ou de celles élevées par Dioclétien. L'époque arabe apporte de nouvelles transformations; entre autres, le passage central du Tetrapyle est rétréci.

Dans les terrains dégagés en 1960 on a trouvé plus de 100 sculptures et fragments de sculptures encastrés dans les murs, ce qui constitue un chiffre tout-à-fait exceptionnel par rapport aux autres fouilles. Parmi les plus précieux, citons un important fragment de plafond représentant les signes du zodiaque, une panthère et les masques des quatre vents. C'est donc le second zodiaque découvert à Palmyre, après celui, bien connu, du temple de Bêl. Le nu de femme à la bulle est un exemplaire très intéressant et rare en ce qui concerne la sculpture de Palmyre. La rampe conduisant aux marches du Tetrapyle est composée d'un important haut-relief, d'une grande valeur, représentant un officier méhariste accompagné d'un écuyer conduisant un dromadaire. Ce haut-relief, qui constituait la partie inférieure d'un lit funéraire, a probablement été apporté de la nécropole voisine par les soldats d'Aurélien. Parmi les objets les plus précieux, mentionnons la tête de prêtre à la couronne dorée et une statuette de Niké provenant très probablement du tombeau de Iarhai. C'est là, en effet, qu'il y a 30 ans on a trouvé (fouille Seyrig et Amy)

www.cimec.ro

l'inscription grecque suivante: . . . « Le tombeau situé à droite de la statuette de Niké en marbre parien appartient à. . . » Déjà les fouilles de 1959 nous ont permis d'établir qu'on donnait, à Palmyre, le nom de marbre parien au calcaire de couleur rose, dans lequel est sculptée notre statuette. Sa hauteur de 0,40 m correspond à la niche dans laquelle elle était placée.

Au cours du second jour de fouilles, nous avons eu le bonheur de découvrir un trésor, le premier dégagé à Palmyre, contenu dans un vase byzantin en faïence. Il s'agissait de quelques objets d'or: un reliquaire, une broche garnie de pierres, des boucles d'oreilles, un anneau et des pièces de monnaies datant des années 602—668. Ces objets ont été trouvés dans la couche arabe, formée après 634, alors que Palmyre (Tadmor) s'était rendue au général arabe Abu Bakr. Elle n'était plus alors qu'un petit bourg. Le fait qu'on ait trouvé des monnaies byzantines dans cette couche prouve que celles-ci ont encore eu cours un certain temps à l'époque arabe.

Suivant un texte de Procope, l'empereur Justinien a ordonné au prince d'Antioche de renforcer les murs élevés par Dioclétien à Palmyre; on sait qu'il y a construit une basilique chrétienne. La tradition de l'architecture antique a donc été en quelque sorte maintenue dans la période byzantine. Par contre, dans la période arabe, on a complètement rompu avec elle, comme en témoignent les vestiges de murs où l'on mettait des autels funéraires sur les chapiteaux.

La Vallée des Tombeaux, notre second secteur de fouilles à Palmyre, nous a permis de confirmer, en 1960, l'hypothèse émise par l'ingénieur Dąbrowski concernant le rythme de la disposition des hypogées. En partant d'une certaine résistance de la roche, il a évalué la distance probable qui séparait les tombeaux. En creusant à l'endroit indiqué par ses calculs, on a en effet dégagé des escaliers magnifiques conduisant à un tombeau. Celui-ci n'était pas achevé. Dans la première chambre, on a trouvé seulement un lieu de sépulture pour enfants.

Ce n'est pas la première fois qu'on dégage à Palmyre un tombeau inachevé de la moitié du II^{e} siècle. Ce fait nous incite à penser que certains notables de l'endroit ont dû être atteints par une catastrophe économique. Il se peut que l'entrée en vigueur, en 137, du célèbre tarif, comme aussi les changements survenus dans le système fiscal — changements favorables pour l'ensemble de la population — aient pu ruiner une partie des riches commerçants de Palmyre.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ИСТОРИКО-ФИЛОСОФСКИЕ ВОЗЗРЕНИЯ САЛЛЮСТИЯ

С. Л. УТЧЕНКО
(Москва)

Саллюстий и его произведения достаточно полно изучены как в зарубежной, так и советской специальной литературе. Однако, насколько нам известно, никто из многочисленных исследователей не пытался выделить и систематизировать философские воззрения Саллюстия, его философскую концепцию. Подобных попыток мы не встретим и в последних работах, где, как правило, внимание авторов привлекают особенности стиля или структура тех или иных произведений римского историка [1].

Такое явление, конечно, не случайно. Оно в значительной мере объясняется тем, что никто и никогда не считал — и безусловно с полным основанием — Саллюстия философом. Но если каждый философ имеет и даже обязан иметь свою систему воззрений, свою философскую концепцию, то это вовсе не означает, что тот, кто не является философом, не может иметь таковой. Поэтому мы и считаем позволительным говорить о философских воззрениях и даже философской концепции Саллюстия.

Конечно, эти воззрения не блещут особой оригинальностью и глубиной. Кроме того, в работах Саллюстия мы не встретим стройного, систематического изложения его философской концепции. Но едва ли подобные претензии были бы уместны в отношении Саллюстия, поскольку — и об этом следует напомнить снова — речь идет не о философских трудах.

И тем не менее, все же можно отметить некоторую « локализацию» философских высказываний Саллюстия. Его философская концепция, в основном, изложена в « Письмах к Цезарю » и в prooemium к « Заговору Катилины». Поэтому изучение prooemia в произведениях римского историка, правильная оценка их значения и связи с целым, представляет, на наш взгляд, вопрос чрезвычайной важности.

---

[1] См. напр. M. Chouet, *Les lettres de Salluste à César*, Paris, 1950; K. Vretska, *Zur Methodik der Echtheitskritik (Epistulae ad Caesarem senem)*, Wiener Studien, 70, 1957, стр. 306—321; K. Büchner, *Der Aufbau von Sallusts Bellum Iugurthinum*. Wiesbaden, 1953; A. D. Leeman, *Aufbau und Absicht von Sallusts Bellum Iugurthinum*. Amsterdam, 1957.

www.cimec.ro

Органическая связь prooemia с целым многими исследователями Саллюстия не только не замечалась, но по традиции, восходящей еще к древности [1], даже отрицалась. Prooemia рассматривались, как некий характерный формально-литературный прием, долженствующий ввести читателя в повествование, но с самим повествованием prooemia считались никак не связанными. Подобного взгляда придерживались такие учение, как Ed. Schwartz [2], C. Wagner [3], J. Moor [4], G. Boissier [5] и др. [6]

Заслуга постановки вопроса о тесной связи prooemia с целым, насколько нам известно, принадлежит Эгерманну [7], который отходит от традиционного взглядя на роль и значение prooemia. Однако Эгерманн эту совершенно правильную и плодотворную мысль недостаточно развивает и конкретизирует на материале работ Саллюстия, в то время как имеются все основания говорить об органической связи prooemia с целым не «вообще», а совершенно конкретно и четко. Знакомство с историко-философской концепцией Саллюстия убедит нас в этом.

Перейдем к рассмотрению собственно философской концепции Саллюстия.

Одной из характерных особенностей этой концепции является учение Саллюстия о дуализме человеческой природы, т.е. учение о теле и душе.

Еще в раннем «Письме к Цезарю» проскальзывает мысль о дуализме природы человека и о приоритете души над телом: igitur ubi plebes senatui, sicuti corpus animo, oboedit; определеннее та же самая мысль высказана и в позднем «Письме к Цезарю» по поводу печальной участи тех, кто проводит жизнь в низменных наслаждениях и, таким образом, подчиняет дух телу [8].

В prooemium к «Заговору Катилины» эти отдельные мысли и высказывания развиты значительно полнее. Саллюстий начинает с того, что чрезвычайно четко устанавливает двойственный характер человеческой природы: [9]. sed nostra omnis uis in animo et corpore sita est [10].

Но если человек слагается из души и тела, какому же из этих двух начал принадлежит приоритет? На этот вопрос Саллюстий отвечает совершенно четко и недвусмысленно: animi imperio, corporis seruitio magis utimur [11]. Иначе не может и не должно быть, ибо: alterum nobis cum dis, alterum cum belluis commune est [12].

Но понятия animus и corpus не являются для Саллюстия только отвлеченными философскими категориями. Они сразу же проецируются им в

---

[1] Напр., Quint., *Inst. orat.*, III, 8, 9.

[2] Ed. Schwartz, *Die Berichte über die catilinarische Verschwörung*, Hermes, XXXII, 1897, стр. 554—608.

[3] C. Wagner, *De Sall. prooemiorum fontibus*, Diss. Lips., 1910.

[4] J. Moor, *Die Entstehung der Einleitungen von Sall.*, Jahresber. des k. k. Staatgymn. Troppau, 1913/14.

[5] G. Boissier, *Les prologues de Salluste*, Journ. des savants, 1903.

[6] Следует отметить, что и работа W. Schur'a, *Sallust als Historiker*, Stuttgart, 1934, не подчеркивает в достаточной степени органической связи prooemia с целым.

[7] F. Egermann, *Die Prōmien zu den Werken des Sallust.*, Leipz., 1932.

[8] *Ep.*, II, 10.

[9] *Ep.*, I, 8.

[10] *Cat.*, I, 2,

[11] *Cat.*, I, 2.

[12] *Cat.*, I, 2.

www.cimec.ro

сферу государственной жизни. Уже сама формула animi imperio, corporis seruitio magis utimur[1] чрезвычайно напоминает нам с внешней стороны другую, более раннюю формулу Саллюстия: plebes senatui, sicuti corpus animo oboedit[2] и несомненно находится с нею в более тесной внутренней связи. Это как бы «формула перехода», это не что иное, как обоснование двойственной природы государства дуализмом человеческой природы.

Начав с подобного теоретического обоснования, Саллюстий приступает к рассуждению: uine corporis an uirtute animi, res militaris magis procederet[3]. Данное рассуждение тем и интересно для нас, что именно здесь мы можем наблюдать перенесение философских понятий «душа» и «тело» в сферу государственной жизни, где они характеризуются уже как uirtus animi и uis corporis.

Не вдаваясь сейчас в более подробный анализ представлений Саллюстия о государстве, что нами уже было сделано в другом месте[4], констатируем лишь тот факт, что философские посылки Саллюстия и, в частности, тезис о дуализме человеческой природы оказываются основой его воззрений на государство. Следовательно государственный организм, и в этом мы еще тоже неоднократно убедимся, конструируется Саллюстием по образу и подобию организма человеческого.

Таково в общих чертах учение Саллюстия о теле и душе.

Крайне важно отметить следующее. Во всех вышеприведенных схемах Саллюстия, душа и тело, несмотря на безусловный приоритет души отнюдь не противопоставлены друг другу, как враждебные понятия. Наоборот, речь идет о некоем сочетании, о взаимном пополнении этих двух элементов человеческого существа.

Подобная точка зрения чрезвычайно характерна для Саллюстия, ибо уже в ней достаточно ясно проступает тенденция примирения, тенденция компромисса, которая является главенствующей тенденцией историко-философских воззрений Саллюстия на определенном этапе их развития[5].

Эгерманн, в своей работе развивает тот взгляд, что дуалистическая схема animus — corpus заимствована Саллюстием у Платона[6]. Развитие этой схемы и тезиса о доминирующей роли души по отношению к телу, по мнению Эгерманна является основной ведущей мыслью, der Leitgedanke der Prooemien[7].

Работа Эгерманна тем и ценна, что он, как сказано, впервые поднял вопрос о влиянии Платона на Саллюстия. Однако, данное наблюдение, по существу совершенно правильное, нуждается в каком-то подтверждении. Оно нуждается в таком подтверждении, хотя бы уже потому, что дуалистическая схема animus — corpus была в философских системах древности весьма распространенным «общим местом» и Саллюстий мог заимствовать ее не

---

[1] *Cat.*, I, 2.
[2] *Ep.*, II, 10.
[3] *Cat.*, I, 5.
[4] См. С. Л. Утченко, *Воззрения Саллюстия на идеальное государственное устройство*, В.Д.И. № 1, 1948.
[5] *Там же.*
[6] F. Egermann, *Ук. соч.*, стр. 6.
[7] *Там же.*

www.cimec.ro

обязательно у Платона. Эгерманн никаких подтверждений не приводит и его тезис остается недоказанным.

Однако, такое подтверждение может быть найдено без особого труда. Для этого следует обратить внимание на представление Саллюстия о душе как о той части человеческого существа, которая роднит человека с богами [1]. Это представление Саллюстия о душе есть по существу не что иное, как своеобразная интерпретация учения Платона о «промежуточном» положении души между миром идей и миром материальным, ибо душа, как учит Платон, способна познавать идеи и, следовательно, им родственна [2], но все же не равна им [3]. Саллюстий, говоря о том, что душа человека роднит его с богами, видимо и подразумевал это «промежуточное» положение души, т.е. исходил из учения о душе Платона. Но если это так, то и факт заимствования дуалистической схемы animus — corpus именно у Платона, представляется нам гораздо более вероятным.

Но уже если говорить о родстве идей Платона и Саллюстия в данной области, то доказательств этого родства и влияния Платона следует прежде всего искать в том перенесении схемы animus — corpus в сферу государственной жизни, которое отмечалось выше. Саллюстий проецирует в сферу государственной жизни не только эту схему как таковую, но и ее внутренние взаимоотношения, т.е. момент приоритета души над телом. Здесь и следует вскрыть зависимость Саллюстия от Платона, ибо, как известно, представление о государственном организме, как об обобщенном и собирательном выражении организма отдельного человека идет именно от Платона [4]. Более того, нам известно, что именно Платон проецировал все свойства души в сферу государственной жизни и трихотомии души у него соответствует трихотомия государства [5]. Причем, как в человеческой душе, так и в государстве бесспорный приоритет признавался за λογιστικόν.

Таково влияние Платона на учение Саллюстия о теле и душе.

Но если приоритет души над телом бесспорен, если душе принадлежит руководящая роль, то в чем же должна заключаться ее деятельность? Ответ на этот вопрос дает другая часть философской концепции Саллюстия, его учение о славе.

Учение Саллюстия о славе свидетельствует о чрезвычайно практическом конкретном характере его философии. Основным вопросом, который вообще в философском плане интересует Саллюстия, является вопрос о цели существования как отдельного индивидуума, так и совокупности их, т.е. общества, государства.

Чего следует добиваться в жизни, к чему стремиться? На этот конкретный вопрос, Саллюстий дает не менее конкретный ответ. Целью жизни, учит Саллюстий, является слава, gloria.

Поскольку наличие в человеке духовного начала роднит его с богами, то славы следует искать средствами разума: quo mihi rectius esse uidetur

---

[1] *Cat.*, I, 2.
[2] Plat., *Phaed.*, 78.
[3] Plat., *Phaed.*, 80B, 105D.
[4] Plat., *Pol.*, II, 368 E, V, 462 c.
[5] Plat., *Pol.*, IV, 435 A — 441 B, 441 B — 443 D, 445 c.

www.cimec.ro

ingenii quam uirium opibus gloriam quaerere, et quoniam uita ipsa qua fruimur breuis est, memoriam nostri quam maxume longam efficere [1].

Но именно поэтому не всякая слава должна быть объектом человеческих стремлений. Так, например, оказывается, что слава, приобретаемая богатством, красотою — скоропреходяща и тленна, она не является истинной славой [2]. Только тот достигает истинной славы и живет полной духовной жизнью, кто старается создать себе доброе имя или доблестным поступком или деятельностью ума [3]. Истинной славы добиться отнюдь не легко, к ней ведет лишь один путь, путь доблести — uera uia [4]. Стремление к славе по этому пути и есть высшая цель, истинный смысл существования. Само стремление к добродетели питается жаждой славы, а без славы стезя добра кажется трудной и горькой [5]. Слава является тем, что стимулирует человека на избранном им пути добродетели и одновременно наградой за проявленную uirtus — uirtutis praemium [6]. И эта истинная слава — вечна, бессмертна [7]. Она приобщает к бессмертию и человека, она как бы продлевает жизнь человека после его физической смерти, но зато, наоборот, даже самая жизнь людей сошедших с пути uirtus может быть смело уподоблена смерти. Собственно говоря и жизнь и смерть таких людей вполне равноценны, ибо как относительно одной, так и относительно другой сохраняется полное молчание [8].

Недаром еще в более раннем «Письме к Цезарю» Саллюстий, убеждая Цезаря в необходимости выполнить изложенную им программу реформ по восстановлению государства, в качестве одного из последних и, видимо, наиболее сильных аргументов выдвигает следующее соображение: ... super omnes mortales gloria agnita, tuaque unius mors uita clarior erit. Nam uiuos interdum fortuna, saepe inuidia fatigat: ubi anima natura cessit demptis obtrectationibus ipsa se uirtus magis magisque extollit [9].

Таково в основных чертах учение Саллюстия о славе, сконструированное им как ответ на вопрос о смысле и цели существования. Бесспорно, что это учение свидетельствует о крайней практичности и «позитивности» философского мышления Саллюстия. Его философская «система» чрезвычайно утилитарна, она целиком вытекает из запросов практической жизни.

Эгерманн, на наш взгляд неправильно интерпретирует учение Саллюстия о славе [10]. Учение Саллюстия о славе, по его мнению, — это «чисто-римская философия», «оптимистическое мировоззрение истинного римлянина» и т.д. Эти выводы являются совершенно неприемлемыми. Что касается утверждения, будто бы учение Саллюстия о славе есть образец «чисто римского духа» и «чисто римской философии», то в устах Эгерманна, которому принадлежит ряд интересных наблюдений относительно влияния Платона на Саллюстия, это звучит более, чем странно, ибо в данном случае Эгерманн совершенно не

[1] *Cat.*, I, 3.
[2] *Cat.*, I, 4.
[3] *Cat.*, 2, 9.
[4] *Ep.*, II, 7, *Cat.*, 11, 2.
[5] *Ep.*, II, 7.
[6] *Cat.*, 52, 22.
[7] *Cat.*, I, 4.
[8] *Cat.*, 2, 8.
[9] *Ep.*, II, 13.
[10] F. Egermann, *ук. соч.*, стр. 16 и след.

www.cimec.ro

понял, что учение Саллюстия о славе оплодотворено влиянием Платона и хотя бы уже по одному этому не может быть проявлением «чисто-римского духа».

Учение Саллюстия о славе, на наш взгляд, находится в глубокой принципиальной связи с воззрениями Платона, развиваемыми им в «Менексене» [1]. Как известно, здесь Платон вкладывает в уста Сократа обращение к молодому поколению, в котором Сократ говорит о необходимости стремления к славе, к известности: ὧν ἕνεκα καὶ πρῶτον καὶ ὕστατον καὶ διὰ παντὸς πᾶσαν πάντως προθυμίαν πειρᾶσθε ἔχειν ὅπως μάλιστα μὲν ὑπερβαλεῖσθε καὶ ἡμᾶς καὶ τοὺς πρόσθεν εὐκλείᾳ [2]. Несколькими строками ниже Сократ снова подчеркивает, что величайшими благами в человеческой жизни являются доблесть и слава: οὐ γάρ ἀθανάτους σφίσι παῖδας ηὔχοντο γενέσθαι ἀλλ' ἀγαθοὺς καὶ εὐκλεεῖς· ὧν ἔτυχον μεγίστον ἀγαθῶν ὄντων [3]. Здесь Платонова εὔκλεια совершенно адэкватна Саллюстиевой gloria. Дальнейшее исследование обращения Сократа может лишь подтвердить полное совпадение внутреннего содержания, вложенного как в термины Платона, так и Саллюстия. Сократ далее говорит о том, что этой славы (εὔκλεια) не могут дать ни богатство, ни красота, ибо богатство, приобретенное неправедным путем не есть подлинное богатство, а красота для того, кто сам по себе скверен и порочен, не есть подлинная красота. К истинной же славе можно притти лишь путем доблести, путем добродетели, ибо без добродетели все действия, все стремления человеческие порочны и постыдны [4]. Образцом же для молодого поколения, примером для подражания является славная деятельность и доблесть предков. Из этого, однако, не следует, что можно кичиться знаменитостью своих предков и незаслуженно приписывать себе их славу, наоборот, следует стремиться к проявлению такой же доблести и чести: εἶναι μὲν γὰρ τιμὰς γονέων ἐκγόνοις καλὸς θησαυρὸς καὶ μεγαλοπρεπής· χρῆσθαι δὲ καὶ χρημάτων καὶ τιμῶν θησαυρῷ καὶ μὴ τοῖς ἐκγόνοις παραδιδόναι αἰσχρὸν καὶ ἄνανδρον ἀπορίᾳ ἰδίων αὐτοῦ κτημάτων τε καὶ εὐδοξιῶν [5]. Кстати эта тирада прямо перекликается с некоторыми высказываниями, вложенными Саллюстием в уста Марию в «Югуртинской войне» [6].

Таково влияние Платона на учение Саллюстия о славе.

Но если цель человеческого существования состоит в стремлении к славе, то в какой же области или сфере человеческой деятельности следует добиваться истинной славы? Ответ на этот вопрос для Саллюстия совершенно ясен. Несомненно — в области государственной деятельности [7], на исторической арене. Поэтому в тесной связи с учением Саллюстия о славе находится его представление о роли личности в истории. Как же расценивает Саллюстий роль личности?

Еще в одном из своих «Писем к Цезарю» Саллюстий говорит следующее: «нередко я размышлял о том, как великие люди достигли славы, как возвы-

---

[1] Эгерман, приводя ряд параллелей из «Менексена», с одной стороны, и «Заговора Катилины», и «Югуртинской войны», с другой, совершенно не заметил нижеприводимых.
[2] Plat., *Men.*, 247 A.
[3] Plat., *Men.*, 247 D.
[4] Plat., *Men.*, 246 D—E.
[5] Plat., *Men.*, 247 B.
[6] *Iug.*, 85.
[7] *Cat.*, 3, I.

www.cimec.ro

шались народы с помощью выдающихся граждан, какие причины влекли за собой гибель обширных государств, и нашел, что вышедшие победителями из борьбы — презирали богатства, а все побежденные — страстно стремились к ним. Да и как иначе человек может возвыситься и, смертный, уподобиться божеству, как не презрев богатства и телесные наслаждения, посвятив себя духовным радостям, не поддаваясь пагубным желаниям, но упражняясь в труде, терпении, добрых начинаниях и отважных подвигах» [1].

Нетрудно убедиться, что в этом рассуждении уже высказана та мысль, что величие или упадок отдельных государств зависят от уровня духовных и нравственных качеств граждан. Еще более яркое и недвусмысленное выражение эта мысль получает в «Заговоре Катилины». Здесь Саллюстий ставит в прямую зависимость величие и могущество римского государства от выдающихся качеств нескольких лиц: ac mihi multa agitanti constabat paucorum ciuium egregiam uirtutem cuncta patrauisse [2]. Естественно, что Саллюстий как историк должен был «додумать» свое учение о славе в историческом плане, притти к определенному выводу относительно роли личности в историческом процессе.

Итак, Саллюстий расценивает роль личности чрезвычайно высоко, настолько высоко, что величие или упадок государства ставится им в непосредственную связь с деятельностью отдельных выдающихся личностей и зависит от этой деятельности. Недаром Саллюстий считает, что события афинской истории, главным образом, известны и прославлены потому, что талантливые историки смогли красочно рассказать о подвигах отдельных героев [3]. Может быть не случайно заглавия двух крупнейших исторических работ Саллюстия включают в себя имена тех двух выдающихся людей, которые сыграли чрезвычайно важную, хоть и отрицательную, роль в истории римского государства. В этом плане чрезвычайно любопытно выглядит раблюдение Э. Шварца о том, что все внимание Саллюстия в «Заговоре Катилины» сосредоточено на отдельных лицах и все изложение ведется по этим лицам [4].

Но как бы высоко ни оценивал Саллюстий роль личности, все же личность не имеет для него самодовлеющего значения. Учение Саллюстия о роли личности было бы нами понято неправильно и односторонне, если бы мы не ввели в это учение того ограничительного и уравновешивающего начала, того корректива, которым является для Саллюстия фактор судьбы.

Роль личности велика, но она — ничто по сравнению с прихотями фортуны. Еще в раннем «Письме к Цезарю» Саллюстий говорит о том, что plerasque res fortuna ex lubidine sua agitat [5]. Эта мысль повторяется неоднократно. Всем управляет слепой случай, который скорее по своему капризу, а отнюдь не на основании справедливости одни события выдвигает, а другие придает забвению: sed profecto fortuna in omni re dominatur; ea res cunctas, ex lubidine magis quam ex uero, celebrat obscuratque [6]. Так что, в конечном

[1] *Ep.*, I, 7.
[2] *Cat.*, 53, 4.
[3] *Cat.*, 8, 1—4.
[4] Ed. Schwartz, *ук. соч.*, стр. 573.
[5] *Ep.*, II, I.
[6] *Cat.*, 8. I.

www.cimec.ro

счете, получается, что и сама выдающаяся личность выдвигается только прихотью судьбы.

Идея всесилия фортуны неоднократно подчеркивается Саллюстием [1]. Подобные высказывания вложены им в уста Цезарю в его сенатской речи, а когда Саллюстий говорит о попытке привлечь аллоброгов к заговору, он объясняет неудачу этой попытки счастливой судьбою римского государства [2], т.е. счастливой случайностью и, наконец, рисуя картину разложения в «Письме к Цезарю» [3] и в историческом экскурсе « Заговора Катилины » [4], он снова все объясняет вмешательством судьбы.

Правда, в более позднем « Письме к Цезарю » Саллюстий как будто сам восстает против того мнения, что « слепой случай раздает власть и царства по своей прихоти» и ссылается на стих Аппия Клавдия: fabrum esse quemque fortunae [5]. Но, как это доказывает следующее вплотную за данной тирадой обращение к Цезарю, все сказанное нужно расценивать лишь как своего рода риторическое вступление к «Письму» и «комплимент» по адресу Цезаря. Тем более, что в этом же «Письме» несколькими строками ниже Саллюстий развивает уже знакомое нам и столь характерное для него воззрение на судьбу: ego sic existumo: quoniam orta omnia intereunt, qua tempestate urbi romanae fatum excidii aduentarit, ciuis cum ciuibus manus conserturos [6]. Таким образом, получается, что по-прежнему всем управляет случай, fortuna in omni re dominatur.

Таковы воззрения Саллюстия на роль личности. Можно ли в данном случае снова говорить о влиянии идей Платона на эти воззрения?

Платон в своем учении о государстве, как о собирательном выражении одного человека [7], как известно, был склонен к чрезвычайной нивеллировке отдельных членов общества, к полному растворению личности в государстве. У Платона в его идеальном государстве каждый индивидуум, каждый член государственного организма существует только для целого, отдельная личность вполне поглощается государством [8].

Таким образом на первый взгляд создается впечатление, что в понимании вопроса о роли личности Саллюстий стоит на позициях принципиально отличных от позиций Платона. Подобное расхождение тем более любопытно, что на этом же примере можно установить различие воззрений на роль личности Саллюстия, с одной стороны, и, например, Полибия и Цицерона, с другой. Саллюстий, как мы убедились, считает все могущество и величие римского государства делом рук отдельных выдающихся личностей. Хотя у Полибия имеется указание на то, что качественный уровень общества определяет νόμιμα καὶ ἤθη [9], но и Полибий и Цицерон всегда рассматривали

---

[1] См. Schwartz, *ук. соч.*, стр. 562. Он прав лишь в том смысле, что фортуну Селлюстия следует отличать от рока, возмездия греческих трагиков.
[2] *Cat.*, 43, I.
[3] *Ep.*, II, 13.
[4] *Cat.*, 10, I.
[5] *Ep.*, I, 1.
[6] *Ep.*, I, 5.
[7] Plat., *Pol.*, II, 368 E, V, 462 c.
[8] Plat., *Pol.*, III, 416 C, V, 457 c.
[9] Polyb., VI, 47, I.

www.cimec.ro

величие государства (и, в частности, римского государства), как результат постепенного и органического развития самого общества [1].

Однако, если взглянуть на вопрос более внимательно, то расхождение Саллюстия с Платоном не слишком радикально. Мы знаем, что нельзя говорить о взглядах Саллюстия на роль личности, оставляя в стороне его учение о всесилии фортуны. А если личность, при всем ее значении для истории, лишь игрушка в руках слепого случая, то общие с Платоном истоки подобного воззрения, могут быть установлены без особого труда.

Как известно, Платон, в особенности в период написания «Законов», был охвачен серьезными сомнениями относительно значимости человеческой личности и человеческого существования, причем обнаруживал склонность к резко отрицательным выводам. Платон высказывался в том смысле, что люди являются как бы куклами в руках богов [2], а потому и все законы, все установления людей — это лишь игра слепого случая [3] и вообще всеми человеческими делами управляют боги и случай; сам же человек и человеческая воля — ничто [4]. Не трудно убедиться в близком родстве этих взглядов с представлением Саллюстия о всемогуществе фортуны.

Таковы историко-философские воззрения Саллюстия и такова их зависимость от всеобъемлющей для своей эпохи философской доктрины Платона.

[1] Polyb., VI, 10, 12, Cic., *De rep.*, II, I, 2.
[2] Plat., *Leg.*, 644 D.
[3] Plat., *Leg.*, 709 A.
[4] Plat., *Leg.*, 709 B.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

DAS BILD DER ZUKUNFT IN ÄNEIS

VON

IMRE TRENCSÉNYI-WALDAPFEL

(Budapest)

Die Zeitgenossen Vergils, die sein größtes Kunstwerk noch im Werden mit gespannter Aufmerksamkeit beobachteten, haben den richtigen Maßstab dazu schon in Homer gefunden, wie das u.a. die bekannten Worte des Properz (II, 34, 66) beweisen. Die Nachwelt hat in den ersten sechs Büchern der Äneis geradezu die „römische Odyssee", in den letzten sechs die „römische Ilias" gefeiert. Tatsächlich, die bewußte Nachahmung Homers ist im Ganzen wie in Einzelheiten in dem Werke überall bemerkbar, sie dient zugleich zur Werterhöhung der römischen Geschichte, indem diese durch das homerische Vorbild ein episch-klassisches Gepräge erhält. Die entlehnten Kunstmittel aber wechseln oft ihre Rolle, sie erfahren einen Bedeutungswandel, der sie zum Ausdrücken des neuen Sinngehaltes geeignet macht. Die Rolle der retrospektiven Ich-Erzählung soll dies gleich veranschaulichen.

Die Ich-Erzählung dient bei Homer, wie bei Vergil zur Bekanntmachung der wichtigsten Vorereignisse der Handlung, welch letztere hier ebenso wie dort *in medias res* führt; so füllen die Gesänge IX — XII der Odyssee die Lücke zwischen der *Ilias* und der *Odyssee*, das II. und III. Buch der Äneis zwischen der Ilias und der Äneis aus. Die Ich-Erzählung des Odysseus hat aber noch eine andere, nicht minder wichtige Bedeutung: sie drückt die Aufklärungstendenzen der Homerischen Weltanschauung aus, indem durch die Form der Ich-Erzählung alle Verantwortung für die hier erzählten Wundergeschichten vom Dichter der schlaue Weltwanderer selbst übernimmt[1]. In der Äneis bleibt keine Spur von dieser spielhaft-mehrschichtigen Glaubwürdigkeit: Äneas erzählt mit tiefem, sogar tragischen Ernst den Fall Trojas und seine Flucht aus den alles vernichtenden Flammen. Und noch eines. Der Besuch der Unterwelt gehört in der Odyssee noch zu der stark zweideutigen Ich-Erzählung, daß heißt, er ist kaum glaubwürdiger, als z. B. die Geschichte von dem einäugigen Riesen Polyphemos oder die von der Zauberin Kirke. Das VI.

[1] Vgl. meinen Aufsatz; *Über Kompositionsfragen der frühgriechischen Epik. Das Altertum*, 5, 1959, S. 131—141.

www.cimec.ro

Buch der Äneis, das gewissermaßen wie eine Nachahmung der Homerischen Nekyia wirkt — die nicht unerheblichen Unterschiede werden wir bald näher ins Auge fassen —, bleibt nicht mehr im Rahmen der Ich-Erzählung, im Gegenteil, in der Mitte der Komposition kommt es als ein Höhepunkt der Gesamthandlung zur Geltung. Und dieser Höhepunkt ist zugleich eine hohe Warte, von welcher sich die Perspektive viel mehr in die Zukunft, als in die Vergangenheit eröffnet. Das weist schon auf einen Charakterzug der Äneis hin, mit dem sie so ziemlich allein in der Geschichte der Großepik steht. Während nämlich die epische Dichtkunst im allgemeinen die geformte Vergangenheit darstellt, ist für die Äneis eine bestimmte Zukunftsform bezeichnend.

Ansätze zu solch einer Zukunftsform bieten sich freilich schon bei Homer. Es gibt auch in der Nekyia z. B. eine geheimnisvolle Aussage des blinden Sehers Teiresias — das letzte Abenteuer und den Tod des Odysseus betreffend, ganz im änigmatischen Stil der Orakelpoesie gehalten —, die tatsächlich schon in der Antike Anlaß zu verschiedenen Deutungen gab[1]. Sonst überschreitet aber die Wahrsagung des Teiresias nicht den Rahmen der *Odyssee:* die durch seine Worte enthüllte Zukunft erfüllt sich innerhalb der Handlung des Epos. Auch die übrigen Auskünfte, die Odysseus in der Unterwelt erlangt, ergänzen höchstens sein Wissen bezüglich solcher ihm unbekannter Ereignisse, die sich in seiner Abwesenheit abgespielt haben. Dem Orakelstil kommen besonders die verhängnisvollen Worte nahe, die zweimal in der Ilias (IV., 163—165 = VI., 447—449) den Fall Ilions voraussagen: ἔσσεται ἦμαρ, ὅτ' ἂν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἰρή κτλ., wie ein „Tag des Zornes" in dem Alten Testament, die z. B. von Zephanja (I, 7—18) über Jerusalem vorangekündigt war. Bei Homer aber enthüllen auch diese Worte nicht eine ferne Zukunft, sondern sie überbrücken nur — mit anderen Andeutungen zusammen, die nach dem Tode Hektors den baldigen Zusammensturz seiner Heimatstadt voraussehen lassen — den Gegensatz, den der Umfang der kunstvollen Komposition und der des trojanischen Krieges aufweisen. Die mit dem Zorne Achills anhebende Handlung rundet sich mit der Bestattung Hektors ab, und dennoch ist der mit feinem Taktgefühl verschwiegene Fall Trojas als latentes Motiv in die Komposition der Ilias selbst aufgenommen, um in der Odyssee schon als ein Stück Vergangenheit von Demodokos besungen, in der zyklischen Iliupersis mit aller Umständlichkeit erzählt zu sein, wie auch in dem II. Buch der Äeneis — vermutlich auch die hellenistische Bearbeitung Euphorions berücksichtigend[2] — Trojas Fall den Hauptteil der retrospektiven Ich-Erzählung des Äneas bildet.

Es gibt eigentlich nur eine einzige Voraussage in der Ilias, die auf eine fernere Zukunft hinweist, und diese gilt eben — kaum zufälligerweise — dem Äneas, der, wie Poseidon es ausspricht, dem Tod unter Troja entgehen soll, damit die Nachkommenschaft des Lieblingssohnes Zeus', des Dardanos nicht aussterbe; nach der Ausrottung des verhaßten Zweiges des Priamos wird er und werden nach ihm seine Kindeskinder die Macht ergreifen (Il., XX., 302—308). Der von dem üblichen Homerischen Stil etwas abstechende Zug[3] wird schon von der alten Erklärung

[1] A. Hartmann, *Untersuchungen über die Sage vom Tod des Odysseus*, München, 1917

[2] M. Hügi, *Vergils Äneis und die hellenistische Dichtung*, Bern-Stuttgart, 1952, S. 113—115.

[3] Die Worte Poseidons, mit der Parallelstelle im Aphroditehymnus (*Hymn.*, Hom. IV. 196—197) zusammen, werden schon von L. Malten, *Aineias.* Archiv für Religionswissenschaft, 29, 1931 S. 33. als „eine im Epos alleinstehende und in diesem Kreise unerhörte Prophezeiung" bezeichnet.

www.cimec.ro

dadurch hervorgehoben, daß ein Scholion zu dieser Stelle die Benützung einer sibyllinischen Weissagung bei Homer voraussetzt: ἅπερ εἰδέναι τὸν ποιητὴν ἐκ τῶν Σιβύλλης χρησμῶν. Die orakelartige Schleierhaftigkeit der Worte Poseidons läßt verschiedene Folgerungen zu, die u.a. Strabon kurz zusammenfaßt, indem er vernünftig feststellt, Homer habe noch gar nicht an irgendeine Wanderung des Äneas gedacht, er meinte einfach, daß Äneas in Troja unversehrt bleibt und die Macht der Dardaniden an Ort und Stelle fortpflanzen wird, obzwar einige die „Kindeskinder" des Äneas den Römern gleichsetzten (XIII., 608 C)[1]. Tatsächlich, unter den verschiedenen Versuchen, den Ort der Machtgründung des Äneas zu bestimmen, hat früh die Überlieferung die Oberhand gewonnen, die den auserwählten Nachkommen des Dardanos nach Italien einwandern läßt; die Stelle seiner Genealogie in der Komposition der Theogonia macht es wahrscheinlich, daß diese Variante schon für Hesiod maßgebend war[2]. Für Xenophon steht auch schon der Sagenzug fest, daß Äneas dabei die väterlichen und mütterlichen Götter und auch seinen Vater gerettet hat (Cyneg., I., 15, vgl. auch Sophohles 138. fr. Ahrens).

Bei solchen spärlichen Ausblicken in die Zukunft bleibt die Sachlage unangetastet, daß die Homerische Epik die Vergangenheit zu formen bezweckt, wobei freilich das heroische Zeitalter in paradigmatischer Weise manche sittliche Normen auch für die Zukunft verbindlich zu machen geeignet ist. In diesem Sinne kann auch die sibyllinische Orakelpoesie, die übrigens ihren eigenen Vorrang Homer gegenüber behaupten will, diesen als einen vernünftigen Erzieher der ganzen Welt anerkennen *(Or. Sib.*, XI., 165). Ein Zukunftsbild der gesamten Menschheit liegt dennoch auch in der Homerischen Poesie vor, aber nicht orakelartig in Voraussagungen, sondern — man kann sagen — durch einen utopistischen Zug der Erzählung angedeutet, der in gewisser Hinsicht vielen anderen Erzeugnissen der Volksepik und der epischen Dichtkunst überhaupt gemeinsam ist. Homer malt im XVIII. Gesang der Ilias die Werkstätte des Hephaistos mit wunderbaren Farben aus, die etwas mehr anstreben, als nur die unsterbliche Herrlichkeit des Olympos zu schildern. Hier übernehmen doch einen Teil der Arbeit die vom Schmiedegott aus Gold gegossenen Mädchen und die sich von selbst bewegenden Dreifüße. Die Phantasie des Dichters greift der tatsächlichen technischen Entwickelung vor und deutet die Möglichkeit einer fernen Zukunft an, und zwar vom Standpunkte des werktätigen Volkes aus, das einst von der schweren Arbeit durch die Erfindsamkeit des Menschen befreit sein wird. Wie bekannt, hat schon Aristoteles *(Polit.*, I, 4) in diesem Homerischen Bilde die hypothetische Voraussetzung der Aufhebung der Sklaverei gesehen. K. Marx bemerkt dazu: „Und Antipatros, ein griechischer Dichter aus der Zeit des Cicero, begrüßte die Erfindung der Wassermühle zum Mahlen des Getreides, diese Elementarform aller produktiven Maschinerie, als Befreierin der Sklavinnen und

---

[1] Seit K. O. Müller gilt als allgemein anerkannte Ansicht, daß die Homer-Stelle auf tatsächliche Verhältnisse, auf ein Herrscherhaus der Äneaden unweit von Troja, etwa in Skepsis zu beziehen ist, vlg. z. B. U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Die Ilias und Homer*, Berlin, 1916, S. 83. Daß aber die Fahrt des Äneas nach Westen keine Erfindung des Stesichoros, weder des älteren, noch des jüngeren sein kann, beweisen u. a. die neulich in Etrurien gefundenen Äneas-Darstellungen aus dem VI. Jh., die auf eine schon früher in Italien eingebürgerte Tradition zu schließen erlauben, vgl. F. Bömer, *Rom und Troia*, Baden-Baden, 1951, S. 38; J. Hubaux, *Rome et Véies*, Paris, 1958, S. 201, Tafel VI. und auch Malten, *a.a.O.*, S. 33—59.

[2] Vgl. meinen *Гомер и Гесиод*, Москва, 1956, S. 61.

www.cimec.ro

Herstellerin des goldenen Zeitalters"[1]. So erweist sich die Beschreibung der Schmiede des Hephaistos bei Homer als ein vorzügliches Beispiel jener technischen Phantasie, die M. Gorki in der Volkspoesie im allgemeinen beobachtete[2] und die O. Kuusinen in den finnischen Kalevala-Liedern betonte: die Wundermühle Sampo, die hier im Mittelpunkt der Kämpfe steht, und die nach dem orakelhaften Gesange Väinämöinens in einer fernen Zukunft den Menschen wieder alle Güter in unversiegbarer Fülle ausströmen wird, stellt die besten Hoffnungen des ausgebeuteten und unterdrückten Volkes dar[3].

Wir könnten Beispiele in beliebiger Menge anführen: die goldenen Träume von dem gelobten Lande der Fülle und Freiheit, Scher-Uiuk, des halb sagenhaften kasachischen Sängers Asan-Kaigi gehören auch dazu, und auch das wunderbare „Erdbeerenland" Schideli-Baisin, welches von dem Helden der kasachischen Volksepik Utegen-Batur aufgesucht wird, obzwar in der Bearbeitung, die Dschambul bietet, die tatsächlichen Verhältnisse des durch die große sozialistische Revolution befreiten Kasachengebietes alle märchenhafte Utopie übertreffen[4]. Der große Dichter des orientalischen Mittelalters Nizâmî besitzt vielseitige Kenntnisse eines Gelehrten-Dichters und er kann auch vom Sufismus beeinflußt sein, wie das der ungarische Orientalist W. Bacher vor 90 Jahren meinte, manches konnte er auch diesbezüglich schon von Firdausi entlehnen, wie das J.E. Bertels feststellte[5], wir möchten aber gleich hinzufügen, daß seine Schilderung eines glückseligen, fromm-friedlichen Volkes in dem weiten Norden auch von griechischen Mären über die halb-mythischen Randvölker, besonders die Hyperboreer nicht ganz unabhängig sein kann. Er hat dennoch einer Forderung der Volksepik genuggetan, als er in seinem Iskender-Name Alexander den Großen in ein Wunderland eintreten läßt, wo er die Menschen eines goldenen Zeitalters wiederfindet, um am Ende seines Lebens über die Eitelkeit aller seiner Kriege und bisherigen Wanderungen belehrt zu werden. Das ist eben der utopistische Zug der Volksepik, der selten als ein die Gesamtkomposition bestimmendes Hauptmotiv erscheint, aber desto öfter, leichter oder stärker betont, beim Gestalten des epischen Weltbildes mitwirkt.

Bei Vergil wird eben diese Zukunftsform vorwiegend, aber ohne sich nach den unmittelbaren Quellen der Volksdichtung zu richten, wie auch die Tendenz, die sich in dieser Zukunftsform kundgibt, von den Interessen des arbeitenden Volkes weitab liegt. Der Eckstein dieses Zukunftsbildes, auf dem die Gesamtkomposition der Äneis aufgebaut ist, bleibt das Motiv der Rückkehr des goldenen Zeitalters, aber nicht mehr aus dem Gesichtspunkte der Werktätigen gesehen, wie es z. B. bei Hesiod zum ersten Mal in der griechischen Literatur auftaucht, sondern im Dienste des Prinzipats, obgleich noch in der subjektiven Überzeugung, daß die neue Ordnung

---

[1] K. Marx, *Das Kapital*, I. Bd. 7. Auflage, Hamburg, S. 373. Vgl. auch Zielinski *Die Märchenkomödie in Athen*, 1885, Iresione, I. Leopoli, 1931, S. 51.

[2] М. Горький, *О литературе*, Москва, 1953, S 693.

[3] Калевала, *Карельские руны, собр. Э. Лённротом*. Перев. с финского А. И. Бельский. Вступ.статья О. Куусинена, Москва, 1956, S 14—18.

[4] В. М. Сидельников, *Казахские сказки*, Том I. Алма-Ата, 1958. S 230—233; Джамбул Джабаев, *Собрание сочинений*, Алма-Ата, 1946. S 493.

[5] W. Bacher, *Nizamis Leben und Werke*, Leipzig, 1871. S. Е. Э. Бертельс, *Роман об Александре и его главные версии на востоке*, Москва — Ленинград, 1948. S. 74 Vgl. auch Fr. Pfister, *Alexander der Grosse in den Offenbarungen der Griechen, Juden und Christen*. Berlin, 1956, S. 53.

www.cimec.ro

den Interessen breiter Volksschichten, vor allem den von dem Bürgerkriege so viel leidenden Bauern Italias entspricht.

Freilich, R. Heinze hat es schon richtig hervorgehoben, daß „bei Vergil die Mittel, durch welche die Gottheit ihren Willen zu erkennen gibt, eine viel bedeutendere Rolle spielen... als bei Homer: also vor allem Orakel verschiedenster Art, dann aber auch Prdfigien, weissagende Träume, Omina u. dgl". Er bemerkt auch scharfsinnig, daß solch ein Motiv in der Äneis nie retardierend, sondern immer nur fördernd mitwirkt, indem es „die Handlung ihrem letzten Ziel um einen Schritt näher führt". Der Vergleich mit den spätgriechischen Romanen ist auch bis zu einem gewissen Grade berichtigt, wo das Fatum so oft, „um beliebigen Sterblichen den Weg ihres Privatlebens vorzuzeichnen", herangezogen wird, „bei Vergil aber handelt es sich ja nicht einmal um das Schicksal des Äneas als Person, sondern um die Mission, deren Träger er ist, und das letzte Ziel dieser Mission stand jedem Leser des Gedichts als beglückende Gegenwart vor Augen, das Friedensregiment im Weltreich des Augustus". Die Erklärung des zutreffend geschilderten Tatbestandes bleibt dennoch bei Heinze unzureichend; er leitet nähmlich das alles — die bezeichnende Zukunftsform vernachlässigend — aus der einzigen „Grundtatsache" ab, „daß die Stellung der virgilischen Helden zum Göttlichen eine ganz andere ist, als die der homerischen": bei Vergil komme eine stoisch-römische Sinnesweise zutage, dieselbe, die auch für die Geschichtsauffassung des Livius bezeichnend sei und die „auf die Frage *quid est boni uiri?* ganz die gleiche Antwort wie Seneca: *praebere se fato* (dial. I., 5, 8)„ gebe.[1] Man kann ja Parallelstellen zu diesem Gedanken aus der Äneis so viel zusammenstellen, wie man nur will, und wir geben gerne zu, daß solche Aussagen des Äneas wie z. B. *quo fata trahunt retrahuntque sequamur* (V. 709), äußerst bezeichnend eben für jene Heldennatur sind, die sich der *pietas* gleichstellen läßt. Die Zukunftsform der Komposition aber wird dadurch ebenso wenig klargestellt, wie durch die Angaben Suetons, die beweisen, daß verschiedene Methoden der Wahrsagung, die Orakel der Pythia und der Sibylla, Incubation, Auspizien, Prodigien, Totenbeschwörung usw., bei den gebildeten Vertretern des augusteischen Zeitalters noch immer die volle Glaubwürdigkeit besaßen, oder eben jetzt wiederbelebt waren. Jawohl, das alles gehört zu der Zeitstimmung, die den Beifall für Vergil sicherte, unsere Interpretation darf sich aber nicht auf diese Tatsachen beschränken, sie muß im Gegenteil die Ursache in den Vordergrund stellen, durch welche sich zum Teil auch das neue Interesse an dem alten Orakelwesen erklären läßt.

Diese Ursache liegt in den geschichtlichen Verhältnissen des Zeitalters, die den Übergang von den Bürgerkriegen zur Begründung des Prinzipats bestimmten und die eben dem Bewußtsein einer Zeitwende ein besonders scharfes Gepräge gaben. Messianistische Strömungen in Rom, auf deren immer stärkeres Emporkommen seit der Epoche des Sulla Maschkin[2] und andere Forscher hingewiesen haben, und

[1] R. Heinze, *Virgils epische Technik*, (1902), Darmstadt, 1957, S. 301—304. Ch. N. Cochrane geht allerdings weiter, wenn er hervorhebt, daß „für Vergil ist die Geschichte etwas mehr, als ein Panorama, ein glänzendes Schauspiel, ohne Bedeutung: es steckt in ihr ein verbrogener Sinn, der zwar dunkel aus den Aussagen der Seher und Propheten (Creusa, Apollon von Delos, die Sibylle von Cumae) sich erraten läßt, er wird aber nur mit dem Höhepunkt des weltgeschichtlichen Prozesses in dem ewigen Rom vollkommen aufgeschlossen". Christianity and Classical Culture. New York-Oxford, 1957[3]. S. 68.

[2] Н. А. Машкин, *Эсхатология и мессианизм в последний период Римской республики*, Известия АН СССР, Серия истории и философии, 1946. № 5, S 441—460.

www.cimec.ro

die jetzt manchen alten Weissagungen eine neue Erklärung aufnötigen, gewinnen an Bedeutung in dem politischen Kampfe, in dem die Vertreter der verschiedenen Richtungen und Parteien, jeder auf seine Art, ihre Erfüllung versprechen. Demgemäß forderte Octavianus Augustus von dem Dichter in erster Linie nicht die genealogische Beglaubigung seiner göttlichen Abstammung — diese galt schon den Zeitgenossen kaum mehr als eine poetisch-mythologische Einkleidung des Gedankens, daß der Princeps der Mann sei, der der Geschichte eine neue Wendung zu geben auserwählt ist. Die Hauptsache ist eben dieses Auserwähltsein und die günstige Wendung, die durch den Auserwählten die Geschichte Roms und die Entwicklung der gesamten Menschheit erfahren hat. So haben die Gründungssagen Roms die Bedeutung, daß sie schon im Keime die Entfaltung der römischen Geschichte aufzeigen und der poetischen Bearbeitung der fernen Vergangenheit wird das Ziel gesetzt, daß sie die Gegenwart auslegen und die Zukunft aufhellen soll.

Eine kurze Übersicht der wichtigsten Stellen, wo diese Zukunftsform der Äneis sich kundgibt, beweist, daß wir hier nicht bloß einem Formproblem gegenüber stehen. Es kommen hier selbstverständlich nicht die Fälle vorzugsweise in Betracht, wo die Wahrsagung in der Handlung selbst sich erfüllt, wo also das Orakelmotiv wahrhaftig „die Handlung ihrem letzten Ziel umeinen Schritt näher führt", wie z. B. das Aufessen der „Tische" oder das Erscheinen der weißen Sau mit ihren dreißig Ferkeln, Vorzeichen, die die Harpyie Celaeno bzw. der trojanische Königssohn Helenus in dem III. Buche voraussagt und die durch die Ereignisse des VIII. Buches bald bestätigt werden. Die Zukunftsform der Äneis bestimmen viel mehr jene Voraussagungen, die ein später Nachkomme als Kenner der römischen Geschichte als *uaticinationes ex euentu*, oder — von der chronologischen Ebene des augusteischen Zeitalters gesehen — noch immer als Schilderung einer schönen Zukunft, höchstens einer anbrechenden neuen Epoche auffassen konnte, an deren Schwelle er selbst steht.

Äußerst bezeichnend ist schon am Anfange des I. Buches die orakelhafte Einkleidung des übrigens in der römischen Poesie schon früher eingebürgerten Motivs, das den punischen Krieg schon bei den ersten Anfängen der römischen Geschichte vorahnen läßt. Das Orakelhafte in der Rede Junos wird leicht wahrnehmbar gemacht mit Hilfe von einigen Ausdrücken, die manche Worte der mit der Zukuntsform der Äneis unzertrennlich zusammengehörenden IV. Ekloge in negativem Sinne wiederholen ... *progeniem ... sic uoluere Parcae* ... Der punische Krieg wird in der Zukunft den troischen ereneuern, indem hier und dort gleicherweise das Trojanerblut einem der Tochter des Kronos-Saturnus lieben Volke gegenübersteht. Ähnliches zeigen die Worte, mit denen Äneas nach dem Sturm, den die zürnende Juno bei Aeolus bestellte, seine Gefährten tröstet:

> *Per uarios casus, per tot discrimina rerum*
> *tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas*
> *ostendunt: illic fas regna resurgere Troiae* ...

Man könnte vielleicht einwenden, daß diese Zeilen noch zu jenen Schicksalsworten zählen, die sich im Rahmen der epischen Handlung erfüllen. Dasselbe Motiv aber ertönt gleich von den Lippen der Göttin Venus, und zwar in einem Moment, als sie schon verzagt die Erfüllung des vom Jupiter selbst versprochenen Schicksals bezweifelt:

www.cimec.ro

Certe hinc Romanos olim uoluentibus annis,
hinc fore ductores, reuocato a sanguine Teucri,
qui mare, qui terras omni dicione tenerent,
pollicitus — quae te, genitor, sententia uertit?

Ich kann nicht umhin, schon hier an die fast wortwörtliche Übereinstimmung mit Lykophron (Alex. 1226—1230) aufmerksam zu machen; die trojanische Königstochter Alexandra-Kassandra tröstet sich ebenso über den Fall Ilions mit der künftigen Macht der Römer, die auch für sie als Nachkommen des trojanischen Äneas gelten:

Γένους δὲ πάππων τῶν ἐμῶν αὖθις κλέος
μέγιστον αὐξήσουσιν ἄμναμοί ποτε
αἰχμαῖς τὸ πρωτόλειον ἄραντες στέφος,
γῆς καὶ θαλάσσης σκῆπτρον καὶ μοναρχίαν
λαβόντες . . .

Die Antwort Jupiters geht noch weiter. Er beruhigt seine Tochter, die um ihren Sohn besorgte Venus: das über Äneas einmal ausgesprochene Schicksalswort ändert sich nicht, er wird einen schweren Krieg in Italia führen, er bändigt wilde Stämme und begründet die neue Stadt — man kann sagen, soviel erfüllt sich ungefähr noch in der Äneis selbst. Was aber folgt, das ist schon die Geschichte des römischen Volkes, bis auf die Gegenwart des Dichters, sogar mit einem Ausblicke auf die kommenden Dinge. Und diesen ersten Abschnitt des Werkes, der schon *expressis uerbis* den Octavianus Caesar als den Begründer einer friedlichen Macht rühmt, kennzeichnen manche Züge, die in der orientalischen oder zum Teil orientalisch gefärbten Apokalyptik auf ähnliche Weise auftauchen. Erstens, daß diese kurzgefaßte poetische Skizze der römischen Geschichte ebenso auf den Kampf zwischen Abendland und Morgenland hinweist *(hunc tu olim caelo spoliis Orientis onustum accipies . . .)*, wie die schon erwähnte Alexandra des Lykophron und auch manche Teile der in ihrer heutigen Zusammenstellung ohne Zweifel späten Oracula Sibyllina; dieser Kampf endete — nach der Überwindung des Feindes — mit dem Schließen des Janus-Tempels. Das Ende des Bürgerkrieges wird aber mit einem Motiv symbolisiert, das besonders ins Auge gefaßt zu werden verdient.

Auf den Tiefstand des eisernen Zeitalters, mit dem man die Bürgerkriege gleichsetzte, folgt die Erneuerung des Weltalls — man kann die Zeile I. 291 *(aspera tum positis mitescunt saecula bellis)* nur so erklären. Als ein Zeichen der Rückkehr des goldenen Zeitalters kommt schon hier in Betracht, daß Quirinus (d.h. Romulus) mit seinem Bruder Remus zusammen Gesetze erlassen wird. *Iura dabunt* — das ist wahrlich ein Futurum, das schon mit dem Zeitpunkt des Gesprächs zwischen Jupiter und Venus berechtigt sein mag. Es bezeichnet aber auch aus dem Standpunkte der Gegenwart des Dichters eine noch nicht volkommen verwirklichte Verheißung, obwohl die Verwirklichung seit der Machtergreifung des Augustus ohne Aufschub zu erwarten ist[1]. Die VII. Epode des Horaz enthält nur die Kehr-

[1] Es mag eine Art Schulweisheit bei Servius zu Än. I. 292 vorliegen, die unsere Erklärung kaum beeinträchtigt. Er bezieht nämlich die Worte *Remo cum fratre Quirinus iura dabunt* auf eine alte Gewohnheit bei der Rechtspflege; demnach entstand nach dem Brudermord eine Seuche, die zu bändigen Romulus die Manen des Remus versöhnen mußte; darum hat er immer, als er Recht sprach, eine *sella curulis* neben sich gestellt, mit den königlichen Insignien des Bruders,...

www.cimec.ro

seite dieser Zukunftsvorstellung: hier wird als Ursache der Bürgerkriege der Bruderzwist in der Ursage angegeben, das unschuldig vergossene Blut des Remus hat Fluch auf die Nachkommen des Romulus heraufbeschworen, ebenso, wie — zwar im Alten Testament unausgesprochen — der urzeitliche Brudermord, der Tod Abels dieselben verhängnisvollen Folgen für die ganze Menschheit nach sich zieht. Hosea, der Prophet, wirft dem Volke Israel eine ähnliche Sünde seines Urahnes vor: Jakob hat schon im Mutterleibe seinen Bruder hintergangen (Hos. XII.4). Es ist aber nicht schwer, eine alttestamentliche Parallele auch zu Vergil aufzufinden: die Sünde der Urzeit wird in der Endzeit aufgehoben, die Versöhnung der Brüder ist ein Zeichen der Rückkehr des goldenen Zeitalters, bzw. der messianischen Zeit. Wie Romulus die Macht mit Remus teilt, so wird in den Tagen des gesegneten Nachkommens von Jesse weder Efraim gegen Jehuda Neid in sich tragen, noch Jehuda seinen Bruder Efraim bedrängen (Jes. XI. 13). Und diese Worte gehören bei Jesaja in einen Zusammenhange, der wegen des Motivs der Geburt des Erlöserkindes schon oft und mit Recht als eine Parallelstelle — manchmal sogar weniger berechtigt als eine unmittelbare Quelle — zu Vergils IV. Ekloge herangezogen war. Ähnlich heißt es in einer altägyptischen Wahrsagung: die Vertreter des Verwandtenhasses unter den Göttern, Horus und Seth, versöhnen sich miteinander, als der Herrscherstab eines künftigen Königs Unter-und Ober-Ägypten vereinigen wird[1].

Das von Jupiter enthüllte Geschichtsbild Roms hat aber auch eine formale Seite, die nach vielen Versuchen noch immer einer Erkärung harrt. Der endlosen Zukunft nämlich, die der ewigen Stadt bestimmt ist, geht eine Periode voran, die von der Herrschaft des Äneas in Lavinium bis zur Gründung Roms dauert. Diese Vorgeschichte erstreckt sich auf 333 Jahre, und umfaßt drei Zeitabschnitte: 3 Jahre der Herrschaft des Äneas, dann 30 des Ascanius in Lavinium, wonach der letztere die Stadt Alba gründet, wo er und seine Nachkommen 300 Jahre lang herrschen, bis zur Zwillingsgeburt der Rhea Silvia, deren Name verschwiegen und die dem auch in Lykophrons Alexandra üblichen Orakelstile gemäß mit einer Umschreibung *(regina sacerdos ... Ilia)* bezeichnet wird. Die Schwierigkeiten, die sich aus dem Vergleich mit anderen chronologischen Angaben ergeben,[2] werden auch dann nicht ganz aufgehoben, wenn wir darauf aufmerksam machen, daß nach dem dreihundertjährigen Bestehen Alba Longas nicht gleich die Gründung Roms, sondern nur die Geburt des Gründers folgen soll: man muß eben rund 20 Jahre bis zur *adulta aetas* der Zwillinge hinzurechnen. Damit wird aber höchtens die Variante in dem Texte des Servius zu Än. I. 267 bestätigt: *inter excidium uero Troiae et ortum urbis Romae anni inueniuntur CCCLX*, dem Verfahren gegenüber, das um die Angabe eben mit Vergil in Einklang zu bringen — die 7 Jahre der Irrfahrt des Äneas von Troja bis Lavinium berücksichtigend, aber die rund 20 Jahre zwischen Zwillingsgeburt und Stadtgründung auf unberechtigte

ut pariter imperare uiderentur. Eine hübsche ätiologische Legende, um eine vielleicht im augusteischen Zeitalter noch lebendige Gewohnheit zu begründen, aber unsere Stelle zu erklären taugt sie nicht, denn Vergil schildert mit dem Motiv ausgesprochen einen Zustand, der erst nach dem völligen Siege Octavians eintreten wird.

[1] H. Gressmann, *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*, I. Bd., 1909, S. 205.

[2] Vgl, C. Trieber, *Die Idee der vier Weltreiche*. Hermes 27 (1892), S. 328—329. und F. Noack, *Die erste Äneis Vergils*, ebda S. 432.

www.cimec.ro

Weise vernachlässigend — die Jahreszahl CCCLX auf Grund einer schwächeren handschriftlichen Überlieferung durch CCCXL ersetzt [1].

Servius ist freilich keine selbstständige Quelle und in der von Vergil unbedingt unabhängigen Tradition findet man eigentlich nur den mittleren Teil der Periode von 333 Jahren bezeugt, die 30 Jahre in Alba Longa, aber auch die mit einem bezeichnenden Unterschied: nicht von dem Tode des Äneas, sondern von seinem Plane eine neue Stadt zu bauen gerechnet. So erzählt ein bei Eusebius und Syncellus fast wortwörtlich übereinstimmend überliefertes Fragment des Fabius Pictor. (fr. 4. Peter), daß, als Aeneas eine neue Stadt gründen wollte, ein Traum ihn davor warnte, vorankündigend, daß die Stadtgründung erst nach dreißig Jahren stattfinden könnne, wie es die Zahl der Ferkel in dem Sauprodigium vorzeigte. Wie die Schrift „Origo gentis Romanae" (12, 5) berichtet, war dieses Motiv auch dem alten Cato bekannt [2]; Lykophrons Alexandra bringt die dreißig Türme der neuen Stadt mit den dreißig Ferkeln in Zusammenhang (1255), die Variante, die die dreißig Ferkel auf dreißig Jahre hindeuten läßt, ist vielleicht dem berühmten Prodigium in Aulis nachgebildet, wo die neun von der Schlange aufgefressenen Sperlinge die neun Jahre der Belagerung Trojas bedeuten (Il.II.328). Vergil erzählt auch das Schweinprodigium, aber in der Wahrsagung des Helenus (III. 389—393) und bei der Erfüllung der Wahrsagung (VIII. 81—85) ohne es mit den dreißig Jahren des Ascanius in Lavinium in Zusammenhang zu bringen; die Zahl der Ferkel als Vorzeichen des Zeitpunktes der Gründung Alba Longas wird nur in den Worten des Flußgottes Tiberinus (VIII. 47) angedeutet. Und für die zwei Zeitabschnitte, die die auch anderswo überlieferten 30 Jahre umrahmen, fehlt eigentlich jeder Anhaltspunkt in einer außervergilianischen Tradition, und so trifft die Feststellung von A.-M. Guillemin zu, daß solche Zahlen bei Vergil einen ästhetischen Wert haben: „le nombre est pour lui, aussi bien que le nom propre, un élément de beauté" [3]. Man muß diese Einschätzung nur damit ergänzen, daß diese Schönheit der Zahlen nicht absolut, sondern konkret auf eine bestimmte poetische Absicht des Dichters bezogen aufzufassen sei. Dies leuchtet in unserem Falle sogleich ein, wenn man die Beschaffenheit der Zahl 333 ins Auge faßt: sie ist in unserer sogenannten arabischen Zahlenschrift eine dreigliedrige Zahl, wo dieselbe Ziffer sich mit verschiedenem Stellenwert dreifach wiederholt, oder bei dem System der römischen Ziffern bleibend, sie umfaßt drei Monaden (III), drei Dekaden (XXX) und drei Hekatontaden (CCC). Nun, eben solche Zahlen sind in der Apokalyptik und Orakelpoesie bevorzugt, z.B. in den Offenbarungen des Johannes (XIII. 18) die Zahl 666, die mit der Methode der sog. Gematriah, die die Buchstaben als Zahlenzeichen braucht, die hebräische Namensform des Kaisers „Neron Kesar„ bedeutet [4], oder auch die Zahl 888 in den Oracula Sibyllina (I. 328—330), die ebenso — aber mit dem Zahlenwerte der griechischen Buchstaben —

[1] G. Thilo (1878) und die Editio Harvardiana (1946) geben einstimmig CCCXL, und vermerken die Lesart CCCLX nur im kritischen Apparat; Thilo bemerkt allerfindgs, auch die Leipziger Handschrift des X. Jh, auf der seine Stellungnahme hauptsächlich beruht, enthalte die Zieffer CCCXL nur als Korrektur, „*in rasura*" stehe auch hier LX.

[2] Vgl. W. Ehlers, *Die Gründungsprodigen von Lavinium und Alba Longa.* Museum Helveticum, 6, 1949, S. 166—175.

[3] A.-M. Guillemin, *L'originalité de Virgile*, Paris, 1931, S. 37—40.

[4] Vgl. Fr. Engels, *Das Buch der Offenbarung*, 1883. Marx-Engels, *Über Religion*, Berlin, 1958, S. 164—170.

www.cimec.ro

den Namen Jesu ('Ιησοῦς) in sich birgt. In diesem letzteren Falle wird auch die besondere Art der Zusammensetzung solcher Zahlen klargestellt:

ὀκτὼ γὰρ μονάδας, τόσσας δεκάδας δ' ἐπὶ ταύταις
ἠδ' ἑκατοντάδας ὀκτὼ ἀπιστοκόροις ἀνθρώποις
οὔνομα δηλώσει . . .

Einem bestimmten geschichtlichen oder sagenhaften Namen, den Zahlenwert der Buchstaben erratend, bei Vergil nachzuspüren wäre wohl ein müßiges Spiel. Darüber aber unterrichten uns ohne Zweifel die Zahlen 666 und 888 in der Johannes-Apokalypse, bzw. in den späten sibyllinischen Weissagungen, daß Vergil mit der ähnlichen Zahl 333 — wenn nicht inhaltlich, wenigstens in formale Hinsicht aller Wahrscheinlichkeit nach dem Vorbilde eines seitdem verlorengegangenen Sibyllinums folgend — den orakelhaften Ton anstimmen will.

Das II. und III. Buch der Äneis — kompositionell den IX.—XII. Gesängen der Odyssee entsprechend — enthält die retrospektive Ich-Erzählung des Äneas, also den Fall Trojas, die Flucht der kleinen Gruppe, die sich aus dem Feuer unter der Führung des Äneas rettete, und die Irrfahrten bis zu Drepanum, wo sein Vater Anchises starb. Weissagungen verschiedener Art spielen auch hier eine überaus große Rolle — vor allem die Abschiedsworte der von der großen Muttergöttin in der Heimat auf geheimnisvolle Weise zurückgehaltenen Creusa —, die aber — richtig verstanden — sich noch im Rahmen der Handlung erfüllen, oder — mißverstanden — einer neuen Lösung harren, um der Handlung eine neue Wendung zu geben, wie z.B. das Orakel des Apollon von Delos, das den Urboden der Trojaner aufzusuchen riet. Ein Prodigium hat es angezeigt, daß die erste Lösung des Orakels nicht die richtige war, nicht Kreta, sondern Italia ist das Mutterland, wo das zerstörte Troja wiederhergestellt sein soll. Es ist aber auch hier ein Zug zu beobachten, der uns noch über manches unterrichten wird: als Anchises hört, daß Äneas von den Penaten selbst erfahren hat, nicht Kreta, sondern Hesperia-Italia sei das von Apollon angedeutete Ziel, erinnert sich an die Worte der Kassandra, die von Hesperia. bzw. Italia gesprochen hat, man hat ihr aber keinen Glauben geschenkt, als sie voraussagte, daß die Trojaner einst die Ufer Hesperias erreichen werden. Einstweilen beschränken wir uns auf die Festestellung der einfachen Tatsache: vor Vergil finden wir nirgends das Motiv, daß Kassandra auch die Ankunft des Äneas nach Italia vorausgesagt hatte, nur in einem einzigen griechischen Werke, in der Alexandra von Lykophron.

Das IV. Buch wirft, die tragische Liebesgeschichte der punischen Königin Dido erzählend, auch bedeutungsvolle Streiflichter auf die Zukunft, einerseite in den Worten, die Jupiter seinem Boten Mercurius anvertraut und die den Held zum Erfüllen seiner geschichtlichen Rolle ermahnen, andererseits in dem Fluche der sterbenden Dido, der die unversöhnliche Feindschaft ihres Volkes mit den Äneaden, also den punischen Krieg, mit der Motivierung des letzteren bei Naevius übereinstimmend, vorzeichnet. Das V. Buch deutet nach Art, der ätiologischen Legende das Zukunftsbild der römischen Religion an; die Wettspiele, die der von Karthago genau auf der ersten Jahreswende des Todes seines Vaters wieder nach Drepanum gelangte Äneas zum Andenken des verstorbenen Anchises veranstaltet, weisen paradigmatisch auf die *ludi funebres* und *Troia ludus puerorum* hin. Was den letzteren betrifft, erwähnt R. Heinze mit Recht die bekannte Vorliebe des Augustus für

www.cimec.ro

den *ludus Troiae*[1]; ein Zug der Beschreibung der Wettspiele aber beweist, daß auch die *ludi funebres* nicht ganz im allgemeinen, sondern eben jene Wettspiele gemeint sind, die Octavianus Augustus nach dem Tode seines Adoptivvaters veranstaltete. Der Pfeil, den Acestes abschnellte, fliegt hoch und entflammt in den Wolken, und zeichnet seinen glänzenden Weg, bevor er gänzlich verlodert, wie ein Komet. Das ist ein vielverheißendes Wunderzeichen *(magnoque futurum augurio monstrum)*, wie später das *sidus Julium* sein wird, der Schweifstern, der nach der Angabe Suetons (Div. Jul. 88) eben bei den *ludi funebres* Caesars erschien und als ein Zeichen seiner Apotheose begrüßt ward; Vergil hat dieses Ereignis sowohl in der V. Ekloge wie in einem nur in der IX. Ekloge angeführten, sonst verschollenen bukolischen Liede besungen. Freilich, die Wettspiele, mit denen Äneas pietätsvoll den Schatten seines Vaters beehrt, folgen dem Vorbilde Homers: so veranstaltet Achill Wettspiele bei der Bestattung des Patroklos. Bei der Nachahmung aber zeigt sich das spezifisch Römische, und noch eins, wie nämlich Vergil auch das von Homer Übernommene dem Prinzip der Zukunftsform unterordnet.

Bei dem Trauerfestspiel ist der Tote selbst in gewissem Sinne anwesend, das motiviert schon für das religiöse Empfinden das Erscheinen des Anchises, das bald stattfindet; wir glauben aber, daß hier auch die psychologische Motivierung zur Geltung kommt die Vergil von Cicero gelernt haben mag. Äneas verbrachte den ganzen Tag mit den dem Andenken seines Vaters geweihten Veranstaltungen, dann kam die Sorge, die die von den schwachmütigen Frauen in Brand gesteckten Schiffe ihm bereitet haben; so ist es vollkommen motiviert, daß ihm in der Nacht Anchises erscheint und mit dem Allwissen der Toten vor allem den Rat des alten Nautes bestätigt: in Latium erwarte die Trojaner ein hartes Volk, es sei besser, alle zaghaften Gefährten in Sizilien zu lassen und nur mit den tapfersten Jungen nach Italia weiterzuziehen. So motivierte schon Cicero den Traum Scipio des Jüngeren: als er in Africa eintraf, begegnete er dem Freunde seines Vaters, dem alten König Masinissa, dann führten sie bis zu späten nächtlichen Stunden ein Gespräch über Scipio den Älteren, darum erscheint sein Bild dem Sohne im Traume und zeigt ihm den Ort auf der Milchstraße, der den um das Vaterland verdienten Männern vorbehalten ist. Das Bild des Anchises erscheint auch Äneas wie ein Stern, der von dem Himmel herabsinkt *(caelo facies delapsa)*, und Anchises beschränkt sich auch nicht auf die mehr praktischen Ratschläge. Er fordert seinen Sohn auf, seinen Schatten in der Unterwelt aufzusuchen, um dort, auf dem liebreizenden Wohnsitze der Frommen, im Elysium über seine ganze Nachkommenschaft belehrt zu werden. Der Unterschied ist aber nicht minder wichtig, als die Übereinstimmung: Scipio der Ältere zeigt am Firmament seinem Sohne die Seligkeit seiner Vorfahren, um seine Seele für die bevorstehende große Aufgabe vorzubereiten, Anchises fordert seinen Sohn zu einem Besuch in der Unterwelt auf, um dasselbe Ziel mit der Vorführung der kommenden Dinge bei ihm zu erreichen. Ganz äußerlich gesehen ist die Aufforderung selbst den Worten der Kirke ähnlich, die im X. Gesange der Odyssee dem Helden den Rat gibt, bevor er heimkehre, möge er in der Unterwelt den blinden Wahrsager Teiresias aufsuchen, den seine Sehergabe auch nach seinem Tode nicht verlassen hat. Anchises aber will seinem Sohne selbst Auskünfte geben, wie z.B. die heraufbeschworene Seele des Dareios das Schicksal seines Sohnes in den Persern des

[1] Heinze *a.a.O.* S. 157.

www.cimec.ro

Äschyl voraussagt, noch mehr, Anchises nennt auch die Gefährtin, die Äneas in die Unterwelt führen wird, die Sibylle.

Das Verhältnis der Sibyllen zum Totenreiche ist besonders klar bei jener, die im Sibyllenkataloge Varros (angeführt bei Lactanz, *Div. Inst.*, I.6.) gerade als die Sibylle in Italia genannt wird und die den Beinamen *Cimmeria* führt. Dieser Name hat freilich nichts mit irgendeinem irdischen Volke zu tun, das ist der Name des „kleinen„ oder wenn man will des „Riesen" Volkes, das nach Homer *(Od.*, XI, 14) bei dem Eingange der Unterwelt in ewigen Nebel wohnt, der Name derselben mythischen Bergleute, die Strabon (V. 244) geradezu in der Umgebung von Cumae wahrsagen läßt. Die Erwähnung der Sibylle am Ende des V. Buches der Äneis hat aber auch eine andere Bedeutung: sie deutet schon hier an, daß die epische Handlung sich dem Höhepunkt der Komposition in einer bezeichnenden Zukunftsform nähert. Die Sibylle, oder in Mehrzahl die Sibyllen galten nämlich als Verfasserinnen jener Literaturgattung, die auf eine ganz besondere Weise die Geschichte — und zwar u.a. den troischen Krieg und auch die römische Geschichte — immer in Zukunftsform vorträgt. Eben deshalb kann sich die Sibylle noch in dem III. Und XI. Buche der sogenannten *Oracula Sibyllina* damit rühmen, daß Homer eigentlich ihre Weissagungen aus der Zukunftsform in die Vergangenheit umsetzte *(Or. Sib.*, III, 419—432 und XI. 163—171); je eine Stelle bei Aristophanes (*Pax* 1086—1098) und Varro (angeführt von Lactanz) liefern den Nachweis, daß hier auch, wie übrigens häufig in der späten Fassung der sibyllinischen Wahrsagungen, ein Stück der alten Sibyllinen aufbewahrt ist. Paussanias weiß, daß die Sibylle Herophile die verhängnisvolle Rolle der spartanischen Helene für Asien und Europa und auch den Fall Trojas vorhergesagt hatte (X. 12, 2). Die düstere Weissagung der Alexandra von Lykophron beginnt auch mit Helene (vgl. auch *Or. Sib.*, III, 414), um einen durch die ganze Weltgeschichte ziehenden Kampf zwischen Morgenland und Abendland davon herauszuentwickeln und im Rahmen dieses Kampfes die Weltgeschichtliche Bedeutung Roms mittelst der Rolle des Äneas mit dem troischen Krieg zu verknüpfen. Hier liegt ein solches Sibyllinum zugrunde, wie jenes, auf welches das Scholion zur Ilias XX. 307 mit der Behauptung zielt, daß Homer die Kunde von dem Auserwähltsein des Äneas aus den sibyllinischen Wahrsagungen erhalten hat. L. Malten rechnet wieder mit der Möglichkeit, daß das Scholion im Grunde genommen das richtige getroffen hat und die Sibylle mit den Aineiaden schon in Kleinasien verbunden war, wobei auch das Oraculum unsere Aufmerksamkeit verdient, dem zufolge Aphrodite nach Akusilaos den troischen Krieg hervorbrachte, um die Erfüllung des Schicksals zugunsten ihres Sohnes zu beschleunigen[1]. Der Kampf zwischen Orient und Okzident ist eines der Hauptmotive der späten Oracula Sibyllina, wo auch auf den troischen Krieg oft angespielt wird; besondere Aufmerksamkeit verdient das XI. Buch, wo durch die Flucht des Äneas vermittelt die Begründung der römischen Weltmacht als eine Folge des troischen Kriegs erscheint (XI. 144—162). Der in mancher Hinsicht allzu kühne, dennoch aber noch immer lesenswerte Klausen hat sogar den Versuch gewagt, die Urform des ähnlichen Orakels, die in der jüdischen Bearbeitung in Or. Sib. III. 401—418 uns vorliegt, zu „restituiren", immerhin nicht ohne die etwas bescheidene Beschränkung: „freilich nicht von fern in der Meinung, das seit zwei Jahrtausenden Untergegangene hergestellt zu haben, sondern lediglich um zu zeigen, was die wahre

[1] Malten *a.a.O*, S. 37.

www.cimec.ro

Struktur der erhaltenen Verse gewesen sein muß und welche Gedanken jene Stelle eingenommen haben werden“ [1].

Das VI. Buch der Äneis, in der Mitte der Komposition, gehört im ganzen zum Bereiche der Sibylla von Cumae. Dieser Umstand bestimmt alle Unterschiede, die hier Vergil trotz der bewußten Nachahmung des XI. Gesanges der Odyssee Homer gegenüber aufweist. Varro unterscheidet diese Cumaeische Sibylle von der Cimmeria, sie ist jene Sibylle, von der Tarquinius Priscus die drei Sibyllenbücher gekauft hat, sie hatte also auch nach der Überlieferung besonders für die römische Geschichte was zu sagen. Und tatsächlich, wir haben schlagende Beweise, daß die Sibyllinen, die in der Epoche der römischen Republik von Zeit zu Zeit offiziell befragt wurden, die römische Geschichte als eine Fortsetzung der trojanischen Geschichte auffaßten. Man kann nur aus diesem Grundgedanken heraus verstehen z.B., daß im Jahre 205 v.u.Z. auf Grund eines Sibyllinums der heilige Meteorstein der Magna Mater aus der angeblichen Urheimat der Römer, Aus Kleinasien nach Rom gebracht wurde. Die Wahrsagung, die in der Äneis unmittelbar von den Lippen der mit Gott erfüllten Sibylle ertönt, bezeichnet die Kämpfe, die Äneas in Latium bestehen soll, als eine Wiederholung des troischen Krieges. Schon Norden schließt hier auf eine Sibyllinische Quelle, auf die zugleich Tibull II. 5 und manche Zeilen von Lykophrons Alexandra zurückzuleiten sind [2]. Aller Wahrscheinlichkeit nach aber liegen sibyllinische Quellen — wo nicht Lykophron, worüber wir bald noch mehr zu sagen vorhaben — auch im Hintergrunde der Ausführungen, die nicht die Sibylle selbst, sondern nur in ihrer Anwesenheit der in der Unterwelt seinen Sohn belehrende Anchises vorträgt. Manches von den Vergil bekannten Sibyllinischen Quellen ist in der späten Sammlung — bzw. Sammlungen — noch aufzufinden, mehr aber wahrscheinlich verschollen. Wenn wir bedenken, daß größere Einheiten hellenistisch-jüdischer Bearbeitungen der alten sibyllinischen Weissagungen noch in der späten, christlichen Redaktion ohne Zweifel nachzuweisen sind, viel Ähnliches aber verloren ging, wird vielleicht die Vermutung nicht allzu gewagt erscheinen, daß die Heerschau seiner Nachkommen, die Anchises vor den Augen des Äneas vorführt, eine Vorlage in den jüdischen Sibyllinen hatte. Die spätjüdische Literatur kennt nämlich das Motiv, daß Gott vor den Augen Adams die künftigen Generationen vorbeiziehen ließ. So erklären Abodah Zara 5a, Sanhedrin 38b, Genesis Rabba XXIV den Bibelvers Gen. V.1 „Das ist das Buch der Abkömmlinge Adams“; eine Anspielung auf diese Überlieferung findet sich wahrscheinlich schon in dem apokryphen Adambuch (lateinische Fassung § 29).

Anchises leitet die Charakterbilder, die er aus der römischen Geschichte anführt, mit einer kosmogonischen Theorie ein; diese Theorie mag im Grunde genommen der stoischen oder auch der pythagoräischen Lehre folgen, ihre kompositionelle Stelle vor der geschichtlichen Entwicklung aber ist dieselbe, die in manchen Büchern der sogenannten *Oracula Sibyllina* auch wahrnehmbar ist. Freilich, diese Bücher liegen nur in später christlicher Redaktion vor und die hellenistisch-jüdischen, bzw. christlichen Schichten verteilen sich auf Jahrhunderte, aber allgemein anerkannt ist die Tatsache — und die im Hintergrunde der „Ritter“ des Aristophanes

[1] R. H. Klausen: *Äneas und die Penaten*, I. Bd. Hamburg — Gotha, 1839, 560—561.
[2] P. Vergilius Maro, *Äneis Buch VI.* Erklärt von E. Norden, Leipzig — Berlin 1916 [2] S. 148.

www.cimec.ro

von uns erschlossene Grundform der *Oracula Bacidis* bestätigt sie von neuer Seite [1] daß in diese Bücher äußerst viel von der frühgriechischen Orakelpoesie einverleibt ist [2]. Manche Ansätze zu der hier maßgebenden Komposition bietet schon Hesiod, und zwar nicht nur in der mit der Orakelpoesie auch ihren gemeinsamen orientalischen Quellen nach verwandten Weltepochenlehre der Werke und Tage, sondern auch in der Theogonia, die auch mit einer Kosmogonie beginnend, in die für die Urgeschichte Italiens wichtigen Genealogien — eben in die Genealogien des Latinus und des Äneas — mündet. Maßgebend wird aber diese Komposition für die *Oracula Sibyllina*, wenn auch das herkömmliche Gerippe allmählich mit alttestamentlichen Vorstellungen ausgefüllt wird. An der Stelle der stoischen Kosmologie z.B. finden wir am Anfange des I., III. und IV. Buches der *Oracula Sibyllina* eine Kosmologie, im wesentlichen mit der alttestamentlichen Weltschöpfung übereinstimmend; die theologischen Nuancen, in denen die einzelnen Bücher sich von einander unterscheiden, können wir jetzt getrost beiseite lassen und vielmehr das mit Vergil (VI. 724—732) formell Gemeinsame hervorheben.

Principio caelum ac terras camposque liquentes
lucentemque globum Lunae, Titaniaque astra
spiritus intus alit, totamque infusa per artus
mens agitat molem et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus uitaeque uolantum
et quae marmoreo fert monstra sub sequore pontus.
Igneus est ollis uigor et caelestis origo
seminibus, quantum non noxia corpora tardant
terrenique hebetant artus moribundaque membra.

So beginnt auch die Sibylle, die alttestamentlichen Züge auch mit griechisch-mythologischen Andeutungen vereinigend (I. 5—21):

πρῶτον δὴ κέλεταί με λέγειν θεὸς ὡς ἐγενήθη
ἀτρεκέως κόσμος σὺ δὲ ποικίλε θνητέ, πίφασκε
νουνεχέως, ἵνα μήποτ' ἐμῶν ἐφετμῶν ἀμελήσῃς,
ὕψιστον βασιλῆα, ὃς ἔκτισε κόσμον ἅπαντα
εἴπας, γεινάσθω' καὶ ἐγείνατο. ἤδρασε γὰρ γῆν
Ταρτάρῳ ἀμφιβαλὼν καὶ φῶς γλυκὺ αὐτὸς ἔδωκεν·
οὐρανὸν ὕψωσεν, γλαυκὴν δ' ἥπλωσε θάλασσαν,
καὶ πόλον ἐστεφάνωσεν ἅλις πυριλαμπέσιν ἄστροις
καὶ γαῖαν κόσμησε φυτοῖς, ποταμοῖσι δὲ πόντον
χευάμενος ἐκέρασσε καὶ ἀέρι μῖξεν αὐτμάς
καὶ νέφεα δροσόεντα. τιθεὶς ἄρα καὶ γένος ἄλλο

[2] Vgl. meinen Aufsatz: *Вселенски Христофани*, Acta Ant. Hung. 5, 1957, S. 95—127. Das Motiv des Tierfriedens in der frühgriechischen Orakelpoesie, ebda. S. 116. Vgl. auch H. Jeanmaire, *Le messianisme de Virgile*, Paris, 1930, S. 193—195.

[3] Vgl. die Ausgaben von C. Alexandre (1869), J. Geffcken (1902), A. Kurfess (1951) und aus der umfangreichen Literatur — neben A. Rzach in R E s.v. Sibyllen und Sibyllinische Orakel — besonders die Arbeiten von J. Geffcken, *Die babylonische Sibylle.* Nachrichten von der Ges. der Wissenschaften zu Göttingen, Phil,-hist. Kl., 1900, S. 88—102; *Die Sibylle.* Preußische Jahrbücher, 106, 1901, S. 193—214. *Komposition und Entstehungszeit der Oracula Sibyllina.* Texte und Untersuchungen zur Gesch. der altchr. Lit., NF. VIII., Bd. 1. H. Leipzig, 1902.

www.cimec.ro

ἰχθύας ἐν πελάγεσσι καὶ ὄρνεα δῶκεν ἀήταις,
ὕλαις δ'αὖ θῆρας λασιαύχενας ἠδὲ δράκοντας
ἑρπυστὰς [γαίῃ], καὶ πάνθ' ὅσα νῦν καθορᾶται,
αὐτὸς ταῦτ' ἐποίησε λόγῳ καὶ πάνθ' ἐγενήθη
ὦκα καὶ ἀτρεκέως· ὅδε γὰρ πέλετ' αὐτολόχευτος,
οὐρανόθεν καθορῶν· ὑπὸ [τῷ] τετέλεστο δὲ κόσμος.

Ähnlich auch das III. Buch (20—26):

ὃς λόγῳ ἔκτισε πάντα καὶ οὐρανὸν ἠδὲ θάλασσαν
ἠέλιόν τ' ἀκάμαντα σελήνην τε πλήθουσαν
ἄστρα τε λαμπετόωντα, κραταιὰν μητέρα Τηθύν,
πηγὰς καὶ ποταμούς, πῦρ ἄφθιτον, ἤματα, νύκτας,
αὐτὸς δὴ θεὸς ἐσθ' ὁ πλάσας τετραγράμματον Ἀδάμων
τῶν πρῶτον πλασθέντα καὶ οὔνομα πληρώσασα
ἀντολίην τε δύσιν τε μεσημβρίην τε καὶ ἄρκτον . . .

Den himmlischen Ursprung *(caelestis origo)* aller Lebewesen betont die Sibylle des IV. Buches (13—17), sie erhalten aber das Leben nicht vom himmlischen Feuer, wie bei Vergil, sondern vom Regen. Die Beschreibung der Natur bleibt dennoch hier wie dort nur ein Ausgangspunkt für die Geschichte, und zwar in der Äneis für die Geschichte der Römer, die als Nachkommen des Äneas dargestellt werden, in den *Oracula Sibyllina* wiederum für die Geschichte der gesamten Menschheit, von dem ersten Menschen Adam an, wobei aber die Rolle der Äneaden stark, und zwar von jüdisch-christlichem Gesichtspunkte aus meistens negativ betont wird.

Die römische Geschichte, die Anchises enthüllt, führt bis zur Gründung des augusteischen Prinzipats; dieses wird als eine Rückkehr der Regierung des Saturnus dargestellt, die im Sinne des Hesiodos und des schon von Peisistratos zum ähnlichen ideologischen Gebrauche angewandten Orakels des Bakis[1] als die Wiederherstellung des goldenen Zeitalters gilt. So wird hier Octavianus Augustus auf konkrete Weise als der Verwirklicher jener soteriologischen Hoffnungen bezeichnet, die früher der Dichter noch mehr im allgemeinen gehalten in der IV. Ekloge ausgesprochen hat[2]. In parodistischer Nachahmung der Orakel hat schon Aristophan den Wursthändler als den Erneuerer des durch vier Epochen immer mehr in Verfall geratenen geschichtlichen Prozeß' einen Soter genannt (*Ritter* 149); W. Otto hat es nachgewiesen, daß Augustus gleich nach der Eroberung Ägyptens wenigstens hier, im ehemaligen Lande des Ptolemaios Soter, den Beinamen Soter für sich in Anspruch genommen hat[3]. Dieser Umstand kann zugleich den inneren Zusammenhang von Än. VI. 791—807 und Än. VIII. 678—728 veranschaulichen. Die Sibylli-

[1] Über Peisistratos vgl. meinen Aufsatz: *Bakis jóslatai* (Die Wahrsagungen des Bakis) in dem Sammelbande *Vallástörténeti tanulmányok* (Religionsgeschichtliche Untersuchungen), Budapest, 1960[2], S. 234—236.

[2] Vgl. J. Carcopino, *Virgile et le mystère de la IVe églogue*, Paris, 1943[12], S. 198. und auch meinen Aufsatz: *Vergilius pásztori Muzsája* (Die bukolische Muse Vergils), in *Vallástörténeti tanulmányok*, S. 383, hauptsächlich aber E. Norden, *Ein Panegyricus auf Augustus in Vergils Äneis*. Rheinisches Museum NF 54, 1899, S. 466—482, wo sowohl die rhetorischen τόποι des Panegyricus, wie die sibyllinischen Elemente in Än. VI. 791—805 mit einer mustergültigen Sorgfalt behandelt werden.

[3] W. Otto, *Augustus Soter*, Hermes 45, 1910, S. 448—460.

www.cimec.ro

nischen Bücher bedrohen nacheinander die in der Geschichte einander folgenden Weltreiche, Babyloniein, Persien, Mazedonien, Rom usw. mit Unheil; die hervorgehobene Rolle Trojas in diesem Geschichtsbilde wird nicht nur durch die Benennung der Römer als Äneaden, sondern noch mehr dürch die von der Sibylle selbst aufgestellte Behauptung angezeigt, daß Homer eigentlich nichts anderes tat, als daß er die von der Sibylle schon voraus in Zukunftsform besungenen Ereignisse nachträglich in epische Form umsetzte und mit einer falschen Färbung des Mythologischen leicht änderte. Die Unheilsbedrohungen aber sind ebenso wenig wie bei den meisetn Propheten des Alten Testaments als Selbstzweck anzusehen, sie begründen die Heilsgeschichte, auf den tiefsten Verfall alles Menschlichen folgt das Zeitalter des ewigen Friedens, der Erlösung von aller Mühsal entweder für das auserwählte Volk, oder auch für die gesamte Menschheit. Die Schielderung des goldenen Zeitalers steht im I. Buche der *Oracula Sibyllina* an einem Platze, der auf den ersten Blick denjenigen befremden mag, der nach dem gewohnten Schema entweder die Urzeit oder die Endzeit dem goldenen Zeitalter gleichgesetzt sehen will; die zwei Möglichkeiten sind freilich der zyklischen Auffassung des Weltgeschehens gemäß so ziemlich gleichbedeutend. An der genannten Stelle des Sibyllinischen Buches (I. 284) gilt das goldene Zeitalter in der Geschichte der Menschheit schon als das sechste, das auf das Diluvium folgt. Offensichtlich ist hier die Bestrebung, das Alte Testament mit der griechischen Überlieferung in Einklang zu bringen, eine Bestrebung, die das ganze hellenistisch-jüdische Schrifttum kennzeichnet; die ἕκτη γενεή hatte übrigens auch in der griechischen Orakelpoesie eine traditionelle Bedeutung, wie Lykophron (Alex. 1446) zeigt, und auch eine rätselhafte orphische Wendung bei Platon (Philebos 66), die schon Wilamowitz zu Lykophron herbeigezogen hat[1]. Dazu kommt noch die Fiktion, daß die Sibylle sich hier als eine Schwiegertochter des frommen Noah ansgibt, und es ist bezeichnend für einen orientalischen Typ der Tradition, daß das goldene Zeitalter mit der fiktiven Gegenwart des Propheten identifiziert wird, so im alttestamentlichen Daniel-Buch II. 38 und im iranischen Bahman-Yašt, wo Zarathustra einen Baum sieht, dessen goldene, silberne, eherne und eiserne Zweige die vier Weltepochen bedeuten, die erste Epoche aber ist die Gegenwart des Zarathustra selbst, der die immer minderwertigen Epochen folgen[2]. Die Rückkehr des goldenen Zeitalters wird nur engedeutet, so auch bei der Sibylle, indem zur Genüge betont wird, daß es sich hier eigentlich um das *erste* goldene Zeitalter handelt; das zweite ist demnach für die Endzeit aufbewahrt. Und tatsächlich, am Ende des III. und IV. Buches schließt das Gesamtbild der Menschengeschichte die freudige Schilderung der gesegneten Zeit, wobei in dem III. Buche (788—795) auch das Motiv des Tierfriedens — ähnlich wie im Theokritischen Herakliskos (*Id.* XXIV. 25—26), in der IV. Ekloge Vergils (22) und bei Jesaja (XI. 6—7) — auftaucht; die letzte Zeile des IV. Buches (*Or. Sib.* IV 192 = III. 371) charakterisiert die allgemeine Glückseligkeit des goldenen Zeitalters gerade mit einem frohlockenden Ausruf, der

[1] U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos* II. Bd. Berlin, 1924, S. 146.

[2] Vgl. R. Reitzenstein, *Alt-Griechische Theologie und ihre Quellen.* Vorträge der Bibliothek Warburg, 1924—1925, Leipzig-Berlin, 1927, S. 1—19. und R. Reitzenstein — H. H. Schraeder, *Studien zum antiken Synkretismus.* Studien der Bibliothek Warburg 7, 1926, S. 38—68.

www.cimec.ro

auf gleiche Weise an Hesiod *(Erga* 174—175) und an die IV. Ekloge (53—54) erinnert:

ὦ μακαριστός, ἐκεῖνον ὃς ἐς χρόνον ἔσσεται ἀνήρ.[13].

Das Schema der Ausführungen des Anchises in der Unterwelt — Kosmologie, Geschichte der Römer, bzw. der gesamten Menschheit auf die Rückkehr des goldenen Zeitalters zugespitzt — ist also dasselbe, was auch in den sibyllinischen Weissagungen zur Geltung kommt. Bevor wir alle nötigen Folgerungen aus dieser Tatsache ziehen, möchten wir noch in aller Kürze die wichtigsten Momente des Zukunftbildes in der zweiten Hälfte der Äneis, wenn man will, in der „römischen Ilias" beobachten.

Die Landeseroberung der Trojaner in Italien ist schon durch eine Wahrsagung vorbereitet: König Latinus hat von seinem Vater Faunus — nach der Art einer Totenbeschwörung — das Orakel erhalten, daß er seine Tochter Lavinia mit einem ausländischen Schwiegersohn verheiraten soll. Das erfüllt sich noch im Rahmen der epischen Handlung, die Weissagung aber deutet auch die ferne Zukunft an: aus dieser Ehe werden Nachkommen abstammen, die das Weltall zu beherrschen bestimmt sind. Bald erfüllt sich die Weissagung, die Äneas vorher von der Harpyie Celaeno erhalten hat (III. 225—257) die aber jetzt (VII. 123) dem Vater Anchises zugeschrieben wird[2]: Äneas mit seinen Gefährten und mit seinem Sohne Iulus essen die wilden Früchte der Gegend mit einem Fladen, der als Unterlage diente, zusammen auf: ein Wort, das Iulus scherzend ausspricht, bestätigt, daß sie — wie es als Bedingung der Stadtgründung vorausgesagt war — aus Hunger den Tisch verzehrt haben. So beginnen sie an Ort und Stelle den Aufbau der neuen Stadt für die alten Penaten Trojas, Latinus empfängt ihren Friedensantrag liebevoll, er ist bereit, seine Tochter mit dem landfremden Äneas zu vermählen, der Zorn der Göttin Juno und die Eifersucht des Rutulerkönigs Turnus entflammen aber den grausamen Krieg. Am Ende des VII. Buches steht eine *enumeratio heroum*, nach Art und Weise der homerischen Boiotia, sie birgt aber in sich vielsagende Andeutungen die Siedelungen und Überlieferungen Italiens, schließlich und endlich die Ethnogenese des römischen Volkes betreffend. So wird die Urgeschichte des Landes auch in dem VIII. Buch beleuchtet, wo Äneas den König Euander aufsucht, den als Verbündeten für sich zu gewinnen dem von den Verbündeten des Turnus bedrängten Helden der Flußgott Tiberinus geraten hat. Wenn aber der italische Urkönig arkadischer Abstammung seinem vornehmen Gaste — wie etwa Nestor in dem III. Gesange der Odyssee — von der Vergangenheit erzählt, enthält die mythische Urgeschichte Italiens dennoch einen zielbewußte Anspielung auf die ferne Zukunft. In der Umgebung der ärmlichen Königsstadt, der Vorläuferin Roms, herrschte schon einmal Saturnus, der Gottkönig des goldenen Zeitalters; so konnte schon früher der Dichter der Georgica die Überbleibsel der *Saturnia regna* in dem gesegneten Lande Italias, der *Saturnia tellus* wahrnehmen. In dem VIII. Buche der Äneis (319—327) wird an die lokale Voraussetzung der im VI. Buche (791—794) angezeigten Tat des Augustus erinnert: als er das neue goldene Zeitalter gründet, gibt er eigentlich nur das dem Vaterlande

[1] Vgl. E. Norden, *Die Geburt des Kindes*, Leipzig-Berlin, 1924, S. 148.

[2] Der Widerspruch zählt freilich zu den Argumenten, auf Grund deren A. Gercke die Entstehung des VII. Buches für eine Zeit vor der des III. ansetzt: *Die Entstehung der Äneis* Berlin, 1913, S. 55.

www.cimec.ro

zurück, was einst unter Saturnus schon ihm gehörte. Damit aber wird auch das Vorbildliche an der Gestalt des Äneas für Augustus wieder einmal hervorgehoben: Äneas verschafft seinen Gefährten ein Land, Augustus ein Zeitalter, die gleicherweise die Züge der *Saturnia regna* oder *aurea aetas* aufweisen. So fallen nicht nur Urzeit und Endzeit — oder mehr geschichtlich: die Anfänge und das Ziel des Römervolkes —, sondern auch räumliche und zeitliche Vorstellungen der Eschatologie zusammen.

Es ist auch bedeutungsvoll, daß Euander der Sohn der „schicksalskundigen Prophetetin" Carmentis — oder Carmenta — heißt, die als erste von der künftigen Größe der Äneaden gesungen hat (VIII. 340—341). Nicht umsonst berichtet Livius (I. 7), daß bevor die Sibylla angekommen war, sei Carmenta hier die von den Völkern Italias bewunderte Wahrsagerin gewesen; äußerst beachtenswert sind aber die Angaben, die Euanders Mutter geradezu mit der italischen, d.h. kimmerischen Sibylle identifizieren (Schol. ad Plat. *Phaedr.* 244B, Prolog zu den *Or. sib.).* Ein Homerkenner wie Vergil konnte es nicht vergessen, daß in der Ilias Poseidon die künftige Macht des Äneas und seiner Kindeskinder voraussagte; vielleicht war ihm auch die bei Strabon (XIII. 53) erhaltene Variante von Il. XX. 307 mit πάντεσσιν ἀνάξει anstatt Τρώεσσιν ἀνάξει bekannt, die die Macht der Äneaden schon auf echt sibyllinische Weise als eine Weltmacht auffaßt. Wie konnte er dennoch behaupten, daß die Prophetin Carmentis die erste war, die von der künftigen Größe der Äneaden gesungen hat? Das hat m.E. wenigstens drei Voraussetzungen: 1. daß Vergil den Standpunkt der Gleichsetzung der Sibylle mit Carmentis eingenommen hat; 2. daß ihm sibyllinische Wahrsagungen über Äneas schon bekannt waren; 3. daß er den chronologischen Vorrang der Sibylle Homer gegenüber in völligem Einklang mit dem schon angeführten Scholion zu Il. XX. 307 und mit den Büchern III, XI. der *Oracula Sibyllina* bzw. mit den Quellen der letzteren anerkannte, wenn vielleicht auch nicht als eine wissenschaftlich begründete Tatsache, doch mindestens als eine alte Überlieferung, die seine poetische Fiktion zu unterstützen ihm geeignet erschien. Das ist ein zwingendes Argument gegen die Auffassung Kurfess': nicht Vergil ist die Quelle für *Oracula Sibyllina* XI. 144—162, im Gegenteil, er hat schon die gemeinsame Quelle von *Oracula Sibyllina* III. 401—432 und XI. 122—171, also ein älteres Sibyllinum berücksichtigt.

Einen zweiten, dem VI. Buche fast gleichwertigen Höhepunkt erreicht die Zukunftsform der Komposition am Ende des VIII. Buches, in der Beschreibung des Schildes des Äneas, die in derselben Weise als eine Nachahmung der homerischen Beschreibung der Schildes des Achill in Betracht kommt, wie das VI. Buch als eine Nachahmung der homerischen Nekyia. Wenn nämlich der Figurenschmuck des homerischen Schildes ein statisches Weltbild — mit den ständigen Erscheinungen der Natur und den typischen der menschlichen Gesellschaft — darstellt, so gibt die Beschreibung des Schildes bei Vergil — aus einzelnen Bildern der römischen Geschichte zusammengestellt — eine zielbewußte Übersicht der Zukunft, von den Zwillingen Romulus und Remus an bis zum Siege des Octavianus Augustus bei Actium. In der Kunst des Vulcanus offenbart sich hier eine besondere Art der Wahrsagung, darum heißt hier der Schmiedegott „ein Kenner der kommenden Zeit": *haud uatum ignarus uenturique inscius aeui.* Man muß unwillkürlich an *uates* denken, die nicht so sehr dem Gotte, als vielmehr dem Dichter bekannt waren, hauptsächlich, wenn man bedenkt, daß der Dichter in diesem Zukunftsbilde im Siege des Octavianus den Sieg des griechischen Apollo über die Götter des Orients, man kann sagen, den

www.cimec.ro

Sieg des Abendlandes über das Morgenland sieht. Die Gegenüberstellung von Asien und Europa — übrigens schon der Eckstein der Geschichtsbetrachtung des Herodotos — ist ein ständiges Motiv auch der Oracula Sibyllina, zwar meistens — dem orientalischen Ursprung der Hauptteile zufolge — von orientalischem Standpunkt aus gesehen. Wenn in der Schilderung der Seeschlacht bei Actium an der Seite der Kleopatra allerlei göttliche Unwesen und der bellende Anubis gegen die griechisch-römischen Götter einen hoffnungslosen Krieg führen, sollte man nicht außer acht lassen, daß die *Oracula Sibyllina* als ein Symbol der Niederlage Ägyptens manchmal die Herabsetzung der ägyptischen Götter erwähnen, Isis bleibt vereinsamt am Ufer des Nils und ihr Gedächtnis wird von der Erde vertilgt sein, die Nichtgkeit des Serapis wird erkannt (V. 483—490) und Apis, der eigentlich kein Gott ist, verbannt (VII. 21.). Auf das Schicksal der Kleopatra wird nicht selten in den *Oracula* angespielt (XI. 246—259, 272—297 usw.), einmal (V. 19) mit Worten (γυναικὸς ἀδουλούτου) die uns an die horazische *non humilis mulier* erinnern (*Carm.* I. 37, 32). Die Annahme liegt auf der Hand, daß diese Aussagen von der zeitgenössischen Sibyllistik in die späteren Sammlungen aufgenommen und einige von diesen auch dem Dichter der Äneis bekannt waren; die Benützung Vergils (geschweige denn des Horaz) seitens der Verfasser der Sibyllinischen Bücher wäre ganz unwahrscheinlich, trotz Kurfess, der manches in den *Oracula* aus der Äneis herleiten will und den „alten, weisen Sänger", den das XI. Buch der *Oracula* erwähnt, geradezu mit Vergil identifiziert [1]. Wir haben aber gar keinen Grund, diese Zeilen (163—171) von der Parallelstelle im III. Buche (419—430) zu trennen, wo der Sänger noch eindeutiger mit den Merkmalen Homers gekennzeichnet wird, und was die Vergilbenutzung bei der Sibylle betrifft, entbehrt es aller Wahrscheinlichkeit, daß die Bücher, in denen sich eines der Hauptinteressen eben um die Geschichte Ägyptens dreht und von denen auch ein bedeutender Teil im hellenistischen Ägypten entstanden ist, eben die Beschreibung des Nils von Vergil entlehnt hätten. Im Gegenteil die von Kurfess beobachteten Übereinstimmungen (wie: *septemgemini turbant trepida ostia Nili*, *Än.* VI. 800 ~ ἔστι γὰρ χώρης βασιλὶς παρὰ χείμασι Νείλου — ἑπταπόροις στομάτεσσιν, ἐπερχομένοιο θαλάσσης, *Or. Sib.* 254—256) vermehren die Fälle, die die Abhängigkeit Vergils von der Sibyllistik beweisen.

In den gedrängten Kampfszenen des letzten Drittels der Äneis freilich tauchen die orakelartigen Zukunftsbilder seltener und mehr flüchtig auf. Dennoch gibt z.B. am Anfange des X. Buches der Götterrat Anlaß dazu, daß Jupiter den zweiten punischen Krieg, den Feldzug Hannibals durch die Alpen vorzeichne. Noch wichtiger ist das letzte Gespräch, das Jupiter und Juno im XII. Buche, dicht vor dem Ende der gesamten Handlung führen, als der Tod des Turnus im Zweikampfe mit Äneas schon bevorsteht. Juno, die endlich einsehen muß, daß ihr feindliches Verhalten gegen Äneas dem Schicksal widerspricht, stellt noch manche Bedingungen für ihre Zustimmung, zuletzt, daß das gefallene Ilium nie mehr und in keiner Form wiederhergestellt sein soll: *occidit occideritque, sinas, cum nomine Troia* (XII. 828). Obzwar hier eigentlich nur vom Namen des Latinervolkes die Rede ist, ist die Verwandtschaft mit der von Th. Mommsen scharfsinnig interpretierten Juno-Ode des Horaz (*Carm.* III. 3) [2] unverkennbar und so liegt vielleicht auch hier eine War-

[1] A. Kurfess, *Sibyllinische Weissagungen*, 1951, S. 336.
[2] Th. Mommsen, *Reden und Aufsätze*, Berlin, 1905, S. 173.

www.cimec.ro

nung gegen zeitgenössische Bestrebungen vor, die Troja wiederherzustellen und die Hauptstadt des Weltreiches schon damals nach dem Orient zu verlegen beansichtigten. Bei Vergil sind aber die positiven Forderungen der Göttin mehr betont, in denen sich Art und Wesen des römischen Volkes kundgibt: wenn auch der endgültige Sieg den Troern zuteil wird, bleibe der Name der Latiner, ihre Sprache und Sitte aufrechterhalten. Damit ist Jupiter einverstanden, und in bezeichnender Weise wird die unvergleichliche Frömmigkeit der künftigen Latiner damit in Verbindung gebracht, daß sie durch völliges Zusammenschmelzen der lateinischen und troischen Elemente ein wahres *genus mixtum* bilden, so wird die Einführung der Penaten von Troja die Verehrung der Juno nicht beeinträchtigen. In diesem Sinne wirkt die Äneas-Sage zugleich als eine mythologische *aitia* des bezeichnenden Zuges römischer Religiosität, der in der Fähigkeit besteht, Kulte verschiedenen Ursprungs ständig in sich aufzunehmen. Solch eine Einschätzung der römischen *pietas* findet sich schon in der von Ovid (*Fasti* IV. 270) angeführten Aussage der cumäischen Sibylle, die die große Muttergöttin aus der Umgebung Trojas in Rom einzuführen anordnet: *dignus Roma locus-quo deus omnis eat.* Mit einem gewissen Nationalstolz behauptet noch in der Spätzeit Caecilius bei Minucius Felix den Christen gegenüber das römische Heidentum verteidigend:. . . *per uniuersa imperia prouincias oppida uidemus singulos sacrorum ritus gentiles habere et deos colere muncipes, ut Eleusinos Cererem, Phrygas Matrem, Epidaurios Aesculapium, Chaldaeos Belum, Astarten Syros, Dianam Tauros, Gallos Mercurium, uniuersa Romanos* (Octavius 6).

Wenigstens drei von den hier erwähnten Göttern haben ihren Kult in Rom auf Grund sibyllinischer Weissagungen erhalten, Ceres im Jahre 496 v.u.Z. (Dion. Hal. VI. 17), Aesculapius im 293 (Liv. X. 47), die Magna Mater im 205 (Ovid. a. a. O., Liv. XXIX. 10); obgleich die Befragung der Sibyllinen vor der Einführung des Mercurius *expressis uerbis* uns in keiner Quelle vorliegt, gilt nach einer wohl begründeten Vermutung Wissowas für ihn dasselbe [1], wobei es sich freilich nicht um einen besonderen gallischen Kult des Mercurius (vgl. etwa Caesar, *de bello Gall.* VI. 17), sondern um die allgemein-griechische Form des Hermes handelt. Die Romanisierung griechischer Götter ebenso, wie die der phrygischen Muttergöttin wurde also im Laufe der Geschichte der römischen Republik besonders durch die sibyllinischen Weissagungen gefördert, und so können wir die die Zukunft aufhellenden Worte Jupiters im XII. Buche ebenso, wie im I. Buche mit Sibyllinen in Zusammenhang bringen. Das in der römischen *pietas* tief wurzelnde Nebeneinander der troischen Götter und der als in Latium uralt vorgestellten griechischen Hera-Juno bei Vergil widerspricht ebensowenig seiner Abneigung gegen den tiergestaltigen Anubis und seinen Kreis, wie die allmähliche Erweiterung des römischen Pantheons durch die Befragung der Sibyllinen dem Widerstande gegen offiziell nicht geregelte Fremdkulte, z.B. gegen die Bacchanalien im Jahre 186 v.u.Z., oder gegen die Verehrer der Isis, seit dem Jahre 58 öfter wiederholt; noch im Jahre 28 v.u.Z. verbot Octavianus Augustus die Errichtung der Heiligtümer für ägyptische Götter innerhalb der Stadtmauer (Dio. Cassius, LIII, 2). Die verachtungsvolle Äußerung Vergils gegen die Götter um Antonius und Kleopatra (*Än.*, VIII, 698) ist kaum von diesen Maßnahmen zu trennen. Damit ist aber wieder die politische Aktualität der Zukunftsform in der Äneis bestätigt.

[1] G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, München, 1912 [2], S. 304.

www.cimec.ro

Was die Vorbilder dieser Zukunftsform betrifft, haben wir obenstehend schon darauf hingewiesen, daß den geschichtlichen Prozeß in Zukunftsform vorzutragen nicht nur den späten Sibyllinischen Weissagungen, sondern auch der frühen Sibyllinistik eigen war. Und tatsächlich, Vergil ist auch in manchen Einzelheiten von dieser Sibyllinistik abhängig: wir hoffen, soviel ergibt sich aus unserer Analyse, die — ohne alle die Möglichkeiten zu erschöpfen — maches zu den Beobachtungen früherer Forscher doch beigesteuert hat. Wir müssen aber gleich hinzufügen, die Geschichte in einer Zukunftsform, und zwar die römische Geschichte durch die Rolle des Äneas mit der Troja-Sage verknüpfend, hat schon ein seltsames Gedicht, die monodramatisch aufgebaute Alexandra in bezeichnender Weise vorgetragen.

Das Gedicht, das uns wenigstens so viel Rätsel aufgibt, wie viel Zeilen es zählt, wird meistens dem Mitgliede der alexandrinischen Pleias, Lykophron dem Tragödiendichter zugeschrieben, der aus Chalkis in Euboia gebürtig um 280 v.u.Z. im Hofe des Ptolemaios Philadelphos lebte. Ein altes Scholion aber, zwar von Tzetzes zurückgewiesen, bemerkt zum Vers 1225, daß das Gedicht einem jüngeren Lykophron angehören muß, weil seine Anspielungen auf die römische Geschichte zur Zeit des Älteren noch nicht zeitgemäß waren[1]. Tatsächlich, wir können den Standpunkt K. Zieglers annehmen: der Verfasser der Alexandra ist ein jüngerer Lykophron, vielleicht Sohn oder Enkel des Älteren, das Gedicht stammt aus dem ersten Jahrzehnte des II. Jahrhunderts v.u.Z. und die viel umstrittenen Verse 1446—1449 sind auf T. Quinctius Flaminius zu beziehen, der im Jahre 197 bei Kynoskephalai Philipp den V., König von Mazedonien besiegte und gleich danach, im Jahre 196 bei den isthmischen Wettspielen die griechischen Städte frei erklärte[2]. Um die Jahrhundertwende gruppieren sich in der Tat manche Tatsachen, die zu der Stimmung des Gedichtes wohl passen. Pausanias überliefert eine sibyllinische Wahrsagung auf Kynoskephalai (VII. 8,9), im Jahre 205 wurde der Meteorstein der Magna Mater aus Pessinus auf Grund eines Sibyllinums nach Rom gebracht und nach der überzeugenden Annahme von H. Diels wurde einige Jahre später das bei Phlegon (*Mirab.* 6) erhaltene sibyllinische Androgynenorakel verfaßt. Das ist schon eine andere Frage, ob das Sibyllinum auf dessen Grund noch im Jahre 17 v.u.Z. die *quindecemuiri* die *ludi saeculares* veranstalten ließen, auch bis auf das II. Jahrhundert zurückzuführen sei, oder in diesem letzteren Falle wir mit einer bewußten inhaltlichen Archaisierung zu tun haben[3]. Sei dem aber wie es will, soviel steht fest, daß ein hellenistischer Dichter Lykophron spätestens zu Lebzeiten des Aristophanes von Byzanz, der ihn schon anführt, ein großangelegtes, zwar ziemlich wirres Gedicht in Orakelstil verfaßte, das den Ursprung und die Weltmacht Roms durch die Gestalt des Äneas an die Troja-Sage knüpfend in Zukunftsform behandelte. Das Gedicht weist manche Züge auf, die sich allein mit der Benutzung der gemeinsamen Quelle Timaios nicht genügend erklären lassen, auch nicht mit der anderen gemeinsamen Quelle, der sibyllinsichen Poesie, deren Benutzung bei Lykophron auch vorauszusetzen ist. Das letztere beweisen solche sachliche und stilistische Übereinstimmungen, die Ziegler besonders im III. Buche der *Oracula* findet, aber auch die Person Alexandra-Kassandra, die eine bei Suidas bezeugte Tradition mit der phrygischen Sibylle

[1] Bei E. Scheer, *Lycophronis Alexandra* II. Bd. Berlin, 1958², S. 351.

[2] K. Ziegler in RE s. v. Lykophron.

[3] H. Diels, *Sibyllinische Blätter*, Berlin, 1890. — Eine Wendung des Androgynenorakels färbt die Prophezeiung der Sibylle bei Vergil (Än. VI. 96—97): Τρὼς δῆτ' ἐκλύσει σε κακῶν, ἅμα δ' Ἑλλάδος ἐκ γῆς, vgl. R. Heinze, *Zu Horaz Briefen*, Hermes 33, 1898, S. 478. Anm. 1.

www.cimec.ro

identifiziert, und der Umstand, daß das Gedicht in einer bündigen Beschreibung der Geographie Italias nicht unterläßt, die sibyllinische Orakelstätte in Cumae zu erwähnen (1279).

Der fiktive Zeitpunkt des halbdramatischen, in iambischen Senarien verfaßten Gedichtes ist die Abfahrt des Paris nach Griechenland. Die Königstochter Alexandra die von Apollon — wie übrigens auch die Sibylle — die tragisch-zweideutige Sehergabe erhalten hat — sie weiß alles voraus, aber niemand glaubt ihrer Wahrsagung —, schildert die verhängnisvollen Folgen dieser Abfahrt. Sie ist wegen ihrer unheilvollen Voraussagungen als Irrsinnige versperrt, ihr Wächter berichtet dem König Priamos, was er von ihren Lippen abgelauscht hat. Die in *oratio recta* wiedergegebene Rede beginnt mit der Vergangenheit: es wird die Erinnerung an die erste Zerstörung Trojas durch Herakles wachgerufen. Das ist ein typischer Zug der Wahrsagekunst, der zur Erhöhung der eigenen Glaubwürdigkeit dient. K. Kerényi beobachtet etwas ähnliches eben bei Vergil, im VI. Buch der Äneis, wo das Auffinden des Leichnams des Misenus das Vertrauen bezüglich der übrigen Verordnungen der Sibylle befestigt (VI. 187—189), und fügt hinzu: „Es gehört auch heute zur Kunstform der Wahrsagung, wie sie in Südeuropa und auch anderswo professionell getrieben wird, daß die Wahrsagerin zur eigenen Beglaubigung diesen oder jenen Umstand erwähnt, der sich dem Fragesteller unmittelbar als Tatsache erweist und dadurch von ihrem höheren Wissen zeugt". [1] Es ist damit vollkommen gleichwertig, wenn der Wahrsager seinen die Zukunft erschliessenden Aussagen manche den Zuhörern bekannte Tatsachen vorausschickt, wie z.B. Prometheus bei Äschyl, der im *Gefesselten Prometheus* (823—843) die schon durchgemachten Irrfahrten der Io mit ausgesprochener Absicht deshalb erzählt, damit die Unglückliche auch seine die Zukunft betreffenden Worte (845—846) nicht bezweifle. Doch warum in die Ferne schweifen? Das Wesentliche der Gesamtkomposition der Äneis liegt eben darin, daß der Dichter mit der tiefsten Kenntnis der Vergangenheit seine Zuständigkeit betreffs der Zukunft des römischen Volkes beweist.

In Lykophrons Alexandra folgen einigen Bildern aus der Vergangenheit Trojas die Geschehnisse, die im fiktiven Augenblick der Vision noch als Bilder der Zukunft gelten: die Verführung Helenas als Ursache und dann die Einzelheiten des troischen Krieges, der Fall der Stadt, die Sünden der Griechen, vor allem die Vergewaltigung der Kassandra selbst durch Ajas und als deren göttliche Strafe das verschiedenartige Unglück, als die heimkehrenden Griechen trifft, man kann sagen, eine kurze Zusammenfassung der Ilias und der Odyssee, mit den Angaben der zyklischen Poesie ergänzt und in Zukunftsform umgesetzt. Troja aber wird durch Äneas aufrechterhalten, er erreicht nach langer Irrfahrt Italia, wo seine Nachkommen den Ruhm der wiederhergestellten Troja vermehren werden. Es sind dabei kurz manche aus der Äneis bekannte Motive erwähnt, die Verbündung des Äneas mit Tarchon dem Etrurier und auch die beiden Prodigia, die das Ende der Irrfahrten vorzeichnen, das sog. Sau-und Tischprodigium. Dann folgen etwas verworren manche mythologische und geschichtliche Anspielungen, die den ewigen Kampf zwischen Orient und Okzident bezeugen; die verhältnismäßig breite Schilderung des Feldzuges des Xerxes gegen Griechenland weist auf die Urquelle dieses Motivs, auf Herodot; wir sahen, daß die Konzeption dieses ewigen Kampfes für die sibyllinischen Bücher und auch für Vergil bedeutungsvoll war. Am Ende steht ein Römer, von den Nach-

[1] K. Kerényi, *Zum Verständnis von Vergilius Äneis*, B. VI, Hermes 66, 1931, S. 416.

www.cimec.ro

kommen der Troer, in einer sechsten Epoche, die für das III. Buch der *Oracula Sibyllina* geradezu als das goldene Zeitalter galt; dieser Auserwählte der sechsten Generation wird die Mazedonier besiegen, danach aber sich mit den Feinden versöhnen, damit Friede zu Wasser und zu Lande herrsche. Das Gedicht schliessen wieder einige Worte des Wächters, der dem König Priamos Bericht erstattet und mit einem Stoßgebet das böse Omen, das die unheilversprechenden Worte der Alexandra in sich bergen, abzuwehren sucht.

Die Inhaltsübersicht spricht für sich selbst, wir brauchen nicht alle mit Vergil gemeinsamen Züge zu wiederholen. Wenn sich auch inhaltlich fast alle Einzelheiten durch gemeinsame Quellen erklären ließen, die Grundkonzeption mit der auf die *pax Romana* zugespitzte Zukunftsform bleibt äußerst bezeichnend. Man darf allerdings nicht außer acht lassen, daß Timaios als gemeinsame Quelle Lykophrons und Vergils für manches nur mit einer argen *petitio principii* zu beweisen wäre. Tarcho der Etrusker ist bei Vergil ein Verbündeter des Äneas. Diese Angabe wurde den Fragmenten des Timaios bloß auf Grund der Überzeugung zugezählt, daß Lykophron alle seine Kenntnisse betreffs der Geographie Italias und der römischen Geschichte von Timaios entlehnte, die Angabe nämlich taucht vor Vergil nirgends außer der Alexandra auf.[1] Dementsprechend schreibt z.B. Heinze: „Die zu Vergils Zeit überwiegende Tradition wußte nur vom Kampf des Äneas und Ascanius gegen die Etrusker unter Mezentius; eine ältere aber, *von Timaios berichtet, uns leider nur in Lykophrons dunkler Sprache überliefert*, wußte von einem Aufenthalt des Äneas in Agylla-Caere und seiner Verbindung mit Tarchon und Tyrrhenos. Virgil hat beides kombiniert".[2] Seine Vorsicht ist desto merkwürdiger, weil er feinfühlend bei dem Tischprodigium (Än. VII. 123) auch ein psychologisches Moment wahrnimmt, das in demselben Zusammenhang auf ähnliche Weise bei Lykophron (1252) steht: μνήμη παλαιῶν λήψεται θεσπισμάτων.[3] Beinahe derselbe Vorbehalt kennzeichnet das Verfahren E. Nordens, obzwar er auch einige stilistische Übereinstimmungen vermerkt, wie *Dorica castra* (Än. VI. 88). ∞ Δωριεὺς στρατός (Alex. 284), die Enjambements *uocem / exiguam* (Än. VI. 493—494) ∞ ὅπα / λεπτήν (Alex. 686—687), *coniunx iterum hospita Teucris — externique itethalami* (Än., VI, 93—94) ∞ λέκτρων θ' ἕκατι τῶν τ' ἐπεισάκτων γάμων (Alex. 60), die Beschreibung der von ihrer Vision beunruhigten Wahrsagerin (*Än.*, VI, 102 ∞ Alex. 3—4), und auch Inhaltliches, wie die geistervertreibende Kraft des Eisens (*Än.*, VI, 260 ∞ Alex. 685), wobei freilich die Bemerkung berechtigt sein mag, daß Vergil selbst, ohne Lykophron, das Motiv „in einem Homerkommentar" (zu *Od.*, XI, 48)[4] oder auch in dem lebendigen Aberglauben finden konnte. Das Fragezeichen aber, das bei Norden im Register unter dem Stichwort „Vorbilder" den Namen Lykophron im ganzen verdächtig macht, scheint mir schon unberechtigt zu sein. Und noch mehr das Verfahren Hügi's, der übrigens die hellenistischen Vorbilder der *Äneis*, auch außer Apollonios Rhodios, sorgfältig untersucht. Er hält es zwar für sicher, daß Vergil die „Alexandra des Lykophron gekannt hat, besonders wohl das Römerstück v. 1226—80", „spezifisch Lykophronisches" findet er aber nicht und ohne näher auf die Frage einzugehen, begnügt er sich mit der Meinung, „daß Vergil

[1] So auch bei J. Geffcken, *Timaios' Geographie des Westens*, Berlin, 1892, S. 147.
[2] Heinze *Vergils epische Technik*, S. 179.
[3] Ebda S. 90.
[4] Norden im Kommentar zu Äneis Buch, VI, S. 151, 260, 153, bzw. 206.

www.cimec.ro

sich lieber an die ihm zur Verfügung stehenden und ihm naheliegenderen Forschungen römischer Annalisten und Antiquare gehalten hat, als an die abstruse Gelehrsamkeit und Dunkelheit des Lykophron."[1]

Wir wollen nur eine von unseren obenstehenden Beobachtungen noch einmal hervorheben: Vergil wiederholt nicht umsonst mehrmals (III. 183, V. 636, X. 68), daß Kassandra die Wiederherstellung Trojas durch Äneas und seine Fahrt nach Westen angekündigt hat; das ist eben eine Anspielung auf Lykophrons Alexandra. Und noch eines zur Ergänzung. Das Zukunftsbild der römischen Geschichte, das Anchises in der Unterwelt vor den Augen seines Sohnes entwirft, schließt einen Abschnitt, der mit dem Rachewerk der Römer an den Griechen für ihre Sünden gegen Troja anhebt *(ultus auos Troiae, templa et temerata Mineruae*, VI 840), mit der Formulierung der echtrömischen Eigenart: *parcere subiectis et debellare superbos* (853).[2] Die Rache für Troja und persönlich für Kassandra, die eben im Tempel der Athene vergewaltigt wurde, ist eine der Grundtendenzen des Weltgeschehens bei Lykophron, dadurch wird auch die weltgeschichtliche Bedeutung der Römer in der Alexandra bestimmt, und dennoch, die Größe eines römischen Besiegers der Griechen, wahrscheinlich des Flaminius, wird dadurch veranschaulicht, daß er nach dem Siege zu Wasser und zu Lande den Frieden zu sichern versucht, und so wird er der angesehenste im Kreise der Freunde (Alex. 1446—1450).

Wir könnten noch manche Einzelheiten anführen, wir beschränkten uns aber auf das Wesentliche. Vergil hat die hellenistische Poesie auch dann nicht verworfen, als er aus der Schule der Neoteriker, auf die die Jugendwerke des Catalepton hinweisen, herausgewachsen ist. Theokrit bleibt maßgebend für die *Bucolica*, Nikandros in erster Linie für die *Georgica*, man hat auch die Benutzung der *Argonautica* des Apollonios Rhodios in der *Äneis* mehrmals nachgewiesen usw. Wir müssen in einem etwas beschränkten Sinne auch Lykophron zu Vergils hellenistischen Vorbildern zählen. Darin freilich, wie Vergil die Anregung, die er von dem trüben Gedicht Alexandra erhalten hat, mit einer nach Homer sich richtenden Klarheit vereinigen kann, zeigt sich schon der Meister der goldenen Epoche der römischen Poesie.

[1] Hügi, *a.a.O.*, S. 136—137.

[2] Als eine Art Kritik dieser idealisierenden Einschätzung der *pax Romana* klingt später die fiktive Rede des Britannenführers Calgacus bei Tacitus: *Auferre trucidare rapere falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem faciunt,* **pacem** *appellant* (Agricola, 30).

www.cimec.ro

OVIDIO LINGUISTA

N. LASCU

(Cluj)

L'argomento della presente communicazione è di presentare un'aspetto meno studiato finora dell'attività di Ovidio: il suo interessamento per i problemi riguardanti l'origine ed i significati delle parole. Infatti, l'attenzione degli studiosi è stata rivolta sul contributo del poeta all'arricchimento del vocabolario latino quasi esclusivamente per la creazione di nuove parole [1], senza fermarsi sulla parte che l'etimologia e la semasiologia, sottodivisioni della lessicologia, hanno avuto in questo riguardo.

L'arricchimento del vocabolario poetico mediante l'impiego di parole con valore etimologico era un metodo corrente nelle letterature classiche antiche. Così, per citare alcuni poeti più rappresentativi della letteratura greca, nei poemi omerici è già palese la tendenza di spiegare l'origine di alcune parole, in ispecie nomi propri [2], quindi, in più ristretta misura, anche di nomi di esseri e cose [3]. Esiodo manifesta ugualmente preferenza per spiegazioni etimologiche di alcuni nomi propri [4]. Nella letteratura dell'epoca classica sono più frequenti tali preferenze presso i tragici greci. In ciò che concerne Eschilo, abbiamo una testimonianza della tarda antichità: Macrobio ci dice chiaramente che questi avrebbe dato ai nomi di alcune divinità locali della Sicilia « ... *interpretationem*..., *quam Graeci etymologian vocant* » [5]. Esempi di spiegazioni etimologiche possono essere ricavati anche dagli altri drammi di Eschilo, nonchè degli altri due grandi autori tragici [6].

---

[1] Vedansi in particolar modo, J. Favre, *De Ovidio novatore vocabulorum in Metamorphoseon libris*, Paris, 1885; A. A. Draeger, *Ovid als Sprachbildner*, in *Programm des Gymn. von Aurich*, 1888; E. Linse, *De P. Ovidio Nasone vocabulorum inventore*, Tübingen-Dortmund, 1891.

[2] *Iliade*, XXII, 506; *Odissea*, XIX, 406–408.

[3] *Odissea*, XIX, 562–567.

[4] *Theogonia*, 207; *Erga kai hemerai*, 81.

[5] Macrobius, *Saturnalia*, V, 17–18, 24. Si tratta di versi della tragedia *Aetna*, non conservata.

[6] Cf. P.B.R. Forbes, *Greek Pioneers in Philology and Grammar*, in *The Classical Review*, XLVII (1933), p. 105.

www.cimec.ro

Nell'epoca ellenistica la preferenza per spiegazioni etimologiche diventò dominante, soprattutto in quelle opere con carattere etiologico, per cui le *Aitia* di Callimaco segnarono il principio di un nuovo genere letterario. In tal modo, da un metodo destinato ad arricchire la lingua letteraria, l'etimologia si fuse nella tendenza per la spiegazione scientifica, dotta, che diventò un tratto caratteristico di tutta la letteratura di quell'epoca.

Questa tendenza ha esercitato un forte influsso anche sulla letteratura latina dell'epoca classica. Nell'opera di Virgilio, il rappresentante più illustre di tutta la letteratura latina, gli studiosi hanno identificato molte testimonianze della preferenza con cui egli adoperava parole con valore etimologico, risultato delle sue vaste letture, e anche significati più rari, arcaici, di alcune parole; il chè li ha determinato atribuirgli l'epiteto di « poeta linguista ».[1] Questo epiteto è anche più adatto per Ovidio, la cui opera poetica costituisce una ricca fonte di testimonianze riguardanti la sua preferenza per le parole con valore etimologico. Anzitutto le *Metamorfosi*, con le numerosissime leggende etiologiche, i *Fasti*, con le informazioni sull'origine dei diversi culti, tradizioni e feste, comprendono un gran numero di etimologie. Ma, eccezion fatta di queste opere con carattere più speciale e, si potrebbe dire, dotto, la predilezione per adoperare parole con valore etimologico è palese anche nelle altre.

Gli esempi raccolti di tutta l'opera ovidiana salgono a parecchie centinaia, ma essi rappresentano valori diversi; perciò essi vengono raggruppati in ordine della loro importanza in più categorie, con molte sottodivisioni nell'ambito di ciascuna di esse. Si capisce che, di tutto il repertorio, mi soffermerò soltanto sugli esempi più caratteristici per la categoria a cui essi appartengono.

Nella prima categoria ho raggruppato le parole apparentate fra esse dal punto di vista etimologico e semasiologico, sia che si tratti di un nome col suo epiteto, sia di due nomi o verbi in antitesi o formanti un'endiade. Ecco qualche esempio: *stellantia sidera (Am.*, I, 8, 11), *aetherias auras (Am.*, II, 14, 41); *preces et uerba precantia (Met.*, II, 484—4). Un posto particolare occupa in questo proposito l'apparentare di parole nel distico:

Tu quoque Pieridum studio, studiose, teneris
Ingenioque faues, ingeniose, meo (Pont., II, 5, 63—64*)*,

perchè gli aggettivi *studiose* e *ingeniose* hanno un'altra funzione sintattica che i nomi con cui sono apparentati dal punto di vista etimologico. Per contrasto è l'emistico *inopem me copia fecit (Met.*, III, 466), in cui *inops* e *copia* hanno etimologia, comune, ma dal punto di vista semasiologico sono in antitesi. Ci sono invece anche dei casi opposti, quando il significato è apparentato mentre l'etimologia è diversa; cosi, nel verso: *Viuere me dices, saluum tamen esse negabis (Tr.*, I, 1, 19), *uiuere* è antitetico di fronte a *saluum;* in un altro esempio, *ignis abest . . . ardor adest (Am.*, II, 16, 11—12) *ignis* e *ardor* si trovano in rapporto di causa ed effetto. Quale esempio di verbi apparentati dal punto di vista semasiologico riuniti in endiade citiamo: *uigent . . . ualentque (Am.*, III, 7, 67). Qui dobbiamo pur far menzione di avvicinamenti fra parole in contrasto, come se

[1] Cf. A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, 1928, p. 222; W.F.J. Knight, *Clarus Aquilo*, in *The Classical Review*, XLVIII (1934), p. 124—125; J. Marouzeau, *Virgile linguiste*, in *Mélanges Ernout*, Paris, 1940, p. 259—265.

www.cimec.ro

fossero apparentate dal punto di vista etimologico, ma in realtà si tratta piuttosto di giuocchi di parole: *Non honor . . . sed onus (H.*, IX, 131); *hospes an hostis (H.*, XVII, 12).

Nella seconda categoria ho raggruppato le parole alle quali il poeta ha riservato un significato raro, meno consueto, oppure valori semasiologici diversi. Cosi, nel verso:

Hoc deus et uates, hoc et mea carmina dicunt (H., XXI, 237),

carmina ha un significato più vecchio, religioso, di predizione, il quale viene per altro suggerito anche dal contesto, particolarmente da *uates*, adoperato nel suo significato religioso. Ugualmente, quale epiteto di *capillos*, l'aggettivo *indignos (Am.*, III, 9, 3) è adoperato in uno significato raro, forse nuovo, in relazione con *decet* dal punto di vista etimologico, mentre come accezione si avvicina ad *inornatos*. Quest'ultima parola si trova nella stessa elegia unita a *comas* (v. 52).

Più numerosi sono gli esempi di parole adoperate con diversi valori semasiologici; cosi nel pentametro

Nec quemquam, qui uir, posset ut esse, fuit (H., XX, 52)

uir ha due valori: marito e uomo. Per *cultus (H.*, X, 59) il poeta vuol dire che l'isola era priva di ogni civilta è senza cultura agricola. Nel distico:

Cogere cur potius quam persuadere uolebas
Si poteram audita condicione capi? (H., XXI, 133—134)

condicio ha due valori semasiologici: richiesta in matrimonio e partito matrimoniale. Parimenti nel verso: *Redde uices unoque duas ulciscere facto (Met.*, XIV, 36) il verbo *ulciscere* significa allo stesso tempo punire e vendicare. Alle volte i valori semasiologici diversi vengono espressi per la ripetizione della stessa parola; così nei versi:

Arserat Aeneae Dido miserabilis igne,
Arserat extructis in dua fata rogis (F., III, 545— 546)

arserat del primo verso si riferisce al fuoco amoroso, cioè viene adoperato in senso figurato, mentre l'altro lo è nel senso proprio, trattandosi del fuoco vero e proprio. Un'altra volta la stessa parola è nome comune e proprio: Quando Cefalo chiamava a sè il soffio di vento *(aura, Ars am.*, III, 698) Procri credeva trattarsi di una rivale, *Aura* (v. 701, cf. anche *Met.*, VII, 837—857). Ugualmente nel distico

Sum quoque, care, tuis defensus uiribus absens —
Scis carum ueri nominis esse loco (Tr., III, 5, 17—18)

un aggettivo *(carus)* è impiegato per indicare un nome di persona: si tratta di Carus, l'amico del poeta; in un altro verso invece *(Pont.*, IV, 13, 2) il nome proprio *(Care)* sostituisce l'aggettivo.

La terza categoria è costituita dai calchi dal greco, più numerosi in confronto agli esempi delle categorie di cui ci siamo occupati finora. Fra questi distinguiamo un primo gruppo di parole riprodotte in forme latinizzate: *Ocyrhoe (Met.*, II, 638) chiamata così dal corso rapido di un fiume, deriva dal greco *okyrhoos;* ugualmente

www.cimec.ro

per il nome della Beozia Ovidio si unisce a coloro che lo derivano dal gr. *bous*. La città di Tomi viene messa in relazione col verbo greco *temno*, tagliare:

Inde Tomis dictus est locus hic, quia fertur in illo
Membra soror fratris consecuisse sui (Tr., III, 9, 33—34).

Un calco è pure il nome del Mar Nero *(Pontus Euxinus)*, cioè ospitale, benchè il poeta affermi che agli antichi lo chiamavano *axenus* cioè inospitale, *euxinus* essendo un attributo falso *(Tr.*, III, 13, 27—28, IV, 4, 55—56, e V, 10, 13). Sostenendo che *Ciris . . . a tonso est nomen adepta capillo (Met.*, VIII, 151*)*, Ovidio deriva il nome proprio dal verbo greco *keírein*, tagliare; parimenti, Myrrha e il corrispondente nome comune sono trascrizioni pure e semplici dal greco *(Met.*, X, 500—502; cf. anche *Ars am.*, I, 287—88). Il secondo termine per la vigna, *ampelos*, derivato nella leggenda raccontata dal poeta da un nome proprio, è pure un calco dal greco *(F.*, III, 409—12). Lo stesso, quando nomina la costellazione delle Iadi dal nome di pioggia, il poeta la mette in relazione col greco *húein*, piovere *(F.*, V, 166) [1].

Un altro gruppo di questa categoria è costituito dalle etimologie tradotte dal greco, cioè per le quali il poeta ha trovato corrispondenti in latino. Ecco alcune fra le più caratteristiche: Per *Hellespontos* il poeta adopera più formule: *uirginis aequor (H.*, XVIII, 117), *Athamantidos aequora*, indicando Helles con il nome di suo padre Athamas *(ibid.*, 137), oppure *mare . . . de uirgine nomina mersa quae tenet (ibid.*, 139—140); un'altra etimologia è indicata per un'allusione alla leggenda della vergine, sempre in traduzione:

Femina . . . de se nomina feçit aquae (F., III, 870).

Alludendo alla leggenda della nascita di Venere dalla schiuma del mare, Ovidio presenta la dea dicendo:

Spuma fui Graiumque manet mihi nomen ab illa (Met., IV, 538),

riferendosi in tal modo alla parola *aphros*, che riproduce per *spuma*, cioè mediante una traduzione. Nei *Fasti* il poeta ritorna su questa etimologia: « . . . *a spumis est dea dicata maris* » (IV, 62) [2]. Ugualmente egli traduce per *saxum triste* la pietra sulla quale si era seduta Cerere ad Eleusi, conosciuta quale *agélastos petra (F.*, IV, 503—504).

È vero però che, camminando su questa via della traduzione, il poeta sorpassa alle volte i limiti della realtà; cosi, quando mette nella bocca della dea Flora le parole

Chloris eram quae Flora uocor. Corrupta Latino
Nominis est nostri littera Graeca sono (F., V, 195—196),

egli vuole dimostrare anche il processo delle trasformazioni fonetiche, mentre in realtà si tratta solo di identità di attribuzioni e l'etimologia è sbagliata. Il poeta adopera ugualmente una falsa etimologia quando identifica Matuta, dea del mattino, con Leucothea *(F.*, VI, 545), divinità marina, e Portunus, divinità dei porti, con Palaemon, divinità pure marina (547).

[1] Cf. anche A. Gellius, *Noctes Atticae*, XIII, 9.
[2] Macrobius, *op. cit.*, I, 12, 8.

www.cimec.ro

Invece della traduzione propriamente detta si riscontra spesso la parola greca accompagnata da un commento che finalmente porta all'etimologia greca. Rivolgendosi alla Musa Erato, il poeta aggiunge: *nam tu nomen amoris habes* (*Ars am.*, II, 16), mettendole il nome in relazione col verbo greco *eran*, amare (cf. anche *F.*, IV, 195—196). Tali commenti sono più frequenti quando si tratta di nomi geografici; esempio più eloquente è il nome greco dell'isola Sicilia:

Terra tribus scopulis uastum processit in aequor,
Trinacris a positu nomen adepta loci (*F.*, IV, 419—420);

qui il primo verso è in realtà un commento della parola *Trinacris*, che viene analizzata nei suoi elementi componenti, dandole per la parte finale il corrispondente latino *scopuli*. Pure qui deve essere annoverata l'etimologia di *Hermaphroditus*, dalla cui immagine — dice Ovidio — si potevano riconoscere tanto il padre che la madre, e il suo nome deriva da tutti e due (*Met.*, IV, 290—291).

Un'altra categoria viene costituita dalle etimologie che chiamerei etiologiche; si tratta di nomi di esseri o cose delle leggende metamorfiche oppure a carattere etiologico i quali ricordano o conservano i vecchi nomi o le loro derivazioni. Ne citerò alcuni esempi più rilevanti. Arcadia *a magno . . . Arcade nomen habet* (*F.*, I, 470); l'isola Pithecusa si chiama così dai suoi antichi abitanti, i quali secondo la leggenda erano scimmie (*Met.*, XIV, 90); un lago di Sicilia si chiama Cyane secondo il nome di una ninfa locale (*Met.*, V, 411—12); Perdix ha conservato il suo nome anche dopo la metamorfosi in uccello (*Met.*, VII, 254—255); il mare dove cadde Icaro e la terra dove fu sepolto portano il suo nome (*Ars am.*, II, 95—96, *Met.*, VIII, 229—230, 234—235, *F.*, IV, 283—84, *Trist.*, I, 1, 89—90, III, 4, 21—22); i giuochi di Delfo si chiamano pitici in ricordo della vittoria di Apollo sul serpente Pitone (*Met.*, I, 447); dopo la sua metamorfosi, il giovane Cygnus conserva il vecchio nome (*Met.*, II, 377, XII, 145); dopo la trasformazione del cadavere del brigante Scirone in roccie, esse hanno conservato il suo nome (*Met.*, VII, 446—447); il fiume Tevere ha cambiato il nome dopo che Tiberinus si era immerso nelle sue acque (*Met.*, XIV, 614—16, *F.*, III, 389—90); Aventino diede il nome al colle che aveva avuto sotto la sua dominazione (*Met.*, XIV, 620—21); il nome del colle *Quirinalis* deriva da *Quirinos* (*F.* II, 511); i pesci della costellazione dei Pesci si chiamano Notius e Boreus dai nomi dei venti nella cui vicinanza si trovano (*F.*, III, 401—402) e, finalmente, per metter termine alla serie più ricca degli esempi, il poeta mette in relazione il nome della sua città natale, Sulmona, con l'eroe troiano Solymus (*F.*, IV, 79—80).

Una categoria più ristretta rispetto alla quantità dei fatti, ma non meno significativa per le preoccupazioni linguistiche di Ovidio è quella formata da etimologie per avvicinamenti fonici. Rivolgendosi alla sua donna in una delle sue elegie erotiche, il poeta dice che, se il suo sguardo è addolorato, ciò vuol dire che egli *alterius . . . amore mori* (*Am.*, II, 7, 9—10); il poeta ripete la stessa formula anche nell'*Arte d'amare*, ma in un ambiente ben diverso (*Ars am.*, I, 372). È evidente che si tratti qui piuttosto di un giuoco di parole in cui il poeta è stato spinto dall'idea stessa dell'intensità dell'amore e solo in un secondo momento dalla relazione fonica tra le due parole. Più eloquente è a questo proposito un altro esempio nei versi riguardanti la leggenda di Arione:

Nomen Arionium Siculas impleuerat undas,
Captaque erat lyricis Ausonis ora sonis (*F.*, II, 93—94).

www.cimec.ro

Tra *Ausonis* e *sonis* il poeta stabilisce un rapporto etimologico; egli suggerisce probabilmente per *Ausonia* una parola della famiglia *sonus-sonare*. Qui deve esser rilevato un altro esempio non meno significativo per queste preferenze del poeta; riferendosi alla leggenda di Orion, egli dice:

Hunc Hyrieus, quia sic genitus, uocat Vriona.
Perdidit antiquum littera prima sonum (F., V, 535—536).

Dall'ultimo verso risulta chiaramente che, in fin dei conti, si tratta di un'etimologia per avvicinamenti fonici.

Le etimologie vere e proprie costituiscono l'ultima categoria; il loro numero è approssimativamente più grande di quello delle altre, ma anche questa volta ci soffermeremo soltanto sui fatti più significativi, presi dal testo di tutti gli scritti ovidiani. Ecco, per dare un esempio della prima opera giovanile, come ci è presentata la strega *Dipsas:*

Ex re nomen habet; nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria uidit equis (Am., I, 8, 3—4).

Per quanto ne derivi il nome *ex re*, cioè dalla sua condotta, esso comprende in sè tutto il significato, dato che gr. *dipsa* vuol dire sete, e in latino *dipsas* era il nome di una vipera i cui morsi sono cagione di una sete tremenda. Il nome di Aconzio è derivato dal poeta da un radicale *ac-*, che si trova anche in *acumen (H.*, XXI, 211). Le Miniadi sono trasformate in pipistrelli i quali volano soltanto al buio; ecco perchè il poeta deriva il loro nome *(uespertilliones)* da *uesper (Met.*, IV, 415). Parlando della metamorfosi di Esaco in smergo, chiamato in latino *mergus*, il poeta aggiunge: *Aequor amat nomenque tenet, quia mergitur illo (Met.*, XI, 795), stabilendo in tal modo una relazione etimologica tra il suo nome nuovo e il verbo *mergere*. Il poeta dice ugualmente che la ninfa *Canens* è stata chiamata così per la sua arte di cantare *(arte canendi)*, mettendo poi in relazione con il suo nome la parola *Camenae (Met.*, XIV, 337—338, 433—434); nei *Fasti*, il poeta stabilisce la relazione tra *carmen* e *Carmenta* (I, 467). Il nome dell'ucello *ardea* è derivato dalla città con lo stesso nome distrutta dalle fiamme *(ardere; Met.*, XIV, 579—580) [1]. Il poeta deriva il nome di Pomona da *pomum*, dato che essa era la divinità protettrice dei prati con alberi fruttiferi *(Met.*, XIV, 623—626).

Il maggior numero di etimologie di questo genere s'incontrano nei *Fasti*. Parlando del primo mese dell'anno, il poeta fa parlare Giano dell'origine del suo nome in relazione con la sua funzione di custode delle porte del cielo *(ianua);* poi sono ricordati gli altri epiteti di *Patulcius* e *Clusius*, derivati dai verbi *patere* e *cludere (F.*, I, 125—130) [2]. Dal nome di questa antica divinità italica il poeta fa derivare pure il nome del colle Ianiculus: *Iani collis*, aggiungendo che soltanto più tardi esso fu chiamato *Ianiculus (F.*, I, 245—246). *Victima* è derivata da *uictrix (dextra)* e *hostia* da *hostes domiti (F.*, I, 335—36) [3]. Di *forum boarium* il poeta dice: *de boue nomen habet (F.*, I, 582). Il nome della ninfa *Lara* è derivato, mediante il rotacismo di *l*, dal verbo *lallare: prima sed illi dicta bis antiquum syllaba nomen erat (F.*, II, 599—601). Il poeta deriva ugualmente dal verbo *elicere* l'epiteto *Elicius* di

[1] Cf. anche Servius, *Comment. in Verg. Aeneid.*, VII, 412.
[2] Macrobius, *op. cit.*, I, 9, 16.
[3] Per *uictima* cf. anche Servius, *op. cit.*, I, 334.

www.cimec.ro

Giove (*F.*, III, 327—8). *Siluius* è chiamato così perchè *siluius fuit ortus in altis* (*F.*, IV, 41—2). *Pecunia* deriva da *pecus* (*F.*, V, 280)[1]. Il poeta dice appropositо di *Lemuria* che prima era *Remuria:*

Aspera mutata est in lenem tempore longo
Littera, quae toto nomine prima fuit (*F.*, V, 481—482).

L'etimologia di *tubilustria* viene indicata dalle parti componenti *tubae* e *lustrari* (*F.*, V, 725—6). Le strigi (*striges*) si chiamavano così perchè di notte *horrendum stridere . . . solent* (*F.*, VI, 139—40).

La predilezione di Ovidio per l'etimologia ci è dimostrata da alcuni esempi dei *Fasti*, dove per la stessa parola il poeta propone più spiegazioni. Due etimologie abbiamo per *Lucina* (*lucus* e *lux*, II, 449—450); *annus* e *annis peramnis* per *Anna Perenna* (III, 146, 657). Per altre parole sono tre etimologie: il nome del mese di maggio è derivato da *maiestas* (V, 11—54), *maiores* (55—78) e di *Maia* (79—106); fra queste tre il poeta sembra preferire la seconda.

Mensis erat Maius, maiorum nomine dictus (427).

Parimenti ne abbiamo tre per il mese di giugno: *Iuno* (VI, 21—64), *iuuenes* o *iuniores* (65—90) e *iuncti Romani et Sabini* (91—96). In fine, per *Agonales* abbiamo quatro spiegazioni: *agere* (I, 323—324), *Agnalia* (325), *agones* (330) e *agonia* (331).

In questa breve rassegna delle testimonianze sulla predilezione di Ovidio per le parole con valore etimologico, il nostro scopo è stato particolarmente limitato: cioè mettere in luce l'interessamento del poeta per i problemi riguardanti la lingua e dimostrare come ha valorizzato le sue ricchissime letture letterarie e scientifiche. Perchè dobbiamo precisare che gran parte delle etimologie e spiegazioni da lui date potevano esser ricavate dalle fonti insieme con le leggende e le tradizioni, la lettura di alcuni lavori speciali — e sotto questo riguardo *De lingua Latina* di Varrone è molto eloquente — avrà fornito un'altra parte, alcune di esse sono *loci comunes* della poesia antica; però non si può negare che un gran numero di esse sono create dal poeta. Qui abbiamo creduto che, invece di dimostrare quali fra le etimologie sono originali o prese dalle fonti, reali o di fantasia, più importante sia il modo in cui Ovidio ha saputo mettere in valore un metodo per arricchire il vocabolario poetico latino.

[1] Cf. anche Plinius, *Naturalis Historia*, XVIII, 11.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

METEREAQUE TURBA (OVIDE, *TRISTIA*, II, 191)

PAR

NICOLAE GOSTAR

(Iassy)

L'œuvre écrite par le poète P. Ovidius Naso dans son exil a toujours constitué une des principales sources relatives aux anciennes peuplades du territoire actuel de la Dobroudja. Mais tout aussi intéressantes sont les informations d'Ovide sur les anciennes peuplades vivant au nord du Danube, en dehors des frontières de l'empire romain, populations que le poète, à maintes reprises, appelle *hostes*, *barbari*, *gentes*, *turba* ou *belligerae*.

Ce travail se propose d'étudier un vers des *Tristes*, où le poète nous présente une population dont le nom ne se retrouve nulle part ailleurs. Il s'agit du vers 191 du livre II, où, à côté de trois autres peuples transdanubiens et du Pont septentrional, apparaît la *Meterea turba*. Les vers 191—192 sont cités d'après l'édition de Rudolf Ehwald et Fr. W. Levy.

Ciziges et Colchi Metereaque turba Getaeque
Danubii mediis vix prohibentur aquis.

Bien que les anciennes éditions aient adopté pour le premier mot la lecture *Iaziges* au lieu de *Ciziges*, Ehwald et Levy préfèrent la variante *Ciziges*, du Codex Laurentianus, le plus ancien manuscris (XI^{e} siècle) ayant conservé la seconde élégie des *Tristes*. Mais, en réalité, le nom de cette population, qui se trouve au début du vers, présente des variantes dans les autres manuscrits d'Ovide. C'est ainsi que dans le Codex Halkhamicus (XIII^{e} siècle) et dans le Codex Vaticanus (XV^{e} siècle) on rencontre *Ziziges*. Daus un autre Codex Vaticanus du XIII^{e} siècle, on lit *Zaziges* et dans le Codex Gothanus du XIII^{e} siècle également *Jaziges;* enfin, dans les deux autres codices, du même siècle, on trouve *Jaiges* et *Jazides*. Il est évident que les six variantes se rapportent en réalité au mot *Iaziges*, ainsi qu'on le trouve correctement écrit dans le Codex Gothanus, ce qui prouve que le plus ancien condex ne conserve pas toujours le texte authentique. La préférence d'Ehwald-Levy pour *Ciziges*, au lieu du bien connu *Iaziges*, a été déterminée par la lecture d'un passage, d'ailleurs assez obscur, de Pline (*N. H.*, VI, 19, 7). C'est ici

www.cimec.ro

que, dans l'énumération des peuples sarmates du Tanaïs, on retrouve le nom de *Cizici*. Nous allons rappeler dans ce qui suit les données relatives aux noms des douze tribus sarmates, qui semblent douteux.

En conclusion, le vers 191 de l'élégie commence par *Iaziges*, population iranienne qui, d'après Strabon (VII, 3,17), vivait au début du I^er^ siècle de notre ère, depuis les plaines du nord de la mer Noire jusqu'aux bouches du Danube.

Les *Colchi* constituent la deuxième population du vers cité. V. Pârvan *(Getica*, p. 98) suppose qu'en employant ce nom, le poète se rapporte aux Scythes et aux Sarmates. Mais, d'après les récentes recherches entreprises par N. Lascu *(Pămîntul şi vechii locuitori ai ţării noastre la Ovidiu*, dans le volume *Publius Ovidius Naso*, Bucureşti, 1957, p. 185), l'hypothèse de Pârvan est peu probable. N. Lascu est d'avis que le nom *Colchi* a été choisi par le poète pour exprimer la distance qui le séparait de Rome et aussi le voisinage des lieux sauvages rattachés aux aventures des Argonautes. D'après nous, les *Colchi* constituent seulement une allusion mythologique par rapport aux populations du Pont septentrional. En tous cas, il n'est pas question d'une action de pillage commise sur le territoire de la Dobroudja par des tribus vivant sur les côtes caucasiennes.

Philologues et historiens se sont heurtés à de grandes difficultés pour expliquer *Meterea turba*. Comme pour le premier mot du vers en question, la lecture présente quelques difficultés. Dans les manuscris, les deux mots présentent trois variantes, mais le plus souvent c'est *Meterea turba* qui s'est imposé, et cette variante est la plus probable. Le nom de cette population a constitué une énigme aussi pour le copiste du Codex Gothanus, qui l'omet tout simplement. D'ailleurs, l'obscurité du vers respectif a déterminé quelques anciens éditeurs des *Tristes* à retrancher les deux vers en question. Le mot *turba* qui est lié à *Metereaque* démontre qu'il s'agit d'une population bien connue par le poète, qui les distinguait des Jaziges et des Gètes. Pour les anciens commentateurs, ce nom ethnique a été une préoccupation d'ordre tout à fait secondaire, et nous croyons que ces investigations sont sans intérêt. Mais, pour la première fois, K. Müllenhoff *(Deutsche Alterthumskunde*, III, p. 97), s'appuyant sur un texte de Ptolémée (V, 8, 12) où il est question d'une population Ματῆροι, considère qu'il y a identité entre ces derniers et *Meterea turba*. Donc la *Meterea turba* du vers d'Ovide serait une population caucasienne, si l'on prêtait foi aux informations de Ptolémée. Presque tous les historiens, qui considèrent comme des sources historiques les élégies d'Ovide, partagent l'opinion de Müllenhoff. La localisation de cette population dans la Sarmatie asiatique, plus exactement dans le nord du Caucase, a été facilitée grâce au texte d'Ovide, qui cite la *Meterea turba* près des *Colchi*. Plus récemment, A. Herrmann, auteur bien connu de plusieurs articles de géographie antique publiés dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, admet lui-aussi la solution de Müllenhoff, en y ajoutant leur localisation entre le fleuve Rha (Volga) et le Caucase. Les manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée reproduisent le nom de ce peuple sous les variantes Ματῆροι et Ματῆρες et, de cette manière, l'identification avec la *Meterea turba* est, sinon complètement sûre, en tous cas, plausible. Mais, si l'on tient compte de l'évolution historique des événements, il n'est guère probable qu'un peuple vivant entre la Volga et le Caucase, au commencement du I^er^ siècle, ait commis des actes de pillage sur un territoire situé au sud du Danube. Dans ce cas, on doit admettre deux possibilités: 1° La localisation de ces Ματῆροι, chez Ptolémée, se rapporte à une époque antérieure au II^e^ siècle, quand celui-ci a déployé son activité de

www.cimec.ro

géographe, et même antérieure au Ier siècle de n.è., époque à laquelle Ovide se trouvait à Tomis. 2° Une tribu de cette population s'étant déplacée vers l'ouest, dans la deuxième moitié du Ier siècle av. n.è., avec d'autres peuples sarmates, les autres tribus des Ματῆροι sont restées dans la région de la Volga, où Ptolémée les retrouve au IIe s. Nous sommes tentés d'admettre la deuxième hypothèse. Nous pouvons rappeler comme faits absolument parallèles, mais d'époques différentes, la migration en Transylvanie des Scythes Agathyrses, qui se sont séparés des Agathyrses des steppes de l'Ukraine; plus tard, l'établissement d'une partie des Bulgares dans la région danubienne, les autres restant jusqu'à une époque tardive sur les bords de la Volga. Nous nous permettons d'étayer cette hypothèse du passage de Pline, cité auparavant, où sont énumérés des peuples sarmates qui occupaient la région comprise entre le Tanaïs et les monts *Ripaei*, probablement une chaîne du Caucase. Pline nous informe que les Sarmates de cette région sont représentés par les tribus: *Gynaecocratumenone*, *Naeuazae*, *Coitae*, *Cizici*, *Messeniani*, *Cottobaci Zecetae*, *Zigae*, *Tindari*, *Tussagetae Tyrcae* et *Arimphaei*. Les déformations subies par les noms des douze tribus sarmates sont incontestables. Le mot *Cizici* ne peut constituer qu'une forme erronée de *Iazigi*, et *Messeniani* pour *Meteri*, ou bien, sous une forme latinisée, *Meteriani*. Mais on suppose que *Tyrcae* et *Zecetae* sont des erreurs graphiques pour *Tyragetae*, population sarmate connue tout aussi bien au nord de la mer Noire qu'aux bouches du Danube vers la fin du Ier siècle av. n.è. et au début du Ier siècle de n.è. L'ancienne hypothèse que les Tyragètes se rapporteraient aux Gètes de Tyras est contredite par les informations contemporaines des événements. La migration des peuples sarmates *Iazigi*, *Meteri*, *Tyragetae* vers les bouches du Danube, après la mort de Burebista, devient donc un fait consigné par Ovide, ainsi que par Strabon. Mais les informations de Pline sont valables pour une époque antérieure, lorsque les tribus sarmates n'avaient pas encore dépassé l'ouest du Tanaïs.

Quelle est la fortune de cette *Meterea turba* vingt ans après que les Iaziges eurent été transplantés par les Romains dans l'actuelle plaine hongroise? On peut supposer qu'ils ont subi le même sort que les Jazyges. Une inscriprion du Norique (CIL III 5234) parle d'un individu *interfectus a Mattzaris*. Cette population, énigmatique elle aussi, dont le nom apparaît dans ce document épigraphique, pourrait être identifiée à la *Meterea turba* de l'élégie d'Ovide et aux Ματῆροι de la *Géographie* de Ptolémée. Transplantés dans la plaine hongroise, ils se sont livrés à l'occasion à des actes de pillage dans les provinces environnantes.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES TERMES DE LA POÉTIQUE

PAR

MIHAIL NASTA

(Bucarest)

1. UN PROGRAMME DE LA MIMÈSIS

Lorsqu'il s'agit d'enseigner les rudiments de la critique littéraire ou l'analyse rationnelle des chefs-d'œuvre classiques, la philologie moderne aura souvent recours aux formules suggestives des anciens. Sans doute, depuis le XIX[e] siécle n'est-il plus question de faire valoir les doctrines littéraires de l'antiquité pour écraser les modernes! Mais, le plus souvent, sans s'en apercevoir, on reprend les divisions et les mots d'ordre qui portent l'empreinte d'un *art poétique:* analyse de la *mimèsis* comme représentation du réel ou du vraisemblable [1], considérations multiples sur la personnalité de l'*artiste* (alors que la physionomie de l'*homme* est souvent maintenue à l'arrière plan), jugements stéréotypes sur l'expression figurée, sur les influences etc, etc. [2]

[1] L'esthétique marxiste définit pour chaque étape importante dans l'évolution de la société les modalités spécifiques choisies par les arts pour représenter les phénomènes complexes de la vie, les contradictions et les grands problèmes de l'époque; v. Karl Marx, *Contributions à la critique de l'économie politique*, traduction française, Paris, 1928, p. 6, 350, 352.

On accorde une grande importance au concept aristotélique de la *mimèsis* dont la théorie marxiste a repris certaines prémisses valables: le phenomène artistique prend la signification d'un acte de connaissance; l'art peut rendre d'une façon plus essentielle, plus philosophique, certaines réalités dont la simple description dénuée de tout caractère artistique nous offre seulement une réplique inconsistante. V. G. Nedochivine, *Études sur la théorie de l'art*, trad. roumaine, Bucarest, 1953 p. 15, 24, 34. — Dans ce qui suit le parallèle avec la *mimèsis* chez Platon et les nombreuses incidences du concept aristotelique ne feront pas l'objet d'une discussion spéciale; pour toutes les difficultés on s'en reportera aux travaux consacrés de Fr. Stählin, Rostagni, Gudeman, Bignami, G. F. Else etc. Comme on le verra nous entendons signaler seulement quelques traits qui font saillie dans le processus complexe qui nous mène de la *mimèsis* à l'imitation.

[2] On ne parvient jamais à se libérer des lieux communs dans la carctérisation des auteurs et des styles. La transmission des catégories et des apellatifs représente pour la théorie plus générale de l'art un trait spécifique de l'évolution culturelle. Jusqu'au XIX[e] siècle, en Europe, la *Poétique* édifiait son système sur les fondements des traités transmis par une tradition qui

www.cimec.ro

Une succession interminable d'écoles et de courants littéraires a fait toujours s'accroître le nombre des termes qui représentent d'une manière conventionnelle la somme des certitudes acquises aux dépens de l'expérience poétique. Ainsi le jugement des esprits les plus éclairés sera plus d'une fois faussé par l'usage didactique d'un savoir qu'il est vain d'enseigner. Le Moyen-Age et les renaissances classiques multiplièrent en effet les reflets d'une science illusoire: l'art de fabriquer les poèmes, la somme des bienséances en matière de style et de création poétique. Certes l'entreprise garde encore quelque intérêt; il y a même lieu de blâmer la démarche par trop assurée des jeunes écrivains qui n'auraient pas l'honnêteté de faire leur apprentissage pour user de manière consciente des moyens stylistiques. Par contre, si les réalités font surgir de nouveaux problèmes, sur le plan de l'expression l'artiste pourra toujours oublier certains principes appris; un effort personnel d'adaptation est appelé à revêtir le contenu d'une forme qui ne doive rien à la tradition (en ce cas à peine faut-il encore parler de licence poétique). [1] Essayons d'évoquer maintenant l'attitude contraire, la mentalité d'un philologue d'Alexandrie toujours content d'attraper son poète en état d'hérésie ! Qu'il s'agisse de faire rentrer le naturel dans ses droits ou de maintenir l'enjeu des nobles compétitions avec un modèle classique, on reconnaîtra partout dans ses jugements *l'esprit des canons*. D'habitude l'histoire littéraire fait remonter les premiers symptômes de ce raidissement aux enseignements des péripatéticiens. On établit de la sorte, une filiation pour déterminer l'origine des préjugés littéraires de l'époque suivante. [2] Le procédé est assez légitime et nous n'avons pas l'intention de nous engager à ce propos dans une mise au point fastidieuse. Pourtant quelques détails exigent encore un éclaircissement. D'abord on parle souvent de la différence qui sépare la notion courante de l'imitation et le concept aristotélique de la *mimèsis*. Cependant, la plupart des exposés semblent ignorer l'évolution réelle qui a fini par transformer effectivement la mimèsis dans une doctrine de *l'imitation dirigée* [3]. Ce dernier aboutissement semble

nous fait remonter des littératures nationales européenes aux théories des grammairiens du Bas Empire, aux préceptes de Quintilien et d'Horace, aux traités d'un Denys d'Halicarnasse, enfin au célèbre prototype de la *techné* d'Aristote. Pour une vue d'ensemble on consultera toujours avec profit la série *Litterary criticism* de J. W. H. Atkins, Cambridge et Londre, 1934 et suiv. (deux volumes consacrés à l'antiquité, les trois suivants aux grandes périodes de la littérature anglaise depuis le Moyen Age jusqu'au XVIII[e] siècle) et l'ouvrage de Bray, *La formation de la doctrine classique en France*, Paris, 1927.

[1] Que faut-il entendre par *licence poétique* (s'il y a encore lieu d'employer ce terme)? C'est une catégorie de l'analyse diachronique pour certains). En effet, une tournure qui nous parait aujourd'hui normale ou désuète (classée d'une manière ou d'une autre) faisait irruption dans l'usage d'une certaine époque. Il ne s'agit pas toujours de simples dérogations aux règles de la grammaire. Dans son *Précis de stylistique française*, p. 189 et suiv., Jules Marouzeau rapporte des faits de versification (déplacements de la coupe, rejets qui font violence à la syntaxe, rimes féminines en *-iei* combinées avec les rimes en *-i*) qu'on pourrait interpr ter comme autant de licences. Un poète didactique du XVIII[e] siècle n'aurait pas eu certainement l'idée de déplacer systématiquement la coupe d'un alexandrin pour désarticuler son débit.

[2] Voir l'exposé magistral d'Augusto Rostagni, *Aristotele e aristotelismo nella storia dell'estetica antica*, Firenze, 1921, et le chapitre *Poesia e Poetica da Aristotele a Orazio* dans l'introduction à l'édition de l'*Ars* (Turin, 1930 p. XLI et suiv.). Les successeurs d'Aristote s'appliquèrent à definir les concepts de *classicisme* et de *genre littéraire*. Quelques particularités de leurs méthodes se trouvaient, comme nous allons le montrer, implicitement contenues dans les théories d'Aristote.

[3] La *mimèsis* des grecs tenait lieu d'une conception plus impersonnelle de l'art. Qu'on l'appelle mimétique avec Benedetto Croce ou qu'on lui cherche un autre équivalent, il est certain que les développements d'Aristote ouvrirent un horizon illimité pour la propagation du concept

www.cimec.ro

commandé par une certaine démarche de l'esprit qui se formait une opinion sur l'art à partir des œuvres et des moyens sans se préoccuper en égale mesure du sentiment, esthétique, de ses besoins et de ses manifestations les plus diverses.

Il n'en était pas toujours ainsi dans les traités d'Aristote, où la théorie des activités créatrices n'est pas envisagée comme un enseignement pratique. Dans la τέχνη ποιητική, tout comme dans la *Rhétorique*, on trouvait la somme de ses observations ayant trait à la réalisation de l'œuvre d'art: «les moyens légitimes de produire la vraisemblance, soit dans la poésie, soit dans l'éloquence ». [1] Pourtant il y avait déjà le germe d'un malentendu dans la manière de présenter le chef-d'œuvre comme l'aboutissement d'une évolution nécessaire. La tragédie, par exemple, « grandît peu à peu parce qu'on développait tout ce qui manifestement lui appartenait en propre et, après plusieurs changements, elle se fixa lorsque'elle atteignit sa nature propre ». [2] D'après cette théorie, la nature a suggéré d'elle-même les formes appropriées aux différentes modalités d'expression. Par conséquent, pour les péripatéticiens, il serait vain de rechercher avec trop d'insistance l'origine de certaines innovations qui ont donné aux genres leur physionomie particulière. Point n'est besoin de s'attarder sur l'apport individuel d'une personnalité créatrice, sur les intéractions entre le milieu social et la tendance de l'œuvre. Du fait que le genre dramatique était de son temps plus estimé que l'épopée, Aristote est amené à tirer des conclusions hâtives sur la vocation des poètes. «Lorsque la tragédie et la comédie eurent fait leur apparition, ceux qui embrassaient auparavant la poésie iambique devinrent des auteurs de comédie, les autres poètes tragiques au lieu de poètes épiques, parce que ces dernières formes littéraires étaient plus considérables » [3].

Encore, cette façon d'envisager les choses n'aurait-elle pas engagé irrémédiablement la responsabilité du penseur si elle s'était arrêtée à la simple constatation. En réalité, on s'aperçoit très vite que sa méthode vise l'étude comparative du genre épique et de la tragédie pour mieux éclairer la réalisation en acte de certains éléments apparus en puissance dans l'épopée. Les deux genres avaient fourni des productions exemplaires, mais le drame continue et parfait ce qui est encore à l'état d'ébauche dans les œuvres des poètes épiques. L'apport du lyrisme choral, les conditions particulères dans lesquelles s'est produite l'émancipation du culte

---

(v. note 1 du présent exposé). D'après la *Poétique*, l'homme prend plaisir à l'imitation parce qu'il éprouve une satisfaction naturelle à constater dans une figuration la ressemblance avec des êtres et des objets rencontrés dans la vie, à l'état d'originaux (1448 voir aussi les commentaires dans les éditions de Rostagni, Gudeman, Albeggiani; la généalogie du concept chez Butcher, *Aristotelle's theory of Poetry*, Londre, 1927, p. 120 et suiv., G. Finsler, *Die Stellung der Poesie in der aristotelische Poetik*, p. 30 et suiv.). Lorsqu'on fait revivre les commandements de la *Poétique* pour étayer le classicisme du XVI[e] et du XVII[e] siècle c'est la convenance et la « *tenue* » *(Haltung* et *Gehalt)* qui prêtent une signification spéciale au criterium de la ressemblance et de *l'imitation d'après nature*. Écoutons plutôt un contemporain de Scaliger cité par Bray: « La poésie est une vive représentation des choses naturelles ... Qu'est ce que le poème épique sinon une *parfaite imitation des passions généreuses des grands héros?* La comédie qu'un miroir des mœurs du temps, qu'une image de la vérité et en un mot qu'une belle et excellente imitation de la vie? ... les petites églogues qu'une représentation des actions pastorales ». A chaque phènomène de vie son genre et sa place dans cette parfaite organisation de l'art !

[1] Cf. Leon Robin, *La pensée grecque*, Paris, 1923, p. 295.
[2] *Poétique*, 1449 a 9.
[3] *Poétique*, 1449 a 3.

www.cimec.ro

dionysiaque, le monde si riche de l'épopée, voilà autant d'aspects traités d'une façon superficielle [1].

Par la suite, l'héritage du passé apparaîtra considérablement appauvri dans tout exposé d'histoire littéraire. Après la disparition du grand maître, le zèle normatif des péripatéticiens, plus tard les idées préconçues des lettrés, ont contribué largement à séparer les *états de la mimèsis*. Retranchez les détails de l'expression (élocution, caractères des personnages dans le drame, disposition des péripéties, chapelet des images), il reste la matière de l'œuvre, le mythe (« la fable », *res, materies)*. Du moment que les grands artistes du passé ont déjà trié les aspects de la réalité, tout ce qui est digne d'être représenté, la conception de l'œuvre se définit comme un choix préferentiel dans le domaine des sujets qui se prêtent à l'imitation. Après avoir étudié les survivances de la *mimésis* dans plusieurs littératures européenes, Erich Auerbach insiste sur l'action restrictive de certaines conventions [2]. Selon le principe des trois styles (ou niveaux) de la représentation, on assignait son lot à la réalité quotidienne entre les deux alternatives, du style humble et du style moyen. Par conséquent quand ils ne revêtiront pas la forme d'un divertissement agréable, il convient de réserver ce genre de sujets humbles à la comédie ou à la satire ou bien encore de les affubler d'un habit grotesque; un autre cadre ne serait pas concevable.

A l'époque alexandrine on peut dire que les conventions de matière, la « typologie » des sujets exerçaient un empire despotique sur la sensibilité des lettrés. Le poète promène son regard olympien dans une galerie de fables en puissance; ce n'est pas un créateur, il doit simplement fournir un minerai aux forges de l'artisan. Si l'on choisit avec discernement son sujet, le premier état de l'activité mimétique est venu à son terme, celui de *l'inventio* (tout au plus accordera-t-on à *l'artifex* le don de l'invention facile, c'est à dire de la trouvaille). Quand il passe à l'exécution — *elocutio* λέξις φράσις, *forma* — ses regards se reportent sur les chefs d'œuvre du genre. Ainsi, pour l'épopée, Apollonius de Rhodes visait Homère: il a bien fouillé son modèle, éprouvant ses joints, toujours soucieux de surclasser telle description et de rejoindre la trajectoire prodigieuse du grand périple odyséeen. [3]

Les différents états de l'imitation supposent un dénombrement encore plus minutieux des opérations. Pour le fond: disposition des idées — διάθεσις —,choix du vocabulaire, des images, des sons. Pour le travail d'agencement *(elocutio,* ἑρμηνεία): disposition des mots dans le vers, des membres dans la phrase, dosage

---

[1] La *Poétique* poursuit l'étude de quelques genres représentatifs pour la théorie de la *mimèsis* et des styles: epopée, tragédie, poésie dithyrambique. La poésie lyrique ne fait pas l'objet de la μίμησις, parce qu'elle prend son origine dans l'expérience subjective. Voir aussi les raisons donnés par Rostagni, *La poetica di Aristotele*, Turin, 1927, p. LXXI—LXXIII de l'introduction.

[2] Cf. Erich Auerbach, *Mimesis*, Dargestellte wirklichkeit in der abendländischen Literatur Bern, 1955. Nous avons consulté la traduction italienne, Turin, 1956, p. 586 et suiv.

[3] Pour les différents types d'imitation chez les anciens on retiendra parmi tant d'autres recherches spéciales ou théoriques, les points de vue exposés par A. M. Guillemin, *L'imitation dans les littératures anciennes*, REL 1924, et les observations pertinentes du chapitre *La forme*, dans *L'Originalité de Virgile*, Paris, 1931, p. 125 et suiv. Tout en imitant Homère, Apollonius limitait son poème à quatre livres; « évidemment parce que Aristote dans l'intention d'appliquer à l'épopée le modèle du drame (imprimer à la narration la vivacité d'une évolution dramatique) avait suggéré l'emploi de ces unités » (Rostagni, *Arte poetica di Orazio.* Introd. p. LIV).

www.cimec.ro

des figures etc. Faut-il croire que les alexandrins ou les néoteriques — un Catulle un Lycophron par exemple — respectaient une pareille servitude? En tout cas la plupart des poètes n'osent plus répondre aux grandes tentations de la création. On évite le μέγα βιβλίον, effrayé par les risques du métier. Mieux vaut chercher un sujet plus humble et c'est de l'élocution, de la mise en page que va surgir la trouvaille; on fait avancer l'œuvre comme la broderie d'une riche tapisserie [1]. Dans les bibliothèques d'Alexandrie, une école inventait le poème-objet (l'*Oeuf* de Théocrite p. e.); c'était, en général, le terrain des expériences poétiques mais, nous insistons, ces magiciens n'avaient plus assez de passion pour mettre en branle la *mimèsis;* tout au plus, naïvement, ils imitaient.

Voilà donc les répercussions de cet *esprit des canons* sur l'activité des poètes: la forme et la teneur des œuvres parfaites témoignaient des opérations multiples qui ont fait d'une réalité première informe et problématique le produit achevé de la mimèsis, un'*legitimum poema*'; un artiste qui possédait le *savoir-faire* devait réussir en imprimant dans la glaise des sujets imaginaires ou réels la forme exemplaire du chef-d'œuvre. Le devenir inquiétant des réalités, la marche de l'histoire, les grandes perturbations sociales n'étaient pas censés d'exercer une influence quelconque sur les ambitions d'un imitateur livresque, disciple romain d'Euphorion ou de Ménandre. Par contre, si le même poète doit reprendre l'expérience fascinante d'un prédecesseur qui n'avait pas encore atteint la perfection (les 'motifs' cultivés par un Plaute ou par un Livius Andronicus) c'était là une audace réprouvable. [2] Pour les néotériques la recherche d'un certain style dans la voie des grandes réussites formelles, l'assemblage des « tropes », la magie des paroles ajustées — σύνθεσις ὀνομάτων — doit produire l'effet du miracle qu'on appelait à tort « l'inspiration », la veine poétique d'un Homère ou d'un Euripide. L'artiste ne choisit plus sa Muse pour faire valoir une vocation naturelle. Il a plutôt besoin d'une gardienne avisée qui lui épargne les erreurs de l'improvisation: muse épique, sylvestre, bucolique, docte parente des autres *arts* (dans les arts plastiques c'étaient des personnages tutélaires, prototypes de la femme inspiratrice, facilement reconnaissables à leurs attitudes sur les bas reliefs hellénistiques). [3]

---

[1] Le prétexte du tissu ou d'un objet « *historié* » devient une forme-type de la digression dans la poésie alexandrine et néotérique. Signalons aussi la vogue des *peintures qui racontent* dans l'évolution ultérieure de la civilisation grecque. Ainsi s'explique le sens de ἱστορία — « peinture », consigné par Estienne dans son *Thesaurus* et par Du Cange dans le *Lexicon mediae graecitatis*. Parmi les exemples célebres de broderies — digression, à part le précédent homérique du baudrier d'Ulysse, citons le manteau de Jason (au I^er^ chant des *Argonautiques)* et l'épisode catullien dans un *épyllion* connu (nr. 64, vv. 52—253).

[2] Horace ne répudiait pas les anciens poètes latins. Pourtant ces critiques sont un indice pour la tendance puriste. Avec le temps tout une période de la littérature latine sera condamnée à l'oubli. On blamait les rugosités de la versification archaique et surtout les écarts du langage, jugés à partir d'un étalon de perfection — *latinitas* —. En outre Plaute est pris à partie pour la composition de ces comédies; dorénavant ce genre portant la marque du génie italique, ne trouvera plus de continuateurs. Pour l'ensemble du problème on relira l'*Épître à Auguste*, vv. 61 et suiv.

[3] On avait reproché au poète des *Argonautiques* son mépris à l'égard des muses qu'il avait rabaissé pour en faire d'humbles auxiliaires. Un changement d'attitude se fait reconnaitre au IV^e^ chant des *Argonatiques* (vv. 1381 et suiv.) à l'exemple de Théocrite qui s'était reconnu leur subordonné: (cf. XXII, 119: « Dis-le déesse, car c'est toi qui le sais; et moi interprète d'autrui je proclamerai ce que tu veux et de la façon qu'il te plaît ». Vor aussi l'article *Apollonios* de la *RE*, XVI, col. 127).

www.cimec.ro

D'ailleurs le sens figuré de *musa* ('poème') chez les poètes latins de l'empire (v.p.e. Virgile, *Ecl.*, I, 2; Horace, *Odes*, II, 1, 37; *Sat.*, XXVI 17) apparait comme un emprunt livresque à la poésie grecque justement pour bien signifier la poésie de genre, parfois le *'Genrebild'*).

2. ELOCUTIO; FORMULES DE L'ÉNONCÉ

Le témoignage des poétiques anciennes nous a livré plusieurs éléments épars d'une querelle de mots qui a sévi longtemps, jusqu'à la confusion totale des notions. Depuis le III[e] siècle avant notre ère, la plupart des controverses tiraient leur origine des efforts de systématisation; les jugements pour la plupart portaient sur la réalisation du poème et sur les caractères de l'œuvre conforme.

Dans ce qui va suivre nous présenterons quelques aperçus sur la fluctuation des termes au gré des transformations subies par la doctrine littéraire.

Parmi les appellations forgées pour désigner certaines opérations critiques, le terme ἀκοή — 'l'audition intelligente', en quelque sorte 'l'entendement' — revient souvent dans le vocabulaire des grammairiens: on soumet le poème à l'épreuve de l'ouïe pour s'apercevoir si le ton est juste. Philodème s'est insurgé contre ceux qui avaient fait de *l'acroama* un critérium des plus sûrs dans l'analyse de la composition: « καταγελάστως δ' ἐπιτίθεται καὶ τὴν σπουδαίαν σύνθεσιν οὐκ εἶναι λόγῳ καταληπτήν, ἀλλ' ἐκ τῆς κατὰ τὴν ἀκοὴν τριβῆς, ἄθλιον μὲν γὰρ καὶ τὸ τὴν ἐπιφαινομένην τῇ συνθέσει τῶν λέξεων εὐφωνίαν εἰσάγειν καὶ ταύτης ἀνατιθέναι τὴν κρίσιν τῇ τριβῇ τῆς ἀκοῆς ».[1]

Il faut donc se méfier des exclusivistes selon lesquels apprécier la composition dans sa complexité ne serait plus l'affaire de la raison (διάνοια) car le jugement final se prononce d'après l'*euphonie* (le terme est pris dans une acception très large)[2].

L'évolution de la société antique dans son ensemble et plus particulièrement l'idéologie des milieux littéraires (entre autres l'activité des bibliothèques, du Mouseion p. ex.) rendaient nécessaires ces prises de position.

A l'époque où l'héritage culturel des grecs trouvait un accueil universel par sa diffusion dans plusieurs grands centres du monde civilisé, les formes d'expression cultivées en Hellade par le passé avaient déjà subi une altération profonde. Le

[1] Philodemos, *Über die Gedichte, Fünfter Buch*, ed. Jensen, Berlin, 1923, col. XX, 21—33.

[2] La doctrine de l'*euphonie* — agencement harmonieux des mots, des membres et des périodes — est très répandue à l'époque hellénistique. On peut la considérer également représentative pour certaines tendances parmi les stoïciens et les peripatéticiens. Cf. Atkins, *Litterray criticism in antiquity*, vol. I, pp. 175—6. A en juger d'après la réfutation qu'on trouve chez Philodème, il est évident que les philosophes-grammairiens désignés par l'appellatif de κριτικοί ont établi les principes de l'analyse formelle du language qui sera poussée jusqu'à ses conséquences extrêmes dans le Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων de Denys d'Halicarnasse (en ce sens on comparera l'extrait du Περὶ συνθέσεως cité par Jensen avec les témoignages stoïciens, cf. *Über die Gedichte*, p. 142). Ce terme lui-même — σύνθεσις — qualifiait l'art d'agencer tous les éléments de la diction en vue d'obtenir un style persuasif et de rendre tout énoncé délectable; *venus*, Αφροδίτη περιτιθεμένη φράσει. C'est le trait distinctif du language poétisé (cf. *De comp. verborum*, ed. Usener-Radermacher cap. 3, 11—12). Dorénavant sous l'empire on donnera cette acception spéciale à la notion de *composition* — 'agencement particulier qui définit la structure de l'expression'. L'ambition d'approfondir cette analyse structurelle de l'expression réagit contre la prépondérance accordée par les anciennes Poétiques aux principes du choix (ἔκλεξις) et de l'invention rationnelle (cf. *De comp, verborum* cap. 2, 8 et 3, 14—20).

www.cimec.ro

poème représenté, créé par l'artiste en étroite collaboration avec ses interprètes pour honorer les dieux et les héros de la cité, ne suscitait plus la même réaction auprès du nouveau public. Chants épiques des rhapsodes, productions du lyrisme choral, spectacles solennels et populaires tout à la fois de la tragédie ne sont que les reflets d'un âge poétique révolu. D'autre part, l'avènement d'une *littérature* (dans le sens propre du mot: diffusion de la parole écrite par l'intermédiaire du livre) changeait de fond en comble les données de la création poétique.[1] Cependant, il ne faut pas l'oublier, d'autres phénomènes particuliers, profondément caractéristiques du génie grec subsistaient à travers toutes ces transformations. Ainsi, de tout temps, *l'audition* des œuvres et, par là-même, un style personnel dans l'agencement des effets sonores semblaient indispensables pour lancer un auteur. Thucydide nous avertit qu'il n'a pas composé ses Histoires εἰς τὸ παράχρημα ἀκούειν — pour l'audition qui retire de l'œuvre une jouissance éphémère. Son étude approfondie et philosophique du passé devra se dispenser du succés facile remporté par une lecture publique (il écrit pour l'éternité: κτῆμα ἐς ἀεὶ [2]).

En réalité dans l'opinion des Grecs, 'l'orchestration' des phrases — εὐφωνία — fournit des signalements très nets pour juger de la composition dans son ensemble; il suffira de comparer des textes comme celui de Philodème, cité auparavant, avec les théories élaborées par Denys d'Halicarnasse pour obtenir des renseignements précieux sur *l'épreuve acromatique*.

Depuis les premières théories du langage élaborées par les sophistes, jusqu'à une date tardive, les préoccupations de critique littéraire sont intimement reliées à l'enseignement des rhéteurs. Par suite un auditoire spécialement instruit considérait l'*euphonie* un critérium très sûr pour juger la composition d'ensemble [3].

Comme Atkins l'a très bien dit, il y avait dans les ouvrages rhétoriques toute une provision de lectures convenables à l'entrainement de l'orateur [4]. Très souvent pour commenter ces lectures, la poétique s'est forgé un vocabulaire d'emprunt; primitivement les termes s'appliquaient surtout à l'élaboration du discours, aux qualités de l'orateur, à la diction. De ce double emploi il résulte toute une série de malentendus; en même temps se précise l'obligation du poète. Sa condition est modeste, ramenée au niveau des efforts oratoires. Mais il sied à l'artiste de considérer attentivement les moyens comme autant d'arguments qui doivent porter; chaque parole est à sertir dans l'énoncé, le moindre fléchissement jetterait le désor-

[1] Ce processus est analysé avec beaucoup de finesse par Pierre Guillon dans les chapitres de *l'Histoire des littératures*, tome I, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1956, consacrés à la découverte des principes de la littérature classique dans la Grèce antique (p. 62 et suiv.) et aux caracteristiques de la literature alexandrine pp. 446 et suiv.

[2] Thucydide, I, 22.

[3] Voir aussi le commentaire de Jensen, *op. cit.* p. 159 et suiv., sur les théories des stoïciens et tout spécialement sur l'enseignement professé par Cratès de Malos. Les mots sont une source de délectation. Secourue par l'expérience et par la nature (φύσει καὶ ἐμπειρίᾳ) l'ouïe est le seul organe capable de percevoir le caractère distinctif et les qualités poétiques du *signifiant* (ὁ τῷ τύπῳ τῆς φωνῆς χαρακτήρ). En ce qui concerne l'auditeur, on trouve cette *pétition de principe* dans *la Rhétorique*, 1358 a—b: « Trois éléments sont à distinguer pour tout discours: celui qui parle, le sujet sur lequel il parle, celui a qui il parle; c'est à ce dernier, j'entends *l'auditeur*, que se rapporte la fin ». Le début harmonieux facilitera la compréhension des idées, mais l'auditeur ne doit pas toujours deviner la suite; une dissonance dans l'agencement des *figures* — translation du sens — mettra sa perspicacité à l'épreuve. Cf. Volkmann, *Rhetorik der Griechen u. Römer*, Leipzig. 1874, p. 389 et suiv.

[4] Atkins, *op. laud.*, vol. I. p. 6.

www.cimec.ro

dre dans l'esprit d'un auditoire retenu jusque là par cette brillante cohésion du poème *(lucidus ordo)*.[1] S'il existe malgré tout des parties creuses, l'artiste aura trouvé du moins les articulations pour son assemblage; il se propose toujours de se remettre au travail pour obtenir l'expression cohérente *(elocutio)* du poème destiné á l'audition. Et c'est Virgile, hanté par la conception de *l'Éneide*, ayant soutenu par endroits avec des piliers en bois la charpente de l'élocution, avant de mettre en place toutes les colonnes du sanctuaire[2]. C'est le tenace cheminement de son *invention* à travers les campagnes torrides et, plus tard, son périple vers un rivage lointain qui lui devait sa vérité: la chronique des âges héroïques.[3]

A part les exemples qui nous renseignent sur la mise en pratique des principes empruntés aux rhéteurs, dans l'évolution sémantique des termes de poétique on relève une tendance vers l'analyse nuancée du langage et de ses fonctions. On ne se rend même plus compte de nos jours à quel point dans la littérature européenne les ouvrages didactiques reprenaient des appellations consacrées par les *partitiones* à l'époque hellénistique et romaine.[4] Mais il est encore moins évident pour un esprit moderne que les termes spécialisés, employés plus tard d'une façon conventionnelle, comportaient souvent dans l'antiquité plusieurs interprétations selon les différentes fonctions du discours envisagées par la doctrine. *Inventio* nous l'avons hérité pour désigner surtout la faculté d'inventer ou bien la découverte (littéralement 'la trouvaille') et, dans un sens plus spécial, la fantaisie, un certain don de l'imagination. En France, au XVII^e^ siècle on louait encore *l'invention des poètes*, une facilité dans l'élaboration du sujet; de même on pouvait qualifier d'*heureuse invention* une trouvaille poétique.[5] Mais *inventer* c'est trouver dans son esprit une fable, un prétexte pour tromper les

---

[1] Le poète de l'*Énéide* a dépeint dans une comparaison célèbre *(Aen.*, I, 148—156) l'empire exercé par l'orateur sur les esprits turbulents d'une assemblée. Il y a dans la parole de l'homme éloquent une vertu psychagogique. La « composition » des éléments de la diction — σύνθεσις ὀνομάτων — est une qualité essentielle du style; elle conduit à la délimitation de ce domaine par rapport au langage ordinaire. La disposition des membres et des parties, l'ordonnance des périodes et des idées font valoir *les lieux* et les *enthymèmes* que l'orateur met à la base de son discours. L'équilibre de cet agencement suggérait l'analogie avec les proportions d'un édifice. La comparaison avec l'anatomie du corps humain est encore plus frappante parce que les attaches du discours — composition, ordonnance, suite des arguments — trouvent leur correspondance dans la tension des muscles dont les moindres inflexions amènent un changement d'attitude.

[2] Cf. Donatus, *Virgilii vita* dans l'édition de Rostagni; *Suetonio — De poetis* — Turin, 1944, p. 87: « Aeneida prosa prius oratione formatam digestamque in XII libros particulatim componere instituit . . . ac ne quid impetum moraretur, quaedam imperfecta transmisit, alia leuissimis uersibus ueluti fulsit, quos per iocum pro tibicinibus interponi aiebat ad sustinendum opus donec solidae columnae aduenirent ».

[3] V. la collection précitée de biographies, *Suetonio*, *De poetis*, p. 94, 99, 107. Il est hautement significatif que Virgile ait conçu le projet de polir son travail pendant le séjour en Grèce. Cf. le commentaire de Rostagni au passage qui mentionne son accès de fièvre à Megare (146: « *dum Megara . . . cognoscit . . .*): « Per quanto fosse prostrata et diruta nel 45 a. C. la capitale della Megaride conservava dovizia di ricordi e di monumenti sopratutto dell'età mitica, a cui s'interessava Virgilio ».

[4] Pour un aperçu synthétique sur les caractéristiques des partitions dans la *poétique* des anciens v. Rostagni, *Arte poetica di Orazio*, introd. p. LXVIII.

[5] Le dictionnaire Littré relevait l'usage du terme au XVI^e^ siècle chez Ronsard (« invention facile »). On prend les règles de l'invention très au sérieux dans les poétiques du XVII^e^ siècle quand il s'agit de prescrire les sources de l'inspiration, la délimitation du sujet, le caractère des personnages qui animent l'action; cf. Bray *op. laud.*, p. 308 et suiv.; 338 et suiv.

www.cimec.ro

autres; dans le sens péjoratif l'invention est un mensonge. Très peu de personnes seraient encore capables de situer ce terme parmi les préceptes de la rhétorique. La définition pédante du Larousse ne serre pas de trop près le signifié: « action de trouver les arguments et les faits dont on peut faire usage pour traiter un sujet ». Mais *trouver* c'est rencontrer par surprise, alors que le concept d'une action delibérée suppose la préparation. En fait, pour comprendre le sens primordial il faut examiner en détail cette démarche de l'esprit qui préparait à la trouvaille. L'artiste se trouve engagé dans une recherche laborieuse; il a conçu le sujet, un ordre se précise dans son esprit et l'énoncé doit hâter le moment de son élaboration finale. *Inuentio* n'est pas seulement le résultat de ce travail; c'est le ressort qui l'anime, une découverte progressive des idées, une méditation sur la réalité des arguments ou bien sur leur vraisemblance. Cicéron avec netteté cernait la signification exacte: *inuentio est excogitatio rerum uerarum atque ueri similium quae causam probabilem reddant, . . . est finis quaestionis (De inuentione* I, 9). Ailleurs l'invention c'est une « force qui s'enquiert des significations latentes »: *uis quae inuestigat occulta (Tusc.* 1, 61). Plus tard apparait aussi la métonymie « don de l'invention » (*Erfindungsgabe* Quint., 10, 2, 12). Comment pouvait-on concilier le terme de rhétorique avec la signification plus générale: trouvaille, aboutissement surprenant de la recherche? L'origine de ces développements plus spéciaux *(inuentio rhetorica)* il faut la chercher dans une période lointaine. Les sophistes s'étaient fait un devoir de glorifier la personnalité des *inventeurs* auxquels on doit les decouvertes les plus différentes: trouvaille occasionnelle des arguments, invention des « tropes » (figures célebres du style attribuées a Gorgias p. ex.), des métres (iambe, trochée, combinaisons métriques) sans negliger la découverte des objets les plus courants: le jeu de dés, la roue, le trône, les objets en bronze. [1]

A ces ambitions naïves l'auteur de la *Poétique* substituait une théorie plus abstraite dont il a été question auparavant: évolution naturelle dans l'art vers la *réalisation* des formes qui se trouvent en puissance dans les rudiments. Depuis la diffusion des traités aristotéliques on insiste sur la découverte naturelle et progressive des arguments à partir du moment où le genre du procès ou, respectivement, le domaine de la fable, ont été clairement delimités dans l'esprit de l'auteur. [2]

---

[1] Cf. Walther Kranz, *Stasimon*, Berlin, 1933, p. 4. L'auteur renvoie à la théorie de Gorgias evoquée dans le dialogue platonique (p. 448 c) sur l'origine de l'art dans l'expérience. L'effort de trouver des *inventeurs* pour tous les arts correspond aux tendances rationnalistes des sophistes et à la conscience très vive de leur propre valeur (ainsi Prodicos s'intitulait l'*inventeur* de l'art oratoire usurpant la primauté de Tisias; cf. Platon, *Phèdre*, p. 267 B). Pour les inventions techniques (εὑρήματα) chez le sophiste Kritias, voir les *Vorsokratiker*, Diels-Kranz, 5e éd., Berlin, 1935, p. 371 et suiv. fragments No. 2 et 6. Le *kottabos* et le char sont d'origine sicilienne, le trône est thessalien, la coupe en or est une trouvaille des Étrusques, les Phéniciens ont découvert les lettres etc. etc.

[2] Cf. Rhys Roberts, *op. cit.*, p. 50, où l'on définit l'enseignement majeur du premier livre de la *Rhétorique* d'Aristote: « to the man who aspires to oratorical success book I seams to say *Be logical. Think clearly. Reason cogently. Remember that argument is the life and soul of persuasion* ». La théorie de l'*enthymème* devait remplacer les considérations artificielles sur des questions extérieures aux sujets, lieux communs et supercheries dont abusaient les sophistes *(Rhét.*, 1354 a, 15—25). Le discours fait sortir le vrai et le vraisemblable de ce que chaque sujet comporte de persuasif *(Rhét.*, 1356 a, 15—20). Ce qui distingue l'*invention* comme élément formatif (partie constitutive de l'*officium oratoris*) chez les successeurs d'Aristote de la *faculté inventrice* envisagée par les sophistes-rhéteurs c'est en premier lieu l'attitude de l'orateur, le but qu'il assignait à son activité. Le traitement psychologique et moral de la persuasion chez Aristote

www.cimec.ro

Pourtant Denys d'Halicarnasse était d'avis qu'il ne fallait plus s'embarasser de ce terme — inventio — lorsqu'on discute le travail achevé:« c'est la *préparation* que les anciens appelent invention — παρασκευὴν ἣν οἱ παλαιοὶ καλοῦσιν εὕρεσιν»[1]. Un tel essai de simplifier la terminologie ne change rien aux habitudes. En poétique, invariablement les grammairiens maintiendront une division traditionnelle: les préceptes qui ont trait à l'organisation de la matière, au contenu *(res, inuentio)* seront suivis par la section consacrée à la forme *(ornatus — elocutio)*. Mais il est toujours assez malaisé d'exploiter l'analogie avec la rhétorique. Parfois, comme on le verra, *inuentio* trouve son équivalent dans un concept de la *poesis* en ce qu'elle a de plus général: choix du sujet et premier état de la composition. Un problème d'ordre philosophique perçait à travers le parallélisme: doit-on considérer cet état de l'œuvre comme une concordance qui s'établit naturellement dès qu'on aura posé avec soin les fondements du sujet (ὑπόθεσις; de là *ponere)*[2]? Ou bien se rend-on à l'évidence, en admettant que la personnalité de l'artiste, son talent et les hasards de l'inspiration sont les seuls facteurs de réussite. Cette dernière interprétation, la plus accessible, fera tomber en desuétude les autres emplois. *Inuentio* finit par désigner une qualité naturelle de l'esprit, le talent, d'enchaîner les parties (dans les Epîtres de Pline on rencontre à ce sujet l'expression *tardissima inuentio)*.

Un terme complémentaire nous permet de saisir plus strictement la tendance de l'évolution sémantique. En latin, *elocutio* est une création artificielle de la rhétorique; nos dictionnaires l'oublient souvent lorsqu'ils font passer dans le tableau des significations, une acception plus générale et concrète avant le

---

s'oppose au traitement casuiste des *lieux* dans la technique des premiers rhéteurs: Tisias, Corax, Protagoras, Antiphon. *On n'a pas encore attiré l'attention sur une particularité de la terminologie qui nous semble très importante: dans l'enseignement d'Aristote le terme* εὕρεσις *est évité d'une façon systématique.* Le traité cicéronien *De inuentione*, comprend l'héritage traditionnel des *inuenta*, trouvailles de l'argumentation fournies par l'expérience des anciens (cf. II, 2). Une œuvre perdue d'Aristote, Συναγωγὴ τεχνῶν, avait rassemblé ces vestiges. Bref exposé des origines de la rhétorique dans Volkmann, *op. cit.*, Munich, 1901 (Handbuch Iwan von Muller, vol. III, Abt. 3, p. 2 et suiv.). Pour la contribution des sophistes et les lieux communs comme procédés de l'invention oratoire chez Antiphon cf. Octave Navarre, *Essai sur la rhétorique grecque avant Aristote*, Paris, 1900, p. 124 et suiv. Différentes interprétations du terme chez Quintilien, *Institutio oratoria*, III, 3.

[1] Cf. *De Demosthene* (Opuscula, Usener — Rademacher, p. 51, dans un développement qui se propose de mettre en évidence par quels moyens l'orateur atteignit la virtuosité. Denys nous donne une partition nuancée: le τόπος πραγματικός renferme les cathégories du contenu. On établit deux subdivisions 1. εὕρεσις, παρασκευή — préparation du materiel, l'invention proprement dite; 2. οἰκονομία, χρῆσις: l'usage qu'on fait de ces éléments préparés (disposition — mise en œuvre). Enfin le τόπος λεκτικός, cathégorie de l'expression, renferme les deux subdivisions traditionelles: ἐκλογὴ τῶν ὀνομάτων (choix des procédés) et la σύνθεσις τῶν ἐκλεγέντων, « composition » des éléments de la diction.

[2] Dès le début de la *Poétique* Aristote annonçait que son traité s'occupera de la façon de composer la fable — πῶς δεῖ συνίστασθαι τοὺς μύθους. Les autres passages qui se rapportent à cette opération nous font appercevoir que la conformation du sujet est un auxiliaire indispensable de la faculté inventrice (cf. p. ex. 1450 a sur les proportions dans l'assemblage des actions accomplies πραγμάτων σύστασις et 1542 a, 19 μύθου σύστασις, « constitution de la fable »). Par la suite on abandonnera la symétrie σύνθεσις (ou σύστασις) πραγμάτων — σύνθεσις λέξεως (ou ὀνομάτων). La « composition » se limitera aux données de la forme, à la structure de l'énoncé. C'est que pour l'agencement du sujet on avait à sa portée les règles du genre, c'était un fait de l'imitation dirigée, comme nous avons essayé de le montrer dans la première partie de notre exposé.

www.cimec.ro

terme spécialisé[1]. On trouve par exemple dans Gaffiot et dans Quicherat, en première ligne, 'action de parler, manière de s'exprimer'; sémantèmes qui représentent l'extension secondaire d'un usage primitif. La situation est plus claire dans le *Thesaurus linguae latinae*. *Eloquor* était dejà une tournure distinguée, c'est le développement de l'enseignement rhétorique qui a dicté la formation d'un substantif dérivé. Selon une célèbre définition du traité *De inuentione*, par l'*élocution* il s'agit d'accommoder les mots et les phrases avec les idées fournies par l'invention: « *est idoneorum uerborum et sententiarum ad inuentionem accomodatio* » *(De inu.* 1, 2, 3 et 3, 11, 19). Le rhéteur Fortunatius attire notre attention sur ce qu'il ne faut pas se préoccuper uniquement des paroles « *sit cura maxima elocutionis, dum sciamus nihil uerborum causa esse faciendum* » (Fortun., 8 proem. 32). *Formule de l'énoncé accommodée à l'invention*, c'est là, nous pensons, une définition primordiale de l'élocution qui pourrait figurer dans les dictionnaires. Les rhéteurs attachaient beaucoup d'importance à l'idée de conformitée; on pourrait tourner en latin le précepte de Boileau, inspiré par Isocrate: « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement — *quod feliciter inuenitur, plane eloquitur* ».[2] Le raisonnement nous semble naturel, mais la réciprocité idéale des termes de rhétorique niait en quelque sorte la subjectivité (à vrai dire ce n'est pas toujours la conformation du sujet qui dictera le style). Par suite le contenu subit l'invention comme un modelage, c'est un fonds qui peut recevoir la superstructure de la phrase. Parfois les mots et les images sont là; par l'élocution on devra choisir seulement l'agencement qui leur convienne. Dans son *Art Poétique*, Horace prenait en dérision le déséquilibre entre l'invention et la mise en œuvre du sujet. Comme nous l'avons indiqué, à l'époque alexandrine, si le poète voulait s'illustrer dans un genre fameux qui avait fourni des chefs d'œuvre, la soumission à l'égard du modèle entraînait une espèce d'automatisme dans le choix des procédés. On prend la fable ou plutôt le prétexte qui présente des affinités avec tel genre d'élocution, mais on ne sait pas très bien où s'arrêter, quelle sera exactement la physionomie du sujet. Or *l'élocution* exclut un choix arbitraire: tout désaccord entre le contenu et sa forme porte atteinte au principe de convenance *(quod decet, conuenientia,* τὸ πρέπον).[3]

A un certain degré de généralité il n'y aura plus lieu de restreindre l'usage du terme. Par *elocutio* on peut désigner: 1. une opération technique — l'enchaînement des parties, la mise en page du discours; 2. une aptitude de l'orateur (sens contaminé par le paronyme *eloquentia);* 3. la propriété des mots dans n'importe quel

[1] Le couple *elocutio-inuentio* en tant que nexus dialectiques ne trouve pas son correspondant chez les Grecs. Plus exactement λέξις, φράσις, ἑρμηνεία peuvent recouvrir *elocutio*. Mais pour εὕρεσις — *inuentio* on a vu que les témoignages soulèvent des difficultés (Aristote s'occupe surtout de l'aspect dialectique et de la psychologie du discours: τὸ εἰκός, τὸ πιθανόν, théorie de enthymème, διάθεσις — disposition de l'auditoire —, τάξις ordre ou disposition du contenu). Chez les Romains on trouve des formules d'une grande netteté; ainsi Cicero, « *De partitione oratoria*, 3: « *in quo est uis oratoris? In rebus et in uerbis; sed et res et uerba inuenienda sunt et conlocanda. Proprie acute in rebus* **inuenire,** *in uerbis* **eloqui** *dicitur;* **conlocare** *autem, et si est commune, tamen ad* **inueniendum** *refertur* ».

[2] Boileau, *L'art poétique*, v. 153.

[3] Cf. Denys d'Halicarnasse, *De comp. verborum* 20, reprend certains éléments de la définition cicéronienne: « Ὁμολογουμένου δὴ παρὰ πᾶσιν ὅτι πρέπον ἐστὶ τὸ τοῖς ὑποκειμένοις ἁρμόζον προσώποις τε καὶ πράγμασιν, ὥσπερ ἡ ἐκλογὴ τῶν ὀνομάτων, ἡ μὲν τις ἂν εἴη πρέπουσα τοῖς ὑποκειμένοις, ἡ δὲ ἀπρεπής, οὕτω δὴ που καὶ ἡ σύνθεσις ». Pour les types d'ornaments qui conviennent aux trois styles voir *Rhét.* ad *Herennuim* IV, 8, 11 et Ciceron, *Orator* 20,21.

www.cimec.ro

énoncé [1]. On dirait que la propriété commune à ces différents sémantèmes se retrouve dans un concept assez moderne: celui du choix necéssaire qui régit parfois les rapports entre le contenu et une forme élue parmi tant d'autres modalités d'expression. Une comparaison avec les formules citées par Jules Marouzeau dans son *Précis* pour définir les *principes du choix* semble concluante: « par le mot style, nous entendons la mise en œuvre méthodique des éléments fournis par la langue (L. Spitzer); laquelle mise en œuvre comporte une préférence donnée à tels ou tels moyens d'expression (G. von der Gabelentz) [2]». Une bonne *elocution* s'obtenait facilement à partir de l'*éloquence* comme un poème prend son origine dans le vaste domaine des faits de poétique. Mais l'inverse n'est pas toujours vrai. On ne saurait qualifier « d'éloquente » n'importe quelle réussite du style. [3]

Après un certain temps, l'enseignement des grammairiens rendit l'opération *elocutio* plus accéssible: tantôt son domaine a été limité aux figures (σχήματα), tantôt le terme s'applique aux qualités du style. Ainsi Quintilien du style d'Archiloque: *summa in hoc elocutionis uis est* [4] (un commentateur italien, Arnaldo Beltrami, nous propose la traduction « stile eficacissimo »).

Il était d'usage de colectionner les *figures* d'un auteur pour nous donner l'image de son style; c'était là se préoccuper de phrases (φράσεις), caractères expressifs des mots, de l'élocution [5]. Lorsqu'on arrivera à dégager l'analyse grammaticale des considérations esthétiques, ce dernier terme, *phrasis*, reçoit l'acception spéciale qu'on lui donne aujourd'hui. Ainsi les efforts de toute sorte multiplièrent les facettes de l'analyse formelle; en même temps *elocutio* s'appauvrit. Diomède le grammairien s'attache aux résultats concrets: l'acte de la phonation *(uocales sunt uersus qui alte producta elocutione sonantibus litteris uniuersam dictionem illustrant*, I, 499, 30).

Certainement, comme l'a très bien remarqué Jules Marouzeau, la stylistique des anciens est tarée par l'abus des classifications et subdivisions. « A force de repartir et de sérier, ils prenennt le classement pour une explication et perdent de vue l'interprétation des faits eux-mèmes. » [6] Néanmoins, on voit se préciser chez les grammairiens une tendance vers l'adaptation de notions plus abstraites créées par la rhétorique. Il en résulte d'habitude un emploi des termes *stricto sensu*, limité aux phénomènes plus concrets du langage *(elocution* — phonation), doublé par des significations plus vagues, propres à qualifier plusieurs aspects de l'expression verbale *(elocutio* = franchise du style, mise en œuvre des moyens).

---

[1]) Après la *correction*, la *propriété des mots* est la seconde vertu fondamentale d'une diction élégante. Cf. Denys d'Halicarnasse *Lysias* c. 3:... ἔστι ποιητὴς κράτιστος λόγων, λελυμένης ἐκ τοῦ μέτρου λέξεως ἰδίαν τινα εὑρηκὼς ἁρμονίαν.

[2] Jules Marouzeau, *Traité de stylistique française*, Paris 1946, p. 10.

[3] Pourtant par emphase *eloquens*, *eloquentia* sont employés parfois dans ce sens (Cf. *Thesaurus linguae latinae*, les articles consacrés aux dérivés de *eloquor)*.

[4] *Institution oratoire*, X, chap. I, 60: Summa in hoc uis elocutionis, cum ualidae tum uibrantesque sententiae, pluriumum sanguinis atque neruorum, ades ut uideatur quibusdam, quod quoquam minor est, materiae esse, non ingenii uitium».

[5] Cf. Thesaurus, s.v. *elocutio* B, *sensu grammaticali*, les exemples tirés du commentaire de Servius à l'Énéide. Comme on pourra le constater ci après, plus tard, sous l'empire, on s'intéresse à plusieurs aspects différents de la partition traditionnelle sans distinguer l'élocution de la prononciation (de même on arrivera à confondre l'invention avec la disposition. Dans la Rhétorique à Herennius. II, 2, on énumerait cinq éléments différents de l'officium oratoris: *inventio, dispositio, elocutio, memoria, pronunliatio)*.

[6] *Traité de stylistique appliquée au latin*, Paris 1935, Introduction p. XVIII.

www.cimec.ro

En outre les divisions ont le mérite d'avoir créé des termes nouveaux pour nommer des faits négligés auparavant dans la théorie plus abstraite des activités créatrices. L'exégèse traditionnelle avait pris l'habitude de considérer le discours comme une composition artistique mais il n'existait pas un apellatif générique pour les écrits en prose; de même, les genres poétiques étaient définis surtout d'après le mètre (en grec on employait souvent l'expression ἔμμετρα λέγειν „débiter des vers") [1]. Sous l'empire on établit la distinction plus tranchante: l'expression *prosa oratio* et le terme substantivé *prosa* (variantes de l'adjectif *prorsus*, « qui va droit devant soi ») qualifiaient la diction plus directe par opposition avec les *retours* des même rythmes, les rangées de cadences regulières propres à la diction poétique *(uersus*, de *uertere:* faire un retour, faire sa révolution, se succéder.) [2]

Prose et vers, récits ou discours offraient pourtant des similitudes; les grecs trouvaient le moyen de faire rentrer tous les accomplissements de la création poétique dans le domaine délimité par les différents emplois de ποιεῖν et de ses dérivés [3]. Pour certains, le vocable n'exclut pas l'idée d'artifice, les recettes de la versification, la notion du travail élaboré. Il fallait donc nommer les qualités poétiques naturelles, cette fois encore la *cohérence* du langage dont tous les éléments se tiennent comme les mailles d'un tissu. Comme le dit l'anonyme dans son *Traité du Sublime:* „καὶ τὴν μὲν ἐμπειρίαν τῆς εὑρέσεως καὶ τὴν τῶν πραγμάτων τάξιν καὶ οἰκονομίαν οὐκ ἐξ ἑνὸς οὐδ' ἐκ δυεῖν, ἐκ δὲ τοῦ ὅλου τῶν λόγων ὕφους μόλις ἐκφαινομένην ὁρῶμεν" [4].

Quintilien emploie cette métaphore, « tissu des mots » (en latin *textum)*, pour désigner le style dans ce qu'il a de plus général *(elocutio*, on l'a vu, s'appliquait déjà à la convenance.) [5] Plus tard, la comparaison pertinente du tissu empiètera sur le domaine des faits de poétique plus complexes. Même dichotomie pour *textus*, signalée à propos de l'évolution générale des termes. Il y avait certainement des nuances distinctives entre le ὕφος λόγων — *textum uerborum*, «la trame de l'expression verbale » — et le ὕφος ἔργων, « tissu d'une composition poétique». Cette dernière

---

[1] Quelle était la forme d'expression la plus naturelle pour les premières compositions littéraires? Cette controverse surgit à l'époque hellénistique; on s'interrogeait sur l'origine des activités intellectuelles et poétiques. Strabon proclamait la priorité des vers; Eratosthène admettait qu'on ait pu donner une forme littéraire aux récits en prose, productions spontanées de la fabulation (cf. Wolf Aly, *Volksmärchen, Sage u. Nouvelle bei Herodot u. seine Zeitgenossen*, Gottingen 1924, pp. 2,3). Pour la première fois Aristote fait ressortir clairement que la distinction *vers* et *prose* n'est pas suffisante pour départir les fonctions de l'historien et, respectivement, du poète (Poétique 1451 b, 1). Στίχος est un terme technique; « l'alignement des mètres qui n'est pas toujours évident pour un auditeur (cf. la nuance du mot chez Aristophane, Ranae 1239). Le terme s'applique aussi aux lignes d'un écrit en prose; cf. Denys d'Halicarnasse, *De Thucydide*, 19. Pour d'autres détails concernant l'expression poétique voir Ardizzoni *op. cit.* pp. 114 et suiv.

[2] Comme on l'a remarqué pour στίχος, *versus* est aussi employé parfois pour désigner les lignes, les rangées d'un écrit en prose; cf. Quintilien X, 38, 41.

[3] Cf. Denys d'Halicarnasse *De comp, verborum 3*, où il est question de πεποιημένα ὀνόματα — « *conficta vocabula* » (p. opp. à ταπεινά) et *De Isocrate*, « mot recherché » (p. opp. à αὐτοφυή). Mais le terme n'a pas toujours comporté cette nuance péjorative. On effleure dans l'usage de ποιέω l'antinomie entre le *factum*, *factibile* et la création naturelle, le produit de la φύσις.

[4] Περὶ ὕψους I, 4.

[5] *Textus*, *-us* gardait son caractère concret; le sens métaphorique date de l'époque impériale: « teneur d'un récit » (cf. Dictionaire étymologique Ernont-Meillet s.v. texere). Quintilien a constitué le neutre *textum*, la notion plus abstrite du style (*Inst. or.* IX 4. 17).

www.cimec.ro

variante figurait chez Philodème.[1] Nonius Marcellus la réproduit pour définir une œuvre poétique d'une certaine envergure: *poesis et poema hanc habet distantiam; poesis est textus scriptorum, poema inuentio parua.*[2] Ardizzoni propose à ce sujet une formule satisfaisante: « tessuto di componimenti. »[3] Une telle périphrase élargit la sphère de la ποίησις, rétrécie par son assimilation avec *inuentio;* nous reprendrons ci-dessous la discussion de cette difficulté. Bornons nous à constater une hésitation quand il faut appeler par leur nom des propriétés plus abstraites.

Horace évitait d'une façon systématique l'emploi des appéllatifs usés, forgés par les grammairiens, lorsqu'il décrivait le travail du poète. Parfois le sujet ou la *teneur du poème* sont impliqués par sous-entendu *(denique sit quod uis, simplex dumtaxat et unum;* ou bien dans l'expression: *sectantem leuia, professus grandia).* Ailleurs il est question de la matière — *materia, res* —, de l'achevé, — *summa operis* —, de la disposition — *lucidus ordo* —. On ne rencontre jamais *poema* au singulier; à peine peut-on citer un passage ou parait le terme abstrait *poesis*[4].

Du Bas Empire jusqu'au Moyen Age le goût des periphrases va faire loi dans tous les ouvrages didactiques. Pour les plus élémentaires notions de poétique il n'existe plus d'appellatif sans équivoque. D'une part la refonte de toutes les formes d'expression, l'émergence des nouveaux types de versification n'avaient pas encore amené une délimitation stricte des genres. D'autre part, les hymnes sacrés, le sermon d'église, une rhétorique édifiante travestie en poème, dominaient la production littéraire. Dans son ouvrage sur la littérature européenne et le Moyen-âge latin Ernst Robert Curtius donne un aperçu saisissant de cette situation: «*poesis, poema, poetica, poeta* sont par ailleurs assez rares au Moyen-Age: la poésie en effet n'était pas reconnue comme un art en soi. Au début, il n'existait même pas de mot signifiant 'composer' *(dichten).* Composition métrique, poème métrique, composer en mètres se traduisent par des périphrases: *metrica facundia, metrica dicta, textus per dicta poetica scriptus, dictum metrico modulamine perscriptum, poetico cothurno gesta comere, metricare* etc. »[5] Parmi les appellations non spécialisées qui s'appliquent au poète citons le *dictor* (formé probablement sur le modèle de *scriptor — Ars* 120 —, moins suggestif à l'époque des activités laborieuses de chancellerie) et le *positor*, inspiré de même par des passages celèbres de l'*Ars* cf. p. ex. v. 120... *Honoratum si forte reponis Achillem).*

Prosa est usurpé pour la poésie rhytmée (p.e. '*prosa compositum*' dans le *Poetae, I, 79);* une prose artistique ('Kunstprosa') s'appele *rhetoricus sermo*, la plupart des formes d'expression littéraire sont comprises dans 'l'*ars dictaminis*'. On voit que les prestiges de la parole éloquente — *laus, prœconium* — sont les seuls pris en considération pour leur dignité (d'après une autre définition citée par Curtius, la poésie c'est le plus panégyrique des *logoi).* Enfin parmi les seuls genres poétiques auxquels on pourra trouver désormais une parenté avec nos formes d'expression citons la *séquence* «qui est à l'origine du lyrisme moderne tiré de l'esprit de la musique »[6].

[1] On s'en reportera pour la discussion de ce dernier terme à la section de notre exposé consacrée aux états du ποιεῖν.

[2] Nonius Marcellus, ed. Lindsay p. 691.

[3] Anthos Ardizzoni, ΠΟΙΗΜΑ, *Ricerche sulla teoria del linguagio poetico nell'antichità.* Bari, 1953 p. 18 note 1.

[4] Cf. Ardizzoni *op. cit.* pp. 31 et suiv.

[5] Ernst Robert Curtius, *La littératiure européenne et le moyen-âge latin*, trad. française, Paris 1956 p. 188.

[6] *Op cit.*, p. 187.

www.cimec.ro

3. LES ÉTATS DU *POIEIN*

Sommairement, nous avons esquissé, dans le préambule de notre exposé, les démarches qui mènent de la *mimèsis* à l'imitation raisonnée . Ensuite, une comparaison de quelques termes nous renseignait sur leur tendance évolutive: généralisation des notions techniques de la rhétorique, dérivation spéciale des nouveaux sémantèmes pour les besoins de l'analyse grammaticale et de la classification des styles. Sans doute le propre d'une *partition didactique* est de prendre les résultats et les moyens pour des principes fondamentaux de poétique; on étudie les figures, la disposition des parties, les préliminaires du poème sans pénétrer le mecanisme intime de la création... Cependant il ne faut pas conclure de ce fait que la doctrine littéraire se fût irrémédiablement figée dans le dogmatisme. Par endroits, un effort plus sérieux de classement fait son chemin dans les activités du musée ou des bibliothèques, conjointement avec les recherches de principe qui tendent à séparer les composantes du phénomène poétique. Sans renoncer aux divisions conventionnelles, l'homme de lettres pensait les concepts en d'autres termes. L'assimilation de *poesis* avec l'office de l'*inventio* — délimitation du sujet, ordonnance du poème — semble coincider avec la période où le terme grec εὕρεσις tombait en désuétude dans la terminologie rhétorique. Toutefois, l'ajustement des nomenclatures n'est pas toujours un signe de progrès. Plus l'interprétation d'Homère, le travail des scoliastes, le zèle des bibliothécaires fournissaient de résultats positifs pour la sauvegarde d'un héritage précieux, plus s'étendait aussi la portée des méthodes formelles dans l'analyse esthétique.[1] Il en est de même pour la production littéraire: les novateurs toujours à l'affût de curiosités s'avéraient en même temps grands connaisseurs des antiquités et des légendes étiologiques, mais trop soucieux d'éviter les chemins battus, ils n'accédaient jamais à l'universalité. Tant de science était gaspillée vainement pour la recherche d'un style particulier et savant.

Une tentative de renouvellement évitera les impasses à l'époque romaine. Des recherches amorcées pour l'épanouissement de l'art oratoire s'efforçaient de saisir l'affinité des styles, les prestiges de la persuasion et du pathétique. Ceux qui encourageaient l'*invention* avaient recommandé aux poètes les modèles grecs du grand siècle, les vrais *classiques du genre* (Homère, Sophocle, Mimnerme Tyrtée, Alcée, Sapho); on entend ainsi rehausser la dignité des sujets. D'autre part, des ouvrages polémiques se proposaient de ramener le public vers les sources en exaltant les qualités intimes du style: envolée *(sublimitas* — ὕψος, ἀδρεπήβολον, conception hardie, force de persuasion) en un mot tout ce qui faisait la parenté des grands esprits d'Homère à Platon. Le traité anonyme du Sublime déplaçait le critérium des jugements conventionnels (pour la plupart des classifications) vers l'analyse des virtualités poétiques du langage, vers une « esthétique de l'intuition » (Rostagni). Dans son œuvre d'inspiration variée, Horace, toujours attentif à l'usage, compréhensif à l'égard des possibilités naturelles du langage, avait montré une préoccupation surprenante pour la mentalité des individus qui imprime au *parler* le ton spécifique de leur personnalité. Tout en recommandant aux poètes dramatiques l'imitation des caractères avec leurs façons particulières inhérentes aux différents âges, aux situations de la comédie et de la tragédie (donc il s'agit cette fois de la véritable mimèsis aristotélique), l'auteur de l'*Ars* donnait lui-même une

[1] Cf. Atkins, *Litterary criticism*, vol. I, p. 164 et suiv.

www.cimec.ro

leçon de style en essayant de rendre la vivacité du *sermo cotidianus* dans les *Saturae*, le ton exalté du lyrisme dans les *Carmina*. Ainsi la sphère de la Poétique s'élargit: recettes et canons s'éclipsaient pour faire place aux principes, généralisations de l'expérience.

Une conséquence immédiate de cette nouvelle orientation affectait ce que nous appelerons la *théorie des fonctions créatrices* (les états successifs du ποιεῖν), un programme plus ancien qui reprenait la célebre division élaborée par les traités de rhétorique. Les préceptes étaient groupés en trois sections dont l'une était consacrée à l'orateur — *artifex* —, les deux autres au métier — *artificium* . A l'intérieur de cette dernière catégorie on distinguait, comme on l'a signalé, le contenu d'un discours — *inuentio* — et son élocution. [1]

Bientôt, après l'assimilation de l'*orator* au ποιητής s'est completée une triade similaire avec ποίησις — *inuentio* et ποίημα — *elocutio* au second terme. Ainsi la matière et l'éxecution du poème étaient considérées sur le même plan, comme simples catégories de la τέχνη ποιητική. Philodème combattit vivement ces méthodes. Voilà, entre autres, quelques éléments de la polémique dirigée contre Néoptolème de Paros dans le Περὶ ποιημάτων: Ἀλλὰ μὴν ὁ γε Νεοπτόλεμος οὐκ ὀρθῶς ἔδοξε τὴν σύνθεσιν τῆς λέξεως τῶν διανοημάτων χωρίζειν, οὐδὲν ἧττω μερίδα λέγων αὐτὴν ἢ πλείω, καθάπερ ἐπενοήσαμεν· ἀτόπως δὲ καὶ τὸν τὴν τέχνην καὶ τὴν δύναμιν ἔχοντα τὴν ποιητικὴν εἶδος παρίστησι τῆς τέχνης μετὰ τοῦ ποήματος καὶ τῆς ποήσεως. ποιητικὴν εἶδος παρίστησι τῆς τέχνης μετὰ τοῦ ποήματος καὶ τῆς ποήσεως. [2]

L'esthétique moderne souscrira aux remarques lucides sur la méthode artificielle qui tend à isoler les idées poétiques — διανοήματα — de leur élaboration formelle — σύνθεσις τῆς λέξεως. Le ton est encore plus véhément dans la réfutation des nouveaux développements sémantiques: les termes ποίησις — disposition de la matière et ποιητής — l'artiste — sont rabaissés par ceux qui les considérent des espèces de la τέχνη. Comment pourrait-on ignorer le domaine de la poésie, ce concept plus général dont il faut dériver toutes les autres données: l'artiste, son métier, son œuvre ?

Grâce à la perspicacité d'Eduard Norden, de Christian Jensen, de Rostagni et d'Ardizzoni, la philologie est à même de préciser l'évolution de cette partition — ποίησις, ποίημα, ποιητής — adoptée dans l'*Art Poétique* d'Horace [3]. Les doctrinaires du *néoterisme* parmi lesquels il faut ranger Néoptolème de Parion, avaient mis à profit un schéma proposé dans les ouvrages des grammairiens, visiblement influencés par les usages de l'art oratoire. Telle parait être l'origine de la partition; pour le sens exact du texte précité de Philodème le meilleur commentaire nous semble celui de Ardizzoni *(op. cit.)* que nous allons approfondir. Horace s'est accommodé tant bien que mal de ces limitations. Il retrouvera les principes de

[1] Cf. Rostagni, édition de l'*Ars* précitée, pp. LXVIII et suiv.

[2] Philodème — Uber die Gedichte, Jensen — col. X—XI.

[3] Le mérite d'avoir orienté dans la bonne direction l'interprétation des sources grecques de l'épître revient aux deux travaux mémorables: Eduard Norden, *Die Composition und die Literaturgattung der horazischen Epistula ad Pisones*, Hermes XL, 1905 et Chr. Jensen, *Neoptolemos und Horaz*, Abhandl. der preuss. Akad. von Wissensch., 1918 (inclu dans l'édition de Philodème précitée). En ce qui concerne l'assimilation ποίησις — inventio, on pourra toujours s'attarder sur les représentations fuyantes du langage dont il a été question ci-dessus afin de mieux justifier le besoin de symétrie qui hantait les théoriciens du style dans l'antiquité.

www.cimec.ro

l'Aristotélisme dans la première section de son *Ars* où la ποίησις — *inuentio* sera définie comme une recherche de l'unité dans la spontanéité et la vraisemblance. [1] Un aveu sincère témoigne de sa remarquable largeur de vues:

Maxima pars uatum, pater et iuuenes patre digni
Decipimur specie recti
(v.v. 24, 25)

et ailleurs:

In uitium ducet culpae fuga si caret arte
(v. 31)

Le travail fourni par l'orateur pour assembler les arguments et les faits propres à convaincre requiert en poétique une connaissance préalable des proportions idéales, l'équilibre du tout *(in operis summa ponere totum)*. Si le poète maîtrise son art et ne se laisse jamais séduire par l'élocution, il saura maintenir une concordance admirable entre les développements fictifs et la dimension réelle des faits ou des personnages représentés. Afin de signifier clairement l'opportunité d'une surveillance intelligente pendant toute la durée de l'élaboration, Horace emprunte un exemple au travail du potier qui fait courir sa roue pour modeler une amphore:

... *Amphora coepit*
institui: currente rota cur urceus exit
(v.v. 21—22)

C'est l'attitude de l'*invention active* qui ne se contente pas des premières trouvailles (comme on a pu le constater en examinant les témoignages ou les inferences qui nous montrait Virgile au travail) [2].

Passons maintenant à la catégorie du ποιητής. De nos jours encore on étudie l'action d'une personnalité historiquement définie sur la matière poétique, parfois aussi l'expression du tempérament de l'artiste (*ingenium*, au sens propre du mot). Les solutions équivoques proposées par Horace à plusieurs dates différentes de

[1] Un point de vue différent dans l'article de Pierre Boyancé, *A propos de l'Art poétique d'Horace*. Rev. de Philologie, 1936. Après avoir rappelé que Horace s'est inspiré avant tout de son propre sentiment, l'auteur entend donner la priorité parmi les modèles au passage de Platon, Phèdre p. 264 c, que les commentateurs ne manquent pas de citer à son propos. Posidonius le stoïcien et Varron acceptèrent aussi les définitions générales du critique de Parion pour évaluer correctement le travail de celui qui écrit un court poème et les dons exceptionnels de celui qui s'élève jusqu'à l'épopée où à la tragédie. Il faut encore ajouter que pour M. Boyancé la succession des termes dans l'ordre ποίημα, ποίησις, ποιητής offrirait un enchaînement plus logique, conforme à l'usage de Néoptolème. (Voir aussi O. Imisch — *Horazens Epistel über die Dichtkunst*. Philologus Supplementband XXIV, 3, 1932).

[2] Très représentatif pour cette mentalité le poème d'André Chenier, l'*Invention:*

«.....l'*inventeur* est celui
Qui peint ce que chacun peut sentir comme lui;
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites
Étale et fait briller leurs richesses secrètes».

Voir à propos de ces derniers vers la définition cicéronienne précitée (excogitatio rerum etc....). L'invention nous achemine vers la source des grandes imitations selon la conception classique: traduire la nature avec la perfection de l'art. La dernière partie du poème fait vibrer les plus nobles exhortations qui se détachent sur le fond didactique comme autant de jugements passionnés.

www.cimec.ro

sa carrière pour en venir à bout du célèbre dilemme *ingenium uel ars* nous montrent à quel point l'activité créatrice était entravée par les déterminismes de toute sorte. [1] Du temps des alexandrins on considérait l'artiste comme un simple produit de la doctrine littéraire. Un poète n'était plus cette grande voix divinatoire invoquée pour secourir la cité. Le goût du jour lui imposait sa vocation et, par dessus tout, une contrainte artificielle exerçait sa domination sur les élans de la nature.

L'*ars Poetica* préscrit au jeune apprenti les études philosophiques pour acquérir le discernement moral et l'authentique compréhension de l'âme humaine. Le sérieux de l'attitude stoïcienne devant la vie sert à former un caractère digne dans la lignée des intellectuels romains (idéal du *uir bonus, dicendi peritus*). [2] Mais, d'autre part, il faut blâmer les mœurs incultes des citoyens avides de gain, aveuglés par l'utilitarisme. On leur propose l'idéal hellénique du poète qui fait passer avant toute chose la satisfaction d'une reconnaissance publique:

Grais dedit ore rotundo
Musa loqui, praeter laudem, nullius auari

Quand il recommande une imitation de l'universel et des *exemplaires de vie*, Horace continue dans la voie de l'aristotélisme. Le persiflage des poètes « insanes » relève de sa veine satirique, d'une bonhomie discrète qui fait confiance à l'intelligence pour obtenir la faveur des Muses. [3] Les préceptes résumés dans la formule « mêler l'utile à l'agréable » (l'idéal du *juste milieu*, à distance égale de la virtuosité sans objet et de la sévérité sans grâce) semblent inspirés par les causeries littéraires cultivées dans un cercle épicuréen. En général, le ton familier de l'epître, sa volonté de renouvellement a beaucoup profité d'un épicuréisme hostile aux partitions.

Délivrer le poète de l'esclavage volontaire qui le soumettait aux caprices de la τέχνη pour lui faire comprendre sa propre vocation, peser le choix des sujets et de « l'argument », mûrir son projet, c'étaient là des principes salutaires enseignés par les sages du jardin de Naples, un programme transformé en réalité chez Virgile, mis à profit dans l'*Ars Poetica* pour assouplir le schéma de Néoptolème. [4]

---

[1] Le doctrinaire lucide et averti du travail poétique n'a pas méconnu certainement la « nature mystérieuse » de ces expériences qui font trouver au poète un langage imprévu (cf. le favete linguis et les indices exploités par D. M. Pippidi dans son article *Les deux poétiques d'Horace*, Revista clasică, XI–XII, 1939–40, p. 132–146.)

[2] Cf. le commentaire de Rostagni, *Arte poetica* aux vers 309–332: « Inoltre, ai concetti d'Aristotele si mescola o si sovrappone in Or. una coloritura stoica: per cui la filosofia è intensa in senso specialmente morale; la sapienza e identificata con la virtù. Domina il concetto, essenzialmente stoico, che il bravo poeta debla essere anzitutti un ἀγαθὸς ἀνήρ (ap. Strab. 1. p. 17) ». Comme l'a indiqué Otto Imisch il faut distinguer dans cette section de l'epître quelques généralités sur l'éducation philosophique ('Ausbildung') et des avertissements plus concrets se rapportant à la vocation du poète, à sa conscience d'artiste (Gesinnugsgrundlage).

[3] *Recte sapere* du vers 309 comporte aussi une déterminante naturelle, abstraction faite de l'apprentissage philosophique; un sage inventeur (semantème *sapor-sapientia*) fait contraste avec le *vesanus*, possédé par la « fureur poétique » selon une conception courante illustrée par les théories d'un Platon ou d'un Démocrite (sur l'interprétation de *sapere* cf. D. M. Pippidi, Horace *Art poétique* 309, Revista clasică VIII – 1936, p. 48–71).

[4] Nous n'avons pas été en mesure de consulter l'ouvrage de P. Giuffrida, *L'Epicurismo nella litteratura latina nel I sec. a.c.*, Turin 1940. Un tableau vivant du cercle des Pisons est retracé par Augusto Rostagni dans son *Virgilio minore*, Turin 1933 pp. 180, 205 et suiv.

www.cimec.ro

Délibérement, nous avons laissé de côté la notion du ποίημα, troisième terme de la partition.[1] L'équivalence ποίησις — invention trouvait son point d'appui dans l'interprétation littérale du nom dérivé grec. Par le suffixe, c'est un nom d'action qui nous reporte à l'état de génèse, quand le poète est « en train de faire ». Il y avait à franchir une marge très étroite pour transformer ποίημα, le nom d'abstrait, en résultat de l'activité créatrice. Comme premier terme, ποίησις représentait certainement un état du poème; cependant on le considérait en même temps une fonction de l'*ars*, de la τέχνη ποιητική, source primordiale de toute invention. Si l'on se transporte maintenant sur le terrain du ποίημα, c'est un autre état du processus créateur: *elocutio*, le travail de finissage sur les fondaments de l'invention. Nuance complémentaire: ποίημα serait une fonction de la ποίησις et de la τέχνη, l'aptitude spéciale de mettre en œuvre des procédés comme la syntaxe, les figures, le rythme, l'imitation des personnages-type (héros de la tragédie, de la comédie etc.) — en un mot tout ce qui produit la *conformité* d'une œuvre.

Qu'advient-il des appellations usuelles? Horace évitait justement l'emploi fréquent des termes *poesis* et *poema* dans leur acception philosophique, tout en développant le schéma dérivé de cet emploi (nous avons déjà examiné le problème de ces périphrases). Philodème a proposé de rétablir l'usage courant mais dans sa définition imagée des concepts on voit surgir de nouveau la métaphore du tissu qui suggère une nuance qualitative: « il (Néopolème) aurait dû appeler *poésies* l'ordonnace des parties (ἐχρῆν τὰς διαθέσεις ποιήσεις ἐπικαλεῖν); ou bien il serait préférable de considérer tout simplement les poèmes comme des produits du travail (tel est le sens littéral de ἔργα), les poésies comme une espèce de tissus (τὰς δὲ ποιήσεις οἷον ὕφη) et le poète celui qui posséde la faculté créatrice, œuvrant à partir de celle-ci (ποιητὴν δὲ τὸν τὴν δύναμιν ἔχοντα καὶ ἀπὸ ταύτης ἐργαζόμενον) ».[2]

La différence spécifique entre les deux termes — ποίησις et ποίημα — ne saura être définie d'une façon satisfaisante par un simple rapport quantitatif.[3] Il y a encore les propriétés de la trame, une solidarité intime des parties (tout fragment de l'entier trahit la déchirure). Un ensemble comme l'epopée ou la trilogie recevra le qualificatif de ποίησις pour désigner l'unité supérieure qui tient les parties (ποιήματα, ἔργα ποιήσεως, les trois drames de la trilogie p. ex.) dans sa texture. Philodème illustrait d'ailleurs cette vérité par le raisonnement suivant: ἡ μὲν γὰρ πόησις καὶ πόημά γ' ἐστιν, οἵ'ἡ 'Ιλιάς, οἱ δὲ πρῶτοι στίχοι τριάκοντα ταύτης πόημα μέν, οὐ μέντοι ποίησις.[4]

On saisit l'importance de ce language figuré pour résoudre un problème délicat de terminologie. L'analyse de la composition perçoit la texture, une qualité rare des ensembles. Ces nuances de terminologie contribuent à déttacher les états succes-

[1] Cf. Boyancé *op. cit.* pp. 26—32 sur la place de ποίημα dans l'hierarchie des termes. « Ποίημα, c'est la faculté de l'expression poétique, de la σύνθεσις τῆς λέξεως, de la λέξις εὔρυθμος. Comme cette faculté suffit a réaliser de courtes œuvres ou les parties, prises une à une des œuvres importantes, ποίημα sert aussi à designer ces courtes œuvres, ou ces parties (p. 29) ».

[2] Philodème, Περὶ ποιημάτων Jensen, XI, 15.

[3] La plupart des ouvrages qui portent le titre Περὶ ποιημάτων (citons Philodème et Hephestion parmi les auteurs attestés de semblables opuscules) s'occupent des problèmes qui ont trait à la forme — mètres, figures, couleurs du style — ou bien ils engagent un débat sur les principes de l'art poétique.

[4] Cf. Philodème, *loc. cit.* 30—36.

www.cimec.ro

siffs du *poiein*. Pourtant les données analytiques n'ont pas encore la valeur d'une expérience vécue. Voilà pourquoi on recommandait l'*audition* intégrale pour soumettre la texture du poème à l'épreuve acroamatique. D'autre part une célèbre comparaison « *ut pictura poesis* » met en balance les réactions du public.[1] Quand on jouit du poème (il convient de rapeller la formule « *poema inuentum animis iuuandis* ») la sensibilité et l'esprit seront assaillis par toute une gamme d'impressions: l'enchaînement des parties vous en impose autant que l'accord des paroles et la véracité des images. Voilà pourquoi il faut revenir plusieurs fois pour vérifier le souvenir d'une œuvre, contempler le tableau du poème en plein jour et dans la pénombre. L'impression d'unité se révèle avec le temps, dans la durée, reflétant ainsi l'aspect dynamique du *poiein ;* 'un poème se fait, et la poésie n'est pas une donnée immuable. Il est plus aisé d'apprécier l'abouttissement concret de l'activité créatrice, son résultat immédiat — ποίημα —, mais nous devrons contempler à plusieurs reprises une vue d'ensemble avant de recueillir cette impression de poésie qui fait durer les chefs-d'œuvre.

Cependant on s'engage déjà avec ces commentaires dans l'exegèse des théories antiques sur la réceptivité au poème. On quitterait ainsi le sillage de nos réflexions qui s'étaient proposé en premier lieu d'éclairer certains concepts de poétique souvent obscurcis par une interprétation approximative des termes.

[1] Le postulat derivé d'une célébre comparaison de Simonide raportée par Plutarque, *De gloria Atheniensium* p. 346 F — sert à qualifier communément certaines affinités de structure entre les differents arts (caractères communs d'un langage de signification). Mais son application plus vraie est à découvrir dans les corollaires de Lessing: perception simultanée et perception successive, loisirs du spectateur, événements irréversibles de l'audition

www.cimec.ro

PERSE ET NÉRON

PAR

I. K. HORVÁTH

(Budapest)

Les représentants de la science bourgeoise, qui sont arrivés à des résultats appréciables quant à l'explication philologique des textes de Perse [1], ont cependant perdu de vue Perse, l'homme de son temps. La plupart de ces auteurs cherchent dans son éducation stoïcienne la clef du caractère de l'homme et celle de la personnalité du poète. Fr. Villeneuve estime qu'il n'est même pas impossible que l'étude de la philosophie stoïcienne ait été traditionnelle dans la famille de Perse, puisque, depuis Panaetius, cette étude rentrait dans les habitudes des familles aristocratiques romaines [2]. Plus tard, quand il se fut éloigné de sa famille, Perse continuait de vivre dans l'atmosphère un peu âpre, mais d'autant plus claire, de la philosophie stoïcienne: il était entouré d'hommes — philosophes de marque et amis de haute condition — qui étaient fiers de leurs mœurs stoïciennes et méprisaient avec l'orgueuil du philosophe stoïcien le monde grouillant et corrompu. Aussi le jeune Perse s'est-il formé comme une plante de serre chaude, un philosophe de cabinet, qui ne connaissait le tourbillon vivant et bariolé de la vie que reflété par le miroir de la philosophie; les règles strictes du stoïcisme, qui étaient si proches de son caractère renfermé, devenu encore plus prévenu par son « éducation féminine », lui ont obscurci la vue de la réalité. On se plaît aussi à peindre Cornutus, son maître adoré, comme une personne de cette trempe. « Au demeurant, il semble avoir été surtout homme de cabinet, et son action ... ne s'exerçait jamais mieux que dans des causeries intimes avec un petit nombre de

[1] Je pense surtout à l'immense monographie de Fr. Villeneuve, *Essai sur Perse*, Paris, 1918, et au commentaire volumineux de notre G. Némethy, *A Persii Flacii satirae*, Budapest, 1903.

[2] Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 24: « Il n'est pas impossible que l'étude du stoïcisme ait été traditionnelle dans la famile de Perse. Depuis l'époque déjà lointaine où Panaetius avait initié à la philosophie du Portique Scipion Émilien et son cercle, beaucoup de membres de l'aristocratie romaine, répudiant le préjugé national qui voyait dans les philosophes des bavards ridicules ou dangereux, avaient senti qu' ... il y avait une sorte d'accord préétabli entre les meilleures parties de l'esprit romain et les tendances dominantes du stoïcisme ».

www.cimec.ro

disciples aimés, ou même dans le tête à tête. Il n'appartenait certainement pas à cette classe de stoïciens, dont la parole familière mettait la doctrine à la portée de tous et qui, s'attachant aux principes essentiels du Portique, tendaient la main au cynisme, par dessus les subtilités d'une dialectique dont ils ne retenaient que quelques procédés fort simples d'exposition et de discussion »[1].

Si tout cela était vrai, comme la plupart des philologues semblent le croire, nous devrions admettre que les vers de Perse ne sont que des fleurs artificielles, des contemplations philosophiques abstraites, sans aucun lien avec le temps, la societé, la vie, et qu'ils sont même sans rapport avec la vie personnelle du poète; et que, tout au plus, il a trouvé dans ces occupations ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur, le but de sa vie.[2]

Mais justement, c'est là qu'est la question: tout cela, est-ce bien vrai?

Passons sous silence la période étrusque, d'autant plus que ses effets n'ont pu guère influencer l'enfant de six ou dix ans. Acceptons la supposition qu'il soit arrivé à Rome grâce à son beau-père, second mari de Fulvia Sisennia, pour commencer les études plus sérieuses sous la direction du grammairien Remmius Palaemon et du rhéteur Verginius Flavus. Ces deux pédagogues, qui étaient-ils? Bien sûr, ils n'étaient pas des esprits originaux, des créateurs de leur temps, mais ils savaient à merveille enseigner aux jeunes gens âgés de dix à quinze ans les connaissances essentielles, c'est-à-dire: leur apprendre les secrets des lettres, de la poétique, de la rhétorique et les notions philosophiques préliminaires. Mais, sur ces deux maîtres, la tradition antique nous rapporte certains faits singuliers. On prétend que Palaemon n'était point l'incarnation des vertus stoïciennes, et qu'en outre son activité de pédagogue — d'ailleurs mal cotée — était regardé d'un mauvais œil par les empereurs. Il paraît que Tibère et Claude l'ont tous les deux condamné à cause de ses débauches et de sa conception licencieuse de la vie, et qu'ils étaient d'avis que Palaemon était le dernier homme à qui ils auraient confié l'éducation de leurs enfants[3]. On rapporte également des choses bien intéressantes sur l'autre maître qui dirigeait les études du jeune Perse. Il jouissait d'une bonne réputation même à la cour de Néron, et le nimbe qu'il devait à son éloquence provoqua la haine de Néron; il fut mêlé à la conspiration de Pison, et après la découverte de celle-ci, il fut éxilé, comme son ami, Musonius Rufus, qui, lui aussi, était probablement en contact avec le jeune Perse[4]. Quant à cet éxil, nous n'en savons rien, hormis le fait en soi. Mais Villeneuve lui-même, qui éssaie de prouver l'apolitisme des œuvres de Verginius, se voit contraint d'admettre que « ses enseignements sont devenus suspects aux yeux de Néron », — ce qui nous suffit pour le moment[5].

A seize ans, Perse, quittant l'école de rhétorique de Verginius, alla chez Cornutus, qui commença son instruction philosophique, en l'introduisant aux mystère des « hautes sciences ». Il est sans doute vrai que Cornutus était un philo-

---

[1] Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 51.

[2] Cf. *Satire III*, vv. 66–68:

Discite, o miseril et causas cognoscite rerum;
Quid sumus et quidnam uicturi gignimur, ordo
Quis datus aut metae qua mollis flexus et unde?

[3] Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 8.

[4] Cf. Tacite, *Annales*, XV, 71.

[5] Fr. Villeneuve, *op. cit.*, p. 21.

www.cimec.ro

sophe au caractère doux, renfermé; pourtant, nous connaissons quelques faits qui font réfléchir. Nous apprenons, par exemple, que le maître prudent, qui proposa lui-même à la mère de Perse de supprimer les prémices du poète mort en pleine jeunesse, et qui s'efforça d'enlever toute actualité politique aux satires destinées à la publication, — ne put échapper à son sort; après le complot de Pison, il fut exilé pour un bon mot. Il paraît qu'au cours d'une conversation, on posa une question sur l'étendue que devait prendre l'*Histoire Romaine* en vers, préparée par Princeps. Les hétaires proposèrent qu'elle eût quatre cents volumes [= rouleaux], ce que Cornutus trouva trop long. Quand elles mentionnèrent l'exemple de Chrysippe qui avait écrit des poèmes encore plus longs, Cornutus leur répondit: « C'est vrai, mais les livres de Chrysippe ont servi à l'humanité ! »[1]. Peu importe si cette histoire est vraie, ou si elle n'est qu'une anecdote. Toujours est-t-il que le plus influent des trois maîtres de Perse, Cornutus, fut exilé à cause de la rancune de Néron.

Mais voyons le cercle des amis, des connaissances du poète. C'est un fait connu que Lucain et Sénèque furent les victimes de Néron. Sur les poètes Caesius Bassus et Calpurnius Statura, tout comme sur les philosophes Agathurnus et Petronius l'Aristocrate, nous ne savons presque rien. Mais nous en connaissons deux, qui étaient les amis les plus intimes de Perse: Servilius Nonianus, qui — selon la *Vita* — lui servit de père et Thrasea qui fut lui aussi, pendant dix ans, un ami quasi paternel[2]. Tacite écrit de Servilius qu'il tomba victime d'un procès de lèse-majesté[3], et il importe peu si cette personne était identique à l'ami de Perse, ou bien — comme on le suppose — au père de celui-ci. Quant à Thrasea on sait par Suétone que Néron le détestait à cause de son air trop morose pour un pédagogue[4]. Il se peut que le philosophe n'ait pas été « l'ennemi systématique » du régime de Néron — comme l'écrit Villeneuve, et comme les spécialistes s'occupant de ces questions l'affirment à tout propos —, mais on doit convenir que les doctrines stoïciennes représentées par Thrasea sont devenues des formes spéciales et pas malhabilement conçues, de l'opposition contre Néron, et que le Princeps, quoiqu'il vît d'un mauvais œil les propagateurs de ces thèses, ne les a pas longtemps poursuivi, s'avisant que l'intolérance contre cette forme masquée de l'opposition pourrait déclencher une résistance ouverte et violente.

Le jeune Perse était le disciple ou plutôt l'ami de ces hommes, dans un temps où le fammeux mot d'ordre: *difficile est saliram non scribere* devenait de plus en plus actuel. Les gens de haute condition, enthousiastes du stoïcisme qui prêchait le calme « inébranlable » et la « liberté intérieure », pouvaient se renfermer pour un temps plus ou moins long au milieu des livres, avec aux lèvres le nom sacré de la plus haute vertu; ils pouvaient se fourrer la tête dans le sable aride des réflexions; tôt ou tard, la vie elle-même devait les contraindre à répondre à des questions réelles, et si ce n'était pas la vie, c'était peut-être une lettre de cachet de Néron. La retraite était devenue une pose, et les paraboles philosophiques allaient servir, quoique pas toujours et pas en général, à couvrir une critique

[1] Cf. Dion Cassius, LXII, 29, 2.

[2] *Coluit, ut patrem, Seruilium Nonianum*, cf. G. Némethy, *op. cit.*, p. 13, et *Idem decem fere annis summae dilectus a Paeto Thrasea* . . .; cf. G. Némethy, *op. cit.*, 14.

[3] Tacite, *Annales*, III, 22.

[4] Suétone, *Néron*, XXXVII.

www.cimec.ro

sociale. Perse avait pu beaucoup apprendre de ses maîtres et de ses amis. Et, bien sûr, il réagissait comme il l'avait appris d'eux. Il n'était pas — et il ne pouvait pas l'être — « l'ennemi systématique » du nouveau régime. Les idées nouvelles, la promesse d'un ordre nouveau et plus juste, manquaient encore. Les germes des idées nouvelles sommeillaient tranquillement au sein de la société. Que pouvait-il faire lui, le poète? Se cachant derrière des philosophèmes appris, il critiquait le régime et la victime de celui-ci: l'homme qui aboutit à une impasse.

On ne peut guère s'y méprendre, et il est peu probable qu'il y ait eu un seul contemporain qui, en lisant, par exemple, les vers célèbres sur le tyran sanglant, n'eût pensé à Néron:

Magne pater diuum, saeuos punire tyrannos
Haud alia ratione uelis, cum dira libido
Mouerit ingenium feruenti tincta ueneno:
Virtutem uideant intabescentque relictam! [1]

La vertu *(uirtus)*, qui était la devise des Catons luttant contre la tyrannie et qui était dirigée contre le « *saeuus Tyrannus* », est pourvue dans le dernier vers d'un accent tout particulier: l'image « du tyran qui pâlit voyant la vertu abandonnée », est un coup de dent bien dissimulé, mais d'autant plus cruel, à l'adresse de Néron, qui — comme on le sait — au commencement de son règne, sous l'influence du philosophe Sénèque, avait été un souverain tolérant et patient, et n'était devenu un despote de plus en plus capricieux et féroce qu'au cours de la deuxième étape de son règne, c'est-à-dire justement à l'époque qui nous intéresse. La liberté de la parole — qui existait tant bien que mal précédemment — commençait d'être dangereuse pour la vie de celui qui avait l'audance de s'en servir. Le poète y fait allusion dans les demi-phrases des dialogues pétillants de la première satire:

Nam Romae est quis non... Ac si fas dicere...! [2]

« Si je pouvais ouvrir la bouche! » — soupire Perse. Il ne put l'ouvrir. Il ne faisait que des allusions, comme tous les autres. Que ces demi-phrases, ces boutades et ces bons mots à demi prononcés aient été dirigés contre Néron, on peut en douter dans certains cas, mais les nombreux lieux suspects, dans leur totalité, le prouveraient suffisamment, même si les coups de dent contre Néron n'y étaient pas démontrables d'une manière concrète. Récemment, par exemple, R. Verdière a porté ses soupçons sur les vers 126—130 de la première satire, y découvrant Néron sous les traits de cet homme enflé et hypocrite qui deshonore le socque de l'ancienne comédie grecque dans son manteau sale, c'est-à-dire, dans son incivilité [3]. Il est difficile de décider si la supposition de l'auteur est vraie ou non. Mais le nombre des passages suspects s'est de nouveau enrichi. Il y a cependant dans la première satire une allusion se rapportant sans doute à Néron, que la tradition antique (Suétone-Probus) regardait aussi comme un passage dirigé contre le Prin-

[1] *Satire III*, vv. 35—38.
[2] *Satire I*, v. 8.
[3] R. Verdière, *Notes critiques sur Perse. Hommage à M. Niedermann.* Latomus, 11 (1952), 199 et suiv.

www.cimec.ro

ceps et, par consequence, à polir[1]. Ce détail mérite que nous nous en occupions un peu plus amplement.

Me mutire nefas? Nec clam? Nec cum scrobe? Nusquam?
Hic tamen infodiam, uidi, uidi ipse, libelle:
Auriculas asini Mida rex habet. Hoc ego opertum
Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi uendo
Iliade . . .[2]

Perse vient de critiquer les rimailleries sirupeuses et maniérées, ressassant de thèmes mythologiques, sur quoi l'adversaire imaginaire lui repond qu'il vaut encore mieux écrire des vers de cette sorte que de « déchirer les oreilles tendres avec la vérité de la réalité mordante »[3], parce que les grands *(maiores)* pourraient s'en offenser. En apparence, il ne s'agit que de la paraphrase d'une satire d'Horace[4]. Horace, lui aussi, discute la même matière avec le vieux maître, Trebatius, et — en citant Lucile — il réclame la liberté pour l'art satirique, tout comme le fait Perse; tout au plus ce dernier peut-il se reporter à ses deux prédecesseurs. Les expressions mêmes sont presque identiques; or, on ne peut douter de la conscience de « l'évocation des prédécesseurs ». Le sage Trebatius veut préserver Horace du même péril[5], par lequel l'adversaire imaginaire de Perse veut l'effrayer[6]. Mais cette citation, presque littérale, est bien significative. C'est que les expressions de Perse contiennent une critique beaucoup plus claire et plus générale que celles d'Horace. A la place de « l'ami d'entre les grands » nous trouvons chez Perse toutes les couches « des grands » (ou plutôt: « des puissants » !); ainsi, ce que chez Horace pouvait signifier que les rapports familiers avaient empiré, revêt chez celui-là l'aspect d'un danger politique. Trebatius met en garde le poète contre le danger d'offenser des amis par « un vers désolant », tandis que l'adversaire de Perse veut l'empêcher de prononcer « la vérité mordante ». La différence entre le *tristi laedere uersu* et le *mordaci radere uero* est saillante, tant par le contenu que par la nuance. Tout cela, ne serait-il que le jeu du hasard? ! Ou bien Perse, était-il plus agressif par tempérament qu'Horace? C'est encore plus absurde. Il nous reste une troisième explication possible: c'est qu'Horace, même s'il avait persiflé la société de son temps, avait été à son aise dans la Rome consolidée d'Auguste. Perse, au contraire, vivait dans des circonstances qui poussaient les meilleurs — et parmi ceux-ci le

---

[1] *Cuius libri principium imitatus est sibi primo, mox omnibus detrectaturus cum tanta recentium poetarum et oratorum insectatione, ut etiam Neronem principem illius temporis inculpauerit. Cuius uersus in Neronem cum ita se haberet: « Auriculas asini Mida rex habet », in eum modum a Cornuto ipso tantum nomine mutato est emendatus: « Auriculas asini quis non habet? », ne hoc in se Nero dictum arbitraretur.* — Cf. G. Némethy, *op. cit.*, p. 15.

[2] *Satire I*, 119 et suiv.

[3] Cf. *Satire I*, vv. 108—109:
Sed quid opus teneras mordaci radere uero
Auriculas? . . .

[4] Cf. Horace, *Satire II*, 1.

[5] Cf. Horace, *Satire II*, 1, 61—62:
. . . metuo et maiorum ne quis amicus
Frigore te feriat . . .

[6] *Satire I*, vv. 108—109:
. . . Vide sis, ne maiorum tibi forte
Limina frigescant . . .

www.cimec.ro

poète lui-même — à lever la tête contre tout le régime et contre le Princeps, incarnation de la puissance cruelle.

Les quatre vers que nous venons de citer sont l'expression fine et satirique de ce sentiment. Dans sa neuvième satire, *Boileau* révèle par une brillante imitation l'essence de leur contenu, caché derrière des allusions:

Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.

L'histoire mythologique de Midas est bien connue. Il nous semble qu'elle était à la mode au temps de Perse; ce n'est pas par hasard qu'un vers, atribué à Petrone, traite le même sujet pour illustrer que les ouï-dire ne peuvent être enfermés entre quatre murs. Ce n'est pas la peine d'aller trop loin dans les conclusions et les suppositions: pourtant, il ne nous semble pas exclu que dans les cercles des aristocrates lettrés, intimidés par les délateurs de l'empereur, l'image du roi aux oreilles d'âne ne fût pas appliquée à Néron. Un autre fait qui devrait nous faire réfléchir, c'est que Midas avait reçu sa parure comique d'Apollon irrité justement lors d'un concours musical, où Midas, l'arbitre, avait prononcé un jugement fatal. Mais, d'autre part, on sait que c'est surtout la manie de se croire musicien et poète, qui était alors ce qui scandalisait chez le « poète sanglant ». Dans la même satire de Perse, un peu plus haut, on retrouve la mention de ce oreilles d'âne suspectes [1]: le poète estime heureux Janus d'avoir double face, parce qu'aucune main, imitant habilement les oreilles d'âne ne peut lui faire les cornes dans le dos, et l'on ne peut se moquer de lui sans qu'il ne s'en aperçoive. Ensuite, il s'adresse aux nobles [2], qui ne peuvent jamais être sûrs que ceux qui louent leurs vers pendant qu'on les récit ne leur font pas la grimace par derrière [3].

Enfin, ce qui est suspect aussi, c'est que Perse mentionne dans deux passages [4] l'*Ilias*, comme le représentant du nouveau style, qui ne mérite que des railleries. A propos du poème intitulé *Ilias*, le scholiaste nous apprend seulement qu'il fut écrit par Attius Labeo, poète sans talent du temps de Perse, qui traduisit l'épopée d'Homère en latin, s'attachant jusqu'au ridicule à la lettre de l'original [5]. Si ce fait est authentique, Labeo est alors tout simplement un mauvais traducteur, son œuvre ne peut figurer auprès des ouvrages représentant les genres en vogue au temps de Néron [6], et l'épithète « ivre d'hellébore » [7] n'a aucune signification. Nous soupçonnons cependant — et à juste titre, nous semble-t-il — que, dans les deux

[1] Cf. *Satire I*, v. 59: *auriculas ... albas*
[2] Cf. *Satire I*, v. 61: *o patricius sanguis*!
[3] Cf. *Satire I*, 58 et suiv.
[4] Cf. *Satire I*, v. 50 et *I.* v. 123.
[5] *Labeo transtulit Iliadem et Odyssiam uerbum ex uerbo ridicule satis;* et encore: *Attius Labeo poeta indoctus fuit illorum temporum, qui Iliadem Homeri uersibus foedissime composuit.* Cf. G. Némethy, *op. cit.*, p. 58.
[6] Perse mentionne l'*elegidia*, c'est-à-dire le genre de petits poèmes amoureux et subjectifs, préféré par les poètes de son temps. Cf. *Satire I*, v. 51.
[7] Cf. *Satire I*, vv. 50—51:
... Non hic est Ilias Atti
Ebria ueratro?

www.cimec.ro

cas, c'est l'*Iliade* de Labeo qui reçoit les coups ironiques du satiriste à la place d'un autre poème — peut-être en préparation — traitant de la destruction d'Ilion, que le poète avait trouvé risqué de nommer. On connaît la tradition antique, selon laquelle, à la clarté splendide et effroyable des maisons brûlantes de Rome incendiée, Néron, costumé en acteur, aurait chanté dans la cour de son palais, l'histoire de la destruction d'Ilion, très actuelle à ce moment-là. Laissons ouverte cette question, de même que nous n'avons pas tiré de conclusions définitives quant à la possibilité d'une légende suivant laquelle Néron = Midas. Nous nous contentons de constater que les quatre vers cités sont suspects, parce qu'ils semblent se rapporter à Néron de la première jusqu'à la dernière syllabe; aussi nous paraît-il probable que tout ce passage fasse allusion à Néron.

Or, on peut estimer, à ce qu'il nous semble, qu'un poète qui prit sur soi les risques que tout cela pouvait comporter, n'était pas étranger aux problèmes sociaux et politiques de son temps.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

REMARQUES SUR LE STYLE POÉTIQUE DE JUVÉNAL

PAR

N. I. BARBU

(Bucarest)

Définir le style d'un poète, c'est montrer avec le plus de précision possible la manière particulière dont il a su mettre à profit le vocabulaire et la syntaxe, pour conférer le plus d'expressivité poétique au contenu de ses œuvres. Par conséquent, dans les recherches sur le style, l'essentiel est ce qui est propre à tel poète, ce qui le distingue des autres, et non pas ce qui appartient au style commun.

Mais, en général, il se trouve que dans les études sur le style de Juvénal, le commun n'a pas toujours été distingué de l'individuel, et les définitions du style du poète satirique n'ont pas atteint le degré d'exactitude désirable.

En effet, pour nous borner à quelques exemples, on constate avec satisfaction que L. Genther a fait de très intéressantes remarques dans *Ueber den Gebrauch der Metapher bei Juvenal*, Wittenberg, 1878, de même que Streifinger, dans son étude *Der Stil des Satirikers Juvenal*, Regensburg, 1892, a soutenu avec raison que Juvénal a tâché d'en arriver à un style énergique par l'emploi du dialogue, de l'apostrophe, de l'antithèse, de l'anaphore, etc. Une cinquantaine d'années après, en 1944, G.G.A. Flechter, dans le Durham University Journal, a mis en lumière les effets obtenus par l'auteur des satires du fait qu'il a employé l'allitération. Mais ces études, comme d'autres qui n'ont pas été mentionnées, ou bien ne prennent en considération qu'un seul aspect du style de Juvénal — la métaphore, l'allitération, etc. —, ou bien se bornent à une simple énumération, sans distinction de l'origine et de la force d'expression des procédés employés.

Ce sont ces insuffisances de méthode qui ont contribué à ce que dans les traités d'histoire de la littérature latine, où l'on s'attendrait à trouver des définitions du style des poètes aussi exactes que possible, basées sur les études spéciales, on trouve encore des formules trop vagues et qui ne sont pas à la mesure d'un seul poète. Par exemple, le vieux Pichon — l'auteur de l'*Histoire de la littérature latine*, publiée en 1897 — fait des observations sur la phrase de Juvénal [1] dans

[1] P. 633 et suivantes.

www.cimec.ro

un paragraphe consacré à la « forme poétique », pour passer ensuite, sans transition, à la composition, suivie de remarques sur les caractères, sur les idées, les interrogations, l'apostrophe et le vocabulaire de celui-ci. On voit bien, dans cette simple énumération, l'absence d'une méthode qui range chaque chose à sa place. En 1935, Schanz-Hosius [1] font sur le style de Juvénal les remarques suivantes: « Le vocabulaire lui est fourni par Virgile, Horace, Ovide. La langue est ample et se complaît dans des périodes et, parfois, elle est ornée par l'introduction de figures rhétoriques ». Les caractéristiques ainsi mises en lumière correspondent à la réalité, mais elles sont trop vagues pour définir le style de Juvénal. Vingt ans plus tard, Rostagni [2] constate que Juvénal est loin des classiques de Stace, de Valerius Flaccus et de Silius Italicus, et que sa pensée se traduit par des « versi sonanti di grandissimo effetto ». *Hoc uolo, sic iubeo, sit pro ratione uoluntas.* En 1954, I. Deratani [3] définit le style de Juvénal comme « pathétique », ayant « de la force et de l'amplitude », obtenues parfois par l'amoncellement des épithètes synonymiques et des verbes. Ces observations sur le style de Juvénal sont insérées çà et là parmi d'autres touchant au fond des satires. Dans un paragraphe de dix lignes, Deratani parle de la langue de Juvénal. L'originalité de celle-ci consiste, d'après Deratani, dans l'emploi des mots solennels à côté des mots grossiers et indécents, ainsi que des mots pris au parler courant des gens peu cultivés, à côté des mots grecs. Tout cela contribue à donner au style de Juvénal de la richesse et de la variété. Ces observations, bien que reflétant la réalité, ne caractérisent pas d'une manière assez serrée le style de Juvénal. En 1951, I. M. Tronski affirme que les caractéristiques du style déclamatoire de Juvénal consistent dans l'accumulation des hyperboles, des sentences et des interrogations rhétoriques.

Ces exemples sont suffisants, croyons-nous, pour prouver qu'un nouvel effort de définir de plus près le style de Juvénal mérite d'être fait.

Pour jeter le plus de clarté possible sur les procédés stylistiques employés par Juvénal, il faut faire dès le début une distinction nette entre deux catégories de procédés stylistiques; les procédés qui augmentent le relief d'une notion, tels la métaphore, la comparaison, la personnification, l'épithète, etc., et les procédés confèrant à l'expression des idées de la vivacité, de l'animation, du pathétique, tels le dialogue, l'interrogation, la juxtaposition, etc.

Il est évident que le relief est une qualité tout à fait différente de l'animation. Ensuite, dans le cadre du relief, la métaphore n'a pas la même *uis plastica* que l'épithète ou la comparaison. Enfin, parmi les procédés donnant de l'allant aux idées, le dialogue dramatise, tandis que la parataxe en accélère la marche. L'ellipse du verbe, fréquente dans le parler courant, a la qualité de suggérer plus que d'exprimer, quand elle est employée dans la poèsie, etc.

Ces exemples nous montrent clairement qu'il ne faut pas mettre sur le même rang les divers procédés stylistiques employés par un poète et qu'au contraire on doit toujours tenir compte aussi bien de la valeur, que de la fréquence des procédés employés.

Juvénal, comme tous les poètes, a fait lui aussi des efforts pour donner du relief et du mouvement à l'expression de ses idées. Dans notre analyse, nous allons

[1] *Geschichte der römischen Literatur*, II, 1935, p. 571.
[2] *Lineamenti di storia della letteratura latina*, éd. 1956, p. 280.
[3] *История румской литературы*, Moscova, 1954, p. 501–502.

www.cimec.ro

distinguer donc: 1) les procédés employés pour donner du relief et 2) les procédés employés pour donner du dynamisme aux idées. Passons à l'analyse de la première catégorie.

Dans les premiers vers de la première satire, Juvénal se demande entre autres si

... impune diem consumpserit ingens
Telephus aut summi plena iam margine libri
Scriptus et in tergo necdum finitus Orestes.

Pour rendre plus expressive l'idée que les deux tragédies étaient interminables, Juvénal emploie deux procédés: une epithète, *ingens* auprès de Telephus, et l'image concrète d'un livre surchargé de lignes d'écriture: *summi plena iam margine libri | Scriptus et in tergo necdum finitus Orestes* [1]. Il est clair que de ces deux procédés stylistiques, celui qui nous fait sentir et presque voir la longueur des deux tragédies, c'est l'image concrète du livre surchargé de lignes d'écriture. Il faut en outre remarquer que les mots exprimant l'image concrète sont des plus usuels. En effet, les mots: *summus*, *plenus*, *iam*, *margo*, *liber*, *scriptus*, *tergum*, *finitus* n'ont rien de bien poétique.

Dans la dixième satire [2], Juvénal parle du danger qu'ont couru Demosthène et Cicéron, du fait qu'ils étaient doués d'un talent vigoureux:

Eloquium ac famam Demosthenis aut Ciceronis
Incipit optare et totis Quinquatribus optat
Quisquis adhuc uno parcam colit asse Mineruam,
Quem sequitur custos angustae uernula capsae.
Eloquio sed uterque perit orator; utrumque
Largus et exundans leto dedit ingenii fons.
Ingenio manus est et ceruix caesa; nec unquam
Sanguine causidici maduerunt rostra pusilli.

Le passage est extrêmement intéressant pour notre recherche. En effet, dans ces vers il y a d'admirables exemples de la manière dont Juvénal entend rendre une idée par des images. Pour caractériser l'homme désireux d'obtenir la gloire de Cicéron et de Demonsthéne, Juvénal, au lieu d'employer quelques adjectifs pour le désigner, représente son héros dans deux situations concrètes: tout d'abord déposant son as dans le temple de Minerve aux Quinquatries et, en second lieu, suivi d'un petit esclave, qui lui porte la *capsa angusta*. De même, les vers suivants présentent une idée exprimée sous trois formes. La première forme — *Eloquio sed uterque perit orator* — est la plus dépourvue de force poétique, parce que c'est la plus habituelle. La deuxième forme — *... utrumque | Largus et exundans leto dedit ingenii fons* — monte brusquement dans les sphères poétiques, par la métaphore *(ingenii fons)*, par les deux épithètes, *largus* et *exundans*, accompagnant *ingenii fons*, par le datif *leto*, qui a une nuance de personnification. Enfin, la troisième forme, *Ingenio manus est et ceruix caesa*, est constituée par l'image concrète de la tête et des mains tranchées. On a l'impression que le poète, mécontent d'avoir exprimé son idée sous la forme la plus dépourvue de relief poétique

[1] I, 4–6
[2] X, 114–119.

www.cimec.ro

— *Eloquio sed uterque perit orator* a recouru à la deuxième forme, cette fois imagée, *utrumque / Largus et exundans leto dedit ingenii fons*, forme dont il n'a pas été content non plus; et alors, il a eu recours à une troisième: *ingenio manus est et ceruix caesa*, qui exprime l'idée à l'aide d'une image concrète. A notre avis, de ces trois formes, c'est en effet la troisième qui est la plus forte, la plus expressive, parce qu'elle exprime un aspect de la réalité tangible. La passage cité se termine aussi par une image concrète: . . . *nec unquam / Sanguine causidici maduerunt rostra pusilli.*

Dans le même passage, Juvénal emploie quelques épithètes: *parcam (Miner-uam)*, *angustae (capsae)*, *largus et exundans (ingenii fons)*, *pusilli (causidici)* et la méthaphore déjà mentionnée *ingenii fons*. Si l'on compare la force expressive de ces épithètes à celle des expressions qui peignent la réalité concrète, il est évident que le relief poétique de ces dernières est de beaucoup plus saillant.

Dans la sixième Satire [1] on lit:

. . . cum frigida paruas
Praeberet spelunca domos ignemque laremque
Et pecus et dominos communi clauderet umbra.

Le passage nous présente l'image de la *spelunca* qui était la maison de l'homme et de son bétail dans les temps les plus reculés. Pour rendre cette image, Juvénal emploie des épithètes: *paruas (domos)*, *frigida (spelunca)*, *communi (umbra)* et des substantifs désignant des objets concrets: *ignemque laremque*, *pecus*, *dominos*. Il faut remarquer que, si Juvénal s'était borné à dire: *cum frigida paruas / Praeberet spelunca domos*, l'image aurait eu peu de relief, malgré les épithètes *frigida* et *paruas*. Au contraire, les éléments concrèts: *ignem(que) larem (que)* et *pecus*, *dominos*, *communi umbra* sont appelés à donner à l'idée un relief de beaucoup plus marqué.

Ces exemples montrent clairement que, pour donner le plus haut relief aux idées exprimées, Juvénal a employé des procédés empruntés à l'arsenal poétique traditionnel tels que l'épithète, la métaphore, la personnification, mais que, mécontent de la force d'expression de ces procédés, il a eu aussi recours à la peinture réaliste des situations et des choses, dont l'expressivité dépassait celle des dits procédés.

Il y a, bien entendu, dans les satires de Juvénal, beaucoup de passages où l'effort créateur est moindre. Ainsi lisons-nous dans la treizième satire:

Sunt in fortunae qui casibus omnia ponant
Et nullo credunt mundum rectore moueri,
Natura uoluente uices et lucis et anni,
Atque ideo intrepidi quaecumque altaria tangunt.

Pourtant, même dans ce passage, on observe une gradation: le premier vers: *Sunt in fortunae qui casibus omnia ponant*, rend l'idée sous sa forme la plus courante, donc la plus terne, dépourvue de force plastique; le deuxième *Et nullo credunt mundum rectore moueri*, trahit un effort de concrétiser l'image par l'évocation d'un *rector mundi ;* le troisième vers: *Natura uoluente uices et lucis et anni*, par les mots *uoluente . . . lucis . . . anni*, continue l'effort créateur, pour que le dernier vers.

[1] VI, 2–4.

www.cimec.ro

Atque ideo intrepidi quaecumque altaria tangunt, exprime l'idée de *iurare* par l'image concrète de *altaria tangunt*.

En général, Juvénal renonce à l'effort créateur lorsqu'il formule des thèses à démontrer ou des maximes. La treizième satire commence par cette affirmation:

Exemplo quodcumque malo committitur, ipsi
Displicet auctori.

Dans la dixième satire, les vers 346—349, sonnent:

Nil ergo optabunt homines? — Si consilium uis,
Permittes ipsis expendere numinibus, quid
Conueniat nobis rebusque sit utile nostris.
Nam pro iucundis optissima quaeque dabunt di.

Les notions sont exprimées par des mots propres et usuels. Le poète cherche plutôt à exprimer clairement son idée qu'à lui donner une expression poétique. Mais, en general les pasages où l'effort créateur est absent sont rares et, après l'énoncé d'une thèse, le poète s'applique à la démontrer par tous les moyens stylistiques.

En tâchant de préciser la fréquence des procédés destinés à donner du relief aux idées, nous avons dressé certaines statistiques; et, pour qu'elles soient aussi exactes que possible, nous avons procédé de la maière suivante: nous avons considéré chaque proposition qui exprimait une idée claire comme formant une unité, et nous avons analysé les procédés stylistiques par lesquels cette même idée était exprimée. Ce procédé nous avait été imposé par la constatation que, dans une phrase, les propositions qui la constituaient pouvaient être exprimées par des procédés stylistiques différents. Par exemple, dans la deuxième satire, aux vers 4 à 7, nous lisons:

Indocti primum, quamquam plena omnia gypso
Chrysippi inuenias, nam perfectissimus horum est
Si quis Aristotelen similem uel Pittacon emit,
Et iubet archetypos pluteum seruare Cleanthas.

La proposition *indocti primum* est exprimée en termes usuels, le poète n'ayant fait aucun effort pour renforcer le relief de l'idée. Mais tout de suite, dans la proposition suivante, Juvénal, au lieu de dire que tous se donnent la peine de paraître cultivés, indique le moyen concret par lequel ceux-ci veulent y arriver: ils ont chez eux le buste de Chrysippe: *quamquam plena omnia gypso Chrysippi inuenias.* De même, tandis que la proposition *nam perfectissimus horum est* ne trahit aucun effort d'invention de la part de Juvénal, les propositions suivantes *Si quis Aristotelen similem uel Pittacon emit | Et iubet archetypos pluteum seruare Cleanthas* nous mettent sous les yeux la peinture réaliste des moyens par lesquels les *indocti* entendent se faire passer pour des *perfectissimi*. Alors, dans ce passage, pour deux propositions exprimés en termes courants, il y en a trois qui trahissent l'effort du poète pour exprimer les idées sous la forme la plus concrète possible. Dans ce passage, il y a aussi des procédés stylistiques empruntés à l'arsenal poétique commun, tels que: *gypso* pour *simulacro* ou *effigie facta; Aristotelen* et *Pittacon* au lieu de *simulacrum Aristotelis et Pittaci*, de même qu'il dit *archetypos Cleanthas* (ou *-is*). Ces procédés contribuent à augmenter le relief de l'idée. Pourtant, la force d'expression de ces procédés est loin d'égaler la peinture réaliste des moyens par lesquels

www.cimec.ro

les *indocti* s'efforcent de passer pour des *perfectissimi*. Il faut de même noter que, dans ce passage, Juvénal revient deux fois sur l'idée exprimée par la proposition *quam omnia gypso /Chrysippi inuenias.*

En procédant de cette manière, nous avons constaté qu'en moyenne, sur les 1230 propositions analysées, tirées sans distinction des seize satires, 670 consistaient dans la peinture d'une réalité concrète, tandis que 560 seulement, donc moins de la moitié, étaient exprimées en termes usuels, comme *indocti primum* et *horum perfectissimus est.*

En nous basant sur cette constatation, nous pouvons formuler l'une des caractéristiques du style de Juvénal comme il suit: pour plus de la moitié des cas, Juvénal fait un effort et réussit à remplacer l'expression commune et dépourvue de relief (comme *eloquio sed uterque perit orator*), par la peinture d'une réalité concrète, exprimant la même idée (comme *ingenio manus est et ceruix caesa*).

Si parmi les procédés stylistiques on analyse le vocabulaire qu'il emploie pour brosser ces peintures, on constate que Juvénal fait assez souvent usage des moyens empruntés à l'arsenal poétique commun, tels que la métaphore, la comparaison, l'épithète, la métonymie, le recours à des figures mythologiques, mais que ces procédés ne constituent pas la majorité des cas, et que le poète, se rendant compte de la faiblesse de leur force d'expression, par rapport à celle de la peinture d'une réalité concrète, les remplace par cette dernière. C'est ce qui fait que, assez souvent, le poète reprenne le même idée sous diverses formes (dont les unes empruntées à la langue poétique fixée, telles que *exundans ingenii fons leto dedit*, ou *cum desertis Aganippes /Vallibus esuriens migraret in atria Clio* (VII 6—7), jusqu'à ce qu'il se repose dans la peinture d'un fragment de la réalité vivante, telle que *ingenio est manus et ceruix caesa* ou *cum iam celebres notique pœtae / Balneolum Gabiis, Romae conducere furnos /Temptarent.* Aussi pouvons-nous formuler la deuxième caractéristique du style de Juvénal ainsi: Juvénal reprend la même idée sous diverses formes — parmi lesquelles les unes sont assez souvent des procédés pris à l'arsenal poétique connu, ou même des obscénités — mais celle qui lui donne le relief le plus saillant, c'est encore la « peinture réaliste d'une tranche de vie ».

Bornons-nous, pour le moment, à mettre en lumière ces deux caractéristiques essentielles du style de Juvénal, en ce qui concerne le relief des idées, et passons à l'expression du mouvement.

Eh bien, à ce point de vue, le style de Juvénal est extrèmement varié. En effet, à partir de la simple proposition juxtaposée, telle que . . . *Rides: maiore cachinno/Concutitur* (III, 100—101) et jusqu'à la phrase ample, qui rapelle la période cicéronienne, telle que: *Cum iam semianimum laceraret Flauius orbem / Ultimus et caluo seruiret Roma Neroni / Incidit Adriaci spatium admirabile rhombi / Ante domum Veneris, quam Dorica sustinet Ancon / Impleuitque sinus* (IV, 37—41), Juvénal passe par toute la gamme de coordonnées et de subordonées et, à ce point de vue, son style est d'une grande richesse de formes syntaxiques.

Pourtant, si grande que soit cette richesse de formes syntaxiques, on peut y distinguer trois grandes catégories: 1. les formes syntaxiques rappelant la pratique rhétorique; 2. les formes syntaxiques du langage courant; 3. les sentences rappelant le style philosophique.

Dans la catégorie des procédés rappelant la rhétorique entrent: les interrogations rhétoriques — la première satire débute par une suite de quatre: *Semper ego auditor tantum? nunquamne reponam / Vexatus toties rauci Theseide Cordi?*,

www.cimec.ro

etc.; l'anaphore combinée avec la parataxe: ... *Quid agant uenti, quas torqueat umbras / Aeacus* (I, 10—11); l'accumulation de faits et de choses: *Et nos ergo manum ferulae subduximus, et nos / Consilium dedimus Sullae, priuatus ut altum / Dormiret* (I, 15—17); *Quis timet aut timuit gelida Praeneste ruinam / Aut positis nemorosa inter iuga Volsiniis, aut / Simplicibus Gabiis, aut proni Tiburis arce?* (III, 190—193); enfin, la phrase à plusieurs subordonnées: *Si te propositi nondum pudet atque eadem est mens, / Ut bona summa putes aliena uiuere quadra, / Si potes illa pati, quae nec Sarmentus iniquas / Caesaris ad mensas, nec uilis Gabba tulisset, / Quamuis iurato metuam tibi credere testi* (V, 1—5).

Parmi les formes syntaxiques employées surtout dans le langage courant, on peut citer: la parataxe: *Una simus, ait. Votorum summa! quid ultra / Quaeris?* (V, 18—19); le dialogue: ... *quibus indiciis, quo teste probauit? Nil horum: uerbosa et grandis epistola uenit / A Capreis — Bene habet; nil plus interrogo. — Sed quid / Turba Remi* (X, 70—73); l'ellipse du verbe: *Non eadem uini atque cibi, torpente palato, / Gaudia* (X, 203—204); ... *Omnis / Conuictus, thermae, stationes, omne theatrum / De Rutilo* (XI, 3—5). Les exemples de sentences rappelant le style philosophique sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister. En effet, qui ne connaît le fameux vers: *Si natura negat, facit indignatio uersum* (I, 79) et d'autres similaires?

Il est évident que chacun de ces tours syntaxiques prête à l'idée des tonalités expressives différentes: les interrogations rhétoriques, à la place de l'affirmation, suscitent l'attente d'une réponse sousentendue; l'anaphore combinée avec la parataxe insiste sur la même idée; la phrase à plusieurs subordonnées ralentit la marche des idées et concentre l'effort intellectuel; la parataxe et le dialogue, au contraire, accélèrent le rythme des idées, tandis que les sentences sont comme des sommets logiques où la pensée se repose.

Si la force d'expression des tours syntaxiques employés par Juvénal est aussi diverse, quels sont parmi ces tours qui reviennent le plus souvent?

L'emploi de tel tour syntaxique plutôt que de tel autre est déterminé par la nature de l'idée qu'il exprime. Aussi est-il naturel que les propositions temporelles et celles à l'indicatif reviennent dans les narrations, que les conditionnelles soient employées lorsqu'on exprime des hypothèses, et le dialogue dans les controverses, etc. Pourtant, (pour citer le domaine le plus caractéristique) dans les narrations, Juvénal emploie, à la place des propositions affirmatives, des interrogations rhétoriques et des fragments de dialogue, ce qui donne à l'expression des idées beaucoup de vivacité et de mouvement. C'est pour cela qu'ayant dressé des statistiques pour les vers qui comportaient des narrations, nous avons obtenu les résultats suivants: il y a des passages où, sur un total de 390 propositions, 110 sont des interrogations rhétoriques, 70 des dialogues, 20 des impératifs adressés par le poète à des personnages fictifs, ce qui fait — 200 propositions, qui donnent du mouvement à la phrase, tandis que seulement 140 propositions sont à l'indicatif. Dans d'autres passages, au contraire, sur un total de 160 propositions, cent propositions, temporelles ou principales déclaratives, étaient à l'indicatif, tandis que 60 seulement étaient des interrogations rhétoriques, des propositions impératives, ou des répliques de dialogue. De toute façon, on est très près de la réalité si l'on affirme que, en général, dans les narrations, dans la moitié des cas, à la place de la proposition à l'indicatif, exprimant le fait calmement, Juvénal préfère l'interrogation rhétorique, le dialogue, l'impératif; il est facile de comprendre ce que la phrase gagne en vivacité, lorsque

www.cimec.ro

Juvénal, au lieu de dire, par exemple, *iubet praetori dare*, emploie l'impératif *da praetori*, et au lieu de dire: *non mihi est ingenium par materiae*, il exprime l'idée par une interrogative indirecte: *unde / Ingenium par materiae?* (I, 150—151).

Parmi les procédés conférant plus de mouvement aux phrases, un tiers en général est constitué par des interrogations indirectes, des anaphores, etc., tandis que les deux autres tiers consistent en dialogues, en impératifs, en exclamations.

En ce qui concerne la longueur de la phrase, il faut remarquer que dans plus de 70% des cas, Juvénal emploie des propositions paratactiques et des phrases à deux ou trois propositions coordonnées ou subordonnées. Ce n'exst que plus rarement qu'il emploie des phrases plus longues. Cela contribue à donner le plus souvent à la marche de la phrase une allure vive et même pressée.

Nous avons analysé séparément les procédés stylistiques donnant du relief et ceux qui confèrent de la vivacité à l'expression des idées. Mais, en réalité, il arrive assez souvent que le relief soit accentué par l'allant de la phrase et alors l'expression du style de Juvénal devient très puissante.

Voilà tout d'abord des vers où le relief n'est pas combiné avec le mouvement. Dans la sixième satire, aux vers 114—116, nous lisons:

Quid priuata domus, quid fecerit Eppia curas?
Respice riuales diuorum; Claudius audi
Quae tulerit...

Le relief des idées n'est à remarquer que dans les expressions *priuata domus* et *riuales diuorum*. En échange, les idées sont fortement mises en lumière par l'allure qu'impriment à la phrase les deux interrogations indirectes et les deux impératifs.

Voilà maintenant du relief qui n'est pas soutenu par le mouvement:

Praeter maiorum cineres atque ossa uolucri
Carpento rapitur pinguis Lateranus, et ipse,
Ipse rotam astringit multo suflamine consul,
Nocte quidem;sed luna uidet, sed sidera testes
Intendunt oculos (VIII, 146—150).

Le mouvement des idées est très peu accéléré dans les derniers vers, où la parataxe est combinée avec l'anaphore. En échange, les idées sont bien mises en relief par la peinture réaliste du *pinguis Lateranus* porté par le *carpentum*.

Voici maintenant des vers où le relief est renforcé par le mouvement:

...O parter Urbis,
Unde nefas tantum Latiis pastoribus? Unde
Haec tetigit, Gradiue, tuos urtica nepotes? (II, 126—128).

Il n'est pas nécessaire de souligner combien la combinaison du relief et du mouvement gagne en force d'expression.

Si l'on pense que dans au moins 40% des cas le poète combine les deux qualités de l'expression, il est facile d'imaginer quelles sont les impressions que son style suscite en général dans l'âme du lectuer.

Tâchons maintenant de conclure. Au début de la première satire, Juvénal critique avec véhémence les poètes qui traitaient seulement les sujets empruntés

www.cimec.ro

à la mythologie. Il promet qu'il va s'inspirer de la vie. Il a tenu promesse et cela se réfète aussi dans son style.

En effet, bien qu'il a emprunté à l'arsenal commun de la poésie mythologique et de la rhétorique l'exagération et l'emphase, Juvénal nous a donné quand même d'admirables peintures réalistes des vices qui rongeaient la société romaine de son temps. Mais l'exagération et l'emphase, aussi bien que le réalisme du fond se reflètent dans son style. Dans l'effort de donner plus de relief aux idées, à côté des procédés courants, pris à ce même arsenal poétique, tels que la métaphore, la comparaison, la metonymie, etc., Juvénal emploie, au moins dans la moitié des cas, la peinture réaliste d'une situation ou d'une chose pour rendre une idée qui avait déjà été exprimée ou qu'il aurait pu exprimer lui-même, à l'aide des procédés propres à l'arsenal poétique en usage. De mêne, dans l'effort de donner une allure plus vive et un ton plus dramatique à l'expression des idées, il utilise des procédés emphatiques, tels que l'interrogation rhétorique, l'anaphore, etc., mais il revient aussi, pour plus de la motié des cas, aux procédés du langage familier où la parataxe et le dialogue prêtent de la vivacité et du pathétique à la phrase.

De la sorte, le style de Juvénal reflète l'image de deux poètes: le poète de l'arsenal poétique et rhétorique courant, et le poète de la description réelle, sans ornements, assez souvent crue jusqu'à l'obscénité.

Et ce qui fait la saveur du style de Juvénal, c'est justement ce mélange de procédés pris au langage poétique du temps et de procédés inspirés par la peinture réaliste simple, sans ornements stylistiques, de la vie. Heureusement, de ces deux éléments, celui qui l'emporte par la force, c'est le deuxième.

Considérés de ce point de vue, les procédés stylistiques employés par Juvénal apparaissent donc sous un tout autre jour que celui sous lequel les ont vus les auteurs cités au début de cette communication.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

SUR LA COMPOSITION DES VITAE CAESARUM DE SUÉTONE

PAR

E. CIZEK

(Bucarest)

Dans les biographies de certains Césars on trouve de nombreux détails qu'on ne saurait attribuer ni à telle intention particulière de Suétone, ni à telle position vis-à-vis de l'empereur. En fait, ce sont de simples curiosités, des détails dictés justement par son goût très prononcé pour le sensationnel, pour le pittoresque. Mais on trouve aussi des détails qui, sans être si frappants, transmettent au lecteur le point de vue de l'auteur. De nos jours, nous ne pouvons plus accepter la vieille thèse de l'impassibilité, de l'indifférence du biographe envers le sujet qu'il traite[1]. Et le fait que les interventions directes de l'auteur dans le récit sont rares, ne doit pas nous tromper. Suétone pouvait prendre position, exprimer une opinion, rien que par l'intermédiaire d'une certaine disposition de la matière. Nous croyons avoir décelé pareil procédé de disposition savante de la matière dans ces sections des biographies de quelques empereurs, que l'écrivain réserve à la narration des faits réprobables. Il s'agit précisément des empereurs — tel Caligula, Néron ou bien Domitien — que Suétone et l'aristocratie sénatorienne regardent comme des monstres, des fous investis du pouvoir impérial.

Les savants allemands (Léo surtout) ont mis en relief, chez Suétone, la disposition de la matière en chapitres, *rubriques:* la conduite condamnable vis-à-vis de la famille et des amis, les actions criminelles envers les étrangers, l'avarice et les prodigalités, les aberrations sexuelles, etc. Nous pensons y avoir discerné une technique particulière de Suétone, qui consiste non pas dans la simple organisation de la matière d'après les critères de forme, mais dans une disposition qui suggère, impose au lecteur un certain point de vue sur les Césars. Nous croyons pouvoir affirmer que Suétone a eu recours à une gradation des effets, à une certaine rythmique de la composition.

Il s'agit tant de l'ordre des rubriques, que du contenu de chaque rubrique. En effet, il est naturel de supposer que Suétone n'a pas réparti ses rubriques au

[1] Cette thèse est encore soutenue, quoique d'une façon nouvelle, par Francesco della Corte, *Suetonio eques Romanus*, Istituto Editoriale Cisalpino, Milan, 1958, p. 229.

www.cimec.ro

hasard, surtout quand on constate qu'il en présente le contenu par degrés, qu'il y introduit des détails toujours plus graves, à mesure qu'on avance, qu'on passe d'une rubrique à une autre.

Voici comme premier exemple la biographie de Néron. D'ailleurs, nulle part dans les biographies de Suétone, la gradation des composants négatifs d'un caractère n'est aussi soigneusement agencée. Cette disposition par degrés des éléments négatifs est déjà préparée dès la rapide présentation des traits positifs, dès la section chronologique initiale de la biographie. Dans ces premiers chapitres, qui contiennent la vie de Néron jusqu'à son ascension au trône, on trouve de nombreux faits qui annoncent la destinée et le véritable caractère de ce dernier représentant de la dynastie iulio-claudienne. Suétone glisse rapidement sur les traits positifs. Il range dans ces chapitres d'introduction, outre quelques faits louables, tout ce qu'il n'a pas pu considérer comme répréhensible. Puis, il passe aux vices de Néron. Et, tout de suite, le style met en évidence le fait que l'auteur est parvenu au véritable objectif de sa biographie. L'exposition devient plus dense, coloriée, le récit est parsemé de petites scènes pittoresques, les phrases sont maintenant plus amples, les propositions subordonnées plus nombreuses. L'essentiel y consiste dans la présentation de la chronique scandaleuse, les actions politiques, interprétées comme simples manifestations du caractère anormal de l'empereur, se perdant au milieu de la notation de défauts intimes, des vices de celui-ci.

Nous croyons être en mesure d'affirmer que les rubriques qui présentent les défauts de Néron se succèdent en une suite, en une progression par degrés, dont chaque échelon est soigneusement délimité. Le premier coïncide avec la rubrique qui décrit la passion inassouvie de Néron pour les arts et les concours sportifs, ses efforts incessants pour paraître aux yeux du public comme artiste et conducteur de char accompli (chapitres 20—25). Même sans les interventions directes de Suétone, par la seule narration on saisit la désaprobation du biographe; cependant on n'y rencontre pas encore les énormités qui paraissent dans les rubriques suivantes. Ici l'écrivain condamne moins le danger que représente pour la société la passion de l'empereur pour les sports, que l'aspect ridicule de cette passion. Nous constatons par exemple que même les tremblements de terre n'arrivent à troubler Néron, ne peuvent le décider à couper court au spectacle [1]. Nous voyons qu'il craint sans raison les autres concurents, qu'il arrive à les corrompre, quoiqu'il n'en eût nullement besoin [2], qu'il s'arroge le rôle de hérault pour se proclamer lui-même vainqueur [3], etc.

Toutefois, Suétone avait loué auparavant la participation de Néron aux concours des orateurs et des poètes [4], le fait d'avoir créé de nouveaux jeux [5] et même les mesures par lesquelles il détermina les sénateurs et les chevaliers à descendre dans l'arène, les transformant ainsi en de véritables athlètes de cirque [6]. On pourrait expliquer cette contradiction (que le biographe expose des faits de la même catégorie dans des sections opposées), de la même manière que la place occupée par cette rubrique dans la suite des défauts de Néron, et aussi bien que le ton relati-

[1] Suétone, *Néron*, 20.
[2] Suétone, *Néron*, 23.
[3] Suétone, *Néron*, 24.
[4] Suétone, *Néron*, 10.
[5] Suétone, *Néron*, 11—12.
[6] Suétone, *Néron*, 11—12.

www.cimec.ro

vement modéré du récit dans cette même rubrique. Il s'agit en effet de l'idéologie de Suétone, de sa conception de la politique et de la culture. Chevalier lui-même, lié à la bureaucratie impériale et ami de Septicius Clarus, Suétone ne partage pas le traditionalisme borné de l'aristocratie sénatorienne. A cet égard il se distingue des milieux sénatoriens qu'il fréquentait. La lecture en parallèle de Tacite est concluante. Tacite avait sévérement condamné les exhibitions artistiques et sportives de Néron, et surtout la participation des chevaliers aux jeux de cirque [1]. Plus tard, d'autres historiens (Dion Cassius surtout) ont pris la même voie, en suivant leurs sources sénatoriennes [2]. L'indulgence relative de Suétone vis-à-vis de Néron *auriga et citharoedus*, s'explique aussi par son opinion à l'égard de la culture et des formes de vie helléniques. En effet, pour Néron, passionné d'hellénisme (tel que Suétone lui-même le présente) [3], l'amour des manifestations artistiques et sportives répondait non seulement à un penchant personnel, mais aussi à une politique de stimulation des formes de vie grecques. Suétone pouvait condamner seul les excès d'une telle politique.

Cette rubrique une fois épuisée, Suétone allait adopter une attitude plus énergique.

La description des différentes passions et des débauches qui dominent la jeunesse de Néron marque le second degré du récit [4]. Au commencement de la rubrique, Suétone énumère brièvement les vices du César, pour les exposer ensuite dans le détail. Les faits y sont plus graves que ceux de la rubrique précédente, et surtout ils sont présentés comme des fautes plus graves.

Une progression, un nouveau pas dans cet ensemble des méfaits de Néron est marqué par la rubrique réservée aux aberrations sexuelles[5]. Là, le biographe emploie des détails que de nos jours personne ne saurait reproduire et qui, même aux yeux du lecteur de l'antiquité, pesaient plus que les faits antérieurement cités. On trouve, au même endroit, le récit des folles dépenses des revenus de l'Etat et leur corollaire, la politique de pillage [6]. Ici encore, l'auteur choisit, pour les présenter, des cruautés sûrement plus choquantes que les méfaits contés dans les deux premières sections. Un jour, pendant qu'il chantait, Néron remarque parmi les spectateurs une femme vêtue de pourpre, étoffe dont l'usage était interdit par la loi. La punition est prompte: les procurateurs la dépouillent sur-le-champ de ses vêtements et ses biens sont confisqués [7].

Les crimes perpetrés contre les membres de la famille impériale et contre ses amis [8] et encore les premiers crimes contre les étrangers [9] constituent un degré plus dramatique du récit. Ici on rencontre pour la première fois le sang. Le biographe relève et décrit simplement, sans ornements de forme, de véritables bains de sang, d'épouvantables assassinats, presque absurdes.

---

[1] Tacite, *Ann.*, XIV, 14, 15, 20.
[2] Dion Cassius, *Histoire rom.*, LXI, 17, 20, LXIII, 9; Eutrope, *Breuiarium historiae romanae*, VII, 9.
[3] Suétone, *Néron*, 22.
[4] Suétone, *Néron*, 26–27.
[5] Suétone, *Néron*, 28–29.
[6] Suétone, *Néron*, 30–32.
[7] Suétone, *Néron*, 32.
[8] Suétone, *Néron*, 33–35.
[9] Suétone, *Néron*, 36.

www.cimec.ro

Ensuite, c'est Suétone lui-même qui souligne le passage vers un nouveau degré: « Après cela, il n'a plus fait aucun choix, il n'a plus observé aucune mesure, en tuant à son gré, sous n'importe quel prétexte »[1]. Beaucoup de gens d'importance reçoivent l'ordre de se suicider, sans justification ou motif sérieux; les retardataires sont tués par les médecins du César. Gonflé d'orgueuil, Néron arrive à penser que tout lui est permis et il étend sa haine des gens à l'entier ordre des sénateurs. Sans doute, aux yeux de Suétone et surtout de ses sources sénatoriennes, cela était plus grave que n'importe quel autre des méfaits déjà cités[2].

Pour marquer le point culminant, le dernier échelon de cette exposition graduelle, Suétone choisit dans le règne de Néron un épisode qui a toujours frappé: l'incendie de Rome. L'incendie est ici décrit comme le résultat de cette extension de la haine, de la cruauté de Néron au peuple tout entier, comme un fléau provoqué à bon escient. Néron fait incendier la ville, et puis, du haut d'une tour d'où l'on pouvait voir le brasier, il chante l'Ilion en flammes[3]. Le ton du récit devient presque grave, le biographe renonce aux détails sensationnels, que pourtant il chérissait tant, parce que, maintenant, il veut surtout dévoiler la tare fondamentale du caractère de Néron — sa folle cruauté. C'est vers cet épisode que tous les autres vices du César convergent, il en est simultanément le résultat et la cause. Cet épisode tragique qui, mieux que tout autre, révèle cette tare, constitue la conclusion et, à notre avis, le point culminant de la description des vices de Néron.

Pour en revenir au récit des faits condamnables, nous devons ajouter que l'attitude de l'écrivain s'affirme dès les premières phrases des rubriques. Elles annoncent quelquefois une condamnation directe, et, comme leur ton devient toujours plus grave d'une rubrique à l'autre, elles rendent plus frappante encore la gradation des défauts de l'empereur. Comme il ressort du coup-d'oeil rapide que nous y avons jeté, les rubriques ne sont pas échelonnées d'après un critère formel, mais simplement d'après leur capacité d'évoquer graduellement les vices de Néron. Ce n'est pas par hasard que Suétone s'occupe des crimes de celui-ci après en avoir présenté les extravagances artistiques et sportives, et ce n'est pas par hasard qu'il laisse pour la fin la description de l'incendie de Rome. En même temps, Suétone a su choisir le contenu des rubriques de manière à les transformer en un véritable acte d'accusation de plus en plus grave, de plus en plus sévère, de Néron.

La chronologie n'y entre presque pour rien. Il est vrai que les relations de Néron avec le sénat ont empiré graduellement, mais Suétone ne respecte pas ici l'ordre réel des faits, en lui substituant, comme nous venons déjà de le constater, un ordre qu'il considère plus apte à suggérer au lecteur une image toujours plus hideuse de l'empereur. L'incendie de la ville éternelle représente dans cet ordre l'épisode suprême (chapitre 38), mais en réalité il est antérieur de beaucoup au voyage que Néron fit en Grèce (chapitre 22—25) et aux triomphes artistiques de l'empereur (chapitre 25). La place qu'occupe le récit des assassinats ou des répressions ordonnés par Néron ne respecte non plus la chronologie réelle des faits. En fin de compte, Suétone cherche seulement à faire croire qu'il respecte la chronologie, l'ordre réel des faits. C'est un moyen de renforcer davantage le développement

[1] Suétone, *Néron*, 37: *Nullus posthac adhibitus dilectus aut modus interimendi quoscumque libuisset quacumque de causa.*
[2] Suétone, *Néron*, 37.
[3] Suétone, *Néron*, 38.

www.cimec.ro

progressif du récit des tares de Néron. Aussi ne peut-on pas croire qu'il s'agisse d'un procédé purement littéraire. Le style très simple et d'autres éléments encore révèlent un Suétone nettement réfractaire à tout artifice littéraire, à toute gratuité apolitique. La passion pour les curiosités est une toute autre chose. N'oublions pas aussi que le procédé n'apparaît clairement que dans la partie de la *uita*, réservée aux faits réprobables. Suétone n'a pas cherché les effects littéraires, mais il a voulu gagner les lecteurs à ses opinions politiques.

Cette technique de la description des exploits condamnables de certains empereurs se retrouve dans d'autres biographies encore. Les méfaits de Caligula sont également présentés par degrés. Ici encore, l'écrivain expose les tares de son héros après en avoir présenté, à la hâte, quelquefois sous la forme d'une simple énumération, les caractéristiques positives.

La première étape de cette exposition graduelle des vices de Caligula embrasse certaines manifestations d'orgueil anormal [1]. La deuxième expose les crimes par lesquels l'empereur extermine ses proches [2]. Une longue suite de crimes (prouvant tous la cruauté — *saeuitia* — du prince), suivie du récit des échecs militaires de celui-ci, constitue un troisième échelon [3]. Pour cette longue étape, le biographe choisit de véritables atrocités, d'une cruauté qui frise l'absurde. La dernière étape consisterait, à notre avis, en l'exposition des projets monstrueux et sanguinaires de Caligula, projets anéantis pas sa mort violente: les massacres en masse des légions et des citoyens, surtout des citoyens appartenant aux deux ordres principaux [4]. La progression y serait marquée par ce glissement des crimes individuels aux massacres collectifs.

L'exposition des vices de Caligula est donc divisée en moins d'étapes que celle des vices de Néron, et les limites de ces étapes sont moins nettes, probablement parce que les interventions directes du biographe y sont plus fréquentes et plus claires. Même au début, en exposant les éléments négatifs du caractère de l'empereur, Suétone emploie un terme significatif — *monstrum* [5]. Presque tous ses commentaires expriment une condamnation particulièrement sévère de cet empereur. Un mot y revient souvent: *saeuitia*. Les informations sur les persécutions cruelles dont les chevaliers faisaient l'objet pendant cette période pourraient expliquer pourquoi Suétone condamne Caligula avec plus de sévérité qu'il ne l'avait fait pour Néron. En tout cas, l'attitude claire adoptée dans ses commentaires le dispense d'un souci tout spécial quant aux procédés de la description des défauts.

La biographie de Domitien corrobore les observations que nous avons faites plus haut. Bien qu'elle occupe un espace réduit, la description des côtés obscurs du caractère de ce César comporte quand même une gradation — l'auteur lui-même la met en évidence. « Il n'a gardé ni clémence, ni modération, mais il a en quelque sorte glissé plus vite vers la cruauté que vers la cupidité » [6]. Dans le premier échelon se trouve le récit de nombreuses actions cruelles [7]. Le deuxième degré dévoile un

[1] Suétone, *Caligula*, 22.
[2] Suétone, *Caligula*, 23—26.
[3] Suétone, *Caligula*, 27—47.
[4] Suétone, *Caligula*, 48—49.
[5] Suétone, *Caligula*, 22.
[6] Suétone, *Caligula*, 10: *Sed neque in clementiae, neque in abstinentiae tenore permansit et tamen aliquanto celerius ad saeuitiam desciuit quam ad cupiditatem.*
[7] Suétone, *Domitien*, 10—11.

www.cimec.ro

autre défaut grave de Domitien — la rapacité [1], et le troisième degré, le vice principal — *arrogantia*, le fol orgueil qui pousse l'empereur à s'intituler *Dominus et Deus* et à remplir Rome d'arcs de triomphe pour célébrer des victoires imaginaires [2]. Si pour nous, les modernes, le contenu de cette dernière rubrique ne présente pas plus de gravité que celui de la première, pour les contemporains de Suétone la question se posait tout autrement. Y avait-il quelque chose de plus grave que la prétention d'un chef de l'Etat romain à être reconnu comme maître et dieu, en pleine Italie et, surtout, de son vivant? La parcimonie relative des moyens d'expression, dont fait preuve l'auteur en étalant les infamies de l'empereur (nous avons déjà signalé les proportions réduites de cette section — quatre chapitres sur vingt-deux, comparés à dix-neuf sur cinquante-sept dans la biographie de Néron), aussi bien que les jugements d'une sévérité moindre, formulés dans les commentaires du biographe, peuvent être compris si l'on se rappelle que Domitien avait protégé l'ordre équestre.

Les biographies de Tibère et de Vitellius, que nous n'avons pas le loisir d'analyser maintenant, confirment ce que nous avons déjà constaté. Sans doute, la technique de la description des traits négatifs du caractère sera appliquée d'une manière différente d'une biographie à l'autre — selon les opinions de Suétone sur chaque César —, mais les caractéristiques fondamentales restent toujours les mêmes. Les rubriques vont se succéder dans un certain ordre et leur contenu sera réparti de manière à composer graduellement le portrait hideux d'un tyran monstrueux, pour le transmettre ainsi au lecteur.

En guise de conclusion, nous devons répéter que ce procédé de noircissement progressif de certains Césars, employé à bon escient, prouve que Suétone n'a pas été tout simplement un médiocre colporteur d'anecdotes, préoccupé seulement de l'aspect pittoresque des faits. Cela prouve aussi qu'il a pris position envers la matière traitée, en ménageant quelquefois une gradation savante des effets de la narration.

[1] Suétone, *Domitien*, 12.
[2] Suétone, *Domitien*, 13.

www.cimec.ro

DIE KUNST DER SUGGESTION IN DER DARSTELLUNGSWEISE DES TACITUS

VON

ELISABETH CHARLOTTE WELSKOPF

(Berlin)

Unter Suggestion verstehen wir im allgemeinen das Erwecken von Vorstellungen und Gefühlen, das Hervorrufen von Handlungen durch Einwirkung auf die Affekte des Menschen, unter Ausschaltung des vernünftigen Urteilsvermögens und der ruhigen Überlegung. Die Rhetorik, eine Kunst, in der Tacitus meisterlich ausgebildet war und deren Methoden er mit der Genauigkeit mathematischer Berechnung anwandte, ist eine Kunst der Sprache, eine Kunst also, die mit dem Wort den Begriff verwenden und mit dem Begriff den Verstand und die Vernunft ansprechen muß. Dennoch ist es allgemeine Erfahrung und ein oft behandeltes Faktum, daß durch die Rede eine suggestive Wirkung ausgeübt werden kann, daß das Interesse und die Zustimmung des Hörers, die der Redner gewinnen will, nicht nur oder überhaupt nicht oder nur scheinbar mit vernünftigen Argumenten in vernünftiger Komposition erreicht wird, daß dagegen die Sprache des Redners Komplexvorstellungen, Assoziationen und Affekte erzeugt, die das Urteilsvermögen überrumpeln und ohne vernünftige Prüfung zu den vom Redner gewünschten Vorstellungen, bzw. Handlungen führen. Schon ein halbes Jahrtausend, ehe Tacitus wirkte, Ende des 5. Jh.v.u.Z. hatten in der beginnenden Krise der hellenischen Polis die Sophisten bewußt die Möglichkeit durchdacht, die Urteilsbildung der Menschen in beliebiger Weise zu beeinflussen.

Wenn Tacitus in den Annalen[1] einleitend die berühmte und auch kritisch analysierte Bemerkung macht, daß er *sine ira et studio* berichte, so schließt dies die Versicherung an den Leser ein, daß hier ohne Affekte, mit klarem Urteilsvermögen berichtet werde. Aus einem solchen Versprechen ergibt sich ein doppelter Anspruch: daß der Bericht seinem Inhalte nach zuverlässig bezeugte Vorgänge und die Zusammenhänge der Wirklichkeit entsprechend umfasse und daß er der

[1] Ich lege meinen Ausführungen die Ausgabe der Bibliotheca Teubneriana bei der Academia Berolinensis, Leipzig, 1960 zugrunde.

www.cimec.ro

Form nach geeignet sei, wie beim Berichterstatter so beim Leser ein Urteil der Vernunft ohne Affekte hervorzurufen. Der Autor wirbt hier um das Vertrauen des denkenden Lesers.

Da mein Thema « Die Kunst der Suggestion in der Darstellungsweise des Tacitus» lautet, habe ich jedoch bereits bekannt, daß mit die rhetorische Kunst des Tacitus nicht nur das Urteilsvermögen des Lesers anzusprechen, sondern unter Überrumpelung oder Ausschaltung dieses Vermögens auch eine suggestive Wirkung auszustrahlen scheint, und daß hier wie überhaupt für den Wissenschaftler nicht eine Vorgabe an Vertrauen, sondern die kritische Aufmerksamkeit am Platze ist. Ich habe hierfür meine Argumente vorzubringen. Die Thematik begrenzt aber auch meine Aufgabe. Der Inhalt der Darlegung des Tacitus, die Vorfrage, was er berichtet, was er mit Stillschweigen übergeht, diese Kardinalfrage jeder historischen Arbeit beschäftigt mich hier nur insofern, als sie in einem Zusammenhange mit der Darstellungsform steht, die ich in der genannten Richtung untersuche.

Die Beispiele, an denen ich Ihnen meine Ergebnisse erläutern möchte, sind den ersten Büchern der *Annalen* entnommen. Das ist kein Zufall. Eine erste Möglichkeit der Rhetorik, die Vorstellungen des Hörers und Lesers unmerklich, d.h. also ohne seine durchdachte Entscheidung, in eine bestimmte Richtung zu leiten, liegt in dem Anschlagen eines gewissen Vorstellungskomplexes, der, einmal angenommen, das weitere Auffassen und auch das weitere Denken bestimmend beeinflußt. Darin liegt die Bedeutung der Exposition eines Werkes, die Bedeutung der Reihenfolge, in der Fakten oder Argumente vorgelegt werden, endlich auch die Bedeutung des oft angewandten Kunstmittels, durch eine vorausgehende Andeutung auf Kommendes hinzuweisen [1]. Die ersten Bücher von Tacitus Bericht über die Personen und Ereignisse *Ab excessu diui Augusti* finden insofern für unsere Frage unsere besondere Aufmerksamkeit.

Der erste Satz der *Annalen* lautet: *Vrbem Romam a principio reges habuere; libertatem et consulatum L. Brutus instituit*". In diesem ersten Satze finden wir die Antithese *rex* einerseits — *libertas et consulatus* anderseits, und mit dieser Antithese tut sich die Grundauffassung des Autors auf: Gegensatz von Freiheit und Knechtschaft in den Regierungsformen, die konsularische Form — oder weiter gefaßt, die republikanische Form — als die Form der Freiheit, die königliche — oder weiter gefaßt, die monarchische Form — als Gegensatz dazu, somit, wenn der Leser selbst weiter denken will, die monarchische Form als Knechtschaftsform. Das sagt der Autor nicht, aber er gebraucht das Wort *habere* und löst damit die Vorstellung aus, daß die *reges* über Rom wie über einen Besitz verfügten. Während die *reges* als Institution und der *consulatus* als Institution ausschließlich als historische Fakten mitgeteilt werden, liegt in den Worten *habere* und *libertas* die Stellungnahme des Autors, ohne Begründung zunächst, nur als These, und es ergibt sich die Frage, warum der Leser diese These sehr schnell aufnimmt und auch, was er damit in Wirklichkeit aufnimmt.

Zahlreiche Begriffe, die sich auf Beziehungen der Menschen untereinander erstrecken, und dazu gehören *libertas* und *habere*, können nicht ausgesprochen werden, ohne sogleich eine Fülle bereits vorhandener Assoziationen gedanklicher und

[1] Über die Darstellungsform des Tacitus vom philologischen Standpunkte aus gesehen vgl. die jüngste Analyse von Werner Hartke *Der retrospektive Stil des Tacitus als dialektisches Ausdrucksmittel*, Klio, Bd. 37, Berlin, 1959, S. 179 ff.

www.cimec.ro

gefühlsmäßiger Art hervorzurufen. Das Wort ἐλεύθερον ἦμαρ oder ἐλευθερία, das Wort *libertas* hören und dafür mit Affekt und Denken *cum studio*, parteinehmen, den Raub der Freiheit *cum ira* ablehnen, war Griechen und Römern, und nicht nur diesen, in den besten Zeiten ihrer Entwicklung selbstverständlich. Klingen die Worte ἐλευθερία, *libertas*, Freiheit auf, so bringen sie eine Fülle von Assoziationen mit sich und die allgemeinen Gefühlsstimmung erzeugt sogleich die mehr oder weniger klare Vorstellung von Freiheit schlechthin, i.e. von der ungehinderten Möglichkeit der Entfaltung menschlicher Fähigkeiten der Person und der Gesellschaft. Alle diese zutiefst im Menschen verwurzelten gedanklichen und affektmäßigen Assoziationen, die der subjektive Antrieb zur humanen Entwicklung sind, fließen unwillkürlich in die Vorstellung hinein, die in dem Leser schon im ersten Satze mit dem Worte *libertas* hervorgerufen werden. Als Gegensatz dazu wird die Vorstellung lebendig, daß ein Mensch einen Meschen *habet*, hat, besitzt, daß der eine im Grunde der Sklave des andern, ja daß Roma, ein ganzes Gemeinwesen, im Grunde der Besitz eines Einzingen und ohne eigene Rechte war. Damit hat sich der Autor beim Leser die gewünschte Ausgangsposition schon geschaffen, ehe auch nur ein einziges Ereignis erzählt, von einer einzigen der zu behandelnden Personen *ab excessu diui Augusti* berichtet ist. Wir haben hier in concreto einen der Fälle vor uns, in denen der Rhetor unter Ausnutzung von Begriffen in ihrer allgemeinsten Fassung in einem ganz bestimmten Falle wirkt. In diesem Gegensatz von Allgemeinheit der Bedeutung und Bestimmtheit der Anwendung liegt die Gefahr für die Überwältigung des Urteilsvermögens und der ruhigen Überlegung. Tacitus läßt zunächst den Begriff *libertas* ganz allgemein anklingen, dann verknüpft er ihn mit *consulatus*, also einer bestimmten republikanischen Regierungsform. Er identifiziert die Möglichkeit zur Freiheit mit dieser Regierungsform, aber nicht mit der republikanischen Form im allgemeinen, sondern mit der spezifisch römischen Verfassungsform vom 5. bis zum 1. Jh. v.u.Z., also einer aristokratischen Republik, in der erst die *patres*, später die Nobilität das Steuer führten. Für wen, inwiefern und mit welcher Wirkung hier von Freiheit die Rede gewesen sei, sind offenbar sehr komplizierte Fragen, die Antwort wird, gleich wie sie ausfalle, für diese Geschichtsperiode jedenfals nicht von menschlicher Freiheit schlechthin sprechen können. Sofern der Leser sich solcher Probleme nicht sogleich beim ersten Satz bewußt wird, ist er in seinem Denkvermögen schon überwältigt und er wird, ohne alle Vorfragen gründlich geprüft zu haben, in das Netz der Anschauungen des Autors verstrickt.

In einem Exkurs möchte ich hier einen möglichen Einwurf beantworten. Haben die Römer und Griechen den Begriff der Freiheit schlechthin in einem so weiten Sinne verstanden, wie ich ihn oben bestimmte, oder war er bei ihnen von vornherein mit der politischen Regierungsform verknüpft? Das ist nicht der Fall gewesen [1]. Freiheit ist in der Epoche der möglichen Versklavung zunächst einfach das Nicht-Versklavtsein, die nicht von Gewaltanwendung gehinderte Bewegung und Entwicklung. Erst nach der fortschreitenden Klassenspaltung innerhalb der Gemeinwesen taucht die Vorstellung von der verfassungsmäßigen Freiheit des Bürgers im Gemeinwesen auf, aber die beiden Vorstellungskomplexe blieben ihrer Natur nach eng verbunden.

[1] Zeitschrift f. Geschichtswissensch., V. Jg., Berlin, 1957, Heft 2, S. 345–350.

www.cimec.ro

Eben damit bestätigt sich eine spezifische Möglichkeit für Tacitus, den Gegensatz, der in *habere* und *libertas* liegt, im Anschluß an einen historisch bedeutsamen Vorgang als Allgemeinvorstellung wirken zu lassen.

Ich komme zu dem Ergebnis, daß von dem ersten Satze in den *Annalen* des Tacitus eine suggestive Wirkung ausgeht, daß diese nicht durch die Methode des Vorausweisens oder durch die offene Antithese als solche hervorgerufen wird, sondern durch einen versteckten, für den Leser nicht ohne genaue Prüfung faßbaren Widerspruch innerhalb der Antithese, nämlich den Widerspruch zwischen einem Allgemeinbegriff und seiner Anwendung *hic et nunc*, unter ganz bestimmten historischen Umständen. Es ist dies, nebenbei bemerkt, ein immer wieder geübter rhetorisch-propagandistischer Kunstgriff, dem der vernünftig urteilende Mensch mit besonderer Aufmerksamkeit und überlegter Kritik begegnen muß.

Ich gehe auf eine weitere suggestiv wirkende Methode, die bewußt gesetzte Reihenfolge innerhalb einer Aufzählung, ein. Im zweiten Abschnitt des ersten Buches der *Annalen* nennt Tacitus Gründe für den Verlust der „Freiheit", d.h. der republikanischen Bewegungsfreiheit vorwiegend für die römische Nobilität unter dem Principat des Augustus. *Militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.* Das Mittel der Reihenfolge kann ein Redner und Autor in entgegengesetzter Weise anwenden, indem er durch das zuerst gesetzte Faktum bzw. Argument den Gedankengang des Hörers und Lesers bereits einfängt und ihn dann von hier aus auf dem eingeschlagenen Wege weiterleitet, oder indem er, gerade umgekehrt, das weniger Wesentliche, für Hörer und Leser noch Unbefriedigende voranstellt, um eine Frage in ganz bestimmter Richtung zu wecken und diese dann am Schluß der Reihe in seiner Weise zu beantworten. Tacitus schlägt an der zitierten Stelle den ersten Weg ein, ein Beispiel für den zweiten bringe ich später. *Dona* und *annona* werden durch das Prädikat des Satzes *pellexit* als Lockmittel gekennzeichnet, und da es nur dieses eine Prädikat gibt, ist der ganze Satz der Beschreibung eines Verlockungs- und Bestechungsvorganges gewidmet. Für *dona* und *annona* wird der Leser diese Charakterisierung ohne weiteres annehmen. Der dritte Begriff, *dulcedo otii*, wird durch die vorangehenden *dona et annona* sowie durch das abschließende Prädikat *pellexit* in den Vorgang der Verlockung hineingeschoben, und da dieser Vorstellungskomplex einmal geweckt ist, vom Leser auch gefährlich leicht und ungeprüft in dieser vom Autor gewünschten Weise eingeordnet. *Dulcedo otii* setzt Frieden voraus. Der Charakter des Friedens in der Form der *pax Romana* und des *otiums* für Untertanen ist ohne Zweifel eine äußerst widersprüchliche historische Erscheinung gewesen, aber er kann nicht mit dem Etikett Verlockung gleich den *dona* und *annona* ohne Analyse abgetan werden. Die Reihenfolge, in der *dulcedo otii* gesetzt, das Prädikat, dem *dulcedo otii* untergeordnet wird, übt eine suggestive Wirkung auf den Leser aus. Während im ersten Beispiel, in bezug auf *libertas*, die Allgemeinheit des Begriffes unter stillschweigender Beiseiteschiebung besonderer historischer Begrenzungen und Widersprüche, auf den Leser verführerisch wirken konnte, finden wir jetzt, als zugehörigen Gegensatz, die Möglichkeit verwirklicht, daß ein vielseitig zu verstehender und zu untersuchender Begriff durch die Position, in die er gebracht ist, nur von einer einzigen Seite her beleuchtet und wenn es nach dem Willen des Autors geht, auch vom Leser verstanden wird. Die Reihenfolge an sich ist nichts weiter als ein Werkzeug, eine gar nicht zu vermeidende Erscheinung in der Verständigung der Menschen untereinander, da wir in der Zeit miteinander sprechen. Sie ist, an sich — *sit uenia uerbo*, — außerhalb des Bereiches von Gut

www.cimec.ro

und Böse. Was hier verborgen und, wie mir scheint, aufzudecken notwendig ist, ist wiederum eine spezifische Dialektik und zwar von Vielseitigem und Einseitigem. Die Wirkung der Reihenfolge *dona, annona, dulcedo otii* unter dem Prädikat *pellexit* wird noch verstärkt durch den kurz darauf folgenden Satz *cum ferocissimi per acies aut proscriptione cecidissent, ceteri nobilium, quanto quis seruitio promptior, opibus et honoribus extollerentur ac nouis ex rebus aucti tuta et praesentia quam uetera et periculosa mallent.* Die Schwächeren und Bestochenen sind es, die *tuta et praesentia* vorzuziehen beginnen. Damit sind *otium* und *pax*, von den Bewunderern und literarischen Dienern des Augustus ohne Zweifel über Gebühr und einseitig gepriesen, abermals, und zwar diesmal nicht als Bestechungsmittel, sondern als verbunden mit dem Genuß der Bestechungsmittel, einseitig und ungeprüft herabgewürdigt; wiederum dadurch, daß *tuta et praesentia*, sowie in dem vorangegangenen Beispiel *dulcedo otii*, nur von einer einzigen negativen Seite her beleuchtet werden.

Die Bedeutung einer bewußten psychologisch wirksamen Bestimmung der Reihenfolge ist schließlich am Ende des behandelten Abschnittes bei der Bemerkung des Autors über die Lage und Stellungnahme der Provinzen zu beachten. Was Tacitus hier ausführt: *neque prouinciae illum rerum statum abnuebant, suspecto senatus populique imperio ob certamina potentium et auaritiam magistratuum, inualido legum auxilio, quae ui ambitu, postremo pecunia turbabantur*, das ist eine Charakteristik der Verhältnisse in den Provinzen, die entscheidende Gesichtspunkte für die damalige historische Situation in sich birgt. Der Autor aber schließt diese wesentlichen Betrachtungen über das Versagen der Nobilität in ihrer republikanischen Freiheit nur mit einem *neque* als das letzte an. Er kommt vorläufig nicht mehr und niemals ausführlich darauf zurück. Damit berühren wir jedoch schon die Vorfrage der Auswahl des überhaupt zu Berichtenden und damit eine inhaltliche Seite, die ich hier nicht analysiere.

Als letztes Beispiel für eine für einen kritischen Autor im Umgang mit einem denkenden Leser durchaus erlaubte Methode und eine darin verwickelte suggestive Wirkung nenne ich den Beginn des 4. Buches der *Annalen: C. Asinio C. Antistio consulibus nonus Tiberio annus erat compositae rei publicae, florentis domus (nam Germanici mortem inter prospera ducebat), cum repente turbare fortuna coepit, saeuire ipse aut saeuientibus uires praebere.* Der Rückblick ist hier, wie so oft bei Tacitus, mit einer Antithese verbunden. Um einen düsteren Schatten auf die kommenden vierzehn Regierungsjahre des Tiberius vorauszuwerfen, benötigt der Autor den Gegensatz des Lichtes, der den Schatten erst wirken läßt, und so werden im Rückblick die ersten neun Jahre des Regiments durch den Vorstellungskomplex *compositae rei publicae, florentis domus* ins Helle gerückt. Hier hat sich der Rhetor in Tacitus, wenn er suggestiv wirken wollte, allerdings bis an die Grenze des Möglichen gewagt, ja, er hat sich wie mir scheint, übernommen. Denn in den ersten drei Büchern der *Annalen* sind dem Leser von I, 6, dem *primum facinus noui principatus*, der Ermordung des Agrippa Postumus, an eine so große Zahl von Intrigen und schändlichen Vorhaben des Princeps als glaubwürdig hingestellt, ja auch die unleugbar nützlichen Taten aus jeweils üblen Motiven entsprungen oder zumindest mit solchen Nebenabsichten verbunden, geschildert worden, daß jetzt die Kennzeichnung dieses ganzen Regierungsabschnitts als einer Zeit *compositae rei publicae* für den, der nicht alles eben Gelesene unter dem Eindruck zukünftigen Unheils vergißt, zumindest verblüffend wirkt. Auch der Autor selbst hat einen Moment die Brüchigkeit seiner Antithese in der Beziehung zu der vorangegangenen Beschrei-

www.cimec.ro

bung bemerkt und die „Blüte des Hauses" plötzlich und mitten im Satze unter einen anderen Aspekt, nicht den des Geschichtsbetrachters, sondern den des Tiberius selbst geschoben. Er hat dadurch zu einem neuen Seitenhieb wider den verhaßten Gelegenheit gefunden, aber der strikte Gedankengang ist offenbar gestört. Die Anwendung eines allgemeinen Begriffe wie der *composita res publica* mit dem Ziele, die Summe der negativen einzelnen Eindrücke, die der Leser aus der bisheringen Darstellung gewinnen mußte, auszuwischen, und zwar um aus dem Schwarzen ins wirkungsvoll Schwärzere zu leiten, ist m.E. mißglückt. Die Absicht der suggestiven Wirkung aber bleibt unverkennbar.

Aus den genannten Beispielen hat sich, wie schon bei dem ersten, ergeben, daß es weder die bestimmte Reihenfolge, noch der Voraus- oder Rückblick, noch die Antithese sind, die ihrer Natur nach die Urteilskraft des Lesers einschläfern und ihn von vernünftiger, ruhiger und kritischer Überlegung abhalten. In jedem Falle wurde eine schwieriger erkennbare Wirkung auf den Affekt und das Assoziationsvermögen unter Hintanstellung der kritischen Würdigung des Gesagten, kurz eine suggestive Wirkung dadurch erzeugt, daß sich in der wohl berechneten Komposition eine Verwirrung des Allgemeinen und Besonderen des Vielseitigen und Einseitigen verbirgt, oder psychologische Wirkungen der Reihenfolge ausgenutzt werden.

Ich komme zu der Frage, ob Tacitus neben diesen verborgenen Mitteln suggestiver Wirkung auch Methoden anwendet, die als solche nicht die Vernunft und das kritische Urteil, sondern unmittelbar die Phantasie, d.h. eine verstandesmäßig noch nicht überprüfte Kombination, und das Gefühl ansprechen. Ich bin der Auffassung, daß das in bestimmten Fällen zu bejahen ist, und zwar einmal bei der Methode der Wiederholung und zum zweiten durch eine weniger wissenschaftliche als in das Dichterische übergehende Charakteristik. Ich schicke voraus, daß sich m.E. die Charakteristik einer Person in der Dichtung und in der Geschichtsschreibung ihrem Wesen nach unterscheiden. Der Geschichtsschreiber hat die von ihm selbst unabhängige Realität und den Charakter nicht vermittels der Verbildlichung, sonder durch Bericht und Argument zu schildern und zu analysieren. Wenn er von einer Person von vornherein ein bestimmtes Gesamtbild suggeriert, ehe der Leser sich aus den einzelnen Handlungen bezeugten Motiven eine Vorstellung machen kann, so bedeutet das auf alle Fälle eine versuchte Überwältigung des Urteilsvermögens und möglicherweise eine Täuschung.

Ein Beispiel hierfür ist die Stelle, bei der der Name der Mutter des Princeps Tiberius, Livia, zum erstenmale fällt (I, 3); *dolus nouercae Liuiae* im Zusammenhange mit einem vermuteten Giftmord. Die Gestalt der *nouerca*, von altersher mit dem Odium der Mißgunst gegen die Stiefkinder belastet, schon im Märchen die Verkörperung des Bösen, fügt sich in der Phantasie des Lesers durch unmittelbare Assoziation zu dem *dolus*, in dem sich die Vorstellung der einmaligen Untat und der Hinterlist schlechthin verbinden.

Diese Gestalt der Volksphantasie tritt nun in einem Augenblick in Erscheinung, in dem eine solche Erscheinung suggestiv wirken muß: das Haus des Princeps wird vom Unglück verfolgt, die Thronprätendenten scheiden einer nach dem andern aus dem Leben, nicht nur ein alter Mann wie Agrippa, sondern vor ihm noch ein junger wie Marcellus, dann Drusus, endlich die geliebten Enkel Lucius und Gajus Cäsar. Der Leser sucht unwillkürlich nach Hintergründen und Zusammenhängen einer solchen Kette gleichartiger unglücklicher Ereignisse, wenn ihm auch in einigen

www.cimec.ro

Fällen eine natürliche individuelle Erklärung gegeben wird. Aber schließlich scheint sich auch der Autor nicht mehr anders zurechtzufinden als durch die Berufung auf das *fatum*, das Unerklärliche. Hier, in dem Moment, in dem der suchende Leser vor einem verschlossenen Tore zu stehen scheint, taucht die *nouerca*, behaftet mit allen Assoziationen der Märchengestalt, auf — *dolus nouercae Liuiae* — sollte hier nicht die menschlich zu fassende und zu verstehende Ursache zu finden sein? Die Phantasie des Lesers ist eingefangen, und sie wird mit dem zweifelhaften Argument *cui bono, cui prodest? — prodest* natürlich dem Lieblingssohne der *nouerca* — weitergeleitet. Damit ist zugleich Tiberius als der Unheimliche im Hintergrunde charakterisiert, der auf dem von Hinterlist geebneten Wege zur Macht kommt. Sein Charakter wird dann umrissen, noch ehe wir eine einzige Tat oder einen einzigen Vorgang aus der Feder des Autors kritisch geprüft beschrieben finden. Die erste Charakteristik ist nichts als eine Wiedergabe von Gerüchten. Das suggestive Stimmungmachen mit Gerüchten, von denen sich der Autor zwar distanziert, die er aber ausführlich genug wiedergibt, um den Leser zu beeindrucken, ist bei Tacitus einer besonderen Untersuchung wert, die ich hier nur andeute. Tiberius ist nach den Gerüchten ein Mann, der zwar Kriegserfahrung besitzt, aber auch von eingefleischtem Stolze. Nichts als Haß, Heuchelei und versteckte Begierden bewegt er im Innern; die Indizien der *saeuitia* treten hervor, obgleich sie noch von ihm unterdrückt werden. Das Bild eines Scheusals und Tyrannen ist damit dichterisch abgerundet, eindrucksvoll geformt. Der Autor widerspricht diesen Gerüchten nicht, analysiert nicht ihre Entstehungsgeschichte, er läßt ganz einfach die Anschaulichkeit des Typenbildes wirken. Das ist Suggestion.

Zur Wirkung des dichterisch geformten Typenbildes mit all den Gedanken- und Gefühlsverbindungen, die es ohne Nachprüfung, ganz unwillkürlich, beim Leser hervorruft, tritt dann die Kraft der Wiederholung.

Schon in den ersten Sätzen der Einleitung (I, 1) hat Tacitus den objectiven Zusammenhang der Regierungsform genannt, der die subjective Heuchelei des Herrschers unvermeidbar machte: *cuncta... nomine principis sub imperium accepit.* Die subjektive Heuchelei und Versteecktheit des Tiberius wird von dem Autor dann bei jeder zutreffenden und nicht zutreffenden Gelegenheit, fast bis zum Überdruß, gebrandmarkt. Als nicht zutreffend betrachte ich die Bemerkung des Tacitus z.B. in folgendem Falle (I, 76): bei einer durch den Tiber verursachten Überschwemmung lehnt der *princeps* die Befragung der Sybillinischen Bücher ab, ordnet aber praktische Maßnahmen zur Bändigung des Wassers an. Wie auch andere Stellen zeigen, liegt ein solches Verhalten des Tiberius zur Priesterweisheit durchaus im Rahmen der Auffassungen des *princeps*. Tacitus aber fügt der ablehnenden Haltung des Kaisers gegenüber den Sybillinischen Weissagungen die Bemerkung hinzu: *perinde diuina humanaque obtegens* und so muß Tiberius auch in diesem Falle, in dem er zweckmäßig gehandelt hat, die Rolle des Versteckten spielen und der Leser braucht nicht aus der suggerierten Vorstellung von einem Scheusal in allem und jedem herauszufallen, wenn es ihn selbst drängt, kritisch zu denken.

Die Voranstellung des suggestiv wirkenden Typs und die Wiederholung von Behauptungen und Charakteristiken ohne u.U. sogar mit unzutreffender Begründung betrachte ich als Methoden der Rhetorik, die nicht das Denken ansprechen, sondern das kritische Urteil ihrer Natur nach behindern. Tacitus hat auch solche Methoden souverän gemeistert.

www.cimec.ro

Ich schließe mit einer Erwägung darüber, was Motiv und Zweck der Anwendung suggestiver Methoden bei Tacitus gewesen sein kann. Seine Geschichtswerke sind mit einer offenbaren Anhängerschaft an die republikanische Freiheit der Nobilität, mit Abneigung gegen alle *princeps* geschrieben, die in Konflikt mit dieser Nobilität kamen. Er läßt aber gleich eingangs der *Annalen* keinen Zweifel darüber, daß sein vom Gefühl mitbestimmtes Interesse an dieser Freiheit nicht von allen, die es anging, geteilt wurde, und daß es, insofern es geteilt wurde, schon zur Zeit des Todes des Augustus ein Leerlauf blieb: *pauci bona libertatis in cassum disserere* (I, 4). Jeder Mensch aber sucht bei anderen gleiche Gesinnung gegenüber dem zu wecken, was ihm selbst lieb und wert ist. Der Wunsch wird leicht dazu verführen, neben den Methoden, die im mündlichen oder schriftlichen Gedankenaustausch zwischen kritisch denkenden Menschen anwendbar sind, auch solche Mittel zu gebrauchen, die den andern mit Hilfe der bei ihm vorhandenen Urteile, Vorurteile, Affekte, Wunschbilder, kurz aller möglichen verstandes- und gefühlsmäßigen Assoziationen zu überwältigen, ehe er zu denken anfängt. Das kann Erfolg haben, unter Umständen kann es sogar der Verbreitung einer Wahrheit dienen. Aber solche Methoden sind nicht geeignet, das vernünftige Denken, die Urteilskraft eines Menschen zu entwickeln, im Gegenteil, und daher werden sie sich letzten Endes auch in ihrem Resultate gegen die humane Entwicklung wenden. Es sind nicht die Methoden der Wissenschaft und des Wissenschaftlers. Die Umkehrung der Reihenfolge ist dabei der entscheidende Punkt: den Wesen des *homo sapiens* ist es gemäß, erst zu analysieren und vernünftig zu urteilen und sich dann für die Verbreitung oder die Durchsetzung des Erkannten mit allen verstandesmäßigen und psychischen Kräften einzusetzen. Tacitus lebte in einem Zeitalter, in dem die republikanische Freiheit durch ihre historischen Repräsentanten für nahezu zwei Jahrtausende für die menschliche Gesellschaft verloren war. Er trauerte dieser Freiheit, die ein Zerrbild ihrer selbst geworden war, noch nach. Er übersah ihre Übel nicht ganz, aber er vermochte den Satz zu schreiben: *sed dum ueritati consulitur, libertas corrumpebatur* (I, 75). Die gerichtliche Wahrheitsfindung vereinte sich mit der Freiheit der Nobilität. Was für eine korrupte Freiheit war es, die hier unterging! Die Trauer des Tacitus um sie mußte wirkungslos bleiben. Sein Werk aber wäre größer und wahrer geworden, wenn er seine Trauer um d i e s e Freiheit abgelegt und den Ursachen ihres Untergangs mit einer schneidenden Rücksichtslosigkeit gegen eigene Wunschbilder, gegen das gesellschaftliche Herkommen und seine gesellschaftliche Verflechtung nachgespürt hätte. Das vermochte er nicht; hier sind seine historischen Grenzen und er selbst ist eine historische Erscheinung, die wir zu analysieren haben. Die auf andere ausgeübte Suggestion oder der Versuch hierzu wurzelt oft in einer Form der Autosuggestion. Es scheint mir, daß in dieser Richtung auch bei Tacitus die Erklärung zu suchen ist.

www.cimec.ro

DION DE PRUSE ET L'ESCLAVAGE

PAR

P. CRETIA

(Bucarest)

L'œuvre de Dion renferme deux ouvrages περὶ ἐλευθερίας καὶ δουλείας, dont le contenu correspond entièrement au titre, et un troisième, Διογένης ἢ περὶ οἰκετῶν, dont la moitié justifie le sous-titre. Il y a, de plus, quantité d'idées ou de renseignements sur les esclaves et l'esclavage, qu'on peut relever dans presque tous les discours de Dion. J'ai essayé de rassembler toutes ces données et de les interpréter et je me suis cru d'autant plus autorisé à le faire, que le seul article en la matière, celui de V. Waldenberg, *La doctrine de Dion Chrysostome sur l'esclavage*, paru en russe, à Leningrad, en 1926, dans le recueil dactylographié d'études dédiées à S. A. Žebelev, est difficilement accessible par conséquent à la plupart des spécialistes ; je n'en connais que la courte présentation qu'en fait *L'Année philologique* (no. 1, 1924—1926).

Διογένης ἢ περὶ οἰκετῶν (discours X) met en scène Diogène de Sinope et un personnage de sa connaissance. Ils se rencontrent sur la route de Corinthe à Athènes et Diogène apprend que l'autre, parti originairement pour Delphes, se rend maintenant à Corinthe, pour chercher là son unique esclave qui s'est enfui en chemin. Belle occasion pour Diogène de lui prouver par questions et réponses, que ce qu'il veut faire est déraisonnable. Car de deux choses l'une: ou bien l'esclave était un mauvais sujet et alors son propriétaire, au lieu de le chercher, doit se féliciter d'en être délivré, ou bien le même esclave a été la victime de mauvais traitements et alors il avait tout le droit de s'enfuir. Et d'ailleurs à quoi bon avoir un esclave? Pour être négligé par sa femme, qui, se voyant servie par un autre, préfère le quereller tout le temps et mener une vie de mollesse? Pour que ses enfants, eux aussi, grandissent dans la paresse et dans l'orgueil, ayant quelqu'un qui se charge de leur travail et de leur mépris? Et la belle affaire d'avoir beaucoup d'esclaves ! Quel ennui et quel tracas de les surveiller, de les fouetter, et de les mettre en chaînes, de soigner les malades et de rattraper les fuyards ! Mieux vaut s'en passer, car les esclaves sont une richesse et toute richesse est une charge encombrante, un excès contre nature, dans la nature les besoins étant

www.cimec.ro

proportionnels à la capacité que chacun a de les satisfaire. Heureux les animaux, ὑπάρχει [αὐτοῖς] μέγιστον αγαθόν, ὅτι ἀκτήμονά ἐστιν.

Nous voilà en pleine doctrine cynique, dont Dion se fait ici l'écho fidèle, en l'appliquant au cas particulier de la possession d'esclaves, ce qui est précieux pour nous, car, dans cet ordre d'idées, c'est le seul document explicite et détaillé que nous ayons à notre disposition. Mais ce qu'il contient de réellement intéressant, ce n'est pas la conclusion à laquelle il aboutit (c'est-à-dire le lieu commun, cher aux cyniques, de la misère des riches), mais quelques seconds plans que la marche de la démonstration découvre:

1. Le tableau des tracas du grand possesseur d'esclaves. Car si l'éloge de la pauvreté fut une idée sociologiquement rétrograde et pernicieuse, le faible rendement des grandes exploitations à main d'œuvre servile fut une réalité. Dion parle *a)* de la nécessité d'une sévère surveillance et d'une foule de mesures punitives pour contraindre les esclavages au travail (cf. disc. XIII τοσοῦτον ὄχλον... ἀνδραπόδων ἀργῶν καὶ οὐδὲν χρησίμων); *b)* du péril perpétuel des évasions et des grandes difficultés qu'il y avait à récupérer les fugitifs; *c)* de la fréquence des maladies parmi les esclaves. Ici, des précisions remarquables: les esclaves, dit Dion, succombent facilement aux maladies, soit parce qu'ils sont incapables de veiller à leur santé (ὑπὸ ἀκρασίας), soit parce qu'ils estiment qu'en tombant malades ou même en mourant *ce n'est pas eux-mêmes qui font une perte, mais leur maître*, ce qui est un joli trait de mœurs. Et à propos de mortalité servile, je me permettrai de rappeler une lettre d'un contemporain de Dion, Pline le Jeune, qui se plaint en ces termes: *Confecerunt me infirmitates meorum* (il s'agit des esclaves), *mortes etiam, et quidem iuuenum* (VIII, 16). Or Pline était un maître clément: pourquoi donc mouraient ses esclaves, même jeunes? Souffraient-ils des conséquences de leur hérédité (car à cette époque deux tiers du nombre total des esclaves étaient des *uernae*, des οἰκογενεῖς). La question de la mortalité des esclaves mériterait d'être étudiée.

2. Un autre point digne d'inérêt dans cette diatribe de Dion est l'image des torts psychologiques causés dans une famille relativement pauvre par la possession d'un seul esclave: paresse, mépris du travail et de celui qui travaille, choses que Dion considère implicitement comme réprobables, ce qui mérite d'être noté du point de vue de l'attitude à l'égard du travail. Il y a évidemment ici une influence de la φιλοπονία cynique, mais pour Dion le πόνος n'est pas toujours et n'est pas dans ce passage un effort de renoncement au superflu, une lutte avec les tentations de la vie sociale, considérée contre nature, mais simplement le travail, dans ce cas le travail domestique, le contraire de la paresse qui amollit et qui dégrade. La preuve que c'est bien à cela que pense Dion, c'est que, dans le même discours, il applique *à un esclave* cette idée de la vertu rédemptrice du travail. Mon esclave, dit l'interlocuteur de Diogène, ἔργον μὲν παρ' ἐμοὶ οὐδὲν ἔπραττεν ὅσα δοῦλοι ἐργάζονται, ἀργὸς δὲ ὢν ἔνδον ἐτρέφετο, οὐδεν ποιῶν καὶ ἐμοὶ ἀκολουθῶν. A quoi Diogène répond οὐδὲν ἠδίκεις αὐτὸν ἀργὸν ὄντα καὶ ἀμαθῆ τρέφων καὶ ποιῶν ὅτι κάκιστον; ἡ γὰρ ἀργία καὶ τὸ σχολὴν ἄγειν ἀπόλλοσι πάνπον μάλιστα τοὺς ἀνοήτους ἀνθρώπους. οὐκοῦν ὀρθῶς συνῆκεν ὑπὸ σοῦ διαφθειρόμενος, καὶ ἀπέδρα δικαίως, ἵν' ἐργάζηται δῆλον ὅτι καὶ μὴ σχολάζων τε καὶ καθεύδων καὶ ἐσθίων χείρων ἀεὶ γίγνηται. On pourrait objecter que ce n'était pas précisément le travail qui manquait aux esclaves, mais il est aisé de faire remarquer qu'il s'agit ici des ἔνδον τρεφόμενοι, qui étaient souvent exempts

www.cimec.ro

de travaux difficiles mais s'avilissaient exactement dans les conditions exposées par Dion.

*

Passons maintenant aux deux autres discours de Dion sur l'esclavage (le XIV^e^ et le XV^e^), où le point de vue cynique se trouve dépassé. Ce sont de beaucoup les plus importants, l'accent tombant non sur le maître, mais sur l'esclave.

Dans le XIV^e^ discours, Dion, postulant que les hommes estiment la liberté comme le plus grand des biens, et l'esclavage comme le pire et le plus honteux des maux, affirme qu'ils ne savent pas ce que c'est ni l'une ni l'autre. D'après l'opinion commune, la liberté serait τομηδενὸς ὑπήκοον ἀλλὰ πράττειν ἁπλως τὰ δοκοῦντα ἑαυτῷ. Mais, dit Dion, il y a beaucoup de situations et de rapports où notre volonté est limitée par celle d'autrui, sans qu'on puisse parler d'esclavage: le choreute, le soldat, le malade, l'élève ne sont respectivement que des esclaves du coryphée, du commandant, du médecin, et du maître d'école. Et d'ailleurs, tout en restant homme libre, on se soumet aux lois, aux coutumes, à l'opinion des hommes, aux exigences de sa propre conservation, car tout individu qui les transgresse est puni. D'autre part, on ne peut trouver le critérium de l'esclavage dans rien d'extérieur: on peut être l'objet d'une transaction pécuniaire ou de mauvais traitements sans être aucunement esclave: les prisonniers sont rachetés moyennant une rançon; les occasions accidentelles d'être maltraité ne manquent pas dans la vie d'un homme libre, car on peut tomber dans les mains des pirates où être emprisonné à la suite d'une condamnation. Et puis les femmes thraces, libres, s'enorgueillissent de leurs stigmates, il y a des peuples qui tiennent leur roi emprisonné dans une tour, etc. Or si, d'une part, rien d'extérieur ne peut fournir un critérium rigoureux pour définir la liberté et l'esclavage et, d'autre part, si notre volonté trouve des limites qu'elle ne peut impunément transgresser, est libre celui qui *sait* (ὁ ἐπιστάμενος) jusqu'où il peut étendre sa volonté sans violer ce qui est bon, juste et utile, et est esclave celui qui ne le sait pas (ὁ ἀγνοῶν); la liberté est ἐπιστήμη τῶν ἐφειμένων καὶ, κεκωλομένων, l'esclavage, ἄγνοια ὤντε. ἔξεστι καὶ ὧν μή. D'où il résulte que le grand roi peut être considéré esclave s'il n'est pas φρόνιμος et au contraire, un esclave, par sa sagesse, plus libre que le grand roi, même s'il a été souvent vendu et s'il porte à ses pieds de lourdes entraves. Il importe de retenir cette conclusion, qu'on va retrouver et que je discuterai plus loin.

L'autre discours περὶ ἐλευθερίας καὶ δουλείας (le XV) reprend la question sous une forme plus ample et avec des raisonnements plus fermes. C'est la pièce maîtresse de Dion en matière d'esclavage et j'esseyerai de démontrer qu'elle est, du moins en partie, plus importante dans la pensée grecque qu'on ne le dit d'habitude.

Un quidam accuse son interlocuteur ὡς οὐκ ἐλεύθερος ὄντα, c'est-à-dire d'être d'origine servile. Et l'autre de l'interroger: πόθεν δὲ ἔστιν εἰδέναι ὅστις δοῦλος ἢ ὅστις ἐλεύθερος; Mon père fut esclave? Peut-être, mais, si ma mère fut libre, j'ai le droit de fréquenter le Cynosorge, avec les bâtards. Vous dites que ma mère aussi fut esclave et la compagne de mon père? Je peux l'admettre, mais qui vous assure que l'esclave que vous nommez mon père le fut réellement? Beaucoup de maîtres font des enfants à leurs esclaves et vous êtes présomptueux de jurer sur la fidélité de ma mère à son compagnon d'esclavage et même de votre propre mère à son mari. D'ailleurs que dire des enfants substitués? On sait que beaucoup de femmes libres ont élevé des rejetons d'esclaves pour garder leur maison et leur

www.cimec.ro

mari (Les esclaves ne demandant pas mieux,elles qui souvent, oppressées par la servitude, préfèrent un avortement et quelquefois tuent leurs nouveaux-nés).

Et, s'il est si difficile d'être sûr de ses géniteurs mêmes, peut-on connaître la qualité de nos ancêtres, génération par génération? Il suffit d'un seul homme libre pour que ses descendants les plus reculés ne puissent pas être considérés esclaves et c'est peut-être pour cela que les poètes font descendre leurs héros des dieux, pour les mettre à l'abri de tout soupçon honteux. Non, κατὰ γένος on ne peut avancer rien de sûr en cette matière. Bon, vous renoncez à cela et revenez à la charge en affirmant que moi, personnellement, j'ai été en état d'esclavage. Mais combien d'hommes libres sont tombés en esclavage, soit comme prisonniers, soit par abus, et ils n'ont pas tous été rachetés, et seulement quelques uns ont recouvert leur liberté devant les juges. Mais servir n'est pas être esclave. Un Athénien qui recouvre Athènes après de longues années de servitude redevient citoyen de plein droit. Enfin on peut être esclave et devenir homme libre, et non seulement parce qu'on s'est racheté ou qu'on a été, pour un autre motif, affranchi par son maître, comme je vois que vous l'insinuez à propos de moi; il y a les affranchissements publics en masse, en cas de guerre et puis il y a une autre manière encore: vous savez très bien que Cyrus fut le porte-flambeau d'Astyage et quand bon lui a semblé il s'est affranchi par sa propre volonté, lui et les multitudes perses. Et alors? — Mais ceux qui assistent à ce débat interrompent les deux protagonistes, car ils trouvaient déraisonnable de tourner ainsi en rond sans trouver un τεκμήριον ᾧ τις ἀναμφιλόγως διακρινεῖ τὸν δοῦλον ἀπὸ ἐλευθέρου, autrement dit le critérium même de la liberté et de l'esclavage. Et ils croient le trouver dans l'idée de *possession légitime:* est esclave celui qui est la propriété légitime d'un autre, tout comme une chose ou un animal, dont on peut légitimement faire ce qu'on veut. Mais ὁ περὶ δουλείας ἀντιλέγων riposte ὅτι ποτὲ εἴη τὸ κύριον τῆς κτήσεως; En quoi réside la légitimité de la possession d'esclaves? Car des trois manières d'avoir un esclave: 1. le voir naître dans sa maison; 2. l'obtenir d'un autre par don, legs ou achat et 3. le faire prisonnier, le plus ancien et à l'origine des autres est le dernier et *il n'a rien de légitime*, car c'est un état de fait créé par la violence et qui n'a rien d'intrinséquement solide et durable, car à la violence on peut répondre par la violence et se délivrer et même asservir ses maître de tout à l'heure. Donc les premiers hommes asservis étaient en servitude sans être des esclaves. Alors peut-être est-il juste de considérer comme tels leurs descendants? Mais de deux choses l'une (dilemme !): 1. si l'essence de l'esclavage est le fait d'être prisonnier, les premiers prisonniers asservis furent des esclaves, *mais non leurs descendants;* 2. si l'essence de l'esclavage est la naissance, il est clair que les descendants des premiers prisonniers asservis ne peuvent pas être considérés comme esclaves, car leurs parents étaient des hommes libres accidentellement réduits en servitude (chose évidemment reconnue par les Thébains qui ont délivré les Messéniens de leur séculaire servitude à Lacédémone), ὥστε εἴπερ οὗτος ὁ τρόπος οὐ δίκαιός ἐστι τῆς κτήσεως, ἐξ οὗ πάντες οἱ λοιποὶ τὴν ἀρχὴν ἔχουσι, κινδυνεύει μηδὲ ἄλλος μηδεὶς εἶναι μηδὲ τῷ ὄντι κατ' ἀλήθειαν δοῦλος λέγεσθαι. — Mais alors qu'est-ce que l'esclavage et la liberté? Eh bien, dit Dion, déplaçant la discussion sur un tout autre terrain, esclave est celui qui est moralement esclave, libre celui qui est moralement libre. Tout comme les termes εὐγενής « bien-né » et γενναῖος « noble » ont perdu leur sens originaire pour dénommer seulement des qualités personnelles (comme on le voit clairement quand on les applique à des animaux), sans s'inquiéter des ancêtres, les termes δοῦλος,

www.cimec.ro

ἐλεύθερος, n'ont rien à faire avec la condition de fait et extérieure des hommes et sont de pures catégories éthiques.

Nous voilà donc arrivés à la même conclusion que dans l'ouvrage précédemment analysé, à cette seule différence près que là le rapport était défini en termes de connaissance (ἐπιστάμενος-ἀγνοῶν) et ici en termes de qualité morale (sur le modèle γενναῖος-ἀγνεννής). Mais c'est la même chose: par l'esprit ou par l'âme, les soi-disant maîtres peuvent être esclaves de leurs passions ou de leur ignorance, les esclaves peuvent être, de fait, libres.

Cette conclusion a fait tort à Dion car elle a mis en ombre le reste et on n'a retenu qu'elle. Elle n'est pas seulement une désertion idéologique à ses propres prémisses, un convertissement arbitraire de l'objectif en subjectif, mais elle est aussi un poncif de l'école stoïcienne, un grand lieu commun qu'on retrouve depuis Chrysippe jusqu'à Epictète et à Marc- Aurèle et dont on peut donner comme énoncé-type le titre de deux ouvrages attribués à Philon d'Alexandrie, περὶ τοῦ πάντα σπουδαῖον εἶναι ἐλεύθερον et περὶ τοῦ πάντα ἀνόητον εἶναι δοῦλον (celui-ci perdu) ou, si l'on veut, le titre d'un chapitre de Cicéron dans les *Paradoxa stoicorum* "Οτι μόνος ὁ σοφὸς ἐλεύθερος καὶ πᾶς ἄφρων δοῦλος. L'idée parait, jusque dans les inscriptions: Kaibel a publié en 1888, dans *Hermes*, une inscription en vers du II^e^ siècle de notre ère, retrouvée en Pisidie, où un esclave, disciple d'Epictète, développe ce lieu commun en s'en faisant un orgueil et une consolation (ὁ τοῖς τρόποις, ἐλεύθερος μόνος ἐλεύθερος ... οὐ γάρ τοι πρόγονοι τὸν ἐλεύθερον ἄνδρα τίθεντι ... δοῦλον δ' οὐκ ὄνημι λέγην κακὸν οὐδὲ τρίδουλον, ὃς [προγόν]ως αὐχῇ, κραδία δέ οἱ ἔνδον ἀγεννής.

S'il n'y avait dans les diatribes de Dion présentées ci-dessus (XIV et XV), que le commentaire et l'illustration de cette rengaine d'école, on pourrait se dispenser d'en parler. Mais tout ce qui précède la conclusion, particulièrement dans le XV^e^, est tout à fait remarquable. Là aussi, il est vrai, Dion partage avec les stoïciens l'idée qu'il n'y a pas d'esclave par nature (ἄνθρωπος ἐκφύσεως δοῦλος οὐδείς), idée déduite par ces derniers du postulat de l'égalité de tous les hommes dans la cité universelle. Mais Dion la développe dans une démonstration parfois naïve, souvent rigoureuse et pénétrante, *dont il n'existe aucun exemple dans les débris de la littérature stoïcienne.* Il ne déduit rien d'un postulat quelconque sur l'égalité des hommes, mais procède par induction en partant des faits. Il s'élève, de degré en degré à l'idée fondamentale que l'institution de l'esclavage a son origine dans la violence exercée par les vainqueurs sur les vaincus (et nous savons que cela est vrai, mais seulement à partir du moment qu'il fut profitable d'employer les vaincus comme esclaves), que la violence ne légitime rien et que toutes les autres formes de l'esclavage découlant de la violence, sont tout aussi illégitimes.

D'autre part, et c'est là une constatation essentielle, on ne trouve dans le texte de Dion nulle trace de la doctrine qui assimile l'esclave à un μισθοτός, à un salarié perpétuel. Or, un des traits saillants de la doctrine stoïcienne de l'esclavage fut exactement ce principe profondément faux qui tendait à concilier théoriquement le principe de l'égalité inée des hommes avec la réalité historique et sociale de l'esclavage et qui, en fait, escamotait l'une en affaiblissant l'autre. Μισθοτός ἐστιν ... ὁ λεγόμενος δοῦλος dit Chrysippe (cité par Philon, *Sept.*, 9), *Servus, ut placet Chrysippo, perpetuus mercenarius est*, cite Sénéque *(De benef.*, III, 22), ce qui veut dire que l'esclave est une personne et pas une chose, et qu'il reçoit en vertu d'un contrat virtuel et en échange de ses services, un salaire (son nécessaire pour vivre). Or il

www.cimec.ro

n'y a rien de cela chez Dion ; au contraire, tout le sens de sa démonstration s'oppose à cette fiction théorique, et surtout cette idée subrepticement avancée et habilement voilée sous une allusion à l'histoire ancienne de la Perse, qu'il y a même de nos jours une autre manière de s'affranchir que celle qui dépend de la volonté des maîtres. Mais il ne la nomme pas, car c'est la révolte, le revers de la violence originaire.

Quant à établir quelle fut la source de Dion dans cette partie positive et hautement estimable de son œuvre, l'état de notre documentation ne le permet pas. On voit bien que Dion tourne dans l'ambiance des idées stoïciennes. Mais on voit aussi qu'il insiste avec vigueur exclusivement sur la partie où non seulement il développe magistralement le principe qu'il n'y a pas d'esclave par nature ni, ajoute-t il, par état de fait, mais il s'élève au-dessus du stoïcisme et s'écarte de lui. Puis quand il évite de poser une conclusion conforme à sa doctrine et finit par se replier dans l'ortodoxie stoïcienne avec l'idée de la liberté du sage, on voit clairement que le texte est bâclé, que cette fin est rapidement expédiée, comme chose unanimement connue et largement développée par d'autres.

Pour nous, à défaut d'une autre source,par son indépendance relative à l'égard des idées stoïciennes, par son ampleur et par son esprit intime si personnel (je le répète: dans la partie qui précède la conclusion), le texte de Dion est un document qui peut passer pour original, qui est unique en son genre et opposable, comme réponse par delà les siècles, près du crépuscule de la société esclavagiste, aux chapitres fameux et si mal pensés, qu'Aristote a consacrés à l'esclavage dans sa *Politique*, à un moment où cette même société était encore solidement assise.

Je dois ajouter que le plus important des deux discours περὶ ἐλευθερίας καὶ δουλείας, le XV^e^, est tout à fait remarquable non seulement comme aisance, naturel, bonnes transitions et gradations, mais aussi par la mémorable figure de celui qui soutient le combat pour les idées de Dion contre les préjugés, l'anonyme, mais si vivant περὶ τῆς δουλείας ἀντιλέγων. Vainqueur dans une dispute d'idées (antérieure à celle présentée dans le discours même), il voit son interlocuteur vaincu lui jeter subitement au visage, par dépit, cette insulte: tu es un esclave, tous ceux qui sont ici le savent ; à quoi il riposte en souriant avec une parfaite politesse de langage (ὦ ἄριστε, ὦ λῷστε, etc.) et demande πόθεν δὲ ἔστιν εἰδέναι ὅστις δοῦλος καὶ ὅστις ἐλεύθερος. Jamais il ne nie être esclave, mais il ne le reconnaît pas non plus, en acceptant tout ce qu'on lui jette personnellement à la tête comme de bons départs pour une généralisation théorique, imperturbable, retenu et serein, imperceptiblement ironique parfois, bonhomme en son nom, impitoyable et grave au nom de l'idée.

*

Mais il ne faut pas voir les choses d'un seul point de vue et sans avoir la perspective de l'œuvre entière d'un auteur. Dion n'a pas été inconséquent seulement en gâtant ses idées par une conclusion navrante et de mauvais aloi. Son inconséquence est d'un ordre plus général, c'est-à-dire celle des hommes qui voient seulement des vérités, mais pas la vérité, qui pensent parfois bien et puis se laissent submerger par la mentalité commune. Dans le texte de son œuvre, Dion aussi emploie souvent δοῦλος, οἰκέτης, ἀνδράποδον comme termes génériques de mépris (32, 10, etc.), parle des hommes libres comme si leur seule qualité d'être libres les faisait estimables (31, 342, 32, 404 etc.), considère que ce qui fait la solidité des maisons réside ἔν τε τῶν δεσποτῶν ὁ μοφροσίνη καὶ ἐν τῇ τῶν οἰκετῶν

www.cimec.ro

πειθαρχία, πολλοῦς ὅμως οἴκους ἀπώλεσεν ἡ τε δεσποτικὴ στάσις καὶ ἡ κακοδουλία (38, 72), recommande de donner des répits a ses esclaves, car τόξον καὶ λύρα καὶ ἄνθρωπος ἀκμάζει δι' ἀναπαύσεως (passage cité par Stobée de l'*Économique* de Dion) et même, au retour d'exil, il se plaint que, pendant sa longue absence, beaucoup de ses esclaves (et il en avait beaucoup, car il était riche) se sont dispersés. D'ailleurs, et j'aurais dû le dire déjà, les trois discours sur l'esclavage datent apparemment tous de l'exil de Dion, quand il avait cessé en quelque sorte d'être un membre de la société régulière et quand il n'était pas encore le théoricien et l'apologète de l'empire, ni le pacificateur des cités.

*

Enfin, on trouve dans Dion, comme dans tout auteur, de ces détails qu'on dit en parlant d'autre chose et qui restent dans l'ombre. Mais ils sont d'autant plus précieux pour nous, que dans la littérature antique on ne trouve pas beaucoup de « scènes de la vie des esclaves ». En voilà quelques unes, glanées de-ci, de-là dans l'œuvre de Dion. Scènes de rue: à Alexandrie, au carrefour, dans des ruelles, aux portes des temples, les esclaves, mêlés aux marins et au menu peuple, écoutent la parole impudente des prêcheurs cyniques (39, 9); aux foires, Kélainai de Phrygie regorge d'une foule bigarrée où fourmillent des hommes de tous métiers et de toutes conditions et des esclaves aussi (35, 44); à Athènes, des femmes, des filles et des adolescents sont exposés par les trafiquants de chair humaine (7, 139). Scène d'intérieur: des esclaves lient étroitement leur maître à son lit et préparent le feu et les instruments nécessaires pour une cautérisation que le médecin va lui faire (14, 254). Nous apprenons aussi par Dion que les esclaves étaient obligés de regarder toujours leurs maîtres en face, pour prévenir leurs moindres désirs (66, 224), et qu'ils avaient fort à faire dans les maisons désunies où il y avait un père sans autorité, des fils dissolus et gaspilleurs, et donc une foule de désirs et d'ordres contradictoires à satisfaire. Et il y a aussi chez Dion des choses plus émouvantes peut-être que la mention assez fréquente des coups, des fouets, des fers rouges, des entraves, des chaînes et des travaux forcés: il y a l'esclave dont la surveillance s'est un peu relâchée et qui s'amuse et rigole, et que son maître, survenu tout-à-coup, fait pleurer (66, 228); il y a l'enfant d'esclave qui s'est échappé de la maison pour jouer avec les autres enfants et qui, vainqueur, est élu roi et se croit roi (4, 72).

www.cimec.ro

www.cimec.ro

LUCIEN ET LES CHRÉTIENS

PAR

LADISLAV VARCL

(Prague)

Si nous examinons la société antique à l'époque de l'Empire romain — c'est-à-dire à l'époque où la crise générale du mode de production esclavagiste commençait, s'approfondissait et culminait —, nous ne pouvons pas ignorer certains personnages et certains groupes de la population qui, par leur existence et leur activité, prouvent que des changements graves s'étaient produits dans la conscience sociale du temps. C'est pourquoi j'ai décidé de m'occuper, dans cet essai, de Lucien de Samosate et des chrétiens — ou, mieux encore, des rapports de Lucien avec les chrétiens.

Qu'y a-t-il, dans cette question, de si intéressant, ou de si important, pour que nous estimions nécessaire d'examiner ce problème? Car ce n'est pas moi qui aborde pour la première fois ce sujet. C'est qu'il y a, dans le texte de Lucien, des contradictions, qui exigent une solution juste; des contradictions qui ont été relevées — sans être nettement formulées — par différents savants. Mais, tout d'abord, voyons les faits:

Nous rencontrons la mention des chrétiens chez Lucien dans deux de ses œuvres, dans deux pamphlets: *Sur la mort de Peregrinos* et *Alexandre ou le Pseudoprophète*. Dans la première — qui est une description bombastique de la mort du philosophe (ou, selon Lucien, du pseudophilosophe) cynique, autant que de sa vie — les chrétiens ne sont mentionnés qu'au cours d'un épisode. A un certain moment de sa vie, ce prêcheur vagabond s'est rapproché, dit Lucien, des chrétiens (probablement des Palestiniens). Les dogmes des chrétiens ne sont mentionnés par Lucien qu'en une seule phrase (d'ailleurs suspecte d'interpolation): « Ils révèrent jusqu'à aujourd'hui ce grand homme qui a été crucifié en Palestine, parce qu'il a introduit ce nouveau culte mystique »; une phrase qui, si elle est authentique, ne montre que le mépris d'un rationaliste. Les chrétiens, dit-il, ont accueilli Peregrinos avec enthousiasme. Celui-ci a acquis parmi eux une autorité énorme, de sorte que, quand il a été emprisonné, les chrétiens ont dépensé beaucoup d'argent pour sa subsistance et beaucoup de leur temps pour sa consolation. Après un certain

www.cimec.ro

espace de temps, cependant, Peregrinos fut mis en liberté (il ne gagna donc pas l'auréole de martyr), et il se brouilla avec les chrétiens, parce que, dit-on, il fut surpris pendant qu'il enfreignait une de leurs interdictions concernant la nourriture.

On le voit, ce n'est qu'une critique en passant, à coup sûr assez malicieuse mais pas expressément hostile. Peregrinos n'y est pas censuré pour s'être attaché aux chrétiens, ennemis de l'Etat, et Lucien ne s'efforce que d'amuser ses auditeurs, ou, tout au plus, de provoquer leur rire ironique. Or, on ne trouve chez lui aucun reproche pour leur haine à l'égard du genre humain *(odium generis humani)* ; c'est plutôt un coup porté en passant.

Les deux autres passages, où les chrétiens sont mentionnés, dans le « Pseudoprophète », sont encore plus brefs, mais non moins instructifs. Dans tous les deux, les chrétiens sont rattachés aux épicuriens — comme athées — considérés par Alexandre d'Abonoutique comme adversaires jurés de sa déité-serpent Glycon (chap.25), et, éventuellement chassés du sanctuaire, où les orgies du culte mystique inventé par Alexandre avaient lieu (chap. 38).

Quelles sont donc les contradictions à signaler ci-dessus? J'en vois deux: *primo*, Lucien se moque des chrétiens, mais non d'une manière haineuse, comme on pourrait s'y attendre de la part d'un railleur de style voltairien; *secundo*, les chrétiens, autant que Lucien, déchaînaient des polémiques contre la religion polythéiste, en employant le plus souvent les mêmes moyens; cependant, Lucien ne les traitait pas en alliés naturels, au contraire, il les raillait comme des dupes naïves.

Certes, les faits allégués ci-dessus n'ont pas échappé à l'attention des savants modernes, mais les contradictions qu'ils impliquent n'ont toutefois pas été formulées par eux aussi nettement que nous venons de le faire ici.

Il s'ensuit naturellement que leurs essais de résoudre le problème des rapports de Lucien avec les chrétiens laissent beaucoup à désirer. Mais l'absence d'une énonciation nette n'en est pas, on le conçoit bien, la seule raison. C'est la situation historique de nos jours qui y a eu sa part aussi. La religion, et surtout le christianisme, devient aujourd'hui de plus en plus, pour la bourgeoisie contemporaine, la base idéologique dans sa lutte pour maintenir sa position sociale. Aussi les savants bourgeois s'efforcent-ils de peindre la puissance idéologique du christianisme sous des couleurs aussi favorables que possible. C'est pourquoi ils prennent plaisir à constater que les vertus incontestables des chrétiens ont contraint même un railleur comme Lucien à les apprécier; c'est ce qu'ils font, sans essayer de donner une explication plus profonde des faits.

Il y a sans doute des nuances entre les opinions des différents savants. On trouve, par exemple, un passage assez sobre chez P. de Labriolle *(La réaction païenne*, Paris, 1934, p. 108): cet auteur remarque que, en ce qui concerne les déités polythéistes, les chrétiens se rapprochent des vues de Lucien; cela n'amène cependant pas Lucien à les regarder comme des alliés. Tout au contraire, il se moque quand même d'eux, sans connaître leurs dogmes. En dépit de cela, dit-il, Lucien est presque l'unique polythéiste qui ne considère pas le christianisme comme une chose condamnable, quoiqu'il le classe parmi les manifestations de la folie humaine.

L'attitude des autres savants bourgeois est un peu différente; ils voient les choses un peu plus en rose. Ainsi, selon W. Hüttl *(Antoninus Pius* I, Prague, 1936, p. 196), Lucien regarde les chrétiens comme des dupes, des rêveurs fanatiques et crédules; néanmoins, il ne peut pas s'empêcher de les estimer. Il les décrit comme des gens ayant une morale bien définie, il apprécie leur esprit prêt aux sacri-

www.cimec.ro

fices, leurs rapports empreints d'amour fraternel avec leurs confrères dans la foi, il révère le courage avec lequel ils subissent la mort. C'est en de termes semblables que s'exprime le doyen des philologues polonais, Tad. Sinko *(Literatura grecka* III, 1, Cracovie, 1951, p. 371): Lucien, dit-il, se rapproche de Galène, qui appréciait les vertus chrétiennes, mais — d'autre part — il se rangerait aussi à côté de l'Empereur (c'est-à-dire, de Marc-Aurèle) qui a classé le christianisme parmi les superstitions abstruses. Ce qui est une constatation contradictoire, faite sur un ton un peu comique — mais on peut la regarder comme l'expression du caractère contradictoire de la position de Lucien. De même que dans les passages des auteurs précédemment cités, l'essence (bien-entendu, l'essence sociale) de la conception de Lucien n'est pas le moins du monde envisagée chez Sinko. On peut en dire autant de l'article d'un auteur italien, C. Curci *(Luciano e i cristiani, Miscell. di studi di letter. crist. antica*, Catania, juillet 1954, p. 86—109); C. Curci interprète le silence de Lucien sur les chrétiens comme un signe de sa bienveillance à l'égard du christianisme. On le voit, la tendance à embellir les rapports de Lucien avec les chrétiens se manifeste de la manière la plus claire dans cet article.

Ce n'est que l'opinion d'un auteur français, Marcel Caster, qui diffère — et c'est là son mérite — des opinions des auteurs cités, et de leurs descriptions qui idéalisent les faits, sans les expliquer. Dans son ample thèse *(Lucien et la pensée religieuse de son temps*, Paris, 1937), il s'occupe des rapports de Lucien avec la religion en général. Il ne pouvait pas, on le conçoit bien, éviter de mentionner les chrétiens. Bien qu'il ne fasse pas, à cet égard, une recherche systématique, il touche à ce problème dans plusieurs passages de son livre, ce qui nous permet de nous faire une image assez exacte de son opinion.

M. Caster relève — comme l'a fait aussi P. de Labriolle — la coïncidence entre le genre de polémique contre les déités polythéistes (et contre les philosophes), employé par Lucien et celui des apologistes chrétiens, ses contemporains. C'est par l'utilisation d'une source commune (vraisemblablement épicurienne) qu'il explique — correctement croyons-nous, — cette coïncidence qu'il est aisé de constater. Cependant, Lucien diffère des apologistes par sa manière de traiter cette polémique (p. 190): à la différence des apologistes qui, au cours de leur polémique, présentent une conception positive de la divinité, il n'y a chez Lucien rien de positif qu'il pourrait offrir en compensation des valeurs et des idées critiquées par lui. C'est ce qui fait, bien-entendu, aux yeux de M. Caster, la différence entre une critique constructive (chez les apologistes) et une critique destructive (celle de Lucien) ! On le voit, il y a donc des traces de la tendance à idéaliser à l'égard du christianisme, même chez M. Caster.

Cependant, quoique — selon M. Caster — Lucien fût un athée (de teinte épicurienne), il n'aimait pas voir les chrétiens nier l'existence (ou, plus correctement, l'importance) des dieux olympiens. C'est à cela, dit M. Caster, qu'il voit leur barbarisme (c'est-à-dire, leur manque de culture). Cependant Lucien n'a manifesté aucune haine contre les chrétiens, mais plutôt une aversion compatissante; on en peut juger par la différence entre al manière dont il procède contre les personnages vraiment haïs, par ex. contre Alexandre d'Abonoutique, et celle qu'il emploie à l'égard des chrétiens.

C'est pourquoi, aux yeux de M. Caster, l'image que Lucien se fait des chrétiens est ironique, mais, en somme, objective. Lucien nous fait observer leur dédain de la mort et leur dévouement fraternel. Ces deux points, cependant, ne sont pas

www.cimec.ro

pris par notre auteur pour une louange à l'adresse des chrétiens, quoique fortuite dans la bouche de Lucien. Celui-ci les a appréciés, dit M. Caster, comme deux faiblesses, à leur désavantage. Car leur dédain de la mort est motivé par une foi insensée en l'immortalité individuelle; et, dans leur ardeur à se sacrifier, les chrétiens se laissaient duper et voler. Néanmoins, nous chercherions en vain chez Lucien, selon M. Caster, les calomnies qu'on rencontre d'habitude chez les polémistes antichrétiens.

A la différence des autres auteurs, M. Caster tente d'expliquer l'attitude de Lucien vis-à-vis des chrétiens. Son interprétation est de caractère double. Il distingue la position de Lucien dans les « Pseudoprophète », de celle qu'il occupe dans « La mort de Peregrinos ».

Si, dans le « Pseudoprophète », Alexandre range les chrétiens à côté des épicuriens (ou, plutôt, place les épicuriens au même niveau que les chrétiens), ce n'est, aux yeux de Lucien, qu'une association d'idées défavorable, qu'Alexandre a eue en vue. Par conséquent, cela ne signifie donc pas, selon M. Caster, que Lucien avait voulu présenter les chrétiens sous une lumière plus favorable (comme ennemis déclarés du charlatan paphlagonien) ! S'il ne proteste pas expressément contre cette comparaison, ce n'est pas signe qu'il n'est pas indigné par le fait que les épicuriens sont mis en connexion avec une société douteuse, comme l'était pour ses contemporains celle des chrétiens. Selon M. Caster, cette connexion est si évidemment absurde pour Lucien qu'il ne prend même pas la peine de la réfuter. Ainsi, Lucien figure ici comme un auteur qui avait une dent contre les chrétiens, mais qui, cependant, ne se manifeste pas explicitement comme leur ennemi.

Abordons maintenant le pamphlet consacré à Peregrinos. Dans le dernier chapitre de son livre (p. 354), M. Caster écrit que Lucien qui, malgré son talent d'observateur précis, ne se rendait pas compte de toute la réalité de son temps, ne nous donne pas l'image exacte du christianisme, comme une force qui à en juger objectivement, commençait à menacer l'Empire romain tout entier. Les chrétiens, dit-il, n'intéressaient pas Lucien. A l'exception de la brève image de « Peregrinos », insérée alors comme un épisode dans un pamphlet, c'est-à-dire dans une œuvre d'un genre littéraire qui n'intéresse que l'actualité, les chrétiens n'existent pas chez Lucien.

Quelle en est la raison? M. Caster la trouve dans ce que Lucien ne pouvait pas les utiliser comme objet à tourner en ridicule, parce qu'il n'y avait pas de modèle littéraire traditionnel qu'il aurait pu suivre en ridiculisant les chrétiens. Par cette dernière phrase, notre auteur s'avère le partisan de cette opinion moderne qui ne voit en Lucien qu'un imitateur, transformant exclusivement des modèles anciens. Ainsi, dans « Peregrinos », Lucien figure comme un auteur qui ne s'intéresse pas aux chrétiens, car ils représentent un modèle impropre à ridiculiser. En somme, malgré tous les efforts de M. Caster d'éviter une solution idéalisante (nous dirions idéaliste), nous ne sommes pas satisfaits par sa manière d'envisager le problème, avant tout parce qu'il nous force à croire que Lucien avait une attitude double à l'égard des chrétiens: il les réfute dans le « Pseudoprophète » et il s'en désintéresse dans « Peregrinos ».

S'il en est ainsi, c'est à nous de reprendre la question ! En abordant ce problème, nous devons en premier lieu tenter d'écarter l'idée d'une attitude double chez Lucien: condamnation relativement modérée des chrétiens (qui sont seulement tournés en ridicule) dans « Peregrinos » — et les deux mentions du « Pseudoprophète »,

www.cimec.ro

qui, selon M. Caster, renferment implicitement une appréciation défavorable (condamnation sévère) des chrétiens. C'est apparemment par son souci de ne pas enlaidir l'image qu'il a donnée des rapports de Lucien avec les épicuriens, que M. Caster a été amené à cette appréciation contradictoire des deux témoignages.

M. Caster part, peut-être à son insu, d'une prémisse claire: que Lucien, tout comme les autres hommes de son époque, ait nécessairement regardé le christianisme, comme une superstition digne de mépris. Ce qui est pour le moins problématique.

Quant à nous, nous estimons qu'il est décidément plus juste de supposer que dans la description du renvoi brusque des ‚athées' (épicuriens et chrétiens) par Alexandre d'Abonoutique, les passages du pamphlet réflètent précisément l'état réel des choses de ces temps-là. C'est-à-dire, qu'Alexandre plaça à dessein côte à côte les deux courants de la pensée contemporaine, épicurisme et christianisme, pour les discréditer (et surtout l'épicurisme). Il ne pouvait compter sur la réussite qu'au cas où, pour ses contemporains, les uns et les autres passaient également pour ‚athées', c'est-à-dire, si, à cet égard, les épicuriens et les chrétiens étaient couramment associés dans la pensée des contemporains. Il en résulte que Lucien y était (ou pouvait y être) accoutumé. S'il ne proteste pas contre ce rapprochement, cela signifie, selon toute apparence, qu'il n'en était pas indigné. Il s'est tout à fait sincèrement désintéressé des chrétiens. Il ne les condamnait pas, comme le faisait la plupart de ses contemporains. Il ne trouvait même pas qu'il fût blessant pour les épicuriens d'être mis à côté des chrétiens. Ainsi l'attitude de Lucien à l'égard des chrétiens était-elle identique dans le « Pseudoprophète » et dans « Peregrinos ».

Mais, qu'est ce que signifie le désintéressement de Lucien quant aux chrétiens? Peut-on croire, comme le veut M. Caster, que les chrétiens tout simplement ne représentaient pas pour Lucien un sujet de création littéraire? Par cela, nous imputerions à Lucien — sans aucune nécessité ! — une faiblesse de ses facultés créatrices, un manque total d'originalité. Il nous faut donc chercher une solution plus satisfaisante.

Nous n'obtiendrons pas une telle solution par une spéculation abstraite basée sur les paroles de Lucien tout seul. Il faut nous livrer à une recherche comparative. A cette époque, l'attitude vis-à-vis du christianisme — si bas que nous appréciions son importance objective — était une pierre de touche pour l'attitude des gens envers l'ordre politique et social établi. Or, nous comparerons maintenant, aussi brièvement que possible, la position de Lucien avec celle d'un autre critique contemporain du christianisme, un personnage qui est parfois identifié avec le destinataire du pamphlet du « Pseudoprophète », à savoir avec Celse.

Grâce à cette comparaison nous remarquerons que Lucien diffère de Celse sur deux points: premièrement, quant à la manière de procéder à la critique du christianisme (autant qu'il est possible de parler de Lucien comme critique du christianisme): alors que Lucien ne se moque pas du seul christianisme, mais attaque la religion en général (certes, il y a à cet égard des inconséquences chez Lucien), Celse, bien que stigmatisé par Origène, au commencement de sa polémique, comme épicurien, ne réfute pas le christianisme que comme une forme erronée de religion; il ne repousse cependant pas la religion en général. Au contraire, il considère la religion comme un facteur consolidant l'Etat et la société humaine. Ce qu'il reproche aux chrétiens le plus sévèrement — et avec cela nous en venons au deuxième point — c'est leur attitude d'ennemis du culte de l'empereur et de la religion nationale.

www.cimec.ro

Il prend cela pour une menace grave contre l'Empire romain, dont le salut est pour lui le point de départ, autant que le terme de ses considérations. C'est pourquoi, à la fin de son œuvre, il fait appel aux chrétiens pour qu'ils renoncent à leur refus de remplir leurs devoirs de citoyens loyaux, avant tout le service militaire, et de s'en remettre à l'empereur pour ce qui est de la religion. C'est une manière d'envisager la discussion que nous pourions désigner comme légaliste.

En vains chercherions-nous des idées semblables chez Lucien. Le sens de l'importance de la religion comme moyen idéologique pour consolider les collectifs de citoyens est absent chez lui. Ce manque du sentiment de la valeur collective de la religion a entrainé chez Lucien la perte du sentiment de la valeur positive de la religion en général. C'est ce qui explique son attitude moqueuse à l'égard de la religion nationale, polythéiste.

Si nous voulons aller jusqu'au bout de notre recherche, nous devons nous demander ce que cela révèle chez Lucien. On peut exprimer cela de la manière suivante: chez Celse, l'évaluation positive de la religion fut accompagnée par une attitude favorable à la formation politique existante, c'est-à-dire à l'Empire romain. Le manque d'appréciation de la religion comme facteur consolidant le collectif civique chez Lucien, nous fait conclure, *e contrario*, que cet auteur railleur ne tenait nullement au maintien de l'Empire romain (A. Perretti, *Luciano, Un intelettuale greco contro Roma*, Florence, 1946; et cf. D. M. Pippidi, *Apothéoses impériales et apothéose de Pérégrinos*, *Studi e Materiali di storia delle religioni*, 21, 1947/48, 77—103, qui voit dans « Pérégrinos » un persiflage des apothéoses des empereurs, ce qui n'était possible que chez un auteur hostile à l'Empire).

Aussi bien, quand M. Caster dit que Lucien n'a pas pris le christianisme pour une force menaçante et destructive pour l'Empire romain, il a raison plus qu'il ne s'en doute. A savoir que la pensée de Lucien, à la différence de celle de Celse, n'était pas aiguisée par l'intérêt de conserver l'ordre politique établi. Le sentiment bien tiède de Lucien envers les chrétiens est alors une marque de plus de l'attitude négative (ou, tout au moins, tiède) de Lucien à l'égard de l'Empire romain.

Ce qui n'est que trop compréhensible ! Lucien n'appartenait pas à ces couches de la population provinciale qui fournissaient les partisans et les défenseurs les plus chaleureux de l'Empire (comme représentants des cultes officiels, Augustals, etc.). Il a été le porte-parole des propriétaires moyens qui ont été poussés à l'opposition contre l'Empire par les effets défavorables de l'évolution économique à la période de la crise générale du système esclavagiste, quoiqu'elle ne fût pas encore arrivée à son plus haut degré. Evidemment, l'attitude de Lucien envers l'Empire romain n'était pas causée simplement par des traits individuels innés du caractère de Lucien; il y avait en outre des motifs sociaux (comme nous l'avons indiqué), tout autant que ceux qui tenaient à sa nationalité (nous savons que, en mainte occasion, Lucien accentue son origine syrienne).

Or, nous pouvons déjà répondre à la question de savoir quelles étaient les causes des contradictions signalées au commencement de cet essai. Ce fut la situation sociale de Lucien (et de ses pareils) qui l'a amené a une attitude tiède à l'égard des chrétiens. Il occupait, probablement à son insu, une position presque identique à celle des chrétiens, concernant l'ordre de la société contemporaine. C'est pourquoi il ne fut pas amené à haïr les chrétiens et à les traiter en ennemis.

La position de Lucien, cependant, n'était pas univoque: comme l'a démontré un savant soviétique, A. P. Kachdane *(Préface aux œuvres athéistes choisies de*

www.cimec.ro

Lucien [en russe], Moscou, 1955, p. 18), en ce qui concerne l'antagonisme fondamental de l'antiquité, à savoir, l'antagonisme des esclaves et propriétaires d'esclaves, Lucien était d'accord avec ses contemporains; il le regardait avec les yeux d'un propriétaire d'esclaves, c'est-à-dire, d'un homme qui considère l'esclavage comme une institution naturelle. La seule iniquité de l'ordre social établi consistait, pour Lucien, en une distribution injuste des biens entre les membres libres de la société d'alors. Il s'opposait avec violence aux esclaves, surtout s'ils essayaient d'améliorer leur position sociale individuelle en abandonnant leur métiers antérieurs, pour devenir rhéteurs ou philosophes (on entend alors des accents d'indignation contre une concurrence désagréable !).

Cette situation personnelle contradictoire de Lucien a, naturellement, donné naissance à son attitude contradictoire tant à l'égard des chrétiens qu'a l'égard de la religion, en général. Mais, pousser plus loin ces recherches, ce serait dépasser le cadre étroit que nous nous sommes fixé pour cette contribution.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

LE PROMETHÉE DE LUCIEN

Différences par rapport aux versions classiques d'Hésiode et d'Eschyle

PAR

L. STOIANOVICI

(Bucarest)

Parmi les thèmes les plus anciens de la littérature universelle, l'histoire tragique du fils de Japhet occupe une place prépondérante. Le thème mythique de Prométhée, considéré par certains chercheurs comme faisant partie du patrimoine commun des aryens [1] et par d'autres, comme très proche des conceptions sémitiques sur la chute de l'homme [2] représente, d'après L. Séchen [3], la création spontanée, dans des lieux et des temps divers, de récits fantastiques, dont les ressemblances sont dues à « la faculté qu'a l'esprit humain, de produire un peu partout . . . des sentiments et des thèmes passablement identiques ».

Le nombre considèrable de travaux [4] qui étudient l'origine ou les autres problèmes suscités par le mythe du titan philanthrope prouve non seulement la fécondité inépuisable des commentateurs modernes dans le domaine de ces recherches, mais encore et surtout la richesse et la variété remarquable des aspects que découvre l'analyse d'une telle légende, dont la signification historique et le contenu à tendance éthique constituent des traits incontestables.

La majorité de ces études, qui font preuve d'une information très abondante et d'une argumentation exhaustive, présentent toutefois une lacune essentielle, qui leur est commune, — à l'exception, évidemment, de ceux fondés sur la conception matérialiste-historique [5] ou tout au moins simplement historique [6] — lacune

---

[1] J. Toutain, *Etudes de mythologie et d'histoire des religions antiques*, Paris, 1909, p. 194. L. Séchan, *Le mythe de Prométhée*, Paris, 1951, p. 12.

[2] Journal of Hellenic Studies, 54 (1934), p. 201 et 58 (1938), p. 51 sq.

[3] *Op. cit.* p. 12.

[4] Dans la monographie de L. Séchan, citée plus haut, et l'article de M. Pitchikhadzé, *К истории проблемы Прометея*, dans Сообщения Академии Наук Груз. ССР, 19 (1957), nº 1, pp. 121—127, on trouve une bibliographie très étendue de ce thème.

[5] Citées et commentées par M. Pitchikhadzé, *op. cit.*, p. 125 sq.

[6] *Ibidem*, 124—125.

www.cimec.ro

qui provient, sans doute, de la limitation stricte à l'étude et à la recherche du mythe isolé, pris indépendamment des conditions matérielles dans lesquelles il est apparu et s'est développé.

Les hypothèses fondées sur la conception matérialiste-historique, que le professeur Pitchikhadzé [1] cite dans un article qui traite des problèmes du mythe de Prométhée, considèrent surtout, à côté d'autres facteurs — philologiques, littéraires, historiques, etc. — les éléments préhelléniques du mythe de Prométhée. Suivant ces hypothèses (qui présentent un intérêt tout spécial pour la recherche des origines de la légende), la genèse des versions grecques serait en rapport étroit avec le fait historique des relations entre les Hellènes et les Pré-Hellènes. Le professeur A. F. Lossev [2] considère surtout le conflit entre le titan et Zeus comme le symbole de la lutte entre les croyances mythiques des Pré-Hellènes, datant de la période du matriarchat, et le panthéon grec qui appartient à la période du patriarchat — le maître olympien représentant la synthèse des traits spécifiques du nouveau panthéon victorieux de l'âge héroïque.

Bien que le mythe de Prométhée ait constitué l'objet de la préoccupation d'un nombre appréciable de commentateurs modernes, le champs d'investigation reste encore ouvert. A cet effet, nous nous sommes proposé d'ajouter, dans les lignes qui suivent, cette contribution aux études précédentes, qui consiste en une analyse sommaire de quelques aspects historiques des versions reproduites par Lucien dans les dialogues: *Prométhée ou le Caucase*, *Prométhée et Zeus* et *Le Prométhée de l'éloquence*. Dans ces petites pièces du satirique syrien — qui sont, comme tous ses autres dialogues, de véritables comédies en miniature — apparaît, ébauchée par quelques traits rapides et précis, spécifiques du style de Lucien, la synthèse de l'entière personnalité mythique de celui que Marx estimait, pour sa signification morale « le plus grand martyr et saint du calendrier philosophique ». Cependant, cette analyse pour sommaire qu'elle soit, implique inévitablement un coup d'œil sur les deux versions classiques, d'Hésiode et d'Eschyle, versions qui réunissent presque tous les éléments populaires, anciens et nouveaux du mythe, en constituant ainsi le noyau, le fondement de toutes ses reproductions postérieures.

Les thèmes essentiels (dont la provenance diverse est reconnue par tous les commentateurs du mythe de Prométhée), notamment: le rapt du feu, le conflit avec Zeus, la création de l'homme, etc., réunis dans la *Bibliothèque* du mythographe Apollodore (1, 7, 1—2), au II-e siècle av. n.è., ont été reproduits, quatre siècles plus tard, avec la même probité et un art consommé, dans les pièces dialoguées du satirique de Samosate.

Dans ces petits chefs d'œuvre défilent, en un étonnant cortège, tous les vices et les faiblesses humaines, attribués par l'imagination populaire aux habitants mythiques des cimes olympiennes et synthétisés, dans les dialogues mentionnés, par la personne de Zeus, dieu opposé — par cette même fantaisie populaire — au fils de Japhet, dont les traits de caractère, héroïques et humanitaires, contrastent d'une façon frappante avec les tendances égoïstes et tyranniques de son implacable adversaire. Les deux premiers thèmes, le rapt du feu et le conflit avec Zeus, constituent seuls le fond archaïque des légendes qui se rapportent aux faits et gestes de Prométhée, et qui datent, selon l'opinion du prof. A. F. Lossev, du temps de

[1] *Op. cit.*, pp. 124, 127.
[2] Dans *Античная мифология в ее историческом развитии*, Moscou, 1957, p. 81.

www.cimec.ro

la commune primitive. D'après certains auteurs, parmi lesquels on peut citer le prof. Pitchikhadzé, les autres thèmes du même conte auraient une origine beaucoup plus récente [1]. Selon le récit d'Hésiode [2], la colère de Zeus contre les hommes et contre le titan lui-même, avait été provoquée par les deux tours que le fils de Japhet avait joués, l'un après l'autre, au « maître » suprême de l'Olympe. La première de ces farces est le partage de Mécone, où — raconte la légende — fut sanctionné la séparation des dieux et des hommes par le premier sacrifice consacré aux Olympiens, tandis que l'autre consiste dans le vol du feu céleste, ramené sur terre par le titan philanthrope, pour être mis de nouveau à la disposition des hommes, qui — selon la même légende — l'avaient eu en leur posséssion d'une façon ininterrompue, jusqu'à la farce de Mécone.

Loin d'être la plus ancienne, cette version représente, sans doute, la variante la plus connue en Béotie du temps d'Hésiode. D'ailleurs, selon l'opinion de Severyns, de Nilsson et d'autres commentateurs modernes [3], Prométhée n'était à l'origine qu'un simple héros de conte populaire, habile et vaillant, et non le dieu riche en ressources, de la version hésiodique. Ulrich v. Wilamowitz-Moellendorff [4] appelle cette dernière version béotienne — locrienne, et la considère comme principale source d'inspiration d'Eschyle, à côté de la version ionienne — attique et d'autres thèmes populaires, où le titan est représenté non seulement comme le défenseur providentiel de l'humanité, condamnée à la destruction par un dieu tyrannique et impitoyable, mais aussi comme son premier civilisateur.

L'association du vol et de la lutte entre les deux protagonistes, avec le commencement des souffrances humaines, ou avec les premières manifestations de la civilisation dans le monde ne représente, en fait, que des stades différents de l'évolution du même conte, determinés par les conditions historiques des diverses tribus grecques, arrivées à un certain degré de développement.

Dans la version donnée par Eschyle, du mythe de Prométhée, la physionomie morale du titan est presque complètement transformée. Sans doute, le poète d'Eleusis s'est en grande part inspiré de la version hésiodique, mais il l'a fortement enrichie d'éléments populaires, ioniens — attiques, l'adaptant aussi, ce qui n'était d'ailleurs que tout à fait naturel, aux nouvelles conceptions de vie et à ses propres besoins artistiques. Car, de malin et farceur, origine de tous les maux du monde, le personnage mythique décrit par le poète béotien devient, chez Eschyle, le plus grand philanthrope, initiateur de tous les progrès humains.

Mais, en s'inspirant de la version que Wilamowitz [5] appelle ionienne — attique, le dramaturge éleusinien a toutefois délibérement negligé, autant qu'on en puisse juger, justement le motif principal, qui représentait le titan — de même qu'Héphaistos, son cadet, et la déesse Athénée — comme un dieu archaïque des arts du feux — la céramique et la métallurgie — sans lui attribuer en même temps l'inimitié de Zeus olympien. Prométhée, ce dieu très ancien, appartenant à la génération titanique, antérieure au panthéon des Grecs, était vénéré à la fête appellée

[1] Cf. M. Pitchikhadzé, *op. cit.*, p. 121.

[2] Hésiode, *Théogonie*, v. 507—616; *Les travaux et les jours*, v. 42—89.

[3] A. Severyns, *Prométhée, héros de conte populaire*, dans: La Nouvelle Clio, 5 (1953), nos 1—4, p. 161; M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, München, I, 1941, p. 709, no 6, etc.

[4] *Aischylos, Interpretationen*, Berlin, 1914, p. 114 sq.

[5] Cf. *supra*.

www.cimec.ro

Prométhia et célebrée par les Athéniens dans le quartier du Céramique, par la course aux flambeaux, la lampadédromie [1].

Le thème du vol du feu, qui est lié d'une façon indissoluble à celui du conflit avec Zeus, a été envisagé, depuis l'antiquité et jusqu'à nos jours, de la manière la plus diverse, en commençant par les explications mystiques et allégoriques des stoïciens et des néo-platoniciens, et en finissant par l'interprétation la plus réaliste, fondée sur la conception du matérialisme historique. Selon cette dernière interprétation, le thème du vol symbolise l'extraordinaire événement historique de la découverte et de la première utilisation du feu dans le monde; ce thème à été cependant traité par les deux poètes, Hésiode et Eschyle, d'une manière tout à fait différente. En effet, le premier voit dans ce mythe les causes de tous les maux humains, soulignant d'autre part la toute-puissance d'un dieu capricieux et vengeur qui était, selon la croyance traditionnelle, le maître suprême du monde; tandis qu'Eschyle attribue au vaillant Prométhée la grandeur de toute la civilisation humaine et réhabilite en même temps, au point de vue moral, son implacable adversaire par l'acte de la réconciliation définitive, dont le thème formait — d'après l'opinion unanime des philologues — l'objet du dernier drame de la trilogie eschyléenne de Prométhée.

L'interprétation donnée par Hésiode aux deux principaux motifs de ce mythe est — comme le remarque avec compétence le prof. I. Trencsenyi-Waldapfel [2] — tout à fait naturelle et conforme à l'idéologie de gens chez lesquels le spécifique des travaux agricoles en Béotie et les conditions primitives de vie avaient créé une mentalité de paysans pacifiques et en même temps hostiles, jusqu'à un certain points, à tout progrès des métiers au-delà de la stricte nécessité. Car, pour de tels hommes, le feu, loin de paraître un bienfait, représentait probablement surtout un élément maudit, au moyen duquel on travaillait les métaux, en vue de la fabrication des armes destructrices de la guerre — l'action du titan, dont les exploits avaient attiré la terrible colère de l'Olympien, passant pour être la cause première de toutes les souffrances humaines. Comme on le sait, cette punition est associée dans la version hésiodique, au mythe de Pandore, et du don envoyé par Zeus aux mortels de l'âge d'or, qui marquait — selon la légende — la fin d'une félicité ancestrale.

Mais la réhabilitation du titan « martyr » et « saint » de l'antiquité ne devait toutefois pas se faire longtemps attendre, car le développement rapide du commerce et des métiers, dans les villes ioniennes et attiques, devait modifier d'une façon sensible la conception des gens sur le sens du mythe qui symbolisait la découverte du feu et ses conséquences utiles.

Cette nouvelle étape de l'évolution de la légende de Prométhée, tout à fait contraire à la version béotienne, représente sans doute l'écho mythique des importantes transformations idéologiques survenues dans les « poleis » grecques, par suite des nouvelles conditions matérielles de la vie, à la fin du VI[e] siècle et au commencement du suivant, lorsque la démocratie esclavagiste grecque approchait à grand pas de son apogée.

Quant aux transformations subies par la physionomie morale de Zeus, devenu, à la place du tyran jaloux et vengeur de la version béotienne, le juge magnanime

[1] L. Séchan, *op. cit.*, p. 13.
[2] *Гомер и Гесиод*, Moscou, 1956 p. 85 sq.

www.cimec.ro

et juste du drame final de la trilogie d'Eschyle, certains commentateurs, les considérant du point de vue éthique et religieux, les attribuent surtout aux influences de l'orphisme, en pleine floraison au début du V^e^ siècle av. n.è.

D'autre part, les philologues qui ont étudié ce même mythe en se basant sur la conception matérialiste-historique, rejettent sans réserve cette interprétation[1].

La remarque du prof. I. M. Tronski[2] et d'autres commentateurs modernes, qui considèrent le Prométhée d'Eschyle comme le premier chef-d'œuvre grec, où est amplement exprimée l'idée du progrès, du triomphe de la civilisation sur la barbarie, est certainement juste.

Quant à l'opinion de Thomson[3], selon laquelle dans la trilogie d'Eschyle, l'idée du progrès comme résultat d'un conflit se dégage clairement, celle-ci, quoique vraie, ne doit pourtant pas être exagérée pour nous faire trouver à tout prix dans l'œuvre du dramaturge d'Eleusis, des éléments de matérialisme-dialectique.

La version eschyléenne du mythe de Prométhée comprend des thèmes tellement variés et nombreux, qu'on peut sans exagération la considérer comme la forme la plus développée et la plus représentative de ce mythe, jusqu'à la reproduction de Lucien ; et c'est probablement cela la raison pour laquelle elle a constitué une riche source d'inspiration et d'imitation, totale ou partielle, pour les écrivains postérieurs.

A partir du poète éleusinien et jusqu'au satirique de Samosate, ce mythe a été utilisé — comme le remarque le prof. Pitchikhadzé[4] et comme le prouve la lecture même des textes — non seulement par les poètes (Virgile, Horace, Properce, etc.), mais encore et surtout par les penseurs (Platon, Téophraste, Zénon, Antisthène, Diogène, Proclès, etc.), constituant, en ce qui concerne l'interprétation des actions du titan, l'objet controversé d'une véritable lutte idéologique. Mais, au point de vue de l'interprétation, certains traitements libres du mythe de Prométhée s'éloignent assez fort des deux significations initiales, opposées, de cette légende, pour qu'on puisse y voir plutôt de simples allégories, que des reproductions proprement dites du même conte.

Pour ne rappeler qu'un exemple à cet égard, je mentionnerai le mythe de Protagoras, du dialogue platonicien du même nom, considéré par certains hellénistes, dont A. Croiset[5], comme étant une imitation fidèle de la légende contée par le sophiste et reproduite par Platon, avec la même probité avec laquelle — selon Xenophon — le philosophe de l'Académie a imité Prodicos, dans le mythe d'Héraclès. Le même intérêt secondaire présentent pour la recherche de l'évolution du mythe de Prométhée, les versions qui ne reproduisent que l'amplification des thèmes traditionnels avec certains éléments nouveaux, inspirés directement des premiers, ou seulement rajoutés à ceux-ci, dans des combinaisons de basse époque, comme, par exemple, l'association de notre mythe aux légendes cosmogoniques de la création de l'homme, du déluge, etc. Car ces légendes peuvent être facilement détachées des motifs primaires — le vol du feu et le conflit avec Zeus — sans qu'ils souffrent aucune transformation essentielle dans leur structure.

[1] Cf. M. Pitchikhadzé, *op. cit.*, p. 125.
[2] *История античной литературы*, Leningrad, 1947, p. 124—125.
[3] *Aeschylus and Athens*, London, 1950, p. 317—346.
[4] *Op. cit.*, p. 122.
[5] A. Croiset, *Notice du Protagoras*, p. 9.

www.cimec.ro

Au contraire, la reproduction par Lucien, du mythe de Prométhée, marque un moment bien déterminé dans l'évolution de cette légende. Son récit, bref mais complet, embrasse aussi (à côté des éléments essentiels de la version ionienne — attique ou d'autres traditions populaires, dont on trouve l'expression artistique dans la trilogie d'Eschyle), certains motifs de date plus récente, comme celui de la création de l'homme, combinée avec le conte hésiodique, d'origine béotienne — locrienne.

Le trait spécifique des dialogues de Lucien — *Prométhée ou le Caucase*, *Prométhée et Zeus* et *Le Prométhée de la rhétorique* — ne consiste pas, comme le remarque à juste titre M. Croiset[1], uniquement dans la concision d'une reproduction qui contient tous les thèmes principaux, anciens ou nouveaux du mythe de Prométhée, sans toutefois les altérer, mais surtout dans la fidélité de la copie, dont l'intérêt ne réside pas dans le récit proprement dit, mais au contraire, dans son but, dans les intentions de l'écrivain, reflétées par la transparence de l'exposition. Car, en critiquant le ciel, Lucien avait en vue la critique de la terre. C'est ainsi que, dans le dialogue *Prométhée ou le Caucase*, après une courte exposition des trois accusations traditionnelles: la farce de Mécone, le rapt du feu et la création des premiers hommes, exposition faite par Hermès, l'exécuteur de la terrible sentence prononcé par Zeus contre Prométhée, suit immédiatement une longue défense du titan, argumentée conformément aux règles de la rhétorique du temps de Lucien. Comme un vrai Socrate du II^e^ siècle de notre ère, le fils de Japhet proteste au nom de la justice, affirmant à haute voix que, pour ses actions, il méritait plutôt d'être nourri dans le Prytanée, que de subir le sort imposé par le « père » des dieux. Dans sa réponse qui, selon la remarque d'Hermès, n'était qu'une acerbe diatribe à l'adresse de Zeus, le titan philanthrope rabaisse le maître mythique du monde et des dieux au rôle de personnage ridicule de comédie, qui se fâche parce qu'il a lui-même choisi à Mécone, le plus mauvais morceau, gardant cependant de ce fait une hostilité irréductible envers l'auteur d'une farce, puis se met en colère contre les hommes, tout simplement parce qu'ils existent, bien qu'il ait trouvé parmi eux de nombreuses consolations sentimentales; sa colère culmine enfin quand il constate que, par l'intermédiaire de Prométhée, la flamme olympienne se trouve de nouveau en la possession des hommes, bien que, par sa dernière action, le titan ait clairement démontré que ni Zeus ni les autres Olympiens n'avaient été dépossédés du feu, grâce, naturellement, à la particularité de cet élément, de ne pas diminuer par la transmission.

Dans le dialogue intitulé *Prométhée et Zeus*, le soi-disant roi de l'Olympe et du monde, pour justifier la sentence prononcée contre le titan, lui reproche très rapidement, car il est pressé de revoir Thétis, tous les crimes traditionnels déjà énumérés dans le dialogue précédent. A propos de la prière d'être élibéré adressée par le fils de Japhet à Zeus, il est à remarquer la déférence du titan envers son adversaire, tout à fait contraire à l'attitude de défi qui caractérise le Prométhée d'Eschyle — le roi du panthéon olympien lui répond par la même menace terrible, que dans le drame conservé d'Eschyle. Mais la hâte d'arriver auprès de Thétis, vers laquelle le maître de ce monde était en train d'aller, est promptement arrêtée par l'avertissement de sa victime qui, en lui révélant le secret de Thémis, avait

[1] M. Croiset, *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*, Paris, 1882, p. 209.

www.cimec.ro

obtenu la délivrance immédiate et sans conditions (délivrance annoncée à la fin du dialogue précédent, et réalisée seulement dans celui-ci).

Les portraits des protagonistes de ces deux dialogues résumés dans les lignes qui précèdent, sont complets; aucun détail exprimé ou sous-entendu, dont l'absence pourrait nuire au contour de leur personnalités tellement opposées, ne leur manque. D'ailleurs, la défense de Prométhée, qui fait ressortir toute la stupidité de Zeus, représente en réalité la protestation de Lucien et, en même temps, de tout homme intelligent, préoccupé de la seule justice vraie, celle qui établit des rapports naturels entre des êtres réels, les dieux ou autres créations mythiques ne devant pas être mêlés ou associés aux problèmes vitaux de l'homme.

Dans sa réponse « A un homme qui lui avait dit: tu es un Prométhée dans tes discours », Lucien, parlant de la rhétorique emphatique et de ses procédés stériles, montre que la matière dont il modèle son œuvre, comme un nouveau Prométhée céramiste, n'est pas quelque chose de rare, d'inusité; c'est l'argile pétrie par tout le monde, et sa maîtrise, de même que celle du titan, ne réside que dans la forme qu'il lui imprime et dans la manière dont il sait la mettre en valeur — le but de l'art n'étant ni l'archaïsme exagéré, ni la recherche du nouveau à tout prix, « mais la proportion des parties et la beauté de l'ensemble » [1].

Dans ce dialogue, l'allusion à la version ionienne — attique est évidente. Lucien n'ignorait donc pas cette version (qui présente le titan comme le premier potier et forgeron), pas plus qu'il n'ignorait la tradition d'un Prométhée initiateur du progrès humain et même créateur des premiers hommes, ou la légende du titan rusé, dont la farce de Mécone, simple plaisanterie faite au cours d'un banquet, non seulement n'a pas déridé le front du maître olympien, mais au contraire, l'a mis dans une telle colère que seule une vengeance des plus cruelles put l'assouvir. La traditionnelle habileté du fils de Japhet n'a pas été non plus inconnue à Lucien; elle transparaît dans chacun des trois dialogues mentionnés, faisant ressortir par contraste toute l'ignominie et le ridicule qui caractérisent le roi mythique de l'Olympe, peu intelligent, irritable, rancunier et surtout envieux.

Tous ces traits, spécifiques de la personnalité mythique d'un dieu créé par l'imagination populaire à la phase de transition du matriarchat au patriarchat de la société grecque, paraissent également chez Hésiode et chez Eschyle; le premier, en croyant docile et scrupuleux, qui craint la toute-puissance d'un dieu souverain et capricieux, les reproduit dans le récit qu'il en fait à son public, tandis que l'autre les accepte, mais non sans un certain discernement critique, dû sans conteste au progrès idéologique accompli pendant les près de trois siècles qui séparent l'auteur de la Théogonie, du dramaturge éleusinien.

Cependant, tandis qu'Hésiode et Eschyle reprennent chacun à sa manière le mythe, tout en y croyant plus ou moins, Lucien, au contraire, vide le récit de tout contenu mythique, — on pourrait dire même qu'il supprime le mythe —, malgré l'exactitude de sa version complète. Car, ce n'est plus la foi qui réside à la base de cette dernière version, comme chez Hésiode ou chez Eschyle, mais c'est la forte répulsion du satirique syrien pour toute création de l'imagination, destinée à obscurcir la beauté de la raison humaine [2].

---

[1] *Le Prométhée de l'éloquence*, 4.

[2] Cf. A. Kajdan, *Lucian*, Избранные атеистические произведения. Редакция и вступ. статья А. П. Каждана, Moscou, 1955, p. 23.

www.cimec.ro

Cette différence fondamentale entre les deux mondes, dont la structure et la superstructure se reflètent dans les œuvres des trois écrivains mentionnés, n'est que l'empreinte profonde laissée par les quelques 7 à 8 siècles qui séparent le monde morcelé en d'innombrables « poleis » indépendantes, de la Grèce d'Eschyle et d'Hésiode, du vaste empire romain du IIe siècle de n.è., époque à laquelle vécut et écrivit son œuvre le satirique de Samosate.

Or, il est en général reconnu que ce soi-disant « âge d'or » de l'empire des Antonins représentait, sous l'aspect économique et social, l'apogée des contradictions de la société esclavagiste du monde romain qui, surtout à ce moment là, contenait en lui-même les germes du commencement de son déclin. Au point de vue idéologique, ce fut également une période pleine de confusion entre les croyances religieuses les plus variées et les courants philosophiques, mystiques et idéalistes fortement opposés au courant matérialiste-athéistique, représenté par les écoles traditionnelles — épicurienne, sceptique et cynique — qui, comme on le sait, étaient en plein essor à cette époque. Toutes les croyances religieuses et tous les courants philosophiques idéalistes de cette période se combinaient entre eux d'une manière assez bizarre, ce qui allait aboutir facilement à la création inévitable, à côté des vieilles croyances et conceptions philosophiques, d'autres nombreuses et extravagantes constructions de l'imagination échauffée par le chaos général économique et idéologique.

Formé dans une telle ambiance de contradictions aiguës, spécifiques des sociétés à leur déclin, et par conséquent de la société romaine de cette époque, dominée, au point de vue religieux, par les superstitions et le mysticisme oriental (alimentés, surtout dans le peuple, par la dureté croissante de la vie, en Italie comme dans les provinces), l'esprit pénétrant et dynamique du satirique syrien ne pouvait rester indifférent au spectacle pénible de toutes ces déformations de la raison humaine, dont il était l'enthousiaste admirateur. Au contraire, armé du fouet de la satire, de même que de son propre bon sens, nourri de l'idéologie des écoles athéistiques contemporaines, Lucien devait frapper sans pitié toutes les superstitions et les mythes qui pullulaient dans les diverses couches de la société romaine du IIe siècle de n.è. et à cet effet il employa le procédé littéraire le plus propre, et en même temps aussi le plus accessible, — le dialogue.

Dans ses petites pièces dialoguées, Lucien reproduit, comme nous l'avons déjà signalé, à propos du mythe de Prométhée, toutes les données traditionnelles des récits, sans aucune altération ou omission importante, à l'exception évidemment des éléments secondaires qui, plus nuancés ou accentués par le satirique, devaient contribuer à noircir davantage les personnages visés, et augmenter en même temps l'effet humoristique du dialogue.

On peut, à juste titre, objecter que, dans sa critique de l'anthropomorphisme grec, Lucien n'est pas original en matière d'idéologie, ayant été précédé dans cette direction, à plusieurs siècles de distance, par tous les penseurs idéalistes — sans même compter parmi ses prédécesseurs les matérialistes dont la tradition rationaliste a été pleinement assimilée par le satirique, qui se l'est appropriée en entier, mais non sans ce discernement critique qui le caractérisait si bien.

Ni dans sa façon de caricaturer les héros olympiens, Lucien ne peut passer pour original, car les auteurs de la comédie attique et des drames satiriques l'ont également devancé, bien que sans atteindre la même ampleur et sans les mêmes intentions. Toutefois, la verve de Lucien, aiguisée sans doute par le rafinement de son

www.cimec.ro

lexique, qui paraît à chaque phrase, si audacieuse qu'elle soit, représente à la fois l'apogée et la fin de l'évolution du genre satirique dans l'antiquité. D'autre part, le mobile essentiel de la lutte contre l'anthropomorphisme greco-romaino-oriental n'était pas, chez le satirique de Samosate, la croyance purifiée des penseurs et des poètes idéalistes; c'était l'athéisme le plus irréductible, hérité surtout des matérialistes-atomistes et de leurs successeurs, les épicuriens.

Grand philanthrope, qui aimait surtout les hommes simples et honnêtes, Lucien ne s'est pas lassé toute sa vie durant de tourner en ridicule et de frapper avec le fouet de la satire non seulement les superstitions et les mythes, mais aussi leurs propagateurs, bien que peut-être le satirique syrien se rendît lui-même compte qu'il ne pouvait contribuer qu'à l'ébranlement des mythes et des superstitions. Leur destruction totale ne pouvait être causée que par un complexe de circonstances créées par l'évolution de la société, plus efficace que les moyens artistiques de l'écrivain.

En réduisant le monde religieux à son fondement profane, ce « Voltaire de l'antiquité » n'a cependant pas compris toutes les contradictions de ce fondement profane, ni surtout leurs causes. Car, quoiqu'il observe et frappe sans pitié non seulement les péchés des dieux, mais aussi ceux de leur modèle — les hommes — déchirant presque entièrement avec son esprit caustique le voile de l'hypocrisie sous lequel se cachaient tant de déformations de la raison humaine, encouragées et alimentées surtout dans une société fondée sur l'exploitation de l'homme, Lucien n'a pourtant pas pénétré avec sa critique — comme le remarque judicieusement A. Kajdan — jusqu'aux plus profondes causes de ces déformations. Une pareille lacune idéologique de l'œuvre de Lucien est néanmoins explicable si, en jugeant le satirique, on tient compte du stade du progrès idéologique réalisé par le milieu dans lequel il a vécu et créé [1].

Les trois dialogues résumés ci-dessus — *Prométhée ou le Caucase*, *Prométhée et Zeus* et *le Prométhée de l'éloquence* — ne constituent d'ailleurs, comme on le sait, qu'une part infime de l'œuvre complète de Lucien, consacrée à la critique acérée de tous les mythes et des mœurs déréglés d'une société à son déclin, qu'il tourne sans pitié en ridicule. Dans ses comédies en miniature, le satirique de Samosate ne reproduit aucun mythe traditionnel en vue d'obtenir certains effets artistiques, ou pour le transmettre fidèlement à la postérité, mais uniquement pour dévoiler devant celle-ci toute leur inconsistance et leur mensonge. C'est ainsi que, dans ses trois *Prométhée*, le personnage central du mythe, loin d'être seulement le héros principal, sous les traits mythiques traditionnels, de titan créateur, intelligent et philanthrope, il devient aussi le porte-parole le plus adéquat de Lucien.

Le mythe de Prométhée, de même que tous les autres récits fantastiques et religieux reproduits sous leur aspect comique par le satirique syrien, peut-être caractérisé d'une manière succincte mais saillante, par les paroles de K. Marx [2], qui considère tous ces récits, comme une des « formes de l'histoire universelle », dont « la dernière phase devient sa comédie. Les dieux de l'Héllade, blessés à mort d'une façon tragique dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, ont dû être tirés encore une fois, par le comique, dans les dialogues de Lucien ».

---

[1] Cf. ci-dessus, la même *Introduction*.

[2] K. Marx, *Contribuţii la critica filozofiei hegeliene a dreptului*, dans *Marx şi Engels despre religie*, Bucureşti, 1958, p. 38.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ANALECTA LAERTIANA

PAR

ARAM M. FRENKIAN

(Bucarest)

I. LES LECTURES DE DIOGÈNE LAËRCE

Il y a peu d'écrivains qui aient été si injustement maltraités comme le fut Diogène Laërce. Hermann Usener dit que c'est lui faire trop d'honneur que de l'appeler « *asinus germanus* » et Eduard Schwartz qui, en général, apprécie correctement l'ouvrage du biographe des philosophes, finit par conclure que celui-ci doit se résigner « ein Esel gescholten zu werden » [1].

L'attaque fut ouverte par Friedrich Nietzsche qui, par trois fois accusa Diogène d'avoir tout simplement plagié l'ouvrage de Dioclès de Magnésie intitulé Ἐπιδρομὴ τῶν φιλοσόφων, tout en y insérant çà et là des passages tirés de Favorinus [2].

Or, le texte capital pour l'argumentation de Nietzsche se trouve chez Diogène Laërce, VII, 48 fin, où celui-ci a soin de signaler qu'il cite textuellement (ἐπὶ λέξεως) Dioclès.

L'auteur suivant qui s'est occupé de Diogène est Ernst Maass. Celui-ci [3] rejette la thèse de Nietzsche, mais finit par déclarer que les *Vies* du Laërtien sont un résumé de la Παντοδαπὴ ἱστορία de Favorinus, qui avait au moins huit livres.

---

[1] Nous ne voyons pas en quoi des expressions qui sont inconvenantes, lorsqu'elles sont appliquées à un auteur contemporain, deviendraient admissibles à propos d'un auteur du III[e] siècle.

[2] F. Nietzsche, *De Laertii Diogenis fontibus* dans Rheinisches Museum, 23 (1868), p. 632–653; 24 (1869), p. 181–228. *Beiträge zur Quellenkunde und Kritik des Laertios Diogenes*, Programm Basel, 1870. *Analecta Laertiana* (dans Rh. Mus., 25 (1870) pp. 217–231) Tous ces travaux sont réunis dans Friedrich Nietzsche, *Werke*, XVII, Sect. III, vol. I *(Philologica)*, Lpz., 1910. Voir *ibid.*, p. 119 sq. *Laertius igitur duobus omnino scriptoribus usus est, Fauorino et Diocle. Dioclis librum in artum coegit interpositis nonnullis narratiunculis. Ut igitur breuissime loquar: Laertius est Dioclis* ἐπιδρομή.

[3] E. Maass, *De biographis Graecis quaestiones selectae* (dans Philologische Untersuchungen, III, Berlin, 1880).

www.cimec.ro

Hermann Usener [1] a trouvé mieux que tout cela. Il soutient que le nom de l'auteur plagié par Diogène ne doit pas figurer dans ses *Vies des Philosophes*. Puis, il s'appuie sur le début de la *Vie de Timon* (IX 109), où se trouve cité un auteur nommé Apollonide de Nicée, qui est caractérisé par les mots ὁ παρ' ἡμῶν, pour en conclure que l'auteur dont l'ouvrage fut copié par le Laërtien était originaire de Nicée. Usener croit avoir découvert cet auteur dans la personne de Nicias de Nicée cité uniquement par Athénée, comme ayant écrit des Διαδοχαί ou une Περὶ φιλοσόφων ἱστορία. Les textes d'Athénée et de Diogène qu'Usener met en parallèle nous semblent tout à fait inconcluants:

Ath. XI. p. 505 bc ~ D.L. III 47 sq.
— XI p. 506 c ~ — III 59. 62.
— XIII p. 592 a ~ — IV 46
— IV p. 162 e ~ VII 36
— X p. 437 ef ~ — VII 167

Enfin Alfred Gercke [2] accepte les idées d'Usener, seulement il remplace Nicias de Nicée par un autre inconnu: à savoir, Maximos de Nicée, qu'il a trouvé dans un texte de Proclus [3].

Eduard Schwartz traite aussi de Diogène Laërce, dans un article de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa [4], pour rendre en général justice à notre auteur, qu'il considère comme un esprit médiocre, mais non comme un *homo unius libri*.

D'abord en ce qui concerne les idées de Nietzsche, l 'Επιδρομὴ τῶν φιλοσόφων de Dioclès semble n'avoir eu que trois livres. Le livre III de cet ouvrage est cité par Diogène (X, 11) à propos d'Epicure qui, dans les *Successions des philosophes* qui suivent Sotion, est toujours le dernier philosophe grec considéré. Or, il n'est pas possible qu'un ouvrage de dix livres comme les *Vies* de Diogène soit la copie d'un ouvrage en trois livres comme paraît être celui de Dioclès.

Quant à la théorie de Maass, nous devons remarquer que la Παντοδαπὴ ἱστορία de Favorinus, à en juger par l'ouvrage de son disciple Aulu-Gelle intitulé *Noctes Atticae*, avait un tout autre caractère que les *Vies* de Diogène qui, par conséquent, ne peuvent pas en être un épitomé.

L'hypothèse de Hermann Usener, suivie par Gercke, se juge d'elle-même. L'habitude de copier des passages et même des pages entières d'un autre auteur était très répandue en antiquité, où la manière de voir en matière de plagiat était tout autre que chez les modernes [5]. Aussi, des auteurs négligeants, au nombre desquels il faut compter aussi Diogène, copiaient-ils avec une vraie absence mentale des textes de leurs prédécesseurs, sans se donner la peine d'en éliminer ce qui ne convenait pas à la nouvelle situation dans laquelle ils étaient mis.

Usener est encore exaspéré par des insertions dans le texte courant de Diogène, qui en interrompent la suite naturelle; on peut établir celle-ci en éliminant ce qui fut ajouté après coup. L'helléniste allemand croit pouvoir reconstituer la méthode

---

[1] H. Usener, *Die Unterlage des Laertius Diogenes* (dans les Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften, 1892, pp. 1023—1034 (= *Kleine Schriften*, III, p. 163—175). Voir aussi *Epicurea*, Praefatio, p. XXII sqq.

[2] A. Gercke, *De quibusdam Laertii Diogenis auctoribus*, Greifswald, 1899.

[3] *Commentaria in Platonis Rem Publicam*, tom. II, p. 96, 12 ed. Kroll.

[4] PW RE, t. V, 1903, col. 738—763, s.v. *Diogenes*.

[5] Sur ce problème, voir le bon travail d'Eduard Stemplinger, *Das Plagiat in der griechischen Literatur*, Lpz. u. Berl., 1912. Voir surtout les conclusions pertinentes, p. 218 sq.

www.cimec.ro

de travail du Laërtien. A l'en croire, celui-ci attachait en marge du manuscrit de son auteur, qu'il donnait à copier aux scribes, des notes, qu'il ne prenait pas la peine de mettre lui-même à leur place, en laissant aux scribes le soin de les introduire dans le texte. Mais ne pourrait-on pas expliquer tout cela par des notes marginales étrangères qui ont pénétré dans le texte, comme il est arrivé dans d'autres occasions et chez d'autres auteurs?

Il nous semble que le meilleur jugement sur Diogène fut porté par Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf, dans une lettre adressée à Maass: *Contra in Diogene non acumen quidem aut iudicium sed aliquam saltem et lectionem et sedulitatem inuenimus, neque ullum aut dissimulationis aut mendacii uestigium* [1].

Après ce court préambule de l'histoire des sources de Diogène Laërce, vues par divers hellénistes qui se sont occupés de ce problème, nous passons à notre étude, dont l'objet est de déterminer quelques auteurs anciens utilisés par Diogène, pour écrire ses *Vies des Philosophes;* nous ne prétendrons bien entendu pas en faire un exposé exhaustif.

Le schéma des *Vies* de Diogène en 10 livres correspond à celui de l'ouvrage de Sotion d'Alexandrie sur la *Succession des philosophes*, en 13 livres, comme on peut le voir d'après le tableau ci-dessous, où sont mises en parallèle les vies traitées par les deux auteurs:

	Sotion [2]	Diogenes Laertios	
Livre I	Thales, VII Sapientes Physici	Thales, VII Sapientes Physici	Livre I
Livre II	Socrates Aristippus (D. L. II 74.85)	Socrates Aristippus	Livre II
Livre III	Socratici	Socratici	
Livre IV	Plato (D. L. VI 26)	Plato	Livre III
Livre V	Academici	Academici	Livre IV
Livre VI	Aristoteles et discipuli	Aristoteles et discipuli	Livre V
Livre VII	Cynici (D. L. VI 80)	Cynici	Livre VI
Livre VIII	Stoici (D. L. VII 183)	Stoici	Livre VII
Livre IX	Pythagoras	Pythagoras	Livre VIII
Livre X	Eleatici Democritus	Eleatici Democritus	Livre IX
Livre XI	Pyrrhonii (D.L. 110.112)	Pyrrhonii	
Livre XII	Epicurus	Epicurus	Livre X
Livre XIII	Barbari	Barbari	*Prooemium*

Comme on le voit par la mise en parallèle ci-dessus, l'ordre des philosophes et des écoles traités est le même chez Sotion et Diogène Laërce, avec la seule excep-

[1] U. v. Wilamowitz-Moellendorf, *ad Ernestum Maass Epistula* (Philol. Unters., III, 1880, p. 151).

[2] L'ordre des sujets traités dans la *Succession* de Sotion est donné d'après la reconstitution de Pantzerbieter et Roeper (chez H. Diels, *Doxographi Graeci*, p. 147). Les noms imprimés en caractères raréfiés sont attestés par les textes de Diogène, comme appartenant aux livres cités avec leur numéro d'ordre chez Sotion. Dans le *Prooemiun* 1 et 7, il faut bien lire ἐν τῷ δεκάτῳ καὶ τρίτῳ au lieu de ἐν τῷ εἰκοστῷ τρίτῳ. Cela est explicable épigraphiquement. Le ι (= 10) a été pris comme *iota adscriptum* et la ligature pour καὶ a été lue comme κ (= 20).

www.cimec.ro

tion de la philosophie orientale *(Barbari)*, qui était traitée par Sotion dans le XIII^e^ livre, à la fin de son ouvrage, et que Diogène place au début de ses *Vies*, dans les premiers onze paragraphes de son *Prooemium*.

Un auteur qui s'appelle Héraclide Lembos, fils de Sarapion, que Diogène mentionne comme originaire de Callatis ou d'Alexandrie et dont Suidas fait un oxyrhynchite, a composé un *Epitomé* en 6 livres de l'ouvrage de Sotion. Diogène emploie ce *Résumé* fait par Héraclide, qu'il cite une dizaine de fois et qu'il semble avoir personnellement lu. On a fait la supposition que la connaissance de Sotion chez notre biographe proviendrait uniquement du *Résumé* d'Héraclide Lembos. Nous sommes d'avis que, très probablement, Diogène a connu directement l'ouvrage de Sotion, qui lui a servi de modèle, comme il a connu aussi l'*Epitomé* d'Héraclide.

Sotion est cité par Diogène une vingtaine de fois. Lorsque (I, 98) le biographe cite Σωτίων δὲ καὶ Ἡρακλείδης, il est probable qu'il a pris son information seulement dans l'*Epitomé* de ce dernier. Mais cela n'est pas toujours le cas. La citation, chez Diogène, de la *Succession* de Sotion accompagnée du numéro du livre (dix fois sur vingt citations), nous semble bien provenir directement de Sotion.

Notre impression est renforcée par le fait que certaines listes d'ouvrages des philosophes, dans les *Vies* de Diogène semblent provenir de Sotión. Nous rapportons à celui-ci les catalogues des écrits des philosophes suivants: Xénophon, Eschine, Aristippe (3^e^ liste, où Sotion est cité nommément, II, 85), Criton, Simon, Glaucon, Cébès, Straton, Antisthène (?), Diogène de Sinope (2^e^ liste, Sotion y est cité), Ménippe, Persée, Ariston de Chios, Herillos, Denys le Stoicien, Cléanthe, Sphairos, Protagoras, Epicure (?). Il nous semble bien que ces listes sont prises directement aux *Successions* de Sotion [1].

Les *Vies* de Satyros de Callatis sont citées huit fois [2] par Diogène, dont deux fois *expressis uerbis* Σάτυρος ἐν τοῖς βίοις; une autre fois il renvoie au IV^e^ livre des *Vies* (V, 80: Σάτυρος ἐν τῷ τετάρτῳ τῶν βίων). Ailleurs, Diogène mentionne par trois fois l'*Epitomé* des *Vies* de Satyros faite par Héraclide, fils de Sarapion, qui avait confectionné aussi un *Résumé* des *Successions* de Sotion [3]. Diogène a-t-il connu les *Vies* de Satyros indépendamment de leur *Epitomé* faite par Héraclide Lembos? Il nous semble très probable que oui. Nous ne voyons pas autrement pourquoi aurait-il cité les *Vies* de Satyros et même, une fois, avec precision, le IV^e^ livre [4].

Un autre auteur important de *Vies* est Hermippe de Smyrne, appelé aussi disciple de Callimaque (ὁ Καλλιμάχειος). Hermippe est cité à plusieurs reprises par Diogène (plus de trente fois). Les six testaments: de Platon, d'Aristote, de Théophraste, de Straton, de Lycon et d'Epicure, conservés par Diogène, doivent provenir en toute probabilité d'Hermippe (que Diogène ne cite d'ailleurs pas comme sa source; c'étaient donc des actes publics, qu'il pouvait transcrire en les prenant chez n'importe quel auteur, sans commettre de plagiat). Les testaments des quatre péri-

[1] Nous avons discuté les listes des ouvrages des philosophes conservées par Diogène Laërce dans un ouvrage non encore publié sur *Les Sources de la philosophie grecque.*

[2] Pour les statistiques précédentes et suivantes, nous avons fait usage de l'*Index* de l'édition Cobet (chez Firmin Didot) qui est assez bien fait.

[3] Selon Diels, ces deux *Résumés*, de Sotion et de Satyros, constituaient un seul ouvrage *(Doxogr.*, p. 149).

[4] Les *Vies* de Satyros avaient une circulation large. Un fragment de la *Vie d'Euripide* fut trouvé sur un papyrus, dans le site d'Oxyrhynchos en Egypte.

www.cimec.ro

patéticiens devaient se trouver pour la première fois chez leur condisciple Ariston de Ceos (souvent confondu avec Ariston de Chios le Stoïcien), qui est une fois cité par Diogène (V, 64 ὁ Κεῖος, corrigé par Zeller, au lieu de οἰκεῖος dans les mss.). Sa biographie des péripatéticiens était un ouvrage rare et qui a dû se perdre bien tôt (d'après le peu de citations qu'il en est resté), tandis que les *Vies* d'Hermippe devaient avoir une grande diffusion. On peut donc considérer l'emploi direct des *Vies* d'Hermippe par Diogène Laërce comme très probable.

A Hermippe, nous rapportons les catalogues des œuvres des philosophes suivants, conservés par Diogène: Platon (1ère liste), Speusippe (2e liste), Xénocrate (2e liste), Aristote, Théophraste, Démétrius de Phalère (2e liste), Héraclide du Pont (2e liste) et peut-être Eudoxe de Cnide (par un intermédiaire?).

Dioclès de Magnésie est aussi un auteur plusieurs fois cité par Diogène. Dans la *Vie de Zénon*, la doxographie détaillée est citée textuellement, comme prise à l' Ἐπιδρομὴ τῶν φιλοσόφων de Dioclès et mentionnée expressément comme telle (VII, 48 sqq. Voir aussi la *Vie d'Epicure* X, 11). On peut donc considérer Dioclès de Magnésie comme faisant partie des auteurs directement employés par Diogène Laërce.

Il en est de même de Favorinus, qui est cité à peu près cinquante fois. Sont cités les deux ouvrages suivants: Ἀπομνημονεύματα (en cinq livres au moins) et Παντοδαπὴ ἱστορία (en huit livres au moins). Diogène aime les informations de caractère anecdotique, qu'il trouvait chez Favorinus.

Un autre auteur que Diogène a connu et employé est Démétrius de Magnésie, dont l'ouvrage portait le titre: Περὶ ὁμωνύμων ποιητῶν τε καὶ συγγραφέων[1]. Bien que perdu, nous connaissons la manière dont il était composé par des extraits conservés dans la *Vie de Thucydide* par Marcellinus, la *Vie de Dinarque* par Denys d'Halicarnasse et la *Vie d'Aratus*. Pour chaque nom, Démétrius commençait par une courte mention des auteurs qui portaient le même nom, en indiquant la patrie et le métier et en donnant une caractérisation en quelques mots. Ensuite, il revenait à chaque auteur mentionné et en exposait la vie et les œuvres, πρὸς μέρος, en détail, comme il le dit dans le fragment conservé chez Denys d'Halicarnasse[2]. La partie abrégée de l'ouvrage de Démétrius est reproduite par Diogène à peu près pour chaque auteur dont il donne la vie. Démétrius est nommément mentionné dans la liste générale des porteurs du nom de Thalès, chez Diogène Laërce, I, 38. Le titre de l'ouvrage de Démétrius parle de « Poètes et écrivains homonymes ». Les listes de Diogène contiennent aussi des noms de sculpteurs, de peintres, d'athlètes etc. Ceux-ci proviennent-ils de Diogène ou d'un autre auteur qui les a introduits dans les listes des homonymes de Démétrius? Nous ne saurions le dire. Dans la liste des porteurs du nom de Thalès, où Démétrius est cité expressément comme source il y a cinq Thalès, dont deux peintres. Ce texte n'est pas tout à fait en ordre et les deux peintres nous semblent introduits par Diogène, qui a procédé avec sa négligence habituelle. En dehors des listes d'homonymes, Démétrius est cité ailleurs par Diogène encore une vingtaine de fois. Ces mentions sont sûrement empruntées à la partie détaillée des biographies de Démétrius, que nous considérons comme un auteur directement consulté par Diogène Laërce.

[1] Cité par D.L., I, 122; V, 3. D'autres fois, ce titre est abrégé en ἐν τοῖς ὁμωνύμοις. Voir aussi Athénée, XIII, 92, p. 611 b.

[2] *Dinarchi Vita*, chap. 1. Δεινάρχοις δ' ἐνετύχομεν δ' ... ἐθέλω δὲ πρὸς μέρος περὶ ἑκάστου διελθεῖν κ.τ.λ.

www.cimec.ro

Parmi les catalogues des ouvrages des philosophes dans les *Vies* de Diogène Laërce, nous attribuons à Démétrius les listes suivantes: Aristippe (2e liste), Démétrius de Phalère (1e liste), Héraclide du Pont (1e liste), Pythagoras, Archytas l'architecte, Archytas le philosophe, Alcméon, Hippasos (citation négative), Philolaos, Diogène d'Apollonie, Timon le Syllographe.

Les *Vies* de Diogène contiennent encore de nombreuses doxographies,souvent doubles pour chaque philosophe: l'une générale (καθολικῶς ou κεφαλαιωδῶς) et l'autre détaillée ((ἐπὶ μέρους, κατὰ μέρος). De qui proviennent ces doxographies? La doxographie générale proviendrait d'une source biographique, selon Diels [1], peut-être de Sotion. La doxographie en détail est d'habitude bien faite et, pour les anciens philosophes naturalistes, elle a des caractéristiques qui rappellent Théophraste [2], ce qui ne veut pas dire que Diogène ait directement connu le père des doxographes; loin de là. D'après Diels, ce serait Diogène lui-même qui aurait inventé cette double forme de doxographies, forme résumée et forme en détail [3]. Mais selon nous cet arrangement pourrait provenir d'un auteur employé par Diogène. Cet arrangement est très habituel chez les écrivains grecs. Nous le rencontrons même chez Théophraste *(De sensu*, chap. 2) et chez Démétrius de Magnésie (chez Denys d'Halicarnasse, *Vita Dinarchi*, chap. 1). En attendant des recherches qui aillent plus à fond, il faut se résoudre à ignorer la source ou les sources doxographiques de Diogène.

Les *Chronologies* (Χρονικά) d'Apollodore sont citées plus de vingt fois dans les *Vies* de Diogène. Par deux fois est cité le livre III des *Chronologies*. Dans la *Vie d'Empédocle* sont cités huit vers de cet ouvrage composé en trimètres iambiques (D. L., VIII, 52) [4]. Sans pouvoir l'affirmer en toute sûreté, nous inclinons à croire que Diogène a eu entre ses mains les Χρονικά d'Apollodore d'Athènes.

D'Apollodore nous semblent provenir les listes d'ouvrages des philosophes suivants: Speusippe (1e liste), Xénocrate (1e liste), Cratès, Crantor, Arcésilas, Empédocle, Epicharme, Xénophane, Timon le Syllographe (1e liste), Aristippe (1e liste).

Dans la *Vie de Platon*, Diogène Laërce cite textuellement un long passage, qu'il mentionne comme tiré de l'ouvrage d'Alcimos, *Contre Amyntas*, en quatre livres, à savoir du premier livre, et qui doit prouver la dépendance servile de Platon par rapport à Epicharme (D.L., III, 9—17). Alcimos n'est pas cité ailleurs chez Diogène. Comment expliquer l'introduction de ce long passage dans la *Vie de Platon*, sinon par un emploi direct d'Alcimos, auteur peu connu, dont un érudit devrait être friand; il a dû être content d'en déterrer le texte et de lui rendre la publicité. En général, Diogène se présente dans cette *Vie* comme admirateur de Platon (voir III, 47). Mais cela ne doit pas nous faire suspecter l'épisode d'Alcimos, inséré dans cette *Vie de Platon*, où le philosophe est taxé presque de plagiaire. Diogène fait un travail de mosaïque dans ses *Vies*, en plaçant l'un à côté de l'autre toutes sortes de matériaux des provenances les plus diverses.

---

[1] *Doxogr. Graeci*, p. 163.

[2] Voir la *Vie d'Héraclite*, D.L., IX, 11: περὶ δὲ τῆς γῆς οὐδὲν ἀποφαίνεται ποία τίς ἐστιν, ἀλλ' οὐδὲ περὶ τῶν σκαφῶν. Cette habitude de dire ce dont l'auteur a omis d'en parler appartient à Théophraste (Voir *De sensu*, passim).

[3] *Doxogr. Gr.*, p. 168.

[4] Voir le texte chez Diels, *Vorsokr.*[5], I, 1935, p. 8.

www.cimec.ro

Nous arrêtons ici nos considérations sur les auteurs directement employés par Diogène Laërce. Nous ne nous sommes pas proposé comme but de faire un travail exhaustif sur ce sujet, qui est vaste. Nous pouvons poser comme principe et méthode de travail, qu'on ne doit pas suspecter toute citation faite par Diogène comme étant de seconde ou de troisième main. Il ne faut pas non plus s'imaginer que tout auteur cité par lui ait été lu directement. Il faudrait pouvoir établir des groupes et pouvoir découvrir l'origine de la citation d'un auteur dont on conteste que Diogène ait eu connaissance directe. Autrement, les affirmations dans une direction ou dans l'autre deviennent arbitraires et sans fondement.

Diogène cite souvent et avec complaisance ses propres épigrammes, qui sont en général d'une banalité écœurante, et qu'il avait réuni dans un recueil, sous le titre Πάμμετρος.Il cite aussi de bonnes épigrammes, faites par d'autres poètes. Les a-t-il prises à un seul recueil ou à plusieurs? Pourquoi faut-il simplifier à tel point et réduire l'activité littéraire d'un auteur comme Diogène, qui devait être tout de même un érudit, à la lecture de quelques ouvrages et recueils peu nombreux? Comment imaginer encore, que Diogène eût tout simplement copié un seul ouvrage, comme l' 'Επιδρομή de Dioclès (Nietzsche) ou la Παντοδαπὴ ἱστορία de Favorinus (Maass) ou la Περὶ φιλοσόφων ἱστορία de Nicias de Nicée (Usener), pour le faire circuler comme son propre œuvre, quand le modèle existait aussi et le plagiat aurait pu être décelé par n'importe qui? L'hypothèse de Diogène l'homme d'un seul livre semble bien définitivement liquidé.

En conclusion, nous croyons pouvoir affirmer avec un bon degré de probabilité que Diogène Laërce a connu directement les ouvrages de Sotion, Satyros, Héraclide Lembos, Hermippe, Dioclès de Magnésie, Démétrius de Magnésie, Apollodore d'Athènes le chronographe et même celui d'Alcimos. Les milliers de mentions et de citations d'auteurs dont Diogène Laërce a parsemé ses *Vies et Doctrines des philosophes* ne sont destinées ni à couvrir le vide d'idées dans sa tête, ni à affubler d'un vêtement d'érudition sa prose, mais elles sont le produit d'un esprit sagace et soucieux de soutenir ses affirmations par l'autorité de ses devanciers. Diogène Laërce est bien l'homme caractérisé par Wilamowitz comme privé d'*acumen* et de *iudicium*, mais doué de *lectio* et de *sedulitas*, sans nul vestige de dissimulation ou de tromperie.

D'ailleurs Hermann Usener aussi a dû reconnaître à contre-cœur les mérites de notre biographe, lorsqu'il dit dans son étude précitée (p. 1025) ce qui suit: « Von der überaus reichen Literatur, die durch Sotion hervorgerufen war, ist uns das Werk des Laertius Diogenes erhalten. Es hat die Vorgänger in Schatten gestellt und verdrängt ,nicht weil das beste, selbständigste oder übersichtlichste, sondern weil es das vollständigste seiner Art war ». Et cela n'est pas un compliment insignifiant, venant d'un adversaire tellement acharné du Laërtien, comme le fut Usener.

Pour montrer l'esprit systématique dont est animé Diogène, nous présentons pour finir les rubriques sous lesquelles sont distribués les sujets traités dans la biographie d'un philosophe. Elles ne sont pas un apanage exclusif de Diogène. On les trouve en général comme cadre pour y distribuer les informations biographiques qu'on donne. Leur ordre et leur nombre aussi ne sont pas donnés une fois pour toutes; mais rarement un auteur les a employées d'une façon aussi suivie, ce qui donne à l'ouvrage de notre biographe son caractère systématique et complet comme le disait Usener.

www.cimec.ro

Les τόποι des biographies des philosophes :

1 γένος	la famille
2 πρόγονοι	les ancêtres
3 πατρίς	la patrie
4 διαδοχή	la succession
5 ἦθος	le caractère du personnage
6 εὑρήματα	les premières découvertes
7 ἀνέκδοτα περὶ βίου	anecdotes sur la vie
8 ἀποφθέγματα	les maximes
9 τὰ δοκοῦντα	les opinions philosophiques
10 τὰ βιβλία	listes avec les titres des ouvrages
11 διαθήκη	testament
12 τελευτή	la mort
13 ἐπιγράμματα	épitaphes
14 χρονικά	chronologie
15 ἐπιστολαί	les lettres
16 ὁμώνυμοι	les auteurs homonymes

Cet ordre n'est pas obligatoire, *ne varietur*. Les biographes, et Diogène Laërce parmi eux, emploient ces rubriques d'une manière souple, en changeant l'ordre selon les exigences de la composition. Il y a aussi des rubriques qui manquent, lorsque l'auteur n'avait rien à y mettre.

Un recueil des fragments de tous les auteurs dont nous avons parlé et de ceux dont nous n'avons pas parlé, et dont les ouvrages se sont perdus, cueillis chez tous les auteurs tardifs conservés, rendrait un immense service à l'étude des biographies alexandrines. Mais la tâche est vraiment immense.

II. LE TEMPS OÙ VÉCUT DIOGÈNE LAËRCE

Puisque nous ne connaissons rien de la vie de Diogène Laërce, nous sommes réduits à faire des conjectures tirées des *Vies et Doctrines des philosophes*, pour établir le temps où elles furent composées. Nous relevons ici des faits qui furent en partie établis par nos prédécesseurs. Le second nom, Laërtios, est un *signum*, tel qu'on prit l'habitude d'ajouter aux noms fréquemment portés par divers personnages, comme: Diogène, Dionysios, Démétrios etc., et cela dès l'époque hellénistique. Mais le *signum* avec la terminaison -ιος n'est pas employé avant le III[e] siècle de notre ère[1]. L'un des derniers auteurs cités par Diogène (IX, 87) est Sextus Empiricus, dont l'activité littéraire est d'habitude placée, conjecturalement aussi, entre 180 et 200 de notre ère. D'autre part, les *Vies et Doctrines des philosophes* de Diogène Laërce ne présentent aucune trace de néo-platonisme. Or, Plotin, né en 204/5, s'établit à Rome vers 244, après avoir prit part à l'expédition en Orient de l'empereur Gordien III, et meurt en 270. Donc la date la plus probable pour l'activité littéraire de Diogène Laërce tombe entre les années 200 et 230 de notre ère.

Paul Monceaux, l'illustre historien de la littérature latine d'Afrique[2], cite Diogène de Laërte *(sic)* parmi les hommes de lettres qui vécurent à la cour, dans

[1] Voir E. Schwartz, dans PW RE, V, 1903, col. 738.

[2] Paul Monceaux, *Les Africains. Étude de littérature latine d'Afrique. Les Païens*, Paris, 1894, p. 354.

www.cimec.ro

l'entourage de l'impératrice Julia Domna. Malheureusement, Monceaux ne donne aucune référence à un texte ancien pour soutenir son affirmation et nous pensons qu'un tel texte n'existe pas, puisqu'il aurait difficilement échappé à la sagacité des grands philologues qui se sont occupés de Diogène Laërce, au siècle passé et dans le présent. L'empereur Septime-Sévère régna de 193 à 211, ce qui s'accorderait avec le temps de l'activité de notre biographe des philosophes, tel que nous l'avons déduit par des arguments internes tirés de son ouvrage. Puis, Diogène Laërce, dans sa *Vie de Platon* [1], s'adresse directement à un personnage féminin, qui dans ce cas pourrait bien être l'impératrice Iulia Domna. L'épître dédicatoire au début des *Vies* de Diogène serait tombée du texte que nous avons, ou bien elle n'aura pas été écrite, si l'on considère que l'ouvrage de Diogène n'avait pas atteint sa dernière rédaction. Il se peut aussi que notre biographe ait copié un auteur antérieur à lui. En tout cas, il est inutile de donner frein libre aux conjectures. Ce qui doit être considéré comme certain, c'est que Diogène écrivit son grand ouvrage sur la biographie des philosophes dans le premier quart du III[e] siècle de notre ère.

[1] Diog. Laert., III, 47: φιλοπλάτωνι δέ σοι δικαίως ὑπαρχούσῃ καὶ παρ' ὀντινοῦν τὰ τοῦ φιλοσόφου δόγματα φιλοτίμως ζητούσῃ . . . κτ.λ. Dans la *Vie d'Epicure* (D.L., X, 29), le biographe s'adresse encore une fois directement à un personnage par un σε, qui n'indique pas le sexe: θήσομεν δὲ καὶ τὰς Κυρίας αὐτοῦ (*sc.* Ἐπικούρου) δόξας . . . ὥστε σὲ πανταχόθεν καταμαθεῖν τὸν ἄνδρα . . . κτλ.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ZUR ECHTHEITSFRAGE DER VITA CONSTANTINI DES EUSEBIUS VON CÄSAREA[1]

VON

F. WINKELMANN

(Berlin)

Für Konstantin d. Gr. und seine Zeit herrscht kein Mangel an Quellen. Jedoch versagen sie fast alle in der für ein umfassendes Konstantinbild so interessanten und wichtigen Frage nach der geistigen Haltung Konstantins, bis auf die *Vita Constantini*, die unter dem Namen des Gelehrten und Bischofs Eusebius von Cäsarea überliefert ist, die gerade diese Frage in den Vordergrund stellt. Der Name Euseb, eines Zeitgenossen und Bevorzugten des Kaisers, der Konstantin aus näherem Umgang kannte, die Darstellung Konstantins als eindeutigem Christen und die Ausführlichkeit des Berichtes gaben der *Vita Constantini* großes Gewicht. Trotz gelegentlicher Kritiken einzelner Punkte hat dieses Konstantinbild der *Vita Constantini*, vor allem auch durch die Übernahme durch die Kirchenhistoriker des 5. Jahrhunderts in ihre Darstellung, bis in die Gegenwart hinein geherrscht.

Der erste nachhaltige Angriff auf die Glaubwürdigkeit der *Vita-Constantini*-Darstellung wurde durch J. Burckhards Konstantinbuch ausgeführt. Die von Burckhardt vertretene Geringschätzung der Arbeitsweise Eusebs erwies sich jedoch in der Folgezeit als haltlos, da Studien zu Eusebs *Historia Ecclesiastica* dessen Darstellung wesentlich einwandfreier erwiesen, wohl bewußte Tendenzen erkennen ließen, ihn aber von Fälschungen und Eingriffen in Urkunden freisprachen. Immerhin hatte Burckhardt durch seine These gründliche Teiluntersuchungen veranlaßt. Die *Vita Constantini*, die bis dahin weithin als unproblematisch galt, war nun in weiten Teilen zum Problem geworden.

Von neuem und nun zu größter Schärfe wurde der Streit über die *Vita Constantini* in den dreißiger Jahren dieses Jahrhunderts durch die kritischen und genialen Thesen Grégoires entfacht. Entsprechend der wissenschaftlichen Rehabilitierung Eusebs geht sein Versuch dahin, das Problem der Glaubwürdigkeit der

[1] In diesem Vortrag ist Material aus Teil I, Kap. III, 1 meiner Doktordissertation *Die Vita Constantini des Euseb. Ihre Authentizität, ihre Textbezeugung* (Diss. Theol., Halle, 1959) verarbeitet.

www.cimec.ro

Darstellung der *Vita Constantini* durch die Ablehnung der eusebischen Verfasserschaft, bis auf einen unbestimmten „noyau primitif", den er Eusebius überläßt, zu lösen. Wir hätten in der *Vita Constantini* spätere bewußte Fälscherarbeit vor uns. Die Verquickung dieser beiden Fragen, nämlich der nach der Glaubwürdigkeit des Berichtes und der nach der eusebischen Verfasserschaft war bestechend, führte aber zu diffizilen, teilweise undurchsichtigen Debatten und völlig erstarrten Fronten. Natürlich ist die eusebische Verfasserschaft für die Glaubwürdigkeitsfrage nicht unwesentlich. Immerhin ist Eusebius ein Zeitgenosse und ein relativ zuverlässiger Zeuge. Doch kann auch er unwissentlich falsch berichtet, einseitig bewertet und tendenziös dargestellt haben. Anderseits könnten auch einem Fälscher gute Quellen und zuverlässiges Material vorgelegen haben. Die Glaubwürdigkeit der Darstellung muß in beiden Fällen gesondert untersucht werden. Die Verfasserfrage löst das Glaubwürdigkeitsproblem also nicht. Die Echtheitsfrage besteht demnach aus zwei wohl inhaltlich sich berührenden, doch methodisch zu trennenden Problemen. Moreau war es, der in neuster Zeit diesen Weg der Lösung zeigte, daß nämlich beide Probleme methodisch getrennt behandelt werden müssen. Dabei ist zum Verfasserproblem schon so viel gearbeitet worden, daß es m. E. leichter und schneller als das Glaubwürdigkeitsproblem zu lösen ist, da es nun von der Belastung durch die viel weiterreichende Frage nach der Glaubwürdigkeit des *Vita-Constantini*-Berichtes weitgehend entledigt ist. Allerdings ist es viel zu kompliziert, als daß es in diesem kurzen Vortrag auch nur annähernd umrissen werden könnte. So soll hier nur ein Beitrag geliefert werden, ein allerdings sehr wichtiger Punkt genauer untersucht und, wenn möglich, zum Abschluß gebracht werden.

Ein Hauptargument Grégoires gegen die eusebische Verfasserschaft der *Vita Constantini* ist nämlich der Hinweis darauf, daß im 4. Jahrhundert jedes Testimonium für die *Vita Constantini* fehlt. Zwar haben Vogt, Vittinghoff, Franchi de'Cavalieri und andere plausible Erklärungen für dieses Schweigen des 4. Jahrhunderts geboten und m. E. entscheidende Argumente Grégoires widerlegt, so daß man an der eusebischen Abfassung der Hauptteile der *Vita Constantini* festhalten kann, doch bleiben noch Fragezeichen und noch nicht genügend durchleuchtete Punkte. Zu diesen gehört vor allem ein Argument, dem Grégoire und andere große Bedeutung beimessen. In dem Schriftstellerverzeichnis des Hieronymus *De uiris illustribus*, vom Ende des 4. Jahrhunderts, also dem ältesten christlichen Werk dieser Art, wird nämlich im 81. Kapitel [1] unter den Schriften Eusebs die *Vita Constantini* nicht erwähnt. Das Fehlen in dem Katalog — das ist Grégoires These — ließe sich nur so erklären, daß die *Vita Constantini* erst nach der Zeit des Hieronymus entstanden sei, daß sie also nicht von Eusebius stamme. Nun hat man dagegen auf die mangelnde Vollständigkeit des 81. Kapitels verwiesen. Hieronymus leitet nämlich die Aufzählung der Eusebiusschriften mit den Worten ein: *edidit infinita uolumina, de quibus haec sunt* und schließt mit *et multa alia*, Abkürzungsformeln, die man vor allem im zweiten Teil des Schriftchens noch oft antrifft [2].

[1] Ed.: E. C. Richardson, *Texte und Untersuchungen*, 14, 1, Leipzig, 1896, S. 43, 4—18.

[2] Kap. 29 (Tatian): *Porro Tatianus infinita scripsit uolumina, e quibus . . .*, TU 14, 1, S. 23, 29; Kap. 53 (Tertullian): *et multa quae non extant opuscula edidisse*, TU 14, 1, S. 32, 5/6; Kap. 87 (Athanasius): *et multa alia, quae enumerare longum est*, TU 14, 1, S. 45, 5/6; Kap. 89 (Basilius v. Anc.): *et nonnulla alia*, TU 14, 1, S. 45, 16/17; Kap. 92 (Triphylius): *et multa alia conposuisse fertur, quae in nostras manus minime peruenerunt*, TU 14, 1, S. 46, 8—10; Kap. 94 (Asterius): *et multa alia, quae a suae*

www.cimec.ro

Unter diesem „*et multa alia*" könne auch die *Vita Constantini* mit einbegriffen sein. Denn nur 13 Schriften zählt Hieronymus in Kap. 81 auf[1], wovon die Theophanie nur in 3 Handschriften erwähnt ist, in 6 Handschriften aber fehlt. Neben den Konstantinschriften *Vita Constantini*, *Oratio ad sanctum coetum*, *Laus Constantini* sind also auch einige andere wichtige Schriften Eusebs nicht erwähnt, so die Schrift Gegen Hierokles, die 2 Bücher Ἐλέγχου καὶ ἀπολογίας, so die mindestens 10 Bücher Ἡ καθόλου στοιχειώδης εἰσαγωγή, die Δευτέρα θεοφάνεια, die 2 Bücher Κατὰ Μαρκέλλου, die 3 Bücher Τῆς ἐκκλησιαστικῆς θεολογίας. Weiter die nicht mehr so wichtigen, aber doch erwähnenswerten Schriften Περὶ τῆς τῶν πάλαι θεοφιλῶν ἀνδρῶν πολυγαμίας τε καὶ πολυπαιδίας, Περὶ τῆς τοῦ πάσχα ἑορτῆς, die ersten drei Teile des geographischen Werkes, dessen vierter Teil uns als *Onomasticon* überliefert ist. Auch die Reden sind nicht erwähnt[2].

Zur Erklärung der Unvollständigkeit der Schriftenaufzählung in Kap. 81 und des Fehlens der *Vita Constantini* kann man auf die Flüchtigkeit und Hast der Herstellung des ganzen Kataloges *De uiris illustribus* hinweisen, den schon Harnack ein „windiges Büchlein" nannte[3]. Es gibt einige Bemerkungen des Hieronymus, in denen er über die Eile und Hast klagt, mit denen er seine Werke oftmals verfassen mußte. Zwar ist uns über die Abfassung des Werkes *De uiris illustribus* nichts überliefert, doch deuten die vielen Flüchtigkeitsfehler auf die bei Hieronymus übliche flüchtige Herstellungsweise hin. A. Feder verweist auf einige Sprachschnitzer sogar in Kap. 81, denn hier stehen in „allen Handschriften neben lauter Nominativen zwei Akkusative"[4]. Dagegen glaubt Grégoire, daß die *Vita Constantini* eine so wichtige und aufsehenerregende Schrift sei, daß Hieronymus sie nicht uner-

---

partis hominibus studiosissime leguntur, TU 14, 1, S. 46, 21/22; Kap. 102 (Titus v. Bostra): *et nonnulla alia*, TU 14,1, S. 48, 25; Kap. 108(Phoebadius): *Dicuntur eius et alia esse opuscula, quae necdum legi*, TU 14, 1, S. 49, 25f; Kap. 109 (Didymus v. Alex.): *et infinita alia, quae digerere proprii iudicis est*, TU 14, 1, S. 50, 11/12; Kap. 113 (Euzoius): *feruntur eius uarii multiplicesque tractatus, quos nosse perfacile est*, TU 14, 1, S. 51, 6/7; Kap. 114 (Epiphanius): *et multa alia . . .*, TU 14, 1, S. 51, 10; Kap. 116 (Basilius v. Caes.): *et breues uariosque tractatus*, TU 14, 1, S. 51, 25; Kap. 128 (Gregor v. Nyssa): *qui et alia multa scripsisse et scribere dicitur*, TU 14, 1, S. 54, 13; Kap. 131 (Theotimus v. Scythien): *audio eum et alia scribere*, TU 14, 1, S. 54, 24.

[1] 1. *Demonstr. ev.* (20 Bücher); 2. *Praepar. ev.* (15 Bücher); 3. *Theophanie* (5 Bücher); 4. *Hist. Eccl.* (10 Bücher); 5. *Chronik* (Kanones + Epitome); 6. Διαφωνία *Euangeliorum;* 7. Jesajaskommentar (10 Bücher); 8. *Contra Porphyrium* (25 Bücher); 9. *Onomasticon* (1 Buch); 10. *Apologia pro Origene* (6 Bücher); 11. *Vita Pamphili* (3. Bücher); 12. *De martyribus alia opuscula;* 13. Psalmenkommentar.

[2] Da es keine Sammlung von Eusebreden gab, ist das Übergehen durch Hieronymus erklärlich.

Die folgenden 4 Schriften sind unbedeutend, da nur Vorarbeiten größerer Werke: die Συναγωγὴ τῶν ἀρχαίων μαρτυρίων als Vorarbeit der *Historia Ecclesiastica*, die Ἐκκλησιαστικὴ προπαρασκευή in *Praeparatio euangelica*, die Ἐκκλ. ἀπόδειξις in *Demonstratio euangelica* verarbeitet, die Schrift über die in Erfüllung gegangenen Weissagungen des Herrn später überarbeitet als 4. Buch der *Theophanie.*

[3] Theologische Literaturzeitung, 37, 1912, 781.

[4] *Studien zum Schriftstellerkatalog des heiligen Hieronymus*, Freiburg i. B., 1927, s. 107. Es sind die beiden Stellen gemeint: « Chronicorum canonum historiam et eorum ἐπιτομήν » und « in CL psalmos eruditissimos commentarios ».

www.cimec.ro

wähnt lassen durfte [1]. Er denkt dabei vor allem an den Bericht über das erstaunliche Kreuzwunder vom Jahre 312. So gibt Grégoire wohl die Unvollständigkeit des Kataloges zu, sieht aber keine Veranlassung, sein Argument zurückzunehmen.

Das Problem muß also auf breiterer Grundlage untersucht werden. Der nächstliegende Weg, nämlich die Untersuchung auch der übrigen Werke des Hieronymus auf eine Erwähnung der *Vita Constantini*, führt zu einem negativen Ergebnis [2]. Die *VC* samt ihren Anhängen, also *Oratio ad sanctum coetum* und *Laus Constantini*, wird in keiner Schrift des Hieronymus erwähnt. Um die Bedeutung dieser Feststellung richtig einzuschätzen, müssen die Testimonien auch für die anderen Schriften betrachtet werden. Nur wenige Eusebiuswerke werden über die in *De uiris illustribus* 81 genannten in den übrigen Hieronymusschriften hinaus erwähnt. Die ersten drei Teile des geographischen Werke, dessen vierter Teil unter dem Namen *Onomasticon* erhalten ist [3], haben ein Testimonium, doch könnte sie Hieronymus schon in *De uiris illustribus* 81 unter dem Titel *Onomasticon* mitgemeint haben. Eventuell ein Kommentar zum 1. Korintherbrief, doch ist die Erwähnung so kurz, daß auch nur eine Homilie gemeint sein könnte [4]. Vielleicht täuscht sich Hieronymus auch nur in dem Namen Eusebius, denn wir haben sonst kein Testimonium für einen Kommentar des Eusebius zum 1. Korintherbrief. Eine Täuschung liegt sicher vor, wenn Hieronymus eine Paschaschrift des Eusebius erwähnt, die einen 19-jährigen Osterzyklus aufstellt [5]. In *Vita Constantini* IV 34 wird ja eine Paschaschrift Eusebs erwähnt, doch hatte sie nach dieser Beschreibung theologisch-meditativen Charakter und enthielt keinen Osterkanon [6], wie sich ja überhaupt bei Eusebius keine astronomisch-mathematischen Interessen nachweisen lassen. Deshalb glaubt v. Sychowski [7], Hieronymus habe hier Eusebius mit Anatolius von Laodicäa verwechselt, der schon vor Eusebius einen 19-jährigen Osterzyklus aufstellte. Nun ist das v. Sychowski zitierte *Liber Anatoli de ratione paschali* zwar „in der vorliegenden Form eine auf den britischen Inseln im 6. Jahrhundert entstandene Fälschung" [8], so daß die Schrift des Anatolius nur durch ein Zitat in Eusebs *Historia*

[1] Das Argument Grégoires (*Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, Académie royale de Belg., 1953, S. 467), daß Hieronymus in dem Laktanzkapitel die Schrift *De morte persecutorum* aufgeführt habe, also in Kap. 81 entsprechend auch die *Vita Constantini* erwähnt sein müßte, ist nicht durchschlagend. Denn der Schrift *De morte persecutorum* ist nicht die panegyrische *Vita Constantini* inhaltlich parallel zu setzen, sondern das Werk *De martyribus*. Das aber wird von Hieronymus in Kap. 81 unter den Eusebschriften genannt.

[2] Leider fehlen für fast alle Schriften moderne Ausgaben mit vollständigen und einwandfreien Registern, so daß man auf die Edition Dominicus Vallarsius — March. Scipio Maffeius: *Sancti Eusebii Hieronymi Stridonensis Presbyteri opera*, Editio altera Venetiis, 1763—72, 11 tomi, in 24 Teilbänden angewiesen ist.

[3] *Sit. et nom. Praef.* (Vall.-Maff., III 121/122): « post diuersarum uocabula nationum, quae quomodo olim apud Hebraeos dicta sint, et nunc dicantur, exposuit: post Chorographiam terrae Iudaeae, et distinctas tribuum sortes, ipsius quoque Ierusalem templique in ea cum breuissima expositione picturam, ad extremum in hoc opusculo laborauit ».

[4] ep. 48, 3, 2 (*Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, 54, S. 348, 19/20): « Origenes, Dionysius, Pierius, Eusebius Caesariensis, Didymus, Apollinaris latissime hanc epistulam interpretati sunt ».

[5] *De uiris illustribus*, Kap. 61, TU 14, 1, s. 35, 20/22.

[6] Ein kleiner Abschnitt dieser Schrift ist uns bei Mai, *Bibl. nov. Patr.*, IV, 1, 208ff (Abdruck in Migne PG 24, 693ff) erhalten. Er unterstützt *Vita Constantini*, IV, 34.

[7] *Kirchengeschichtliche Studien*, II, 2, S. 152, Anm. 3.

[8] Stählin, *Die altchristliche griechische Literatur*, 6. Aufl., München, 1924, (Sonder-Abdruck aus W. v. Christs *Geschichte der griechischen Literatur*, zweiter Teil, zweite Hälfte) S. 1344. Vergleiche auch besonders Harnack, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, II, 2, S. 77f.

www.cimec.ro

Ecclesiastica VII 32, 13—19 bekannt ist, aus dem man allerdings ersieht, daß die Schrift astronomischen Berechnungen des Osterfestes gewidmet war. Wie dem auch sei, soviel scheint mir jedenfalls sicher zu sein, daß sich Hieronymus hier in dem Namen Eusebius täuscht.

Doch auch für drei bedeutende in *De uiris illustribus* Kap. 81 angeführte Schriften, nämlich *Praeparatio euangelica*, *Theophanie* und *De martyribus* habe ich kein weiteres Testimonium gefunden. *Demonstratio euangelica*, Διαφωνία *euangeliorum* und das *Onomasticon*, das Hieronymus selbst ins Lateinische übersetzte, sind nur durch ein Testimonium vertreten. Nur mit der *Historia Ecclesiastica* (7 Testimonien), mit der Apologie für Origenes (8 Testimonien), mit der Schrift Gegen Porphyrius (5 Testimonien) beschäftigt sich Hieronymus öfter. Hieronymus hat sich also nur mit ganz wenigen Schriften Eusebs wirklich beschäftigt, sie wirklich benutzt und sich für ihren Inhalt interessiert. Der Grund dafür ergibt sich aus den folgenden Untersuchungen. Es wäre also möglich, daß Hieronymus die *Vita Constantini* wohl kennt, aber keine Veranlassung sah, sie in seinen Schriften zu erwähnen.

Läßt sich nun vielleicht durch die Untersuchung der Konstantinerwähnungen, des Konstantinbildes des Hieronymus eine Kenntnis der *Vita Constantini*, auf indirektem Weg also, erweisen? Auch hier ein negatives Ergebnis, denn wir stellen fest, daß Hieronymus weder für Person noch Werk des ersten großen christlichen Kaisers Interesse zeigt. Denn nur wenige Stellen überhaupt habe ich gefunden, an denen Konstantin erwähnt wird, und davon hat der größte Teil nur den Sinn einer Zeitbestimmung. Mehrmals findet man Konstantin in den hieronymianischen Zusätzen zur Chronik des Eusebius erwähnt. Nun kann man ja von einer Chronik keine ausführliche Darstellung und Beurteilung der Person und des Werkes Konstantins erwarten. Doch bietet Hieronymus einige Formulierungen, die ihn nicht zu einer Glorifizierung Konstantins bereit zeigen, denn gerade auf die wunden Punkte legt er seine Finger, so wenn er die Ermordung der Fausta, die eidbrüchige Ermordung des Licinius und Konstantins Neigung zur arianischen Lehre erwähnt [1]. Das beruht nicht auf der Darstellung der *Vita Constantini*, doch haben wir auch keine Handhabe, hier eine stille Auseinandersetzung mit der *Vita Constantini* zu sehen.| R. Helm, der Herausgeber der Chronik in *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller*, Band 47, hat in einem Anhang seiner Edition „Quellen und Zeugen des Eusebius (Hieronymus)" aufgeführt [2], wo er für einige Zusätze des Hieronymus, die sich mit Konstantin beschäftigen, unter anderem auch die *Vita Constantini* aufzählt [3]. Die Prüfung dieser Stellen zeigt, daß aus ihnen keine Kenntnis der *Vita Constantini* zu erschließen ist. Es liegt nur eine Parallelität des Stoffes vor. Hieronymus scheint die *Vita Constantini* also nicht gelesen oder sie doch wenigstens einer Zustimmung oder Auseinandersetzung nicht für wert gehalten zu haben.

Es wäre kurzschlüssig, wollte man jetzt abbrechen und den Erweis dafür erbracht sehen, daß die *Vita Constantini* zur Zeit des Hieronymus nicht — oder wenigstens nicht unter Eusebs Namen — existierte, da sonst Hieronymus zu einer

[1] *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller*, 47, S. 232, 2/3; S. 231, 3/4; S. 234, 3—6: « ab Eusebio Nicomedensi episcopo baptizatus in Arrianum dogma declinat. A quo usque in praesens tempus ecclesiarum rapinae et totius orbis est secuta discordia ».

[2] GCS 47, S. 279—455.

[3] GCS 47, S. 231b. i. 233d. f. n. 234a. b.

www.cimec.ro

Beschäftigung und ausführlichen Auseinandersetzung mit diesem Werk gezwungen gewesen wäre, da doch irgendwo, irgendwann einmal in den Schriften des Hieronymus die Kenntnis der *Vita Constantini*, eines so wichtigen und interessanten Werkes durchscheinen müßte. Dagegen wäre schon als Gegenargument anzuführen, daß Hieronymus — wie *De uiris illustribus* beweist — ja auch die positiven Schilderungen Konstantin der *Historia Ecclesiastica* des Eusebius und der Schrift *De morte persecutorum* des Laktanz kannte, die zwar nicht die Ausführlichkeit der *Vita Constantini* bieten, aber doch sehr instruktiv und anregend sind, sich trotzdem dadurch aber nicht zu größerem Interesse für Konstantin anregen ließ.

Den Grund für des Hieronymus mangelndes Interesse an Person und Werk Konstantins und an der Thematik eines Werkes wie der *Vita Constantini* erhält man durch die Frage nach den Interessen des Hieronymus. Überblickt man die Fülle der Schriften des Hieronymus, so treten einem am stärksten die Arbeiten auf biblisch-exegetischem Gebiet entgegen. Hier liegt sein Hauptinteresse. Dem entspricht es auch, wenn er sich in dem Prolog von *De uiris illustribus* die Aufgabe stellt, alle diejenigen Schriftsteller aufzuzählen, „qui de Scripturis Sanctis memoriae aliquid prodiderunt“ [1]. An zweiter Stelle sind dann apologetische und dogmatisch-polemische Interessen zu nennen. Historische Fragen dagegen beschäftigen Hieronymus nicht. Das wird durch seine Briefe bestätigt, die in beträchtlicher Menge erhalten sind und einen tiefen Einblick in das Denken und die geistige Welt des Hieronymus erlauben. Die Bibelauslegung, der christliche — das ist für Hieronymus gleichbedeutend mit asketische — Lebenswandel, dogmatische Auseinandersetzungen sind die hier immer wiederkehrenden Themen. Historischen Probleme sind höchstens sekundärer Natur, sind nur insofern dann und wann berührt, als sie zu den oben genannten Themen als Erklärung etwas beitragen. So kennt Hieronymus wohl die bedeutenden kirchenhistorischen Arbeiten seiner Zeit, voran die *Historia Ecclesiastica* des Eusebius, weil sie Material für apologetische und exegetische Arbeiten lieferten. Anders verhält es sich mit einer eindeutig panegyrischen und ausgesprochen um die Person Konstantins kreisenden Spezialschrift wie der *Vita Constantini*. Selbst wenn er sie als echteusebianisch gelesen hätte, konnte sie ihm nicht als wichtig und erwähnenswert erscheinen.

Dieses Urteil wird noch durch eine andere Beobachtung gestützt und spezifiziert, die den Grund für die geringe Beschäftigung mit Eusebiusschriften im allgemeinen und der *Vita Constantini* im besonderen durch Hieronymus zeigt. Das Urteil des Hieronymus über Eusebius ist geteilt, d.h. Tadel und Vorwurf haben dem Vorrang. Das Lob gilt nur ganz wenigen Schriften. Die große Gelehrsamkeit, die in den historische Werken zum Ausdruck kommt, die sauberen Materialsammlungen sind es, die Hieronymus bei Eusebius bewundert [2]. „Laudaui Eusebium

[1] TU 14, 1, S. 1, 5/6.

[2] « Vir doctissimus Eusebius » *(Contra Ruf.*, II 16, Vall.-Maff., II, 1, 507 A). In der Praef. zu lib. V des Jesajakommentars werden Origenes und Euseb als « uiri eruditissimi » bezeichnet (Vall.-Maff., IV, 167/168). Allerdings zeigt das folgende « sudaverunt » an, daß sich dadurch auch Hieronymus mit seinem Werk in das rechte Licht setzen wollte. Der Satz in ep. 84, 10 « quis prudentior, doctior, eloquentior Eusebio et Didymo, adsertoribus Origenis, inueniri potest ? » (CSEL 55, S. 132, 13/14) verliert sein Gewicht, wenn man ihn aus dem Gesamtzusammenhang des Briefes versteht. Hieronymus verteidigt sich nämlich gegen den Vorwurf einstigen Origenismus (« Obiciunt mihi, quare Origenem aliquando laudauerim », *ebda*, S. 121, 13). Dabei verweist er auf andere, die sich für Origenes ausgesprochen haben. Hieronymus kommt es darauf an, Bundesgenossen zu haben und sie in diesem Zusammenhang als möglichst bedeutend hinzustellen.

www.cimec.ro

in Ecclesiastica Historia: in digestione Temporum: in descriptione sanctae Terrae" [1]. Dagegen wird die theologische Konzeption des Eusebius, die Stellen und Werke, in denen er die reinen Materialsammlungen verläßt, in denen er sie theologisch auswertet, die Stellen, an denen seine theologische Anschauung durchscheint, als durch und durch arianische Irrlehre abgetan. Eusebius wird „Arianorum princeps" [2], „inpietatis Arrii apertissimus propugnator" [3] genannt, „quem fuisse Arrianum nemo qui nesciat" [4]. Selbst die exegetische Methode des Eusebius wird von Hieronymus gerügt [5]. Nur die Schrift gegen Origenes ist von Hieronymus oft erwähnt und ausführlicher behandelt, obwohl er auch ihr den stärksten Arianismus vorwirft. Denn die Auseinandersetzung mit dem Origenismus zieht sich durch fast alle Schriften des einstigen Origenesanhängers Hieronymus. Eine Beschäftigung mit der Apologie des Eusebius lag also auf der Hand. Das ist aber nur eine Ausnahme. Die übrigen nichthistorischen Schriften werden abgelehnt. Unter das Verdikt mußte auch die *Vita Constantini* fallen, denn die nacheusebischen Zeugnisse über die *Vita Constantini*, angefangen von den Kirchenhistorikern des 5. Jahrhunderts bis hin zu Photius zeigen, daß man gerade auch in der *Vita Constantini* starke arianische Motive und Tendenzen des Eusebius ausgedrückt sah, die man in bestimmter Akzentuierung, in Unterdrückung oder falscher Einordnung von Ereignissen fand.

Ich glaube, aus dem Vorhergehenden schließen zu können, daß Hieronymus die *Vita Constantini* — wenn sie auch zu seiner Zeit schon existierte — gar nicht beachtet hat, sie als zu uninteressant und anstößig nicht für lesenswert halten konnte, sie bei seiner knapp bemessenen Zeit und seiner anderen Interessenrichtung nicht gelesen hat [6]. Denn mochte in der *Vita Constantini* auch Bemerkenswertes erzählt sein, so unterscheidet es sich nicht von den Wundern und Übertreibungen, die

---

In ep. 70, 4, 4 werden viele christliche Schriftsteller, unter ihnen auch Eusebius, mit großem Lob erwähnt: « qui omnes in tantum philosophorum doctrinis atque sententiis suos referserunt libros, ut nescias, quid in illis primum admirari debeas, eruditionem saeculi an scientiam scripturarum », (CSEL 54, S. 706, 15—707, 3). Dieses Lob wird ja schon dadurch gemindert, daß Eusebius hier in der Fülle der anderen genannt wird, zum anderen durch den Zweck des Briefes, sich gegen den Vorwurf einer übermäßigen Nutzung heidnischer Literatur zu wehren, indem Hieronymus auf seine christlichen schriftstellerischen Vorgänger verwies — deren Gewichtigkeit nun besonders betont wird.

[1] *Contra Ruf.*, 1, 11 (Vall.-Maff., II, 1, 466E). Vergleiche auch ep. 84, 2, 2 (CSEL 55, S. 122, 14/15): « ecclesiasticam pulchre Eusebius historiam texuit ».

[2] Vall.-Maff., II, 1, 505E.

[3] ep. 84, 2, 2 (CSEL 55, S. 122, 16).

[4] ep. 84, 3, 9 (CSEL 56, S. 247, 9). Dazu sind noch einige eindrückliche Stellen zu nennen: Im Dialog adv. Luciferianos wird Eusebius in der Reihe der Arianer aufgezählt, wenn auch nicht verworfen (20, Vall.-Maff., II, 1, 192D). So heißt es auch *Contra Ruf.*, I, 11 (Vall.-Maff. II 1, 466E): « Eusebius ... Arianus est ». In der *Apologia Origenis* versuchte Eusebius « in toto opere suo Origenem Arriani dogmatis » zu erweisen (ep. 84, 11, 3, CSEL 55, S. 133, 24/25). « Multis testimoniis approbauit, Origenem juxta se catholicum, id est, juxta nos Arianum esse » *(Contra Ruf.*, I, 8, Vall.-Maff., II, 1, 464C). « Per sex uolumina nihil aliud agit, nisi ut Origenem suae ostendat fidei, id est Arianae perfidiae » *(Contra Ruf.*, II, 16 Vall.-Maff., II, 1, 507B). Diese Stellen ließen sich noch um viele vermehren.

[5] Comm. in Jes., V, 19, v. 2, (Vall.-Maff., IV, 1, 199C): « Eusebius Caesariensis historicam interpretationem titulo repromittens, diversis sensibus evagatur, cujus quum libros legerem, aliud multo reperi, quam indice promittebat. Ubiquumque enim eum historia defecerit, transit ad allegoriam ... ».

[6] Noch einige Gedanken am Rand. Kann man dem so sehr auf Ruhm bedachten Hieronymus überhaupt zutrauen, daß er eine Schrift publik machte, in der Eusebius in einer so

www.cimec.ro

im allgemeinen in christlichen, kirchenhistorischen und mönchsgeschichtlichen Darstellungen dieser Zeit enthalten sind. Gerade die Mönchsliteratur, die Hieronymus gut kannte, ist voll von übernatürlichen Wundern.

Das Fehlen der *Vita Constantini* in der Aufzählung *De uiris illustribus* Kap. 81 und überhaupt in den Schriften des Hieronymus kann also nicht als Argument gegen die eusebische Verfasserschaft der *Vita Constantini* verwendet werden. Kaum braucht noch betont zu werden, daß sich daraus natürlich auch nicht auf die Echtheit schließen läßt. Dieses Argument trägt nichts zur Lösung des Authentizitätsproblems bei und sollte gänzlich aus der Debatte über die *Vita Constantini* ausscheiden.

mächtigen Stellung, als Intimus des ersten christlichen Kaisers gezeigt wird, dem Hieronymus selbst nichts Gleichartiges an die Seite stellen kann? Ob sich ein Lateiner überhaupt für die vom rein östlichen Gesichtspunkt aus geschriebene *Vita Constantini* interessieren konnte, daß sie ihm als ein gelungenes Werk des Eusebius erschienen wäre?

www.cimec.ro

BEMERKUNGEN ZU DEN GEDICHTEN DES AUSONIUS

VON

ERNST GÜNTHER SCHMIDT

(Berlin)

Im Jahre 367 etwa wurde Ausonius, bis dahin Rhetoriklehrer in Burdigala, an den Kaiserhof nach Augusta Treverorum berufen, um die Erziehung des jungen Gratianus zu übernehmen, des Sohnes des Kaisers Valentinianus. In seiner neuen Stellung wurde er Zeuge und Teilnehmer der täglichen Gespräche und Beratungen bei Hofe, und es ist nur natürlich, daß fortan auch die Politik zu den Themen seiner Dichtung gehörte. Größte außenpolitische Sorge waren die Germaneneinfälle. Sie bilden den Hintergrund nicht nur für das umfangreichste und beste Werk des Dichters, die *Mosella*[1], sondern auch für einige Gelegenheitsgedichte in der Art des Epigramms „Ad fontem Danuuii iussu Valentiniani Augusti" (so die Überschrift in einem Teil der Handschriften):

Illyricis regnator aquis, tibi, Nile, secundus
Danuuius laetum profero fonte caput.
Saluere Augustos iubeo, natumque patremque,
armiferis alui quos ego Pannoniis.
Nuntius Euxino iam nunc uolo currere ponto.
ut sciat hoc superum cura secunda Valens,
caede, fuga, flammis stratos periisse Suebos
nec Rhenum Gallis limitis esse loco.
quod si lege maris refluus mihi curreret amnis,
Huc possem uictos inde referre Gothos.[2]

Es ist gewiß reizvoll, an das Interesse des gallischen Dichters für das untere Donaugebiet gerade hier im apostrophierten Lande selbst zu erinnern. Die Vorzüge des

[1] Über die *Mosella* als politisches Gedicht vgl. F. Marx, *Ausonius' Lied von der Mosel*, Rhein. Mus., 80, 1931, 368 ff., besonders 391.

[2] Ausonius-Ausgabe von Schenkl, S. 196 (Ausgabe von Peiper S. 321). Das Gedicht entstand wohl unter dem Eindruck gleichzeitiger Siegesnachrichten von Rhein und unterer Donau, vielleicht aber auch in einer Zeit, als sichere Nachrichten von der Donau ausblieben und man auf einen günstigen Stand der Dinge dort lediglich hoffte.

www.cimec.ro

Epigramms liegen aber nicht nur in lokalen Anspielungen, sondern mehr noch in der geschickten Erfindung und Verknüpfung der Motive: der sprechende Fluß, der Fluß als Bote, das ἀδύνατον, der Fluß könne sich — wie das Meer bei Flut und Ebbe — nach entgegengesetzten Richtungen hin bewegen. Ausonius, der sich in den aus eigenem Antrieb geschriebenen Epigrammen oft keineswegs einfallsreich zeigt, findet für das *iussu Valentiniani* behandelte Thema eine überraschend glückliche Lösung.

Auf gelungene Gedichte stößt man bei Ausonius auch innerhalb anderer Themenkreise. Hier sei ein von der Forschung vernachlässigtes Gebiet herausgegriffen: die Philosophie.

In den modernen Arbeiten über Ausonius wird der Philosophie kein Platz eingeräumt, erst recht fehlt der Name des Ausonius in den Philosophiegeschichten. Nur Th. Haarhoff, der in seinem Buch über die Geschichte des Erziehungs — und Unterrichtswesens in Gallien auch die Lage der Philosophie in diesem römischen Reichsteil skizzierte, berücksichtigte eine Reihe von Belegen aus Ausonius [1]. Aus Haarhoffs Darstellung geht hervor, daß die Philosophie sich im Gallien des 4. Jhs. nicht in Blüte befand; das nimmt jedoch nicht Wunder, da die heidnische Philosophie dieser Zeit selbst in den Zentren des geistigen Lebens keine großen Namen aufzuweisen hatte. Der Aristoteles-Kommentator Dexippos, der Neuplatoniker Plutarchos von Athen — das ist fast alles, was wir anführen können. Freilich sind die großen Namen fast stets die Namen der Neuerer gewesen, und das Fehlen von Neuerern schließt nicht geregelten philosophischen Unterricht aus, ja kann geradezu auf eine gewissde Stabilität der Philosophie deuten. Man kannte im Gallien des 4. Jhs. Platon und las, wie überall, als Einführung in die Philosophie die Kategorien des Aristoteles (mit Kommentaren). Die neupythagoreische Traktatliteratur beeinflußte nicht nur — wie gleich zu zeigen ist — Ausonius, sondern ein Jahrhundert später auch Claudianus Mamertus, den Bischof von Vienne. Ältere philosophische Richtungen dürften wenigstens im Umriß aus Doxographien bekannt gewesen sein.

Es fügt sich in diesen Rahmen, wenn Ausonius die Dreiteilung der Philosophie erwähnt [2], wenn er auf Platonkenntnis seiner Kollegen aus der Burdigalenser Zeit anspielt [3] und auch ein diffiziles logisches Problem nicht scheut [4]. Auch Stoa und Epikur finden Erwähnung. Ein Stoiker begegnet in Gedicht 16 der Professores Burdigalenses. In der *Commendatio codicis* p. 195 Schenkl. (p. 320 Peiper) heißt es:

laetis seria miscuimus. . .
Stoicus has partes, has Epicurus amat.

Stoicus und Epicurus stehen sich hier als festumrissene Typen gegenüber wie der „weinende Philosoph" Heraklit und der „lachende Philosoph" Demokrit. Epikur scheint für Ausonius mehr als ein bloßer Name gewesen zu sein: eines der Epigramme ist Übersetzung von Nr. 1 der κυρίαι δόξαι Epikurs [5], und detailliertere Kenntnis der stoischen Philosophie hat man bei Ausonius zumindest für möglich gehalten. Im *Epicedion in patrem* sagt Ausonius, sein Vater, Arzt in Burdigala, habe

[1] Th. Haarhoff, *The Schools of Gaul*, Oxford, 1920, 79—81.
[2] *Griphus Ternarii numeri*, 24, S. 130, Schenkl (S. 201 Peiper).
[3] Prof. Burdigal. 27, 5, S. 71 Sch. (S. 71 Peiper).
[4] NAI KAI OY, 15—22, S. 151 Sch. (S. 92 Peiper).
[5] S. 256 Sch. (S. 426 Peip.). Das Epigramm ist erst im 15. Jh. nachweisbar, geht aber wohl auf Ausonius selbst zurück.

www.cimec.ro

sich nie um Hofgunst bemüht, und charakterisiert in diesem Zusammenhang die *amicitia principum* negativ durch das Beiwort *ficta* [1], offenbar Part. Perf. Pass. von *fingere* [2]. E. Bickel hielt nun eine solche Bewertung der *amicitia* durch Ausonius für ganz unglaublich, selbst für die Zeit nach dessen Abtreten vom Hofe, und wollte in *ficta* vielmehr den stoischen Terminus φευκτά (Einteilung der Dinge in αἱρετά und φευκτά) erkennen [3]. Nach Bickel entschuldigt Ausonius seinen Vater, er sei Philosoph gewesen und habe deshalb die Hofgunst, ein φευκτόν für den Philosophen, meiden müssen. Gegen Bickels Annahme spricht — ganz abgesehen von der Unwahrscheinlichkeit der „makkaronischen" Schreibung *ficta* —, daß der Tadel gegen die *amicitia* auch bei seiner Deutung von *ficta* bestehen bleibt, vor allem aber, daß nach stoischer Auffassung Hofgunst gar nicht als φευκτόν, sondern als Mittleres zwischen αἱρετόν und φευκτόν (ἀδιάφορον) galt (nur κακά galten als φευκτά), so daß Ausonius' Vater ein ausgesprochener Fürstenhasser gewesen sein müßte, wenn er sogar *entgegen* dem philosophischen Dogma *amicitia principum* als φευκτόν empfand. Spricht also an der genannten Stelle nichts für eine Anspielung auf hellenistische Philosophie, so heißt das nicht, daß nicht an anderen Stellen eine Vertrautheit des Ausonius mit derartigen Lehren anzunehmen sei.

Wenden wir uns, gleich zu den beiden größeren philosophischen Beiträgen im Werk des Dichters von denen der eine zu seinen bekanntesten, der andere zu seinen unbekanntesten Schöpfungen zählt: *ludus septem sapientum* und zweites Eklogen-Buch.

Zum *ludus septem sapientum* nur wenige Bemerkungen. Der formale Reiz des kleinen dramatischen Lehrstücks ist allgemein zugestanden. Daß auch andere Dichter die *sententiae* der 7 Weisen versifizierten, zeigt z. B. ein Gedicht der *Anthologia Latina* [4]. Man nimmt meist an, der *ludus* sei für Schüleraufführungen in Bordeaux geschrieben. Ebensogut kann er aber für den Kaiserhof verfaßt sein, für eine Feier zu Ehren des jungen Gratianus etwa. Daß man Kinder damals schon in sehr früher Kindheit dazu anhielt, sich moralische Sentenzen einzuprägen, wissen wir durch Paulinus von Nola, den Schüler des Ausonius, der mit *sententiae Socraticae* schon im Alter von 5 Jahren Bekanntschaft machte [5].

Das zweite Eklogen-Buch ist zu unterscheiden von dem nur aus Memorierversen bestehenden ersten Eklogen-Buch p. 9—17 Schenkl (p. 97—104 Peiper). Es weist sich, wie F. Marx erkannte, « durch die Einheitlichkeit des Metrums und des Inhalts als Ganzes aus » [6] und umfaßt sechs Gedichte in Hexametern,

1. *Ex Graeco Pythagoricum de ambiguitate eligendae uitae*,
2. *De uiro bono* Πυθαγορικόν ἀπόφασις
3. NAI KAI OY Πυθαγορικὴ,
4. *De aetatibus animantium Hesiodion*,
5. *De ratione librae*,
6. *De ratione puerperii maturi*,

dazu ein Widmungsgedicht an Drepanius.

[1] *Epic. in patrem*, 32, S. 33 Sch. (S. 23 Peip.).

[2] Die Stelle ist wichtig, weil man aus ihr auf zeitweilige demokratische Gesinnung des Ausonius schloß (F. Marx, RE II, (1896), 2565 s. v. *Ausonius)*.

[3] E. Bickel, *Die φευκτά der Stoa bei Ausonius : φυκταί in der Schreibung fictae*, Rhein. Mus., 86, 1937, 287 f.

[4] *Anthol. Latina, pars prior*, rec. A. Riese, fasc. I, Leipzig, 1869, S. 233 (nach einer griechischen Vorlage).

[5] Vgl. Haarhoff, *a.a.O.*, 203.

[6] F. Marx, RE, *a.a.O.*, 2573.

www.cimec.ro

Bei Schenkl sind diese Gedichte p. 147—156 abgedruckt, bei Peiper p. 86—97. Über ihre Entstehungszeit läßt sich Sicheres nicht sagen, seit in neueren Arbeiten [1] davor gewarnt wird, chronologische Schlüsse aus dem Fehlen bzw. Vorhandensein von Ausonius-Gedichten im *codex Tilianus* zu ziehen. Bislang hatte man den *Tilianus* auf eine von Ausonius selbst im Jahre 383 veranstaltete Ausgabe zurückgeführt; daß die Gedichte des 2. Eklogen-Buches im *Tilianus* fehlen und vollständig nur im *Vossianus* enthalten sind (den man als Abkömmlung einer posthumen Sammlung ansah), sprach für ihre Entstehung erst in der Spanne zwischen 383 und 394, dem vermuteten Todesjahr des Ausonius. Da man jetzt aber dazu neigt, auch in der Sammlung des *Tilianus* nur die späte Zusammenstellung eines nachausonianischen Kompilators zu sehen, ist das genannte, Argument hinfällig. Einigermaßen sicher scheint nur, daß nicht nur die sechs Gedichte im einzelnen, sondern auch ihre Zusammenstellung auf Ausonius selbst zurückgeht. Nr. 1—3 schließen sich, wie ausdrücklich hervorgehoben wird, an pythagoreische Lehren an [2]. Nr. 4—6 haben zumindest das gemeinsam, daß sie *nicht* betont pythagoreisch sind. Die Gliederung eines *libellus* in zwei Hälften, wie sie hier durchgeführt ist, hat eine lange Vorgeschichte und läßt sich bis zu den Gedichtbüchern der augusteischen Zeit zurückverfolgen.

In einem Teil der Gedichte ist Ausonius' Anschluß an literarische Vorlagen noch deutlich erkennbar. Eine ganze Reihe von Zeilen sind aus dem Griechischen übertragen. Doch sind die Gedichte nicht einfach Übersetzungen oder Paraphrasen, sondern Ausonius erweitert die übernommenen Gedanken und stellt sie in neue Zusammenhänge, so daß ganz neue Gebilde entstehen.

Nr. 1 *(De ambiguitate eligendae uitae)* übersetzt 10 Verse aus einem griechischen Epigramm[3], das die Schwierigkeiten schildert, die jeder Lebensentscheidung entgegenstehen, und führt den Gedanken anschließend bis zu der Schlußpointe weiter „also ist der Spruch der Griechen völlig richtig, daß es für den Menschen das Beste sei, nie geboren zu werden"[4]. Das Gedicht ist eine Art Meditation über die Nichtigkeit des menschlichen Lebens.

Nr. 2 *(De uiro bono)* führt das Thema der Selbsterforschung fort. Täglich, vor allem abends vor dem Schlafengehen — so heißt es im Anschluß an Verse aus den pseudo-pythagoreischen Χρυσᾶ ἔπη [5] — muß derjenige, der Wert auf richtige Lebensführung legt, sich Rechenschaft über das Gute und Schlechte ablegen, das er im Laufe des Tages getan hat.

Für Nr. 3 (NAI KAI O Y) läßt sich keine Quelle nachweisen, doch ist auch hier der meditative Zug unverkennbar: wie unscheinbar muten die beiden Wörtchen „Ja" un „Nein" an, und welche Bedeutung haben sie im Leben!

Nr. 4 *(De aetatibus animantium)* geht von Versen Hesiods aus, in denen langlebige Wesen aufgezählt werden: Hirsch, Krähe, Phoinix, Nymphen [6]. Ausonius

[1] G. Jachmann, *Das Problem der Urvariante in der Antike und die Grundlagen der Ausonius Kritik*, *Concordia decennalis* (Festschrift der Universität Köln), Köln, 1941, 47—104; S. Prete, *Problems, hypotheses and theories on the history of the text of Ausonius*, Studien zur Textgeschichte Textkritik, hrsg. v. H. Dahlmann u. R. Merkelbach, Köln-Opladen, 1959, 191—230.

[2] Anspielungen auf Pythagoreisches bei Ausonius auch Prof. Burdig. 12, 5, S. 64 Sch. (S. 61 Peip.) und in dem Epigramm S. 213 Sch. (S. 340 Peip.).

[3] *Anthol. Pal.*, VIII, 359. Nachweis in den Ausonius-Ausgaben.

[4] Diese Sentenz galt als pythagoreisch, vgl. die interpolierte Angabe *haec quidem Pythagorica est apophasis*, die in den Hss. als v. 51 auf das Gedicht folgt.

[5] Χρυσᾶ ἔπη, 40—44. Nachweis in den Ausonius-Ausgaben.

[6] Hesiod fr. 163 f. Nachweis in den Ausonius-Ausgaben.

www.cimec.ro

erweitert die Reihe durch die Umlaufszeiten der Planeten und das „große Jahr", auf diese Weise den Gedanken unterstreichend, der wohl auch schon in den Versen Hesiods ausgedrückt war: wie kurzlebig ist der Mensch![1]

Nr. 5 und Nr. 6 ähneln einander im Titel (in beiden Fällen *de ratione* . . .). Sie enthalten Erklärungen von Naturerscheinungen. Nicht nur mit den moralischen Meditationen der ersten vier Gedichte, sondern auch mit diesen beiden *de ratione*-Gedichten bleiben wir im Bereich der Philosophie, die nach antiker Auffassung ja auch den Teil φυσικόν umfaßte. Im 6. Gedicht (*De ratione puerperii maturi)* ist vor allem vom Einfluß der Gestirne auf den Menschen in der Zeit noch vor seiner Geburt die Rede. Wahrscheinlich, schließt Ausonius sich an Gedanken aus Censorinus *De die natali* an[2].

Komplizierter ist der Inhalt des 5. Gedichtes *(De ratione librae)*, in dem der Begriff *libra* zwischen den Bedeutungen „Pfund" und „Gleichgewicht" wechselt. Das Gedicht beginnt mit einem Blick in den Kosmos:

Miraris quicumque manere ingentia mundi
corpora, sublimi caeli circumdata gyro,
et tantae nullam moli intercedere labem, . . .

doch es gibt Wunderbareres (. . . *accipe, quod mirere magis):*

tenuissima tantis
principia et nostros non admittentia uisus
paruarum serie constant conexa atomorum,
sed solidum in paruis nullique secabile segmen.
unde uigor uiresque manent aetarnaque rerum
mobilitas nulloque umquam superabilis aeuo.

Nicht im Großen, sondern im Kleinen liegt das Wunderbare. Der Schritt vom Markokosmos zum Mikrokosmos führt in den Bereich philosophischer Ideen. Grundbestandteile der Dinge sind winzig kleine *principia*, die Atome. Sie sind für uns unsichtbar, reihenweise miteinander verbunden und fest, d.h. nicht weiter teilbar. Ebenso sind sie Ursache der Bewegung. Nicht nur der Begriff *atoma* selbst, sondern auch alle die näheren Bestimmungen führen darauf, daß wir es hier mit einer Anspielung auf die demokratisch-epikureische Atomlehre zu tun haben; ein bemerkenswertes, bisher zu Unrecht unbeachtet gebliebenes Zeugnis für ihr Fortleben. Ein Übergang *(diuinis humana licet componere*, nach Vergil, ecl. 1,23) führt überraschend auf das eigentliche Thema des Gedichtes, die Zusammensetzung der Maßeinheit *as* bzw. *libra* aus kleineren Maßen, die der Zusammensetzung der Welt aus kleinen Teilchen entspricht:

sic est
as solidus, quoniam bis sex de partibus aequis
constat et in minimis paribus tamen una manet uis.

---

[1] Diese Erweiterung der Hesiod-Verse ist nicht, wie es die Herausgeber z. T. vorgeschlagen, vom ersten Teil des Gedichtes abzutrennen.

[2] Nachweis der Übereinstimmungen zwischen Ausonius und Censorinus in den Ausonius-Ausgaben und bei R. Reeh, *De Varrone et Suetonio quaestiones Ausonianae*, Diss. Halle, 1 16, 34–39.

www.cimec.ro

Der Gedanke, daß der Verlust einer kleineren Einheit die Zerstörung des Ganzen nach sich ziehe, wird, wieder in Form eines allgemeine Satzes ausgesprochen:

nam si quid numero minuatur, summa uacillat
conuulsaeque ruunt labefacto corpore partes.

Ein Gleichnis, das diesen Gedanken verdeutlicht, scheint ganz von der Philosophie wegzuführen:

ut, medium si qui uellat de fornice saxum,
incumbunt cui cuncta, simul deuexa sequentur
cetera communemque trahent a uertice lapsum.

In Wirklichkeit steht aber gerade auch dieses Gleichnis in philosophischer Tradition. Ausonius hat es kaum unverändert aus irgendeiner Vorlage übernommen, aber erst recht nicht völlig frei erfunden. Die Gewölbegleichnisse haben in der griechisch-römischen Literatur eine lange Vorgeschichte. Sie beginnen mit Chrysipp und lassen sich von da an bei weiteren Stoikern (Hekaton, Poseidonios, Seneca), seit der Kaiserzeit auch bei Autoren anderer Richtungen nachweisen (Maximos von Tyros, PsDemetrios περὶ ἑρμηνείας, PsAristoteles περὶ κόσμου). Die Geschicte dieser Gleichnisse ist bisher nur bruchstückweise geschrieben worden (wobei man die Ausonius-Stelle übersah). Als erstes fand das Gleichnis aus περὶ κόσμου 399 b 29 Beachtung:

ἔοικε δ' ὄντως, εἰ καὶ μικρότερον, παραβάλλειν τὸν
κόσμον τοῖς ὁμφαλοῖς λεγομένοις τοῖς ἐν ταῖς ψαλῖσι,
οἱ μέσσοι κείμενοι κατὰ τὴν εἰς ἑκάτερον μέρος
ἔνδεσιν ἐν ἁρμονίᾳ τηροῦσι καὶ ἐν τάξει τὸ πᾶν σχῆμα
τῆς ψαλῖδος καὶ ἀκίνητον.

Wenn der Kosmos hier mit Gewölbeschlußsteinen verglichen wird, so ist der Sinn des Gleichnisses verwischt. Gemeint ist, worauf W. L. Lorimer hinwies[1]), daß es auf jedes Einzelglied ankommt, damit das Ganze, der Kosmos, erhaltenbleibt, und daß speziell *ein* Glied — gemeint ist Gott — diese Ganzheit verbürgt. Auf die Stelle wies zuerst G. Rudberg in seinen Poseidonios-Forschungen hin[2]. Er war auch der erste, der Parallelen heranzog. Der Gedanke, daß Ganzheit vom Verhalten eines einzigen Gliedes abhängt, führt ganz in die Nähe unseres Ausionius-Beleges. Ähnlich verhält es sich mit einer anderen Stelle, auf die W. Theiler aufmerksam machte[3] und zu der er ebenfalls Parallelen beibrachte: Seneca, Ep. 95, 53. Hier ist es die menschliche Gesellschaft, die mit einem Gewölbe verglichen wird. Wenn sich nicht alle Einzelglieder gegenseitig stützen, stürzt das Ganze in sich zusammen. Die Beschwörung drohender Vernichtung ist es, was diese Stelle eng mit dem Ausonius-Beleg verbindet.

Ausonius wechselt wieder zum Spezialfall *libra* und bleibt diesmal auch beim Thema. Die nächsten Verse (18—25) haben mit Philosophie nichts zu tun. Sie bringen eine Liste von Gewichtseinheiten vom *as* bis herab zur *uncia*, und zwar wird angegeben, wie immer zwei Gewichte zusammen ein *as* ausmachen: *uncia* ($^1/_{12}$ *as*)+

[1] W. L. Lorimer, *Some Notes on the Text of Pseudo-Aristotle „De mundo"*, Oxford, 1925, 98 f.
[2] G. Rudberg, *Forschungen zu Poseidonios*, Uppsala, 1918, 217.
[3] W. Theiler, *Die Vorbereitung des Neuplatonismus*, Problemata 1, Berlin, 1930, 110 ff.

www.cimec.ro

deunx ($^{11}/_{12}$ *as*); *dextans* ($^{10}/_{12}$ *as*) + *sextans* ($^{2}/_{12}$ *as*) usw. bis hin zum *semis* ($^{6}/_{12}$ *as*), den man um sich selbst verdoppeln muß, um ein *as* zu erhalten. Kein Zweifel, daß Ausonius auch in diesem Gedicht den Kern aus einer Vorlage nimmt; wenn gerade zu Beginn der Liste von Gewichten zum ersten Male das durch den Titel des Gedichtes angekündigte Stichwort *libra* fällt *(non aliter libra est. si defuit uncia, totus non erit as*, usw.), so ist das ein Hinweis, daß es sich gerade bei dieser Gewichteliste um den übernommenen Kern handelt; ganz ähnliche Listen begegnen denn auch an anderen Stellen der lateinischen Literatur, z. B. in dem aus der Zeit des Ausonius oder wenig später stammenden *Carmen de ponderibus*. Aber wir dürfen voraussetzen, daß Ausonius hier ähnlich wie in den anderen Gedichten des libellus verfuhr, d.h. daß die einleitenden, auf größere Zusammenhänge weisenden Gedanken von ihm selbst stammen[1]. Wie sehr es ihm gerade auf die meditationsähnliche Umrahmung ankam, zeigt sich daran, daß auch der Schluß des Gedichtes erneute Verallgemeinerung und Rückkehr zum Bild des Kosmos bringt:

libra igitur, totum si nulla in parte uacillet.
ponderis et numeri morumque operumque et aquarum
libra: nec est modulus, quem non hoc nomine signes.
telluris, medio quae pendent in aere, libra est
et solis lunaeque uias sua libra cohercet.
libra dii somnique pares determinat horas,
libra Caledonios sine litore continet aestus.

Dabei weitet sich nicht nur der Kreis der Beispiele, sondern auch der Begriff *libra* selbst, der hier nicht mehr das Pfund bezeichnet, sondern das kosmische Phänomen des Gleichgewichts. Zugleich läuft auch das *libra*-Gedicht, wie die vorangegangenen, auf eine moralische Schlußwendung hinaus:

tu quoque certa mane morum mihi libra meorum!

Worauf es mir ankam, war zu zeigen, in wie kunstvoller Weise Ausonius den „prosaischen" Kern seines Gedichtes in einem Auf und Ab zwischen Verallgemeinerung und Anwendung auf den Spezialfall in einen umfassenden philosophischen Zusammenhang stellt, wobei er sich nicht nur einzelne ihrer Herkunft nach unterschiedlieche Gedanken wie die Atomlehre Epikurs und das letztlich stoische Gewölbegleichnis zunutze macht, sondern — und das ist das Letzte, was gezeigt werden soll — diese einzelnen Gedanken auch in eine Art Rahmenvorstellung einpaßt, die vielleicht ebenfalls, wie anderes im Eklogen-Buch, neupythagoreisch ist. Aus Philons Schrift *Quis diuinarum rerum heres* hat W. Goodenough[2] eine pythagoreisierende Quelle herausgelöst, die es nicht nur allgemein mit der Parallele Mikrokosmos-Makrokosmos zu tun hat, sondern auch speziell den Gedanken eines Gleichgewichts in der Welt betont und in diesem Zusammenhang auch der Vorstellung von Atomen, unteilbaren kleinsten Elementen, Bedeutung beimißt. Wahrscheinlich sind die Ideen des Ausonius-Gedichtes *de ratione librae* letztlich

[1] Gegen Reeh, der *a.a.O.* die Liste von Gewichtseinheiten analysierte und nicht nur diese Liste, sondern auch die (von ihm nicht näher untersuchten) überbrigen Teile des Gedichtes auf Varro zurückführte.

[2] W. Goodenough, *A New—Pythagorean Source in Philo Judaeus, Quis rerum divinarum heres* §§ 130 ff, Yale Class. Studies.

www.cimec.ro

durch eine solche Quelle angeregt. Das heißt aber nicht, daß im einzelnen nicht auch Ausonius selbst viel dazu getan habe, um aus heterogenen Elementen ein sinnvolles Gebilde zu schaffen.

Nicht immer ist Ausonius derartiges gelungen. Eine gewisse Primitivität begann sich in der Dichtung breitzumachen. Ausonius gehört durchaus auch in die Geschichte des Verfalls der antiken Literatur. Aber die traditionellen Bildungselemente lagen für ihn noch immer in einer Weise bereit, daß sie jederzeit zu wertvollem Neuen zusammengefügt werden konnten.

www.cimec.ro

ΦΙΛΙΑ UND ΑΓΑΠΗ

Zur Terminologie der Freundschaft bei Basilius und Gregor von Nazianz

VON

KURT TREU

(Berlin)

Im gesamten griechisch-römischen Altertum erfreut sich die Freundschaft der höchsten Wertschätzung, und zwar in einem Maße, das in der Neuzeit kaum wieder erreicht, geschweige denn übertroffen worden ist. Die Freundschaft ist ebenso für das Leben des Einzelnen wie für das Verhalten ganzer Gruppen von Bedeutung, denken wir nur an das System der Proxenie, der Gastfreundschaft, oder an die römische politische *amicitia*. Bei allen Variationen im einzelnen stimmen hier die verschiedenen philosophischen Richtungen mit den allgemeinen Anschauungen, der öffentlichen Meinung und den praktischen Verhaltensweisen überein [1].

Eine Verlagerung der Werte tritt mit dem Christentum ein. An die Stelle der individuellen Freundschaft tritt als Ideal die allgemeine Nächsten- und Bruderliebe. Der Begriff der ἀγάπη, der geradezu zum Inbegriff christlicher Frömmigkeit wird, ersetzt die φιλία. In der Terminologie spiegelt sich diese Wandlung deutlich. Φίλος tritt im Neuen Testament [2] hinter ἀδελφός, ὁ πλησίον u.ä. zurück, φιλία gar erscheint nur ein einziges Mal, Jakobusbrief 4,4, und bezeichnenderweise in negativer Bedeutung φιλία τοῦ κόσμου, Liebe zur Welt, die identisch ist mit Feindschaft gegen Gott. Der Begriff ἀγάπη und das zugehörige ἀγαπᾶν und ἀγαπητός erhalten ihren eigentlichen Inhalt erst im jüdisch-christlichen Bereich.

---

[1] Zur antiken Freundschaft vgl. u.a.: L. Dugas, *L'amitié antique, d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes*, Paris, 1894; J. P. A. Ernstmann, Οἰκεῖος, Ἑταῖρος, Ἐπιτήδειος, Φίλος, Diss. Utrecht, 1932; A. Heuß, *Amicitia. Untersuchungen über die rechtlichen Grundlagen der römischen Außenpolitik*, Diss. Leipzig, 1933 – Klio Beiheft 31, N. F. Heft 18; Erika Klein, geb. Maunz, *Studien zum Problem der „römischen" und „griechischen" Freundschaft*, Diss. Freiburg i. Br., 1957 (maschinenschriftl. vervielfältigt).

[2] Vgl. F. Hauck, *Die Freundschaft bei den Griechen und im Neuen Testament*, Festgabe Th. Zahn, Leipzig, 1928, 212–228; M. Paeslack, *Zur Bedeutungsgeschichte der Wörter philein (lieben), philia (Freundschaft) und philos (Freund) in der Septuaginta und im Neuen Testament*, Theologia Viatorum, 5, Berlin, 1954, 51–142.

www.cimec.ro

Vorher ist ἀγαπᾶν ein blasses und wenig charakteristisches Verbum von schwankender Bedeutung, das Vorkommen von ἀγάπη gar ist unsicher und auf jeden Fall sporadisch [1].

Die älteste christliche Literatur, die auf das Neue Testament folgt, steht zunächst ganz im Banne der biblischen Tradition. Die eschatologische Grundhaltung, die das Ende der Welt für die nahe Zukunft erwartet, läßt wenig Raum für innerweltliche, rein menschliche Werte, wie die Freundschaft es ist. Allmählich aber öffnet sich das Christentum den Einflüssen der zeitgenössischen Umwelt, und es beginnt das Bemühen um eine Stynthese verschiedener Traditionen, wie es uns in der Gestalt des Klemens von Alexandrien vor Augen tritt. Je mehr sich die Kirche für die Dauer in der Welt einrichtet, desto stärker kommen in ihr „weltliche" Elemente zur Geltung. Im 4. Jahrhundert, nachdem das Christentum offizielle Anerkennung erlangt hat, ist ein gewisser Höhepunkt und Abschluß erreicht. Mehr oder weniger unumwunden wird der antiken Tradition in Gestalt ihrer Bildungsgüter, ihrer Literatur und Rhetorik das Existenzrecht zuerkannt. Die Führer der Kirche, die man zum großen Teil mit Recht als „Kirchenfürsten" bezeichnen kann, stammen aus alten, reichen und angesehenen Familien, genießen die volle traditionell-griechische Schul- und Hochschulbildung und üben nicht selten zeitweilig einen weltlichen Beruf wie den des Anwalts oder des Lehrers der Beredsamkeit aus. Als Mitglieder der führenden Schichten wachsen sie hinein in die bestehenden gesellschaftlichen Bindungen und Verbindungen, zu denen nun auch die verschiedenen Arten der Freundschaft gehören. Als Bischöfen und Kirchenführern erwachsen ihnen aus dem Amt neue Beziehungen, die Rechte und Pflichten mit sich bringen. Nicht selten überschneiden sich beide Bereiche.

Unsere Kenntnisse von den Verhältnissen erhalten wir am unmittelbarsten aus den Briefen der betreffenden Persönlichkeiten, die uns auf Grund der Bedeutung des Autors und ihres stilistischen und sachlichen Interesses für die Nachwelt erhalten geblieben sind [2]. Da gibt es z.B. die große Gruppe der Empfehlungsbriefe. Es gilt als Pflicht eines angesehenen Mannes, seinen weniger bedeutenden Verwandten, Freunden, Klienten im Leben weiterzuhelfen, indem man sie an einflußreiche höhergestellte Personen empfiehlt. Man erbittet und erweist damit gleichzeitig einen Freundesdienst, und es ist verständlich, daß solche Briefe viele Freundschaftsbeteuerungen und -anrufungen enthalten, mag auch der zugrundeliegende Sachverhalt manchmal mehr von Nützlichkeitserwägungen zeugen.

Eine andere Gruppe bildet etwa die Korrespondenz der Bischöfe mit Amtskollegen aus der Nachbarschaft oder auch aus weiter entfernten Gebieten. In einer Zeit kirchlicher Richtungskämpfe und Parteibildungen war es von großer praktischer Bedeutung, sich der Übereinstimmung mit möglichst vielen Bischöfen oder ganzen Kirchenprovinzen zu versichern, besonders z.B.mit neugewählten Würdenträgern, und dabei spielte neben der dogmatischen Übereinstimmung auch die persönliche Sympathie eine Rolle.

Als repräsentative Vertreter der Kirche des 4. Jahrhunderts, deren umfangreiche Korrespondenz uns ein detailliertes Bild gewinnen läßt, lenken Basilius

[1] Vgl. G. Quell u. E. Stauffer, ἀγαπάω, ἀγάπη, ἀγαπητός, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, herausgeg. v. G. Kittel, I, Stuttgart, 1933, 20–55; A. Nygren, *Eros und Agape*, 2. Aufl., Berlin, 1955.

[2] Vgl. D. Gorce, *Les voyages, l'hospitalité et le port des lettres dans le monde chrétien des IVe et Ve siècles*, Paris, 1925.

www.cimec.ro

von Caesarea und Gregor von Nazianz die Aufmerksamkeit auf sich.[1] Beide sind nach Herkunft, Bildungsgang und theologischen Anschauungen eng miteinander verknüpft, obendrein durch eine fast lebenslange persönliche Freundschaft verbunden[2]. Andererseits sind sie nach Charakter und Temperament so verschieden wie nur möglich: Basilius ernst, nüchtern, sachlich, streng, Gregor gefühlvoll, poetisch überschwänglich, Stimmungen und Eindrücken hingegeben.

Vor diesem Hintergrund gewinnt ein Unterschied Bedeutung, der sich in der Terminologie der Freundschaft, in der Verwendung der Begriffe φιλία und ἀγάπη im Sprachgebrauch der beiden Autoren abzeichnet.

Vielleicht beginnt man am besten mit dem Äußerlichen, mit einer statistischen Beobachtung. Von den 359 Briefen des Basilius[3] enthalten etwa 140 direkte oder implizierte Äußerungen über Freundschaft, also 39%, von den 244 Briefen des Gregor etwa 100, also 41%. Die Zahlen hängen natürlich stark vom subjektiven Urteil des Betrachters ab, und ich gebe sie darum absichtlich abgerundet. Jedenfalls zeigen sie, daß die Freundschaft bei beiden Autoren einen bedeutenden Raum einnimmt[4], und zwar einen annähernd gleich großen, wenn man die Belege erst einmal nur nach der Menge und nicht nach der Intensität beurteilt. Gegenüber dieser annähernden Gleichheit fällt nun um so stärker die Ungleichheit der Terminologie ins Auge: Basilius hat in 29 Briefen das Wort φιλία, in 40 aber ἀγάπη, wobei nur diejenigen Stellen gezählt sind, die ein persönliches Gefühl und eine Beziehung zu Menschen als Individuen oder überschaubaren Gruppen ausdrücken, nicht aber der ganze theologische Bereich wie ἀγάπη θεοῦ u. a. Gregor dagegen hat nicht weniger als 53 Briefe mit φιλία,, aber nur 8 mit ἀγάπη.[5]. Schon diese Zahlen deuten an, daß bei Basilius beide Begriffe ihren eigenen Bereich haben, wobei der der ἀγάπη mehr hervortritt, während bei Gregor ganz eindeutig φιλία dominiert.

Wenden wir uns nun einigen einzelnen Belegstellen zu, um den allgemeinen Eindruck, den uns die Zahlen vermittelt haben, zu überprüfen und zu differenzieren, und untersuchen wir zunächst den Gebrauch von φιλία und ἀγάπη bei Basilius.

Ein Komplex für sich ist Basilius' Briefwechsel mit Libanius.[6] Der berühmte Sophist und sein ehemaliger Schüler, der jetzige Bischof, verkehren miteinander in meist kurzen Billets, in denen sie sich gegenseitig Komplimente machen und jeder die guten Dienste des anderen in Anspruch nimmt. Man versichert einander wiederholt und nachrdrücklich über die Unterschiede der Religion hinweg seiner Freundschaft, der φιλία. Daß im Verkehr zwischen Christen und Nichtchristen die speziell christliche ἀγάπη nicht am Platze ist, kann man verstehen. Zugleich wird klar, daß φιλία in diesem Fall trotzdem möglich ist. Der Begriff ist also einerseits schwächer, andererseits umfassender. Diese Folgerung können wir mit

[1] Die Briefe Gregors von Nyssa, des dritten großen Kappadokiers, sind an Zahl viel geringer und für unser Thema unergiebig.

[2] Vgl. dazu L. Vischer, *Das Problem der Freundschaft bei den Kirchenvätern*, Theologische Zeitschrift, 9, Basel, 1953, 173–200.

[3] Ich zitiere nach Nummern und Kolumnen der *Patrologia Graeca* von Migne, Bd. 32 (Basilius) und 37 (Gregor).

[4] Zur Sache vgl. M. M. Braniște, *Elogiul prieteniei și păcii la Sfinții Părinți Capadocieni*, Studii teologice, 9, București, 1957, 453–478.

[5] Ich beschränke mich auf die Substantive, denn das Verbum ἀγαπᾶν gehört ebenso zu φιλία wie zu ἀγάπη, während φιλεῖν in unserem Zusammenhang praktisch ausscheidet.

[6] Ep. 335–359. Einige Briefe sind allerdings unecht.

www.cimec.ro

Stellen untermauern, an denen Basilius den Unterschied zwischen φιλία und ἀγάπη ausdrücklich hervorhebt.

Im 133. Brief wendet sich Basilius an den neugewählten Bischof Petrus von Alexandrien, den Nachfolger des Athanasius, um mit ihm Verbindung aufzunehmen. Der Brief beginnt mit der Antithese: Die leibliche (σωματική) φιλία wird durch persönliche Bekanntschaft begründet, durch langen Umgang (συνήθεια) befestigt. Die wahre ἀγάπη ist eine Gabe des Geistes, die auch weit Entfernte verbindet und die ἀγαπητοί einander bekanntmacht, nicht durch ihre physischen, sondern durch ihre seelischen Vorzüge. [1]. Ganz ähnlich beginnt der 154. Brief, mit dem Basilius das Anknüpfungsschreiben des Bischofs Ascholius von Thessalonike beantwortet: Die weltliche (τοῦ κόσμου) φιλία bedarf des persönlichen Zusammenseins, aus dem sich die Vertrautheit (συνήθεια) entwickelt. Die geistliche ἀγάπη bedarf nicht des Leibes als Vermittler der φιλία, sondern der Gemeinschaft des Glaubens. [2] Wir sehen also: φιλία ist, soweit sie weltlich ist, der ἀγάπη entgegengesetzt, soweit sie aber im Glauben gegründet ist, in der ἀγάπη mit eingeschlossen.

So ist es verständlich, daß Basilius Aussagen über ἀγάπη macht, die sonst von φιλία gelten. Hatte er den persönlichen Kontakt in den zitierten Briefen als für die ἀγάπη entbehrlich hingestellt, so ist das doch mehr ein durch die Umstände bedingter Sonderfall. Ein Beispiel für den normalen Zustand bietet Basilius im Brief an Bischof Theodot von Beroea, wo er persönliches Zusammentreffen wünscht, damit die ἀγάπη wachse [3]. Nur als Ersatz kann häufiger Briefwechsel dienen, der die ἀγάπη verstärken soll, wie er an Ambrosius von Mailand schreibt [4]. Ganz analog heißt es von der φιλία in Freundschaftsangeboten an weltliche Persönlichkeiten, sie könne auch aus der Entfernung angeknüpft und durch Briefe unterhalten werden [5] doch sei das eigentliche Ziel die persönliche Bekanntschaft [6]. Ebenso wie bei der ἀγάπη kommt auch bei der φιλία der geistigen Verbindung (λόγος) große Bedeutung zu, doch haben in ihr auch schon die natürlichen Elemente συνήθεια und ἔθος begründende Kraft [7]. Die Verwandtschaft und zugleich die Rangordnung der Begriffe kommt klar darin zum Ausdruck, daß Basilius sich wiederholt auf das christliche ἀγάπη – Gebot als direkte Begründung der φιλία beruft [8]. Bei passender Gelegenheit führt er beides zusammen als Basis der φιλία an, das göttliche Gebot und die menschlichen Bindungen, und zwar in dieser Reihenfolge [9]. Die Verwandtschaft zwischen beiden Begriffen zeigt sich auch darin, daß ἀγάπη ebenso wie φιλία durch Willensentschluß begründet und angeknüpft wird [10] und konkrete Rechte und Pflichten mit sich bringt [11] Das übernatürliche Element, das ἀγάπη von φιλία unterscheidet, bewirkt andererseits, daß ἀγάπη auch gegen menschliche Erfahrung schnell

[1] Ep. 133, 569B.
[2] Ep. 154, 609 C.
[3] Ep. 185, 661 C.
[4] Ep. 197, 712A. Vgl. Ep. 172, 645C; Ep. 258, 1, 948C.
[5] Ep. 63, 420AB.
[6] Ep. 64, 420C–421A.
[7] Ep. 272, 1, 1005D.
[8] Ep. 272, 3, 1008C. Vgl. Ep. 9, 1, 263C; Ep. 56, 405A; Ep. 65, 421B; Ep. 194, 708A.
[9] Ep. 204, 1, 745A, ib. 2, 745BC.
[10] Ep. 132, 569A; Ep. 153, 609B; Ep. 197, 1, 712A.
[11] Ep. 208, 768A; Ep. 206, 757C; Ep. 242, 2, 900C; Ep. 118, 538 A.

www.cimec.ro

entstehen kann [1], als eine Gottesgabe, [2] durch Einwirkung des Heiligen Geistes. Φιλία als der menschliche Begriff nimmt natürlich einen breiten Raum ein in den Empfehlungsbriefen und Bittschreiben an Staatsbeamte [3]. Bei geringerer Vertraulichkeit oder zu hohem Rang des Empfängers wird eher an seine φιλανθρωπία appelliert [4]. Wenn Basilius sich aber auf die ἀγάπη des Adressaten zu ihm beruft, damit dieser seine φιλία zu einem Dritten einsetze [5], so ist ἀγάπη deutlich der stärkere Begriff und weist auf glaubensmäßige Verbundenheit.

Hatten wir bisher Fälle betrachtet, wo φιλία parallel oder nur relativ nachgeordnet zu ἀγάπη verwendet war, so müssen jetzt die Beispiele kritischer Bewertung erwähnt werden. Oben sahen wir, daß Basilius unter Berufung auf ἀγάπη Beziehungen mit kirchlichen Persönlichkeiten anknüpft, die auf Übereinstimmung im Glauben beruhen. Der offene Brief Ep. 223 an Eustathius von Sebaste zeigt uns, wie solche Beziehungen zerbrechen, wenn diese Übereinstimmung nicht mehr besteht. Basilius akzeptiert den Bruch als unumgängliche Tatsache, er warnt nur vor übereiltem, unbedachtem Abbruch der Freundschaft (§6). In diesem Zusammenhang gebraucht er dreimal φιλία, nicht aber ἀγάπη. Offenbar will er ausdrücken, daß ein Verhältnis, das zerbrechen kann, allenfalls φιλία [6] und keineswegs ἀγάπη gewesen sein könne, die ja „nie aufhört" (1. Korintherbrief 13,8). Gerade über Eustathius, für dessen φιλία er so viele Gründe zu haben glaubte, war seine Enttäuschung so stark, daß ihm sogar Zweifel kamen, ob der Mensch überhaupt zu wahrer ἀγάπη fähig sei,—doch bezeichnet er das ausdrücklich als vorübergehende Stimmung [7], und auch sonst wäre nicht die ἀγάπη selbst, sondern nur die menschliche Befähigung zu ihr in Frage gestellt. Auch die älteste und beste φιλία aber kann Basilius nicht hindern, die Beziehungen abzubrechen wenn der Freund Häretiker wird [8].

Merkwürdig ist der Gebrauch von φιλία in einem Brief an Papst Damasus, in dem Basilius dessen Vermittlung erbittet, damit die φιλία zwischen den Kirchen wiederhergestellt werde [9]. Nach seinem sonstigen Sprachgebrauch sollte man ἀγάπη erwarten. Bezeichnet φιλία vielleicht den geringeren Grad von Eintracht, einen mehr äußerlichen *modus uiuendi* im Unterschied zu der kaum erreichbaren völligen dogmatischen Übereinstimmung?

Abschließend seien die Fälle erwähnt, wo φιλία eine offen negative Bewertung erfährt, weil sie mit höheren christlichen Pflichten kollidiert. Basilius verurteilt es, daß kirchliche Ämter mit Rücksicht auf φιλία an Unwürdige vergeben werden. [10] Speziell für den Asketen, der ja der vollkommene Christ sein soll, wird die Bindung an Freunde als weltliche Fessel abgelehnt.[11]

Wir sahen, daß für Basilius φιλία ein immanenter, „menschlicher" Begriff ist, der in verschiedener Hinsicht Einschränkungen erfährt und vom Religiösen

[1] Ep. 220, 813C.
[2] Ep. 274, 1009B.
[3] Ep. 83, 461B; Ep. 84, 461D; Ep. 86, 465C; Ep. 109, 517C; Ep. 313, 1061AB.
[4] So z.B. in den Briefen an den Präfekten Modestos.
[5] Ep. 72, 440AB.
[6] Vgl. auch Ep. 122, 544A.
[7] Ep. 244, 4, 916D–917A.
[8] Ep. 128, 556D.
[9] Ep. 70, 433D.
[10] Ep. 54, 400C; ebenso Ep. 290, 1029A.
[11] Ep. 291, 1032B.

www.cimec.ro

her teils positiv, teils neutral, manchmal aber auch negativ eingeschätzt wird. Ἀγάπη berührt sich in Vielem mit dem positiven Teil der φιλία. Sie unterscheidet sich durch ihren transzendenten, übernatürlichen Charakter, der alle negativen Möglichkeiten, wie etwa die Vergänglichkeit, ausschließt.

Wenden wir uns nun Gregor, zu, so können wir uns kürzer fassen. Bei ihm ist der Sprachgebrauch, wie wir schon andeuteten, wesentlich weniger differenziert, das Bild daher leichter nachzuzeichnen. Gregor kennt die Bedenken und Unterscheidungen des Basilius nicht und gebraucht φιλία ohne dessen Einschränkungen und Vorbehalte. Daher kann φιλία ohne weiteres auch den Platz ausfüllen, den bei Basilius ἀγάπη einnimmt. Gregors kirchliche Korrespondenz z. B. steht nach Umfang und Gewicht hinter der des Basilius zurück, aber in vergleichbaren Fällen, wie in einem Brief an Nektarius von Konstantinopel, benutzt er φιλία, wo Basilius sicher ἀγάπη genommen hätte[1]. Im Bemühen, zwei entzweite Kleriker zu versöhnen, spricht er von φιλία, auch hier würde Basilius eher ἀγάπη gebrauchen[2]. Die Empfehlungsbriefe, die bei ihm stark hervortreten, verwenden natürlich erst recht φιλία, auch bei hochgestelltem Empfänger[3].

Die sachlichen Einschränkungen hat Gregor ähnlich wie Basilius. Feste φιλία, kann nur zwischen Christen bestehen[4], im Konfliktfall hat die religiöse Pflicht den Vorrang vor φιλία[5], die verschiedenen Grade menschlicher und religiös fundierter Freundschaft werden unterschieden[6]. Aber all das berührt die Terminologie nicht, auf die es uns ankommt, überall herrscht φιλία vor.

Demgegenüber sind die Stellen mit ἀγάπη so wenig zahlreich, daß wir sie der Reihe nach vorführen können. Wir haben zunächst eine etwas kühl wirkende Versicherung der pflichtgemäßen Hochschätzung der ἀγάπη zu Basilius[7]; die Verbindung ἀγάπη φιλία wohl als bloße Variation des Ausdrucks[8]; einen ironischen Ausruf über die ἀγάπη der Bischöfe[9]; ἀγάπη parallel mit πόθος in einem warmen Brief an Gregor von Nyssa[10]; parallel mit φιλία und οἰκείωσις in religiösem Zusammenhang[11]; Freude über ein Geschenk als Zeichen der ἀγάπη[12]; endlich ἀγάπη in zwei Verbindungen, in denen sonst φιλία üblich ist: durch ἀγάπη ist alles gemeinsam, parallel zur herkömmlichen Versicherung, daß Freunden alles gemeinsam gehört,[13]; ἀπολαύειν ἀγάπης wie sonst ἀπολαύειν φιλίας[14]. Ἀγάπη steht also teils ohne klaren Unterschied zu φιλία, teils mit etwas stärker religiösem Klang, aber ohne große Wärme. Bemerken wir noch, daß auch die bei Basilius so häufige Höflichkeitsformel der Anrede ἡ ὑμετέρα ἀγάπη bei Gregor ganz zurücktritt, so rundet sich das Bild: Gregor vermeidet zwar den Begriff ἀγάπη nicht gerade, aber er hat doch zu ihm bei weitem kein so lebendiges, intensives Verhältnis wie zu φιλία. (Nur beiläufig

[1] Ep. 88, 161C.
[2] Ep. 218, 356C.
[3] Φιλανθρωπία ist selten, Ep. 146, 249A.
[4] Ep. 100, 173B.
[5] Ep. 145, 248C.
[6] Ep. 230, 373A; vgl. Ep. 204, 337A.
[7] Ep. 16, 52A.
[8] Ep. 28, 61D.
[9] Ep. 43, 89A.
[10] Ep. 74, 137C.
[11] Ep. 100, 173AB.
[12] Ep. 121, 216B.
[13] Ep. 168, 227C; vgl. Ep. 15, 48C, Ep. 31, 68B u.a.
[14] Ep. 227, 369C: vgl. Ep. 210, 348A.

www.cimec.ro

sei erwähnt, daß sich dieses aus den Briefen gewonnene Urteil durch Belege aus den Gedichten und Reden weiter erhärten ließe, doch würde das hier zu weit führen.)

Fassen wir zusammen. Während Basilius für „Freundschaft" zwischen φιλία und ἀγάπη klar unterscheidet und φιλία mit verschiedenen Vorbehalten, nur ἀγάπη eindeutig positiv verwendet, benutzt Gregor von Nazianz fast ausschließlich φιλία für den gleichen inhaltlichen Gesamtbereich. Es ist wohl nicht zu kühn, darin einen Ausdruck der tieferen Verschiedenheit der beiden Freunde zu sehen, der oben angedeuteten Verschiedenheit des Charakters wie der Verschiedenheit der Neigungen. Basilius ist stärker durch die kirchliche Überlieferung gebunden, aus der ἀγάπη kommt, Gregor bleibt unbefangener der antik-griechischen Tradition verpflichtet, in der φιλία lebt.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ZUR PROBLEMATIK DER VOLKSBEWEGUNGEN UNTER JUSTINIAN

(Bemerkungen zu Prokop)

VON

SABINE WINKLER

(Leipzig)

Fragt man nach der gesellschaftlichen Entwicklung im Byzanz des 6. Jahrhunderts — und besonders nach Volksbewegungen unter Justinian —, so wird man sich zuerst an Prokop, den Hauptzeugen für die Regierungszeit Justinians wenden müssen. In welchem Verhältnis steht der Historiker Prokop zur breiten Masse des Volkes, wie schildert er das Leben und die Belange des Volkes, und wie zeigt sich hierbei der Klassencharakter seiner Werke? Diesem Thema — Bemerkungen zu Prokop — darf ich meinen Beitrag widmen.

Um die eigenartige Gestalt des Prokopios von Kaisareia, um seine Schriften und ihre Interpretation haben sich zahlreiche Historiker und Philologen bemüht. Krumbacher, Dahn, Haury, Moravcsik, Bury, Stein und Dölger und ferner Levčenko und Udalzova sind Namen von Rang und Bedeutung, die den Weg bis zum heutigen Stand der Prokopforschung kennzeichnen. Zuletzt hat der westdeutsche Byzantinist Berthold Rubin sich eingehend mit dem Werk des Prokop beschäftigt. Sein Beitrag Prokopios von Kaisareia (bei Pauly-Wissowa, 1957) bietet neben einem umfassenden Sachkommentar zu den *Bella*, zu den *Aedificia* und zur *Historia arcana* auch für die Einschätzung der Persönlichkeit des Prokop eine ausgezeichnete Grundlage.

Prokop zeigt sich nach Herkunft, Bildung und Lebensstellung der Gutsbesitzer- und Senatorenaristokratie verbunden. Als Hauptbeweis dafür gilt eine Stelle in den *Anekdota*, an der Prokop sich über die Beschlagnahmung großer senatorischer Vermögen durch das Kaiserpaar (nach der Niederschlagung des Nikaaufstandes 532) beklagt und fortfährt (An. 12, 14; bei Haury 1906): « διὸ δὴ ἐμοί, τε καὶ τοῖς πολλοῖς ἡμῶν οὐδεπώποτε ἔδοξαν οὗτοι ἄνθρωποι εἶναι ἀλλὰ δαίμονες παλαμναῖοί τινες . . . ». Die Wendung « ἐμοί τε καὶ τοῖς πολλοῖς ἡμῶν » zeigt die Zugehörigkeit des Prokop zum Senat und sein Solidaritätsgefühl mit diesem. Zahlreiche Bemerkungen in den *Bella*, *Aedificia* und *Anekdota* zeugen vom

www.cimec.ro

senatorischen Standesbewußtsein ihres Autors und verdeutlichen politische und ökonomische Bestrebungen der Senatorenkreise. Vor allem ist es zum Teil ironisch verdeckte, zum Teil unverhüllt offene Kritik am Kaiserpaar, die das gesamte Werk des Prokop durchzieht und die Stellung der senatorischen Aristokratie zum *homo nouus* aud dem Thron widerspiegelt. Daß diese Haltung jedoch nichts mehr gemeinsam hat mit einer oppositionell republikanischen Tradition, zeigt sehr anschaulich Rubin in seinem Werk *Das Zeitalter Justinians*, Bd. 1, 1960. Prokop wendet sich nicht gegen das Kaisertum als solches, sondern gegen Justinian und Theodora. Denn vor allem ist er ja Anhänger Belisars. Sein Werk ist geschrieben zum Ruhme des von ihm vergötterten Feldherrn. Hätte der Kaiser nicht andere Machtgruppen gegen Belisar ausgespielt, wäre der Feldherr nicht zweimal von der Höhe der Triumphe abberufen worden, so hätte Prokop weder am Kaiserpaar, noch an Persönlichkeiten wie Narses, Tribonian, Antonina und anderen etwas auszusetzen gefunden.

Indes sind die Schriften Prokops hinsichtlich ihrer prosenatorischen Tendenz schon vielfach erörtert und interpretiert worden. So ist die Frage „cui bono" zunächst beantwortet, doch sind dabei die Ausführungen von Rubin zu ergänzen und zu präzisieren. Prokop zeigt sich — wenn schon als Anhänger einer dem Kaiser oppositionell gegenüberstehenden Gruppe — so doch deutlich als Vertreter der herrschenden Klasse im Byzanz des 6. Jahrhunderts.

Unter diesem Aspekt sind auch die Partien seines Werkes zu betrachten, in denen von der breiten Masse der Bevölkerung die Rede ist. Man findet in der neueren und neuesten Literatur kaum Hinweise auf die merkwürdige Art, in der bei Prokop die unterdrückte und ausgebeutete Klasse der Händler und Handwerker, Arbeiter, Kolonen, Matrosen und Sklaven erwähnt wird. Weder Stein, *Histoire du Bas-Empire* 1949, noch Levčenko, *История Византии*, Moskau-Leningrad, 1940 gehen näher darauf ein, und die Werke von Udalzova, *Италия и Византия в* VI *веке*, Moskau, 1960 und von Angelov, *История на Византия*, Tl. 1, Sofia, 1960, lassen ihrer Anlage nach diese Frage ebenfalls unberührt. Schließlich behandelt auch Rubin in der oben genannten Arbeit die Schriften Prokops allein unter der allgemeinen Überschrift „Reichsidee und Kaiserkritik".

Es sind wohl mehr als hundert Gelegenheiten, bei denen Prokop von der Bevölkerung spricht. Dabei zeigt sich zunächst, daß diese Stellen und Wendungen durchaus dem Charakter und der Tendenz der jeweiligen Schrift untergeordnet sind. Sie erfüllen in den *Aedificia* panegyrische Zwecke, in den *Bella* und *Anekdota* dienen sie zu heimlicher und offener Kritik des Autors an der Politik des Kaisers wenn nicht anders zur Verherrlichung oder Rechtfertigung Belisars. Das soll im folgenden an nur wenigen von den zahlreichen Beispielen dafür deutlich gemacht werden.

Im Buch IV der *Aedificia* (9,5; bei Haury 1913) schildert Prokop die schweren Auswirkungen feindlicher Überfälle auf die Bevölkerung der Vorstädte von Byzanz. Justinian hilft diesem Übel ab durch Verbesserung der Großen Mauer. — Eine andere Stelle des gleichen Buches (1,34; Haury 1913) erwähnt die Notlage der Bevölkerung auf der Balkanhalbinsel. Der Istros kann von den Barbaren überrannt werden, die Feinde schleppen Hab und Gut der Überfallenen und die waffenfähigen Männer mit sich. Justinian befiehlt die Befestigung aller Güter und Ansiedlungen. — Buch V der Bauwerke (5, 14; Haury 1913) beschreibt eine Überschwemmungskatastrophe in Tarsos. Justinian teilt den Kydnos und verbreitert die Brücken des

www.cimec.ro

alten Flußarmes. — So tritt der Kaiser allüberall als Retter auf, und vor allem um dies zu unterstreichen, ist vom Volk die Rede. Soviel zu den *Aedificia*.

Anders die Kriegsgeschichte. Hier gibt es verschiedene Vorzeichen, unter denen Prokop von den Volksmassen spricht. Zunächst in Buch IV der *Bella* die Schilderung der Soldatenaufstände in Nordafrika. Zwischen den Zeilen eine deutliche Spitze gegen die falsche Politik des Kaisers gegenüber den besiegten Vandalen, gegen schlechte Besoldung der Truppen. — Im 3. Buch des „Goten-Krieges" ist es das Motiv Hunger, Verwüstung, Leiden der Bevölkerung, das zur Kritik am Kaiser und an von ihm gesandten unfähigen Truppenführern dient, und zwar ganz im Sinne Belisars. *Bella*, VII, 7 (Haury 1905): Totila belagert Neapel, es ist das achte Kriegsjahr, 543. Die Stadt ist voll Lärm und Wehklagen. Aber römischer Entsatz ist unmöglich, der Kaiser schuldet den Sold, die kaiserlichen ἄρχοντες halten sich in ihren Festungen verborgen. *Bella*, VII, 9 (Haury 1905): die römischen ἄρχοντες freveln und prassen in den Festungen, die Bewohner Italiens leiden von beiden Heeren das Schlimmste. *Bella*, VII, 17 (Haury 1905): ein genauer Bericht über die Hungersnot in Rom (12. Kriegsjahr, 547), während der reichsrömische Stadtkommandant Bessas und die ἄρχοντες sich durch Wucher bereichern. *Bella*, VII, 1 (Haury 1905): rigorose Steuer- und Soldpolitik des vom Kaiser gesandten Logotheten Alexander Psalidios gegenüber der italischen Bevölkerung. — Daneben klingt schon im Buch III und IV der Kriegsgeschichte das Motiv der Entvölkerung und Verarmung an (hier in bezug auf Italien, Sizilien und Libyen), als ironisch-kritisch vermerktes Gesamtresultat der kaiserlichen Politik.

Schließlich die Geheimgeschichte. Was in den *Bella* nur zwischen den Zeilen steht, wird hier offen und schonungslos angeprangert. Diesem Hauptanliegen sind auch Bemerkungen über die sogenannten kleinen Leute untergeordnet. Es kann hier keineswegs die gesamte Problematik der *Anekdota* unter diesem Aspekt dargelegt werden. Nur weniges soll als Beispiel gelten. Zunächst geht Prokop mit Vorliebe auf die wirtschaftlichen Schädigungen der Großgrundbesitzer durch die Neuerungen Justinians ein. Neue Ämter, neue Steuern, daneben Zwangsverpflegung stationierter Truppen, Krieg, Verwüstung, Entvölkerung. Mit deutlichem Standesinteresse wird erwähnt, wie sehr die von den großen Besitzern abhängigen Kreise, also kleine Händler, Kolonen und alle Arten von Klienten geschädigt werden, wenn es mit den Gütern abwärts geht. — Ein anderes Motiv sind die Leiden der Bevölkerung durch die Heiden- und Sektenverfolgung. Hier spricht Prokop kaum für die einfachen Mitglieder der Sekten. Er beklagt sich vielmehr über Vermögensbeschlagnahmung und Erbschaftsverbot bei Häretikern senatorischen Standes. Im übrigen wendet sich der ohnehin zweifelhafte Christ Prokop gegen allen Dogmeneifer und Sektenstreit. — Ferner die Massenverfolgungen nach dem Nika-Aufstand, Vergewaltigung der Rechtssuchenden, Provinzpachtsystem und zahlreiche andere Methoden der Untertanenplünderung — alle diese Mißstände der Regierung Justinians prangert die Geheimgeschichte durchaus nicht im Interesse der unterdrückten und ausgebeuteten Bevölkerung an, sondern vom Standpunkt der Senatoren-Aristokratie. Bezeichnend ist schließlich, wie die Frage der Zirkusparteien behandelt wird. Prokop spricht sich grundsätzlich gegen das Unwesen der Parteien aus (er nennt den Parteienzwist ψυχῆς νόσημα (*Bella*, I, 24, 6; Haury 1905)) und beschuldigt in den *Anekdota* den Kaiser der Unruhestiftung durch Begünstigung der einen oder anderen Farbe. Grüne oder Blaue sind in seinen Augen στασιῶται: Aufrührer, Ruhestörer. Hier sei auf die Rolle und die soziale Zusammensetzung der

www.cimec.ro

Zirkusparteien verwiesen, die Manojlović [1] und Djakonov [2] grundlegend erörtert haben. Die Hauptlinien des Kampfes der Zirkusparteien verliefen nicht zwischen Grünen und Blauen, sondern zwischen den Volksmassen einerseits und den führenden Gruppen beider Parteien andererseits.

Soviel also zur Art und Weise, in der Prokop Bemerkungen über die Belange des Volkes zu panegyrischen aber vor allem zu senatorisch-oppositionellen Zwecken verwendet.

Aber es gibt bekanntlich auch für eine noch so heftige Opposition Grenzen. Sie verlaufen da, wo das gemeinsame politisch-ökonomische Interesse aller Gruppen der herrschenden Klasse, einbezogen ihres Exponenten, des Kaisers, beginnt, d. h., gegenüber sozialen Bewegungen und Bestrebungen der unterdrückten Klassen. Es ist lehrreich, wie sich die Tatsache bei Prokop widerspiegelt. Befragt man zuerst wiederum die panegyrische Schrift, so ist dort das Verhalten der Menge im Nika-Aufstand (*Aedificia*, I, 1, 20; Haury 1913) verständlicherweise in düsteren Wendungen beschrieben. Ἄνδρες ἀγελαῖοί ποτε καὶ ὁ συρφετὸς [ὄχλος]: niedriges Volk und Gesindel hat die Nika-Revolte entfesselt, öffentliche Gebäude und Kirchen angezündet und sich damit nicht allein gegen den Kaiser, sondern gegen Gott gewandt. Soviel die *Aedificia*. Der gleiche entrüstete Tonfall kehrt jedoch auch in den sonst durchaus halboppositionellen *Bella* (I, 24; Haury 1905) bei Beschreibung des Nika-Aufstandes wieder. Der Senator Origenes wird als Cunctator hingestellt (24,26), Prokop nimmt eindeutig für ihn und gegen die Masse (ὄμιλος) Partei. Und selbst Hypatios wird als Getriebener geschildert. Der Senatorenstand soll damit gerechtfertigt werden, alle Schuld liegt bei der unvernünftigen und aufrührerischen Menge (24, 31); — abgesehen davon, daß Belisar es ist, der die Goten gegen das Volk im Hippodrom führt.

Zuletzt die *Anekdota*. Der durchaus offen anklägerische Ton dieser Schrift ändert sich, sobald von Aufständen und Revolten die Rede ist. Nur zwei Beispiele dafür. Kapitel 29 beschuldigt den Kiliker Malthanes, der durch sein Verhalten einen Aufruhr in Tarsos hinauszögert, statt ihn, wie vom Kaiser befohlen, niederzuschlagen. Und im Kapitel 26 prangert Prokop die Monopolwirtschaft des praefectus augustalis Hephaistos an, hebt aber trocken anerkennend hervor, daß dieser die ständigen Volksaufstände niederschlug und die „Aufrührer in Angst und Schrecken versetzte".

So werden also Erhebungen und Bewegungen des Volkes, d. h. Ereignisse, die eine Gefahr für die herrschende Klasse darstellen konnten, von Prokop in allen Schriften — gleichviel ob panegyrischen oder oppositionellen Charakters — ablehnend geschildert.

Man kann in diesem Zusammenhang kaum zustimmen, wenn Rubin als politisches Ziel des Prokop und der hinter ihm stehenden Kreise „soziale Reaktion durch das Mittel geheimer Opposition und bei Gelegenheit offener Revolution" [3] angibt. Und man sollte die *Anekdota* auch nicht ohne weiteres als „Schrift, die zum Handeln aufruft" [4] bezeichnen. Denn daß Justinian trotz aller Opposition und Propaganda von seiten der Aristokratie recht friedlich gestorben ist, verdankt er den

[1] *Le peuple de Constantinople.* In: Byzantion, XI, 2 (1936), S. 617—716.

[2] *Византийские димы и факции* (τὰ μέρη) В V—VII вв. In: Византийский сборник Москва-Ленинград, 1945, S. 144—227.

[3] *Prokopios von Kaisareia*, RE, 45. Halbtd. (1957), Sp. 354.

[4] Rubin, *op. cit.*, 45. Halbbd., Sp. 352., Ders., *Das Zeitalter Justinians*, Bd I, Berlin, De Gruyter, 1960, S. 198.

www.cimec.ro

ökonomischen Interessen dieser wie auch der anderen Gruppe der herrschenden Klasse, der Großhändler, Reeder und Gewerbetreibenden, welches beide Gruppen sich letzten Endes eher dem kaiserlichen Parvenu als den Volksmassen verbinden ließ. Widersprüche in dem Verhältnis dieser Gruppen zum Kaiser waren sekundär gegenüber den sozialen Widersprüchen, die zwischen der Masse der ausgebeuteten Bevölkerung — gleich, welcher religiösen und parteilichen Überzeugung — und jenen herrschenden Gruppen bestanden. Ein Aufruf zum Handeln ist für die *Anekdota* also nur im Sinne der Senatorenaristorkratie zu verstehen. Schließlich konnte es Prokop nie ernsthaft um „offene Revolution" zu tun gewesen sein, bei der die Massen aud den Plan gerufen worden wären. Dafür zeugt der Ausgang des Nika-Aufstandes 532. Angesichts der bedrohlichen Bewegung, die sich aus der Vereinigung der einfachen Demoten beider Parteien ergab, ließen sich die senatorischen sogenannten „Aufwiegler" samt und sonders von der Regierung kaufen, verrieten damit die Belange der Volksmassen und lieferten sie den Truppen Belisars aus.

So kann abschließend folgendes gesagt werden: die Schilderung der Lage und Belange der Volksmassen ist für Prokop Mittel zum Zweck. Sie dient in der Regel verdeckter und offener Opposition, niemals aber einer Sozialkritik um ihrer selbst willen.

Nun wäre es natürlich abwegig, wollte man Prokop etwa seinen aristokratischen Standpunkt oder gar mangelnde Einsicht der Wechselwirkung von wirtschaftlichen, politischen und sozialen Gegebenheiten vorwerfen. Und gerade die am meisten problematische Schrift, die Geheimgeschichte, ist für uns ein in seiner Art beispielloses Zeugnis für die sozialen Widersprüche, wie sie sich aus der endgültigen Zersetzung der Sklavenhaltergesellschaft im Byzanz des 6. Jahrhunderts ergeben.

Aber das „Cui bono" der Werke des Prokop, ihr Klassencharakter, ist auch vom Aspekt der Bemerkungen über die Volksmassen eindeutig. Man wird diesen Aspekt berücksichtigen müssen beim Studium der Volksbewegungen unter Justinian.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

RAPPORT SUR LE RÔLE DES ÉTUDES CLASSIQUES ET HUMANISTES DANS L'ÉDUCATION PRÉSENTÉ DANS LE CADRE DE L'ENQUÊTE INSTITUÉE PAR L'UNESCO[1]

Pour ce qui est des principes, la réponse de la FIEC à la question posée par l'Unesco ne fait pas de doute. Nous sommes convaincus de la valeur des humanités classiques dans l'ensemble de la civilisation contemporaine, ce qui ne nous dispense pas d'ailleurs — bien au contraire — de l'obligation de nous rendre compte du bien-fondé de notre conviction.

La FIEC a déjà commencé à s'acquitter de cette mission en faisant du Document de base de l'Unesco WS/085.112 l'objet d'une discussion à son Assemblée générale d'Amsterdam, en 1956, et en en communiquant le résultat à l'Unesco sous le titre: « Le rôle de la culture classique et humaniste dans la vie culturelle d'aujourd-hui »[2]. En 1957, elle a, à la demande de l'Unesco, étudié les réponses faites par les gouvernements au questionnaire concernant le rôle des études classiques et humanistes dans l'éducation et présenté un Rapport dont l'examen a été mis à l'ordre du jour de son Assemblée générale de Madrid en 1958[3]. Aujourd'hui la FIEC se propose d'approfondir certains points abordés dans ces divers rapports et entretiens ou dans la documentation supplémentaire fournie par l'Unesco, en vue de parvenir à une conclusion qui sera soumise à l'Assemblée générale du CIPSH à Ann Arbor, en septembre 1959

1. LES ÉTUDES CLASSIQUES DÉPENDENT DES CIRCONSTANCES ET DES DISPOSITIONS INDIVIDUELLES

Dans tous les pays, l'attention de beaucoup de jeunes est absorbée par le présent et par les énormes progrès réalisés en ce moment dans le domaine de la technique. A côté de ceux-ci, un groupe, constituant une minorité parmi ceux qui font des études, choisissent les études

[1] Il y a lieu de préciser que, dans le texte qui suit, le terme « études classiques et humanistes » se réfère aux études grecques et latines.

[2] Rapport rédigé par M. Norberg.

[3] Rapport élaboré par une Commission restreinte formée de MM. Béranger, Durry, Kamerbeek, Maguinness.

[4] Le présent document a été établi en avril 1959, une première rédaction due à M. den Boer ayant été examinée et discutée par une Commission comprenant l'auteur initial, M. Durry et M. Syme, remplaçant M. Maguinness empêché, assistés de M-lle Ernst, Secrétaire générale. M. Norberg, membre de la Commission, avait communiqué ses observations oralement à M. den Boer, à Amsterdam.

www.cimec.ro

classiques. Il est clair, et compréhensible que le grand nombre de branches figurant actuellement au programme des écoles et des Universités affaiblissent l'intérêt et l'attention des jeunes, et il n'y a là rien d'alarmant. Ce serait une profonde erreur d'imposer de nouveau à ceux qui s'intéressent spécialement aux branches techniques, les études classiques dont dépendait trop exclusivement autrefois l'admission aux Universités.

Les études classiques ne sont détrônées que dans ce sens qu'elle ne constituent plus le seul moyen d'accès aux fonctions et postes les plus en vue dans la société moderne. Cela représente un avantage plutôt qu'un inconvénient pour ces études elles-mêmes. Elles ne trouvent plus ce climat traditionnel et favorable dans lequel elles étaient généralement acceptées, mais par suite de quoi elles s'émoussaient parfois. Elles doivent se maintenir en prouvant leur valeur.

Ceux qui pratiquent ces études ne doivent pas s'en prendre à ceux qui ne les pratiquent pas, ni défendre d'anciennes positions, ni surtout entreprendre une croisade pour reconquérir l'ancienne suprématie. Ils doivent imposer le respect aux autres et éveiller leur curiosité par ce qu'ils sont. Cette curiosité peut se transformer en un intérêt réel si l'interlocuteur éventuel n'est pas rebuté.

Maintenant que l'accroissement constant de la population de la terre nécessite la présence de nombreux spécialistes dans beaucoup de domaines pour garantir ses possibilités d'existence, il importe de pouvoir leur donner la formation qu'exige la tâche qui les attend. Au sein de chaque groupe il y a division du travail. *Non omnia possumus omnes.* Chaque individu et chaque groupe, petit ou grand, a sa tâche culturelle qui diffère de la tâche complète qui incombe à l'humanité. Toute subdivision du travail entraîne la formation d'élites. Disons plutôt, pour éviter un terme désobligeant et en réalité inexact, la formation de spécialistes.

On comprendra aisément qu'à côté des écoles où les humanités classiques sont les branches principales, d'autres écoles, ou sections de ces écoles, ont fait leur apparition. Plus il y a d'options dans la formation pré-universitaire, plus il est possible de tenir compte des dispositions individuelles de l'élève. Il faut convenir qu'autrefois, à l'époque où, dans certains pays, seules les humanités classiques ouvraient les portes de l'université, bien des élèves, incapables de finir ces écoles secondaires, devaient de ce fait renoncer aux études universitaires. Cependant, beaucoup d'entre eux auraient pu passer leurs examens dans des écoles où n'auraient pas dominé les humanités classiques, et auraient pu avoir ainsi le droit d'entrer à l'université.

Du point de vue de l'individu, plus il y a de sections à l'école, plus il y a de carrières demandant une formation universitaire qui lui sont ouvertes. Du point de vue de la société, comme cette diversité de formations pré-universitaires réduira le nombre de formations universitaires manquées ou inachevées, les sacrifices matériels et financiers que la société s'impose porteront plus de fruits. Cette dernière considération peut sembler assez utilitaire, mais il ne faut cependant pas perdre de vue les responsabilités de la société envers ses membres et inversement — responsabilités qui sont loin de se borner au niveau moral.

2. LES ÉTUDES CLASSIQUES NE SONT PAS DU MÊME ORDRE QU'UNE CONVICTION RELIGIEUSE

Ce qui précède, la reconnaissance de la valeur d'études autres que celle des humanités classiques, montre que la FIEC accorde une importance relative à l'héritage de l'antiquité classique (c'est à-dire ici l'antiquité gréco-romaine). Un classicisme qui voudrait imposer au monde comme immuables et éternels les critères des Grecs et des Romains ne pourrait susciter que de l'opposition. Certaines œuvres grecques de la période classique ont eu peut-être, à

www.cimec.ro

un moment donné, un caractère sacré aux yeux de l'élite intellectuelle de l'Europe occidentale, mais il n'en est plus ainsi. Nommer d'un trait et sans établir de distinctions, les héros, les sages et les saints comme des « idéals particuliers de perfection humaine » révèle une incompréhension totale de la profonde différence existant entre un esprit religieux et un esprit « humaniste ». Les classiques survivront grâce à l'enthousiasme individuel et à la force de la tradition. S'il se présente des époques de luttes, celles-ci contribueront peut-être plus que les périodes placides à garder les classiques vivants.

Il serait vain d'essayer de définir ce qu'on entend par « humanisme ». Cette notion fréquemment employée semble échapper aux limites d'une définition. Mais un fait est certain, c'est que la résistance suscitée par les études classiques s'explique par l'opposition que les partisans de ces études ont fait ressortir entre les idéals de l'antiquité classique et certaines religions apparues plus tard (p. ex. le christianisme), point de vue qu'aucun argument historique ne vient justifier. Il est tout aussi faux de voir dans l'enseignement classique l'expression et l'instrument d'un conservatisme lié à des formes cléricales de la culture. C'est ainsi qu'au sein de la culture occidentale est née chez bien des gens, que ce soit dans un sens ou dans l'autre, une méfiance à l'égard de l'érudition classique. Ce qui est plus grave encore, c'est l'impression que fait une telle attitude mentale sur les représentants d'autres cultures. Il faut donc surtout qu'on n'essaie pas de stimuler les études classiques et l'intérêt qu'elles éveillent en faisant de celles-ci une sorte de *credo* et en leur attribuant une valeur absolue. Les études classiques doivent rester indépendantes de toute position religieuse ou politique.

3. LES ÉTUDES CLASSIQUES SONT DES DISCIPLINES HISTORIQUES

Chaque époque donne un autre contenu à la notion de classicisme; les études classiques aussi dépendent des époques. Chaque génération pose ses propres questions aux matériaux que l'antiquité lui a légués. Chaque génération a sa propre image d'une époque, d'un personnage, d'une œuvre d'art. Ce n'est certes pas par hasard que dans le domaine de l'antiquité gréco-romaine on trouve réfléchies, non seulement dans l'image que les profanes se font d'une culture, mais surtout dans les œuvres des savants les plus éminents, les conceptions de leur époque. La Rome de Mommsen n'est plus celle de Gibbon; l'une comme l'autre est influencée par l'époque où l'auteur a écrit, et reflète cette époque. C'est le cas non seulement pour les historiens et leurs œuvres, mais même pour les commentaires et les éditions de textes qui trahissent les conceptions de l'époque dans ce domaine. Certaines valeurs de l'antiquité sont centrales au vingtième siècle alors qu'elles passaient presque inaperçues à d'autres moments de l'histoire.

On comprendra que la démocratie grecque retienne l'attention à notre époque, où le choix d'une bonne forme de gouvernement constitue un problème d'ordre général. Qu'on soit pour ou contre, on se forme une opinion personnelle par l'étude de ce qui s'est passé à Athènes au V^e^ et au IV^e^ siècles av. J.C. Prenons encore un exemple: l'idéal scientifique grec qui semble valoir toujours dans plusieurs branches des sciences. Ces exemples, auxquels on pourrait encore en ajouter d'autres, montrent que les problèmes vitaux du présent nous obligent à nous rendre compte de certains états de choses, aidés par notre connaissance des conceptions de ceux qui sont, à juste titre, considérés comme les fondateurs de notre propre culture.

4. L'ÉTUDE DU PASSÉ EST LE DEVOIR DE CHAQUE GÉNÉRATION

Il ne suffit pas de reconnaître que chaque génération a sa propre vision du passé pour qu'elle soit dispensée du devoir de s'en rendre compte. Il appartiendra toujours à la Société de mettre à la disposition des individus qui la composent les moyens d'apprendre à connaître

www.cimec.ro

le passé. Citons en premier lieu, parmi ces moyens, un enseignement correct des langues et de l'histoire. Dans beaucoup de pays. on essaye d'ajouter au programme d'écoles donnant une formation classique des branches répondant aux exigences de la vie moderne. L'enseignement des branches traditionnelles (pour notre sphère de culture: le grec et le latin) en a souffert, parce qu'il a dû être limité. L'erreur que l'on commet ici est qu'on veut faire du type d'école enseignant les classiques une base pour toutes les formations professionnelles, dénaturant ainsi l'école qui voulait donner une préparation générale fondée sur la connaissance des racines de la culture européenne. On attire donc aussi dans ces écoles (humanistisches Gymnasium, Lycée classique) des élèves qui, vu leurs dispositions et leurs projets d'avenir, n'y sont pas à leur place, puisque ces écoles demandent de leurs élèves un intérêt orienté dans une certaine direction, chose qu'on ne peut forcer, et certains dons que tout le monde ne possède pas.

Il serait souhaitable qu'on transmette aux élèves, à deux niveaux différents, les biens culturels que nous a légués l'antiquité. En premier lieu, il faut apprécier tous les efforts faits en vue de mettre la connaissance de l'antiquité à la portée d'un public plus nombreux, par la publication de traductions ou d'ouvrages de vulgarisation par exemple. Mais il doit exister aussi une école donnant une solide formation pour les langues et l'histoire afin de préparer les futurs porteurs de culture qui devront, sur de larges bases scientifiques, se faire une opinion personnelle et justifiée du passé. Il est impossible d'échapper à la nécessité de ces études approfondies. Si on les néglige, on tombera dans le superficiel et l'imitation, et l'héritage culturel du passé cessera d'agir d'une manière rénovatrice. Aussi longtemps qu'une culture est vivante, elle possède en même temps que la force de la tradition, le pouvoir de se renouveler. Sans ce pouvoir, une culture est condamnée.

5. L'ÉTUDE DU PASSÉ S'IMPOSE

Il est possible de formuler ce qui précède en termes plus généraux, prenant comme point de départ la position de la culture contemporaine et de ceux qui la portent et qui sont les chaînons reliant le passé à l'avenir. La FIEC se rend compte que ce qui suit est nécessairement incomplet, mais croit cependant devoir formuler dans le présent rapport certaines considérations d'ordre plutôt spéculatif.

Toute culture vivante est active et tend vers l'avenir. Elle vit dans le présent. Que signifie pour elle le passé?

L'homme est un être doué de mémoire, individuelle et collective. Il se souvient. Il est donc naturel qu'il tienne compte du passé. D'ailleurs il ne peut agir autrement: il est avant tout ce que ses ancêtres ont fait de lui. La civilisation d'un groupe est avant tout celle qui lui a été léguée. Le « progrès » n'est possible qu'à partir d'un point atteint par la génération précédente. Afin de modeler — dans la mesure du possible — l'avenir, seul un esprit borné pourra s'imaginer que ce point est décisif, qu'il porte en lui tous les germes de l'avenir. Il se rend, de cette façon, l'esclave du présent, riche, mais limité et relatif. Il néglige le fait que ce présent est le point d'aboutissement d'une longue ligne de développement, d'évolution, de mouvement ascendant et souvent descendant. Il est, tout au plus, une phase. D'autant plus que nul n'est capable d'embrasser ni d'apprécier à sa juste valeur la complexité du présent. C'est ce présent qui pose les problèmes en vue de l'avenir. Celui-ci est inconnu par définition. Seul le passé peut fournir matière à des réponses.

Enrichir et ennoblir la vie est la tâche imposée à notre génération comme à toutes les autres. La technique et le travail nettement scientifique le font sur leur domaine utile, mais restreint et foncièrement insuffisant à l'homme, être humain. L'idéal doit le faire également.

www.cimec.ro

L'humanisme historique attire l'attention sur les idéals exprimés et déjà vécus. Le nombre d'aspects supérieurs de la vie de l'ésprit est limité. On n'en invente guère de nouveaux: l'homme reste homme. L'humanisme lui est indispensable, parce qu'il étudie et met en valeur non seulement « l'aube de la pensée » (p. 5 infra du Document de base), mais encore et surtout les périodes où le soleil de la pensée vraiment humaine a brillé de tout son éclat.

6. L'ÉTUDE DU PASSÉ NE SE BORNE PAS À CELLE DE SON PROPRE PASSÉ

Ce qui est vrai pour un type unique de civilisation, le sera encore *mutatis mutandis* pour la situation mondiale. Le spécialiste du type culturel A est tout aussi éloigné du foyer rayonnant de la civilisation B que son voisin non spécialisé. Mais il sera le premier à reconnaître la valeur relative de son foyer à lui et à admettre la valeur des autres. Il faudra des spécialistes qui combinent les connaissances de deux ou même de plusieurs foyers distincts. Ils formeront des foyers nouveaux qui doivent rayonner à leur tour. Leur sphère de rayonnement sera moins large que celle des autres. L'homme est destiné à rester membre d'un groupe au milieu de l'humanité totale. Une culture mondiale restera toujours variée. Mais ces foyers de second ordre rempliront une tâche tout aussi utile que les autres, même si les connaissances des formes doivent rester moins précises. En fin de compte, c'est avant tout l'attitude des esprits, l'orientation de la vie, qui importent à l'ensemble de l'humanité.

En ce qui concerne les autres cultures, les mêmes problèmes se présentent. Au no 4 il a été question du devoir de mettre le passé à la portée d'un public plus vaste appartenant à la même culture, mais il importe de faire ressortir qu'on a également le devoir de transmettre à ceux qui appartiennent à une autre culture les valeurs de la propre culture, sous une forme adéquate, mais qui en respecte l'essentiel. Ceux qui ont reçu l'héritage de leur culture pour le transmettre ont de ce fait un devoir envers tous les autres hommes. Ceux qui ne s'en rendent pas compte risquent de s'isoler, danger d'autant plus grand que cet isolement serait une arme entre les mains des ennemis des études classiques, — car celles-ci ont toujours eu des ennemis. D'une part, l'isolement peut sembler de l'orgueil, d'autre part l'exclusivisme qui en résulte éveille l'antipathie.

Ceux qui pratiquent les études classiques ont donc le devoir de pourvoir ceux qui vivent au sein d'autres cultures, d'ouvrages populaires et de traductions des œuvres les plus représentatives de leur propre culture, car précisément ceux qui vivent à l'écart des traditions et de l'éducation occidentales se rendent parfois compte de lacunes que les philologues, les historiens, et les archéologues de l'antiquité doivent combler. La FIEC considère qu'il est de son devoir d'attirer l'attention des Associations qui la composent sur ce champ d'action et sur cette tâche que les spécialistes les plus réputés ne doivent pas dédaigner.

7. LES ÉTUDES CLASSIQUES NE SONT PAS LE PRIVILÈGE D'UNE ÉLITE « ARISTOCRATIQUE »

Bien que cela ait déjà été remarqué ci-dessus, la chose est l'objet de tant de malentendus qu'il importe de la discuter plus en détail. Si les différences économiques entre les divers groupes de la population s'atténuent de plus en plus, il n'en est pas toujours de même dans le domaine de la culture. L'histoire de la culture européenne a prouvé de tout temps que les fruits de la formation classique sont à la portée de tous ceux qui veulent les cueillir, pourvu qu'ils

www.cimec.ro

disposent des dons nécessaires et veuillent se donner de la peine. Toute discrimination fondée sur des différences sociales est inadmissible. Pour les hommes vraiment doués, les inconvénients résultant éventuellement du milieu dans lequel ils étaient nés, n'ont jamais constitué un obstacle insurmontable.

Dans les discussions à ce sujet, on constate souvent de nos jours une certaine confusion entre « l'humanisme » et les études classiques d'une part, et d'autre part la notion « d'humanité ». C'est ainsi qu'on mêle à la discussion des problèmes sociaux d'une certaine époque, tels que la position de la femme ou la relation entre la position de l'ouvrier libre et celle de l'esclave. C'est bien à tort. Dans les études classiques, il s'agit de cultiver une attitude spéciale à l'égard du passé, par l'étude des langues, des littératures, des philosophies et des arts. Elles ont pour but de transmettre aux jeunes un des facteurs culturels qui ont eu une influence décisive sur la vie contemporaine, et cela sous une forme leur permettant d'assimiler ce qu'ils ont appris. Cette formation doit pouvoir être donnée à tous ceux qui la demandent, sans distinction d'origine ou de milieu.

Une étude du système des bourses d'études, « scholarships », a révélé que ni l'origine, ni le milieu ne sont jamais employés comme arguments contre les intéressés. Là où ce serait le cas, l y aurait lieu de rappeler que non seulement il y a une question de justice à l'égard des jeunes gens doués, mais encore qu'il est de l'intérêt de la société elle-même de donner à tous les jeunes la formation à laquelle leurs dons et leur zèle leur donnent le droit d'aspirer.

En outre, si une culture veut être vraiment créatrice, elle est, sous cette forme élevée, le propre d'une aristocratie intellectuelle (elle est avant tout sobre et n'a rien de féodal). En fin de compte, il ne s'agit ni de l'école, ni du professeur, ni de l'élève, mais de la culture. Ni les commissions gouvernementales, ni les commissions formées de parents d'élèves ne peuvent rien changer au caractère essentiellement aristocratique de la culture.

8. SUGGESTIONS PRATIQUES

a) Ce qu'il faut faire en général:

D'un côté faire une guerre impitoyable à l'erreur qu'entretiennent sur le compte des études classiques trois formes d'arrogance: l'arrogance de la classe sociale qui se croit privilégiée en raison de connaissance spécialisées et s'imagine que les valeurs réelles ne sont pas accessibles aux autres; l'arrogance d'un groupe qui n'apprécie que ses propres valeurs (par. ex.: les techniciens); l'arrogance de la génération présente qui se croit supérieure à toutes les précédentes. Ensuite, donner l'appui nécessaire aux spécialistes des études classiques et humanistes. Enfin, maintenir ou augmenter le nombre de ceux qui participent plus ou moins directement aux trésors du passé.

b) La situation actuelle exige que les remarques suivantes soient faites au sujet des études classiques d'aujourd'hui:

Dans les écoles qui veulent donner cette formation, il faut avant tout enseigner le latin. Cela permet de donner les connaissances élémentaires de la langue à un âge (11 à 14 ans) où les élèves apprennent encore facilement par cœur, et le font avec plaisir. La structure de cette langue permet aux élèves d'acquérir des notions élémentaires de grammaire, ce qui facilitera l'enseignement des langues vivantes apparentées au latin. Le fait que les élèves retrouveront dans les langues vivantes les mots qu'ils ont déjà rencontrés sous une forme simple et sans difficultés de prononciation, n'est qu'un avantage accessoire mais non négligeable.

L'enseignement du grec abordé un peu plus tard ne peut qu'accentuer ces avantages. Si on supprime l'enseignement du grec, il y a une certaine « économie de travail », mais comme ces deux langues ont entre elles des rapports étroits, ce qu'on gagne d'une part ne compense pas

www.cimec.ro

ce qu'on perd du fait que les élèves n'apprennent pas à connaître la culture grecque d'une manière directe. Dans beaucoup de pays appartenant à la culture occidentale, l'école secondaire avec le latin comme branche au programme est un phénomène courant. Il serait souhaitable que dans ces écoles les élèves qui en ont les capacités puissent recevoir une formation humaniste complète, c'est-à-dire embrassant le latin et le grec.

La formation grammaticale ne doit pas être considérée comme une fin en soi. L'ancienne conception des thèmes et versions se rapprochait quelque peu de ce point de vue; mais elle ne donnait pas la vraie formation classique dont le premier but reste la culture et l'interprétation des chefs-d'œuvre littéraires en prose et en poésie. Ces lectures mettront l'élève mieux en état de profiter de l'enseignement des langues vivantes et de voir le rapport entre les littératures européennes.

Personne ne contestera que le contact d'une langue étrangère enrichit l'esprit. Pourtant la connaissance d'un autre système de moyens d'expression ne dépasse pas nécessairement le niveau d'une performance de la mémoire. Le fait que, par la connaissance des langues étrangères, l'homme peut arriver à se rendre compte que sa vision du monde, étant subjective et limitée, exige des correctifs, est la meilleure justification de l'étude de ces langues. On voit la langue étrangère comme une forme d'expression de la même valeur que sa propre langue. La distance entre les langues anciennes et les langues vivantes est telle, que d'une part, il est encore possible de trouver dans sa propre langue des expressions équivalentes à celles de ces langues anciennes, tandis que d'autre part on est obligé, pour bien traduire, de sortir du cercle de ses idées et de ses expressions de tous les jours; ce qui renforce le sentiment de la langue et en consolide la connaissance. Tandis que dans les langues vivantes le mot ne subit pas de changement quand il se présente dans une phrase et donne donc l'impression d'exister d'abord comme entité avant d'être compris dans l'ensemble de la phrase, le contraire est vrai dans les langues classiques. Les rapports que les mots individuels y ont toujours avec d'autres éléments de la phrase donnent au mot le caractère primaire d'un élément de phrase; ses désinences anticipent sur les rapports dans lesquels le placera la phrase. Les langues dans lesquelles les rapports entre les éléments de phrases sont si clairement indiqués demandent beaucoup de vigilance de la part du lecteur si dans la langue maternelle de celui-ci ce n'est pas la forme, mais l'ordre des mots qui indique les rapports entre ceux-ci. Cette structure de la phrase apprend à penser d'une manière très spéciale.

Les particularités morphologiques propres aux langues anciennes ont été soulignées ici pour protester contre l'opinion de ceux qui prétendent que la structure grammaticale n'aurait pas de valeur éducative et devrait par conséquent être négligée. Au contraire, l'étude de la grammaire ouvre à l'esprit des perspectives insoupçonnées et oriente l'attention vers ce qui est nettement différent, effort qui continue à porter ses fruits même après que ce qui occupait l'esprit est sorti de la mémoire. Sous ce rapport l'étude des langues classiques (selon les règles) présente de grandes ressemblances avec celles des mathématiques. Elle apprend à bien penser, fonction essentielle dans la vie individuelle et collective.

Cependant si les langues anciennes aiguisent l'esprit, cela ne justifie pas encore leur place dans l'enseignement. Contrairement aux cultures de l'Inde et de la Chine, les cultures grecques et latine ont exercé sur la civilisation européenne une influence continue — bien que d'une intensité variable — et telle que cette influence est devenue partie intégrante de la culture européenne.

La formation classique occupe une forte position, inexpugnable, inattaquable même aussi longtemps que ses défenseurs montrent ce qu'elle seule peut donner: la connaissance de l'esprit hellénique, tel qu'il s'est exprimé lui-même ou tel que Rome nous l'a transmis, grâce à l'étude personnelle. La FIEC approuve les termes du rapport de la VIIe Conférence Inter-

www.cimec.ro

nationale de l'Instruction Publique (Publication du Bureau International d'Education, no 60, Genève 1938): le but de l'enseignement des langues anciennes est éminemment culturel.

Les uns estiment que le rôle de l'enseignement des langues anciennes est d'éveiller et de développer l'intelligence, la culture et la compréhension. Les autres soulignent que les langues anciennes sont un instrument de culture générale tant à cause des comparaisons qu'elle suscitent avec la langue maternelle que par les éléments de linguistique et de philosophie auxquels elles initient les élèves et surtout par la haute valeur littéraire et artistique des textes étudiés. Certains rapports rappellent la valeur particulièrement éducative de l'étude des langues anciennes: elle développe des habitudes de concentration, de patience, de persévérance, de précision, d'analyse et de généralisation impartiale.

Une fois de plus la FIEC se plaît à reconnaître que la formation classique n'est pas la seule concevable: dans un pays donné, à côté de la formation par le grec et le latin, elle sait que peut exister la formation par les sciences et les langues vivantes. D'autre part, l'ensemble des pays occidentaux reconnaissent qu'à côté de la culture que la Grèce et Rome leur ont léguée sont également hautement valables les cultures entièrement différentes, par exemple celles de l'Inde et de la Chine.

CONCLUSION GÉNÉRALE ET RECOMMANDATIONS

Pour l'Européen, l'expérience des valeurs de la culture antique constitue un bien irremplaçable. C'est pourquoi le maintien de la formation classique est de la plus grande importance pour la communauté culturelle européenne. C'est toujours la société qui, en fin de compte, bénéficie de l'essence même de l'enrichissement spirituel qu'une partie de son élite scientifique ou culturelle a puisé dans sa formation classique. Mais ce bénéfice spirituel doit être transmis à la société sous une forme que celle-ci puisse accepter et assimiler. C'est la tâche de ceux qui ont reçu un formation classique. On a souvent répété que chaque phase de la culture européenne a sa propre antiquité classique. Cela signifie que chaque période a non seulement sa propre vision de l'antiquité, mais aussi ses propres possibilités de contact fertile avec elle.

Pour que ces possibilités subsistent, la FIEC croit utile d'insister sur trois points:

1. Il est nécessaire qu'un enseignement classique exigeant de l'élève attention, sérieux et persévérance, soit maintenu dans une section des classes du 2e degré (11—18 ans), cet enseignement s'adressant uniquement aux élèves que leurs goûts orientent vers ces études et qui sont aptes à les poursuivre, quelles que soient leur origine sociale et la profession à laquelle ils se destinent. C'est dans leurs effectifs, forcément restreints étant donné les qualités morales et les capacités intellectuelles requises par ce type d'études, que se recruteront, au degré supérieur, les étudiants décidés à se spécialiser dans les disciplines dont l'ensemble forme la science de l'antiquité: philologie, linguistique, histoire, archéologie etc.

2. Les sections classiques des Facultés, chargées de former les professeurs du second degré, les chercheurs dans les diverses branches de l'étude de l'antiquité, et, en dernière analyse, les professeurs d'Université, ne doivent pas tendre à accroître le nombre de leurs étudiants, mais à maintenir les exigences nécessaires au rôle que ceux-ci seront appelés à jouer. Ce sont eux, en effet, qui, porteurs de la tradition classique, en assureront plus tard le rayonnement par leur enseignement, leurs travaux de recherche, leurs publications. C'est de la qualité de leur formation que dépendra la qualité de leur message et son efficacité comme facteur culturel dans le développement général de l'humanité.

3. Il est en effet du devoir des professeurs de l'enseignement supérieur de maintenir un contact étroit avec leurs collègues de l'enseignement secondaire et de collaborer avec eux

www.cimec.ro

à l'éducation du grand public et, de façon générale, de tous ceux qui n'ont pas accès directement à la culture classique, en élaborant des ouvrages de vulgarisation et en organisant, chaque fois que cela est possible, des conférences et des cours du type de ceux des Universités populaires, qui familiarisent toutes les couches de la population avec les recherches et les découvertes faites dans le domaine des études classiques. Cette œuvre de diffusion ne doit en aucun cas être laissée à des gens mal informés qui risquent de répandre des erreurs ou de demi-vérités.

La FIEC attache une telle importance aux recommandations qui terminent le présent Rapport qu'elle se permet de souhaiter que l'UNESCO, comme elle en avait l'intention, veuille bien les transmettre, avec sa haute autorité morale, aux hommes politiques et de gouvernement et aux administrateurs qui auront dans chaque pays à régler ces problèmes, d'accord avec le corps professoral et l'opinion publique.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

REVISTE NOI DE STUDII CLASICE ÎN ŢĂRILE SOCIALISTE

DE

D. M. PIPPIDI

Sub raportul studiilor privitoare la antichitate, în ţările socialiste, ultimii cinci ani reprezintă o etapă importantă, a cărei semnificaţie se cuvine subliniată măcar în treacăt. E vorba, înainte de toate, de revenirea aproape în fiecare din ele asupra măsurii de îndepărtare a limbii latine din programele şcolilor secundare, reformă ale cărei urmări încep să se facă simţite, dar ale cărei roade se vor vădi pe de-a-ntregul abia în viitorul apropiat, cînd problema limbilor clasice în învăţămîntul mediu şi superior va fi căpătat o soluţie definitivă. E vorba, de altă parte, de o întreagă serie de iniţiative destinate să încurajeze şi să sprijine munca cercetătorilor în cîmpul literelor şi al civilizaţiilor antice, de la întemeieri de institute şi centre de studiu pînă la publicarea de periodice specializate.

Din acest din urmă punct de vedere, punctul de cotitură îl constituie, fără îndoială, întemeierea în toamna anului 1955 a Institutului «für griechisch-römische Altertumskunde» de pe lîngă Academia din Berlin, hotărîre a cărei oportunitate am semnalat-o cu alt prilej (SCIV, VII, 1956, p. 443—444) şi pe care activitatea desfăşurată de atunci de acest aşezămînt în cele mai variate domenii avea s-o justifice cu prisosinţă. Potrivit cu caracterul acestei note, mă voi mulţumi să semnalez astăzi editarea în condiţii tehnice şi redacţionale superioare a nu mai puţin de trei periodice închinate lumii vechi: *Das Altertum*, *Bibliotheca Classica Orientalis* şi, acum în urmă, *Klio. Beiträge zur alten Geschichte.*

Nu e în intenţia mea să stărui în egală măsură asupra tuturor acestor publicaţii, pentru simplul motiv că primele două sînt cunoscute şi răspîndite în ţara noastră, deşi nu atît de mult cît ar merita-o. Se ştie, oricum, de cei mai mulţi, că *Das Altertum* e o revistă trimestrială de un nivel remarcabil, destinată răspîndirii culturii greco-romane în păturile largi ale publicului german. Îmbrăţişînd domeniul antic în toată întinderea şi varietatea lui, publicînd contribuţii de un caracter general, accesibile oricui, împodobindu-şi paginile cu admirabile reproduceri ale operelor celor mai de seamă ale artei antice sau cu ale celor mai noi descoperiri, *Das Altertum* îndeplineşte în chip excelent un rol binefăcător, comparabil cu acela pe care — între cele două războaie mondiale, în Germania prehitleristă — l-a îndeplinit revista lui Werner Jaeger, *Die Antike.*

Destinată unui scop prin excelenţă practic, era firesc ca *Bibliotheca Classica Orientalis* să pună sub ochii cititorului o cu totul altă formulă editorială, să înfăţişeze, am spune noi, un

www.cimec.ro

« profil » diferit. E vorba de astă dată de o publicaţie bibliografică, restrînsă la producţia ştiinţifică a ţărilor socialiste — începînd cu U.R.S.S. — şi prezentînd particularitatea de a oferi celui ce o consultă nu numai trimiterea exactă la cartea sau articolul susceptibil să-l intereseze, dar şi un rezumat al acestora, uneori destul de întins, întocmit de autor şi prezentînd pentru acest motiv o chezăşie de maximă exactitate. Publicarea unui asemenea periodic nu putea fi asigurată fără o statornică şi largă colaborare internaţională, şi e particularitatea cea mai frapantă a *Bibliotecii* această conlucrare obţinută nu fără greutăţi, cu ajutorul unei echipe de corespondenţi activi, din numărul cărora face parte — pentru ţara noastră — tov. Adelina Piatkowski.

Un pas mai departe pe calea acestei colaborări între specialiştii din ţările socialiste, întru promovarea unui scop ştiinţific comun, avea să fie făcut însă abia prin publicarea — în condiţii de care va fi vorba îndată — a cunoscutei reviste: *Klio. Beiträge zur alten Geschichte*, întreruptă vreme de un sfert de veac, după mai bine de trei decenii de rodnică activitate. Înfiinţată în 1901 din iniţiativa lui Karl Lehmann-Haupt şi a lui Ernst Kornemann pentru a da istoriei vechi — în sensul cel mai larg al cuvîntului — un organ de care era lipsită la acea dată, *Klio* s-a caracterizat din primul moment nu numai prin lărgimea preocupărilor, dar şi prin obîrşia feluriţă a colaboratorilor, recrutaţi din toate ţările şi publicîndu-şi contribuţiile în oricare din limbile de mare răspîndire ale lumii. Poate acest din urmă caracter al ei să fi fost pricina pentru care a încetat să apară după fascizarea Germaniei, dar tocmai trăsătura pe care o relev va fi constituit şi îndemnul de a o face să reînvie, într-un stat în care tradiţiile internaţionalismului politic şi ştiinţific sînt astăzi în mare cinste.

Oricare ar fi dealtfel motivul principal al acestei resurecţii, e evident că iniţiativa trebuie salutată, şi cu atît mai mult cu cît din capul locului se subliniază caracterul plurinaţional nu numai al colaboratorilor dar şi al conducerii revistei, publicată sub patronajul unui comitet în care sînt reprezentate R. P. Bulgaria, R. S. Cehoslovacia, R. P. Polonă, R. P. Romînă şi R. P. Ungaria, respectiv prin profesorii: Boris Gerov, Antonin Salač, Izabella Bieżuńska-Małowist, D. M. Pippidi şi János Harmatta. Reprezentantul R. D. Germane în Comitet e profesorul Johannes Irmscher, iar redactorul responsabil al publicaţiei, profesorul Werner Hartke, preşedintele în exerciţiu al Academiei Germane de Ştiinţe.

Cuvîntul-înainte al primului volum din noua serie (al XXXVII-lea al seriei întregi, purtînd milesimul 1959) subliniază limpede ţelurile revistei, sintetizate în expresia plastică « a clădi punţi »: punţi între istoria antichităţii greco-romane şi a vechiului Orient; între istorie şi arheologie; între metodele tradiţionale şi noile căi de investigaţie ori concepţii despre trecut. În numele acestui program, *Klio* solicită în primul rînd colaborarea cercetătorilor din ţările socialiste, dar nu mai puţin pe aceea a istoricilor progresişti din lumea întreagă, năzuind ca în paginile ei să se oglindească de-aci înainte tot ce e nou şi fecund într-o specialitate mai mult decît altele ameninţată de rutină. Volumele viitoare vor arăta fără îndoială în ce măsură aceste obiective vor putea fi atinse. Pînă atunci, şi ţinînd seamă de slaba răspîndire a revistei în rîndurile istoricilor şi filologilor romîni, nu va fi inutil să precizez că, cel puţin sub raportul varietăţii contribuţiilor şi a contribuitorilor, recrutaţi din opt ţări, volumul apărut în 1959 nu lasă cîtuşi de puţin de dorit. Istoria socială şi politică, istoria literară, istoria religiilor, epigrafia şi arheologia, — pînă şi istoria studiilor despre antichitate într-o ţară sau alta sînt reprezentate în chip fericit prin articole semnate de învăţaţi cu autoritate, de la Werner Hartke şi Salomo Lurje pînă la regretatul Karel Svoboda, fără a uita pe Boris Gerov, Georgi Mihailov sau Kazimierz Kumaniecki [1]. Începută sub astfel de auspicii, noua *Klio* nu are decît

[1] Pentru înlesnirea cititorului doritor să cunoască în amănunte problemele tratate şi numele colaboratorilor, reproduc în întregime sumarul vol. XXXVII: Salomo Lurje (Lvov): *Burgfrieden in Sillyon;* R. F. Willetts (Birmingham): *The myth of Glaukos and the cycle of birth*

www.cimec.ro

să stăruie pe aceeaşi cale pentru ca, în cel mai scurt timp, să-şi cîştige locul pe care-l merită în lumea ştiinţifică internaţională.

★

O altă revistă a cărei apariţie îmi propun s-o semnalez ne vine din Cehoslovacia şi-şi datorează întemeierea unei iniţiative în aparenţă diferite, dar care — în fond — reflectă aceeaşi voinţă de colaborare internaţională (şi, în primul rînd, intersocialistă) de care am vorbit la începutul acestei cronici. Într-o măsură mai mare decît *Klio* (în ultimă instanţă plănuită şi subvenţionată de Academia Germană de Ştiinţe), publicaţia la care fac aluzie e rezultatul unei dorinţe de conlucrare a specialiştilor din ţările de democraţie populară şi U.R.S.S., asociaţi în efortul de a da mai multă strălucire studiilor de antichitate din patriile respective. Iniţiativa se leagă de convocarea — în primăvara 1957, la Liblice, lîngă Praga — a unei conferinţe avînd ca scop discutarea mai multor probleme controversate din istoria lumii vechi. Cu acelaşi prilej, din îndemnul şi sub conducerea regretatului Antonin SALAČ, de curînd plecat dintre noi (v. mai departe p. 501), s-a examinat cu luare aminte situaţia studiilor greco-romane în ţările reprezentate la consfătuire, ajungîndu-se la unele măsuri organizatorice, dintre care cea mai importantă avea să se dovedească crearea unui Comitet permanent de încurajare a studiilor clasice în republicile socialiste, alcătuit din delegaţi ai academiilor hotărîte să se alăture iniţiativei.

Cu acelaşi prilej, şi în afara demersurilor întreprinse pe lîngă autorităţile de Stat cu scopul de a obţine o îmbunătăţire a programelor de învăţămînt mediu şi superior, Comitetul a luat hotărîrea convocării periodice a unor conferinţe de lucru, precum şi a publicării unui organ comun, redactat în limbi de mare circulaţie şi tipărit la Praga, în Editura Academiei de Ştiinţe a Republicii Cehoslovace. Ca expresie a dorinţei de pace de care sînt însufleţite ţările lagărului socialist, revista avea să poarte numele simbolic EIRENE, în paginile ei urmînd să se publice, pe lîngă lucrările specialiştilor din statele reprezentate în Comitetul permanent, contribuţiile istoricilor, filologilor şi arheologilor progresişti din orice altă ţară.

Pentru motive de ordin organizatoric a căror înşirare nu şi-ar avea rostul, apariţia revistei a întîrziat întrucîtva, primul fascicul fiind distribuit abia la începutul anului 1960. Fără să fie voluminos (numără abia 200 pagini), el înmănunchiază o serie de studii interesante şi, alături de celelalte publicaţii periodice sau monografice apărute în U.R.S.S., R. P. Polonă, R. D. Germană, R. S. Cehoslovacă, R. P. Ungară, R. P. Romînă şi R. P. Bulgaria, oglindeşte în chip fericit incontestabilele progrese realizate de ştiinţa antichităţii în aceste ţări în perioada 1957—1960.

---

and death; Molly Miller (Glasgow): *The earlier Persian dates in Herodotus;* Fritz R. Wüst (München): *Laconica;* Günter Dunst (Berlin): *Ein neues chiisches Dekret aus Kos;* Wilhelmina Lepik-Kopaczynska (Wroclaw): *Die optischen Proportionen in der antiken Kunst;* Maria Maximowa (Leningrad): *Der kurze Seeweg über das Schwarze Meer im Altertum;* D. M. Pippidi (Bucureşti): *Zur Geschichte Histrias im* 3./2. *Jh. v. u.Z.;* Kazimierz Kumaniecki (Warszawa): *Ciceros Rede de haruspicum responso;* Hans Drexler (Göttingen): *Zur Geschichte Kaiser Othos bei Tacitus und Plutarch;* Werner Hartke (Berlin): *Der retrospektive Stil des Tacitus als dialektisches Ausdrucksmittel;* Boris Gerov (Sofia): *Zwei neugefundene Militärdiplome aus Nordbulgarien;* Ladislav Vidman (Praha): *Die Mission Plinius' des Jüngeren in Bithynien;* Georgi Mihailov (Sofia): *Contributions à l'histoire de Thrace et de Mésie;* B. N. Arakelian (Erevan): Мозаичный пол в крепости Гарни; Karel Svoboda (Praha): *Die klassische Altertumswissenschaft im vorrevolutionären Russland;* Kazimierz Majewski (Warszawa): *Die neuesten polnischen Forschungen über die Beziehungen zwischen dem westlichen Slaventum und dem römischen Imperium;* Heinrich Alexander Stoll (Thyrow/Mark): *Die Heliosmetope;* D. M. Pippidi (Bucureşti): *Un corpus des inscriptions grecques et latines de Roumanie;* Johannes Irmscher (Berlin): *Die „Bibliotheca Classica Orientalis";* Jan Pečirka und Jan Burian (Praha): *Die klassische Altertumswissenschaft an der Karls-Universität zu Prag.*

www.cimec.ro

Volumul se deschide cu studiul de mitologie: *Europa*, al filologului englez Ronald F. Willets din Birmingham. Împreună cu prof. George Thomson, de la aceeași universitate, care semnează articolul *Scientific method in textual criticism*, Willets reprezintă aportul apusean la culegerea alcătuită în marea-i majoritate din contribuții semnate de colaboratori din țările socialiste: S. Lurie, I. M. Tronski, S. Sobolevski din U.R.S.S. (care scriu, respectiv, despre formarea cuvintelor în limba incripțiilor miceniene, despre substantivele cu desinența — φι în poemele homerice, și despre versurile 802—818 din comedia *Plutus* a lui Aristofan); Jiři Frel și M. Okal, R. S. Cehoslovacă: *Les origines du portrait en Gréce — Aristophane et l'armée athénienne;* Em. Condurachi și D. M. Pippidi, R. P. Romînă: *Les statères de Cyzique et les routes commerciales du Hellespont au Danube — Sur la philosophie de l'histoire d'Hérodote;* Anna Komornicka, R. P. Polonă: *Das alltägliche Leben und die Natur, zwei wichtige Inspirationsquellen der aristophanischen Dichtkunst;* I. Venedikov, R. P. Bulgaria: *Der Gesichtsmaskenhelm in Thrakien;* G. Zinserling, R. D. Germană: *Das sogenannte esquilinische Wandgemälde im Konservatorenpalast. Datierung und Deutung.*

Frumos tipărit și admirabil ilustrat cu reproduceri pe hîrtie cretată, volumul se încheie cu indici numeroși și variați (nume proprii, denumiri geografice, autori antici, inscripții, termeni latini — greci — micenieni), anexe pe cît de folositoare pe atît de rare la publicațiile periodice, a căror deprindere s-ar cere în măsura posibilului generalizată.

www.cimec.ro

BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÎNEASCĂ (1960)*

DE

I. FISCHER

I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂȚI

1. *Bibliografia lucrărilor academicianului Alexandru Graur.* StCl, II, 1960, p. 11–30, și SCL, XI, 1960, 3, p. 815–834.
2. Em. Condurachi, *Academicianul Constantin Daicoviciu.* Om. Daicoviciu, p. IX–X.
3. H. Daicoviciu, *Bibliografia lucrărilor* [acad. C. Daicoviciu]. Om. Daicoviciu, p. XV–XIX.
4. I. Fischer, *Bibliografia clasică romînească (1958–1959).* StCl, II, 1960, p. 413–430.

---

* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din R.P.R., tipărite în țară sau în străinătate, lăsînd la o parte lucrările savanților străini publicate la noi. Dintre recenzii au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind volumele romînești (despărțite de indicațiile bibliografice ale acestora printr-o bară verticală). Lucrările litografiate și manuscrise nu figurează în repertoriu. La articolele de revistă am dat, unde a fost cazul, între croșete, [ ], indicații asupra cuprinsului. La capitolul *Arheologie*, am înregistrat șantierele consacrate altor civilizații decît celei greco-romane numai în cazul cînd a fost găsit material grecesc și roman, semnalînd sumar natura acestui material. La capitolul *Traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor traduși; în cadrul celorlalte capitole s-a ținut seama de ordinea alfabetică a scriitorilor moderni. Au fost incluse și unele lucrări mai vechi, omise din bibliografia anilor precedenți. Dăm mai jos abrevierile publicațiilor despuiate:

Acta Log.	=	*Analele Universității «C. I. Parhon», București, Seria Acta logica.*
AUB	=	*Analele Universității «C. I. Parhon», București. Seria științe sociale.*
AUI	=	*Analele științifice ale Universității «Al. I. Cuza» din Iași. Secțiunea III (Științe sociale).*
CF	=	*Cercetări filozofice*, București, Ed. Academiei R.P.R.
CL	=	*Cercetări de lingvistică*, Cluj, Ed. Academiei R.P.R.
Comm. Hist. Méd.	=	*XVII Congrès international d'Histoire de la médecine, Athènes-Cos, 4–14 septembre 1960. Tome I. Communications*, Athènes, 1960.
Dacia	=	*Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne*, București, Ed. Academiei R.P.R.
LR	=	*Limba romînă*, București, Ed. Academiei R.P.R.
MA	=	*Materiale și cercetări arheologice*, București, Ed. Academiei R.P.R.
Mat. Issl. Arh.	=	*Материалы и исследования по археологии юго-запада СССР и Румынской Народной Республики*, Chișinău, Cartea Moldovenească, 1960.

www.cimec.ro

5. A. Graur, *Joseph Vendryes.* [Necrolog.] LR, IX, 1960, 4, p. 94—95.
6. M. Macrea, *Date biografice* [privind acad. C. Daicoviciu]. Om. Daicoviciu, p. XI—XIV.
7. V. Manoliu, *La bibliographie hippocratique roumaine.* Comm. Hist. Méd., p. 233—238.
8. M. Marinescu-Himu, *Ioanis Sycutris.* StCl, II, 1960, p. 399—402.
9. R. Vulpe, *Un pionnier des sciences archéologiques en Roumanie: Grigorie G. Tocilescu (1850—1909).* Dacia, III, 1959, p. 607—612.

II. LINGVISTICĂ

A. Limba greacă

10. G. Barbu, C. Săndulescu, *Quelques correspondances de lexique dans les oeuvres d'Hippocrate et de Thucydide.* Comm. Hist. Méd., p. 213—218.
11. N. I. Barbu, *Condiţionalele la indicativ în latină, greacă, romînă.* [Construcţia permite vorbitorului să exprime o nuanţă ipotetică, deşi cunoaşte dacă acţiunea e reală sau nu.] StCl, II, 1960, p. 159—170.

B. Limba latină

12. Fl. Demetrescu, *Valoarea peiorativă a sufixului* -aticus. [Nuanţa peiorativă e prezentă atît în formaţiile latine, cît şi în cele romanice.] StCl, II, 1960, p. 321—330.
13. I. Fischer, *Note de lingvistică latină.* [Lat. *quinauicenaria*; lat. *ordo* «principiu»; din preistoria fonologiei: Priscian, *GLK*, II, 18—19.] StCl, II, 1960, p. 317—319.
14. A. Graur, *Studii de lingvistică generală. Variantă nouă.* [p. 41: Prezentul verbului *fero*; p. 63: Conjugarea a IV-a latină; p. 91: Substantivele latine în *-us, -oris*; p. 361: «A fi» şi «a avea».] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 515 p.
15. M. Iliescu, *O construcţie populară latinească: propoziţia completivă cu conjunctivul fără conjuncţie.* StCl, II, 1960, p. 331—336.
16. H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 327 p. + 3 hărţi.

NEH = *Nouvelles études d'Histoire, publiées à l'occasion du XI^e Congrès des Sciences historiques*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960.
Om. Daicoviciu = *Omagiu lui Constantin Daicoviciu, cu prilejul împlinirii a 60 de ani*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
Ortodoxia = *Ortodoxia, revista patriarhiei Române*, Bucureşti, Institutul biblic.
RL = *Revue de linguistique*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SAO = *Studia et acta orientalia*, Bucureşti, Societatea de ştiinţe istorice şi filologice.
SCIA = *Studii şi cercetări de istoria artei*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SCIV = *Studii şi cercetări de istorie veche*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SCSI = *Studii şi cercetări ştiinţifice*, Iaşi, Ed. Academiei R.P.R.
SCL = *Studii şi cercetări lingvistice*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SLU = *Studii de literatură universală*, Bucureşti, Societatea de ştiinţe istorice şi filologice.
ST = *Studii teologice*, Bucureşti, Institutul teologic.
StCl = *Studii clasice*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
Studii = *Studii, revistă de istorie*, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.

Deoarece strîngerea documentării din publicaţiile puţin accesibile întîmpină dificultăţi, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în străinătate sau în culegeri care nu au ca obiect principal Antichitatea să ne semnaleze contribuţiile de acest fel.

www.cimec.ro

17. H. Mihăescu, *Cercetările asupra limbii latineşti în ultimii cincisprezece ani.* [În R.P.R.] SCL, XI, 1960, 1, p. 131—134.
18. A. Niculescu, Super *în limbile romanice — dr.* spre « *pe, peste, deasupra* » şi « *către* » —. SCL, X, 1959, 4, p. 499—525.
19. A. Rosetti, *Istoria limbii romîne. I. Limba latină. Ediţia a treia, revăzută şi adăugită.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1960, 227 p.
20. C. Săndulescu, *Cercetări lexicologice asupra lui Celsus.* [E vorba de o operă originală; vocabularul tehnic e popular.] StCl, II, 1960, p. 279—290.
21. S. Stati, *Le participe en* -to- *et le système du participe latin.* RL, IV, 1959, 2, p. 169—174.
22. S. Stati, *Evoluţia diatezelor în limba latină.* SCL, XI, 1960, 3, p. 741—750.

C. Lingvistică indo-europeană

23. Vl. Bănăţeanu, *Sufixe urartice în armeana clasică.* [Sufixul colectiv *-ni*, folosit pentru numele de arbori.] SCL, XI, 1960, 1, p. 73—101.
24. Vl. Bănăţeanu, *Terminologia arborilor în limba armeană.* SCL, XI, 1960, 3, p. 359—375.
25. I. Fischer, *Cronica indo-europeană. II. Limbile indo-europene ale Italiei antice (continuare).* [Scrierea.] SCL, XI, 1960, p. 113—126.
26. G. Ivănescu, *Un élément japhétite en hittite et en tokharien: hittite* kašts « *faim* », « *famine* », *tokh. A* kast, *B* kest « *faim* ». SAO, II, 1959, p. 242—243.
27. G. Ivănescu, *Un élément ouralien en slave et en tokharien.* [Tokh. B *wrauña.*] SAO, II, 1959, p. 244.
28. C. Poghirc, *Considérations sur le lexique de l'ancien macédonien.* RL, V, 1960, 1, p. 135—145.
29. C. Poghirc, *Vocalele rom.* ă, *alb.* e, *bulg.* ъ *şi oscilaţia* a/e *în grafia cuvintelor trace.* [Ezitările între *a* şi *e* în grafia numelor trace se produc în condiţii fonetice asemănătoare cu ale rom. *ă*; e, deci, probabilă existenţa în tracă a sunetului *ă*, păstrat în limbile balcanice actuale.] SCL, XI, 1960, 3, p. 657—660.
30. I. I. Russu, *Limba traco-dacilor.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1959, 158 p. [Ortodoxia, XII, 1960, 1, p. 143—150, I. I. Rămureanu; SCL, XI, 1960, 2, p. 275—283, C. Poghirc; ST, XII, 1960, 3—4, p. 270, P. R.
31. I. I. Russu, *Studii ilirice. Partea II. Etimologii, seria 2.* [*Argya, Beusas, Clausala, Dardani, Delmatae, Epicadus, Galgestes, Glinditiones, Pladomenus, Plares, Pleuratus, Prauaius, Prorado, Taulanti, Vendes.*] Om. Daicoviciu, p. 477—484.
32. I. I. Russu, *Les noms de localités dans les tablettes cirées de Dacie.* RL, IV, 1959, 2, p. 161—168.
33. Th. Simenschy, *Gramatica limbii sanscrite.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1959, 164 p. [SCL, XI, 1960, 1, p. 139—145, Tr. Costa.
34. A. Vraciu, *Ipoteza unităţii lingvistice italo-celtice.* SCSI (Filologie), XI, 1960, 1, p. 106—114.
35. A. Vraciu, *De la indo-europeană la balto-slavă. Inovaţii morfologice.* AUI, V, 1959, p. 115—123.

III. CRITICĂ ŞI EXPLICAŢII DE TEXT

36. M. Nasta, *Pindari carmina.* [Probleme ale textului şi versificaţiei pindarice în lumina ediţiilor şi cercetărilor recente.] StCl, II, 1960, p. 377—386.
37. N. I. Ştefănescu, *O nouă ediţie a lui Menandru.* [Ed. A. Körte.] StCl, II, 1960, p. 387—397.

www.cimec.ro

IV. ISTORIE LITERARĂ

38. Gh. Bulgăr, *Ovidiu şi peisajul dobrogean.* SLU, II, 1960, p. 69—77.
39. E. Cizek, *Despre redactarea Scrisorilor lui Seneca.* [A existat un nucleu de scrisori reale, dezvoltat ulterior; schimbul real de scrisori a avut loc între 59 şi 64; o parte din scrisori a fost editată de autor, alta, postum, de prietenii acestuia.] StCl, II, 1960, p. 257—277.
40. I. G. Coman, *Personalitatea sfîntului Ciprian.* ST, XI, 1959, 5—6, p. 267—296.
41. N. Corneanu, *Aspecte din lirica ambroziană.* ST, XI, 1959, 7—8, p. 443—452.
42. P. Creţia, *Marea homerică.* [Analiza stilistică a pasajelor în care e vorba de largul mării şi de litoral.] StCl, II, 1960, p. 309—316.
43. O. Drimba, *Ovidiu, poetul Romei şi al Tomisului.* [Cu o prefaţă de T. Vianu.] Bucureşti, Ed. tineretului, 1960, 328 p. + pl.
44. A. M. Frenkian, *L'épopée de Gilgamesh et les poèmes homériques.* SAO, II, 1959, p. 89—105.
45. A. M. Frenkian, *Înţelesul suferinţei umane în tragediile lui Sofocle.* SLU, II, 1960, p. 175—204.
46. M. Gabrea, *Ovidiu, poet elegiac.* SLU, II, 1960, p. 205—211.
47. Gh. Guţu, *Ideile lui Seneca despre stil.* [Nu e vorba de un manifest literar (numărul pasajelor în care Seneca se ocupă de problemele stilului fiind redus), ci de un apel la simplicitate în exprimare.] StCl, II, 1960, p. 247—255.
48. N. Lascu, *Notizie di Ovidio sui Geto-Daci.* Maia, X, 1958, p. 307—316.
49. D. M. Pippidi, *Sur la philosophie de l'histoire d'Hérodote.* Eirene (Praga), I, 1960, p. 75—92.
50. N. I. Ştefănescu, *Gnomele monostihuri ale lui Menandru.* [Încercare de a stabili monostihurile autentice.] StCl, II, 1960, p. 127—143.
51. N. I. Ştefănescu, *Poeţii lirici Pindar şi Bacchilyde în opera lui Clement Alexandrinul.* Ortodoxia, XII, 1960, 2, p. 240—252.
52. T. Vianu, *Din istoria unei teme poetice: lumea ca teatru.* [Antisthene, Bion din Borysthene, Ariston din Chios, Epictet, Marc Aureliu.] SLU, II, 1960, p. 309—325.

V. ISTORIA FILOZOFIEI ŞI A ŞTIINŢELOR

53. I. Banu, *Apreciere critică a momentului socratic în istoria filozofiei greceşti.* [Cadrul social-istoric, problema ontologică, eticul şi politicul, conceptul şi inducţia, funcţia socială obiectivă a gîndirii socratice.] StCl, II, 1960, p. 99—125.
54. I. Banu, *Quelques problèmes philosophiques dans le « Corpus Hippocraticum ».* Comm. Hist. Méd., p. 252—258.
55. V. L. Bologa, *Über einige hellenistische Elemente in der Medizin des oberen Daziens.* Comm. Hist. Méd., p. 531—540.
56. G. Brătescu, *Quelques remarques sur l'expectation hippocratique.* Comm. Hist. Méd., p. 206—212.
57. G. Brătescu, *Le travail et la profession dans les écrits hippocratiques.* Comm. Hist. Méd., p. 219—225.
58. V. Crişan, *Cîteva date şi informaţii cu privire la neurochirurgia antică.* Istoria medicinii. Studii şi cercetări. Bucureşti, 1957, p. 317—322.
59. I. Ghelerter, *Hippocrate et la philosophie.* Comm. Hist. Méd., p. 193—198.
60. I. Ghelerter, B. Duţescu, *La pensée médicale d'Hippocrate et celle de I. P. Pavlov.* Comm. Hist. Méd., p. 226—232.

www.cimec.ro

61. M. A. Halevy, S. Halevy, *Le problème de la douleur et l'analgésie chez Hippocrate et dans la tradition hippocratique.* Comm. Hist., Méd., p. 167—175.
62. S. Izsák, *Hippocrates adversus Melissos.* Comm. Hist. Méd., p. 523—530.
63. Ath. Joja, *Studii de logică.* [P. 65: Asupra unor aspecte ale logicii dialectice; p. 87: Despre tertium non datur; p. 119: Elemente pentru explicarea deducţiei şi inducţiei; p. 173: Originile logicii în Grecia; p. 213: Prezenţa lui Aristotel în logica modernă; p. 225: Definirea logicii în decursul timpurilor.] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 391 p.
64. Ath. Joja, *Originile dialecticii şi logicii.* [Materialiştii ionieni; germenii gîndirii ştiinţifice la pitagorici; Heraclit, întemeietor al dialecticii.] CF, VII, 1960, 4, p. 111—152.
65. C. Săndulescu, *Physis şi medicina hipocratică.* Istoria medicinii. Studii şi cercetări. Bucureşti, 1957, p. 25—39.
66. C. Săndulescu, *Hippocrates und die propädeutische Schrift «De decente habitu».* Comm. Hist. Méd., p. 199—205.
67. Tr. Seviciu, *Valoarea prieteniei în viaţa şi opera fericitului Augustin.* Ortodoxia, XII, 1960, 3, p. 374—388.
68. F. Vanţ, *Cîteva probleme de lingvistică şi gnoseologie la filozofii epicurieni.* StCl, II, 1960, p. 171—187.

VI. ISTORIA RELIGIILOR

69. P. N. Bălă, *Năzuinţele de pace oglindite în credinţele şi practicile religioase greco-romane.* ST, XII, 1960, 7—8, p. 552—561.
70. M. Macrea, *Le culte de Sabazius en Dacie.* [Monumente atestînd răspîndirea cultului în Dacia.] Dacia, III, 1959, p. 325—339.

VII. ISTORIE ECONOMICĂ ŞI SOCIALĂ

71. Em. Condurachi, *О натуральном и денежном обмене в Римской Империи IV—Vвв.* Византийский Временник XIV, 1959, p. 27—37.
72. Em. Condurachi, *Les statères de Cyzique et les routes commerciales du Hellespont au Danube.* Eirene (Praga), I, 1960, p. 61—67.
73. H. Daicoviciu, *Observaţii privind obştea sătească la geto-daci.* [Izvoare greco-romane.] SCIV, XI, 1960, I, p. 135—140.
74. V. Eftimie, *Imports of Stamped Amphorae in the Lower Danubian Regions and a Draft Rumanian Corpus of Amphora Stamps.* Dacia, III, 1959, p. 195—215.
75. H. Mihăescu, *Agricultorii dependenţi în Antichitate.* Om. Daicoviciu, p. 401—408.
76. I. Stoian, *Unele aspecte, pînă acum necunoscute, ale sclavajului la Tomis, în lumina unei inscripţii inedite.* [Inscr. din sec. IV e.n. atestă prima oară în regiune categoria sclavilor *alumni* (θρεπτοί).] StCl, II, 1960, p. 291—302.

VIII. ISTORIE POLITICĂ

77. *Istoria Romîniei. I. Comuna primitivă, sclavagismul, perioada de trecere la feudalism.* Comitetul de redacţie al volumului: C. Daicoviciu, Em. Condurachi, I. Nestor, Gh. Ştefan, M. D. Matei. Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, LXXI +889 p. +16 pl.

www.cimec.ro

78. *Discuţii asupra machetei vol. I al «Istoriei Romîniei».* Studii, XIII, 1960, 3, p. 24—34.
79. I. Barnea, *Date noi despre Axiopolis.* SCIV, XI, 1960, 1, p. 69—80.
80. Em. Condurachi, *Il periodo ellenistico in Dobrugia alla luce degli scavi archeologici di Histria.* Acme (Milano), XI, 1958, p. 7—28.
81. Em. Condurachi, *Эллинистический период (IV—I вв. до н.э.) в Добрудже в свете археологических раскопок в Истрии.* Dacia, III, 1959, p. 217—234, şi Mat. Issl. Arh., p. 175—196.
82. Em. Condurachi, *Un problème d'état au IV^e siècle: les délations.* [Repetatele măsuri draconice împotriva delatorilor şi a libelelor anonime dovedesc persistenţa acestor activităţi; ecouri pînă în sec. VI.] NEH, p. 83—89.
83. C. Daicoviciu, *Contributi alla storia della Dacia Romana alla luce degli ultimi tre lustri di studi epigrafici in Romania.* Atti del III Congresso Intern. di Epigr. greca e latina, Roma, 1959, p. 183—197.
84. C. Daicoviciu, St. Pascu, V. Cheresteşiu, T. Morariu, *Din istoria Transilvaniei.* [P. 27: Epoca veche, de C. Daicoviciu.] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 230 p. +pl. şi hărţi.
85. C. Daicoviciu, Em. Petrovici, Gh. Ştefan, *Zur Frage der Entstehung der rumänischen Sprache und des rumänischen Volkes.* [Problema romanizării Daciei în timpul şi după ocupaţia romană.] NEH, p. 91—134.
86. K. Horedt, *Lupta de la Galiş lîngă Auha.* [Lupta, pomenită de Iord., *Get.*, XVII, 99, ar fi avut loc în 249, în nordul Moldovei.] Om. Daicoviciu, p. 287—291.
87. K. Horedt, *Siebenbürgen und Mykenä.* [Obiecte (săbii, vase ornamentate) descoperite în Transilvania, denotînd influenţe miceniene.] NEH, p. 31—44.
88. M. Macrea, *Garnizoanele cohortei VIII Raetorum în Dacia.* Om. Daicoviciu, p. 339—351.
89. A. Piatkowski, *Consideraţii asupra cronologiei invaziei celte în Balcani.* [Lupta de la Lysimachea a avut loc în 278 sau la începutul lui 277, precedînd trecerea celţilor în Asia mică.] StCl, II, 1960, p. 189—201.
90. D.M. Pippidi, *Zur Geschichte Histrias im 3. bis 2. Jh. v.u.Z.* Klio (Berlin), XXXVII, 1959, p.119—134.
91. D.M. Pippidi, *Sur les relations politiques des cités grecques de la côte occidentale de l'Euxin à l'époque hellénistique.* [Cetăţile pontice au dus o viaţă politiceşte izolată; alianţele încheiate între ele sînt exclusiv ocazionale şi de durată limitată.] NEH, p. 44—54.
92. D.M. Pippidi, *Ştiri noi despre legăturile Histriei cu Geţii în epoca elenistică.* [Decret din sec. III î.e.n. în cinstea unor ambasadori trimişi să negocieze cu un şef get, Zalmodegikos.] SCIV, XI, 1960, p. 39—54.
93. D.M. Pippidi, Em. Popescu, *Les relations d'Istros et d'Apollonie du Pont à l'époque hellénistique. A propos d'une inscription inédite.* [Un decret apolloniat în onoarea unui amiral histrian, din sec. II, permite, alături de documentele cunoscute pînă acum, schiţarea relaţiilor dintre cele două cetăţi; ajutorul histrian pentru Apollonia în războiul cu Mesambria.] Dacia, III, 1959, p. 235—258.
94. D. M. Pippidi, Em. Popescu, *Relaţiile dintre Histria şi Apollonia Pontică în epoca elenistică, în legătură cu o inscripţie inedită.* StCl, II, 1960, p. 203—224.
95. I.I. Russu, *Les Costoboces.* [Izvoare greco-romane, etimologie etc.] Dacia, III, 1959, p. 341—352.
96. I. Stoian, *Nouvelles informations au sujet de gouvernement d'Ouinius Tertullus en Mésie Inférieure.* [Inscripţie găsită la Tomis.] NEH, p. 73—81.
97. D. Tudor, *Киликийская когорта в Малой Скифии и Таврике.* Mat. Issl. Arh., p. 241—258.

www.cimec.ro

98. R. Vulpe, *Muntenia şi Moldova de Jos în timpul lui Traian, în lumina unei noi lecturi a papirului Hunt.* [In acord cu R.O. Fink, *JRS*, XLVIII, 1958, p. 102—116, autorul admite că în anul 99 romanii au deţinut teritorii la nord de Dunăre.] StCl, II, 1960, p. 337—357.
99. R. Vulpe, *Верхний вал Бессарабии и проблема греетунгов к западу от Днестра.* Mat. Issl. Arh., p. 259—278.

IX. ARHEOLOGIE GRECO-ROMANĂ

100. *Les réalisations de l'archéologie roumaine au cours des quinze dernières années.* Dacia, III, 1959, p. 5—8.
101. P. Alexandrescu, *Eine Komastenschale in der Sammlung «Maria und George Severeanu» — Bukarest.* Dacia, III, 1959, p. 135—142.
102. P. Alexandrescu, V. Eftimie, *Tombes thraces d'époque archaïque dans la nécropole tumulaire d'Histria.* [Material grec ilustrînd relaţiile cetăţii Histria cu indigenii.] Dacia, III, 1959, p. 143—164.
103. I. Antonescu, *Săpăturile de la Gabăra-Porceşti.* [Fragmente de amfore romane.] MA, VI, 1959, p. 473—485.
104. I. Barnea, *Monumente de artă creştină descoperite pe teritoriul Republicii Populare Romîne.* ST, XII, 1960, 3—4, p. 201—231.
105. A. Bodor, *Un nou monument funerar de la Gilău înfăţişînd banchetul funebru.* [Executat la Napoca, monumentul ar putea consitui una din cele mai vechi urme ale creştinismului local.] Om. Daicoviciu, p. 41—54.
106. V. L. Bologa, *«Gutti» (biberoane) romane din sticlă.* Om. Daicoviciu, p. 55—60.
107. G. Bordenache, *Copie romane d'originali greci di stile severo nel Museo Nazionale di Antichità di Bucarest.* Dacia, III, 1959, p. 433—442.
108. G. Bordenache, *Una statuetta inedita di Afrodite Callipige.* Dacia, III, 1959, p. 443—449.
109. G. Bordenache, *Oraşul scufundat Spina şi necropolele sale.* SCIV, XI, 1960, 1, p. 179—181.
110. G. Chiţulescu, Tr. Chiţulescu, *Şapte monumente celebre ale arhitecturii antice. «Cele şapte minuni».* [Cu o prefaţă de Em. Condurachi.] Bucureşti, Ed. tehnică, 1959, 120 p.
111. Em. Condurachi, *Descoperiri arheologice în Republica Populară Romînă.* Bucureşti, S.R.C.S., 1960, 72 p. + 12 pl. +2 hărţi.
112. Em. Condurachi, *Histria.* Bucureşti, E.S.P.L.A., 1960, 67 p. +2 hărţi.
113. Em. Condurachi, *Contribuţii la studiul epocii arhaice la Histria.* [Pe baza datelor furnizate de ceramică, cel mai vechi nivel arhaic se situează la sfîrşitul sec. VII, al doilea în primul sfert al sec. VI, al treilea în a doua jumătate a sec. VI; în sec. VI un cartier a fost abandonat, în legătură cu evenimentele provocate de expediţia lui Darius.] Om. Daicoviciu, p. 107—116.
114. Em. Condurachi, D.M. Pippidi, G. Bordenache, I. Stoian, S. Dimitriu, M. Coja, V. Eftimie, C. Radu, P. Alexandrescu, Em. Popescu, P. Aurelian, H. Nubar, VI. Zirra, *Şantierul Histria.* [Rapoarte de săpături pe anul 1957.] MA, VI, 1959, p. 265—306.
115. C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *Sarmizegetusa. Cetăţile şi aşezările dacice din munţii Orăştiei.* Bucureşti, Meridiane, 1960, 70 p. +6 hărţi.
116. C. Daicoviciu, N. Gostar, H. Daicoviciu, *Şantierul arheologic Grădiştea Muncelui — Costeşti.* MA, VI, 1959, p. 331—358.
117. H. Daicoviciu, *Osservazioni intorno alla Collonna Traiana.* [Studiu critic al reliefurilor ca izvoare istorice.] Dacia, III, 1959, p. 311—323.

www.cimec.ro

118. H. Daicoviciu, *Diana de la Sarmizegetusa (Vlpia Traiana).* [Bronz din sec. II e.n., *ex-uoto.*] Om. Daicoviciu, p. 131–139.
119. H. Daicoviciu, *Le monument-calendrier des Daces de Sarmizegetusa.* [Sanctuarul circular ar fi expresia arhitectonică a calendarului (360 zile în 12 luni).] NEH, p. 55–72.
120. P. Diaconu, *Săpăturile de la Păcuiul lui Soare (r. Adamclissi, reg. Constanţa).* [Aşezare romană.] MA, VI, 1959, p. 653–666.
121. E. Dörner, *Römerzeitliche Dakische Brandgräber aus Sîntana Arad.* Om. Daicoviciu, p. 155–159.
122. S. Dimitriu, O. Iliescu, *About the Issues of the Apollo-Amphipolis Type and their Role in the Currency History of the Geto-Dacians.* Dacia, III, 1959, p. 259–310.
123. Fl. B. Florescu, *Monumentul de la Adamklissi. Tropaeum Traiani.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 612 p. + IX pl./SCIA, VI, 1959, p. 282–286, C. N. Mateescu.
124. Gr. Florescu, *Problema castrelor romane de la Mălăieşti, Drajna de Sus şi Pietroasa.* [Construite în toamna 101, distruse în 117, probabil cu ocazia răscoalei dacilor, susţinuţi de roxolani şi iazygi.] Om. Daicoviciu, p. 225–232.
125. Gr. Florescu, R. Florescu, *Săpăturile arheologice de la Capidava.* MA, VI, 1959, p. 617–627.
126. M. Macrea, *Şantierul arheologic Caşolţ-Boiţa.* [Aşezare şi necropolă de epocă romană.] MA, VI, 1959, p. 407–443.
127. M. D. Matei, *Le troisième colloque mixte roumano-soviétique d'archéologie et d'ethnographie.* [Bucureşti, 26–30 dec. 1958.] Dacia, III, 1959, p. 571–586.
128. B. Mitrea, *Săpăturile de la Satu Nou (r. Adamclissi, reg. Constanţa).* [Opaiţe şi fragmente ceramice romane.] MA, VI, 1959, p. 579–592.
129. B. Mitrea, *Un cimitir geto-dacic în sud-vestul Dobrogei.* [La Satu Nou, cimitir de incinerare; amforă greacă.] Om. Daicoviciu, p. 409–413.
130. I. Nestor, *Principalele realizări ale arheologiei româneşti în anii regimului democrat-popular.* SCIV, XI, 1960, 1, p. 7–23.
131. A. Niţu, I. Zamoşteanu, M. Zamoşteanu, *Sondajele de la Piatra Neamţ.* [Monedă romană republicană.] MA, VI, 1959, p. 359–374.
132. A. Niţu, M. Zamoşteanu, *Sondajul în cetăţuia getică de la Tiseşti.* [Monede romane de la Caesar pînă la Titus.] MA, VI, 1959, p. 375–382.
133. Al. Popa, *O tablă votivă închinată zeului Mithras.* [La Oarda de Sus – Alba.] Om. Daicoviciu, p. 443–446.
134. Dorin Popescu, *Les fouilles archéologiques dans la République Populaire Roumaine en 1958.* Dacia, III, 1959, p. 587–599.
135. Dorin Popescu, *Săpăturile arheologice din Republica Populară Romînă în anul 1959.* SCIV, XI, 1960, 1, p. 182–188.
136. C. Preda, *New Aspects of Early Latène Epoch in Dacia Discovered at Alexandria.* [Influenţe greceşti.] Dacia, III, 1959, p. 179–194.
137. C. Preda, *Săpăturile arheologice de la Sîncrăieni (r. Ciuc, reg. Autonomă Maghiară).* [Dinar roman republican.] MA, VI, 1959, p. 825–869.
138. D. Protase, *Şantierul arheologic Alba Iulia.* MA, VI, 1959, p. 397–405.
139. D. Protase, *Cimitirul de la Soporul de Cîmpie şi importanţa lui pentru problema persistenţei băştinaşilor în Dacia romană.* [Cimitir din sec. II–III e.n. aparţinînd unei comunităţi dacice.] Om. Daicoviciu, p. 455–465.
140. D. Protase, N. Vlassa, *Săpăturile de la Lechinţa de Mureş şi Cipău.* [Aşezare dacă din perioada dominaţiei romane.] MA, VI, 1959, p. 445–452.
141. D. Protase, I. Ţigăra, *Şantierul arheologic Soporul de Cîmpie. (r. Turda, reg. Cluj).* MA,VI, 1959, p. 383–395.

www.cimec.ro

142. M. Rusu, *Pontische Gürtelschnallen mit Adlerkopf (VI—VII Jh. u.Z.).* Dacia, III, 1959, p. 485—523.
143. Gh. Ştefan, I. Barnea, M. Chişvaşi-Comşa, B. Mitrea, *Săpăturile de la Garvăn.* MA, VI, 1959, p. 629—651.
144. Gh. Ştefan, D. Pecurariu, *Cu privire la apeductul oraşului Tropaeum.* [Datează din epoca reconstrucţiei oraşului, sub Constantin şi Licinius.] Om. Daicoviciu, p. 515—518.
145. Z. Székely, *Cercetări arheologice în Regiunea Autonomă Maghiară.* [Vase şi monede romane la Cristeşti, aşezare civilă romană la Sîngeorgiu de Pădure.] MA, VI, 1959, p. 187—201.
146. D. Tudor, *Le dépôt de miroirs de verre doublé de plomb trouvé à Sucidava.* [68 exemplare întregi şi 14 fragmente, unele inscrise, sec. II—III e.n.] Dacia, III, 1959, p. 415—432.
147. D. Tudor, *Un nou monument al* Cavalerului danubian *descoperit la Apulum.* Om. Daicoviciu, p. 519—523.
148. L. Ţeposu-David, *Cameele şi gemele din Muzeul Arheologic din Cluj.* Om. Daicoviciu, p. 525—534.
149. R. Vulpe, *Şantierul arheologic Popeşti (r. Domneşti, reg. Bucureşti).* [«Palat» getic, cu influenţă elenistică; vase elenistice.] MA, VI, 1959, p. 307—324.
150. R. Vulpe, *Argedava.* [Cetatea pomenită de un decret din Dionysopolis din 48 î.e.n. ar putea fi situată la Popeşti.] Om. Daicoviciu, p. 557—566.

X. EPIGRAFIE GREACĂ ŞI LATINĂ

151. E. Bujor, *Cu privire la unele monumente epigrafice de la Durostorum.* SCIV, XI, 1960, 1, p. 141—154.
152. A. M. Frenkian, *Ideogramele şi determinativele în linearul B.* [Nu sînt analoge cu cele egiptene sau sumero-caldeene.] StCl, II, 1960, p. 303—307.
153. N. Gostar, Curia Dacica *într-o inscripţie din Leptis Magna.* [*Curia Dacica* ar fi *Colonia Dacica* = Sarmizegetusa.] Om. Daicoviciu, p. 259—265.
154. D. M. Pippidi, *Un corpus des inscriptions grecques et latines de Roumanie.* [Planul unei lucrări în curs de realizare.] Klio (Berlin), XXXVII, 1959, p. 285—286.
155. D. M. Pippidi, *Dionysische Inschriften aus Histria aus dem II.—III. Jh. u. Z.* Dacia, III, 1959, p. 391—413.
156. D. M. Pippidi, *Un nouveau document sur le* koinon *pontique au IIe siècle. En marge d'un album agonistique d'Istros.* Bull. de corresp. hell., LXXXIV, 1960, 2, p. 434—458.
157. D. M. Pippidi, *Ein Augustus-Tempel in der Dobrudscha.* Jahreshefte d. Oesterr. Arch. Inst., XLIV. Beibl., p. 29—38.
158. I.I. Russu, *Inscripţii din Dacia.* [16 inscripţii inedite, 16 revizuite, din regiunea cuprinsă între Porolissum şi Apulum.] MA, VI, 1959, p. 871—895.
159. I.I. Russu, *Însemnări epigrafice istriene.* [Dedicaţie greacă în cinstea guvernatorului Vitrasius Pollio; epitaf latin cu formula *haec sunt* = «haec est uitae humanae condicio».] StCl, II, 1960, p. 359—364.
160. Th. Sauciuc-Săveanu, *Publius Vinicius, stratagos, patron al oraşului Callatis.* [Într-o inscripţie publicată de Tocilescu, Arch. -ep. Mitt., XIX, 1896, p. 108, nr. 62, trebuie citit στραταγός (=praetor), nu ὑπαταγός.] Om. Daicoviciu, p. 501—507.
161. I. Stoian, *De nouveau sur la plainte des paysans du territoire d'Histria.* [Republicare comentată a unei inscripţii.] Dacia, III, 1959, p. 369—390.

www.cimec.ro

162. I. Stoian, *Un decret inedit din Tomis.* [Datînd din sec. I î.e.n., inscripția aduce informații asupra organizării interne a cetății.] Om. Daicoviciu, p. 508—513.

XI. NUMISMATICĂ GRECO-ROMANĂ

163. E. Bold, *Tezaurul de monede republicane romane de la Conțești (raionul Adjud, regiunea Bacău).* [Cele 136 monede, aflate pe un important drum comercial, dovedesc legăturile dacilor cu negustorii romani din sudul Dunării; tezaurul a aparținut unui localnic.] AUI, V, 1959, p. 225—230.
164. E. Chirilă, *Fel. Temp. Reparatio.* [Emisiuni monetare sub Constant I și Constanțiu II, cu această legendă, se referă la programul politic al împăraților: *felicium temporum reparatio.*] Om. Daicoviciu, p. 61—67.
165. I. H. Crișan, *Le trésor d'Ațel et ses relations balkano-danubiennes.* [Monede romane imperiale, fibule de argint, brățări etc., dovedind persistența populației autohtone dace în epoca romană.] Dacia, III, 1959, p. 353—367.
166. B. Mitrea, *Découvertes récentes de monnaies anciennes sur le territoire de la République Populaire Roumaine.* Dacia, III, 1959, p. 603—605.
167. B. Mitrea, *Descoperiri recente de monede antice pe teritoriul Republicii Populare Române.* SCIV, XI, 1960, 1, p. 189—193.
168. I. Winkler, *Considerații cu privire la valoarea antoninianului.* Om. Daicoviciu, p. 567—573.

XII. DREPT ROMAN. ISTORIA DREPTULUI ANTIC

169. Vl. Hanga, *Crestomație pentru studiul istoriei statului și dreptului R.P.R. Vol. I. Descompunerea orînduirii comunei primitive și sclavagismul*. București, Ed. de stat pentru literatură economică și juridică, 1955, 272 p. + 12 pl.|Studii, XIII, 1960, 3, p. 217—223, L. P. Marcu.
170. L. Stan, *Ius ecclesiasticum. Dreptul în viața bisericii.* ST, XII, 1960, 7—8, p. 467—483.

XIII. SUPRAVIEȚUIREA ANTICHITĂȚII

171. N. I. Barbu, *În jurul traducerilor din clasicii greci și latini.* StCl, II, 1960, p. 403—411.
172. G. Blédy, *Un dicționar latin-român din secolul al XVIII-lea printre manuscrisele bibliotecii Brukenthal.* SCL, XI, 1960, 3, p. 377—379.
173. I. Cantacuzino, *Les préceptes de la déontologie hippocratique reflétés dans le théâtre de Molière.* Comm. Hist. Méd., p. 280—286.
174. Tr. Costa, *Ausonius și Eminescu.* [Printre postumele lui E. există o traducere a epigramei *Armatam uidit Venerem*, p. 336 Peiper.] StCl, II, 1960, p. 373—376.
175. Ath. Joja, *Présence d'Aristote dans la logique moderne.* Acta Log., II, 1959, 1, p. 7—19.
176. N. Lascu, *Ovidiu în istoriografia română.* Om. Daicoviciu, p. 311—321.
177. M. Marinescu-Himu, *Un elenist brașovean la începutul veacului al XVIII-lea.* [St. Bergler] StCl, II, 1960. p. 365—372.
178. A. Piatkowski, *Goethe și o figură homerică: Nausikaa.* SLU, II, 1960, p. 287—296.
179. M. Seche, *Schiță de istorie a lexicografiei române (III).* [Dicționarele latino-române și greco-române.] LR, IX, 1960, 2, p. 78—89.

www.cimec.ro

180. T. Vianu, *Studii de literatură universală şi comparată.* [P. 7: Antichitatea şi Renaşterea; p. 91: Din istoria unei teme poetice: lumea ca teatru; p. 163: Mitul prometeic în literatura romînă; p. 239: Renaştere şi Antichitate.] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 253 p.

XIV. TRADUCERI

181. Aristotel, *Organon I: Categoriile. Despre Interpretare.* Traducere, introducere şi note de Mircea Florian, Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1957, 260 p. *Organon II: Analitica primă.* Traducere şi introducere de Mircea Florian. Note de Dan Bădărău şi Mircea Florian. Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1958, LXI + 278 p.|StCl, II, 1960, p. 437—438, A. M. Frenkian.
182. Eschil, *Perşii, Cei şapte contra Thebei. Tragedii.* În romîneşte de E. Camilar. Prefaţă de M. Nasta. Bucureşti, E.S.P.L.A., 1960, XLI + 169 p.
183. Herodian, *Istoria Imperiului Roman după moartea lui Marcu Aureliu.* Traducere, introducere şi note de R. Alexandrescu. Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 171 p.
184. Plutarh, *Vieţi paralele. Vol. I.* Studiu introductiv, traducere şi note de N. I. Barbu. Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1960, XL + 525 p.

XV. VOLUME OMAGIALE[1], CULEGERI

185. *Nouvelles études d'histoire, publiées à l'occasion du XI^e Congrès des sciences historiques, Stokholm, 1960.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, 709 p.
186. *Omagiu lui Constantin Daicoviciu cu prilejul împlinirii a 60 de ani.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, XIX + 576 p.

XVI. MANUALE DIDACTICE

187. Gh. Guţu, *Lateinisches Lesebuch, VIII. Klasse.* Für Schulen mit deutscher Unterichtssprache überarbeitet von A. Römer und H. Theil. Bucureşti, Ed. de stat didactică şi pedagogică, 1958, 184 p.
188. Gh. Guţu, *Limba latină. Manual pentru clasa a VIII-a.* [Ed. a V-a.] Bucureşti, Ed. de stat didactică şi pedagogică, 1960, 128 p.
189. M. Marinescu-Himu, F. Vanţ, *Manual de limba elină pentru învăţămîntul superior.* Bucureşti, Litografia şi tipografia Învăţămîntului, 1958, 438 p. I StCl, II, 1960, p. 443—444, Fl. Demetrescu.
190. T. Vasilescu, C. Drăgulescu, *Limba latină. Manual pentru clasa a XI-a.* [Ed. a II-a.] Bucureşti, Ed. de stat didactică şi pedagogică, 1960, 130 p.

[1] Menţionăm că StCl, II, 1960 şi SCL, XI, 1960, 3 sînt închinate acad. Al. Graur, cu ocazia împlinirii a 60 de ani.

www.cimec.ro

INDICELE BIBLIOGRAFIEI

Cifrele trimit la numerele de ordine.

I. *Autori antici*

Ambrosius 41
Antisthene 52
Ariston din Chios 52
Aristotel 63, 175, 181
Augustin 67
Aurelius (M) 52
Ausonius 174
Bacchilyde 51
Bion din Borysthene 52
Celsus 20
Ciprian 40
Clement din Alexandria 51
Epictet 52
Epicur 68
Eschil 182
Heraclit 64
Herodian 183
Herodot 49
Hipocrat 7, 10, 54, 56, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 173
Homer 42, 44, 178
Iordanes 86
Melissos 62
Menandru 37, 50
Ovidiu 38, 43, 46, 48, 176
Pindar 36, 51
Plutarh 184
Priscian 13
Seneca 39, 47
Socrate 53
Sofocle 45
Tucidide 10

II. *Cuvinte*

haec sunt 159
fero 14
ordo 13
quinauicenaria 13
super 18

III. *Autori moderni*

Alexandrescu P 101, 102, 114
Alexandrescu R 183
Antonescu I 103
Aurelian P 114
Banu I 53, 54
Barbu G 10
Barbu N I 11, 171, 184
Barnea I 79, 104, 143
Bădărău D 181
Bălă P N 69
Bănăţeanu VI 23, 24
Blédy G 172
Bodor A 105
Bold E 163
Bologa V L 55, 106
Bordenache G 107, 108, 109, 114
Brătescu G 56, 57
Bujor E 151
Bulgăr Gh 38
Camilar E 182
Cantacuzino I 173
Cherestesiu V 84
Chirilă E 164
Chişvasi-Comşa M 143
Chiţulescu G 110
Chiţulescu Tr 110
Cizek E 39
Coja M 114
Coman I G 40
Condurachi Em 2, 71, 72, 77, 80, 81, 82, 110, 111, 112, 113, 114
Corneanu N 41
Costa Tr 33, 174
Creţia P 42
Crişan I H 165
Crişan V 58
Daicoviciu C 77, 83, 84, 85, 115, 116
Daicoviciu H 3, 73, 115, 116, 117, 118, 119
Demetrescu Fl 12, 189
Diaconu P 120
Dimitriu S 114, 12

www.cimec.ro

Dörner E 121
Drăgulescu C 190
Drimba O 43
Duţescu B 60
Eftimie V 74, 102, 114
Fischer I 4, 13, 25
Florescu Fl B 123
Florescu Gr 124, 125
Florescu R 125
Florian M 181
Frenkian A M 44, 45, 152, 181
Gabrea M 46
Ghelerter I 59, 60
Gostar N 116, 153
Graur A 5, 14
Guţu Gh 47, 187, 188
Halevy M A 61
Halevy S 61
Hanga Vl 169
Horedt K 86, 87
Iliescu M 15
Iliescu O 122
Ivănescu G 26, 27
Izsák S 62
Joja Ath 63, 64, 175
Lascu N 48, 176
Macrea M 6, 70, 88, 126
Manoliu V 7
Marcu L P 169
Marinescu-Himu M 8, 177, 189
Mateescu C N 123
Matei M D 77, 127
Mihăescu H 16, 17, 75
Mitrea B 128, 129, 143, 166, 167
Morariu T 84
Nasta M 36, 182
Nestor I 77, 130
Niculescu A 18
Niţu A 131, 132
Nubar H 114
Pascu St 84
Pecurariu D 144
Petrovici Em 85
Piatkowski A 89, 178
Pippidi D M 49, 90, 91, 92, 93, 94, 114, 154, 155, 156, 157
Poghirc C 28, 29, 30
Popa Al 133
Popescu Dorin 134, 135
Popescu Em 93, 94, 114
Preda C 136, 137
Protase D 138, 139, 140, 141
Radu C 114
Rămureanu I I 30
Rosetti A 19
Römer A 187
Russu I I 30, 31, 32, 95, 158, 159
Rusu M 142
Sauciuc-Săveanu Th 160
Săndulescu C 10, 20, 65, 66
Seche M 179
Seviciu Tr 67
Simenschy Th 33
Stan L 170
Stati S 21, 22
Stoian I 76, 96, 114, 161, 162
Székely Z 145
Ştefan Gh 77, 85, 143, 144
Ştefănescu N I 37, 50, 51
Theil H 187
Tudor D 97, 146, 147
Ţeposu-David L 148
Ţigăra I 141
Vanţ F 68, 189
Vasilescu T 190
Vianu T 43, 52, 180
Vlassa N 140
Vraciu A 34, 35
Vulpe R 9, 98, 99, 149, 150
Winkler I 168
Zamoşteanu I 131
Zamoşteanu M 131, 132
Zirra Vl 114

www.cimec.ro

www.cimec.ro

ARISTOTE, *Politique*, livres I et II. Texte établi et traduit par Jean Aubonnet. Collection des Universités de France. Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres », 1960 CCVI+175 pag. duble.

Puținul loc ocupat de scrierile lui Aristotel în cunoscuta serie de texte bilingve editată sub patronajul Asociației « Guillaume Budé » a fost relevat în mai multe rînduri, încă de la începuturile activității societății. Față de Platon, a cărui operă e publicată astăzi aproape în totalitatea ei; față de Plotin, ale cărui *Enneade* au avut parte de mai multe ediții; față de Cicero chiar, ale cărui cuvîntări au ajuns să umple singure un raft de bibliotecă, tratatele filosofului din Stagira continuă să rămînă stinghere în colecția cu scoarțe portocalii. După *Fizica* tipărită cu mulți ani în urmă; după *Retorica* îngrijită de Médéric Dufour și *Poetica* lui Hardy (nesatisfăcătoare sub toate raporturile, cum a fost judecată din clipa publicării), abia în anii din urmă atenția comitetului editorial pare să se fi îndreptat din nou spre Corpus-ul aristotelic: în 1956 a apărut tratatul *De partibus animalium*, editat și tradus de P. Louis, iar în 1960, primul volum (cărțile I și II) dintr-o ediție a *Politicii* (ori *Politicelor*?) care merită să trezească interesul și prin importanța excepțională a textului și prin condițiile neobișnuite ale publicării.

În această ordine de idei, ceea ce se cuvine semnalat înainte de toate e amploarea excepțională a studiului liminar, care depășește numărul de pagini al obișnuitelor introduceri la alte texte din aceeași colecție, atingînd proporțiile unei adevărate monografii. Autorul, care e un jurist dublat de un filolog, a pus în întocmirea acestui studiu o rară sîrguință, parcurgînd imensa literatură aristotelică publicată de un veac încoace și acumulînd — pentru orice problemă pusă de gîndirea Stagiritului — infinite referințe în notele de o bogăție copleșitoare. Cum se știe, întreaga problematică aristotelică a fost revoluționată în zilele noastre de cartea deschizătoare de drumuri a lui Werner Jaeger: *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, în care — dacă nu chiar pentru întîia oară, în orice caz pentru întîia oară într-un chip sistematic — învățatul german încerca să reconstituie etapele unei gîndiri în necontenită transformare, începînd cu anii petrecuți în Academie și sfîrșind cu deplina afirmare a unei învățături originale, concepută ca o știință a realului în aspectele-i cele mai variate. Pe linia acestei metode de cercetare (« genetistă », cum i s-a spus), succese importante au fost obținute între alții de Ettore Bignone, al cărui adîncit examen al originilor epicureismului *(L'Aristotele perduto e la formazione filosofica di Epicuro)* avea să ducă la descoperirea unor noi și importante fragmente ale « primului » Aristotel, — îndeosebi din *Eudemos* și din *Protreptikos*, — cu urmarea inevitabilă că întreaga problemă a formării Corpus-ului aristotelic e astăzi examinată de un nesfîrșit șir de cercetători, din numărul cărora va fi deajuns să amintească pe A. Mansion și pe Ingemar Düring. Fără să împărtășească în totul concluziile « genetiștilor » (dintre care unii,

www.cimec.ro

ca Zürcher, ajung să tăgăduiască însăşi paternitatea Stagiritului, atribuind *Politica* lui Theophrast !), Aubonnet acceptă ipoteza potrivit căreia, dînd formă definitivă reflexiilor sale despre societate, — în ultima perioadă de funcţionare a Lyceului, către 330—323, — Aristotel ar fi reluat şi folosit expuneri redactate la date diferite şi pentru ascultători diferiţi, atribuindu-le o altă înălnţuire decît acea iniţială. Apare neîndoios, oricum, că în structura actuală a *Politicii* intră, alături de vederi ce se regăsesc în alte scrieri ale Corpus-ului păstrat, fragmente şi idei din lucrări pierdute, începînd cu *Protrepticul* şi sfîrşind cu scrierile *Despre regalitate* şi *Despre colonii*, dedicate lui Alexandru.

În privinţa ordinii mult discutate a celor opt cărţi ale *Politicii*, noul editor se arată conservator. Subliniind caracterul subiectiv al încercărilor de schimbare a locului diferitelor împărţiri — toate diferite între ele — el relevă, pe de-o parte, coerenţa logică a ordinii consacrate, pe de alta, autoritatea unei tradiţii ce urcă pînă în secolul III î.e.n. În acelaşi timp, nu uită să pună în lumină caracterul incomplet al operei, ca şi publicarea ei postumă (după toate probabilităţile, de Theophrast), împrejurare care, singură, poate să explice imperfecţiunile şi incongruenţele care au servit ca pretext transpunerilor celor mai arbitrare.

Fără să se distingă prin originalitate, poziţia noului editor în problema formării filozofiei aristotelice îndeobşte şi a celei despre societate în particular se caracterizează printr-o prudenţă care, într-o lucrare cu acest caracter, e, poate, atitudinea cea mai înţeleaptă. În loc să rezolve fără drept de apel problemele spinoase legate de succesivele « straturi redacţionale » ale anumitor tratate-cheie, Aubonnet preferă să dea cititorului putinţa de a cîntări singur datele procesului, amintindu-i în chip oportun că, fie şi în cazul cînd Stagiritul şi-a compus *Politica* într-un moment precis al carierei lui de om de ştiinţă, nimic nu-l împiedica să se slujească de elemente elaborate la date diferite, destinate unor scopuri diferite şi grupate după alte criterii.

Un lung, foarte lung capitol al studiului introductiv urmăreşte soarta *Politicii* în istoria ideilor, din epoca elenistică pînă în zilele noastre. Amploarea dezvoltărilor, ca şi unele mărturisiri ale autorului lasă să se înţeleagă că ne găsim înaintea unei lucrări de sine stătătoare închinate acestei probleme, pe care autorul n-a putut-o reproduce întocmai dar din care şi-a scos în cea mai mare parte datele necesare. Ţinînd seamă de importanţa tratatului şi de răsunetul lui în sistemele gînditorilor mai noi, intenţia se justifică, chiar dacă unii ar putea găsi că 70 de pagini pentru un *excursus*, într-o introducere care numără întreagă 200, e fără îndoială mult. Unde procedarea autorului uimeşte cu adevărat e însă cînd nu se mulţumeşte să urmărească, aşa cum îşi propune s-o facă, exclusiv înrîurirea lui Aristotel asupra filozofilor de după el, ci chiar gîndirea politică a unor neamuri şi a unor epoci asupra cărora ideile Stagiritului au influenţat puţin sau n-au influenţat de loc: israeliţii, creştinismul timpuriu şi chiar filozofia medievală pînă în secolul al XIII-lea, cînd *Politica* avea să fie pentru întîia oară tradusă în latineşte de Guillaume de Moerbeke.

În comparaţie cu asemenea digresiuni luxuriante, puţinele pagini închinate stabilirii textului şi principiilor călăuzitoare ale ediţiei apar sărace. Istoria transmiterii scrierilor aristotelice de la Theophrast la Andronicos din Rhodos (perioada obscură a constituirii Corpus-ului aristotelic, cu rolurile respective ale lui Tyrannion, Hermippos şi Ariston din Ceos) e expediată telegrafic, arătîndu-se că manuscrisele *Politicii* se împart în două familii, reprezentate, într-un caz, de un *Ambrosianus* şi de un *Parisinus* din veacul al XV—lea, în al doilea caz, de alţi doi *Parisini*, resp. din secolele XIV şi XV. Cum se poate deduce din variantele unui palimpsest păstrat la Vatican, precum şi din scoliile unui manuscris din Berlin (colaţionate de Immisch şi Ross), ambele familii au o origine comună, prototipul lor fiind un text în care cele două recenzii nu ajunseseră să se deosebească. În starea actuală a lucrurilor, preferinţele editorilor se împart între prima familie (al cărei principal apărător e Susemihl) şi cea de-a doua, urmată cu precădere de Immisch şi Newman. Această din urmă predilecţie e împărtăşită şi de Aubon-

www.cimec.ro

net, a cărui ediție prezintă un text composit, cu o preferință marcată pentru variantele din a doua familie. Partizan al poziției de mijloc în problemele puse de gîndirea Stagiritului, ultimul editor al *Politicii* se dovedește îndrăgit de μεσότης și în materie de critică textuală.

Pentru a încheia, o vorbă numai despre versiunea franceză — remarcabilă prin fluență și exactitate. Formația de jurist a traducătorului era de natură să-l ajute în multe privințe, și terminologia ușor modernizată adoptată pentru redarea instituțiilor celor mai specific antice va contribui la împrospătarea interesului pentru o operă mereu actuală, accesibilă marelui public francez abia prin învechita traducere a lui Thurot. Asupra acestui aspect al muncii depuse de Aubonnet îmi propun de altminteri să revin cu prilejul volumelor următoare ale lucrării, pe care nu-mi rămîne decît să le doresc cît mai apropiate.

D. M. Pippidi

T. LUCRETIUS CARUS, *De rerum natura* edidit Joseph Martin. Leipzig, Teubner, 1959.

Se știe că antichitatea ne-a lăsat informații extrem de sumare cu privire la viața lui T. Lucretius Carus și la împrejurările compunerii poemului său *De rerum natura*. Din cunoscutul și mult comentatul pasaj al cronicii lui Hieronym rezultă, între altele, că poemul lucrețian a fost publicat postum de către M. Tullius Cicero. În sprijinul ipotezei după care moartea l-ar fi surpins pe poet mai înainte de desăvîrșirea operei ar putea sta faptul că aceasta, deși logic închegată, cuprinde adesea alături de pasaje de o neasemuită frumusețe literară și altele în care redactarea nu atinge claritatea și frumusețea la care va fi năzuit poetul.

Greutățile de intrepretare și comentare a poemului *De rerum natura* sînt sporite datorită tradiției manuscrise. Principalele manuscrise care stau astăzi la baza tuturor edițiilor științifice ale poemului lucrețian sînt Vossianus Lat. F. 30 (Oblongus = O) și Vossianus Q 94 (Quadratus = Q), ambele din secolul al IX-lea. O valoare deosebită prezintă Oblongus, despre care un savant ca A. Ernout afirmă că poate fi pus alături de cele mai bune manuscrise latine: Ambrosianus, Bembinus sau Mediceus. Dar și Oblongus prezintă numeroase lacune, corectări făcute de o mînă ulterioară, repetiții și greșeli datorate copiștilor. Manuscrisele relativ numeroase alcătuite ulterior, dintre care cele mai valoroase sînt manuscrisele italiene din secolul al XV-lea, care conțin interesante lecțiuni ale umaniștilor, alături de manuscrisele mai vechi pun la îndemîna editorilor un material bogat în posibilități de interpretare.

Ediția publicată de Joseph Martin este a patra ediție teubneriană a poemului lui Lucrețiu. Față de ediția a treia (din 1957) autorul a adăugat unele adnotări la pasajele neclare și și-a însușit unele emendări propuse de alți cercetători.

În *Praefatio* (p. V—XII) se face istoria manuscriselor și prezentarea lor. Urmează *Testimonia uitae* (p. XIII—XVIII), o prețioasă culegere a tuturor mărturiilor antice despre viața și opera lui Lucrețiu, urmată de un scurt comentariu.

Sub titlul *Laudantur in apparatu critico hi uiri docti* (p. XIX—XXV) editorul a alcătuit o listă a edițiilor lui Lucrețiu precum și a lucrărilor privitoare la analiza ei critică.

În editarea textului, Joseph Martin pleacă de la ideea că opera poetului latin nu a putut fi finisată de autorul ei. Ca atare el intervine foarte rar în lecțiunea manuscriselor. Comparînd principalele ediții științifice anterioare ale poemului *De rerum natura*, și anume acelea alcătuite de K. Lachmann, H. Munro și A. Ernout, cu ediția teubneriană rezultă în mod clar că trăsătura caracteristică a acesteia din urmă constă în fidelitatea față de textul manuscris și în special față de versiunea lui O.

www.cimec.ro

Acest lucru e vizibil în modul de alegere între variante şi în intervenţia directă asupra textului. Atitudinea editorului german este justă în principiu. De obicei editorii poemului lucreţian au intervenit prea des pentru « a corecta » logica ideilor, stilul sau limba poetului.

Sînt destul de multe cazuri în care soluţia propusă de J. Martin, în conformitate cu lecţiunea manuscriselor, poate fi admisă fără greutate. Iată cîteva exemple: În cartea a V-a, v. 571, vorbind despre lumina şi căldura soarelui, poetul spune: *Perueniunt nostros ad sensus et loca* **fulgent.** Este lecţiunea lui O şi Q, adoptată de J. Martin. K. Lachmann l-a transformat în *mulcent*, formă pe care o acceptă şi A. Ernout, deşi recunoaşte că *fulgeo* poate avea şi sens cauzativ.

În cartea a V-a v. 836 ediţia teubneriană dă, după O şi Q: *Quod potuit nequeat possit quod non tulit ante.* Pornind de la faptul că *potuit* e scris peste linie şi că la Lucreţiu se întîlneşte adesea verbul *queo*, A. Ernout consideră că *potuit* este o glosă pentru *quiit* şi transformă versul în:

Quod quiit ut nequeat possit quod non tulit ante.

Argumentele autorului ediţiei Budé nu sînt convingătoare. Lecţiunea *potuit* e sprijinită şi de poziţia simetrică a lui *possit* din a doua parte a versului. Pe baza aceluiaşi criteriu al simetriei Bentley a propus lecţiunea:

Quod **tulit** *ut nequeat, possit quod non tulit ante,*

care e însă departe de ceea ce ne oferă manuscrisele.

Sînt cazuri în care editorii au respins lecţiunea manuscriselor, socotind că unele epitete nu corespund logic cuvintelor determinate. Aşa, de exemplu, în cartea a VI-a v. 295—296, în manuscrisul Q găsim:

Est etiam cum uis extrinsecus incita uenti /incidit in **ualidam** *matura culmine nubem.* (Q are *ualida* care nu poate fi admis din punct de vedere gramatical.) Epitetul, neobişnuit, a fost păstrat de J. Martin, în timp ce Bernays a propus *calidam* iar Bentley *grauidam*, acceptat de Lachmann şi Ernout.

Editorul ediţiei teubneriene a acceptat desigur diferite conjecturi, acolo unde lecţiunea manuscriselor face textul ininteligibil, contravine regulilor gramaticale sau falsifică ideea pasajului.

Aşa, de pildă, în pasajul în care poetul latin anunţă că va explica fenomenele cereşti, furtunile şi trăsnetele, nu putea fi acceptată lecţiunea manuscrisă a v. 84 din cartea a VI-a:

Sunt tempestates et **flumina** *clara canenda*

şi trebuia admisă varianta *fulmina.*

Asemeni celorlalţi editori, J. Martin a acceptat conjectura lui Lachmann de la versul 692 din cartea a V-a:

Annua sol in quo **concludit** *tempora serpens*

căci *contudit* din manuscrise nu corespunde nici din punctul de vedere al sensului nici al timpului folosit.

În cartea I v. 782—785 găsim:

Quin etiam repetunt a caelo atque ignibus eius
Et primum faciunt ignem se uertere in auras
Aeris hinc **imbrem** *gigni terramque creari*
Ex **imbri** *retroque* **a terra** *cuncta reuerti.*

Este conjectura lui Marullus acceptată de toţi editorii. O şi Q notează la v. 784 *ignem* iar la 785 *ex igni retroque in terram*, ceea ce vine în contradicţie cu întregul pasaj în care poetul expune doctrina stoică a transformării celor patru elemente (foc, aer, apă şi pămînt) într-o ordine determinată.

Am ales aceste exemple pentru a arăta că J. Martin nu este împotriva admiterii conjecturilor, acolo unde se dovedesc absolut necesare. Uneori el recurge la conjecturi proprii. Astfel

www.cimec.ro

la v. 471 din cartea a IV-a, unde manuscrisele dau: *hunc igitur contra* **mituam** *contendere*, el propune *minuam*, în timp ce Marullus a corectat pe *mituam* în *mittam*, urmat de Lachmann şi Ernout.

În cartea a IV-a v. 168: *At* **nimia** *et mammosa Ceres* propune Martin faţă de *iamina* din manuscrise. Lachmann a notat aici *Lamia*, care nu corespunde din punctul de vedere logic, iar Bernays, urmat de Ernout, propune *tumida*, care se justifică mai greu grafic.

S-a putut observa pînă aici că respectarea justificată a manuscriselor este una dintre calităţile ediţiei îngrijite de J. Martin. Dar sînt şi cazuri în care autorul a păstrat în text lecţiuni greu acceptabile ale manuscriselor. Iată cîteva cazuri: Într-un pasaj în care e vorba despre vijelia vîntului pe mare, în cartea I v. 271—272 ediţia teubneriană dă:

Principio uenti uis uerberat incita **corpus**
Ingentisque ruit nauis et nubila differt.

O şi Q au *cortus* iar corectorul lui Q (Q_2) notează *corpus* nejustificat ca sens. O parte din manuscrisele italiene (I) dau *portus* modificat de Marullus în *pontus* şi admis de diferiţi editori, între care şi de Ernout.

În cartea a II-a, în pasajul privitor la legătura dintre liberul arbitru şi clinamentul atomilor, Lucreţiu spune (v. 289—290):

Sed ne **mens** *ipsa necessum*
Intestinum habeat cunctis in rebus agendis

Mens e conjectura justificată a lui Lambin, acceptată de diferiţi editori; J. Martin a ales însă varianta *res* pe care o dau manuscrisele.

La începutul cărţii a V-a Lucreţiu face elogiul lui Epicur care, fără arme, numai prin puterea cuvîntului, a reuşit să alunge din suflet pasiunile şi viciile. Prin aceasta el merită să stea în rînd cu zeii: *nonne decebit/hunc hominem numero diuom dignarier esse* (v. 50—51). Urmează versurile:

Cum bene praesertim multa ac diuinitus ipsis
Immortalibus de diuis *dare dicta suerit* (v. 52—53)

Aceasta e lecţiunea manuscriselor Q şi I acceptată de editori. J. Martin a preferat însă lecţiunea, nejustificată de context, a lui O *iam mortalibus e diuis*.

De asemeni, uneori soluţia propusă de J. Martin în ce priveşte ordinea versurilor nu poate fi admisă, întrucît ea violează ordinea logică a ideilor. Astfel în cartea I, după imnul către Venus (v. 1—43), care se încheie cu ruga poetului ca zeiţa să aducă romanilor pacea mult dorită, manuscrisele prezintă o lacună, peste care o mînă străină a notat versurile 646—651 din cartea a II-a, în care se arată că zeii, nemuritori prin natura lor, se bucură de o pace veşnică, străini de frămîntările oamenilor. E probabil că pasajul a fost notat aici de un cititor, care a vrut să marcheze contradicţiile în gîndirea poetului. Păstrînd aceste versuri şi la locul cuvenit din cartea a II-a, unde ele se încadrează în mod logic, autorul ediţiei teubneriene, spre deosebire de ceilalţi editori, le-a menţinut şi în cartea I.

Fidelitatea uneori exagerată faţă de manuscrise nu scade nicidecum meritele ediţiei. Atenţia în transcriere, alegerea — de cele mai multe ori judicioasă — a variantelor, bogatul aparat critic fac din ediţia teubneriană îngrijită de J. Martin un instrument preţios de lucru pentru cercetătorii operei lui Lucreţiu.

Lucia Wald

www.cimec.ro

PLOTINI *Opera I.* Porphyrii *Vita Plotini. Enneades I—III.* Ediderunt Paul Henry et Hans-Rudole Schwyzer *(Museum Lessianum.* Series Philosophica XXXIII), Paris-Bruxelles. 1951, LVIII, 420 pagini in-8°.

PLOTINI *Opera II. Enneades IV—V.* Ediderunt Paul Henry et Hans-Rudolf Schwyzer, *Plotiniana Arabica* ad codicum fidem Anglica vertit Geoffrey Lewis *(Museum Lessianum*, Series Philosophica XXXIV), Paris-Bruxelles, 1959, LIV, 503 pagini in-8°.

Această ediţie cu adevărat critică a *Eneadelor* lui Plotin, a fost precedată de o serie de studii de mare amploare ale lui Paul Henry, dintre care citãm mai ales două: *Études Plotiniennes I. Les États du texte de Plotin (Museum Lessianum*, Section Philosophique, no 20), Paris-Bruxelles, 1938, XXVIII, 427 pagini in —8° şi *Études Plotiniennes II. Les Manuscrits des Ennéades (Museum Lessianum*, Section Philosophique, no 21), Paris-Bruxelles, 1941, XLVIII, 352 pagini in-8°. O a doua ediţie a acestui din urmă volum a apărut în 1948, dar nu prezintă modificări. Prescurtăm aceste studii cu *EP I* şi *EP II.*

Amploarea acestor cercetări preliminare se explică prin faptul că P. Henry avea două lucruri importante de dovedit şi prejudecăţi de răsturnat. În ele Henry dovedeşte: 1° că nu aveam pînă la cea de faţă nici o ediţie critică a operei lui Plotin, cu toate că ele sînt semnate de nume de seamă pentru meritele lor filologice: Perna 1580, Creuzer-Moser 1835 şi 1855, Kirchhoff 1856, H. F. Müller 1878—1880, Volkmann 1883—1884, Bréhier 1924—1938, Faggin 1947—1948 *(Enn.* I—III). 2°. În al doilea rînd, Henry dovedeşte calitatea excelentă a tradiţiei manuscriselor pe care le posedăm, a cărei depreciere a dus la greşelile care s-au comis de predecesori în editarea textului, autorii lor permiţîndu-şi conjecturi proprii ori de cîte ori li se părea că textul manuscriselor nu e în ordine.

În timpul acestor studii, Henry s-a ocupat într-o lucrare specială de problema unui mare fragment din *Eneada* IV 7, citat de Eusebiu din Cezarea, în *Praeparatio Evangelica* XV 10 şi XV 22, făcînd foarte plauzibil că textul lui Eusebiu nu provine din tradiţia ediţiei lui Porphyrios pe care se bazează manuscrisele noastre ale lui Plotin, ci se sprijină pe o ediţie pierdută azi, a medicului Eustochios, discipol al lui Plotin, care l-a asistat pe maestru în ultimele clipe ale vieţii. Această ediţie este citată numai într-o *Scholie* a mss-elor noastre la *Eneada* IV, 4, cap. 29 fine. Lucrarea lui Henry se intitulează *Recherches sur la «Préparation Évangelique» d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eustochius (Bibl. de l'École des Hautes Études*, Sc. relig. Le vol.) Paris, 1935.

Pentru editarea operei lui Plotin, Paul Henry s-a asociat cu Hans-Rudolf Schwyzer, care la ora actuală e unul din cei mai buni cunoscători ai *Eneadelor* şi ai manuscriselor care ni le-au conservat.

Eneadele au fost editate pentru prima dată de Porphyrios, discipolul lui Plotin între anii 301 şi 305 în condiţiuni excelente, astfel încît textul lor a avut norocul rar de a fi fixat cam 30 ani după moartea lui Plotin, de un filolog distins, priceput, care s-a mărginit numai în a corecta greşeli de scris evidente comise de maestru. Această ediţie este aceea care s-a conservat prin copieri succesive în manuscrisele pe care le avem. Compararea cu tradiţia indirectă a textului plotinian dovedeşte calitatea excelentă a acestor manuscrise (vezi *EP I).* Deci sarcina editorului modern este de a restabili textul archetipului comun pierdut, din care derivă manuscrisele noastre.

De aceea ediţia dată de Henry şi Schwyzer este extrem de conservatoare. Se face uz cît se poate de rar de conjecturi. Principiul ei este ca, acolo unde acordul mss-elor este unanim, să considere ca valabilă lecţiunea pe care o dau, căci a modifica textul conţine pericol de a corecta nu pe copistul din evul mediu, ci pe însuşi Porphyrios, ceea ce ar însemna să mergi

www.cimec.ro

dincolo de ţinta propusă. Dacă un cuvînt transmis prin acord unanim pare totuşi îndoielnic editorii îl imprimă cu caractere drepte. Dacă mss-ele sînt în dezacord asupra unui text, atunci editorii aleg textul manuscriselor celor mai valoroase.

Descrierea manuscriselor se găseşte în afară de *EP II*, în introducerea fiecărui volum al textului editat. Clasificarea lor prezintă mici diferenţe dintr-un volum în altul din cauza situaţiei schimbate a textului transmis de unele manuscrise pentru *Eneadele* I—III pe de o parte şi IV—V pe de altă parte. (Schimbare de copist, sau a subarchetipului copiat etc.)

Ediţia se bazează pe totalitatea manuscriselor care depăşesc numărul de 50. Ca cele mai importante, întrucît reprezintă tradiţii ale unor subarhetipuri independente, au fost alese 14 manuscrise care au fost colaţionate în întregime şi lecţiunile lor au fost consemnate în totalitatea lor în aparatul critic al ediţiei. Pentru volumul I, adică Eneadele I—III, editorii au stabilit 5 familii de manuscrise notate cu literele mici w, x, y, z. Iată şi manuscrisele împărţite pe familii:

w: A E
x: B R J
y: U S N C M V
z: Q L (G)
D

Manuscrisul D constituie pentru sine o familie independentă.

w:

E Parisinus gr. 1976 saec. XIII
A Laurentianus 87,3 membr. saec. XIII
(F) Parisinus gr. 1816 a. 1460

x:

B Laurentianus 85,15 saec. XIV
R Reginensis gr. 97 saec. XIV
J Parisinus gr. 2082 saec. XV

y:

U Urbinas gr. 62 a. 1460
S Berolinensis gr. 375 saec. XV
N Monacensis gr. 215 saec. XV
C Monacensis gr. 449 a. 1465
M Marcianus gr. 240 saec. XV
V Vindobonensis phil. gr. 244 saec. XV

z:

Q Marcianus gr. 242 saec. XIV init.
L Ambrosianus gr. 667 saec. XV
(P) Marcianus gr. 244 saec. XV

D

D Marcianus gr. 209 saec. prob. XII

Aparatul critic care însoţeşte textul *Eneadelor* e împărţit în patru secţiuni.

1. Pe fiecare pagină sînt enumerate manuscrisele care au servit la stabilirea textului paginii respective. Spre exemplu, p. 243 are: *Enn.* = w (=AE) x (=BRJ) y (=USM) Q.

2. Un al doilea aparat al izvoarelor, în care sînt citaţi autorii şi textele la care se referă cu multă probabilitate Plotin, fără a-i cita. Dacă asemănarea nu este cu totul evidentă se pune *cf.* înaintea numelui autorului. Dacă e vorba de adevărate citate, pasajul e dat în text cu caractere rarifiate iar în aparatul critic se pune semnul = înaintea numelui autorului citat.

www.cimec.ro

3. Un aparat cu *Marginalia:* scholii, semnul σῆ', trei puncte, ∼, ⊂ şi o numerotaţie întermitentă conţinută în manuscrise, drept puncte de inserare, probabil, a comentariilor pierdute ale lui Porphyrios (ὑπομνήματα),

Iată şi modul de colaborare al celor doi editori. Ei nu şi-au împărţit munca, ci ambii au colaţionat toate manuscrisele pe care le-au citit în întregime. Pasajele grele au fost revăzute împreună. În caz de divergenţă, lucrul e marcat în aparat.

Pentru volumul II, *Eneadele IV—V*, s-au întrebuinţat următoarele manuscrise împărţite precum urmează.

w: A E
x: B R J, apoi B şi x (=RJ)
U şi t (= C M V)
z: Q L
D

Modificaţii mai mari a suferit numai familia notată în vol. I cu y.

O parte interesantă a prefeţei vol. II e consacrată pentru textele plotiniene conservate şi în prelucrare arabă. E vorba de trei lucrări arabe care sînt publicate în traducere engleză paralel cu textul grec căruia îi corespund. Părţile de traducere în arabă sînt date în caractere italice, parafrazele sînt publicate în caractere drepte, iar ceea ce nu corespunde nici unui text grec în caractere petit.

Aceste trei opere arabe sînt: 1°. Aşa-numita *Teologia lui Aristotel;* 2°. *Epistola de Scientia divina* care conţine selecţiuni din *Eneadele* V 3. 4. 5 şi 9; 3°. *Dicta sapientis Graeci.* Cea mai importantă desigur e prima lucrare care, după cum spune textul arab, a fost tradusă pe la 800 de un creştin Naima din Emesa şi remaniată pe la 840 de Alkindi. Numele lui Porphyrios este citat de două ori în Introducere (vezi p. 486 init.) şi a doua oară după Introducere (p. 488) unde se vorbeşte de faimoasele Rezumate ale lui Porphyrios (vezi *Vita Plotini*, cap. 26, 33 H. — Sch. τά κεφάλαια).[1] Editorii ne spun că numai 11 pasaje din *Eneade* au fost corectate cu ajutorul versiunii arabe. Confirmarea multor pasaje prin versiunea arabă este însă o probă importantă pentru validitatea textului transmis de manuscrise şi acest lucru are loc mai des.

Am fi preferat o traducere latină a textelor arabe, în locul celei în engleză, deoarece limba latină şi-a creat în evul mediu o terminologie specială pentru redarea noţiunilor filozofice greceşti, arabe, hebraice, astfel încît ne-ar fi lăsat întrucîtva să întrevedem originalul grec, ferindu-ne însă de iluzia că deţinem textul autentic grec. Trebuie însă să ne mulţumim şi cu o bună traducere engleză.

Volumele I şi II ale ediţiei lui Plotin conţin bibliografii foarte preţioase şi tabele necesare pentru lucru. De asemenea vol. II dă şi textul *Eneadei* VI 7, cap. 1 — 14 cu textele paralele arabe, desigur pentru a lichida cu tot ce avem ca *Plotiniana Arabica.*

Mai rămîne de publicat ediţia *Eneadei* VI 1—6, restul din 7, şi 8, 9 în întregime pentru a avea opera completă a lui Plotin, lucru care se va face de către editori într-un al III-lea volum, a cărui apariţie dorim să nu întîrzie prea mult. Desigur, cu această ocazie se vor publica şi alte subsidii şi poate un indice grec bogat şi indice pe noţiuni.

În orice caz în cele două volume apărute avem cea mai mare parte din opera lui Plotin şi trebuie să ne exprimăm admiraţia şi recunoştinţa faţă de Paul Henry şi Hans-Rudolf Schwyzer pentru munca plină de abnegaţie şi îndelungată căreia şi-au consacrat viaţa, pentru a ne da un text critic a *Eneadelor* lui Plotin care face faţă tuturor exigenţelor ştiinţelor filologice.

Aram M. Frenkian

[1] Vezi traducerea engleză în Plotini *Opera II* p. 62—127, aparat critic special.

www.cimec.ro

Iamblichi Babyloniacorum Reliquiae, edidit Elmar Habrich. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri, *MCMLIX, XI + 83 p.in 8°*[.

Prima ediţie a tuturor fragmentelor aparţinînd « dramaticonului » lui Iamblihos, laolaltă cu rezumatul operei (epitome) realizat de patriarhul Fotios, ediţie preconizată cu mulţi ani în urmă de W. Kroll, a apărut în cursul anului 1959, la Leipzig, în *Biblioteca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana*, sub îngrijirea lui Elmar Habrich. Ediţia va da fără îndoială cercetătorilor posibilitatea unei mai complete preţuiri a romanului grec în ansamblul lui, ca şi a desprinderii caracteristicilor dominante ale scriitorului, pe baza a 126 de frg., dintre care 89 sînt sigure (p. 5—69), 11 frg. tot sigure, dar care nu oferă suficiente elemente pentru o localizare precisă în ansamblul operei (p. 70—72) şi, în fine, 26 frg. nesigure (p. 73—79). Ediţia se încheie cu « sedes fragmentorum », urmată de un indice de cuvinte (p. 81—83). În stînga ediţiei este cuprinsă « epitome » a lui Fotios, iar în dreapta figurează fragmentele, păstrînd ordinea corespunzătoare faţă de rezumatul operei lui Iamblihos făcut de Fotios.

Romanul *Babyloniaca* este alcătuit de Iamblihos, un învăţat în ale limbii greceşti, iniţiat în tainele magiei, care a trăit pe vremea lui Soaimos Ahemenides, suit pe tronul Armeniei în 164 de romani, pe vremea cînd Antoninus trimitea pe Verus împotriva lui Vologesos, regele parţilor. Faptele expuse în roman se pot situa în timpul domniei lui Marcus Aurelius, după războiul cu parţii, între 166 şi 180 e.n. [1].

Date importante cu privire la autor, afară de cele din « epitome », sînt şi notele marginale din Venetus A, publicate la pagina 2 a noii ediţii. Din aceste note rezultă că Iamblihos era în realitate de neam sirian, şi, după cum insistă autorul notelor, un sirian autohton, nu dintre acei greci care au împînzit Siria. Viitorul autor al unui roman de limbă greacă a vorbit iniţial numai siriana, pînă cînd un pedagog babilonian l-a învăţat limba babiloniană şi l-a introdus în ştiinţa obiceiurilor şi poveştilor Babilonului [2]. Subiectul romanului său Iamblihos susţine că l-a aflat de la acest babilonian, un « specialist » în înţelepciunea Orientului şi grămătic al regelui în patria sa. După ce a învăţat limba babiloniană, Iamblihos a învăţat şi greceşte, devenind un renumit retor [3].

Spre deosebire de cele două romane care au premers *Babilonicelor*, *Povestea lui Ninus şi a Semiramidei* şi *Minunăţiile de dincolo de Thule*, care au ca loc de desfăşurare a acţiunii diverse regiuni ale lumii vechi, Iamblihos îşi concentrează acţiunea în regiunea Eufratului. Titlul romanului, *Babiloniaca*, caracteriza nu numai locul unde se petrec evenimentele povestite de retorul sirian ci şi izvoarele de inspiraţie ale autorului, bazate în întregime pe tradiţia babiloniană [4]. Intriga lucrării este cunoscută din rezumatul lui Fotios. Nici unul din romanele elenistice nu oferă o atare abundenţă de situaţii complicate, de excursuri, ca romanul lui Iamblihos. Autorul, retor iscusit, a căutat să facă cît mai atrăgătoare acţiunea prin introducerea unor elemente de magie şi fabulă.

Supus canonului tipic al romanului grec, care impune drept subiect al oricărui « dramaticon » o dragoste puternică supusă la numeroase încercări, romanul lui Iamblihos înfăţişează iubirea pasionată a doi tineri, Rodanes şi Sinonis, în calea fericirii cărora stă însuşi puternicul rege al Babilonului, Garmos. În caracterizarea personajelor Iamblihos are meritul de a fi introdus o notă de realism, întrucît personajele sale sînt autentic orientale. Rodanes şi Sinonis, cei doi

[1] *Iamblichi Babyloniacorum reliquiae*, ed. Habrich, p. 32.
[1] *Ibidem.*
[2] *Ibidem.*
[3] *Istoria Literaturii Greceşti*, publicată de Academia de Ştiinţe U.R.S.S., vol. III, Moscova-Leningrad, 1960, p. 261.

www.cimec.ro

îndrăgostiți, regele Garmos, alături de alte personaje, trăiesc și suferă în chip autentic. Deosebit de bine conturat este personajul feminin al frumoasei Sinonis, eroina îndrăgostită și geloasă pînă la absurd, așa cum reiese din frg. publicat încă de Hercher în tomul II din *Erotici Scriptores*, p. LXIV [1]. Un alt merit recunoscut de Fotios pentru romanul lui Iamblihos este calitatea limbii folosite și dispoziția materialului [2]. Așa cum rezultă dintr-o apreciere a lui Fotios, Iamblihos acorda atenție și elementelor descriptive.

Împărtășind soarta altor romane grecești, « dramaticon-ul » lui Iamblihos nu este bine cunoscut, cercetătorii folosind pînă la apariția ediției Habrich relatările din Lexiconul Suda, după care romanul avea 39 de cărți, o notiță biografică anonimă, prețioasă pentru datele ce le dă asupra formării autorului și, mai ales, « epitome » a lui Fotios, care rezumă cuprinsul operei adăugînd și o analiză a ei, destul de sumară. După părerea unor cercetători, « epitome » a lui Fotios ar fi incompletă, oprindu-se la cartea a XVI-a. Menționea lui Fotios că a făcut rezumatul romanului pe baza a 16 cărți s-ar putea totuși interpreta și altfel: romanul, bucurîndu-se de o mare răspîndire, a avut mai multe ediții în care dispoziția materialului, împărțit în cărți, probabil varia. Nu este exclus ca Fotios să fi avut la dispoziție sau să fi preconizat chiar o ediție în 16 cărți.

Analiza făcută de Fotios asupra romanului a fost inserată de R. Hercher în *Erotici Graeci*, tom. I, p. 255 și urm. (1858), iar fragmentele reunite în același volum, la paginile 217—220 și în volumul al doilea al aceleiași ediții (1859). Alte fragmente din opera lui Iamblihos au publicat ulterior R. Hercher în 1875, H. Hinck în 1873 și R. Bruhn în 1890. La fragmentele autentice au mai fost adăugate fragmente « adespota » din lexiconul Suda, atribuite lui Iamblihos.

Sarcina reeditării lui Iamblihos, semnalată cu ani în urmă de W. Kroll în RE, IX, col. 64, a fost recomandată de R. Merkelbach lui Elmar Habrich, autorul ediției de care ne ocupăm.

Urmînd pe Edgar Martin, filologul care s-a consacrat studierii mss. cuprinzînd « Epitome » a lui Fotios, E. Habrich a utilizat pentru editarea « rezumatului » operei lui Iamblihos mss. Venetus 450 A din sec. X și Venetus 451 M, datînd din sec. XII. Deși are aceeași obîrșie cu Venetus 450 A, Venetus 451 M se deosebește în multe locuri de manuscrisul anterior lui, are lecturi folositoare pentru cunoașterea primei mîini din Venetus 450 A. Aparatul critic al « epitomei » lui Fotios, alcătuit de E. Habrich, include lecturile unor îndreptări mai noi, ca și sholiile și adnotările descoperite pe marginea paginilor, cu excepția unor însemnări de tipul « σημείωσαι » și « ὅρα ».

Pentru fragmentele lui Iamblihos editorul E. Habrich a pus la contribuție și mss. Laurentianus 5—7, 12, Vaticanus 1354, utilizate de Hugo Hinck în 1873, Vaticanus 73 și Lexiconul Suda, în ediția Adei Adler 1928 [3].

Folosul pe care-l prezintă ediția realizată de E. Habrich este apreciabil. În primul rînd se retipărește « epitome » a lui Fotios tipărită în 1824 de Bekker [4]. Ediția Habrich ne dă posibilitatea să stabilim caracterele dominante ale operei lui Iamblihos, care par să fi fost gustul pentru fantastic și exotic, exprimarea căutată, deseori sentențioasă, analiza psihologică adîncită, caracteristicii care reies din cele cîteva fragmente mai cuprinzătoare: a. frg. intitulat περὶ προσόδου τοῦ βαβυλωνίων βασιλέως probînd prin mulțimea epitetelor gustul pentru prezentarea fastuoasă și pentru detaliile de efect [5]. În alaiul regelui Babionian Iamblihos notează că totul era țesut deopotrivă din aur și purpură: ἐξ ἴσου γὰρ ὁ χρυσὸς ὑφανται τῇ πορφύρᾳ. Fragmentul

[1] Vezi acest frg. în ediția Habrich, la p. 45—53.
[2] Vezi ed. Habrich, p. 4.
[3] Vezi ediția Habrich, Prefața, p. IX—X.
[4] Ediția *Bibliotecii* lui Fotios, realizată de R. Henry la Paris, în 1959, n-a putut fi utilizată de editorul german.
[5] Vezi ed. Habrich, p. 5—9.

www.cimec.ro

acesta a fost imitat de Chariton în romanul său Τῶν περὶ Χαιρέαν καὶ Καλιρόην[1]. Un al doilea fragment cuprinzător este cel intitulat Δεσπότης δούλου κατηγορεῖ ἐπὶ μοιχείᾳ τῆς οἰκείας γαμετῆς, ἐξηγησαμένης, ὡς ὄναρ τούτῳ ἐν τῷ τῆς Ἀφροδίτης ἱερῷ ἐμίγη incluzînd bogate invenţiuni retorice[2]. Un fragment lacunar în prima parte arată gelozia eroinei Sinonis faţă de o fată de ţăran în a cărei locuinţă cei doi îndrăgostiţi se bucuraseră de ospitalitate[3].

Celelalte fragmente cuprind unul pînă la cinci-şase rînduri, cele mai numeroase însumînd unul pînă la trei rînduri. Cum sînt foarte dese cazurile cînd aceste fragmente includ generalităţi, observaţii, reflecţii, greu de raportat la un anume capitol din operă, munca depusă de editor pentru situarea fragmentelor în ansamblul operei a necesitat multă perspicacitate. În aparatul critic editorul a notat şi punctele de vedere deosebite ale editorilor anteriori în ceea ce priveşte emendările, dispoziţia materialului şi raportarea lui la ansamblul operei, în funcţie de «epitome» a lui Fotios, care, încă o dată trebuie spus, rămîne şi mai departe un izvor important pentru cunoaşterea operei lui Iamblihos.

Ca şi celelalte ediţii Teubner, ediţia fragmentelor lui Iamblihos prezentată de Elmar Habrich impune prin judicioasa dispoziţie a materialului şi maximă scrupulozitate.

Maria Marinescu — Himu

Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute, Kulturgeschichtlich interessante Texte aus drei Jahrtausenden. Griechisch und Deutsch von GUSTAV SOYTER, Akademie-Verlag, Berlin, 1959, 157 p.

Antologia de texte greceşti înfăţişată de Gustav Soyter ilustrează aspecte din humorul grec pe o perioadă foarte îndelungată: începînd de la Homer şi pînă în sec. XX. Această inovaţie faţă de antologiile anterioare de texte humoristice greceşti, care se limitau la perioada veche, cum ar fi bunăoară antologia lui E. Stemplinger, *Antiker Humor* (München, 1939), sau cea a lui C. Krause, *Humor der Antike* (Bonn, 1948), ambele citate de autor la p. 1 a lucrării sale, prezintă avantajul unei vederi de ansambu a evoluţiei humorului grec. În schimb, autorul s-a văzut nevoit să facă o selecţie riguroasă a textelor pentru fiecare perioadă de dezvoltare a literaturii greceşti — ceea ce, evident, l-a silit să renunţe la multe texte humoristice care puteau figura la loc de cinste în culegere.

Textele humoristice greceşti publicate de G. Soyter sînt însoţite de traduceri îngrijite, din care unele aparţin unor nume consacrate în literatura germană, printre alţii şi Goethe (p. 147). Lista traducerilor folosite de autor se află la p. 157.

Intenţia autorului a fost ca în antologia *Griechischer Humor* să insereze texte reprezentative pentru viaţa de cultură materială şi spirituală a Greciei vechi şi moderne. G. Soyter a pornit deci de la un principiu istoric pe care însă nu l-a valorificat în deajuns în micile notiţe care preced secţiunile antologiei, după cum n-a valorificat nici observaţia substanţială care poate fi citită în *Introducere*, anume că humorul grec, exprimat într-o formă spirituală, cu ascuţişuri subtile, a posedat de-a lungul veacurilor o latură pronunţat satirică, caracteristică spiritului critic al poporului grec. Notiţele introductive la fiecare secţiune în care este împărţită antologia se preocupă într-o măsură foarte redusă de aceste puncte de vedere, atît de promiţătoare.

[1] Cartea VI, cap. 4.
[2] Ed. Habrich, p. 27—31.
[3] *Ibidem*, p. 45—53.

www.cimec.ro

Antologia are patru secţiuni: 1. Secţiunea clasică (cca. 800—300 î.e.n.), care cuprinde texte din Homer, Esop, Aristofan, Xenofon, Platon şi Teofrast, este secţiunea cea mai săracă în texte, autorul ţinînd seama de existenţa antologiilor precedente; 2. secţiunea denumită de Soyter « elenistică » (cca. 300 î.e.n. — sec. IV e.n.) în care sînt incluse fragmente din Teocrit, Herondas, Babrios, Lucian, Athenaios, Diogenes Laertius, Elian ş.a.; 3. secţiunea bizantină unde autorul a inserat texte mai numeroase decît în celelalte secţiuni, (aprox. 400—1453 şi mai tîrziu); 4. secţiunea modernă, ilustrată prin cîteva texte literare din sec. XIX şi XX.

În toate patru secţiunile G. Soyter a inserat şi texte humoristice de provenienţă populară, de a căror influenţă asupra literaturii culte am fi preferat ca autorul antologiei să se fi ocupat mai insistent. Secţiunea căreia autorul îi acordă cea mai mare întindere şi comentariul cel mai îngrijit este cea bizantină (p. 83—123), în care a grupat alături de texte populare epigramele lui Paulus Silentiarius, Agathias din Myrina, Christophoros din Mytilene, cîntecele de cerşetor ale lui (Ptocho) — Prodromos, din sec. XII, conţinînd o critică ascuţită la adresa curţii imperiale şi a clerului, parodii vesele după texte teologice sau exerciţiile de retorică ale vremii. În notiţa la această secţiune G. Soyter subliniază antagonismul dintre despotismul imperial şi popor, antagonism căruia i s-a opus în permanenţă în perioada bizantină spiritul democratic al maselor, manifestat sub forma unor critici caustice.

Editată în condiţii tehnice optime de Editura Academiei de Ştiinţe din Berlin, cartea lui G. Soyter este nu numai un preţios instrument de lucru, ci şi o imagine fidelă a modului cum a evoluat humorul grec. Regretăm lipsa unui comentariu mai amplu şi mai substanţial. Ediţia este însoţită de o anexă bibliografică foarte detaliată.

A. Piatkowski

ΙΑΚΩΒΟΣ ΤΡΙΒΩΛΗΣ, Ποιήματα, herausgegeben, übersetzt und erklärt von Johannes Irmscher, Berlin 1956 (= Berliner Byzantinistische Arbeiten, 1. X, 121 S. [1].

Die aus der „Kommission für spätantike Religionsgeschichte", der alten Kirchenväterkommission, hervorgegangene „Arbeitsgruppe Byzantinistik", die zu dem im Herbst 1955 gegründeten „Institut für griechisch-römische Altertumskunde" gehört, hat die Herausgabe einer neuen Publikationsreihe „Berliner Byzantinistische Arbeiten" unternommen, in der als Band 1 im Frühjahr 1956 die Gedichte des aus Korfu stammenden frühneugriechischen Dichters Jakobos Trivolis erschienen sind.

[1] Bisherige Rezensionen:
Λ. Πολίτης, Ἑλληνικά 14, 1955/56, 513—526;
K., Ἐπιθεώρηση Τέχνης Jg. 2, Bd. 4, 1956, 257;
M. Ἰ. Μανούσακας, Ἀθηνᾶ 70, 1956, 383—389;
Gyula Moravcsik, Antik Tanulmányok, 3, 1956, 323—324;
D. M. F., Irénikon 30, 1957, 144;
Ch. Martin, Nouvelle revue théologique Jg. 90, Bd. 80, 1958, 107;
V. Laurent, Revue des études byzantines 15, 1957, 271—272;
А. Я. Сыркин, Византийский временник. 13, 1958, 297—300;
G. Th. Zoras, Byzantinische Zeitschrift 51, 1958, 127—129;
V. V (avřinek)Listy filologickě 6 (81), 1958, 273—274;
Marcello Gigante, La parola del passato 62, 1958, 359—363; André Mirambel, Revue des études grecques 70, 1957, 291;
E. Κριαρᾶς, Byzantion 28, 1958, 67—90.
T. Reekmans, Erasmus 12, 1959, 84—87
Gh. Cr(onţ), Studii 12, 1959, 3, 319—320

www.cimec.ro

Es handelt sich bei dem Werk des Jakobos Trivolis zu zwei Gedichte, das eine, die „Ἱστορία τοῦ Ταγιαπιέρα", berichtet von dem Sieg, den der venezianische Schiffskommandant Tagliapietra im Jahre 1520 über den musulmanischen Korsaren Moro vor der albanischen Küste errang; das andere, die „Ἱστορία τοῦ ρὲ τῆς Σκότζιας μὲ τὴν ρήγισσα τῆς Ἐγγλιτέρρας", stellt eine freie Nachdichtung der siebenten Novelle des siebenten Tages in Boccaccios *Dekameron* dar.

Der Dichter, ein vornehmer Korfiot, lebte in der ersten Hälfte des 16. Jhs. Die Anknüpfung an die italienische Literatur bzw. die Behandlung eines Themas aus der venezianischen Geschichte erklärt sich leicht aus der engen Verbindung, in der seine Heimat Korfu zu Italien stand; die Insel wurde seit dem Ende des 14. Jhs. von Venedig beherrscht.

Der Rahmen für die „Berliner Byzantinistischen Arbeiten" ist also, wie wir sehen, recht weit gesteckt worden; denn die Gedichte wurden ja erst lange nach dem Fall Konstantinopels 1453, dem Endpunkt der byzantinischen Geschichte, geschrieben.

Die Sprache der Gedichte ist das Vulgärgriechische. Wir fassen die in diesem Idiom geschriebenen Werke vom 10—11. Jh. bis weit in die Zeit der Turkokratie hinein als frühneugriechische Literatur zusammen. Hierzu gehören beispielsweise die Bettelgedichte des Theodoros Prodromos aus dem 12. Jh., die sog. „rhodischen Liebeslieder" aus dem 14. bzw. 15. Jh,. die Gedichte des Kreters Stephanos Sachlikis aus der zweiten Hälfte des 15. Jhs., das byzantinische Nationalepos vom Digenis Akritas, das um die Mitte des 10. Jhs. spielt, die „Chronik von Morea", die von der Entstehung und Weiterentwicklung der nach dem 4. Kreuzzug auf der Peloponnes entstandenen fränkischen Herrschaften berichtet, die umfangreiche Romanliteratur aus dem Spätmittelalter über antike, aber auch mittelalterliche, und zwar großenteils abendländische Themen, die satirischen Tiergeschichten, wie z. B. der „Pulologos" [1], und nicht zuletzt der „Erotokritos" des Kreters Vitzentzos Kornaros aus der Mitte des 16. Jhs., der in der Folge das beliebteste Volksbuch der Griechen bis ins 19. Jh. hinein wurde.

Die Sprachform der in diesem frühneugriechischen Idiom geschriebenen Gedichte des Trivolis zu erschließen, war rein wichtiges Anliegen des Herausgebers; denn die Bedeutung des Textes ist ja nicht so groß. Besonderes Gewicht wurde dabei auf die Form der Edition gelegt. Am Beispiel dieser Ausgabe sollen die Grundsätze zur Diskussion gestellt werden, nach denen frühneugriechische Texte, die uns nicht in Handschriften, sondern nur in als Volksbücher gedruckten Venezianer Ausgaben überliefert sind, einer wissenschaftlichen Benutzung zugänglich gemacht werden können. In einem besonderen Abschnitt „Zur Editionstechnik", der auf die Abschnitte „Bibliographie der bisherigen Ausgaben", „Trivolis' Leben", „Trivolis' Schriften", „Wertung und Wirkung von Trivolis' Schriften" folgt, entwickelt der Herausgeber seine neuen Gesichtspunkte. Abgelehnt werden wegen der allzu großen Verwilderung der Sprachform, besonders aber der Orthographie sowohl der in den neueren Philologien sonst allgemein übliche wissenschaftliche Neudruck, der den ältesten zugänglichen Druck „in puris naturalibus" wiedergibt und offensichtliche Druckfehler sowie die Varianten späterer Ausgaben im Apparat verzeichnet, als auch die Forderung, den Text wie eine Inschrift zu behandeln; abgelehnt wird andererseits aber auch das allzu starke Herausfrisieren solcher Texte, durch das die Ausgaben für sprachgeschichtliche Forschungen nahezu wertlos werden, eine Methode, der beispielsweise der Franzose Émile Legrand in seinen Ausgaben der Gedichte des Trivolis gar zu sehr gefolgt ist. Unser Herausgeber hingegen schlägt den Weg der goldenen Mitte ein. In dem Bestreben, dem Benutzer alle sprachlichen Besonderheiten des Textes zugänglich zu machen, ohne ihn indes mit dessen orthographischen Fehlern zu belasten, und um ihm auf diese Weise zu ersparen, den unverständlichen

[1] Eine Neuausgabe des Werkes ist inzwischen als Band 22 der Reihe „Berliner Byzantinische Texte" erschienen; Ὁ Πουλολόγος. Kritische Textausgabe mit Übersetzung sowie sprachlichen und sachlichen Erläuterungen von Stamatia Krawczynski, Berlin 1960.

www.cimec.ro

Text erst selbst zu emendieren, schließt er sich für Ortographie und Interpunktion im allgemeine den heute üblichen Regeln an, wie die „Νεοελληνικὴ Γραμματικὴ (τῆς Δημοτικῆς)" vom Jahre 1941 sie formuliert; denn auf diese Weise wird am Lautbestand selbst nichts geändert, sondern es werden nur die Unregelmäßigkeiten der Ortographie beseitigt, welche die Benutzung solcher Texte nur unnötig erschweren. Im übrigen wird ähnlich wie bei Handschriften verfahren: es wird die älteste erreichbare Ausgabe zugrunde gelegt; sodann werden alle späteren Ausgaben herangezogen, und ihre abweichenden Lesarten werden — soweit es sich nicht um rein orthographische Abweichungen handelt — ebenso wie die Konjekturen moderner Gelehrter im kritischen Apparat verzeichnet. Offensichtliche Druckfehler der Editio princeps werden auf Grund der späteren Ausgaben im Text berichtigt und im Apparat vermerkt. Dies sind die wichtigsten Grundsätze des Verlegers; für Details ist auf die Seiten 31/32 des genannten Kapitels zu verweisen.

Auf die einleitenden Kapitel folgt der nach den eben angegeben Grundsätzen gestaltete Text der beiden Gedichte. Ihm ist außer einem eingehenden Kommentar *unter* dem Text eine deutsche Übersetzung beigegeben, die jeweils auf der anderen Seite genau *neben* dem griechischen Text steht. Der Grundsatz, eine Übersetzung ins Deutsche oder in eine andere moderne Sprache dem griechischen Text hinzuzufügen, soll künftig auch in einer weiteren Reihe „Berliner Byzantinische Texte", die sich in Vorbereitung befindet, praktiziert werden.

Zum Schluß folgen metrische und grammatikalische Erläuterungen sowie ein Glossar aller derjenigen Wörter, deren Kenntnis beim Benutzer nicht ohne weiteres vorausgesetzt werden kann, oder die sonst ihrer Form und Bedeutung nach irgendwie bemerkenswert sind. Auch hierdurch soll dem Leser das Verständnis des Textes erleichter werden.

Hans Ditten

G. B. PELLEGRINI, *Le iscrizioni veneliche.* (Università degli studi di Pisa. Corso di Storia comparata delle lingue classiche. Anno Acc. 1954—55.) Pisa, Libreria Goliardica (1956), 297 + 11 p. 8° (litografiat).

Autorul este, alături de M. Lejeune, cel mai activ dintre cercetătorii actuali ai limbii venete şi deci deosebit de indicat să dea o sinteză de felul acelei pe care o prezentăm.

Lucrarea este în acelaşi timp un corpus complet al inscripţiilor venete (după data apariţiei nu s-au făcut descoperiri de seamă), un glosar critic şi etimologic, o bibliografie generală şi o prezentare arheologică, epigrafică şi lingvistică a materialului venet. Numai din această simplă înşirare a problemelor tratate se poate deduce importanţa cărţii profesorului G. B. Pellegrini. Că o asemenea lucrare vine la momentul potrivit şi că e chiar indispensabilă progresului cercetărilor, se poate constata chiar din parcurgerea listei bibliografice: în cei 170 de ani dintre 1789 (data primei lucrări consacrate venetei) şi 1948 (anul care precede noile descoperiri epigrafice şi apariţia monografiei lui M. S. Beeler) s-au tipărit 104 studii, iar în ultimii 7 ani (1949—1956) 85. Însuşi numărul monumentelor lingvistice a crescut simţitor de la ultima publicare grupată, aceea (cu destule erori de lectură) a lui R. S. Conway din *PID* (1933): faţă de cele aproximativ 150 inscripţii din *PID*, G.B. Pellegrini aduce peste 230 de texte (sporul provine în primul rînd din descoperirile de după 1949 de la Làgole di Calalzo; multe din acestea au fost publicate pentru prima oară de autorul lucrării discutate aici). În sfîrşit, era necesară operarea unei trieri printre numeroasele explicaţii şi ipoteze privind atît apartenenţa lingvistică a venetei cît şi semnificaţiile şi etimologiile unor cuvinte izolate, ale unor forme gramaticale etc.

www.cimec.ro

G. B. Pellegrini răspunde cu desăvîrşită competenţă, cu spirit critic acut şi cu o informaţie sigură la toate aceste cerinţe ale studiilor venete, deşi scopul mărturisit al lucrării e mult mai modest: « mi sono prefisso soprattutto di fornire agli studenti i testi per le esercitazioni del mio corso di „Storia comparata delle lingue classiche“».

Prima parte (p. 5—128) o constituie editarea inscripţiilor, grupate pe localităţi şi revizuite în majoritatea cazurilor după original; inscripţiile, din care unele inedite, sînt însoţite de indicaţii bibliografice privind publicările anterioare, de discutarea pasajelor cu citire nesigură, de descrierea obiectului precum şi de indicarea locului unde se păstrează. Transliteraţia e cea tradiţională (φ, χ, *z*, *vh*, nu *b*, *g*, *d*, *f*, cum transcrie Lejeune şi, în ultimele lucrări, M. S. Beeler).

Partea a doua, glosarul (p. 129—163), înregistrează toate cuvintele şi fragmentele de cuvinte întîlnite în texte, însoţite de discutarea etimologiilor propuse, a sensului şi formei gramaticale; prin aceasta, glosarul reprezintă atît inventarul complet al datelor lingvistice venete şi al dezbaterilor pe marginea lor, cît şi traducerea şi comentariul inscripţiilor (traducerea nu e dată alături de text, fiind de multe ori nesigură; grupînd la glosar interpretările posibile, autorul nu defigurează imaginea reală a stadiului cunoştinţelor noastre şi nu încearcă să impună interpretări care ulterior ar putea fi dezminţite). Credem că nu ar fi lipsit de interes, dată fiind autoritatea în materie a lui G. B. Pellegrini, să notăm aici poziţia sa în cîteva probleme mai importante şi mai controversate [1]. Cuvîntul *akeo* din tablele alfabetice votive înseamnă « a şi o » (prima şi ultima literă a alfabetului), echivalînd cu gr. τὸ ἄλφα καὶ τὸ ὦ (M. Lejeune, O. Haas), şi nu e imperativul unui verb care înseamnă « a vindeca » (Conway); *ekupeθaris* e « mormînt, piatră de mormînt» (Pedersen, Pisani etc.), neavînd nici o legătură cu *equus* « cal » (Conway, Beeler); *icatei* ar fi dativul numelui divinităţii *Hecate* (explicaţie propusă chiar de Pellegrini şi acceptată de Pisani şi Vetter), contra interpretărilor lui Lejeune; *reitia*, numele divinităţii de la Este, corespunde cu gr. Ὀρθία (Conway) şi e înrudit cu lat. *rectus* (cu evoluţia *kt*> χ*t*> *it*; Conway citea *rehtia)*; pentru *śainatei*, epitetul acestei divinităţi, autorul nu se pronunţă asupra unui sens sau a unei etimologii, nefiind convins nici de explicaţia tradiţională « sanatrici » (Whatmough), nici de cea a lui Lejeune, care vede aici un nume etnic; *trumusicatei* [2] ar fi numele sau epitetul unei divinităţi şi ar echivala cu lat. *triformis* (elementul *-mus-* e apropiat de alb. *buzë* [3] « gură » cu sensul « faţă », ca în lat. *os*).

Glosarul onomastic (p. 165—214) urmează aceleaşi principii ca cel al numelor comune, numai că tratează separat fiecare atestare (astfel *fougontai* şi *frema* apar în cîte trei şi patru articole diferite).

După o bibliografie completă a studiilor venete (p. 214—235), încheiată în toamna 1955 (cu adause, la sfîrşitul volumului, pentru anul 1956), figurează o expunere generală, de sinteză, a problemelor venete (p. 236—293). Un scurt istoric al studiilor este urmat de discutarea chestiunilor puse de scrierea venetă; autorul se raliază părerii că semnele φ, χ şi *z* transcriu sonorele *b*, *g* şi *d*, deşi argumentul transpunerii în alfabetul latin nu i se pare suficient, deoarece un *d* fricativ nu putea fi redat în alfabetul latin altfel decît prin *d*. Pellegrini menţine lectura tradiţională *ic* (cu un *c* de provenienţă latină sau chiar etruscă), acolo unde Lejeune citeşte *it* (=*y*) [4]. Urmează o expunere sintetică a foneticii, morfologiei şi chiar a elementelor de sintaxă şi de topică (formulare votive etc.). Un capitol e închinat onomasticii şi originii ei. În ce priveşte locul venetei printre limbile indo-europene, G. B. Pellegrini se realiază părerii exprimate în 1950 de

[1] Pentru unele fapte au avut loc discuţii şi ulterior apariţiei volumului şi de aceea nu putem fi siguri dacă redăm totdeauna convingerile actuale ale autorului.

[2] Asupra lecturii *-ic-*, vezi mai jos.

[3] E necesară, pentru această etimologie, admiterea unei alternanţe *b*/*m*, posibilă, dar încă insuficient fundată; cf. şi p. 152—153 şi 258 ale cărţii.

[4] Cf. darea noastră de seamă, SCL, XI, 1960, 1, p. 120—121.

www.cimec.ro

H. Krahe (împotriva poziţiilor sale anterioare, ilirizante): veneta este o limbă indo-europeană occidentală independentă, care nu poate fi grupată cu nici una din limbile indo-europene din Europa şi din Italia, deşi prezintă numeroase isoglose comune cu acestea, mai ales cu latina. Autorul nu-şi însuşeşte deci teza avansată de Beeler în 1949 şi acceptată ulterior de alţi cercetători [1], după care veneta ar fi o limbă italică, apropiată de grupul latino-falisc, şi atrage atenţia că o parte din apropierile dintre venetă şi latină s-ar putea datora influenţei directe a acesteia din urmă asupra celei dintîi. Diferitele isoglose aduse în discuţie de diverşi cercetători sînt supuse unei atente şi ample examinări critice. O expunere istorică şi arheologică şi o prezentare a raporturilor dintre venetă şi substratul preromanic din Italia şi din Balcani încheie această parte generală a cărţii.

Prezentarea de faţă a fost sumară prin forţa lucrurilor, nefiind posibil să intrăm în detaliile, egal de importante, ale unei lucrări de ansamblu, care nu urmăreşte să demonstreze o teorie, ci să expună rezultatele obţinute într-un domeniu ştiinţific destul de vast. Caracterul exhaustiv al informaţiei, prudenţa şi exemplara obiectivitate în discutarea problemelor controversate (mergînd pînă la formularea cu rezerve şi cu semne de întrebare a propriilor opinii ale autorului) fac din cartea lui G. B. Pellegrini nu numai cea mai solidă lucrare consacrată venetei, dar şi un model demn de urmat în elaborarea studiilor închinate unor domenii asemănătoare. E de regretat numai prezentarea tehnică: cartea merita cu prisosinţă mai mult decît simpla litografiere şi e de dorit ca autorul să dea lumii ştiinţifice instrumentul de lucru atît de necesar în etapa actuală a cercetărilor, într-o înfăţişare demnă de interesul conţinutului. [2]

I. Fischer

VL. GEORGIEV, *Българска етимология и ономастика*, Издание на Българската Академия на науките, Sofia, 1960, 180 p. 8° + 2 hărţi.

Prezentarea unei lucrări consacrate etimologiei şi onomasticei bulgare în paginile «Studiilor clasice» ar putea, la prima vedere, să surprindă. Interesul cărţii acad. Vl. Georgiev depăşeşte însă limitele pe care i le-ar fi putut impune titlul; o mare parte a cercetărilor fiind consacrată limbilor indo-europene ale peninsulei Balcanice din antichitate, lucrarea intră în sfera preocupărilor publicaţiei noastre; ne vom mărgini, în discuţiile de mai jos, numai la aceste aspecte şi la problemele cu caracter teoretic şi general.

Un loc important în cartea pe care o recenzăm e rezervat problemelor toponimiei; stabilirea etimologici numelor de rîuri şi de localităţi pune în faţa autorului necesitatea unei justificări teoretice prealabile a metodei de lucru. Respingînd, pe bună dreptate, etimologiile «radicale» practicate de unii cercetători care-şi bazează construcţiile pe apropieri fonetice întîmplătoare, autorul stabileşte o serie de principii de care trebuie să se ţină seama pentru ca etimologiile să poată fi utilizate la studiul caracteristicilor limbilor indo-europene anterioare romanizării şi slavizării Balcanilor (principiile au, desigur, o valoare mai generală, putîndu-se aplica tuturor limbilor neatestate de texte): pornind de la faptul că pentru stabilirea unei etimologii corecte este indispensabilă cunoaşterea sensului cuvîntului, acad. Vl. Georgiev trece în revistă originile posibile

[1] Cf. SCL, IX, 1958, 4, p. 551–553.

[2] Ne îngăduim să sugerăm ca publicarea inscripţiilor să fie însoţită de o ilustrare fotografică completă, cu atît mai mult necesară cu cît subsistă divergenţe în lectura şi interpretarea semnelor. De altfel, şi în cazuri unde grafia nu pune probleme atît de complicate s-a adoptat acest sistem (e. g. G. Mihailov, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, I, Sofia, 1956).

www.cimec.ro

ale toponimicelor: la baza tuturor stau apelativele curente, denumind o trăsătură caracteristică a locului respectiv. Schimbările succesive de populaţie nu atrag după sine în mod automat schimbarea denumirilor. Unele se păstrează, cu alterările fonetice impuse de diferenţele de sistem fonologic (în cazul Balcanilor, alterarea relativ redusă a sunetelor face mai uşoară, afirmă autorul, identificarea sunetelor primitive); pentru această categorie, etimologiile trebuie să fie coroborate de fapte analoge din alte limbi; desigur că alături de etimologii evidente, ca, de pildă, *Struma* <i.-e. **srew* «a curge», există şi unele pentru care gradul de certitudine e mai scăzut.

Alte denumiri provin din traducerea (totală sau parţială) a vechiului nume în limba suprapusă (o fază de bilingvism e totdeauna de presupus); un exemplu deosebit de elocvent e acela al izvorului numit în bulg. *Glava Zlatna Panega* (literal « Capul Panega aurie »): pentru această denumire sîntem în situaţia fericită de a cunoaşte trei straturi succesive, preroman, roman şi slav. Numele preroman apare în forma Σαλτοουισση (cu diverse variante), cel roman e *Saltae caput*, cel slav e amintit mai sus. E evident aici că avem de a face cu o traducere: *caput — glava* e o dovadă; sîntem de aceea îndreptăţiţi să presupunem că şi primul element al compunerii e o traducere şi că *salto-* e cuvîntul trac pentru « auriu » (vegetaţia înconjurătoare dă apei o asemenea culoare); în felul acesta se impune etimologia i-e. **g'holto-* « aur » (cf. v. sl. *zlato*, germ. *Gold* etc.). În exemplul pe care l-am expus sumar apare şi altă idee a autorului: posibilitatea folosirii materialului din limbile actuale pentru a înţelege fenomenele din limbile de substrat. Ni se pare de asemenea demnă de reţinut concluzia cu caracter general care se degajă din studiul numelor de rîuri din Bulgaria: numele vechi, trace, neschimbate de diversele populaţii succesive, constituie majoritatea denumirilor de rîuri mari (19 din 27 de rîuri de peste 100 km); la rîurile mijlocii (între 50 şi 100 km) se găsesc numai 9 nume trace din totalul de 58; denumirile noi, slave, sînt în minoritate la rîurile mari (2 din 27), dar formează majoritatea la cele mijlocii (33 din 58).

Altă problemă asupra căreia ne vom opri e aceea a apartenenţei lingvistice a popoarelor din Balcani (legată şi de etnogeneza lor). Autorul porneşte de la repartiţia celor trei grupe principale de nume de oraşe, compusele cu *-dava (-deva)*, *-para* şi *-bria*, şi constată că, dintr-un total de 40 sau 50 nume în *-dava*, 27 sau 29 se află în Dacia, 9 sau 10 în Moesia inferioară şi Sciţia minoră iar 7 sau 8 formează ca un fel de săgeată dinspre grupul compact din Dacia spre centrul nord al peninsulei Balcanice, Dacia Mediterranea. În Tracia propriu-zisă nu există decît un singur nume în *-deva*, *Pulpudeva (Philippopolis)*, cetate fundată de Filip al II-lea, denumirea fiind deci « artificial importată în centrul peninsulei ». În schimb, numele în *-para* (37 sau 41) şi cele în *-bria* (13) nu se găsesc decît în Tracia, lipsind total în Dacia. De aici se poate trage concluzia că Tracia şi Dacia erau locuite de populaţii vorbind două limbi indo-europene distincte. Concluzia e confirmată şi de studierea materialului toponomastic şi de glose ale celor două limbi: tratamentul fonetic al sunetelor indo-europene e total diferit. Un exemplu interesant îl oferă numele unei plante, pentru care avem atît denumirea dacă, cît şi cea tracă: dac. Κυν-ουβοιλα, trac. *din-upula*, ambele provenind din i.-e. **k'un-ābōlā*, literal « mărul cînelui », cu un corespondent exact în lit. *šùnobuolas*.

Stabilirea diferenţei dintre tracă şi dacă pune sub o lumină nouă etnogeneza popoarelor balcanice şi relaţiile dintre ele. În primul rînd e în discuţie originea limbii şi a poporului albanez. După acad. Vl. Georgiev, albanezii sînt veniţi în sec. XI în regiunile pe care le locuiesc azi şi sînt continuatorii direcţi nu ai ilirilor, nici ai tracilor, ci ai daco-misienilor; în felul acesta elementele comune romîno-albaneze s-ar explica prin provenienţa lor din substratul dac, în limba romînă, prin continuare directă din « limba mamă », în albaneză. Pe de altă parte, tratamentul fonetic al împrumuturilor latine în limba albaneză dovedeşte proveninţa lor nu din latina balcanică occidentală (dalmata), ci din cea orientală, adică din romîna comună, ceea ce, alături de alte argumente, vine în sprijinul aşezării relativ recente a albanezilor

www.cimec.ro

pe coastele Dalmaţiei. În legătură cu originea daco-misiană a albanezei, autorul invocă şi similitudinea tratamentului sunetelor indo-europene în albaneză şi în rămăşiţele lingvistice dace.

Desigur că o parte din concluziile acad. Vl. Georgiev nu vor fi acceptate fără discuţii şi e evident că lucrării nu i se poate reproşa excesul de prudenţă. Se vor putea aduce obiecţii de detaliu (cum se explică, de exemplu, că numele voit autohton al oraşului Philippopolis — *Pulpudeua* — a fost dat în altă limbă decît aceea a locuitorilor provinciei?) sau de principiu (măsura în care e legitimă utilizarea comparaţiei dintre tratamentele fonetice albaneze şi fapte cu cel puţin un mileniu mai vechi), este însă clar că lucrarea deschide perspective noi, îndrăzneţe şi fructuoase. Prudenţa singură nu e un principiu activ în ştiinţă, ea poate deveni o stavilă cînd nu e îmbinată cu imaginaţia creatoare. Cartea acad. Vl. Georgiev nu e un manual, cu adevăruri de mult cîştigate, ci expunerea unor ipoteze, solid construite şi argumentate, în măsură să suscite cercetări în direcţii noi şi să scoată din impas o serie de probleme îndelung dezbătute, cum ar fi, de pildă, natura raporturilor romîno-albaneze. Reexaminarea atentă a întregului material existent în lumina teoriilor acad. Vl. Georgiev va putea aduce confirmarea lor, transformîndu-le în cuceriri definitive ale ştiinţei.

I. Fischer

A. F. LOSEV, *Гомер*, Editura Pedagogică. Moscova, 1960.

Monografia profesorului Losev constituie o redactare mai amplă a cursului despre Homer ţinut timp de peste două decenii la Institutul Pedagogic de Stat din Moscova. Dată fiind importanţa şi complexitatea problemei homerice, o asemenea lucrare de sinteză are un aspect puţin obişnuit.

Lucrarea cuprinde trei părţi, intitulate succesiv: *Homer şi timpul său* (p. 26—118); *Măiestria artistică a lui Homer* (p. 119—236) şi *Realitatea artistică* (p. 237—343). În partea întîia, materialul vast informativ este împărţit pe cinci capitole. În primul capitol se expune rezumativ problema importantă a contradicţiilor în epos, care sînt clasificate sistematic (întreaga monografie prezintă caracter didactic, lesne accesibil) în : contradicţii de fond, social-culturale, mitologic-religioase, contradicţii de limbă şi contradicţii eterogene, de însemnătate secundară (p. 26 şi urm.)

Cele mai importante sînt contradicţiile de natură social-culturală, între altele pentru că pun problema istoric-cronologică a creaţiei homerice. Formele de cultură zugrăvite de Homer sînt — după cum arată Losev şi după cum se ştie îndeobşte — caracteristice cu precădere epocii «miceniene ». Aceste forme se dezvăluie prin o seamă de indicii, din care autorul citează: prezenţa unor obiecte materiale ca scutul primitiv, brut, din piele, armele de bronz folosite în atac, produse meşteşugăreşti ca potirul-*depas*, cercelul Penelopei, etc. Fără a putea insista de pildă asupra chestiunii complexe a scutului, putem adăuga ca elemente miceniene în epos: palatul cu dublă incintă şi curte interioară sau *megaron*-ul (cuvînt pregrecesc) lui Alcinous, atestat la Tirinthos etc., carul de luptă creto-micenian, *diphros*, cu două roţi, reprezentat pe frescele din Cnossos, ca şi baia homerică de tip special *asaminthos*.

Afară de aceste elemente incontestabil mai vechi, prezente în cele două poeme homerice, se ştie că eposul cuprinde informaţii relative la perioada corespunzătoare şi ulterioară secolelor 13—12, care marchează ultimele evenimente legate de expansiunea răsăriteană a aheenilor, inclusiv episodul troian; cu alte cuvinte, informaţii în legătură cu venirea ultimelor seminţii, « vest-greceşti » sau doriene, pe pămîntul Eladei, precum şi fapte istorice mai noi. În epos există

www.cimec.ro

menţiuni relative la prima civilizaţie a fierului, mai slab reprezentată decît aceea a bronzului, fapt ce se constată în primul rînd statistic-lingvistic, fără ca problema cronologică a eposului să fie prin aceasta conturată definitiv[1].

Losev discută succint tema contradicţiilor de fond la Homer, atît de importante, după cum ştim pentru discuţia asupra întocmirii şi redactării celor două poeme. Autorul expune didactic problema istoric-literară a făuririi şi tradiţiei antice şi moderne-contemporane a textului homeric (chestiunea « comisiei » lui Pisistrate, chestiunea Wolff-Lachmann, teoria « Kleine Lieder » şi a « nucleului » epic etc.). În general Losev se situează, din punct de vedere al personalităţii autorului eposului homeric, pe poziţia predominantă de cîteva decenii în exegeza celor două poeme, adică a realei existenţe istorice a lui Homer. Ne permitem să observăm că asemenea atitudine, pioasă şi lăudabilă, reprezentată azi în Germania de către Schadewaldt, nu rezolvă definitiv şi convingător problema autenticităţii istorice a străvechiului rapsod — autor grec.

Profesorul Losev expune mai departe în spirit critic-obiectiv opiniile autorilor cunoscuţi, istorici şi filologi, în jurul problemei sau mai exact problemelor homerice. După ştiinţa noastră, nici una din concepţiile principale în materie de cercetare homerică nu este trecută cu vederea, autorul dovedind o largă familiarizare cu bibliografia citată parţial la p. 43—46. Lucrări mai vechi şi mai noi ale autorilor apuseni, Bruno Snell, W. Nestle, Bowra, Bassett etc., sînt analizate în linii esenţiale şi apreciate de regulă pozitiv. Lucrarea lui Bowra, ***Heroic Poetry***, Londra, 1957, criticată sever în occident, este considerată pozitiv de Losev. Dintre numeroasele referinţe asupra bibliografiei homerice, reţinem pe acelea despre lucrările sistematice ale lui Myres (p. 135 şi urm.) şi despre aceea a lui Bassett, *The Poetry of Homer*, în care se exprimă concepţia originală asupra relativităţii « einsteiniene » a timpului homeric, menită să legitimeze numeroasele inadvertenţe cronologice ale eposului.

În legătură cu latura social-culturală a eposului, autorul expune problema cardinală a *sclaviei* la Homer (p. 87 şi urm.) asupra căreia s-au purtat atît de îndelungate discuţii. Problema nu poate fi expusă aici în toate amănuntele; acest lucru nu-l face de altminteri nici autorul monografiei. O contribuţie utilă, ideologic justă asupra problemei a adus-o Lenţman, printr-un studiu publicat în V.D.I. 1951, 2 (vezi şi 1952, 2). Pe scurt, sclavia există la Homer, însă cu aspecte particulare legate de prezenţa modului de producţie primitiv-patriarhal, încă nediferenţiat. « Societatea » sau « lumea homerică » păstrează indicii nete ale instituţiei gentilice (mult discutata gintă a lui Priam etc.). Alături de sclavi de un tip particular există munca liberă; concomitent eposul cuprinde elemente ce aparţin viitoarei societăţi împărţite pe clase (menţiuni ale proprietăţii individuale etc.). De altfel clasicii marxişti, Engels în primul rînd, au caracterizat deja esenţa socială a epopeelor homerice ca manifestări ale unei lungi perioade de trecere (Engels spune: « de la barbarie la civilizaţie »). Toate aceste trăsături ale eposului intră firesc în cadrul contradicţiilor menţionate şi se cuvin a fi analizate dialectic.

Nu putem insista asupra amănuntelor privind aceste contradicţii, aşa cum le prezintă profesorul Losev. De altfel, este fapt cunoscut că diferitele contradicţii nu micşorează cu nimic valoarea literară a celor două poeme homerice. Profesorul Pippidi a formulat clar sensul lor, arătînd că întrucît toată lumea este de acord cu privire la intervalul vast de timp în care se desfăşoară acţiunea *Iliadei* şi *Odiseei*, este firesc ca aceastea să cuprindă elemente din cele mai eterogene (în Prefaţa traducerii *Odiseei*, ESPLA).

În continuare sînt prezentate teme ca aceea a « unităţii artistice », tema importantă ideologică a « caracterului popular » al eposului (народность Гомера, p. 59—65), pe scurt, chestiunea

[1] De importanţă deosebită este ritul tardiv al înmormîntării cu urnă şi tumulus (incinerarea) prezent în Iliada (Patrocle) ca şi Odiseea (Elpenor) necunoscut epocii miceniene; după unii adus din Nord de către dorieni.

www.cimec.ro

aspectelor variate lingvistice (dialectale şi, în parte, de fond) eolice, ionice, atice (« perfecţionarea atică » a eposului) şi altele. De sigur nu pentru fiecare din aceste probleme autorul prezintă soluţii definitive, pentru simplul motiv că ele nu au fost încă formulate ca atare.

Capitolul al V-lea al primei părţi cuprinde un material important, intitulat *Bazele social-istorice ale problemei.* Aci aflăm date deosebit de interesante, de pildă în sugestivul paragraf despre *Lupta noului cu vechiul* (p. 83 şi urm.). În sfîrşit în ultima parte a monografiei găsim o prezentare — nu prea extinsă — a problemei actuale şi pasionante a relaţiei dintre eposul homeric şi textele creto-miceniene, recent descifrate, deja luată în discuţie de către diverşi autori (în U.R.S.S. de S. Lurie).

Partea întîia a lucrării se încheie cu tema (cap. 6) intitulată *Tendinţele progresiste la Homer.* Este — după părerea noastră — una din secţiunile cele mai interesante şi mai originale ale lucrării. Ne mulţumim să reţinem titlul sugestiv al paragrafelor: *tendinţele antirăzboinice* (ca exemplu: solia la Ahile, *Iliada* I), *elementul paşnic în comparaţiile homerice* (aci sînt prezentate studiul lui A. Platt şi lucrarea voluminoasă recentă a lui Severyns vol. III), *tendinţele antiaristocratice* (aci se depăşeşte motivul aproape banalizat al figurii protestatare a lui Thersit) etc.

Partea a doua a lucrării lui Losev este intitulată *Măiestria artistică a lui Homer.* Ca şi în restul lucrării sînt expuse datele principale ale problemei, în lumina opiniilor numeroşilor cercetători ai chestiunii redactării şi stilului celor două epopei. Regăsim temele curent discutate pe plan critic-literar despre « unitatea eposului » şi « monumentalitatea » lui, despre «naivitatea» homerică (se pare naivă ea însăşi şi cu nimic justificată: Losev o respinge), despre «caracterul eroic » al aşa-numitei lumi homerice, tema « pesimismului » şi nu mai puţin a « comicului » eposului homeric, despre « sentenţionalism » şi discursuri în epos etc. Materialul pare greu de prezentat într-o recenzie şi atragem atenţia cititorilor asupra conţinutului cap. III (p. 182 şi urm.) deşi o selecţiune bazată pe importanţa problemelor este într-o anume măsură nefirească.

Realitatea artistică este titlul ultimei părţi a lucrării profesorului Losev. Această parte se deschide cu o interesantă prezentare psihologică a principalilor eroi ai eposului: Ahile, Agamemnon, Hector, Ulise, dintre femei Nausicaa (lipseşte Penelope). În puţine cuvinte ni se oferă portrete sugestive, exacte, fundate pe citate din text (trad. Jukowschi, Veresaev).

Nu putem trece cu vederea în această recenzie, obligat rezumativă a unei lucrări ea însăşi sintetică, problemele expuse în final asupra zeilor la Homer, asupra destinului (*moira, aisa, potmos*) asupra mitologiei chtonice, atît de magistral cercetate de Nilsson şi mai ales de W. F. Otto, tema «umorului divin» (secundară), tema raportului zei-oameni etc. Toate aceste chestiuni şi teme de importanţă diversă, dar incontestabilă, definesc ansamblul creaţiei eposului homeric, constituind trăsăturile indisolubile ale societăţii descrise de Homer.

C. Săndulescu

JACQUELINE DUCHEMIN, *La Houlette et la Lyre*, Recherche sur les origines pastorales de la poésie, I, Hermes et Apollon, Les Belles Lettres, Paris, 1960, p. 370.

În Franţa apar în ultima vreme tot mai des lucrări în domeniul istoriei literaturii greceşti cu o orientare materialistă. După monumentala teză de doctorat a lui Gabriel Germain, *La Genèse de l'Odyssée* (1954), iată cartea prof. J. Duchemin, *La houlette et la lyre*, care tratează în spirit materialist apariţia celor mai vechi forme de poezie prin investigaţii făcute în perioada preliterară. Volumul de faţă constituie prima parte a cercetărilor prof. J. Duchemin asupra originilor pastorale ale poeziei, cum precizează însăşi autoarea « ale poeziei greceşti în primul

www.cimec.ro

rînd » (p. 9), cuprinzînd considerații asupra « legăturii ontologice care unește viața pastorală și slujirea Muzelor » (p. 11). Atenția Jacquelinei Duchemin s-a concentrat în special asupra celor două mari figuri mitologice considerate de greci ca avînd o legătură directă cu începuturile poeziei, Hermes și Apollo, amîndoi zeități pastorale, amîndoi renumiți muzicieni și protegui-tori ai muzicii. Oprindu-se în acest volum la delimitarea principalelor probleme pe care le suscită cercetările asupra conexiunii între mediul păstoresc și apariția muzicii și a poeziei, autoarea își propune ca în volumul al II-lea să-și îndrepte atenția asupra genezei diferitelor specii de poezie ale genului liric în Grecia. Acest al doilea volum, în curs de redactare, se intitulează *De l'ἀγών pastoral aux formes littéraires* și conține un studiu aplicat al temelor enunțate în volumul I și totodată o dezvoltare a lor.

La houlette et la lyre a fost concepută în patru mari secțiuni: a. prima parte, intitulată *Zei păstori și zei muzicieni*, include o largă discuție a figurilor mitologice grecești cu atribuții, de păstori-muzicieni: Hermes, Apollo, Anchise, Paris, Orfeu, Ciclopul etc. în comparație cu figuri asemănătoare din mitologia orientală; b. a doua parte tratează relațiile care se stabilesc în lumea primitivă între muzică, magie și medicină, prin urmare rolul miraculos și cathartic al muzicii, atît de prețuit în Grecia veche; c. pentru ca în partea a treia, ca o concluzie firească a discuțiilor purtate în partea doua, autoarea să treacă la analiza rolului de pionieri ai civili-zației omenești deținut de păstori în perioada tranziției de la nomadism la apariția așezărilor stabilite și a diviziunii muncii. Ultima secțiune a cărții este închinată modului de reflectare a realităților din mediul pastoral în temele poetice ale păstorilor muzicieni. În această parte J. D. ia în considerare concepțiile primitive asupra relațiilor între om și lumea animală și vege-tală, cu toate implicațiile ce le presupune acea vîrstă din dezvoltarea omenirii cînd legitatea obiectivă în natură nu era încă deslușită de oameni.

Primul volum al lucrării atît de promițătoare pe care a scris-o J. D. se mărginește așadar la tratarea problemelor de ordin general, specifice fazei păstoritului din orînduirea primitivă; așteptăm cu o legitimă nerăbdare al doilea volum, în care autoarea, continuîndu-și numera-sele considerații privitoare la sfera mitologiei grecești, va păși la formularea opiniilor ce le are asupra genezei genului liric în Grecia.

La houlette et la lyre este o carte redactată cu multă grijă pentru respectarea adevărului științific; autoarea dă dovadă de o lăudabilă prudență cînd este vorba de formularea unor ipoteze. Ca exemplu în acest sens poate fi dat felul cum abordează apropierile pe care le stabilește între riturile de magie pastorală greacă și orientală, domeniu în care recunoaște că « este riscant să ajungi la corespondențe precise și la identificări de divinități » (p. 58; cf. 259). Cu toate acestea, J. D. n-a scăpat de ispita intrepretării fenomenelor sociale și culturale din orînduirea primitivă prin prisma unor fenomene din zilele noastre. Apropierile ce le face în partea a II-a a lucrării, cap. I, intitulat *Muzică, păstori și turme* (p. 87—126) între transhu-manța triburilor și transhumanța din epoca actuală sînt uneori prea îndrăznețe, cu toată « legi-timitatea lor, conformă cu exigențele investigației științifice » (p. 92), după părerea autoarei. Dacă sîntem de acord cu precizările ce le face asupra deosebirilor între transhumanța primitivă, care presupunea deplasarea unei întregi populații nomade și un anume fel de viață (p. 221) — și aspectele transhumanței actuale — sîntem mai puțin de acord cu afirmația că mentalitatea oamenilor și condițiile lor de viață n-au variat prea mult de-a lungul veacurilor în unele regiuni europene (p. 93). J. D. a consultat nenumărate lucrări despre transhumanță și viața pastorală la popoarele Europei și Asiei, a consemnat observații personale făcute în Franța și Spania, a utilizat lucrări literare moderne pentru a stabili coordonate comune între sensibilitatea oame-nilor și a animalelor la muzică și trăsăturile specifice vieții pastorale. Desigur, multe concluzii care sînt rodul acestei harnice investigații sînt juste. Autoarea a abordat problema îndeosebi din punct de vedere geografic și literar. A menționat însă prea superficial vestigiile arheologice

www.cimec.ro

ale neoliticului, din care datează cele mai prețioase mărturii asupra vieții materiale și a credințelor primitive din perioada pastorală. În vasta bibliografie pe care a utilizat-o pentru stabilirea caracteristicilor vieții pastorale, raportate îndeosebi la muzică și poezie, ar fi fost de dorit ca disciplinei arheologice să i se acorde un spațiu mai larg decît lucrărilor de geografie, și aceasta cu atît mai mult cu cît unul din țelurile cărții urmărește stabilirea căilor de acees ale cultului apollinic în Grecia, anterioritatea cultului lui Hermes în bazinul estic mediteranean precum și multiplele atribuții ale acestor divinități: poeți-muzicieni, vraci, magicieni, călăuze în găsirea unor sălașuri fixe, întemeietori de cetăți, prooroci etc.

Principalul merit al lucrării îl găsim în claritatea și eleganța expunerii, în abilitatea cu care J. D. a mînuit un imens material documentar. Supleţea cu care a trecut de la analiza aspectelor vieții materiale din mediul păstoresc la analiza sensibilității oamenilor și animalelor, la multiplele valențe literare pe care le-a generat viața pastrorală, este uimitoare. Menționăm ca deosebit de izbutite cap. II din partea a II-a intitulat *Puterea și știința păstorului*, cu observații asupra miturilor și magiei ivite în lumea păstorilor, precum și întreaga parte a IV, în care autoarea se preocupă de raporturile între omul primitiv și animalele cu care vine în contact. Cap. II din partea a IV-a, intitulat *In regatul păsărilor*, explicitează importanța vechii ornithomancii și importanța studierii și imitației cîntului păsărilor de către cei dintîi poeți-muzicieni. Acest capitol mi-a sugerat o apropiere cu apariția dansatorilor sacri deghizați în păsări, ca, de pildă, figurile aflate pe o oinochoe din British Museum, sau cele figurate pe o amforă de la Muzeul din Berlin (ambele discutate de A. W. Pickard-Cambridge, *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, p. 245—246 și fig. 17). Astfel de studii, ca cel al J. D., ai căror autori nu se mai mulțumesc cu schemele tradiționale despre originile poeziei antice, deschid o perspectivă tot mai largă pentru o cît mai bună înțelegere a originilor poeziei lirice și dramatice. Dar să nu anticipăm asupra volumului II. *La houlette et la lyre* oferă deocamdată o autentică desfătare și omului de știință și iubitorului de literatură.

A. Piatkowski

ITALO LANA, *Anneo Seneca*, Torino, Loescher, 1955.

În această monografie de dimensiuni medii (300 p.), autorul și-a propus mai puțin o analiză exhaustivă a operelor filozofului Seneca, cît o prezentare a personalității Seneca și a evoluției acestei personalități. Această intenție este reliefată limpede în prefață: « Né puro filosofo, né puro politico, né soltanto direttore di anime o uomo di mondo: ma tutto questo, ed altro ancora... In questo libro și troverà un nuovo Seneca, che oscilla attrato dagli ideali ora della vita contemplativa ora della vita attiva ed è, a volta a volta, « filosofo » o politico o filosofo politico o politico filosofo ».

Într-adevăr învățatul italian urmărește să ne prezinte evoluția ideilor și comportărilor lui Seneca, așa cum rezultă din vasta lui operă. Primele două capitole ale cărții *(Sulle orme di Lucrezio* și *Dalla «philosophia» alla «sapientia»*) sînt consacrate ultimei faze ale vieții și activității lui Seneca, cum apar din *Naturalium quaestionum libri* și din *De beneficiis*. Seneca, bătrîn și dezamăgit, revine la ideile profesorilor săi din secta sextiană asupra participării la viața publică, idei care preconizau o existență strict contemplativă și pe care el le împărtășise în prima tinerețe și își propune — ca odinioară Lucreţiu — să izbăvească pe oameni din spaimele epocii, în special de spaima de moarte.

Capitolele următoare urmăresc tribulațiile gînditorului din Corduba din adolescența modelată de învățăturile maeștrilor sextieni pînă în clipele grele cînd a redactat faimoasa corespon-

www.cimec.ro

denţă către Lucilius. Cu excepţia capitolului al treilea *(L'iniziazione filosofica)*, fiecare capitol e consacrat uneia sau mai multor opere, mai exact felului în care sînt ilustrate de operele filozofice ideile şi în special viaţa politică a lui Seneca. Desigur, I. Lana relevă şi alte aspecte ale existenţei lui Seneca, dar îl interesează mai ales ecourile vieţii politice în activitatea de scriitor a filozofului. Caută la fiecare pas asemenea ecouri în operele filozofice şi se străduieşte să evidenţieze evoluţia concepţiilor politice şi atitudinilor corespunzătoare. În numeroase pasaje sînt descoperite răspunsuri date unor probleme discutate cu pasiune de contemporani, iar atitudinea faţă de împărat şi regimul imperial este de obicei evidenţiată cu grijă.

Toate capitolele sînt scrise frumos, am putea spune literar şi abundă în citate culese din operele lui Seneca. Mai ales ultimul capitol, care e consacrat Scrisorilor, conţine pagini scrise cu mult talent, pagini de adevărată literatură.

Trebuie negreşit semnalate unele aspecte şi idei interesante ale acestei monografii. În primul rînd remarcăm ideea sinuozităţii existenţei şi concepţiilor lui Seneca, evoluţiei lor complexe: adept fervent al vieţii contemplative, preconizată de Sextius, el o părăseşte pentru cea activă recomandată de stoici, spre a se întoarce la ea şi la preceptele sextiene în ultima fază a existenţei sale zbuciumate. Ni se pare remarcabilă ideea că Seneca a fost puternic influenţat de concepţiile politice sextiene în anumite etape, ca şi supoziţia unei înrîuriri a lui Lucreţiu asupra operei ştiinţifice a lui Seneca *(N. Q.)*. Există şi alte idei de consemnat: Seneca aspirant a fi mentor al lui Caligula *(Ad Marciam)* şi apoi al lui Claudiu *(De ira)*, înainte de a fi dascălul şi călăuza lui Nero, dizgraţia sub Caligula ca efect al relaţiilor strînse cu prinţesele surghiunite mai mult decît al invidiei împăratului faţă de darurile oratorice, Seneca partizan al unui despotism clement (autorul îl numeşte paternalistic) şi nu al unei colaborări strînse cu senatul *(De clementia)*. Cum se vede, se desprinde un efort de a interpreta original, pe lîngă acceptarea unor teze consacrate. Sîntem de asemenea datori să insistăm asupra sagacităţii cu care este de cele mai multe ori redactat apendicele, sau sînt datate unele scrieri în proză. Observăm că Lana constată în treacăt cum tonul scrisorilor către Lucilius şi alte elemente încă sugerează prezenţa unui fond de epistole reale, efectiv expediate destinatarului.

Nu putem decît să regretăm absenţa oricărei încercări de a plasa activitatea filozofică şi politică a lui Seneca în contextul său social-economic firesc. Lipsesc cu totul referiri la stările economice şi sociale ale vremii, deşi se stabilesc mereu conexiuni cu unele fenomene politice. Trebuie de asemenea adăugat că în unele capitole cadrul politic este relativ sărac, redus aproape exclusiv la relaţiile lui Seneca cu împăratul. Astfel colaborarea cu Burrhus nu este aproape de loc analizată. Începînd din prefaţă cercetătorul italian afirmă în repetate rînduri că figura lui Seneca nu trebuie idealizată, dar uneori el caută scuze pentru fapte şi atitudini mai puţin onorabile, recurgînd fie la elemente din filozofia lui Seneca, fie la exigenţele politicii. Astfel admite că *De clementia* e posterioară asasinării lui Britannicus, dar scuză aserţiunile lui Seneca că Nero n-ar fi vărsat încă sînge omenesc prin nevoia de a accepta versiunea oficială a morţii naturale, în vederea realizării unor ţeluri politice înalte (p. 225).

Dacă sîntem de acord cu învăţatul italian că multe tragedii au fost scrise în perioada instruirii lui Nero, credem că trebuie spus mai clar şi mai sigur că unele tragedii sînt posterioare acestei etape, datînd chiar din ultima fază a vieţii lui Seneca. De asemenea ni se pare că nu toate scrisorile sînt din perioada 62—64, unele fiind anterioare şi datînd din 61 sau chiar 60, şi anunţă retragerea definitivă (ca cele din cartea I şi a II-a a corespondenţei).

Exceptis excipiendis lectura cărţii savantului italian Italo Lana va fi fără îndoială foarte utilă şi interesantă, În plus, frumoasa limbă italiană în care este redactată o va face totdeauna deosebit de atrăgătoare.

E. Cizek

www.cimec.ro

LADISLAV VIDMAN, *Étude sur la correspondance de Pline le Jeune avec Trajan* (Rozpravy Ceskoslovenské akademie věd, Řada společenských věd, sešit 14, ročnik 70), Praha, 1960, 116 p. in 16°

Studiile asupra *Scrisorilor* lui Pliniu sînt din cale afară de numeroase, fie că e vorba de primele nouă cărți, grupînd misivele adresate prietenilor, fie de cartea a X-a, scrisă în cea mai mare parte în timpul misiunii autorului în Bithynia și cuprinzînd, împreună cu rapoartele acestuia către Traian, răspunsurile împăratului la întrebările guvernatorului. În aceste condiții, sarcina cui își propune să se ocupe de acest document unic în literatura latină, care e cartea a X-a a Corespondenței, e cu atît mai anevoioasă cu cît — la problemele pur literare, comune tuturor epistulelor pliniene — se adaugă dificultățile istorice, juridice, religioase prezentate de interpretarea unor texte al căror caracter oficial nu-i decît în parte mascat de agrementul unui stil rafinat și personal.

Noua contribuție la lămurirea acestor obscurități — operă a unui istoric și epigrafist cu bună pregătire, căruia-i datorăm, pe lîngă alte lucrări mai puțin întinse, o ediție comentată a recent descoperiților *Fasti Ostienses*, publicată în 1957 — se caracterizează prin aceea că nu pornește de la o teză anume, pe care și-a propus s-o dovedească, nici nu ajunge la concluzii al căror rezultat imediat ar fi schimbarea punctelor de vedere acceptate de cei mai mulți cu privire la opera studiată. Venind după învățați din numărul cărora va fi dejuns să citez pe Mommsen, Walter Otto, David Magie și Roberto Paribeni, Ladislav Vidman nu putea pretinde decît să confrunte opiniile formulate la vremea lor de acești înaintași, alegînd pe cele mai conforme cu propria-i judecată și cu stadiul actual al unei informații pe fiece zi mai complete. Din acest punct de vedere, trebuie lăudată hărnicia cu care autorul s-a ținut la curent cu ultimele cercetări în domenii atît de variate ca epigrafia Asiei Mici și istoria creștinismului, ori dominarea unui material a cărui bogăție singură ar fi derutat pe cei mai mulți.

Punctul de plecare al studiului e constituit de probleme literar-istorice, cum ar fi caracterul, cronologia și integritatea culegerii. Ca să citez concluziile adoptate în două din problemele menționate, e de reținut căldura cu care Vidman se pronunță pentru autenticitatea scrisorilor lui Traian (în sensul că ne-am găsi înaintea unor texte dictate de împărat, iar nu compuse de secretari), ca și argumentarea bogată cu care sprijină demonstrația lui Otto, după care — spre deosebire de scrisorile din celelalte cărți, — acele din cartea a X-a s-ar înfățișa în ordine strict cronologică. Cît privește problema tot atît de controversată a integrității culegerii, punctul de vedere apărat, potrivnic opiniei dominante, (potrivit căreia un număr însemnat de scrisori ale lui Traian ar fi fost suprimate intenționat, pentru că ar fi cuprins indicații cu privire la pregătirea războiului partic) e că, fără a avea certitudinea că nici un răspuns al împăratului nu se va fi pierdut, nimic în alcătuirea culegerii nu trădează hotărîrea de a lăsa la o parte unele din aceste răspunsuri, altfel spus intervenția unei « cenzuri ».

Dar efortul de căpetenie al autorului poartă, cum era de așteptat, asupra aspectului pur istoric al Corespondenței, urmărind să pună în lumină informațiile pe care le cuprinde cu privire la misiunea lui Pliniu în Bithynia, la situația militară a provinciei, la administrația provincială și municipală, în sfîrșit, la mult dezbătuta problemă a atitudinii autorităților romane și a lui Traian personal față de creștinism. În toate aceste materii examenul la care sînt supuse textele e temeinic și amănunțit, astfel încît în ansamblu lucrarea poate fi socotită ca o contribuție binevenită la istoria administrativă și militară a Imperiului în secolul al II-lea.

Cu drept cuvînt, Vidman stăruie asupra caracterului extraordinar al misiunii lui Pliniu, asupra puterilor depline primite de la împărat direct, în ciuda faptului că Bithynia era o provincie senatorială. Asemenea instrucții *(mandata)* aveau, cît se poate judeca, o valoare restrînsă la persoana și misiunea celui căruia se adresau, iar nu — cum avea să se întîmple mai tîrziu —

www.cimec.ro

valoarea absolută a unor hotărîri aplicabile întregului stat roman. Însuşi examenul răspunsurilor lui Traian lasă de altfel să se înţeleagă că împăratul nu-şi propunea să statueze în indiferent ce materie o dată pentru totdeauna. Cum a arătat-o, între alţii, Solari, într-un studiu din 1950, în *Scrisori* e sensibilă pendularea între tendinţele autocratice şi respectul prerogativelor Senatului, după cum e sensibilă dorinţa de a împăca intervenţia autorităţii centrale în administraţia locală cu principiul autoguvernării recunoscut oraşelor la încorporarea în imperiu. Circumscrisă, un timp, la domeniile militar şi financiar, imixtiunea guvernatorului provincial în gestiunea magistraţilor municipali avea să se accentueze pe măsura agravării crizei generale. În zilele lui Traian procesul e însă la începuturile lui. De aceea, în măsura în care ne permite să surprindem acest moment crucial din evoluţia lumii vechi, şi pentru că de fiecare dată hotărîrile împăratului sînt precedate de adevărate expuneri de motive redactate de Pliniu, cartea a X-a a Corespondenţei îmbracă în ochii istoricului o valoare documentară a cărei însemnătate greu ar putea fi exagerată.

D. M. Pippidi

FRANCESCO DELLA CORTE, *Suetonio Eques Romanus*, Milano, Istituto Editoriale Cisalpino, 1958

În această nouă carte, cunoscutul cercetător italian îşi propune să prezinte viaţa şi opera lui Suetoniu ca rezultatul apartenenţei scriitorului latin la ordinul ecvestru. Punctul de plecare pare a fi o inscripţie recent descoperită la Bône în Algeria, în care sînt menţionate cîteva elemente ale carierei publice a lui Suetoniu. Considerînd-o cunoscută, învăţatul italian vorbeşte destul de puţin de această inscripţie, făcînd însă adesea aluzie la conţinutul ei. După un capitol introductiv *(Una carriera equestre)*, Della Corte studiază pe rînd influenţa lui Cicero şi Quintilian asupra biografului (capitolul *Il ciceronianesimo di Suetonio)*, credinţa lui Suetoniu în miraculos, raporturile cu Pliniu cel Tînăr, comparaţiile ce se pot face cu Tacit şi Plutarh (capitolul *La polemica con Tacito e con Plutarcho)*, efectele directe ale situaţiei de cavaler angajat în birocraţia imperială asupra operei *(La mentalità del ceto equestre* şi *La tecnica biografica)*. Autorul nu neagă cu totul influenţa lui Pliniu cel Tînăr asupra biografiilor cezarilor (p. 86), dar socoteşte că el a depăşit poziţiile acestuia, că s-a rupt de înrîurirea acestuia în perioada redactării vieţilor împăraţilor, care ar ilustra în primul rînd o mentalitate tipic ecvestră. E vorba de mentalitatea micilor cavaleri angajaţi în birocraţia imperială şi nu de concepţiile marilor cavaleri, posesori ai unor domenii întinse (p. 217). Datorită acestui lucru, opera lui Suetoniu n-ar ilustra ideile unui anumit partid, ci ar fi produsul unei personalităţi relativ obiective, « independentă ». Suetoniu ar arăta interes pentru condiţiile ordinului ecvestru sub cezari, dar n-ar fi primit mandat din partea cavalerilor de a scrie biografiile într-un anumit chip. Funcţionar imperial, pe el l-ar fi interesat doar cum era administrat statul, pe lîngă curiozităţile scandaloase către care îl împingeau firea şi formaţia sa de anticar (p. 229). În acelaşi timp învăţatul italian recunoaşte — şi insistă asupra acestei constatări — că, datorită concepţiilor mediului în care s-a dezvoltat, Suetoniu îl admiră şi-l descrie favorabil pe Otho şi nefavorabil pe predecesorul Galba şi pe succesorul Vitellius (p. 138). Concomitent, părăsirea tehnicii analistice, cronologice, practicată încă de Tacit, e legată de apartenenţa la ordinul ecvestru. Biografia este un gen nou, adaptat ambianţei politice şi culturale în care s-a dezvoltat Suetoniu. Dezvoltarea acestui gen, consacrat de Suetoniu, în secolele următoare a dovedit importanţa inovaţiei lui Suetoniu. El a ştiut să rupă cu tehnica conservatoare a istoriografilor ordinului senatorial, dovedindu-se şi prin aceasta reprezentant al cavalerilor.

www.cimec.ro

În cartea lui Francesco Della Corte există negreşit pagini deosebit de interesante, mai ales în capitolele consacrate comparaţiei cu Tacit şi Plutarh sau tehnicii biografice a lui Suetoniu. Însă cum a rezultat de fapt din rîndurile de mai sus, autorul ajunge la anumite contradicţii cînd e vorba de a defini atitudinea faţă de cezari. Della Corte recunoaşte că Suetoniu a alcătuit biografia lui Otho de pe o anumită poziţie, dar în altă parte vorbeşte de « obiectivitatea » lui; caută să demonstreze că optica lui Suetoniu este optica ordinului cavalerilor dar cîteva rînduri mai jos vorbeşte de « independenţa », dacă nu de imparţialitatea biografului (p. 220). În realitate faptul că Suetoniu nu fusese însărcinat de cineva să redacteze într-un anumit fel biografiile cezarilor nu înseamnă că ele n-ar reprezenta o operă părtinitoare. Vechea teză a imparţialităţii nu se poate împăca de loc cu constatarea că vieţile cezarilor reflectă interesele unor anumite categorii sociale, chiar dacă afirmarea acestei constatări este adesea învăluită în consideraţii destul de vagi. De asemenea, dacă este foarte adevărat că Suetoniu reprezintă mai ales ordinul ecvestru (şi inscripţia de la Bône este o dovadă foarte preţioasă, judicios folosită de cercetătorul italian), totuşi nu trebuie subapreciate relaţiile biografului cu Pliniu şi cercurile senatoriale. Cum a arătat de multă vreme Alcide Macé, arhiva secretă a familiilor senatoriale sau opiniile cercurilor aristocratice, pe care le frecventase Suetoniu, au constituit surse de bază pentru *Vitae Caesarum*. Nu este de crezut că Suetoniu rupsese după moartea lui Pliniu cu aceste cercuri în aşa fel încît ideile lor să nu fi înrîurit decît foarte superficial *Vitae duodecim Caesarum*. Admitem că Suetoniu a scris vieţile cezarilor în primul rînd ca un exponent al cavalerilor, dar trebuie să evităm o exagerare şi să constatăm o substanţială influenţă a mentalităţii aristocraţiei senatoriale asupra concepţiilor biografului.

E. Cizek

ARNALDO MOMIGLIANO: *Secondo contributo alla storia degli studi classici*. Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1960. 499 p.

În 1955, anul celui de-al X-lea Congres internaţional de Ştiinţe istorice, în organizarea şi bunul mers al căruia a ţinut un loc de seamă, Arnaldo Momigliano făcea să apară la Roma volumul intitulat *Contributo alla storia degli studi classici*, în care strîngea laolaltă circa treizeci de memorii şi note, scrise începînd din 1929 şi privind dezvoltarea studiilor despre antichitate din epoca Renaşterii pînă în zilele noastre. Retipărite în limbile în care fuseseră publicate pentru întîia oară, aceste texte — dintre care de un interes mai general mi se par acele închinate apariţiei istorice şi funcţiei actuale a conceptului de elenism (1935), formării istoriografiei moderne asupra Imperiului roman (1936), ori conceptelor de « istorie antică » şi « antichităţi » (1950) — dovedesc, dacă mai era nevoie, orientarea nouă a preocupărilor autorului, pornit de la cercetări de istorie pragmatică, greacă şi romană, dar — sub influenţele conjugate ale lui Benedetto Croce, Gaetano De Sanctis şi Augusto Rostagni — atras într-o măsură crescîndă de studiile de istorie a istoriografiei şi a filologiei clasice îndeobşte. Urmarea acestei orientări noi, adîncită în anii celui de-al doilea război mondial, petrecuţi de autor ca refugiat antifascist în Anglia, avea să fie — pe lîngă studiile citate şi altele a căror menţiune ar necesita prea mult loc — marele număr de esseuri consacrate concepţiilor şi metodei unei întregi serii de istorici moderni ai lumii vechi, de la Edward Gibbon, Niebuhr şi Grote pînă la Mihail Ivanovici Rostovtzev.

Volumul a cărui apariţie o semnalez astăzi continuă preocupările celui din 1955, de care se apropie şi prin aspectul tipografic. Ca acela, e o culegere de texte scrise în limbile italiană, germană şi engleză; ca acela, grupează fie studii de istorie a istoriografiei antice, fie studii asupra operelor de seamă închinate antichităţii în zilele noastre. Privite de aproape, liniile conţinutului

www.cimec.ro

se conturează precum urmează: o primă împărțire grupează studii propriu-zise, fie de istorie a istoriografiei (vechi și moderne), fie de metodologie ori de istorie a transmiterii culturii antice pînă în epoca modernă; o a doua parte cuprinde discuția critică a unei serii de lucrări contemporane, importante prin materia tratată sau prin reflecțiile pe care le prilejuiesc cititorului; în sfîrșit, în ultima secțiune a cărții se republică o seamă de « revizuiri metodice », — mici probleme controversate a căror dezlegare e căutată cu folosirea unei acribii exemplare.

Firește, despre o asemenea lucrare e anevoie să se facă o dare de seamă amănunțită, atît sînt de variate problemele atinse de autor, atît de multilaterală competența pe care o presupun din partea recenzentului. În imposibilitate de a se achita de îndatoririle sale după cuviință, acesta e ținut să proclame interesul neobișnuit al lucrării, subliniind împrejurarea că — prin vastitatea preocupărilor și pătrundere critică — Arnaldo Momigliano se numără printre cercetătorii cei mai de seamă din cîți își consacră astăzi silințele științei antichității.

Dacă, deci, o dare de seamă echitabilă ar presupune un număr de pagini cel puțin egal cu al esseurilor ce alcătuiesc volumul și dacă acest lucru mi-e interzis de economia *Studiilor Clasice*, mi se va îngădui să semnalez măcar studiile a căror importanță le ridică mai presus de celelalte prin interesul subiectului, prin adîncimea analizei sau prin ascuțimea judecății.

Sub toate aceste raporturi, memoriul închinat culegerii de biografii imperiale cunoscută sub numele de « Historia Augusta » *(An unsolved Problem of Historical forgery: the Scriptores Historiae Augustae)* mi se pare exemplar, pentru că, mai bine decît orice altă lucrare consacrată subiectului, pune în lumină precauțiile metodologice de care trebuie să se înconjoare cine își propune să descopere data și tendința faimoasei colecții. Nici într-o privință, nici în cealaltă, Momigliano nu propune soluții, dar arată pînă la evidență lipsa de luciditate a celor ce încearcă să dezlege enigma pornind de la o idee preoconcepută, a cărei confirmare caută s-o găsească apoi în fapte. În ciuda lipsei ei de concluzii, sau poate de aceea, analiza mi se pare nu numai instructivă, dar fecundă, în măsura în care fixează limitele înăuntrul cărora trebuie să se desfășoare cercetarea, specificînd dificultățile a căror înlăturare se cere obținută.

De o însemnătate deosebită mi se pare și memoriul citit în 1955 la Academia Britanică: *Cassiodorus and Italian Culture of his Time* (p. 191—230), completat prin acela, nu mai puțin bogat în puncte de vedere noi, prezentat în 1956 Academiei « dei Lincei » din Roma: *Gli Anicii e la storiografia latina del VI secolo d. C.* (p. 231—254), — ambele studii pregătitoare ale unei vaste lucrări închinate perioadei de trecere de la antichitate la evul mediu, corespunzînd în timp veacurilor V—VI e.n. În aceeași ordine de preocupări se încadrează și contribuțiile: *Some Observations on the « Origo Gentis Romanae »* și *Per una nuova edizione della « Origo Gentis Romanae »* (p. 145—176 și 177—190).

Cu studiile despre Herodot: *The Place of Herodotus in the History of Historiography* și *Erodoto e la storiografia moderna* (p. 29—44 și 45—56) sîntem readuși la vechi preocupări ale autorului, care și-a inaugurat cariera cu importante contribuții la istoria istoriografiei grecești, începînd cu logografii și sfîrșind cu autorul anonim al *Hellenicelor* di Oxyrhynchos. Formarea istoriografiei moderne privitoare la lumea antică e urmărită în acest volum nu numai în capitolele închinate lui Perizonius, Scipione Maffei și Niebuhr (p. 69—88 și 255—272), dar și în acele unde se evocă opera unor Jacob Burckhardt, Theodor Mommsen și Gaetano De Sanctis (p. 283—298, 299—318, 421—427). Aci e probabil locul să amintesc întinsul și substanțialul raport prezentat Congresului al X-lea de Științe istorice: *Sullo stato presente degli studi di storia antica* (p. 319—348), precum și discursul de închidere a discuțiilor din Secția de istorie veche a Congresului (p. 349—354), în care, trecînd în revistă intervențiile notabile produse în cursul lucrărilor, face următoarea apreciere, de natură să ne rețină atenția în chip deosebit: « In materia strettamente archeologica, gli apporti più importanti si sono avuti nelle due comunicazioni di B. B. Piotrovsky e di C. Daicoviciu. Gli scavi di Karmir-Blur nell'antico regno di Urartu hanno, tra

www.cimec.ro

l'altro, prodotto degli esatti riscontri con oggetti italici di stile orientalizzante. Gli scavi in Dacia hanno rivelato straordinarie fortezze di tipo ellenistico-romano fatte, evidentemente, da ingegneri romani, per il re Decebalo, l'avversario di Traiano » (p. 351).

Ultimele contribuţii ale autorului asupra cărora aş vrea să atrag atenţia sînt discuţii critice ale unor lucrări importante din perioada imediat premergătoare celui de-al doilea război mondial, fiecare în felul ei reprezentativă prin rezultatele atinse sau prin metoda întrebuinţată: Emmanuele Ciaceri, *Le origini di Roma: la monarchia e la prima fase repubblicana* (1937); B. Farrington, *Science and Politics in the Ancient World* (1939); A. N. Sherwin-White, *The Roman Citizenship* (1939); Ronald Syme, *The Roman Revolution* (1939). Toate se disting prin informaţie bogată şi judecată lucidă, toate proiectează asupra problemelor studiate lumini în stare să le confere o nebănuită adîncime. Cum nu poate fi vorba să mă ocup de ele în acest loc, nici măcar să le înşir concluziile în detaliu, mă voi mulţumi să citez din paginile închinate cărţii lui Syme două pasaje reprezentative şi pentru lipsurile relevate în opera discutată şi pentru propria concepţie istorică a autorului: « The Roman Revolution has been reduced to a struggle of factions. It is, therefore necessary to recall that the Roman monarchy is a product, not of men about whom it is possible to write articles in Pauly-Wissowa, but of obscure people, whether Italian or provincials, whose name is legion »; şi mai departe: « Every revolution has its small group of leading or favoured men; but very few revolutions are explained by their chiefs. The study of the leaders is necessary, but by itself is not enough ».

D. M. Pippidi

GILBERTE AIGRISSE, *Psychanalyse de la Grèce antique* (Collection d'études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé). Société d'édition « Les belles lettres », Paris, 1960, 256 p.

Ca şi încercările medicului Roger Godel *(Socrate et Diotime, Socrate et le sage indien)*, lucrarea Gilbertei Aigrisse aduce studiilor helenice o contribuţie din afara domeniului de strictă specialitate. Interesul pentru o interpretare psihanalitică a faptelor greceşti apare la o discipolă a şcolii întemeiate de C. J. Jung. Teorii metafizice despre tipurile psihologice, elaborate pe baza unei analize a stărilor psihice morbide, vor fi aplicate printr-o generalizare filozofică a fenomenelor de manifestare a « psihicului colectiv », produselor unei civilizaţii. Într-un capitol consacrat metodei, autoarea studiului din colecţia Budé enunţă premisele unui comentariu care va urmări evoluţia psihologică a helenilor de-a lungul principalelor perioade care au dus la dezvoltarea fără precedent a culturii greceşti. Acreditarea psihanalizei pe lîngă un public neiniţiat cere desigur o argumentare cît se poate de abilă, care nu va ezita să recurgă, printre altele, la tălmăcirea unor simboluri din artele plastice sau la denaturarea unor raporturi de cauzalitate în explicarea fenomenelor sociale. La R. de Saussure, un predecesor al Gilbertei Aigrisse, care abordase « miracolul grec » pe căile psihanalizei, se găseau deja unele afirmaţii eronate despre cauzele determinante: « Même les problèmes économiques sont sous une étroite dépendance des phénomènes psychologiques, car les besoins de l'être augmentent avec son indépendance » *(Le miracle grec, étude psychanalitique sur la civilisation hellénique*, Paris, Denoël, 1939, p. 143). Bineînţeles prin « nevoi » psihanaliza înţelege mai ales anumite porniri obscure ale sexualităţii, care ar avea un rol predominant, nesocotindu-se instincte şi nevoi tot atît de fireşti care se manifestă la rîndul lor cu o intensitate diferită în funcţie de relaţiile sociale. « Marx a descoperit legea dezvoltării omeneşti, faptul simplu pînă acum ascuns sub buruienile ideologiei că oamenii trebuie în primul

www.cimec.ro

rînd să mănînce, să bea, să aibă o locuinţă şi să se îmbrace înainte de a putea să se îndeletnicească cu politica, ştiinţa, arta, religia etc.» (Marx-Engels, *Opere alese*, vol, II, p. 153). Orice încercare de a interpreta unilateral tabloul psihic al acestor ***nevoi***, transformînd instincte mai ascunse şi mai perverse sau de-a dreptul patologice în factori la fel de hotărîtori ca celelalte mobile enumerate mai sus, duce la o întunecare a perspectivei noastre istorice. Este singura concluzie care se poate desprinde dintr-un examen atent al «adevărurilor» primordiale pe care încearcă să le demonstreze Gilberte Aigrisse de-a lungul unor speculaţii teoretice inserate la tot pasul în lucrarea de care ne ocupăm. Nu ne impresionează în chip deosebit conceptul metafizic de «supradeterminare», «bipolaritatea tendinţelor din caracterul grecilor» sau foloasele pe care le putem trage din «auscultarea sufletului helenic». Această ultimă operaţie este inspirată din practica terapeutică: ca şi cum unele trăsături ale suprastructurii ar prezenta analogii cu simptomele unui bolnav care-şi aduce suferinţa în faţa medicului (v. capitolul *Psyché individuelle ou psyché collective*, p. 13 şi urm.). Cîteodată unele consideraţii generale din secţiunea intitulată cam pretenţios «*architecture de la psyché*» aduc unele paralelisme destul de interesante din domeniul evoluţiei cultural-istorice la alte popoare (de ex. perioada lui Aśoka în India, p. 26). Polaritatea unor caractere în evoluţia stilurilor şi a manifestărilor religioase este interpretată conform învăţăturii taoiste despre tai-ghi-tu (imaginea unităţii bipolare reprezentînd dualitatea principiilor din natură — unul sumbru *yin* şi altul luminos *yan* — cu germenul principiului contrar inclus în fiecare, v. p. 22). Urmează, într-o progresiune elaborată pe baza schemei tipologice a lui C. J. Jung, o analiză a epocii arhaice în care predomină gîndirea extravertită (*Apollon ou la pensée ordonnatrice*, p. 33 şi urm.), apoi analiza tendinţelor de compensaţie prin intraversiune (*Dionysos ou la Grèce du sacré*, p. 113 şi urm.), în sfîrşit o prezentare a unităţii clasice şi a împlinirii armonioase realizate în secolul lui Pericle (*L'homme ou la volonté d'harmonie*, p. 161 şi urm.). Cînd vorbeşte despre *funcţia gîndirii*, autoarea, deşi recunoaşte necesitatea de a regăsi acţiunea acestei funcţii ori de cîte ori activitatea umană îşi propune să înţeleagă lumea şi urmăreşte o adaptare la realitatea obiectivă, deşi admiră eficacitatea unui efort independent de gîndire, subestimează totuşi aportul fiziologilor materialişti ionieni şi, în general, nu reuşeşte să descopere profunzimea gînditorilor presocratici (milesienii ar fi contribuit numai la «eliberarea materială a omului»). În această frescă «sui generis» a epocii arhaice figurează în final un portret al omului de rînd («*l'homme moyen*»). Educaţia modelează caracterul cetăţeanului; memorizarea textelor din Homer şi din Hesiod, deprinderile sportive, iniţierea muzicală formează personalitatea individului social. După Gilberte Aigrisse, omul obişnuit, incapabil de interiorizare, şi-a format astfel o ţinută exterioară, se preocupă mai mult de opinia concetăţenilor săi, afişează ceea ce se numeşte în terminologia creată de Jung *persona*, «masca» unui tip extravertit. Cam superficial au fost tratate unele probleme care interesau psihologia, dar nu se integrau în schema psihanalizei. Secolele VII—VI scot la iveală cele mai contradictorii tendinţe ale personalităţii, reflexul diferenţierii sociale şi al antagonismelor de clasă. Viaţa polisului ionian impune participarea vie la dezbateri, limpezirea unor stări de conştiinţă în conflicte agonale. De unde apariţia inevitabilă a tipului de «raisonneur extraverti» sau mai degrabă ciocnirea tipurilor socialmente determinate (G. Aigrisse distinge o singură categorie de *raisonneurs*: eleaţii). La un aristocrat care a sărăcit peste noapte sau la un sclav esopic nevoia de a face opinie separată generează primele forme de subiectivism; mentalitatea individului răzleţit de comunitate care ştie să privească îndărătul măştii-*persona*. Au fost ignorate de asemenea accentele unei emancipări îndrăzneţe, invectivele amare din poezia lui Arhiloh, interiorizarea descrierilor din natură, la Safo, atacurile filozofilor împotriva unui antropomorfism teatral, extravertit. Cercetînd amănunţit zonele conştiinţei aşa cum se manifestă în această epocă arhaică, Gilberte Aigrisse ne-ar fi prezentat o imagine mai veridică a caracterului helenic din perioada preclasică. Deşi zăboveşte asupra celor trei stadii care marchează individualizarea stilurilor arhaice, comen-

www.cimec.ro

tariul nu te ajută mereu să înţelegi cum se face tranziţia de la frontalitatea rigidă a primelor chipuri arhaice la supleţea fragilă a statuilor preclasice dezgropate pe acropola ateniană. Prea puţini elenişti vor accepta motivarea psihanalizei: subiectivitatea refulată şi agresivitatea transformate în element compensator mai înainte de a se zămisli formula clasică, împăcarea tendinţelor şi a pornirilor antagoniste. « Dialectica stărilor » patologice şi a « compensaţiilor » morbide se atenuează cînd intrăm în faza unei « adaptări » mai umane: apariţia *korelor*, prototipul fetei tinere, răsfrîngerea multiplă a surîsului enigmatic şi a harului de statuie votivă. Sînt fiice ale Demetrei; făptura lor întruchipează feminitatea instinctivă şi vegetală ocrotită de zeitatea misteriilor. Cu *senzaţia* concepută ca o *funcţie spirituală* am încăput iarăşi pe mîna terapeuţilor — mystagogi (uneori mistificatori. . .). Nu ne putem împăca cu gîndul că grecii din epoca arhaică suferiseră de nevroze datorită adaptării unilaterale, — *adaptation* extravertie — pensée — . Mai justă din punctul de vedere al caracterizării psihologice este remarca finală din capitolul consacrat zeiţei fecundităţii: « le culte de Déméter — sensation contenait d'ailleurs aussi un *élément sentiment appartenant á la fonction indifférenciée*. Dans ses bois sacrés, sous la nom de Thémis, la désese donnait asyle à tous ceux que poursuivait la justice. Elle tempérait, adoucissait la règle apollinienne ». Stranie va părea oricărui cititor familiarizat cu arta greacă interpretarea chipurilor de tineri — κοῦροι — . Rigiditatea lor sugerează « chipul unei introversiuni care doarme undeva în stare letargică, embrionară ». De fapt, nu e vorba de un dublu inconsistent al personalităţii care se caută. Ne-am permite să aducem un corectiv unei teorii dominate de simboluri ale subconştientului. Membrele înţepenite care nu se pot desprinde încă din strînsura blocului de piatră, fizionomia întregului trădează o afinitate cu arta microasiatică — frontalitatea egiptenilor nu explică totul, trebuie să urmărim stilul civilizaţiilor din răsărit: Sumer, Asiria, hitiţi, Ugarit. Vom găsi la orientali un canon al frumuseţii şi al gloriei virile care a reprezentat trupul sănătos, masiv într-o atitudine încordată, expresia feţii nediferenţiată, izbitoare totuşi, datorită privirii dilatate şi fixe. Idealul materializat de numeroase efigii a lăsat o amintire în epopeea homerică: « cel care se bucură de falâ — κύδεϊ γαίων — , « obrazul luminat de mîndrie », « Aheii cu ochi rotunzi » ἑλίκωπες Ἀχαιοί etc. Acest apogeu al tinereţii virile exercită o atracţie fascinantă asupra sculptorilor din epoca arhaică; pe de altă parte helenul ţine să fie reprezentat sub trăsăturile unui portret ideal care poartă noroc, iar graţia stereotipă şi surîsul cam forţat al *Korelor* sînt reproduse cu veneraţie.

Capitolul *Dionysos ou le sentiment* (p. 159 şi urm.) insistă mai mult asupra sincretismului Dionysos-Apolon, Dionysos-Zeus. Comentariul atinge unele adevăruri în măsura în care ideile religioase sînt prezentate ca văluri amăgitoare care travestesc anumite « nevoi ale sentimentului ».

În ultima fază a cercetării, un comentariu inspirat tălmăceşte arhitectura Partenonului şi fenomenul socratic. Maxime Collignon, W. K. Guthrie şi François Chamoux vor depune mărturii ca să descifrăm limbajul « realizării de sine », semnificaţia morală şi estetică a templului Partenon. Intuiţia se armonizează cu raţiunea dreptelor măsuri; admirăm o înţelepciune a formelor, urmărim colaborarea dintre poetul-faur (marele Fidias), meşterii arhitecţi (Iktinos, Callicrates) şi strategia înaltă a ctitorului (Pericle atenianul). Atenţia noastră se mai împrăştie citind capitolul intitulat în mod semnificativ: *Le démon de la diversité* (p. 229 şi urm.). E vorba de o diversificare « păgubitoare » a orientărilor filozofice după dispariţia lui Socrate. La Platon este criticat cu ingeniozitate dualismul schematic care aşază trupul sub dominaţia sufletului: « La fonction sentiment, qui juge de tout par est-ce agréable ou non, se joue ici de la pensée lucide de Platon » (p. 238).

Au fost nedreptăţite celelalte şcoli postsocratice. Aristotel şi Epicur nu mai reţin, în mod deosebit, atenţia cercetării psihologice fiindcă ar fi dispărut echilibrul armonios al funcţiilor (intuiţie-sentiment, gîndire-senzaţie). O dată cu « dispersarea religiilor » în epoca elenistică abandonăm în voia soartei evoluţia conştiinţei helenice. Dacă un asemenea itinerar pe căi ocolite

www.cimec.ro

ar fi respectat cu strictețe metoda schițată în primele capitole, « Psihanaliza Greciei antice » ne-ar fi descurajat iremediabil mai înainte să ajungem la jumătatea cărții. O filozofie tulbure a stărilor de conștiință denaturează semnificația luminoasă a fenomenului helenic. Cu toate acestea, adeseori am avut impresia că autoarea știe să găsească un limbaj mai autentic. Contactul direct cu opera de artă, reacțiile în fața statuilor readuse la lumina zilei, scoase din adăpost după terminarea primului război mondial, confruntarea prototipurilor din artele plastice cu anumite întruchipări de vis ale mitologiei ne aduc surpriza unei experiențe inedite.

Se resimte pe alocuri ezitarea unei documentări indirecte. Regele Cresus lidianul și faraonul Amasis au fost considerați tirani din Helada (p. 85). Două greșeli de ortografie a numelor proprii se datoresc probabil tiparului (p. 77 *Glazomène* și p. 145 *Piobino)*.

M. Nasta

PIERRE GRIMAL: *La civilisation romaine* (Collection « Les grandes civilisations », dirigée par Raymond Bloch). Paris, Arthaud, 1960, 533 p., 229 heliogravuri, 29 hărți și planuri.

Înmulțirea încercărilor de sinteză în domeniul istoriei, ca și în alte domenii de cercetare, e fără îndoială un semn al vremii. Uriașul pas înainte pe care-l reprezintă în știință a doua jumătate a secolului al XIX-lea și prima jumătate a secolului XX; specializarea crescîndă care a dus la crearea atîtor discipline înainte necunoscute; greutatea sporită — chiar pentru specialiști — de a se ține la curent cu rezultatele atîtor contribuții de detaliu, — toate aceste caracteristici ale vieții științifice din epoca în care trăim trebuiau să ducă și au dus la o reacție manifestată printr-o serie de sinteze mai mult sau mai puțin cuprinzătoare, închinate trecutului umanității. Ca să mă restrîng la activitatea istoricilor francezi, stăruie în amintiri interesul stîrnit în anii de după cel dintîi război mondial de colecția « Evolution de l'Humanité », condusă de Henri Berr, directorul Centrului de sinteză istorică. Din aceeași perioadă și răspunzînd aceleiași nevoi, mai pot fi amintite, în această ordine de idei, colecția « Peuples et Civilisations », plănuită de Halphen și Sagnac, « Istoria universală » publicată sub conducerea lui Eugène Cavaignac, în sfîrșit — una din cele mai importante prin valoarea colaboratorilor — « Istoria generală » organizată și îndrumată pînă la încetarea sa din viață de regretatul Gustave Glotz.

În intenția organizatorilor, toate aceste publicații — evident, inegale ca valoare, inegale și între diferitele lor părți, încredințate aproape cu exclusivitate unor specialiști francezi sau de limbă franceză — trebuiau să cuprindă cît mai mult în pagini puține, să fie cu alte cuvinte adevărate sinteze, oferind cititorului esențialul cunoștințelor dintr-un anumit domeniu într-o formă cît mai accesibilă și mai concisă. În realitate, fie succesul lor comercial, remarcabil, fie lipsa de fermitate a conducătorilor a făcut ca toate aceste întreprinderi să se abată după un număr de ani de la scopul lor principal, în sensul că — din schimbare în schimbare a planului inițial — au ajuns să comporte un număr mult prea mare de volume, despre subiecte uneori prea speciale, pentru ca în ansamblu colecția să se mai poată numi « de sinteză ». Evoluția seriei « Evolution de l'Humanité » e, din acest punct de vedere, grăitoare și mă dispensează să mai folosesc alte exemple.

S-a ajuns astfel încă din epoca dintre cele două războaie, dar mai ales după 1945, aproape în toate țările, la nevoia unor noi încercări de grupare și de limpezire a cunoștințelor în cele mai variate domenii, fie sub formă de mici monografii lipsite de aparat erudit, fie sub aceea de sinteze oricît de vaste, îmbrățișînd specialități întregi în cîte un volum de proporții nu tocmai intimidante. Ca să mă restrîng la domeniul și la țara care ne interesează, am avut astfel *Istoria generală a civilizațiilor*, scrisă în întregime de André Aymard și Jeanine Auboyer (lucrare de ale cărei calități n-am fost încă în situația de a-mi face o părere), avem acum colecția plă-

www.cimec.ro

nuită de Raymond Bloch sub numele « Les grandes civilisations », al cărui prim volum: *La civilisation romaine*, avînd ca autor pe Pierre Grimal, prezintă calităţi şi caracteristici pe care-mi propun să le semnalez în cele ce urmează.

« Obiectul noii colecţii — ne previne Raymond Bloch în prefaţa lucrării — e de a înfăţişa publicului cultivat sau doritor să se cultive tabloul de ansamblu a ceea ce în mod obişnuit numim Marile Civilizaţii. Rînd pe rînd, dar nu şi într-o ordine de publicare stabilită cu stricteţe, volume scrise de specialişti aleşi cu grijă vor evoca omenirea preistorică, primele civilizaţii orientale, Egiptul, Grecia, Roma şi antichitatea creştină, culturile originale ale Indiei, Chinei şi Americii precolombiene, apoi — potrivit unor împărţiri cerute de natura vremilor mai noi — evoluţia Europei din evul mediu pînă în zilele noastre ».

Din punctul de vedere al conţinutului şi al metodei folosite în fiece volum, autorii vor beneficia de o libertate deplină, ceea ce înseamnă că (la fel cu atîta alte întreprinderi ştiinţifice colective care au precedat-o) noua colecţie va fi lipsită de o concepţie unitară despre istorie şi despre procesul istoric îndeobşte. Numai în alcătuirea lor materială volumele vor oferi trăsături comune, în înţelesul că toate vor fi întocmite după un plan mai mult sau mai puţin unitar şi vor fi prezentate în condiţii tipografice asemănătoare, dacă nu identice. Cu privire la plan, judecînd după lucrarea inaugurală a seriei, se poate spune că după o expunere istorică precisă dar nu amănunţită, al cărei rost e să fixeze cadrul cronologic şi geografic în care s-a dezvoltat civilizaţia respectivă, fiecare volum va prezenta în capitole separate aspectele de căpetenie ale acesteia, morale şi materiale. Un element nou, în raport cu alte colecţii, — şi care fără îndoială va fi bine primit de cititori şi va aduce servicii, — sînt tabelele sinoptice în care, începînd din mileniul II î.e.n. şi pînă la moartea lui Constantin (337 e.n.), se consemnează în ordine cronologică principalele fapte militare, politico-sociale şi culturale. De asemeni, dicţionarul istoric şi biografic cu care se încheie volumul şi în care sînt citate şi uneori amplu explicate nu numai numele proprii ori denumirile geografice menţionate în text, dar şi termenii tehnici de orice fel, precum şi instituţiile.

În aceste limite şi după acest tipar e scris volumul închinat civilizaţiei romane de Pierre Grimal, profesor la Sorbonna, a cărui teză despre *Grădinile romane* (apărută în 1944), precum şi alte numeroase lucrări publicate între timp l-au impus ca pe unul din cei mai harnici şi mai înzestraţi cercetători ai trecutului Romei din Franţa de astăzi. Grimal are darul eminent de a reţine esenţialul materiei pe care-o tratează şi talentul de a-şi împărtăşi vederile cu limpezime şi eleganţă. În detalii, judecăţile exprimate asupra oamenilor şi a evenimentelor pot diferi de acele ale recenzentului: în ansamblu, cartea se citeşte cu plăcere şi interes, iar folosul unei asemenea lecturi e neîndoios nu numai pentru profan, dar şi pentru specialistul silit să-şi confrunte şi adesea să-şi revizuiască propriile idei asupra subiectului. Capitolele privitoare la « moravuri » şi la viaţa culturală în capitală şi în provincii sînt din acest punct de vedere cele mai reuşite, şi ele ne amintesc că în formaţia autorului şi în activitatea lui de pînă acum istoria litraturii şi istoria religioasă au ţinut un loc precumpănitor.

La particularităţile interesante ale colecţiei, pe care am ţinut să le relev, se adaugă altele, ce nu pot fi nesocotite într-o dare de seamă oricît de scurtă: condiţiile tehnice cu adevărat excepţionale în care se prezintă acest prim volum şi se vor prezenta probabil şi celelalte: de la caracterele tipografice şi hîrtia folosită pînă la legătura pînzată şi supracoperta sobră, fără a uita numărul considerabil de hărţi şi reproduceri în heliogravură, de o varietate şi frumuseţe rareori atinse. Pentru o lucrare destinată unei largi răspîndiri, cum e aceasta, asemenea calităţi sînt esenţiale. Va fi deajuns ca volumele viitoare să se menţină la nivelul celui dintîi pentru ca succesul colecţiei să fie asigurat şi sacrificiile editorului răsplătite.

D. M. Pippidi

www.cimec.ro

M. E. SERGHEENKO, *Очерки по сельскому хозяйству древней Италии.* Изд. Акад. Наук СССР. Moscova — Leningrad, 1958, 245 p.

Profesoara Maria Efimovna Sergheenko de la Universitatea din Leningrad este de mult cunoscută publicului ca o cercetătoare neobosită a antichităţilor romane, domeniu spre care au îndrumat-o iniţial profesorul său M. Rostovţev, iar mai apoi interesul permanent al şcolii istorice sovietice faţă de faptele culturii materiale. Cartea sa despre Pompei, apărută în Editura Academiei de Ştiinţe a U.R.S.S. (Moscova-Leningrad, 1949), a fost tradusă în mai multe limbi. În 1950, în aceeaşi editură, autoarea a publicat traducerea tratatului *De agri cultura* al lui Cato, cu un studiu introductiv şi un excelent comentariu, cel mai bogat din cîte însoţesc textul lui Cato (130 p.).

Cartea de care ne ocupăm reuneşte o serie de studii referitoare la agricultura vechei Italii (sec. II—I î.e.n.) şi este una dintre puţinele lucrări de ansamblu dedicate acestei probleme, care pînă acum a fost atinsă doar în tratate generale asupra economiei antice sau romane, ori în studii speciale, risipite prin diferite reviste.

Bazîndu-se în primul rînd pe izvoarele scrise, coroborate cu datele arheologice, autoarea tratează o serie de probleme fundamentale ale agriculturii italice: *Proprietatea agricolă sclavagistă în Italia de mijloc în sec. II î.e.n.* (Cap. I, p. 3—24); *Lucrarea ogoarelor de cereale* (cap. II, p. 25—63); *Despre seceriş şi treierat* (cap. III, p. 64—77); *Pomicultura* (cap. IV, p. 78—121), cu un capitol special despre *cultura măslinilor* (p. 122—133); *Creşterea oilor şi a porcilor* (cap. VI, p. 134—149); *Proprietatea agricolă suburbană* (cap. VII, p. 150—160), cu caracterul ei cu totul specific, determinat de apropierea imediată a unei imense pieţe de desfacere. Deosebit de important este capitolul al VIII-lea, *Organizarea agriculturii în valea Padului în sec. II—I î.e.n.*, în care sînt tratate raporturile dintre diferitele clase şi pături sociale angajate în agricultură şi mai ales problema ţăranului liber, problemă puţin cunoscută şi încă mai puţin studiată. Pentru lămurirea acestei probleme autoarea foloseşte datele deosebit de importante, deşi lacunare, pe care le oferă fragmentele lui Saserna, pe nedrept neglijate pînă în prezent. Ultimul capitol, *Villae rusticae lîngă Pompei* (p. 174—199) prezintă concluziile ce se pot trage asupra caracterului agriculturii suburbane pompeiene pe baza descoperirilor arheologice, a inventarului agricol şi a planului vilelor rustice de lîngă Pompei. Autoarea propune în urma cercetărilor personale, o nouă clasificare a acestor vile, deosebită de cea dată de M. I. Rostovţev.

Cartea este îmbogăţită cu un amplu aparat de trimiteri şi note explicative (p. 200—245), cu numeroase ilustraţii, planuri şi trei hărţi.

Pe lîngă înalta ţinută ştiinţifică şi excelenta prezentare grafică a cărţii, credem că nu e de neglijat, în cazul unei lucrări dedicate unei probleme atît de aride, pur tehnice, o altă calitate a ei: stilul deosebit de viu, de atrăgător, care stîrneşte interes chiar şi la cititorii care nu sînt de strictă specialitate.

C. Poghirc

Abenteuer meines lebens. Heinrich Schliemann erzählt. Selbstzeugnisse herausgegeben und erläutert von Heinrich Alexander Stoll. Mit einem Geleitwort von Georg Karo. Leipzig, Brockhaus, 1960, 404 p. in 16°. 33 planşe.

Autorul romanului de răsunător succes: *Der Traum von Troja*, apărut cu cîţiva ani în urmă şi închinat evocării uneia din cele mai extraordinare cariere din cîte cunoaşte istoria culturii europene, revine, în cartea pe care o semnalăm, asupra eroului său favorit, punînd sub ochii

www.cimec.ro

cititorului nu povestea romanţată sau interpretarea liberă a unei existenţe pline de neprevăzut, ci documentele autobiografice pe care Schliemann însuşi s-a îngrijit să le lase posterităţii. Cum se ştie, acestea sînt destul de numeroase şi de amănunţite, părintele arheologiei egeene fiind un om care nu s-a îndoit vreodată nici de însemnătatea propriei persoane, nici de interesul pe care — după moarte — avea să i-l acorde viitorimea.

Date autobiografice se citesc astfel în cuvîntul introductiv la jurnalul călătoriei în America (scris în 1851, dar editat abia în 1942 de Shirley H. Weber), în prefaţa cărţii despre Ithaca (1869) în sfîrşit, într-o lungă scrisoare către editorul Brockhaus, dezvoltată mai tîrziu şi tipărită în fruntea primei sale lucrări importante: *Ilios. Stadt und Land der Troianer* (1881). Osebit, în vasta şi variata-i corespondenţă, întreţinută cu hărnicie de-a lungul întregii vieţi şi din care două volume au fost publicate în 1936 şi 1953 sub îngrijirea lui Ernst Meyer.

Din acest bogat material, Heinrich Alexander Stoll a ales şi publicat în noua sa lucrare textele semnificative, aşa fel ca succesiunea lor să întregească tabloul uimitoarei cariere a descoperitorului lumii miceniene, iar simpla lor alăturare să arunce lumină asupra aspectelor nu o dată contradictorii ale acestei neobişnuite personalităţi.

După o introducere în care se examinează locul lui Schliemann în cadrul vremii lui şi, în chip special, raporturile sale cu editorul Brockhaus din Leipzig; după indicaţii asupra condiţiilor în care a fost alcătuită culegerea, se retipăresc, în ordinea aci indicată extrase importante din *Autobiografie*, privind copilăria şi anii de negustorie (1822—1868), din jurnalul călătoriei în America (pentru timpul petrecut la Sacramento: 1850—1852), în sfîrşit, din jurnalul călătoriei în Extremul Orient: *La Chine et le Japon au temps présent*, cea dintîi carte tipărită a lui Schliemann, apărută la Paris în 1867.

Acestor texte dinainte cunoscute, Heinrich Alexander Stoll le adaugă acum un lot de 69 scrisori inedite, adresate lui Wilhelm Rüst şi datînd din ultima perioadă a vieţii lui Schliemann (1868—1890), bogate în amănunte de tot felul, dar mai ales revelatoare pentru psihologia omului ajuns la notorietate mondială după sforţări îndelungate şi tenace, răsplătite prin descoperiri de o însemnătate pe care închipuirea nici unui arheolog n-ar fi izbutit vreodată s-o conceapă. Din acest punct de vedere, scrisorile către Rüst — un vechi prieten de şcoală, căruia Schliemann i se adresează cu inima deschisă, mărturisindu-i toate proiectele şi preocupările — reprezintă, se poate spune, interesul de căpetenie al volumului. Trebuie sublinită însă — şi lăudată — grija inteligentă cu care sînt alese şi comentate *toate* documentele oferite publicului, ca şi înţelegătoarea simpatie cu care — departe de orice exaltare hagiografică, de-a lungul întregii lucrări — e înfăţişat omul căruia, în cuvîntu-i introductiv, Georg Karo îi închină rîndurile emoţionante: « Keiner trägt în Griechenland mehr Schliemanns Namen. Aber er lebt fort im Gennadion und vor allem in den grossartigen mykenischen Saale des Athener Nationalmuseums, wo die von ihm geschenkten Schätze die Schrecken des letzten Weltkrieges glücklich ohne Schaden überdauert haben ».

D. M. Pippidi

www.cimec.ro

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN R.P.R.

Dări de seamă ale şedinţelor

XXI

Şedinţa din 23 martie 1960

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Sînt aleşi membri ai Societăţii: prof. I. Berciu (Alba Iulia) şi prof. D. Crăciun (R. Sărat), recomandaţi de prof. G. Guţu şi D. M. Pippidi.

Prezentări de lucrări recente: M. Nasta (Классическая филология, Leningrad, 1959); I. Fischer (Lucian din Samosata, *Scrieri alese*, Bucureşti, ESPLA, 1959; Horaţiu, *Satire şi epistole*, Bucureşti, ESPLA, 1959; Vl. Georgiev, Исследования по сравнительно-историческому языкознанию, Moscova, 1958); M. Marinescu-Himu (revista greacă de filologie, Πλάτων); D. M. Pippidi (*Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 1959).

Prof. D. M. Pippidi anunţă apariţia unei colecţii « Monumentele patriei noastre », al cărei prim număr, consacrat Histriei, are ca autor pe acad. Em. Condurachi.

Urmează comunicarea Prof. Gh. Guţu, *Ideile lui Seneca despre stil* (vezi Studii clasice, II, 1960, p. 247–255). La discuţii au luat parte: D. M. Pippidi, M. Nasta, Al. Graur.

Acad. Al. Graur şi Prof. D. M. Pippidi dau unele informaţii în legătură cu viitoarea Conferinţă internaţională de studii clasice.

XXII

Şedinţa din 11 mai 1960

Prezidează Acad. Al. Graur, preşedinte.

Sînt aleşi membri ai Societăţii: prof. Vl. Bănăţeanu recomandat de prof. A. Frenkian şi N. I. Barbu, şi R. Albala recomandat de acad. Al. Graur şi I. Fischer.

Prezentări de lucrări recente: I. Fischer (Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, vol. I, ed. a II-a, Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1960; *Revue de philologie*, 1959); C. Poghirc (M. I. Pokrovski, Избранные работы по языкознанию, Moscova, 1959).

www.cimec.ro

Dr. C. Săndulescu atrage atenţia asupra cărţii lui Hager, *Sur la ressemblance frappante entre la langue russe et la langue des Romains*, apărută în 1817.

Urmează comunicarea dr. C. Săndulescu, *Cercetări lexicologice asupra lui Celsus* (vezi Studii clasice, II, 1960, p. 279—290). La discuţii au luat parte N. I. Barbu, I. Fischer, Gh. Bulgăr şi acad. Al. Graur.

XXIII

Şedinţa din 11 iunie 1960

Prezidează Acad. Al. Graur, preşedinte.

Şedinţa a avut loc în sala Institutului de istorie şi a fost consacrată comunicării Acad. An. Orlandos (Atena), *Analyse esthétique de l'architecture du Parthénon*, însoţită de proiecţii. Cu prilejul acestei şedinţe festive, nu au avut loc discuţii.

XXIV

Şedinţa din 28 octombrie 1960

Prezidează Acad. Al. Graur, preşedinte.

Adunare generală a Societăţii. La ordinea de zi:

1. Darea de seamă asupra activităţii Comitetului pe anul 1959—1960 (raportor prof. D. M. Pippidi, secretarul Societăţii)
2. Darea de seamă a casierului asupra gestiunii Societăţii (raportor Tr. Costa).
3. Raportul comisiei de cenzori (raportor I. Fischer, cenzor supleant).

În cadrul discuţiilor la rapoarte au luat cuvîntul: prof. D. Marmeliuc, I. Fischer, R. Vulpe, E. Cizek, A. Piatkowski, M. Nasta, M. Iliescu şi acad. Al. Graur.

Adunarea a apreciat ca pozitivă activitatea vechiului comitet şi a votat descărcarea de gestiune.

S-a procedat apoi la alegerea noului comitet, constituit precum urmează:

Preşedinte: Acad. Al. Graur.

Vice-preşedinţi: Acad. C. Daicoviciu, acad. Em. Condurachi şi prof. Gh. Guţu.

Secretar: Prof. D. M. Pippidi

Secretar-adjunct: C. Poghirc

Casier: Tr. Costa.

Se alege apoi noua comisie de cenzori. Sînt aleşi:

Cenzori: I. Fischer, M. Nasta

Cenzori supleanţi: Prof. N. I. Barbu şi N. I. Ştefănescu.

În numele noului comitet, Acad. Al. Graur mulţumeşte adunării pentru încrederea acordată.

XXV

Şedinţa din 1 decembrie 1960

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte, care comunică Societăţii trista veste a morţii acad. A. Salač, preşedintele Societăţii de Studii clasice din R. S. Cehoslovacă şi al Comitetului «Eirene», evocînd personalitatea regretatului savant ceh. În numele societăţii a fost expediată o telegramă de condoleanţe.

www.cimec.ro

Este aleasă membră a Societății tovarășa A. Popa (recomandată de acad. Al. Graur și prof. D. M. Pippidi).

Prezentări de lucrări recente: I. Fischer (H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman*, București, 1960; T. Vianu, *Studii de literatură universală și comparată* București, 1960; I. M. Tronski, **Историческая грамматика латинского языка**, Moscova, 1960; Vl. Georgiev, **Българска етимология и ономастика**, Sofia, 1960; *Annali del' Istituto Universitario Orientale di Napoli*, sezione lingvistica, II, 1960; Linguistique balkanique I, 1959); Dr. C. Săndulescu (A. F. Losev, **Гомер**, Moscova, 1960); C. Poghirc (*Philologische Vorträge*, Poznan, 1959; V. Velkov, **Градът в Тракия и Дакия през късната античност**, Sofia, 1959; V. F. Asmus, **Демокрит**, Moscova, 1960; N. A. Fedorov, **Греческая трагедия**, Moscova, 1960; G. M. Hartmann, *Der Materialismus in der Philosophie der griechisch-römischen Antike*, Berlin, 1959); P. Alexandrescu (*Dacia*, III, 1959).

Prof. D. M. Pippidi comunică Societății unele impresii de la Congresul internațional de istorie de la Stockholm și de la festivitățile închinate celei de a 150-a aniversări a Universității Humboldt din Berlin.

Urmează comunicarea tovarășului M. Nasta, *Aporturi și perspective în studiile homerice*. La discuții au luat parte prof. R. Vulpe, Dr. C. Săndulescu și C. Poghirc.

XXVI

Ședința din 22 decembrie 1960

Prezidează acad. Al. Graur, președinte.

Este ales membru al Societății prof. G. Topliceanu (Zalău), recomandat de I. Fischer și C. Poghirc.

Prezentări de lucrări recente: I. Fischer (G. B. Pellegrini, *Le iscrizioni venetiche*, Pisa, 1956; Eschil, *Perșii*, *Cei șapte contra Thebei*, București, 1960); C. Poghirc (W. Steffen, *Quaestiones lyricae*, Poznan, 1955; id., *Studia Aeschylea*, Wrocław, 1958; G. Schneider, *De antiquorum hominum taciturnitate et tacendo*, Wrocław, 1956).

Urmează comunicarea prof. N. I. Ștefănescu, *Ecouri istorice și etnice în opera lui Menandru*. La discuții au luat parte prof. R. Vulpe, M. Nasta și Dr. C. Săndulescu.

www.cimec.ro

www.cimec.ro

Acad. ANTONIN SALAČ

În toamna anului trecut, scurtă vreme după încheierea Conferinţei de Studii clasice de la Eforie, pe care o aşteptase cu mulţumire dar la care n-a putut să asiste din pricina proastei stări a sănătăţii, s-a stins din viaţă, la Praga, academicianul Antonin SALAČ, profesor onorar la Universitatea Carolină din capitala Cehoslovaciei.

Născut la 7 iulie 1885 în Praga, Antonin SALAČ şi-a făcut studiile secundare şi universitare în oraşul său de baştină, unde şi-a trecut şi doctoratul în Litere şi Filosofie cu teza *De pluralis poetici usu Vergiliano* (1909). Mai tîrziu, călătorii de studii l-au purtat la Berlin, unde a audiat cursurile lui Hermann Diels, dar mai ales în Italia, Asia Mică, Bulgaria şi Grecia, unde avea să se întoarcă în repetate rînduri pentru cercetările de arheologie şi epigrafie care-i reţineau interesul în tot mai mare măsură.

Ca membru străin al Şcolii Franceze din Atena, Antonin SALAČ a participat la săpăturile de pe şantierele din Delfi şi Thasos, publicînd, în colaborare cu Georges Daux, unul din fasciculele epigrafice ale faimoasei serii *Fouilles de Delphes* (1932), precum şi numeroase studii de mai mică întindere în *Bulletin de Correspondance Hellénique*, în special între anii 1920-1931. Începînd din 1923, a colaborat statornic la editarea primei serii din *Supplementum epigraphicum Graecum*, din al cărui comitet redacţional a făcut parte pînă la moartea lui J. J. Hondius.

Devenit profesor de antichităţi greco-romane la Universitatea Carolină, apoi membru al Academiei Cehoslovace de Ştiinţe şi director al Centrului de Studii clasice de pe lîngă această Academie (« Kabinet pro Studia recka, rimska a latinska »), Antonin SALAČ a desfăşurat o bogată activitate didactică şi ştiinţifică. O bibliografie completă a scrierilor lui pînă în 1954 a apărut în volumul omagial publicat cu prilejul împlinirii vîrstei de 70 ani: *Studia antiqua Antonio SALAČ septuagenario oblata* (Pragae, 1955). Aci ne vom mulţumi să amintim activitatea sa ca redactor responsabil al revistei *Listy Filologické* şi, acum în urmă, ca promotor şi preşedinte al Comitetului permanent pentru încurajarea studiilor clasice în ţările socialiste. În această calitate, Antonin SALAČ a asigurat publicarea primului fascicul din revista internaţională EIRENE (v. mai sus p. 447), jucînd şi un rol de seamă în organizarea conferinţelor de studii clasice întrunite, pe rînd, la Liblice şi Varşovia (1957), Budapesta şi Erfurt (1958), Eforie (1960).

www.cimec.ro

În şedinţa de închidere a Conferinţei de la Eforie, înainte de a se despărţi, participanţii la lucrări au aprobat prin aclamaţii expedierea unei adrese de salut preşedintelui absent:

« A l'issue de la Conférence qui, pendant une semaine, les a réunis à Eforie, près de Constanţa, en cette terre classique de Dobroudja que les Grecs, puis les Romains, ont marquée de leur empreinte, les délégués des pays affiliés au Comité EIRENE vous adressent leurs pensées affectueuses et leurs souhaits de prompt rétablissement.

Plus que jamais il vous sont reconnaissants d'avoir le premier pris l'initiative de ces réunions périodiques, destinées à promouvoir à la fois les études gréco-romaines dans les pays socialistes et l'idée de coopération internationale, dans le culte de la paix et de la vérité.

Ils vous expriment leur satisfaction pour la parution d'un premier fascicule d'EIRENE et espèrent fermement qu'à l'avenir, grâce à l'aide scientifique et matérielle des pays affiliés, cette belle publication pourra devenir l'organe périodique du Comité.

Avec une légitime fierté ils évoquent les sessions de travail qui, depuis Liblice, leur ont successivement permis de se réunir à Varsovie, à Budapest, à Erfurt et, avant de se séparer, forment le vœu qu'à la prochaine rencontre — à Plovdiv, au printemps de 1962 — ce soit vous qui veniez présider leurs débats, si favorables à l'idée d'entente internationale, si fructueuses pour l'avenir des études classiques dans le monde ».

Urarea exprimată în ultimele rînduri ale mesajului nu se va împlini. Antonin SALAČ nu va mai prezida vreuna din reuniunile a căror utilitate a fost cel dintîi s-o proclame, sprijinindu-le înfăptuirea cu greutatea întregii sale autorităţi. Dar amintirea lui va stărui nu numai în rîndurile compatrioţilor săi — elevi şi colegi, — dar şi printre istoricii şi filologii din ţările prietene, care, cu prilejul fiecărei viitoare întîlniri, nu vor uita să-i evoce numele cu pietate şi recunoştinţă.

D. M. P.

www.cimec.ro

ERATĂ

Pagina :	rîndul :	în loc de :	se va citi :	din vina :
265	7 de jos	Athribis.	Athribis même à l'époque romaine.	autorului
272	6 de sus	ученuе	ученые	editurii
274	17 ,, ,,	coepus	corpus	,,
285	6 ,, ,,	Prdfigien	Prodigien	,,
285—286	7—6 de jos	verbrogener	verborgener	,,
286	12 ,, ,,	ereneuern	erneuern	,,
286	14 ,, ,,	Zukuntsform	Zukunftsform	,,
288	22 de sus	Erkärung	Erklärung	,,
288	13 de jos	höchtens	höchstens	,,
289	8 ,, ,,	allerfindgs	allerdings	,,
292	16 de sus	dem III. Und	dem III. und	,,
295	2 ,, ,,	δ'αῦ	δ'αὖ	,,
295	4 de jos	τόηοι	τόποι	,,
299	11 de sus	Nichtgkeit	Nichtigkeit	,,
300	19 ,, ,,	*muncipes*	*municipes*	,,
301	6 ,, ,,	maches	manches	,,
303	18 ,, ,,	*itethalami*	*iterum thalami*	,,
311	1 ,, ,,	*siluius fuit*	*siluis fuit*	,,
321	4 de jos	*Argonatiques*	*Argonautiques*	autorului
323	20 de sus	*acromatique*	*acroamatique*	,,
327	2 de jos	*Herennuim*	*Herennium*	,,
332	17 de sus	Paros	Parion	,,
362	5 ,, ,,	mit	mir	editurii
374	1 de jos	ὁ μοφροσίνη	ὁμοφροσύνη	,,
402	4 ,, ,,	Diogène de Laërte *(sic)*	Diogène Laërte	autorului
419	4 ,, ,,	überbrigen	übrigen	editurii
467	16 de sus	clinamentul	clinamenul	,,
477	7 de jos	realiază	raliază	,,
492	15 de sus	désese	déesse	,,

www.cimec.ro

În şedinţa de închidere a Conferinţei de la Eforie, înainte de a se despărţi, participanţii la lucrări au aprobat prin aclamaţii expedierea unei adrese de salut preşedintelui absent:

« A l'issue de la Conférence qui, pendant une semaine, les a réunis à Eforie, près de Constanta, en cette terre classique de Dobroudja que les Grecs, puis les Romains

Universitatea Bucureşti
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"
www.cimec.ro

Redactor responsabil: S. CISMAŞ

Dat la cules 30.05.1961. Bun de tipar 30.08.1961. Apărut 1961. Tiraj 1250 ex. legate. Hîrtie semivelină de 80 g/m² 16/700×1000. Coli editoriale 41,93 Coli de tipar 31,50. Planşe 2. A 00671/1961 C. Z. pentru bibliotecile mari 908.5 (37+38) (082). C. Z. pentru bibliotecile mici 9 (37+38) (082)

Întreprinderea Poligrafică nr. 4 Calea Şerban-Vodă nr. 133-135 Bucureşti, R.P.R., comanda nr. 600.

www.cimec.ro

UNIVERSITATE[illegible]EȘTI
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"
Nr. inv.: 541
Cota: C I 16 a. 1961

www.cimec.ro

Universitatea Bucureşti
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"

Lei 26,90

www.cimec.ro

www.cimec.ro